
Chs Gentilz



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME CINQUIÈME.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré ; les moeurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures ; enrichie de Cartes géographiques & de figures.

Par M. DE LA HARPE, *de l'Académie Française.*

TOME CINQUIÈME.

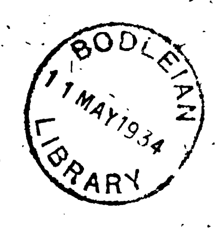


A PARIS,

HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.


BODLEIAN
11 MAY 1934
LIBRARY



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

SECONDE PARTIE.

ASIE.

SUITE DU LIVRE PREMIER.

SUITE DU CHAPITRE XI.

Continuation des Voyages & Aventures de Mendez Pinto, Portugais.

» J'AVAIS le bonheur de me trouver dans une » des deux autres jonques. Nous suivîmes la » route que nous avions commencée, jusqu'à

Pinto.





Pinto.

» la vue de l'île de Lequios, où nous fûmes
» battus d'un ſi furieux vent de nord-eſt, que
» nos deux bâtimens furent ſéparés pour ne
» ſe revoir jamais. Dans l'après-midi, le vent
» s'étant changé à l'oueſt-nord-oueſt, les vagues
» s'élevèrent ſi furieuſement, qu'il devint im-
» poſſible d'y réſiſter. Notre capitaine qui ſe
» nommait Gaſpar Mello, voyant la proue en-
» tr'ouverte, & plus de neuf pieds d'eau dans
» la jonque, réſolut, de concert avec les offi-
» ciers, de couper les deux mâts. Mais tous
» les ſoins qui furent employés à cette opé-
» ration n'empêchèrent point que le grand
» mât, dans ſa chûte, n'écrasât cinq Portugais;
» ſpectacle pitoyable, & qui acheva de nous
» ôter les forces. La tempête ne faiſant qu'aug-
» menter, nous nous vîmes forcés de nous aban-
» donner aux flots juſqu'à l'arrivée des ténèbres,
» où toutes les autres parties de notre bâtiment
» commencèrent à s'ouvrir. Nous paſsâmes la
» nuit dans cette horrible ſituation. Vers le
» jour nous touchâmes ſur un banc, où du
» premier choc la jonque fut miſe en pièces,
» avec des circonſtances ſi déplorables, que
» ſoixante-deux hommes y perdirent la vie; les
» uns noyés, les autres écraſés ſous la quille.

» Entre tant de malheureux, nous demeu-
» râmes ſur le ſable au nombre de vingt-

» quatre, ſans y comprendre quelques femmes. Pinto.
» Aux premiers rayons du jour, nous reconnû-
» mes la grande île de Lequios. Nous étions
» bleſſés preſque tous par le froiſſement des co-
» quilles & des cailloux du banc. Après nous être,
» recommandés à Dieu avec beaucoup de larmes,
» nous marchâmes dans l'eau juſqu'à l'eſto-
» mac. Enſuite traverſant quelques endroits à
» la nage, nous employâmes cinq jours à nous
» approcher de la terre, ſans aucune nourriture
» que les herbes qui nous étaient apportées par
» les flots. Nous arrivâmes au rivage ; il était
» couvert de bois où nous trouvâmes d'autres
» herbes aſſez ſemblables à l'oſeille, qui fu-
» rent notre unique reſſource pendant trois jours.
» Le quatrième nous fûmes apperçus par un inſu-
» laire qui gardait quelques beſtiaux, & qui ſe
» mit à courir auſſi-tôt vers une montagne voiſine,
» pour donner l'alarme aux habitans d'un village,
» dont nous n'étions éloignés que d'un quart de
» lieue. Bientôt nous vîmes paraître environ deux
» cens hommes qui s'étaient raſſemblés au bruit
» des tambours & des cornets. Leurs chefs étaient
» à cheval au nombre de quatorze. Ils vinrent droit
» à nous, & quelques-uns ſe détachèrent pour
» nous obſerver. Lorſqu'ils nous virent ſans ar-
» mes, preſque nuds, la plupart à genoux, pour
» invoquer le ſecours du ciel, & deux femmes

Pinto.

» déjà mortes de misère, ils furent touchés
» d'une si vive compassion, qu'étant retournés
» vers ceux qui les suivaient, ils les firent
» arrêter avec défense de nous causer aucun
» mal. Cependant ils revinrent à nous, accom-
» pagnés de six hommes de pied, qui étaient
» les officiers de leur justice, & nous ayant
» exhortés à ne rien craindre, parce que le
» roi des Lequiens était un prince juste &
» plein de pitié pour les misérables, ils nous
» firent lier trois à trois pour nous conduire à
» leurs habitations. Nous étions moins rassurés
» par leurs discours, qu'effrayés par un traite-
» ment si rigoureux. Il nous restait trois femmes
» qui tombèrent pâmées de faiblesse & de
» crainte. Quelques insulaires les prirent entre
» leurs bras, & les portaient tour-à-tour, ce
» qui n'empêcha point que dans la marche il
» n'en mourut deux, qui furent laissées en proie
» aux bêtes féroces, dont nous avions vu pa-
» raître un grand nombre. Après avoir marché
» jusqu'au soir, nous arrivâmes dans un bourg
» d'environ cinq cens feux, que nous entendî-
» mes nommer *Cypantor*. Là nous fûmes en-
» fermés dans un grand temple, dont les mu-
» railles étaient fort hautes & sans aucun orne-
» ment, sous une garde de plus de cent hom-
» mes, qui, avec des cris mêlés au son des

» tambours, nous veillèrent pendant toute la nuit.

» Le lendemain on nous fournit assez abon-
» damment du riz, du poisson & divers fruits
» de l'île. La charité des habitans alla même
» jusqu'à nous donner quelques habits : mais
» un courier de *Broquen*, c'est-à-dire du pre-
» mier officier de l'état, apporta vers le soir
» un ordre de nous conduire à Pungor, ville
» éloignée de sept lieues. Cette nouvelle causa
» beaucoup de mouvemens dans le bourg,
» comme si les habitans eussent réclamé quel-
» que droit qu'on prétendoit violer. On dressa
» plusieurs mémoires qui furent envoyés au
» broquen par son courier. Cependant quel-
» ques officiers & vingt hommes à cheval,
» qui arrivèrent le jour suivant, nous enle-
» vèrent sans opposition. Nous nous arrêtâmes
» le soir dans une ville nommée Gondexilau,
» où l'on nous fit passer la nuit dans un cachot,
» & nous arrivâmes le lendemain à Pungor.

» Trois jours après nous parûmes devant le
» broquen, dans une grande salle où nous le
» trouvâmes assis sous un dais fort riche, envi-
» ronné de six huissiers avec leurs masses, &
» de plusieurs gardes qui portaient de longues
» pertuisanes damasquinées d'or & d'argent.
» Il nous fit diverses questions auxquelles nous
» répondîmes avec autant de bonne-foi que

Pinto.

» d'humilité. Notre infortune le toucha si vivement, malgré quelques apparences de sévérité, qu'ayant recueilli nos réponses, il y mêla des réflexions favorables, par lesquelles il combattit les fausses idées que quelques Chinois avaient fait prendre de nous. Cependant nous continuâmes d'être resserrés pendant deux mois. Le roi faisant gloire de son zèle pour la justice, envoya secrétement dans notre prison un homme de confiance, qui prenant avec nous la qualité de marchand étranger employa beaucoup d'adresse à nous faire confesser notre profession, & la vérité de nos desseins. Mais nos explications furent si simples & les témoignages de notre douleur si naturels, que cet espion en parut attendri jusqu'à nous faire un présent de trente taëls & de six sacs de riz. Il y a beaucoup d'apparence qu'il en avait reçu l'ordre du roi; & nous apprîmes du geolier que ce prince était résolu de nous rendre la liberté.

» Nous étions dans cette douce espérance, lorsque l'arrivée d'un corsaire Chinois, à qui le roi donnait une retraite dans son île, à condition d'entrer en partage du butin, nous replongea dans un horrible danger. C'était un des plus grands ennemis de notre nation, depuis un combat que les Portugais lui

» avaient livré au port de Laman, & dans lequel » ils lui avaient brûlé deux jonques. La faveur » dont il jouissait non-seulement à la cour de » Lequios, mais dans l'île entière où ses bri- » gandages faisaient entrer continuellement de » nouvelles richesses, disposa le roi & ses su- » jets à recevoir les inspirations de sa haine. » Aussi-tôt qu'il eut appris notre disgrace, & » qu'on pensait à nous renvoyer absous, il nous » chargea des plus noires accusations. Les Por- » tugais étaient des espions qui venaient ob- » server les forces d'un pays, sous le voile du » commerce, & qui profitaient de leurs lu- » mières, pour faire passer tous les habitans » au fil de l'épée. Ces discours répandus sans » ménagement, & confirmés avec audace, » firent tant d'impression sur l'esprit du roi, » qu'après avoir révoqué les ordres qu'il avait » déjà donnés en notre faveur, il nous con- » damna sur de nouvelles instructions au sup- » plice des traîtres; c'est-à-dire *à nous voir dé-* » *membrés en quatre quartiers*, qui devaient être » exposés dans les places publiques. Cette senten- » ce, qu'il porta sans nous avoir entendus, fut en- » voyée au broquen, avec ordre de l'exécuter dans » quatre jours. Elle pénétra aussi-tôt jusqu'à nous; » & dans la consternation d'un sort si déplorable, » nous ne pensâmes qu'à nous disposer à la mort.

Pinto.

Pinto.

» Si j'ai quelquefois donné le nom de mira-
» cle aux secours que j'ai reçus du ciel dans
» l'extrêmité du danger, c'est ici que je dois
» faire admirer le plus éclatant de ses bienfaits.
» De plusieurs Portugaises qui avaient trouvé
» la fin de leur misérable vie, depuis notre nau-
» frage, il en restait une, femme d'un pilote
» qui était prisonnier avec nous, & mère de
» deux enfans, qu'une malheureuse tendresse
» lui avait fait prendre à bord. Un sentiment
» de pitié pour elle & pour deux innocens,
» avait porté une dame de la ville à la loger
» dans sa maison; & cet asyle était devenu
» pour nous une source de bienfaits, que nous
» avions partagés continuellement avec son
» mari. On lui apprit notre malheur. Elle fut si
» frappée de cette nouvelle, qu'étant tombée sans
» connaissance, elle demeura long-tems comme
» insensible. Mais rappellant ses esprits, elle
» se déchira si cruellement le visage avec les
» ongles, que ses joues se couvrirent de sang.
» Ce spectacle attira toutes les femmes de la
» ville, & la compassion devint un sentiment
» général. Après quelques délibérations, elles
» convinrent d'écrire une lettre commune à la
» reine, mère du roi, pour lui représenter que
» nous étions condamnés sans preuve & sur la
» simple foi d'un ennemi. Elles lui rendaient

Pinto.

» compte de notre véritable hiſtoire, & des
» raiſons qui portaient le corſaire à la ven-
» geance. L'aventure de la Portugaiſe, ſa ſitua-
» tion & celle de ſes enfans ne furent pas
» oubliées. Cette lettre ſignée de cent femmes,
» les principales de la ville, fut envoyée par
» la fille du mandarin de Comanilau, gouver-
» neur de l'île de Banca, qui eſt au ſud de
» Lequios. On fit tomber le choix ſur elle, parce
» qu'elle était nièce de la première dame d'hon-
» neur de la reine. Elle partit pour Bintor, où le
» roi faiſait ſa réſidence, à ſix lieues de Pungor;
» accompagnée de deux de ſes frères & de plu-
» ſieurs gentilhommes de la première diſtinction.

» Nous fûmes avertis du ſecours que la Pro-
» vidence nous avait donné, & nous ne ceſsâ-
» mes point de prier le ciel pour le ſuccès d'un
» voyage auquel notre vie ou notre mort étaient
» attachées. Le roi ſe laiſſa fléchir à l'occaſion
» d'un ſonge qui l'avait diſpoſé à recevoir les
» ſollicitations de la reine-mère. Les lettres
» de grace arrivèrent à Pungor, le jour marqué
» pour le ſupplice. Elles nous furent apportées
» par le broquen même, qui avait toujours
» gémi de l'injuſtice de notre ſentence, & qui
» parut preſqu'auſſi ſenſible que nous à cette
» heureuſe révolution. Il nous mena dans ſon
» propre palais, où toutes les dames de la ville
» vinrent ſe réjouir de leur ouvrage, & s'en

Pinto.

» crurent bien payées par nos remercimens.
» Pendant quarante-six jours que nous passâ-
» mes encore dans l'île pour attendre l'occa-
» sion de la quitter, elles se disputèrent le
» plaisir de nous traiter dans leurs maisons, &
» nous y reçûmes tout ce dont nous avions besoin
» avec tant d'abondance, que nous emportâmes
» chacun la valeur de cent ducats. La Portugaise
» qui méritait le premier rang dans notre recon-
» naissance, en eut plus de mille, accompagnés
» d'une infinité de présens qui dédommagèrent
» son mari de toutes ses pertes. Enfin le broquen
» nous fit obtenir place dans une jonque chinoise
» qui partait pour Liampo, après avoir fait donner
» au capitaine des cautions pour notre sûreté.

» En arrivant à Liampo, nous trouvâmes les
» Portugais de cette ville dans l'affliction de
» leur perte. Nous étions le malheureux reste
» de leur flotte. Cette considération nous attira
» beaucoup de caresses. Divers négocians m'of-
» frirent de l'emploi dans leurs comptoirs ou
» dans leurs jonques. Mais j'étais rappellé par
» mes desirs à Malaca, où j'espérais que mon
» expérience me tiendrait lieu de mérite, &
» ferait employer mes services avec plus de
» distinction. Je m'embarquai dans le navire
» d'un Portugais, nommé Tristan de Gaa.
» Notre navigation fut heureuse. Je m'applaudis
» extrêmement de mon retour, en apprenant

» que dom Pedro Faria commandait encore à
» Malaca. Le desir qu'il avait toujours eu de
» contribuer à ma fortune, échauffé par la mé-
» moire du brave Antonio Faria son parent, &
» par le récit de nos aventures, lui fit chercher
» l'occasion de m'occuper utilement, avant que
» le terme de son gouvernement fût expiré.

» Il me proposa d'entreprendre le voyage de
» Martaban, d'où l'on tirait alors de grands
» avantages, dans la jonque d'un necoda Maho-
» métan, nommé Mahmud, qui avait ses fem-
» mes & ses enfans à Malaca. Outre les profits
» que je pouvais espérer du commerce, je me
» trouvai chargé de trois commissions importan-
» tes: l'une de conclure un traité d'amitié avec
» Chambaynha, roi de Martaban, dont nous
» avions beaucoup d'utilité à tirer pour les pro-
» visions de notre forteresse; la seconde de
» rappeller *Lancerot Guerreyra*, qui croisait
» alors avec cent hommes dans quatre fustes sur
» la côte de Ténasserim, & dont le secours
» était nécessaire aux Portugais de Malaca,
» qui se croyaient menacés par le roi d'Achem;
» la troisième de donner avis de cette crainte
» aux navires de Bengale, pour leur faire hâter
» leur départ & leur navigation. Je m'engageai
» volontiers à l'exécution de ces trois ordres, & je
» partis un mercredi 9 de janvier. Le vent nous
» favorisa jusqu'à *Pulo-pracelar*, où le pilote fut

Pinto.

» quelque tems arrêté par la difficulté de passer
» les bancs qui traversent tout ce canal, jus-
» qu'à l'île de Sumatra. Nous n'en sortîmes
» qu'avec beaucoup de peine, pour nous avan-
» cer vers les îles de *Sambillon*, où je me mis
» dans une barque fort bien équipée, qui me
» servit pendant douze jours à visiter toute la
» côte des Malais, dans l'espace de cent trente
» lieues jusqu'à *Jonsala*. J'entrai dans les riviè-
» res de Barruhas, de Salangar, de Panagim,
» de Queda, de Parlès, de Pandan, sans y
» apprendre aucune nouvelle des ennemis de
» notre nation. Mahmud que je rejoignis après
» cette course, nous fit continuer la même
» route pendant neuf jours; & le vingt-troi-
» sième de notre voyage, il se trouva forcé de
» mouiller dans la petite île de Pisandurayc,
» pour s'y faire un cable. Nous y descendîmes
» dans la seule vue de hâter cet ouvrage. Son
» fils m'ayant proposé d'essayer si nous pour-
» rions tuer quelques cerfs, dont le nombre est
» fort grand dans cette île, je pris une arque-
» buse, & je m'enfonçai dans un bois avec
» lui. Nous n'eûmes pas fait cent pas que nous
» découvrîmes plusieurs sangliers qui fouillaient
» la terre; & nous en étant approchés à la fa-
» veur des branches, nous en abattîmes deux.
» La joie de cette rencontre nous fit courir vers
» eux sans précaution. Mais notre horreur fut

» égale à notre surprise, lorsque dans le lieu » même où ils avaient fouillé, nous apperçûmes » douze corps humains qui avaient été déterrés, » & quelques autres à demi mangés.

Pinto.

» L'excès de la puanteur nous força de nous » retirer; & le jeune More jugea sagement que » nous devions avertir son père, dans la crainte » qu'il n'y eût autour de l'île quelque corsaire, » qui pouvait fondre sur nous, & nous égorger » sans résistance; comme il était arrivé mille » fois à des marchands, par la négligence des » capitaines. Le vieux necoda était homme » prudent: il envoya faire aussi-tôt la ronde » dans toutes les parties de l'île. Il fit embar- » quer les femmes & les enfans, avec le linge » à demi lavé; pendant qu'avec une escorte » de quarante hommes armés d'arquebuses & » de lances, il alla droit où nous avions trouvé » les corps. La puanteur ne lui permit pas d'en » approcher; mais un sentiment de compassion » lui fit ordonner à ses gens d'ouvrir une grande » fosse pour leur donner la sépulture. En leur » rendant ce dernier devoir, on apperçut aux » uns des poignards garnis d'or, aux autres des » bracelets du même métal. Mahmud, péné- » trant aussi-tôt la vérité, me conseilla de dépê- » cher sur le champ ma barque au gouverneur » de Malaca, pour lui apprendre que ces morts » étaient des Achémois qui avaient été défaits

Pinto.

» vraisemblablement près de Ténasserim, dans
» la guerre qu'ils avaient portée au roi de Siam.
» Il m'expliqua les raisons qu'il attacha à cette
» idée. Ceux, me dit-il, auxquels vous apper-
» cevez des bracelets d'or, sont infailliblement
» des officiers d'Achem, dont l'usage est de se
» faire ensevelir avec tous les ornemens qu'ils
» avaient dans le combat; & pour ne m'en
» laisser aucun doute, il fit déterrer jusqu'à
» trente-sept cadavres auxquels on trouva seize
» bracelets d'or, douze poignards fort riches
» & plusieurs bagues. Nous conclûmes qu'après
» leur défaite les Achémois étaient venus en-
» terrer leurs capitaines dans l'île de Pizan-
» duray. Ainsi le hasard nous fit trouver un
» butin de plus de mille ducats, dont Mahmud
» se saisit, sans y comprendre ce que ses gens
» eurent l'adresse de détourner. A la vérité il
» le paya fort cher par les maladies que l'infection
» répandit dans son équipage, & qui lui enlevè-
» rent quelques-uns de ses plus braves soldats.
» Pour moi je me hâtai de faire partir ma barque
» pour informer dom Pedro Faria de la route que
» j'avois suivie & des conjectures du necoda.

» Avec ce nouveau motif de confiance nous
» remîmes plus librement à la voile vers Té-
» nasserim, où j'avais ordre de chercher plus
» particulièrement Lancerot Guerreyra. Nous
» passâmes à la vue d'une petite île nommée

» *Pulo-hinor*, d'où nous vîmes venir une barque » qui portait six hommes pauvrement vêtus. Ils » nous saluèrent avec des témoignages d'amitié, » auxquels nous répondîmes par les mêmes signes. » Ensuite ils demandèrent s'il y avait quelques » Portugais parmi nous. Le necoda leur ayant » répondu qu'il en avait plusieurs à bord, ils » parurent se défier d'un Mahometan, & leur » chef le pria de leur en faire voir un ou deux » sur le tillac. Je ne fis pas difficulté de me » montrer. Ils n'eurent pas plutôt reconnu l'ha- » bit de ma nation, qu'étant passés dans la » jonque avec de vives marques de joie, ils » me présentèrent une lettre que le chef me » pria de lire avant toute autre explication. » Elle était signée de plus de cinquante Por- » tugais, entre lesquels étaient les noms de » Guerreyra & des trois capitaines de son ef- » cadre. Ils assuraient tous les Portugais qui » liraient cet écrit : *Que l'honorable prince qui* » *l'avait obtenu d'eux, était roi de l'île & nou-* » *vellement converti à la foi chrétienne ; qu'il* » *avait rendu de bons offices à tous les Portugais* » *qui avaient relâché sur ses côtes, en les avertissant* » *de la perfidie des Achémois, & qu'il avait servi* » *depuis peu à leur faire remporter sur ces infi-* » *dèles une victoire considérable, dans laquelle* » *ils leur avaient pris une galère, quatre galiotes* » *& cinq fustes, après leur avoir tué plus de*

Pinto.

Pinto.

» *mille hommes. Ils priaient tous les capitaines,*
» *par les plaies de notre Seigneur J. C. & par*
» *les mérites de sa sainte Passion, d'empêcher*
» *qu'on ne lui fît aucun tort, & de lui donner*
» *au contraire toute l'assistance qu'il méritait par*
» *ses services & par sa foi.*

» Je fis au roi (1) d'Hinhor quelques offres » de ma personne; car mon pouvoir était fort » borné pour d'autres secours. Cependant après » m'avoir appris qu'un de ses sujets Mahométans l'avait chassé du trône & réduit à la » misère dont j'étais témoin, il me jura que » sa disgrace n'était venue que de son attachement pour le christianisme & de son affection » pour les Portugais. Quelques braves Chrétiens, ajouta-t-il, auraient suffi pour le rétablir dans ses petits états, sur-tout depuis que » le tyran se croyait si bien affermi dans son usurpation, qu'il n'avait pas plus de trente hommes pour sa garde. Ce récit n'ayant pu lui » procurer de moi que des vœux impuissans, » il réduisit les siens à me prier de le prendre » avec moi, dans la seule vue de mettre du » moins son salut à couvert; & pour récom-

(1) On sent ici plus que jamais le ridicule abus de ce nom de roi donné au chef de quelques misérables pêcheurs d'une petite île des Malais, qui se trouvait trop heureux de se faire l'esclave d'un malheureux corsaire Européen, dépouillé lui-même & manquant de tout.

» pense

» pense, il m'offrit de me servir le reste de ses » jours en qualité d'esclave. Pinto.

» Mon cœur ne résista point à ce discours. Je » lui recommandai de ne pas faire connaître sa re- » ligion devant le nécoda, qui était Mahométan » comme son ennemi; & m'étant informé de tou- » tes les circonstances qui pouvaient faciliter un » dessein que le ciel m'inspira, je représentai si » vivement à Mahmud, combien il lui serait » glorieux de rétablir un prince infortuné, & » quel mérite il se ferait aux yeux du gouver- » neur en servant un ami des Portugais, qu'il » ne m'opposa que les difficultés d'une si grande » entreprise. J'étais armé contre cette objection. » D'ailleurs son fils, qui avait été nourri parmi » les Portugais de Malaca, s'offrit à vérifier par » ses yeux les forces de l'usurpateur. Nous dis- » posâmes Mahmud à faire une descente avec » toutes les siennes, qui consistaient en quatre- » vingt hommes bien armés.

» Nous descendîmes au rivage à deux heures » après minuit. Le fils du nécoda, conduit par » le prince détrôné, n'eut pas de peine à se » saisir de quelques insulaires qui confirmèrent » le récit de leur ancien maître, & qui parurent » prêts à nous seconder. Nous recueillîmes de » leurs discours que l'île n'était habitée que par » des pêcheurs, & nous apprîmes que la garde

Pinto.

» actuelle de leur nouveau maître n'était que
» de cinquante hommes, mais faibles & si mal
» pourvus d'armes, que la plupart n'avaient que
» des bâtons pour leur défense. Un éclaircisse-
» ment si favorable nous fit négliger les précau-
» tions. A la pointe du jour, le fils du nécoda
» forma l'avant-garde avec quarante hommes,
» vingt desquels étaient armés d'arquebuses; &
» les antres de lances & de fléches. Le père
» suivit avec trente soldats, & portait une en-
» seigne que Pedro de Faria lui avait donnée à
» son départ, sur laquelle était peinte une croix,
» qui devait servir à le faire reconnaître des
» vaisseaux de notre nation, pour vassal de la
» couronne Portugaise. Nous arrivâmes dans cet
» ordre au pied d'une mauvaise enceinte de
» bambou qui couvrait quelques cabanes, aux-
» quelles on donnait le nom de palais ou de
» château. Les ennemis se présentèrent avec de
» grands cris qui semblaient nous annoncer une
» forte résistance. Mais la vue d'un fauconneau
» dont nous nous étions pourvus, & le bruit de
» quelques coups d'arquebuse leur firent pren-
» dre aussi-tôt la fuite. Nous les poursuivîmes
» jusqu'au sommet d'un colline, où nous jugeâ-
» mes qu'ils ne s'étaient arrêtés que pour com-
» battre avec plus d'avantage. Leur intention
» au contraire était de composer pour leur vie;

Pinto.

» mais apprenant qu'ils étaient les principaux
» partisans de l'usurpateur, nous les tuâmes à
» coups d'arquebuses & de lances, sans en ex-
» cepter plus de trois qui se firent connaître pour
» Chrétiens. De-là nous descendîmes dans un vil-
» lage composé de cabanes fort basses, & couvertes
» de chaume, où nous trouvâmes soixante-quatre
» femmes avec leurs enfans, qui se mirent à crier
» *Chrétien, Chrétien, Jesus, Jesus, sainte Marie.*
» Ces témoignages de christianisme me firent
» prier le nécoda de les épargner. Cependant il me
» fut impossible de sauver leurs cabanes du pil-
» lage. Il ne s'y trouva pas la valeur de plus de
» cinq ducats : car l'île était si pauvre, que les
» plus riches de l'un & de l'autre sexe n'avaient
» pas de quoi couvrir leur nudité. Ils ne se nour-
» rissaient que de poissons qu'ils prenaient à la
» ligne. Cependant ils étaient si vains, que cha-
» cun se nommait roi de la pièce de terre qui
» environnait sa cabane; & nous comprîmes
» que tout l'avantage de celui que nous réta-
» blissions sur le trône, était d'avoir quelques
» champs un peu plus étendus. Nous le remîmes
» en possession de sa femme & de ses enfans,
» que son ennemi avait réduits à l'esclavage.

» Cette expédition n'ayant coûté qu'un peu
» de poudre au nécoda, nous rentrâmes dans
» notre jonque pour faire voile vers Ténassetim,

Pinto.

» où je me promettais de rencontrer Guerreyra
» & son escadre. Il y avait déjà cinq jours que
» nous tenions cette route, lorsque nous décou-
» vrîmes un petit bâtiment que nous prîmes
» d'abord pour une barque de pêcheurs. Il ne
» s'éloignait pas, & nous profitâmes de l'avan-
» tage du vent pour le joindre. Notre dessein
» était de prendre langue sur les événemens,
» & de nous assurer de la distance des ports.
» Mais nous étant approchés à la portée de la
» voix, & ne voyant personne qui se présentât
» pour nous répondre, nous y envoyâmes une
» chaloupe avec ordre d'employer la force. Elle
» n'eut pas de peine à remorquer une très-petite
» barque qui paraissait abandonnée aux flots.
» Nous y trouvâmes cinq Portugais, deux morts
» & trois vivans, avec un coffre & trois sacs
» remplis de tangues & de larins, qui sont des
» monnoies d'argent du pays, un paquet de tasses
» & d'aiguières d'argent, & deux grands bassins
» du même métal. Après avoir pris un état de
» toutes ces richesses, & les avoir déposées entre
» les mains du nécoda, je fis passer les trois Por-
» tugais dans la jonque; mais quoiqu'ils eussent
» la force de monter à bord, & de recevoir mes
» bons traitemens, je les gardai deux jours en-
» tiers sans en pouvoir tirer un seul mot. Enfin
» la bonté des alimens les ayant fait sortir de

» cette espèce de stupidité, ils se trouvèrent en » état de m'expliquer la cause de cet accident. » L'un était Christophe *Doria*, qui fut nommé » dans la suite au gouvernement de S. Thomé, » un autre se nommait Louis *Taborda*, & le » troisième Simon de *Brîto*, tous gens d'hon» neur, & connus par le succès de leur com» merce, qui étaient partis de Goa dans le » vaisseau de Georges *Manhez*, pour se rendre » au port de Chatigam. Ils s'étaient perdus au » banc de Rakan par la négligence de la garde. » De quatre-vingt-trois personnes qui étaient à » bord, dix-sept s'étaient jetés dans une petite » barque. Ils avaient continué leur route le long » de la côte, avec l'espérance de s'avancer jus» qu'à la rivière de Cosmin, au royaume de » Pégu, & d'y rencontrer le vaisseau de la gom» me laque du roi, ou quelque marchand » qui retournerait aux Indes. Mais ils avaient » été surpris par un vent d'ouest, qui dans l'es» pace d'une nuit, leur avait fait perdre la terre » de vue. Ainsi se trouvant en pleine mer sans » voiles, sans rames, & sans aucune connais» sance des vents, ils avaient passé seize jours » dans cette situation, avec le secours de quel» ques vivres qu'ils avaient sauvés. L'eau leur » avait manqué. Cette privation d'autant plus » dangereuse, qu'il leur restait encore de quoi

Pinto.

Pinto.

» satisfaire leur faim, en avait fait périr douze,
» que les autres avaient jetés successivement dans
» les flots. Enfin les trois qui étaient demeurés
» vivans, n'avaient pas eu la force de rendre le
» même service aux derniers morts.

» Nous continuâmes heureusement notre na-
» vigation jusqu'à Ténasserim, d'où nous prîmes
» par Touay, Metguim, Juncay, Pullo, Camude
» & Vagarru, sans y rencontrer les cent Por-
» tugais que j'avais ordre de chercher. Cepen-
» dant j'appris avec joie dans cette dernière
» place, qu'ils avaient battu quinze fustes d'A-
» chem; & je crus les conjectures de Mahmud
» bien confirmées. Le bruit s'était répandu que
» la ville de Martaban était assiégée par le
» roi de Brama avec une armée de sept cens
» mille hommes; & que Guerreyra s'était en-
» gagé au service de Chambayna, avec ses quatre
» fustes & tous les Portugais qu'il avait pu rassem-
» bler. Quoique cette nouvelle me parût encore
» incertaine, je ne balançai point à faire tourner
» mes voiles vers Martaban, dans l'espérance du
» moins de recevoir des informations plus sûres
» aux environs de cette ville. Neuf jours nous
» firent arriver à la barre. Il était deux heures de
» nuit. Après avoir jeté l'ancre dans une profonde
» tranquillité, nous entendîmes plusieurs coups
» d'artillerie qui commencèrent à nous causer

» de l'inquiétude. Mahmud fit assembler le con- Pinto.
» seil. On conclut qu'il y avait peu de danger à
» s'avancer prudemment dans la rivière. Nous
» doublâmes à la pointe du jour le cap de Mou-
» nay, d'où nous découvrîmes la ville de Mar-
» taban.

» Elle nous parut environnée d'un grand
» nombre de gens de guerre, & les rives étaient
» bordées d'une multitude infinie de bâtimens
» à rames. Nous ne voguâmes pas moins jus-
» qu'au port, où nous entrâmes avec beaucoup de
» précaution. Le nécoda donna les signes ordi-
» naires de paix & de commerce. Nous vîmes
» bientôt venir à nous un vaisseau fort bien
» équipé, qui portait six Portugais, dont la vue
» nous causa beaucoup de joie. Ils nous appri-
» rent que l'armée du roi de Brama était réelle-
» ment composée de sept cens mille hommes,
» qu'il avait amenés dans une flotte de mille
» sept cens navires à rame, entre lesquels on
» comptait cent galères; que les Portugais ayant
» promis leurs services au roi de Martaban,
» avaient abandonné ses intérêts par des rai-
» sons qui n'étaient connues que de leurs chefs,
» & qu'ils avaient pris parti pour le roi de
» Brama; qu'ils étaient au nombre de sept cens
» sous les ordres de Jean *Cayero*; qu'entre les
» principaux officiers, je trouverais Lancerot

Pinto.

» Guerreyra & ses trois capitaines, & qu'étant » chargé des ordres de dom Pedro Faria, je ne » devais attendre d'eux que des civilités & des » caresses; qu'à l'égard des Achémois, dont le » gouverneur de Malaca se croyait menacé, sa » crainte n'étant fondée que sur le départ de » cent trente vaisseaux, qui étaient venus d'A- » chem sous la conduite de *Bijaya Sora*, roi de » Pedir; ils m'assuraient que cette redoutable » flotte avait été défaite par l'armée de Sornau, » avec perte de soixante-dix bâtimens & de six » mille hommes, sans compter la ruine de quinze » fustes qui étaient tombées entre les mains de » Guerreyra; que dix ans ne suffisaient pas aux » Achémois pour réparer leur disgrace; enfin, » que Malaca était sans danger, & que les » troupes portugaises étaient inutiles au gou- » verneur.

» Je me rendis à terre pour recevoir les mê- » mes explications de Cayero. Il était retranché » à quelque distance de la ville, sans aucune » communication avec les assiégés, mais sans » traité avec leurs ennemis; c'est-à-dire moins » en apparence pour prendre part aux événe- » mens que pour les observer. Je lui présentai » l'ordre du gouverneur. Il me tint le même » langage. Je le priai de m'en donner une dé- » claration par écrit. Les circonstances n'offrant

Pinto.

» rien qui dût m'arrêter, j'attendis le départ du » nécoda, qui profitait habilement de l'occasion, » pour exercer un commerce avantageux dans » les deux camps. Son délai, qui dura quarante- » six jours, me rendit témoin d'une horrible » catastrophe.

» Il y avait déjà plusieurs mois que le siège » de Martaban était poussé avec beaucoup de » vigueur. Les assiégés s'étaient défendus cou- » rageusement; mais n'ayant reçu aucun se- » cours, ils se trouvaient si affaiblis par le fer, » par la faim & par les maladies, que de » cent trente mille soldats qu'on avait comptés » dans la ville, & qui faisaient les principales » forces du royaume, il n'en restait que cinq » mille. Le roi ne prenant plus conseil que de » son désespoir, fit faire successivement trois » propositions à l'ennemi. Il lui offrit d'abord, » pour l'engager à lever le siège, trente mille » bisses d'argent, qui valaient un million d'or, » & soixante mille ducats de tribut annuel. Cette » tentative ayant été rejetée, il proposa de sortir » de la ville, à la seule condition de se retirer » librement dans deux vaisseaux avec sa femme » & ses enfans. Le roi de Brama qui en voulait » non-seulement à ses trésors, mais à sa per- » sonne, ne parut pas plus sensible à cette offre. » Enfin le malheureux Chambayna proposa,

[redacted]
Pinto.

» pour ſa liberté & celle de ſa famille, de lui
» abandonner ſa couronne & le tréſor du roi
» ſon prédéceſſeur, qu'on faiſait monter à trois
» millions d'or. Cette promeſſe n'ayant pas été
» mieux reçue, il perdit toute eſpérance de com-
» poſition avec un ennemi ſi cruel. Les Portugais
» devinrent ſon unique reſſource, du moins pour
» le garantir du danger qui le menaçait perſon-
» nellement. Il leur dépêcha un homme de leur
» nation, nommé Paul de *Seixas*, qui était atta-
» ché depuis long-tems à ſa cour, avec une
» lettre pour Cayero, dans laquelle il offrait de
» ſoumettre ſes états au roi de Portugal, & de
» lui livrer la moitié de ſes tréſors. Mais l'en-
» vie des principaux Portugais du conſeil, qui
» s'imaginèrent que Cayero profiterait ſeul des
» richeſſes de ce prince, ſinon en les faiſant
» paſſer dans ſes coffres, du moins en les por-
» tant ſeul au roi de Portugal, qui ferait tomber
» ſur lui toutes ſes récompenſes, & qui lui pro-
» diguerait les comtés & les marquiſats, ou qui
» croirait ne pouvoir s'acquitter parfaitement,
» s'il ne le nommait vice-roi des Indes, fit man-
» quer une ſi belle occaſion d'enrichir Lisbonne
» des dépouilles de Martaban. Ces perfides con-
» ſeillers repréſentèrent combien il était dan-
» gereux d'offenſer le roi de Brama, qui pour-
» rait employer tout d'un coup ſept cens mille

» hommes à sa vengeance contre une poignée » de Portugais. Ils déclarèrent même à Cayero, » que s'il n'abandonnait la pensée d'assister le » roi de Martaban, ils se croiraient obligés, » pour leur propre sûreté, d'en avertir le vain- » queur, & de sauver par cette voie les meil- » leures troupes que le roi de Portugal eût aux » Indes.

Pinto.

» Cayero, forcé de renvoyer Seixas avec un » refus, écrivit une lettre civile à Chambayna, » pour se justifier par de faibles excuses. Nous » apprîmes que ce malheureux prince, dans la » douleur de perdre une ressource qu'il avait ré- » servée pour la dernière, était tombé sans con- » naissance après avoir lu cette réponse, & qu'en » revenant à lui, il s'était frappé plusieurs fois le » visage, avec les regrets les plus touchans de sa » misérable fortune & des plaintes amères de l'in- » gratitude des Portugais. Il eut la générosité de » congédier Seixas, en l'exhortant à chercher un » protecteur plus heureux; & ce ne fut pas sans » lui avoir fait de riches présens. Il lui laissa aussi » la liberté d'emmener une jeune & belle fille » de sa cour, dont il avait eu deux enfans; & » qu'il épousa depuis à Coromandel. Seixas re- » vint au camp cinq jours après, & nous atten- » drit beaucoup par ce récit.

» Chambayna connut qu'il ne lui restait plus

Pinto.

» d'espérance. Il rassembla tous ses officiers ; & » dans ce conseil général, on prit la résolution » de donner la mort à tous les êtres vivans qui » n'étaient pas capables de combattre, & de faire » un sacrifice de ce sang à *Quay-Nivandel*, Dieu » des batailles. On devait jeter ensuite dans la » mer tous les trésors du roi, & mettre le feu » à la ville. Après ces trois exécutions, ceux » qui se trouvaient en état de porter les armes, » étaient déterminés à fondre sur les ennemis, » pour chercher la mort, ou pour s'ouvrir un » passage. Mais un des trois généraux de l'état, » préférant l'opprobre à cette glorieuse fin, se » jeta la nuit suivante avec quatre mille hom- » mes dans le camp de Bramas. Le reste des trou- » pes qui ne montait pas à deux mille, parut si » découragé par cette désertion, que dans la » crainte de voir ouvrir les portes de la ville, » ou d'être livré à l'ennemi, Chambayna prit » enfin le parti de se rendre volontairement.

» Le lendemain à six heures du matin, nous » vîmes paraître sur les murs un étendard blanc, » qui fut regardé comme le signe de la soumis- » sion. Un homme à cheval s'approcha des portes. » On lui demanda les saufs-conduits ordinaires. » Ils furent envoyés sur le champ par deux offi- » ciers Bramas qui demeurèrent en ôtage dans » la ville. Alors Chambayna fit porter à son en-

Pinto.

» nemi, par un prêtre âgé de quatre-vingt ans, » une lettre écrite de sa propre main. Elle con- » tenait l'offre de s'abandonner à sa clémence » avec sa femme, ses enfans, son royaume & » tous ses trésors, sans autre condition que la » liberté de passer le reste de sa vie dans un » cloître. Le roi de Brama répondit aussi-tôt par » une autre lettre, qu'il oubliait les offenses » passées, & que son dessein était d'accorder au » roi de Martaban un état & des revenus dont » il serait satisfait. Cette promesse n'était qu'une » trahison. Cependant elle fut publiée dans le » camp avec beaucoup de réjouissances.

» Dès le lendemain, on y vit briller tous les » préparatifs du triomphe. Le roi fit dresser dans » son quartier quatre-vingt-six tentes d'une » richesse admirable, dont chacune fut environ- » née de trente éléphans. Toute l'armée fut rangée » dans un fort bel ordre; & les étrangers ayant » été avertis de prendre les postes qui leur seraient » assignés, Cayero ne put se dispenser d'en accep- » ter un avec tous ses Portugais. Il se trouva placé » à l'avant-garde, qui n'était pas éloignée de la » porte par laquelle Chambayna devait sortir. » On comptait plus de quarante nations qui » étaient rangées successivement depuis ce lieu » jusqu'au quartier du roi, derrière lequel tous » les Bramas s'étaient rassemblés pour sa garde.

Pinto.

» Un coup de canon qu'on tira vers midi, fut » le signal auquel nous vîmes ouvrir les portes » de la ville. Trois cens éléphans armés commencèrent la marche. Ils étaient suivis d'une partie » des détachemens Bramas qui avaient été envoyés » la veille pour prendre possession des principaux » postes. Ensuite venaient tous les seigneurs qui » s'étaient trouvés dans la ville, & qui partageaient l'infortune de leur maître. Huit ou dix » pas après eux, on voyait le Raulin de Mounay, » ce même prêtre qui avait apporté au camp la » soumission de Chambayna. Il était chef de » tous les autres prêtres & pontife suprême de » la nation. Immédiatement après lui, on portait dans une litière *Nhay-Conatou*, fille du » roi de Pégu, que les Bramas avaient dépouillé aussi de ses états, & femme de Chambayna. Elle avait près d'elle quatre petits » enfans, deux garçons & deux filles, dont le » plus âgé n'avait pas plus de sept ans. Sa litière » était environnée de trente ou quarante femmes, » le visage penché vers la terre & les larmes aux » yeux. On voyait ensuite certains moines du » pays qui vont pied nud & la tête découverte. » Ils tenaient en main une sorte de chapelet, » & marchant en fort bon ordre ils récitaient » dévotement leurs prières. Quelques-uns s'employaient aussi à consoler les femmes, & leur

» jetaient de l'eau ſur le viſage, lorſqu'elles » manquaient de force. Ce ſpectacle qui ſe » renouvellait ſouvent, aurait attendri des cœurs » plus durs que le mien. Une garde de gens » de pied venait après les femmes & les moines. » Cinq cens Bramas ſuivaient à cheval, pour » ſervir de gardes à Chambayna, qui marchait » au milieu d'eux ſur un petit éléphant.

Pinto.

» Il avait demandé le plus petit, comme » un ſymbole de ſon mépris pour le monde, » & de la pauvreté dans laquelle il ſe propoſait » de paſſer le reſte de ſa vie. Il était vêtu d'une » aſſez longue robe de velours noir pour mar- » quer ſon deuil. Sa barbe, ſes cheveux & ſes » ſoucils étaient raſés; & dans le vif ſentiment » de ſon infortune, il s'était fait mettre une » corde au cou, pour ſe préſenter au vainqueur » avec cette marque d'humiliation. Il portait » ſur ſon viſage l'impreſſion d'une ſi profonde » triſteſſe, qu'il était impoſſible de le voir » ſans verſer des larmes. Son âge était d'envi- » ron ſoixante-deux ans. Il avait la taille haute, » l'air grave & ſévère, & le regard d'un prince » généreux.

» Auſſi-tôt qu'il fut entré dans une grande » place, qui était devant la porte de la ville, » il s'éleva un ſi grand cri des femmes, des » enfans & des vieillards qui s'étaient raſſemblés

Pinto.

» dans ce lieu pour le voir passer, qu'on les
» auroit crus tous dans les plus douloureux tour-
» mens, ou prêts à recevoir le coup de la mort.
» Ce bruit funeste recommença six ou sept fois.
» La plupart de ces misérables se déchiraient
» le visage ou se frappaient à coups de pierre,
» avec si peu de pitié pour eux-mêmes, qu'ils
» en étaient tout sanglans. Les Bramas même
» ne pouvaient retenir leurs pleurs. Ce fut dans
» cette place que la reine s'évanouit deux fois.
» Chambayna descendit de son éléphant pour
» l'encourager, & la voyant sans aucune mar-
» que de vie, quoiqu'elle ne cessât point de
» tenir ses enfans embrassés, il se mit à genoux
» près d'elle. Là tournant ses regards vers le
» ciel, il passa quelques momens en prières.
» Ensuite, soit que les forces lui manquassent
» à lui-même ou qu'il fût emporté par la vio-
» lence de sa douleur, il se laissa tomber sur
» le visage, près de la reine sa femme. A ce
» spectacle l'assemblée, qui était sans nombre,
» recommença tout d'un coup à pousser un si
» horrible cri, que toutes mes expressions ne
» sont pas capables de le représenter. Cham-
» bayna s'étant relevé, jeta lui-même de l'eau
» sur le visage de sa femme, & lui rendit d'au-
» tres soins qui lui firent rappeller ses sens.
» L'ayant prise alors entre ses bras, il employa

» pour

Pinto.

» pour la consoler, des termes si tendres & si
» religieux, qu'on les aurait admirés dans la
» bouche d'un Chrétien.

» On lui accorda près d'une demi-heure pour
» ce triste office. Il remonta sur son éléphant,
» & la marche continua dans le même ordre.
» Lorsqu'étant sorti de la ville il fut arrivé à
» l'espèce de rue qui était formée par deux files
» de soldats étrangers; ses yeux tombèrent sur
» les Portugais qu'il reconnut à leurs colletins
» de buffle, à leurs toques garnies de plumes,
» & sur-tout à leurs arquebuses sur l'épaule.
» Il découvrit au milieu d'eux Cayero, vêtu de
» satin incarnat & tenant en main une pique
» dorée, avec laquelle il faisait ouvrir le pas-
» sage. Cette vue le toucha si sensiblement,
» qu'il refusa d'aller plus loin, & que le ca-
» pitaine de la garde fut obligé de faire quitter
» leur poste aux Portugais (1).

(1) Ce détail mérite d'être rapporté dans les propres termes de l'auteur. « Comme il reconnut Cayero, inconti-
» tinent il se laissa cheoir sur le col de l'éléphant, &
» s'arrêtant sans vouloir passer outre, il dit, les larmes
» aux yeux, à ceux dont il était environné : mes frères &
» bons amis, je vous proteste que ce m'est une moindre
» douleur de faire de moi-même ce sacrifice, que la justice
» du ciel permet que je fasse aujourd'hui; que de voir des
» hommes si ingrats & si méchans que ceux-ci. Qu'on me

Pinto.

» On ne cessa plus de marcher jusqu'à la
» tente du vainqueur, qui attendait son captif
» avec une pompe royale. Chambayna paraissant devant lui, se prosterna d'abord à ses pieds.
» On s'attendait à lui voir prononcer quelque
» discours convenable à son sort, mais la douleur & la confusion lui lièrent apparemment

---

» tue donc ou qu'ils se retirent de-là, ou bien je n'irai
» pas plus avant. Cela dit, il se tourna trois fois pour ne
» nous point voir, par le ressentiment qu'il avait contre
» nous. Aussi le tout considéré, ce ne fut peut-être pas
» sans raison qu'il nous traita de cette sorte. Durant ce
» tems-là, le capitaine de la garde, voyant le retardement
» qu'il faisait, & la cause pour laquelle il ne voulait passer outre, sans que néanmoins il pût s'imaginer pourquoi il
» se plaignait ainsi des Portugais, tournant fort à la hâte
» son éléphant vers Cayero, & le regardant d'un œil de
» travers : passe promptement, lui dit-il, car de si méchans hommes que vous êtes ne méritent pas de marcher sur la terre qui porte du fruit; & je prie Dieu qu'il
» pardonne à celui qui a mis dans l'esprit du roi que vous
» lui pouviez être utiles à quelque chose. C'est pourquoi
» rasez vos barbes pour ne pas tromper le monde comme
» vous faites, & nous aurons des femmes à votre place
» qui nous serviront pour notre argent. Là-dessus les Bramas de la garde commençant déjà à s'irriter contre nous,
» nous jetèrent hors de-là avec assez d'affront & de blâme.
» Aussi pour n'en point mentir, jamais rien ne me fut
» si sensible que cela pour l'honneur de mes compatriotes ».

Pinto.

» la langue. Il laissa cet office au raulin de
» Mounay, qui ne se contentant pas d'exhorter
» le vainqueur à la clémence, lui représenta
» la vicissitude des fortunes humaines, & le
» rappella même à l'heure de la mort, où la
» justice du ciel s'exerce sur tous les hommes.
» Le roi de Brama parut touché de son discours.
» Il ne balança point à faire espérer des graces
» & des bienfaits. Cependant son cœur avait
» peu de part à cette promesse. Chambayna
» fut mis sous une garde sûre, & la reine
» sa femme ne fut pas gardée moins étroi-
» tement.

» Entre les motifs qui avaient attiré tant
» d'étrangers dans l'armée des Bramas, on fai-
» sait beaucoup valoir l'espérance du pillage,
» que le roi leur avait promis sans exception. Ce-
» pendant sous prétexte de se faire amener tran-
» quillement Chambayna, mais en effet pour se
» donner le tems d'enlever ses trésors, il avait mis
» de fortes gardes à toutes les portes de la ville,
» avec défense, sous peine de la vie, d'en ac-
» corder l'entrée sans sa participation. Après
» le jour du triomphe, il trouva des prétextes
» pour en laisser passer deux autres, pendant
» lesquels il mit à couvert les principales ri-
» chesses de Martaban; & quatre mille hom-
» mes y furent employés. Ensuite s'étant rendu

Pinto.

» de grand matin sur une colline qui se nomme
» *Beïdao*, à deux portées de fauconneau de la
» ville, il fit lever la défense aux portes. Alors
» un coup de canon, qui fut le dernier signal,
» livra la malheureuse ville de Martaban à
» l'emportement d'un nombre infini de sol-
» dats, qui n'épargnèrent pas plus la vie que
» les richesses des habitans. Le pillage dura
» trois jours & demi, après lesquels on y mit
» le feu, qui la consuma jusqu'aux fondemens.
» On m'assura que le nombre des morts mon-
» tait à soixante mille hommes, & celui des
» prisonniers à quatre-vingt-mille.

» Quelques jours après on vit paraître sur
» la même colline une multitude de gibets,
» dont vingt étaient de la même hauteur, &
» les autres un peu moins élevés. Ils étaient
» dressés sur des piles de pierre entourées de
» grilles, au-dessus desquelles on avait placé
» des girouettes dorées. Cent Bramas y fai-
» saient la garde à cheval. Plusieurs tranchées
» qui formaient d'autres enceintes, étaient bor-
» dées d'enseignes tachetées de gouttes de sang.
» Ce nouveau spectacle paraissant annoncer quel-
» que événement qui n'était pas connu de l'armée,
» j'eus la curiosité d'y courir avec cinq autres
» Portugais. Nous entendîmes d'abord un bruit
» extraordinaire qui venait du camp des Bramas.

Pinto.

» Tandis que nous en cherchions la cause, nous
» vîmes sortir du quartier du roi cent éléphans
» armés, & quantité de gens de pied, qui furent
» suivis de quinze cens Bramas à cheval. A
» cette cavalerie succéda un gros de trois mille
» hommes d'infanterie, armés d'arquebuses &
» de lances, au milieu desquelles nous découvrîmes
» cent quarante femmes liées quatre à
» quatre, avec un grand nombre de moines du
» pays qui les consolaient par leurs exhortations.
» Toutes ces infortunées étaient femmes ou
» filles des principaux capitaines de Chambayna,
» & la plupart n'étaient âgées que de
» dix-sept à vingt-cinq ans. Nous admirâmes
» leur blancheur & leus beauté; mais elles
» étaient si faibles, que plusieurs tombaient
» évanouies presqu'à chaque pas. Derrière elles
» nous vîmes paraître douze huissiers avec leurs
» masses d'argent, qui précédaient Nhay-Canatou,
» reine de Martaban. Quatre hommes
» portaient ses enfans autour d'elle. Après cette
» princesse marchaient deux files de soixante
» moines, priant dans leurs livres, la tête
» baissée & les yeux baignés de larmes. Ils
» étaient suivis d'une procession de trois ou
» quatre cens enfans, nus jusqu'à la ceinture,
» portant des cierges à la main & des cordes

Pinto.

au cou, qui faisaient retentir l'air de leurs cris & de leurs gémissemens. On nous dit qu'ils n'étaient pas destinés au supplice, & qu'ils n'accompagnaient la reine & ses dames que pour invoquer le ciel en leur faveur. Cette marche était fermée par une autre garde d'infanterie, & par cent éléphans armés comme les premiers.

» Lorsque ces misérables victimes furent entrées dans l'enceinte des échaffauts, six huissiers à cheval publièrent leur sentence. Elle portait, *qu'étant filles ou femmes de pères & de maris qui avaient tué un grand nombre de Bramas, & qui avaient donné naissance à cette guerre, le roi les avait jugées dignes de mort.* Alors tous les exécuteurs de la justice s'étant mêlés avec les gardes, on n'entendit plus qu'un effroyable bruit. Entre les cent quarante femmes, celles qui avaient la force de se soutenir, embrassaient leurs compagnes, & jetaient la vue sur Nhay-Canatou, qui était assise à terre, appuyée sur les genoux d'une vieille femme, & déjà presque morte; plusieurs lui firent leurs derniers complimens. Mais elles furent bientôt saisies par les bourreaux, & pendues sept à sept par les pieds, c'est-à-dire, la tête en bas. Cet étrange sup-

» plice nous fit entendre pendant quelque tems leurs cris & leurs sanglots qui furent étouffés à la fin par la chûte du sang. Pinto.

» Alors Nhay-Canatou fut avertie de s'avancer vers l'instrument de sa mort. Le raulin de Mounay qui avait ordre de l'assister particulièrement, lui adressa quelques discours qu'elle parut écouter avec constance. Elle demanda un peu d'eau qu'on lui apporta ; & s'en étant rempli la bouche, elle en arrosa ses enfans qu'elle tenait entre ses bras. Ensuite jettant les yeux sur le bourreau qui se saisissait d'eux, elle lui demanda au nom du ciel de lui épargner le spectacle de leur supplice, en la faisant mourir la première. Il parut que cette faveur lui était accordée ; car on lui rendit ses enfans qu'elle embrassa plusieurs fois pour leur dire le dernier adieu. Mais tout d'un coup penchant la tête sur les genoux de la femme qui lui servait d'appui, elle y expira, sans aucune autre apparence de mouvement. Les bourreaux qui s'en apperçurent aussi-tôt, se hâtèrent de l'attacher au gibet qui lui était destiné. Ils y pendirent en même-tems ses quatre enfans, deux à chaque côté, & leur mère au milieu.

» La nuit suivante, Chambayna fut jetté dans la mer une pierre au cou, avec environ

Pinto.

» soixante des principaux seigneurs du royau-
» me de Martaban, qui étaient pères, ou maris,
» ou frères des cent quarante femmes dont nous
» avions vu l'exécution.

» Après cette cruelle vengeance, le roi de
» Brama ne passa pas plus de neuf jours à la
» vue des murs qu'il avait détruits ; & prenant
» le chemin du Pégu avec son armée, il laissa
» dans le royaume de Martaban, un corps de
» troupes sous la conduite de *Bainha-chaque*,
» un de ses principaux officiers. Cayero le suivit
» avec les sept cens Portugais. Mais il en resta
» trois ou quatre, entre lesquels était un gen-
» tilhomme nommé *Gonzalo-falcan*, qui ayant
» quitté Chambayna pour s'attacher au vain-
» queur, avait obtenu la confiance des Bramas,
» par divers services. Dom Pédro de Faria
» m'avait chargé d'une lettre pour lui ; & le
» trouvant encore à Martaban, lorsque j'y étais
» arrivé, je n'avais pas fait difficulté de l'infor-
» mer de ma commission. Il était passé dans le
» parti du roi de Brama, & les suites du siège
» avaient suspendu sa perfidie. Mais après le
» départ de l'armée, le desir apparemment de
» s'enrichir tout d'un coup par la dépouille de
» mon nécoda, ou l'espérance de s'établir
» mieux que jamais dans la faveur des Bramas,
» lui fit oublier que j'étais Portugais comme

Pinto.

» lui, & chargé des intérêts communs de notre
» nation. Il apprit au nouveau gouverneur de
» Martaban que j'étais venu de Malaca pour
» traiter avec Chambayna, & pour lui offrir
» du secours. Bainha-chaque, de concert peut-
» être avec lui, me fit arrêter aussi-tôt; & s'é-
» tant rendu lui-même à la jonque qui m'avait
» amené, il se saisit de toutes les marchandises.
» Mahmud, & cent soixante-quatre hommes
» du bord, entre lesquels on comptait quarante
» marchands fort riches, Mahométans ou Gen-
» tils, mais tous nés à Malaca, furent jettés
» dans une profonde prison. Dès le lendemain
» ils furent condamnés à la confiscation de leurs
» biens, & à demeurer prisonniers du roi pour
» avoir été complices d'un projet de trahison
» contre les Bramas. De cent soixante-quatre,
» la faim, la soif & la puanteur d'un horrible
» cachot en firent périr cent dix-neuf dans l'es-
» pace d'un mois. Les quarante-cinq qui résis-
» tèrent à leurs souffrances, furent mis dans une
» mauvaise chaloupe sans voile & sans rames, &
» livrés au courant de la rivière, qui les entraî-
» na jusqu'à la barre, d'où le vent les poussa
» dans une île déserte nommée *Pulo-cumude*, qui
» est à vingt lieues de l'embouchure. Là ils se
» fournirent de quelques provisions de fruits
» qu'ils trouvèrent dans les bois. Ensuite s'é-

Pinto.

» tant fait une voile de deux habits, & deux
» rames, de quelques branches d'arbres, ils sui-
» virent la côte de Jonsalam, & celle d'après
» jusqu'à la rivière de Parlès, au royaume de
» Queda, où ils moururent presque tous de
» certaines apostumes contagieuses qui leur
» vinrent à la gorge. Enfin n'étant arrivés que
» deux à Malaca, ils parlèrent de ma mort
» comme d'un malheur certain.

» En effet, je n'attendais que l'heure du sup-
» plice. Après le bannissement de mes compa-
» gnons, je fus transféré dans une prison plus
» éloignée, où je passai trente-six jours sous le
» poids de plusieurs chaînes. Gonzalo renou-
» vellait continuellement ses accusations; &
» mon chagrin ou ma fierté ne me permettant
» pas toujours de répondre avec modération,
» on me fit un nouveau crime du mépris qu'on
» me reprocha pour la justice. Je fus condamné
» pour expier cette offense, à recevoir le fouet
» par la main des exécuteurs publics; & mes
» ennemis firent dégoutter dans mes plaies une
» gomme brûlante qui me causa de mortelles
» douleurs. Cependant quelque ami de la jus-
» tice ayant représenté au gouverneur, que
» s'il me faisait ôter la vie, cette nouvelle irait
» jusqu'à Pégu, où tous les Portugais ne man-
» queraient pas d'en faire leurs plaintes au

Pinto.

» roi, il se réduisit à confisquer tout ce que je possédais, & à me déclarer esclave du roi. Aussi-tôt que je fus guéri de mes blessures, je fus conduit à Pégu, dans les chaînes que je n'avais pas cessé de porter; & sur les informations du *Bainha-chaque*, je fus livré à la garde du trésorier du roi, nommé *Diosoray*, qui était déjà chargé de six autres Portugais pris les armes à la main dans un navire de Cananor.

» Pendant mon esclavage, qui dura l'espace de deux ans & demi, le roi de Brama poussant ses conquêtes, attaqua *Prom*, où il exerça les mêmes cruautés qu'à Martaban. Il ruina cette ville, & détruisit la famille royale. *Melitay*, qui fit une plus longue résistance, ne fut pas moins emportée par la violence de cet impétueux torrent. De-là il se proposait de faire tomber le poids de ses armes sur le roi d'Ava, qu'il voulait punir d'avoir pensé à venger le roi de Prom son gendre. Mais apprenant que ce monarque avait fait de puissans préparatifs, & s'était fortifié par l'alliance de l'empereur de *Pondaleu*, prince redoutable, auquel on donnait le titre de Siamon, il appréhenda que leurs forces réunies ne fussent capables d'arrêter sa fortune. Dans cette idée il prit la résolution d'envoyer un ambassadeur au *Calaminham*, autre puissant

Pinto.

» prince dont l'empire (1) occupe le centre de
» cette contrée, dans une vaste étendue, pour
» l'engager par ses présens & par l'offre de lui
» céder quelques terres voisines de ses états,
» à déclarer la guerre au Siamon. Diosoray,
» entre les mains de qui j'étais encore avec
» sept autres Portugais, fut nommé pour cette
» ambassade. Il reçut une infinité de faveurs
» à son départ; & nous nous trouvâmes heu-
» reux nous-mêmes que le roi lui fit présent de
» nous pour le servir en qualité d'esclaves. Il
» nous avait traités jusqu'alors avec affection.
» L'utilité qu'il se promit de nos services,
» parut augmenter ce sentiment. Il partit dans
» une barque, suivie de douze bâtimens, qui
» portaient trois cens hommes de cortège. Les
» richesses, dont il était chargé pour le Cala-
» minham, montaient à plus d'un million d'or.
» Nous fûmes vêtus avec beaucoup de propreté,
» & la générosité de notre nouveau maître,
» pourvut généralement à tous nos besoins.

» Notre voyage & nos observations jusqu'à
» *Timplam*, capitale de l'empire de Calamin-
» ham, furent une diversion assez agréable à

(1) On doit prévenir le lecteur qu'il est fort difficile de rapporter à la géographie connue plusieurs pays cités dans cette ancienne relation, & dont les noms ont été sans doute défigurés par le tems ou par la diversité des langues.

» mes peines. A la pagode de Tinagogo, nous » fûmes témoins de plusieurs fêtes qui nous » firent admirer tout-à-la-fois l'aveuglement » & la piété de ces peuples. Nous vîmes une » infinité de balances suspendues à des verges » de bronze, où se faisaient peser les dévots » pour la rémission de leurs pêchés; & le contre- » poids que chacun mettait dans la balance » était conforme à la qualité de ses fautes. » Ainsi ceux qui se reprochaient de la gour- » mandise, ou d'avoir passé l'année sans au- » cune abstinence, se pesaient avec du miel, » du sucre, des œufs & du beurre. Ceux qui » s'étaient livrés aux plaisirs sensuels, se pe- » saient avec du coton, de la plume, du drap, » des parfums & du vin. Ceux qui avaient eu » peu de charité pour les pauvres, se pesaient » avec des pièces de monnoie; les paresseux » avec du bois, du riz, du charbon, des bes- » tiaux & des fruits; les orgueilleux avec du » poisson sec, des balais & de la fiente de va- » che, &c. Ces aumônes, qui tournaient au » profit des prêtres, étaient en si grand nom- » bre, qu'on les voyait rassemblées en piles. » Les pauvres qui n'avaient rien à donner, » offraient leurs propres cheveux; & plus de » cent prêtres étaient assis avec des ciseaux à la » main pour les couper. De ces cheveux, dont

Pinto.

Pinto.

» on voyait aussi de grands monceaux, plus de
» mille prêtres rangés en ordre, faisaient des
» cordons, des tresses, des bagues, des bracelets
» que les dévots achetaient pour les emporter
» comme de précieux gages de la faveur du ciel.

» On nous conduisit ensuite aux grottes des
» hermites ou des pénitens, qui étaient au
» fond d'un bois, à quelque distance de la
» colline du temple. Elles étaient taillées dans
» le roc à pointe de marteau, & toutes par
» ordre, avec tant d'habileté, qu'elles sem-
» blaient l'ouvrage de la nature, plutôt que
» de la main des hommes. Nous en comptâmes
» cent quarante-deux. Les hermites qui habi-
» taient les premières, avaient de longues ro-
» bes, à la manière des bonzes du Japon, &
» suivaient la loi d'une divinité qui ayant passé
» autrefois par la condition humaine, sous le
» nom de *Situmpor Michay*, avait ordonné
» pendant sa vie à ses sectateurs, de pratiquer
» de grandes austérités. On nous dit que leur
» seule nourriture était des herbes cuites &
» des fruits sauvages. Dans d'autres grottes,
» nous vîmes des sectateurs d'*Angemacur*, divi-
» nité plus austère encore, qui ne vivaient que
» de mouches, de fourmis, de scorpions &
» d'araignées, assaisonnées d'un jus de cer-
» taines herbes. Ils méditent jour & nuit les

Pinto.

» yeux levés vers le ciel, & les deux poings
» fermés, pour exprimer le mépris qu'ils por-
» tent aux biens du monde. D'autres passent
» leur vie à crier nuit & jour, dans les mon-
» tagnes, *Godomem*, qui est le nom de leur fon-
» dateur, & ne cessent qu'en perdant haleine
» par la mort. Enfin ceux qui se nomment
» *Taxilacous*, s'enferment dans des grottes
» fort petites; & lorsqu'ils croient avoir achevé
» le tems de leur pénitence, ils hâtent leur
» mort en faisant brûler des chardons verds
» & des épines, dont la fumée les étouffe.

» Nous approchions de la capitale de Cala-
» minham. Nous vîmes arriver un député du
» premier ministre de l'état, qui apportait à
» l'ambassadeur toutes sortes de rafraîchisse-
» mens, & qui venait le prier de suspendre
» sa marche pendant neuf jours. C'était un in-
» tervalle dont les officiers du Calaminham
» avaient besoin pour leurs préparatifs. On nous
» les fit employer à divers amusemens, tels que
» la chasse & la pêche, qui étaient suivis de grands
» festins, de concerts, de musique & de comé-
» dies. Cependant j'obtins de l'ambassadeur,
» pour mes compagnons & pour moi, la per-
» mission de visiter plusieurs curiosités du pays
» que les habitans nous avaient vantées. On nous
» fit voir aux environs de la rivière des bâtimens
» fort antiques, des temples somptueux, de

Pinto.

» fort beaux jardins, des châteaux bien fortifiés
» & des maisons d'une structure singulière.
» Notre principale admiration fut pour un hô-
» pital nommé *Manicaforam*, qui servait uni-
» quement à loger les pélerins. Il contenait plus
» d'une lieue dans son enceinte. On y voyait
» douze rues voûtées, dont chacune était bor-
» dée de deux cens quarante maisons; c'est-à-
» dire, six vingt de chaque côté, toutes rem-
» plies de pélerins étrangers, qui ne cessaient
» pas de se succéder pendant le cours de l'année.
» Ils y étaient non-seulement bien logés, mais
» nourris fort abondamment pendant le jour,
» & servis par quatre mille prêtres qui vi-
» vaient dans six vingt monastères. Manica-
» foram signifie prison des dieux. Le temple
» de cet hôpital était fort grand; il était com-
» posé de trois nefs; dont le centre était une
» chapelle de forme ronde, environnée de trois
» balustres de laiton, avec deux portes, sur cha-
» cune desquelles on remarquait un gros mar-
» teau de même métal. Cette chapelle renfer-
» mait quatre-vingt idoles des deux sexes,
» sans y comprendre quantité d'autres petites
» divinités qui étaient prosternées devant les
» grandes. Celles-ci étaient debout, mais toutes
» attachées à des chaînes de fer, avec de gros
» colliers, & quelques-unes avec des menottes.

» Les

» Les petites, qui étaient presque étendues par » terre, étaient attachées six à six par la ceinture, à d'autres chaînes plus déliées. Autour » des balustrades deux cens quarante figures de » bronze rangées en trois files, avec des hallebardes & des massues sur l'épaule, semblaient servir de gardes à tous ces dieux captifs. Les nefs étaient traversées, aux environs » de la chapelle, de plusieurs verges de fer, sur » lesquelles étaient quantité de flambeaux, chacun de dix lumignons, vernissés à la manière » des Indes, comme les murs & tous les autres » ornemens du temple, en témoignage de deuil » pour la captivité des dieux.

Pinto.

» Dans l'étonnement de ce spectacle, nous » en demandâmes l'explication aux prêtres. Ils » nous dirent qu'un Calaminham, nommé » *Xixivarom Melitay*, qui avoit regné glorieusement sur cette monarchie plusieurs siècles » auparavant, s'étant vu menacé par une ligue » de vingt-sept rois, les avait vaincus dans une » sanglante bataille, & leur avait enlevé tous » les dieux. C'était cette multitude d'idoles que » nous paraissions admirer. Depuis cette grande » guerre, les vingt-sept nations étaient demeurées tributaires des Calaminhams, & leurs » dieux portaient des chaînes. Il s'était répandu » beaucoup de sang dans un si long espace, par

Pinto.

» les révoltes continuelles de tant de peuples,
» qui ne pouvaient ſupporter cette humiliation.
» Ils ne ceſſaient pas d'en gémir ; & chaque
» année ils renouvellaient le vœu qu'ils avaient
» fait de ne célébrer aucune fête & de n'al-
» lumer aucune lumière dans leurs temples,
» juſqu'à la délivrance des objets de leur culte.
» Cette querelle avait fait périr plus de trois
» millions d'hommes. Ce qui n'empêchait pas
» que les Calaminhams ne fiſſent honorer les
» dieux qu'ils avaient vaincus, & ne per-
» miſſent à leurs anciens adorateurs de venir en
» pélerinage dans ce lieu. Nous apprîmes auſſi
» des mêmes prêtres l'origine du culte que les
» païens des Indes rendent à *Quiay-Nivandel*,
» dieu des batailles. C'était dans un champ,
» nommé *Vitau*, que le Calaminham, vain-
» queur des vingt-ſept rois, avait détruit toutes
» leurs forces. Après le combat, ce dieu s'était
» préſenté à lui, aſſis dans une chaiſe de bois,
» & lui avait ordonné de le faire reconnaître
» pour le dieu des batailles, plus grand que
» tous les autres dieux du pays. De-là vient
» que dans les Indes, lorſqu'on veut perſuader
» quelque choſe qui paraît au-deſſus de la foi
» commune, on jure par le ſaint Quiay-Nivan-
» del, dieu des batailles du champ de Vitau.

» Après qu'on eut laiſſé à l'ambaſſadeur le

» tems de se reposer pendant neuf jours, il » fut conduit au palais avec des cérémonies fort » extraordinaires. On nous fit traverser quel- » ques salles, & passer de-là par le milieu d'un » jardin, où les richesses de l'art & de la na- » ture étaient répandues avec une admirable » profusion. Les allées étaient bordées de ba- » lustres d'argent. Tous les parfums de l'Orient » paraissaient réunis dans les arbres & les fleurs. » Je n'entreprendrai point la description de » l'ordre qui régnait dans ce beau lieu, ni celle » d'une variété d'objets dont je n'eus la vue » qu'un moment; mais tout fut un enchante- » ment pour mes yeux. Plusieurs jeunes fem- » mes aussi éclatantes par leur beauté que par » la richesse de leur parure, s'exerçaient au » bord d'une fontaine, les unes à danser, d'au- » tres à jouer des instrumens, quelques-unes » à faire des tresses d'or ou d'autres ouvrages. » Nous passâmes trop rapidement pour ma cu- » riosité dans une vaste antichambre, où les » premiers seigneurs de l'empire étaient assis, » les jambes croisées, sur de superbes tapis. » Ils reçurent l'embassadeur avec beaucoup de » cérémonies, quoique sans quitter leur place. » Au fond de cette antichambre, six huissiers » avec leurs masses d'argent nous ouvrirent » une porte dorée, par laquelle on nous

Pinto.

Pinto. » introduisit dans une espèce de temple.

» C'était enfin la chambre du Calaminham: » nos premiers regards tombèrent sur lui. Il » était assis sur un trône majestueux, environné » de trois balustres d'or. Douze femmes d'une » rare beauté, assises sur les degrés du trône, » jouaient de diverses sortes d'instrumens, qu'el- » les accordaient au son de leurs voix. Sur le plus » haut degré, c'est-à-dire autour du monarque, » douze jeunes filles étaient à genoux avec des » sceptres d'or à la main. Une autre, qui était » debout, le rafraîchissait avec un éventail. » En bas, la chambre était bordée par cinquante » ou soixante vieillards qui portaient des mitres » d'or sur la tête, & qui se tenaient debout » contre le mur. En divers endroits quantité de » belles femmes étaient assises sur de riches » tapis. Nous jugeâmes qu'elles n'étaient pas » moins de deux cens. Après tant de magnifiques » spectacles que j'avais vus dans l'Asie, la mer- » veilleuse structure de cette chambre & la ma- » jesté de tout ce qui s'y présentait, ne laissa pas » de me causer un véritable étonnement. L'am- » bassadeur discourant ensuite avec nous des » merveilles de sa réception, nous dit qu'il se » garderait bien de parler au roi son maître de la » magnificence qui environnait la personne du » Calaminham, dans la crainte de l'affliger, en di-

» minuant l'idée qu'il avait de sa propre grandeur. Pinto.

» Les cérémonies de la salutation, & celles » du compliment & de la réponse, ne m'offri- » rent rien dont je n'eusse déjà vu des exemples; » mais il me parut tout-à-fait nouveau, qu'après » une harangue de cinq ou six lignes & une » réponse encore plus courte, tout le reste de » l'audience fut employé en danses, en concerts » & en comédies. Après quelques préludes des » instrumens, cette fête commença par une danse » de six femmes âgées avec de jeunes garçons, » qui fut suivie d'une autre danse de six vieil- » lards avec six petites filles, bizarrerie que je » ne trouvai pas sans agrément. Ensuite on joua » plusieurs comédies qui furent représentées avec » un appareil si riche & tant de perfection, qu'on » ne peut rien s'imaginer de plus agréable. Vers » la fin du jour, le Calaminham se retira dans » ses appartemens intérieurs, accompagné seule- » ment de ses femmes.

» Notre séjour à Timplam dura trente-deux » jours, pendant lesquels nous fûmes traités » avec autant de civilité que d'abondance. Le » tems que mes compagnons donnaient à leurs » amusemens, je l'employais avec une satisfac- » tion extrême à visiter de somptueux édifices » & des temples qui me ravissaient d'admiration. » Je n'en vis pas de plus magnifique que celui

Pinto.

» de *Quiay-Pimpocau*, dieu des malades ; & » j'ai déjà fait remarquer que la piété de ces » peuples se porte en particulier au soulagement » des infirmités humaines.

» A l'égard du Calaminham & de son empire ; » je donnerai d'autant moins d'étendue à mes » observations, que je veux les resserrer dans les » bornes de mes lumières.

» Le royaume de Pégu, qui n'a pas plus de » cent quarante lieues de circuit, est environné » par le haut d'une grande chaîne de montagnes » nommées *Pangacirau*, qui sont habitées par » la nation des Bramas, dont le pays a quatre- » vingt lieues de largeur sur environ deux cens » de longueur. C'est au-delà de ces montagnes » qu'il s'est formé deux grandes monarchies ; » celle du Siamon, & celle du Calaminham. On » donne à la seconde plus de trois cens lieues » dans les deux dimensions de la longueur & de » la largeur ; & l'on prétend qu'elle est compo- » sée de vingt-sept royaumes, (1) dont tous les » habitans n'ont qu'un même langage. Nous y » vîmes plusieurs belles villes, & le pays nous » parut extrêmement fertile. La capitale, qui est

(1) Vingt-sept royaumes, dans le style des voyageurs que nous transcrivons, ne signifient que vingt-sept provinces, sans quoi il faudrait compter presque autant de royaumes en Asie qu'il y a de villes en Europe.

» la résidence ordinaire du Calaminham, porte Pinto.
» aux Indes le nom de Timplam. Elle est située
» sur une grande rivière nommée *Bituy*.

» Le commerce est considérable à Timplam,
» & s'exerce avec beaucoup de liberté pendant
» les foires. Elles attirent quantité d'étrangers
» qui apportent leurs richesses en échange pour
» celles du pays; & cette communication y fait
» trouver toutes sortes de marchandises. On n'y
» voit point de monnoie d'or ni d'argent. Tout
» se vend, ou s'achète au poids des échanges.

» La cour est fastueuse. La noblesse qui est
» riche & polie, se fait honneur de contribuer
» par sa dépense à la grandeur du monarque.
» On y voit toujours plusieurs capitaines étran-
» gers, que le Calaminham s'attache par de
» grosses pensions. Il n'a jamais moins de soixante
» mille chevaux & de dix mille éléphans autour
» de sa personne. Les vingt-sept royaumes dont
» l'état est composé, sont gardés par un prodi-
» gieux nombre d'autres troupes, divisées en
» sept cens compagnies, dont chacune doit être
» formée suivant leur institution de deux mille
» hommes de pied, de cinq cens chevaux & de
» quatre-vingt éléphans. Le revenu impérial
» monte à vingt millions d'or, sans y compren-
» dre les présens annuels des princes & des sei-
» gneurs. L'abondance est répandue dans toutes

Pinto.

» les conditions. Les gentilshommes ſont ſervis
» en vaiſſelle d'argent, & quelquefois d'or. Celle
» du prince eſt de porcelaine ou de laiton. Tout
» le monde eſt vêtu en été de ſatin, de damas &
» de taffetas rayés, qui viennent de Perſe. En
» hiver ce ſont des robes doublées de belles
» peaux. Les femmes ſont fort blanches & d'un
» excellent naturel. En général le caractère des
» habitans eſt ſi doux, qu'ils connaiſſent peu
» les querelles & les procès.

» L'ambaſſadeur, après avoir reçu des lettres
» & des préſens pour le roi ſon maître, partit
» de cette cour le 3 novembre 1556, accompagné
» de quelques ſeigneurs qui avaient ordre de
» l'accompagner juſqu'à *Pridor*. Ils prirent congé
» de lui dans un grand feſtin. Dès le même jour
» ayant quitté cette ville, nous nous embarquâ-
» mes ſur la grande rivière de *Bituy*, d'où nous
» paſsâmes dans le détroit de Maduré; & cinq
» jours de plus nous firent arriver à *Mouchel*,
» première place du royaume de Pégu.

» Mais, ſi près du terme, & dans un lieu de
» la dépendance du roi de Brama, nous étions
» attendus par un malheur dont nous ne pouvions
» nous croire menacés. Un corſaire, nommé
» *Chalagonim*, qui obſervait peut-être notre
» retour, nous attaqua pendant la nuit, & nous
» traita ſi mal juſqu'au jour, qu'après nous avoir

Pinto.

» tué cent quatre-vingt-dix hommes, entre lesquels étaient deux Portugais, il enleva cinq de nos douze barques. L'ambassadeur même eut le bras gauche coupé dans ce combat, & reçut deux coups de flèches qui firent longtems désespérer de sa vie. Nous fûmes blessés aussi presque tous; & le présent du Calaminham fut enlevé dans les cinq barques, avec quantité de précieuses marchandises. Dans ce triste état, nous arrivâmes trois jours après à Martaban. L'ambassadeur écrivit au roi pour lui rendre compte de son voyage & de son infortune. Ce prince fit partir aussi-tôt une flotte de six vingt seros ou barques, qui rencontra le corsaire, & qui le fit prisonnier, après avoir ruiné sa flotte. Cent Portugais qui avaient été nommés pour cette expédition, revinrent chargés de richesses. On comptait alors au service du roi de Brama mille hommes de notre nation, commandés par Antonio de Ferreira, né à Bragance, qui recevait du roi mille ducats d'appointement.

» Les lettres que ce prince avait reçues du Calaminham, lui promettant un ambassadeur qui devait être chargé de la conclusion du traité, il cessa de compter pour le printems prochain sur la diversion qu'il avait espérée, & la conquête d'Ava fut renvoyée à d'autres

Pinto.

» tems. Mais il fit partir le Chamigrem ſon
» frère, avec une armée de cent cinquante mille
» hommes, pour faire le ſiège de *Savadi*, capi-
» tale d'un petit royaume, à cent trente lieues
» de Pégu vers le nord. J'étais de cette expé-
» dition à la ſuite du grand tréſorier, avec les
» ſix Portugais qui me reſtaient encore pour
» compagnons d'eſclavage. Elle fut ſi malheu-
» reuſe, qu'après avoir été repouſſé pluſieurs
» fois, le Chamigrem, irrité par ſes diſ-
» graces, réſolut de porter la guerre dans les
» autres parties de l'état. Dioſoray, dont nous
» étions les eſclaves, reçut ordre d'attaquer avec
» cinq mille hommes un bourg nommé *Valenty*,
» qui avait fourni des vivres à la ville aſſiégée.
» Cette entrepriſe n'eut pas plus de ſuccès. Nous
» rencontrâmes en chemin un corps de Savadis
» beaucoup plus nombreux, qui taillèrent nos
» Bramas en pièces.

» Dans cette affreuſe déroute, j'eus le bon-
» heur d'éviter la mort avec mes compagnons.
» Nous prîmes la fuite à la faveur des ténèbres,
» mais avec ſi peu de connaiſſance des chemins,
» que pendant trois jours & demi nous tra-
» verſâmes au haſard des montagnes déſertes.
» De-là nous entrâmes dans une plaine maréca-
» geuſe, où toutes nos recherches ne nous firent
» pas découvrir d'autres traces que celles des

Pinto.

» tigres, des serpens & d'autres animaux sauvages. Cependant vers la nuit nous apperçumes un feu du côté de l'est. Cette lumière nous servit de guide jusqu'au bord d'un grand lac. Quelques pauvres cabanes que nous ne pûmes distinguer avant le jour, nous inspirèrent peu de confiance pour les habitans. Ainsi n'osant nous en approcher, nous demeurâmes cachés jusqu'au soir dans des herbes fort hautes, où nous fûmes la pâture des sangsues. La nuit nous rendit le courage de marcher jusqu'au lendemain. Nous arrivâmes au bord d'une grande rivière que nous suivîmes l'espace de cinq jours. Enfin nous trouvâmes sur la rive une sorte de petit temple ou d'hermitage, dans lequel nous fûmes reçus avec beaucoup d'humanité. On nous y apprit que nous étions encore sur les terres de Savady. Deux jours de repos ayant réparé nos forces, nous continuâmes de suivre la route, comme le chemin le plus sûr pour nous avancer vers les côtes maritimes. Le jour d'après, nous découvrîmes le village de Pomiseray, dont les hermites nous avaient appris le nom : mais la crainte nous retint dans un bois fort épais, où nous ne pouvions être apperçus des passans. A minuit nous en sortîmes pour retourner au bord de l'eau. Ce triste & pénible voyage dura dix-sept jours, pendant lesquels nous fûmes

Pinto.

» réduits pour nourriture à quelques provisions
» que nous avions obtenues des hermites. Enfin
» dans l'obscurité d'une nuit fort pluvieuse, nous
» découvrîmes devant nous un feu qui ne paraissait éloigné que de la portée d'un fauconneau.
» Nous nous crûmes près de quelque ville ; &
» cette idée nous jeta dans de nouvelles alarmes.
» Mais avec plus d'attention, le mouvement de
» ce feu nous fit juger qu'il devait être sur quelque vaisseau qui cédait à l'agitation des flots.
» En effet, nous étant avancés avec beaucoup
» de précaution, nous apperçûmes une grande
» barque & neuf hommes qui en étaient sortis
» pour se retirer sous quelques arbres, où ils
» préparaient tranquillement leur souper. Quoiqu'ils ne fussent pas fort éloignés de la rive,
» où la barque était amarée, nous comprîmes
» que la lumière qu'ils avaient près d'eux, &
» qui nous les faisait découvrir, ne se répandant
» pas sur nous dans les ténèbres, il ne nous était
» pas impossible d'entrer dans la barque, & de
» nous en saisir avant qu'ils pussent entreprendre de s'y opposer. Ce dessein ne fut pas exécuté moins promptement qu'il n'avait été
» conçu. Nous nous approchâmes doucement de
» la barque, qui était attachée au tronc d'un arbre
» & fort avancée dans la vase. Nous la mîmes
» à flot avec nos épaules ; & nous y étant em-

Pinto.

» barqués sans perdre un moment, nous com-
» mençâmes à ramer de toutes nos forces. Le
» courant de l'eau & la faveur du vent nous
» portèrent avant le jour à plus de dix lieues.
» Quelques provisions que nous avions trouvées
» dans la barque, ne pouvaient nous suffire pour
» une longue route; & nous n'en étions pas
» moins résolus d'éviter tous les lieux habités.
» Mais une pagode qui s'offrit le matin sur la
» rive, nous inspira plus de confiance. Elle se
» nommait *Hinarel*. Nous n'y trouvâmes qu'un
» homme & trente-sept religieuses; la plupart
» fort âgées, qui nous reçurent avec de grandes
» apparences de charité. Cependant nous la pri-
» mes pour l'effet de leur crainte, sur-tout lors-
» que leur ayant fait diverses questions, elles
» s'obstinèrent à nous répondre qu'elles étaient
» des pauvres femmes qui avaient renoncé aux
» affaires du monde par un vœu solemnel, &
» qui n'avaient pas d'autre occupation que de
» demander à Quiay-Ponveday de l'eau pour la
» fertilité des terres. Nous ne laissâmes pas de
» tirer d'elles du riz, du sucre, des fèves, des
» oignons & de la chair fumée, dont elles étaient
» fort bien pourvues. Les ayant quittées le soir,
» nous nous abandonnâmes au cours de la riviè-
» re; & pendant sept jours entiers, nous paf-
» sâmes heureusement entre un grand nombre

Pinto.

» d'habitations qui ſe préſentaient ſur les deux » bords.

» Mais il plut au ciel, après nous avoir con» duits parmi tant de dangers, de retirer tout » d'un coup la main qui nous avait ſoutenus. » Le huitième jour, en traverſant l'embouchure » d'un canal, nous nous vîmes attaqués par trois » barques, d'où l'on fit pleuvoir ſur nous une ſi » grande quantité de dards, que deux de nos » compagnons furent tués des premiers coups. » Nous ne reſtions que cinq. Il n'était pas dou» teux que nos ennemis ne fuſſent des corſaires, » avec qui la ſoumiſſion était inutile pour nous » ſauver de la mort ou de l'eſclavage. Nous » prîmes le parti de nous précipiter dans l'eau, » enſanglantés comme nous l'étions de nos bleſ» ſures. Le deſir naturel de la vie ſoutint nos » forces juſqu'à terre, où nous eûmes encore le » courage de faire quelque chemin pour nous » cacher dans les bois. Mais conſidérant bientôt » combien il y avait peu d'apparence de pou» voir réſiſter à notre ſituation, nous regrettâmes » de n'avoir pas fini nos malheurs dans les flots. » Deux de nos compagnons étaient mortelle» ment bleſſés. Loin de pouvoir les ſecourir, le » plus vigoureux d'entre nous était à peine ca» pable de marcher. Après avoir pleuré long» tems notre ſort, nous nous traînâmes ſur le

[redacted]
Pinto.

» bord de la rivière, & ne connaissant plus le
» danger ni la crainte, nous résolûmes d'y atten-
» dre du hasard les secours que nous ne pouvions
» plus espérer de nous-mêmes.

» Nos ennemis avaient disparu. Mais le lieu
» qu'ils avaient choisi pour nous attaquer, était
» tout-à-fait désert. Vers la fin du jour, nous
» vîmes d'assez loin un bâtiment qui descendait
» avec le cours de l'eau. Comme notre ressource
» n'était plus que dans l'humanité de ceux qui le
» conduisaient, nous ne formâmes pas d'autre
» dessein que d'exciter leur compassion par nos
» cris. Ils s'approchèrent. Dans la confusion des
» mouvemens par lesquels nous nous efforçâmes
» de les attendrir, un de nous fit quelques signes
» de croix, qui venait peut-être moins de sa piété
» que de sa douleur. Aussi-tôt une femme qui
» nous regardait attentivement, s'écria d'un ton
» qui parvint jusqu'à nous ; *Jesus ! voilà des chré-*
» *tiens qui se rencontrent devant mes yeux*; & pres-
» sant les matelots d'aborder près de nous, elle fut
» la première qui descendit avec son mari. C'é-
» tait une *Pégouane* qui avait embrassé le chris-
» tianisme, quoique femme d'un païen dont
» elle était aimée tendrement. Ils avaient chargé
» ce vaisseau de coton pour l'aller vendre à Cos-
» min. Nous reçûmes d'eux tous les bons offices
» de la charité chrétienne. Cinq jours après,

Pinto.

» étant arrivés à Cosmin, port maritime de » Pégu, ils nous accordèrent un logement dans » leurs maisons. Nos blessures y furent pansées » soigneusement; & dans l'espace de quelques » semaines nous nous trouvâmes assez rétablis » pour nous embarquer sur un vaisseau portu- » gais qui partait pour le Bengale.

» En arrivant au port de Chatigam, où le » commerce de notre nation était bien établi, » je profitai du départ d'une fuste marchande » qui faisait voile à Goa. Notre navigation fut » heureuse. Je trouvai dans cette ville dom Pedro » de Faria, mon ancien protecteur, qui avait » fini le terme de son administration à Malaca. » Son affection fut réveillée par le récit de mes » infortunes. Il se fit un devoir de conscience » & d'honneur de me rendre une partie des » biens que j'avais perdus à son service.

» La générosité de dom Pedro n'ayant point » assez rétabli mes affaires pour m'inspirer le » goût du repos, je cherchai l'occasion de faire » un nouveau voyage à la Chine, & de tenter » encore une fois la fortune dans un pays où je » n'avais éprouvé que son inconstance. Je m'em- » barquai à Goa dans une jonque de mon bien- » faiteur qui allait charger du poivre dans les » ports de la Sonde. Nous arrivâmes à Malaca.

» Quatre vaisseaux indiens qui entreprirent

» avec

» avec nous le voyage de la Chine, nous for-
» mèrent comme une escorte, avec laquelle
» nous arrivâmes heureusement au port de Chin-
» cheu. Mais quoique les Portugais y exerçassent librement leur commerce, nous y passâmes trois mois & demi dans de continuels
» dangers. On n'y parlait que de révolte & de
» guerre. Les corsaires profitaient de ce désordre
» pour attaquer les vaisseaux marchands jusqu'au
» milieu des ports. La crainte nous fit quitter
» Chincheu pour nous rendre à Chabaquay.
» C'était nous précipiter dans les malheurs dont
» nous espérions de nous garantir. Six vingt
» jonques que nous y trouvâmes à l'ancre, nous
» enlevèrent trois de nos cinq vaisseaux. Le
» nôtre se garantit par un bonheur qui me causa
» de l'admiration. Mais les vents d'est qui
» commençaient à s'élever, nous ôtant l'espérance d'aborder dans d'autres ports, nous nous
» vîmes forcés de reprendre la haute mer, où
» nous tînmes une route incertaine pendant
» vingt-deux jours. La barre de Camboye que
» nous reconnûmes le vingt-troisième au matin,
» ranima notre courage; & nous en approchions dans le dessein de jeter l'ancre, lorsqu'une furieuse tempête, qui nous surprit à
» l'ouest-sud-ouest, ouvrit notre quille de poupe.
» Les plus habiles matelots ne virent pas d'autre

Pinto.

Pinto.

» ressource que de couper les deux mâts & de » jeter toutes nos marchandises à la mer. Ce » soulagement & quelque apparence de tran- » quillité qui commençait à renaître sur les flots, » nous donnaient l'espérance d'avancer jusqu'à » la barre. Mais la nuit qui survint nous ayant » obligés de nous abandonner sans mâts & sans » voiles aux vents qui soufflaient encore avec » un reste de fureur, nous allâmes échouer » sur un écueil, où le premier choc nous fit » perdre dans l'obscurité soixante-deux per- » sonnes.

» Ce malheur nous jeta dans une si étrange » consternation, que de tous les Portugais, il » n'y en eut pas un seul à qui la force du danger » fît faire le moindre mouvement pour se sau- » ver. Nos matelots Chinois plus industrieux ou » moins timides, employèrent le reste de la nuit » à ramasser des planches & des poutres, dont » ils composèrent un radeau qui se trouva fini à » la pointe du jour. Ils l'avaient fait si grand & si » solide, qu'il pouvait contenir facilement qua- » rante hommes; & tel était à-peu-près leur » nombre. Martin Estevez, capitaine du vais- » seau, à qui la lumière du jour apprenait qu'il » ne restait plus d'autre espérance, pria instam- » ment ses propres valets, qui s'étaient déjà » retirés dans cet asyle, de le recevoir avec eux.

Pinto.

» Ils eurent l'audace de répondre qu'ils ne le
» pouvaient ſans danger pour leur ſûreté. Un
» Portugais, nommé *Ruy de Moura*, qui enten-
» dit ce diſcours, ſentit renaître ſon courage
» avec ſa colère; & ſe levant, quoiqu'aſſez
» bleſſé, il nous repréſenta ſi vivement com-
» bien il était important pour notre vie de nous
» ſaiſir du radeau, qu'au nombre de vingt-huit,
» comme nous étions, nous entreprîmes de l'ôter
» aux Chinois. Ils nous opposèrent les haches
» de fer qu'ils avaient à la main. Mais nous
» fîmes une exécution ſi terrible avec nos épées,
» que dans l'eſpace de trois ou quatre minutes
» tous nos ennemis furent abattus à nos pieds.
» Cependant nous perdîmes ſeize Portugais dans
» ce combat, ſans compter douze bleſſés, dont
» quatre moururent le jour d'après. Un ſi triſte
» ſpectacle me fit faire des réflexions ſur les
» misères de la vie humaine: il n'y avait pas
» douze heures que nous nous étions tous em-
» braſſés dans le navire, & que nous regardant
» comme des freres, nous étions diſpoſés à mou-
» rir l'un pour l'autre.

» Auſſi-tôt que nous fûmes en poſſeſſion du
» radeau, qui nous avait coûté tant de ſang,
» chacun s'empreſſa de s'y placer, dans l'ordre
» qu'Eſtevez jugea néceſſaire pour nous ſoutenir
» contre l'agitation des vagues. Nous étions en-

E 2

Pinto.

» core trente-huit en y comprenant nos valets » & quelques enfans. Le radeau ne fut pas plutôt » à flot, que s'enfonçant sous le poids, nous » nous trouvâmes dans l'eau jusqu'au cou, sans » cesse obligés à nous attacher à quelque solive » que nous tenions embrassée. Une vieille cour- » tepointe nous servit de voile. Mais étant sans » boussole, nous flottâmes quatre jours entiers » dans cette misérable situation. La faim, le » froid, la crainte & toutes les horreurs de notre » sort faisaient périr à chaque moment quel- » qu'un de nos compagnons. Plusieurs se nour- » rirent pendant deux jours du corps d'un nègre » qui était mort près d'eux. Nous fûmes jetés » enfin vers la terre; & cette vue nous causa » tant de joie, que de quinze à qui le ciel con- » servait encore la vie, quatre la perdirent subi- » tement. Ainsi nous ne nous trouvâmes qu'au » nombre d'onze, sept Portugais & quatre In- » diens; en abordant la terre dans une plage où » notre radeau glissa heureusement sur le sable.

» Les premiers mouvemens de notre recon- » naissance se tournèrent vers le ciel, qui nous » avait délivrés des périls de la mer : mais ce ne » fut pas sans frémir de ceux auxquels nous » demeurions exposés. Le pays était désert, & » nous vîmes quelques tigres, que nous mîmes » en fuite par nos cris. Les éléphans qui se pré-

Pinto.

» sentaient en grand nombre, nous parurent
» moins dangereux; ils ne nous empêchèrent pas
» de rassasier notre faim avec des huîtres & d'au-
» tres coquillages. Nous en prîmes notre charge
» pour traverser les bois qui bordaient la côte;
» & dans notre marche nous eûmes recours aux
» cris pour éloigner les bêtes féroces. Après avoir
» fait quelques lieues dans un bois fort couvert,
» nous arrivâmes au bord d'une rivière d'eau
» douce, qui nous servit à satisfaire un de nos
» plus pressans besoins. Mais nous nous crûmes
» à la fin de nos maux en voyant paraître une
» barque plate chargée de bois de charpente.
» Elle était conduite par huit ou neuf nègres,
» dont la figure nous effraya peu, lorsque nous
» eûmes considéré qu'un pays où l'on bâtissait
» des édifices réguliers ne pouvait être habité
» par des barbares. Ils s'approchèrent effecti-
» vement de la terre pour nous faire diverses
» questions. Cependant, après avoir paru sa-
» tisfaits de nos réponses, ils nous déclarèrent
» que pour être reçus à bord, il fallait commen-
» cer par leur abandonner nos épées. La néces-
» sité nous força de les jeter dans leur barque.
» Alors ils nous exhortèrent à nous y rendre à
» la nage, parce qu'ils ne pouvaient s'avancer
» jusqu'à terre. Nous nous disposâmes encore
» à leur obéir. Un Portugais & deux jeunes

Pinto.

» Indiens se jetèrent dans l'eau pour saisir une
» corde qu'on nous avait jetée de la barque :
» mais à peine eurent-ils commencé à nager,
» qu'ils furent dévorés par trois crocodiles, sans
» qu'il parût d'autre reste de leurs corps que des
» traces de sang dont l'eau fut teinte en divers
» endroits.

» J'étais déjà jusqu'aux genoux dans la vase
» avec mes sept autres compagnons. Nous de-
» meurâmes si troublés de ce funeste accident,
» qu'ayant à peine la force de nous soutenir, les
» nègres qui nous virent dans cet état, sautè-
» rent à terre, nous lièrent par le milieu du
» corps & nous mirent dans leur barque. Ce fut
» pour nous accabler d'injures & de mauvais
» traitemens. Ensuite ils nous menèrent à douze
» lieues de là, dans une ville nommée Cher-
» bom, où nous apprîmes que nous étions dans
» le pays des Papuas. Nous y fûmes vendus à
» un marchand de l'île Célèbes, sous le pou-
» voir duquel nous demeurâmes près d'un mois.
» Il ne nous laissa manquer ni de vêtemens ni
» de nourriture; mais sans nous faire connaître
» ses motifs, il nous revendit au roi de *Calapa*,
» prince ami des Portugais, qui nous renvoya
» généreusement au détroit de la Sonde ».

Pinto, plus pauvre que jamais, entreprend encore un voyage à la Chine. Il y est témoin

de la ruine du comptoir portugais à Liampo. Pinto.

« Un négociant de quelque distinction, nommé » *Lancerot-Pereyra*, natif de Pont-Lyma, ville » de Portugal, avait prêté une somme considé- » rable à quelques Chinois, qui négligèrent leurs » affaires jusqu'à se trouver dans l'impuissance » de la restituer. Le chagrin de cette perte excita » Lancerot à rassembler quinze ou vingt Portu- » gais aussi déréglés dans leurs mœurs que dans » leur fortune, avec lesquels il prit le tems de la » nuit pour se jeter dans le village de *Chipaton*, » à deux lieues de la ville. Ils y pillèrent les » maisons de dix ou douze laboureurs; & s'é- » tant saisis de leurs femmes & de leurs enfans, » ils tuèrent dans ce tumulte treize Chinois qui » ne les avaient jamais offensés. L'alarme fut » aussi-tôt répandue dans la province, & tous » les habitans firent retentir leurs plaintes. Le » mandarin prit des informations dans toutes » les règles de la justice. Elles furent envoyées à » la cour. Un ordre plus prompt que toutes les » mesures par lesquelles on s'était flatté de l'ar- » rêter, amena au port trois cens jonques, mon- » tées d'environ soixante mille hommes qui » fondirent sur notre malheureuse colonie. Je » fus témoin que dans l'espace de cinq mois, » ces cruels ennemis n'y laissèrent pas la moin- » dre chose à laquelle on pût donner un nom.

Pinto.

» Tout fut brûlé ou démoli. Les habitans ayant » pris le parti de se réfugier dans les navires & » les jonques qu'ils avaient à l'ancre, y furent » poursuivis & la plupart consumés par les flam- » mes, au nombre de deux mille Chrétiens, » parmi lesquels ou comptait huit cens Portu- » gais. Notre perte fut estimée à deux millions » d'or. Mais ce désastre en produisit un beaucoup » plus grand, qui fut la perte entière de notre » réputation & de notre crédit à la Chine.

» Peu de tems après, d'affreuses nouvelles » nous vinrent de Canton. Le 17 du mois d'avril » 1556, nous apprîmes que la province de » Chansy avait été abîmée presqu'entiérement, » avec des circonstances dont le seul récit nous » fit pâlir d'effroi. Le premier jour du même » mois, la terre y avait commencé à trembler » vers onze heures du soir avec beaucoup de » violence, & ce mouvement avait duré deux » heures entières. Il s'était renouvellé la nuit » suivante, depuis minuit jusqu'à deux heures; » & la troisième nuit, depuis une heure jusqu'à » trois. Pendant que le terre tremblait, l'agi- » tation du ciel n'était pas moins terrible par le » déchaînement de tous les vents, par le ton- » nerre, la pluie & tous les fléaux de la nature. » Enfin le troisième tremblement avait ouvert » une infinité de passages à des torrens d'eau,

» qui sortaient à gros bouillons du sein de la » terre avec tant d'impétuosité dans leur ravage, » qu'en peu de momens un espace de soixante » lieues de tour avait été englouti, sans que » d'une multitude infinie d'habitans il se fût » sauvé d'autres créatures vivantes qu'un enfant » de sept ans, qui fut présenté à l'empereur com- » me une merveille du sort. Nous nous défiâmes » d'abord de la vérité de ce désastre, & plu- » sieurs d'entre nous le crurent impossible. Ce- » pendant, comme il était confirmé par toutes » les lettres de Canton, quatorze Portugais réso- » lurent de passer au continent pour s'en assurer » par leurs propres yeux. Ils se rendirent avec » la permission des mandarins, dans la province » même de Chansy, où la vue d'une révolution » si récente ne put les tromper. Leur témoignage » ne laissant plus aucun doute, on tira d'eux à » leur retour une attestation qui fut envoyée » depuis par François Toscane, capitaine de » notre vaisseau, au roi dom Jean de Portugal; » & pour dernière confirmation, elle fut portée » à la cour de Lisbonne par un prêtre nommé » *Diego Reinel*, qui avait été du nombre des » quatorze témoins. On nous raconta dans la » suite, mais avec moins de certitude, quoi- » que ce fût l'opinion commune, que pen- » dant les trois jours du tremblement de terre,

Pinto.

Pinto.

» il avait plu du ſang dans la ville de Pékin.
» Au moins ne pûmes-nous douter que l'empe-
» reur & la plupart des habitans n'en fuſſent
» ſortis pour ſe réfugier à Nanquin ; & que ce
» monarque, après avoir fait ſix cens mille
» ducats d'aumônes pour appaiſer la colère du
» ciel ; n'eût élevé un temple ſomptueux ſous
» le nom d'*Hypatican*, qui ſignifie *amour de*
» *Dieu*. Cinq Portugais, qui furent délivrés à
» cette occaſion de la priſon de Pocaſſer, où ils
» languiſſaient depuis vingt ans, nous donnèrent
» ces informations avant notre départ ».

Les Portugais, chaſſés de Liampo, s'étaient procuré un autre établiſſement dans l'île de Lampacau. C'eſt là que Pinto s'embarque encore une fois pour le Japon. Il trouve moyen de s'y rendre agréable à l'empereur. Il en obtient des préſens conſidérables, avec leſquels il revient à Goa. Il apportait une lettre du monarque Japonais, qui donnait les plus belles eſpérances de commerce & d'établiſſement aux Portugais. Pinto croyait obtenir de grandes récompenſes de ce ſervice. Mais voici comme il termine ſon récit.

« François Baratto, qui avait ſuccédé dans cet
» intervalle au gouvernement général des Indes,
» parut ſenſible au plaiſir de recevoir une lettre &
» des préſens, par leſquels il ſe flatta de faire avan-
» tageuſement ſa cour au roi de Portugal. *J'eſtime*

» *ce que vous m'apportez*, me dit-il en les recevant, *plus que l'emploi dont je suis revêtu ; & j'espère que ce présent & cette lettre serviront à me garantir de l'écueil de Lisbonne, où la plupart de ceux qui ont gouverné les Indes ne vont mettre pied à terre que pour se perdre.*

Pinto.

» Dans la reconnaissance qu'il eut pour ce » service, il me fit des offres que d'autres vues » ne permirent pas d'accepter. Ma fortune, » quoique fort éloignée de l'opulence, com- » mençait à borner mes desirs ; & l'ennui du » travail s'étant fortifié dans mon cœur à me- » sure que j'avais acquis le pouvoir d'y renoncer, » je n'avais plus d'impatience que pour aller » jouir dans ma patrie d'un repos que j'avais » acheté si cher. Cependant je profitai de la » disposition du viceroi, pour vérifier devant » lui, par des attestations & des actes, combien » de fois j'étais tombé dans l'esclavage pour le » service du roi ou de la nation, où combien » de fois j'avais été dépouillé de mes marchan- » dises. Je m'imaginais qu'avec ces précautions, » les récompenses ne pouvaient me manquer à » Lisbonne. Dom François Baratto joignit à » toutes ces pièces une lettre au roi, dans » laquelle il rendait un témoignage fort hono- » rable de ma conduite & de mes services. » Enfin je m'embarquai pour l'Europe, si con-

Pinto.

» tent de mes papiers, que je les regardais
» comme la meilleure partie de mon bien.

» Une heureuse navigation me fit arriver à
» Lisbonne le 22 de septembre 1558, dans un
» tems où le royaume jouissait d'une profonde
» paix sous le gouvernement de la reine Cathe-
» rine. Après avoir remis à sa majesté la lettre
» du viceroi, j'eus l'honneur de lui expliquer
» tout ce qu'une longue expérience m'avait fait
» recueillir d'important pour l'utilité des affai-
» res, & je n'oubliai pas de lui représenter les
» miennes. Elle me renvoya au ministre qui me
» donna les plus hautes espérances. Mais ou-
» bliant aussi-tôt ses promesses, il garda mes
» papiers l'espace de quatre ou cinq ans, à la fin
» desquels je n'en trouvai pas d'autre fruit que
» l'ennui d'un nouveau genre de servitude, dans
» mon assiduité continuelle à la cour, & dans
» une infinité de vaines sollicitations, qui me
» devinrent plus insupportables que toutes mes
» anciennes fatigues. Enfin je pris le parti d'a-
» bandonner ce procès à la justice divine, & de
» me réduire à la petite fortune que j'avais ap-
» portée des Indes, & dont je n'avais obligation
» qu'à moi-même. »



CHAPITRE XII.

Naufrage de Guillaume Bontekoé, capitaine Hollandais.

À la ſuite des aventures de Pinto, nous placerons, comme nous l'avons promis, celles de Bontekoé beaucoup moins merveilleuſes & moins variées, mais pourtant très-remarquables en ce qu'elles paraiſſent raſſembler toutes les horreurs qui peuvent être la ſuite d'un naufrage. Le lecteur frémira plus d'une fois en écoutant le récit du capitaine Hollandais, qui porte tous les caractères de la vérité. Bontekoé.

Guillaume Isbrantz Bontekoé commandait le vaiſſeau la *nouvelle Hoorn*, envoyé aux Indes orientales en 1618, pour des intérêts de commerce. Vers le détroit de la Sonde, à la hauteur de cinq degrés & demi, étant ſur le haut pont de ſon vaiſſeau, il en entendit crier *au feu*, *au feu*. Il ſe hâta de deſcendre au fond de calle, où il ne vit aucune apparence de feu. Il demanda où l'on croyait qu'il eût pris. Capitaine, lui dit-on, c'eſt dans ce tonneau. Il y porta la main ſans y rien ſentir de brûlant.

Bontekoé.

Sa terreur ne l'empêcha pas de ſe faire expliquer la cauſe d'une ſi vive alarme. On lui raconta que le *maître valet d'eau* étant deſcendu l'après-midi, ſuivant l'uſage, pour tirer l'eau-de-vie qui devait être diſtribuée le lendemain à l'équipage, avait attaché ſon chandelier de fer à la futaille d'un baril qui était d'un rang plus haut que celui qu'il devait percer. Une étincelle, ou plutôt une petite partie de la mêche ardente était tombée juſtement dans le bondon. Le feu avait pris à l'eau-de-vie du tonneau, & les deux fonds ayant auſſi-tôt ſauté, l'eau-de-vie enflammée avait coulé juſqu'au charbon de forge. Cependant on avait jeté quelques cruches d'eau ſur le feu; ce qui le faiſait paraître éteint. Bontekoé, un peu raſſuré par ce récit, fit verſer de l'eau à pleins ſeaux ſur le charbon; & n'appercevant aucune trace de feu, il remonta tranquillement ſur les ponts. Mais les ſuites de cet événement devinrent bientôt ſi terribles, que pour ſatisfaire pleinement la curioſité du lecteur par une deſcription intéreſſante, dont les moindres circonſtances méritent d'être conſervées, il faut que cette peinture paraiſſe ſous les couleurs ſimples de la nature, c'eſt-à-dire, dans les propres termes de l'auteur.

« Une demi-heure après, quelques-uns de nos » gens recommencèrent à crier au feu. J'en fus » épouvanté; & deſcendant auſſi-tôt, je vis la

Bontekoé.

» flamme qui montait de l'endroit le plus creux » du fond de calle. L'embrâsement était dans le » charbon, où l'eau-de-vie avait pénétré; & le » danger paraissait d'autant plus pressant, qu'il » y avait trois ou quatre rangs de tonneaux les » uns sur les autres. Nous recommençâmes à » jeter de l'eau à pleins seaux, & nous en jetâ» mes une prodigieuse quantité. Mais il survint » un nouvel incident qui augmenta le trouble. » L'eau tombée sur le charbon causa une fumée » si épaisse, si sulphureuse & si puante, qu'on » étouffait dans le fond de calle, & qu'il était » presqu'impossible d'y demeurer. J'y étais néan» moins pour y donner les ordres, & je faisais » sortir les gens tour-à-tour pour leur laisser le » tems de se rafraîchir. Je soupçonnais déjà que » plusieurs avaient été étouffés, sans avoir pu » arriver jusqu'aux écoutilles. Moi-même j'étais » si étourdi & si suffoqué, que ne sachant plus » ce que je faisais, j'allais par intervalles reposer » ma tête sur un tonneau, tournant le visage » vers l'écoutille pour respirer un moment.

» Enfin me trouvant forcé de sortir, je dis à » *Rol*, qu'il me paraît nécessaire de jeter la » poudre à la mer. Il ne put s'y résoudre : *Si* » *nous jetons la poudre*, me dit-il, *il y a ap-* » *parence que nous ne devons plus craindre de pé-* » *rir par le feu; mais que deviendrons-nous lors*,

[redacted]
Bontekoé.

» *nous trouverons des ennemis à combattre, &*
» *quel moyen de nous disculper?*

» Cependant le feu ne diminuait pas ; & la
» puanteur de la fumée autant que son épaisseur,
» ne permettait plus à personne de demeurer au
» fond de calle. On prit la hache, & dans le bas
» pont, vers l'arrière, on fit de grands trous, par
» lesquels on jeta une grande quantité d'eau,
» sans cesser d'en jeter en même-tems par les
» écoutilles. Il y avait trois semaines qu'on avait
» mis la grande chaloupe à la mer. On y mit
» aussi le canot, qui était sur le haut-pont, parce
» qu'il causait de l'embarras à ceux qui puisaient
» de l'eau. La frayeur était telle qu'on peut se
» la représenter. On ne voyait que le feu &
» l'eau, dont on était également menacé, & par
» l'un desquels il fallait périr sans aucune espé-
» rance de secours ; car on n'avait la vue d'au-
» cune terre, ni la compagnie d'aucun autre
» vaisseau. Les gens de l'équipage commençaient
» à s'écouler ; & se glissant de tous côtés hors
» du bord, ils descendaient sous les porte-hau-
» bans. Delà ils se laissaient tomber dans l'eau,
» & nageant vers la chaloupe ou vers le canot,
» ils y montaient & se cachaient sous les bancs
» ou sous les couvertes, en attendant qu'ils se
» trouvassent en assez grand nombre pour s'en
» aller ensemble.

» Rol

» Rol étant allé par hasard dans la galère, fut » étonné de voir tant de gens dans le canot & » dans la chaloupe : ils lui crièrent qu'ils allaient » prendre le large, & l'exhortèrent à descendre » avec eux. Leurs instances & la vue du péril » lui firent prendre ce parti. En arrivant à la » chaloupe, il leur dit; mes amis, il faut atten- » dre le capitaine. Mais ses ordres & ses repré- » sentations n'étaient plus écoutés. Aussi-tôt » qu'il fut embarqué, ils coupèrent le cordage » & s'éloignèrent du vaisseau. Comme j'étais » toujours occupé à donner mes ordres & à » presser le travail, quelques-uns de ceux qui » restaient, vinrent me dire avec beaucoup d'é- » pouvante : ah! capitaine, qu'allons-nous de- » venir? la chaloupe & le canot sont à la mer. » Si l'on nous quitte, leur dis-je, c'est avec le » dessein de ne plus revenir, & courant aussi-tôt » sur le haut-pont, je vis effectivement la ma- » nœuvre des fugitifs. Les voiles du vaisseau » étaient sur le mât, & la grande voile était sur » les cargues. Je criai aux gens : *Efforçons-nous* » *de les joindre; & s'ils refusent de nous recevoir* » *dans leurs chaloupes, nous ferons passer le na-* » *vire par-dessus eux pour leur apprendre leur* » *devoir.*

Bontekoé.

» En effet nous approchâmes d'eux jusqu'à la » distance de trois longueurs du vaisseau. Mais

Bontekoe.

» ils gagnèrent au vent & s'éloignèrent. Je dis
» alors à ceux qui étaient avec moi : *amis, vous*
» *voyez qu'il ne nous reste plus d'espérance que*
» *dans la miséricorde de Dieu & dans nos propres*
» *efforts. Il faut les redoubler, & tâcher d'éteindre*
» *le feu. Courez à la soute aux poudres, & jettez-*
» *les à la mer avant que le feu puisse y gagner.*
» De mon côté, je pris les charpentiers, & je
» leur ordonnai de faire promptement des trous
» avec les grandes gouges & les tarrières, pour
» faire entrer l'eau dans le navire jusqu'à la
» hauteur d'une brasse & demi. Mais ces outils
» ne purent pénétrer les bordages, parce qu'ils
» étaient garnis de fer.

» Cet obstacle répandit une consternation qui
» ne peut jamais être exprimée. L'air retentissait
» de gémissemens & de cris. On se remit à jeter de
» l'eau, & l'embrâsement parut diminuer. Mais
» peu de tems après le feu prit aux huiles. Ce
» fut alors que nous crûmes notre perte inévi-
» table. Plus on jetait d'eau, plus l'incendie
» paraissait augmenter. L'huile & la flamme
» qui en sortait, se répandaient de toutes parts.
» Dans cet affreux état, on poussait des cris &
» des hurlemens si terribles, que mes cheveux se
» hérissaient, & je me sentais tout couvert d'une
» sueur froide.

» Cependant le travail continuait avec la

Bontekoé.

» même ardeur. On jetait de l'eau dans le
» navire, & les poudres à la mer. On avait
» déjà jeté soixante demi-barils de poudre.
» Mais il en restait encore trois cens. Le feu
» y prit, & fit sauter le vaisseau, qui dans un
» instant fut brisé en mille & mille pièces.
» Nous y étions encore au nombre de cent dix-
» neuf. Je me trouvais alors sur le pont, près
» de l'armure de la grande voile, & j'avais
» devant les yeux soixante-trois hommes qui
» puisaient de l'eau. Ils furent emportés avec
» la vitesse d'un éclair, & ils disparurent tel-
» lement, qu'on n'aurait pu dire ce qu'ils étaient
» devenus. Tous les autres eurent le même sort.

» Pour moi qui m'attendais à périr comme
» tous mes compagnons, j'étendis les bras &
» les mains vers le ciel, & je m'écriai : ô Sei-
» gneur! faites-moi miséricorde. Quoiqu'en me
» sentant sauter je crusse que c'était fait de moi,
» je conservai néanmoins toute la liberté de
» mon jugement, & je sentis dans mon cœur
» une étincelle d'espérance. Du milieu des airs
» je tombai dans l'eau, entre les débris du na-
» vire qui était en pièces. Dans cette situation,
» mon courage se ranima si vivement, que je
» crus devenir un autre homme. En regardant
» autour de moi, je vis le grand mât à l'un de
» mes côtés, & le mât de misène à l'autre. Je

F 2

Bontekoé.

» me mis ſur le grand mât, d'où je conſidérai » tous les triſtes objets dont j'étais environné. » Alors je dis en pouſſant un profond ſoupir : » ô Dieu ! ce beau navire eſt donc péri comme » Sodôme & Gomorrhe.

» Je fus quelque tems ſans appercevoir aucun » homme. Cependant, tandis que je m'abîmais » dans mes réflexions, je vis paraître ſur l'eau » un jeune homme qui ſortait du fond, & qui » nageait des pieds & des mains. Il ſaiſit la » cagouille de l'éperon qui flottait ſur l'eau, & » dit en s'y mettant : me voici encore au monde. » J'entendis ſa voix, & je m'écriai : ô Dieu ! » y a-t-il ici quelqu'autre homme que moi qui » ſoit en vie ? Ce jeune homme ſe nommait *Harman van Kniphniſen*, natif de *Cyder*. Je vis » flotter près de lui un petit mât. Comme le » grand ſur lequel j'étais, ne ceſſait pas de rouler » & de tourner, ce qui me cauſait beaucoup de » peine, je dis à Harman : pouſſe-moi cette » épare ; je me mettrai deſſus, & la ferai flotter » vers toi pour nous y mettre enſemble. Il fit » ce que je lui ordonnais ; ſans quoi, briſé » comme j'étais de mon ſaut & de ma chûte, le dos fracaſſé & bleſſé à deux endroits » de la tête, il m'aurait été impoſſible de le » joindre. Ces maux dont je ne m'étais pas encore apperçu, commencèrent à ſe faire ſentir

Bontekoé.

» avec tant de force, qu'il me sembla tout d'un
» coup que je cessais de vivre & d'entendre. Nous
» étions tous deux l'un près de l'autre, chacun
» tenant au bras une pièce de revers de l'éperon.
» Nous jetions la vue de tous côtés dans l'espé-
» rance de découvrir la chaloupe ou le canot. A
» la fin nous les apperçûmes, mais fort loin de
» nous. Le soleil était au bas de l'horizon. Je dis
» au compagnon de mon infortune : *Ami, toute*
» *espérance est perdue pour nous. Il est tard. Le*
» *canot & la chaloupe étant si loin, il n'est pas pos-*
» *sible que nous nous soutenions toute la nuit dans*
» *cette situation. Elevons nos cœurs à Dieu, &*
» *demandons lui notre salut, avec une résignation*
» *entière à sa volonté.* Nous nous mîmes en
» prières, & nous obtinmes grace; car à peine
» achevions-nous de pousser nos vœux au ciel,
» que levant les yeux, nous vîmes la chaloupe
» & le canot près de nous. Quelle joie pour des
» malheureux qui se croyaient prêts à périr! Je
» criai aussi-tôt, sauve, sauve le capitaine. Quel-
» ques matelots qui m'entendirent, se mirent
» aussi à crier : le capitaine vit encore. Ils s'ap-
» prochèrent des débris; mais ils n'osaient avan-
» cer davantage, dans la crainte d'être heurtés
» par les grosses pièces. Harman qui avait été
» peu blessé en sautant, se sentit assez de vigueur
» pour se mettre à la nage, & se rendit dans la

Bontékoé.

» chaloupe. Pour moi je criai : si vous voulez » me sauver la vie, il faut que vous veniez » jusqu'à moi ; car j'ai été si maltraité que je » n'ai pas la force de nager. Le trompette s'étant » jeté dans la mer, avec une ligne de sonde qui » se trouva dans la chaloupe, en apporta un bout » jusqu'entre mes mains. Je la fis tourner autour » de ma ceinture, & ce secours me fit arriver » heureusement à bord : j'y trouvai *Rol*, Guillaume *van Galen*, & le second pilote nommé » *Meyendert Kryns*, qui était de Hoorn. Ils me » regardèrent long-tems avec admiration.

» J'avais fait faire à l'arrière de la chaloupe » une espèce de petite *tengue* qui pouvait contenir deux hommes. J'y entrai pour y prendre » un peu de repos ; car je me sentais si mal que » je ne croyais pas avoir beaucoup de tems à » vivre. J'avais le dos brisé, & je souffrais mortellement des deux trous que j'avais reçus à la » tête. Cependant je dis à *Rol : je crois que nous* » *ferions bien de demeurer cette nuit près du débris.* » *Demain lorsqu'il fera jour, nous pourrons sauver quelques vivres, & peut-être trouverons-nous* » *une boussole pour nous aider à découvrir les terres*. On s'était sauvé avec tant de précipitation, » qu'on était presque sans vivres. A l'égard des » boussoles, le premier pilote qui soupçonnait » la plupart des gens de l'équipage de vouloir

» abandonner le navire, les avait ôtées de l'habi-
» tacle ; ce qui n'avait pu arrêter l'exécution de
» leur projet, ni l'empêcher lui-même de périr.

» Rol négligeant mon conſeil, fit prendre les
» rames comme s'il eût été jour. Mais après avoir
» vogué toute la nuit dans l'eſpérance de décou-
» vrir les terres au lever du ſoleil, il ſe vit bien
» loin de ſon attente, en reconnaiſſant qu'il était
» également éloigné des terres & du débris. On
» vint me demander dans ma retraite ſi j'étais
» mort ou vivant. Capitaine, me dit-on, qu'al-
» lons-nous devenir? Il ne ſe préſente point de
» terre, & nous ſommes ſans vivres, ſans carte
» & ſans bouſſole. Amis, leur répondis-je, il
» fallait m'en croire hier au ſoir, lorſque je vous
» conſeillai fortement de ne pas vous éloigner
» des débris. Je me ſouviens que pendant que
» je flottais ſur le mât, j'étais environné de lard,
» de fromages & d'autres proviſions. Cher capi-
» taine, me dirent-ils affectueuſement, ſortez
» de là, & venez-nous conduire. Je ne puis,
» leur répliquai-je, & je ſuis ſi perclus, qu'il
» m'eſt impoſſible de me remuer. Cependant
» avec leur ſecours, j'allai m'aſſeoir ſur le
» pont, où je vis l'équipage qui ceſſait de ra-
» mer. Je demandai quels étaient les vivres :
» on me montra ſept ou huit livres de biſcuit.
» Je dis, ceſſez de ramer, vous vous fatiguerez

Bontekoé.

» vainement, & vous n'aurez point à manger » pour réparer vos forces. Ils me demandèrent » ce qu'il fallait donc qu'ils fissent. Je les ex- » hortai à se dépouiller de leurs chemises pour » en faire des voiles. La difficulté était de trou- » ver du fil. Je leur fis prendre les paquets de » corde qui étaient de rechange dans la chaloupe. » Ils en firent une espèce de fil de caret; & du » reste on fit des écoutes & des couets. Cet » exemple fut suivi dans le canot. On parvint » ainsi à coudre toutes les chemises ensemble, » & l'on en composa de petites voiles.

» Nous pensâmes ensuite à faire la revue de » tous nos gens. On se trouvait au nombre de » quarante-six dans la chaloupe, & de vingt- » six dans le canot. Il y avait dans la chaloupe » une capote bleue de matelot & un coussin qui » me furent cédés en faveur de ma situation. Le » chirurgien était avec nous, mais sans aucun » médicament. Il eut recours à du biscuit mâché » qu'il mettait sur mes plaies; & par la protec- » tion du ciel, ce remède me guérit. J'avais » aussi voulu donner ma chemise pour contri- » buer à faire les voiles; mais tout le monde » s'y était opposé, & je dois me louer des atten- » tions qu'on eut pour moi.

» Le premier jour nous nous abandonnâmes » aux flots, tandis qu'on travaillait aux voiles.

Bontekoé.

» Elles furent prêtes le foir. On envergua & l'on » mit au vent. On était au 20 de novembre. Nous » prîmes pour guide le cours des étoiles, dont » nous connaiffions fort bien le lever & le cou- » cher. Pendant la nuit on était tranfi de froid; » & la chaleur du jour était infupportable, parce » que nous avions le foleil perpendiculairement » fur nos têtes. Le 21 & les deux jours fuivans, » nous nous occupâmes à conftruire une arba- » lête, pour prendre hauteur. On traça un qua- » dran fur le couvert, & l'on prépara un bâton » avec les croix. *Theunis Thybrandfs*, menuifier » du vaiffeau, avait un compas & quelque con- » naiffance de la manière dont il fallait marquer » la flèche. En nous aidant mutuellement, nous » parvinmes à faire une arbalête dont on pou- » vait fe fervir. Je gravai une carte marine dans » la planche, & j'y traçai l'île de Sumatra, celle » de Java & le détroit de la Sonde, qui eft entre » ces deux îles. Le jour de notre infortune, ayant » pris hauteur fur le midi, j'avais trouvé que » nous étions fur les cinq degrés & demi de » latitude du fud, & que le pointage de la carte » était à vingt lieues de terre. J'y traçai encore » un compas, & tous les jours, je fis l'eftime. » Nous gouvernions à fept lieues au fud ou au- » deffus de l'entrée du détroit, dans la vue de

Bontekoé.

» choisir plus facilement notre route, lorsque » nous viendrons à découvrir les terres.

» Des sept ou huit livres de biscuit qui faisaient notre unique provision, je réglai des » rations pour chaque jour; & pendant qu'il » dura, je distribuai à chacun la sienne. Mais » on en vit bientôt la fin, quoique la mesure » pour chaque jour ne fût qu'un petit morceau » de la grosseur du doigt. On n'avait aucun breuvage. Lorsqu'il tombait de la pluie, on amenait les voiles qu'on étendait dans l'espace de » la chaloupe pour rassembler l'eau & la faire » couler dans deux petits tonneaux, les seuls » qu'on eût emportés. On la tenait en réserve » pour les jours qui se passaient sans pluie. Je » coupai un bout de soulier qui servait de tasse » pour puiser. Cette extrêmité n'empêchait point » qu'on ne me pressât de prendre abondamment » ce qui convenait à mes besoins, parce que » tout le monde, me disait-on, avait besoin de » mon secours, & que sur un si grand nombre » de gens, la diminution serait peu sensible. » J'étais bien aise de leur voir pour moi ces » sentimens; mais je ne voulais rien prendre de » plus que les autres. Le canot s'efforçait de nous » suivre. Cependant comme nous faisions meilleure route, & qu'il n'avait personne qui en-

» tendît la navigation, lorsqu'il s'approchait de » nous ou que quelqu'un trouvait le moyen de » passer à notre bord, tous les autres nous » priaient instamment de les recevoir, parce » qu'ils appréhendaient de s'écarter ou d'être » séparés de la chaloupe par quelque fortune » de mer. Nos gens s'y opposaient fortement, » & me représentaient que ce serait nous expo- » ser à périr tous.

Bontekoé.

» Enfin nous arrivâmes bientôt au comble de » notre misère. Le biscuit nous manqua tout-à- » fait, & nous ne découvrîmes point les terres. » J'employais tous mes efforts pour persuader » aux plus impatiens que nous n'en pouvions » être bien loin; mais je ne pus les soutenir » long-tems dans cette espérance. Ils commen- » cèrent à murmurer contre moi-même, qui me » trompais, disaient-ils, & qui portais le cap à » la mer au lieu de courir sur les terres. La faim » devenait fort pressante, lorsque le ciel permit » qu'une troupe de mouettes vint voltiger sur » la chaloupe, avec tant de lenteur qu'elles » paraissaient chercher à se faire prendre. Elles » se baissaient à la portée de nos mains, & cha- » cun en prit facilement quelques-unes. On les » pluma aussi-tôt pour les manger crues. Cette » chair nous parut délicieuse, & j'avoue que je n'ai » jamais trouvé tant de douceur au miel même.

Bontekoé.

» Mais c'était un ſeul repas qui ſuffiſait à peine » pour nous conſerver la vie. Nous paſsâmes » encore le reſte du jour ſans avoir la vue d'au- » cune terre. Nos gens étaient ſi conſternés, que » le canot s'étant approché de nous, & ceux qui » s'y trouvaient nous conjurant encore de les » prendre, on conclut que, puiſque la mort était » inévitable, il fallait mourir tous enſemble. » On les reçut donc, & l'on tira du canot toutes » les rames & les voiles.

» Il y eut alors dans la chaloupe trente rames » que nous rangeâmes ſur les bancs en forme » de couverte ou de pont. On avait auſſi une » grande voile, une miſène, un artimon & une » civadière. La chaloupe avait tant de creux » qu'un homme pouvait ſe tenir aſſis ſous le » couvert des rames. Je partageai notre troupe » en deux parties, dont l'une ſe tenait ſous le » couvert tandis que l'autre était deſſus, & l'on » ſe relevait tour-à-tour. Nous étions ſoixante- » douze, qui jetions les uns ſur les autres des » regards triſtes & déſolés, tels qu'on peut ſe » les figurer entre des gens qui mouraient de » faim & de ſoif, & qui ne voyaient plus venir » de mouettes ni de pluie.

» Lorſque le déſeſpoir commençait à prendre » la place de la triſteſſe, on vit comme ſourdre » de la mer un aſſez grand nombre de poiſſons

» volans, de la grosseur des plus gros merlans, » qui volèrent même dans la chaloupe. Chacun » s'étant jeté dessus, ils furent distribués & man- » gés crus. Ce secours était léger. Cependant il » n'y avait personne de malade; ce qui paraissait » d'autant plus étonnant que, malgré mes con- » seils, quelques-uns avaient commencé à boire » de l'eau de la mer. Amis, leur disais-je, gar- » dez-vous de boire de l'eau salée. Elle n'appai- » sera point votre soif, & elle vous causera un » flux de ventre auquel vous ne résisterez pas. » Les uns mordaient des boulets de pierriers & » des balles de mousquet; d'autres buvaient leur » propre urine. Je bus aussi la mienne; mais la » rendant bientôt corrompue, il fallut renoncer » à cette misérable ressource.

» Ainsi le mal croissant d'heure en heure, je » vis arriver le tems du désespoir. On commen- » çait à se regarder les uns les autres d'un air » farouche, comme prêts à s'entre-dévorer & à » se répaître chacun de la chair de son voisin. » Quelques-uns parlèrent même d'en venir à » cette funeste extrêmité, & de commencer par » les jeunes gens. Une proposition si terrible me » remplit d'horreur, mon courage en fut abattu. » Je me tournai du côté du ciel pour le conjurer » de ne pas permettre qu'on exerçât cette bar- » barie, & que nous fussions tentés au-dessus

Bontekoé.

» de nos forces, dont il connaissait les bornes.
» Enfin j'entreprendrais vainement d'exprimer
» dans quel état je me trouvai, lorsque je vis
» quelques matelots disposés à commencer l'exé-
» cution, & résolus de se saisir des jeunes gens.
» J'intercédai pour eux dans les termes les plus
» touchans. Amis, qu'allez-vous faire ? quoi,
» vous ne sentez pas l'horreur d'une action si
» barbare ? ayez recours au ciel, il regardera
» votre misère avec compassion. Je vous assure
» que nous ne pouvons pas être loin des terres.
» Ensuite je leur fis voir le pointage de chaque
» jour, & quelle avait été la hauteur.

» Ils me répondirent que je leur tenais depuis
» long-tems le même langage ; qu'ils ne voyaient
» point l'effet des espérances dont je les avais
» flattés, & qu'ils n'étaient que trop certains que
» je les trompais ou que je me trompais moi-
» même. Cependant ils m'accordèrent l'espace
» de trois jours, au bout desquels ils me pro-
» testèrent que, s'ils ne voyaient pas les terres,
» rien ne ferait capable d'arrêter leur dessein.
» Cette affreuse résolution me pénétra jusqu'au
» fond du cœur. Je redoublai mes prières pour
» obtenir que nos mains ne fussent pas souillées
» par le plus abominable de tous les crimes.
» Cependant le tems coulait, & l'extrémité me
» paraissait si pressante, que j'avais peine à me

» défendre moi-même du désespoir que je reprochais aux autres. J'entendais dire autour de moi : *Hélas! si nous étions à terre, nous paîtrions du moins l'herbe comme les bêtes.* Je ne laissais pas de renouveller continuellement mes exhortations. Mais la force commença le lendemain à nous manquer autant que le courage. La plupart n'étaient presque plus capables de se lever du lieu où ils étaient assis, ni de se tenir debout. Rol était si abattu qu'il ne pouvait se remuer. Malgré l'affaiblissement que m'avaient dû causer mes blessures, j'étais encore un des plus robustes, & je me trouvais assez de vigueur pour aller d'un couvert de la chaloupe à l'autre.

» Nous étions au second jour de décembre, qui était le treizième depuis notre naufrage. L'air se chargea, il tomba de la pluie qui nous apporta un peu de soulagement. Elle fut même accompagnée d'un calme qui permit de détacher les voiles des vergues & de les étendre sur le bâtiment. On se traîna par-dessous. Chacun but de l'eau de pluie à son aise, & les deux petits tonneaux demeurèrent remplis. J'étais alors au timon, & suivant l'estime, je jugeais que nous ne devions pas être loin de la terre. J'espérais que l'air pourrait s'éclaircir tandis que je demeurais dans ce poste, & je m'obsti-

Bontekoé.

» nais à ne le pas quitter. Cependant l'épaiſſeur » de la brume & la pluie qui ne diminuait pas, me » firent éprouver un air ſi vif, que n'ayant plus » le pouvoir d'y réſiſter, j'appellai un des quar- » tier-maîtres pour lui faire prendre ma place. » Il vint, & j'allai me mêler entre les autres, » où je repris un peu de chaleur. A peine le » quartier-maître eut-il paſſé une heure à la » barre du gouvernail, que le tems ayant chan- » gé, il découvrit une côte. Le premier mou- » vement de ſa joie lui fit crier : terre, terre. » Tout le monde retrouva des forces pour ſe » lever, & chacun voulut être aſſuré par ſes » yeux d'un ſi favorable événement. C'était ef- » fectivement la terre. On fit ſervir auſſi-tôt » toutes les voiles, & l'on courut droit ſur la » côte. Mais en approchant du rivage, on trouva » les briſans ſi forts, qu'on n'oſa ſe haſarder à » traverſer les lames. L'île, car c'en était une, » s'enfonçait par un petit golfe, où nous eûmes » le bonheur d'entrer. Là nous jetâmes le grapin » à la mer. Il nous en reſtait un petit qui ſervit » à nous amarrer à terre, & chacun ſe hâta de » ſauter ſur le rivage.

» L'ardeur fut extrême pour ſe répandre dans » les bois & dans les lieux où l'on eſpérait trou- » ver quelque choſe qui pût ſervir d'aliment. » Pour moi je n'eus pas plutôt touché la terre,

» que

» que m'étant jeté à genoux, je la baisai de joie, Bontekoé.
» & je rendis graces au ciel de la faveur qu'il
» nous accordait. Ce jour était le dernier des
» trois, à la fin desquels on devait manger les
» mousses du vaisseau.

» L'île offrait des noix de coco; mais on
» n'y put découvrir d'eau douce. Nous nous
» crûmes trop heureux de pouvoir avaler la
» liqueur que les noix rendent dans leur fraî-
» cheur. On mangeait les plus vieilles, dont le
» noyau était plus dur. Cette liqueur nous pa-
» rut un agréable breuvage, & n'aurait produit
» que des effets salutaires, si nous en eussions
» usé avec modération. Mais tout le monde
» en ayant pris à l'excès, nous sentîmes dès le
» même jour, des douleurs & des tranchées
» insupportables, qui nous forcèrent de nous
» ensevelir dans le sable, les uns près des
» autres. Elles ne finirent que par de grandes
» évacuations, qui rétablirent le lendemain
» notre santé. On fit le tour de l'île sans trou-
» ver la moindre apparence d'habitation, quoi-
» que diverses traces fissent assez connaître qu'il
» y était venu des hommes. Elle ne produit que
» des noix de coco. Quelques matelots virent
» un serpent qui leur parut épais d'une brasse.
» Après avoir rempli notre chaloupe de noix
» vieilles & fraîches, nous levâmes l'ancre

Bontekoé.

» vers le soir, & nous gouvernâmes sur l'île
» de Sumatra, dont nous eûmes la vue dès le
» lendemain. Celle que nous quittions en est
» à quatorze ou quinze lieues. Nous côtoyâ-
» mes les terres de Sumatra vers l'est, aussi
» long-tems qu'il nous resta des provisions. La
» nécessité nous forçant alors de descendre, nous
» rasâmes la côte, sans pouvoir traverser les
» brisans. Dans l'embarras où nous étions me-
» nacés de retomber, il fut résolu que quatre
» ou cinq des meilleurs nageurs, tâcheraient
» de se rendre à terre, pour chercher le long du
» rivage quelqu'endroit où nous pussions abor-
» der. Ils passèrent heureusement à la nage, &
» se mirent à suivre la côte, tandis que nous
» les conduisions des yeux. Enfin trouvant une
» rivière, ils se servirent de leurs caleçons
» pour nous faire des signaux qui nous atti-
» rèrent à leur suite. En nous approchant, nous
» apperçûmes devant l'embouchure un banc
» contre lequel la mer brisait encore avec plus
» de violence. Je n'étais pas d'avis qu'on ha-
» sardât le passage, ou du moins je ne voulus
» m'y déterminer qu'avec le consentement géné-
» ral. Tout le monde se mit en rang par mon
» ordre, & je demandai à chacun son opinion.
» Ils s'accordèrent tous à braver le péril. J'or-
» donnai qu'à chaque côté de l'arrière, on

Bontekoé.

» tînt une rame percée, avec deux rameurs à
» chacune, & je pris la barre du gouvernail
» pour aller droit à couper la lame. Le pre-
» mier coup de mer remplit d'eau la moitié de
» la chaloupe. Il fallut promptement puiser avec
» les chapeaux, les souliers & tout ce qui
» pouvait servir à cet office. Mais un second
» coup de mer, nous mit tellement hors d'état
» de gouverner, que je crus notre perte cer-
» taine. Amis! m'écriai-je, tenez la chaloupe
» en équilibre, & redoublez vos efforts à pui-
» ser, où nous périssons sans ressource. On
» puisait avec toute l'ardeur possible, lorsqu'un
» troisième coup de mer survint. Mais la lame
» fut si courte qu'elle ne put nous jeter beau-
» coup d'eau, sans quoi nous périssions infailli-
» blement; & la marée commençant aussi-tôt à
» refouler, nous traversâmes enfin ces furieux
» brisans. On goûta l'eau qui fut trouvée douce.
» Ce bonheur nous fit oublier toutes nos peines.
» Nous abordâmes au côté droit de la rivière,
» où le rivage était couvert de belles herbes,
» entre lesquelles nous découvrîmes de petites
» féves, telles qu'on en voit dans quelques en-
» droits de la Hollande. Notre première occupa-
» tion fut d'en manger avidement. Quelques-
» uns de nos gens étant allés au-delà d'une
» pointe de terre qui se présentait devant nous,

Bontekoé

» y trouvèrent du tabac & du feu. Nouveau » ſujet d'une extrême joie. Quelque explication qu'il fallût donner à ces deux ſignes, ils » nous marquaient que nous n'étions pas loin » de ceux qui les avaient laiſſés. Nous avions » dans la chaloupe, deux haches qui nous ſervirent pour abattre quelques arbres, & pour » en couper les branches, dont nous fîmes de » grands feux en pluſieurs endroits; & nos » gens diviſés en petites troupes, s'aſſirent » autour, & ſe mirent à fumer le tabac qu'ils » avaient trouvé.

» Vers le ſoir, nous redoublâmes nos feux; » & dans la crainte de quelque ſurpriſe, je » poſai trois ſentinelles aux avenues de notre » petit camp. La lune était au déclin. Nous » paſsâmes la première partie de la nuit ſans » autre mal que de violentes tranchées qui » nous venaient d'avoir mangé trop de féves. » Mais au milieu de nos douleurs, les ſentinelles nous apprirent que les habitans du » pays s'approchaient en grand nombre. Leur » deſſein dans les ténèbres ne pouvait être que » de nous attaquer. Toutes nos armes conſiſtaient » dans les deux haches, avec une épée fort rouillée; & nous étions tous ſi mal, qu'à peine » avions-nous la force de nous remuer. Cependant cet avis nous ranima, & les plus abattus

Bontekoé.

» ne purent se résoudre à périr, sans quelque
» défense. Nous prîmes dans nos mains des
» tisons ardens, avec lesquels nous courûmes
» au devant de nos ennemis. Les étincelles vo-
» laient de toutes parts, & rendaient le spectacle
» terrible. D'ailleurs les insulaires ne pouvaient
» être informés que nous étions sans armes.
» Aussi prirent-ils la fuite pour se retirer der-
» rière un bois. Nos gens retournèrent auprès
» de leurs feux où ils passèrent le reste de la
» nuit dans des alarmes continuelles. Rol &
» moi nous nous crûmes obligés, par pru-
» dence, de rentrer dans la chaloupe, pour
» nous assurer du moins cette ressource contre
» toutes sortes d'événemens.

» Le lendemain, au lever du soleil, trois insu-
» laires sortirent du bois, & s'avancèrent vers le
» rivage. Nous leur envoyâmes trois de nos
» gens qui ayant déjà fait le voyage des Indes,
» connaissaient un peu les usages & la langue
» du pays. La première question à laquelle ils
» eurent à répondre, fut de quelle nation ils
» étaient. Après avoir satisfait à cette demande,
» & nous avoir représentés comme d'infortunés
» marchands, dont le vaisseau avait péri par
» le feu, ils demandèrent à leur tour si nous
» pouvions obtenir quelques rafraîchissemens
» par des échanges. Pendant cet entretien, les

Bontekoé.

» insulaires continuèrent de s'avancer vers la
» chaloupe, & s'en étant approchés avec beau-
» coup d'audace, ils voulurent savoir si nous
» avions des armes. J'avais fait étendre les
» voiles sur la chaloupe, parce que je me dé-
» fiois de leur curiosité. On leur répondit que
» nous étions bien pourvus de mousquets, de
» poudre & de balles. Ils nous quittèrent alors
» avec promesse de nous apporter du riz & des
» poules. Nous fîmes environ quatre-vingt
» réales de l'argent que chacun avait dans ses
» poches, & nous les offrîmes aux trois in-
» sulaires, pour quelques poules & du riz tout
» cuit qu'ils nous apportèrent. Ils parurent fort
» satisfaits du prix. J'exhortai tous nos gens à
» prendre un air ferme. Nous nous assîmes
» librement sur l'herbe, & nous nous remîmes
» à tenir conseil après nous être rassasiés par un
» bon repas. Les trois insulaires assistèrent à ce
» festin, & durent admirer notre appétit. Nous
» leur demandâmes le nom du pays, sans pou-
» voir distinguer dans leur réponse si c'était
» Sumatra. Cependant nous en demeurâmes
» persuadés, lorsqu'ils nous eurent montrés de
» la main que Java était au-dessous, & nous
» comprîmes facilement qu'ils voulaient nom-
» mer Jean *Coen*, général des Hollandais,
» qui commandait alors dans cette île. Il nous

Bontekoé.

» parut certain que nous étions au vent de Java, » & cet éclaircissement nous causa d'autant plus » de satisfaction, que n'ayant point de bous-» sole, nous avions hésité jusqu'alors dans tou-» tes nos manœuvres. Il ne nous manquait plus » que des vivres pour achever de nous rendre » tranquilles. Je pris la résolution de m'embar-» quer avec quatre de nos gens, dans une petite » pirogue qui était sur la rive, & de remonter » la rivière jusqu'à un village que nous apper-» çûmes dans l'éloignement, pour aller faire » autant de provisions qu'il me serait possible, » avec le reste de l'argent que j'avais rassemblé. » M'étant hâté de partir, j'eus bientôt acheté » du riz & des poules, que j'envoyai à Rol avec » la même diligence, en lui recommandant » l'égalité dans la distribution, pour ne don-» ner à personne aucun sujet de plainte. De » mon côté je fis dans le village un fort bon » repas avec mes compagnons, & je ne trouvai » pas la liqueur du pays sans agrément. C'est » une sorte de vin qui se tire des arbres, & qui » est capable d'enivrer. Pendant que nous man-» gions, les habitans étaient assis autour de » nous, & conduisaient nos morceaux de leurs » regards, en les dévorant des yeux. Après le » repas, j'achetai d'eux un buffle, qui me coûta » cinq réales & demie. Mais étant si sauvage

Bontekoé.

» que nous ne pouvions le prendre ni l'emme-
» ner; nous y employâmes beaucoup de tems.
» Le jour commençait à baisser. Je voulais que
» nous retournassions à la chaloupe, dans la
» vue de revenir le lendemain. Mes gens me
» prièrent de les laisser cette nuit dans le villa-
» ge, sous prétexte qu'il leur serait plus aisé
» de prendre le buffle pendant les ténèbres. Je
» n'étais pas de leur avis, & je m'efforçai de
» les détourner de ce dessein. Cependant leurs
» instances m'y firent consentir, & je les quittai
» en les abandonnant à leur propre conduite.

» Je retournai sur le bord de la rivière où je
» trouvai près de la pirogue, quantité d'insu-
» laires qui paraissaient en contestation. Ayant
» cru démêler que les uns voulaient qu'on me
» laissât partir, & que d'autres s'y opposaient,
» j'en pris deux par le bras, & je les poussai vers
» la pirogue d'un air de maître. Leurs regards
» étaient farouches. Cependant ils se laissèrent
» conduire jusqu'à la barque, & ne firent pas
» difficulté d'y entrer avec moi. L'un s'assit à
» l'arrière, & l'autre à l'avant. Enfin, ils se
» mirent à ramer. J'observai qu'ils avaient au
» côté chacun leur cric ou leur poignard, & par
» conséquent qu'ils étaient maîtres de ma vie.
» Après avoir un peu vogué, celui qui était à l'ar-
» rière vint à moi, au milieu de la pirogue où je

Bontekoé.

» me tenais debout, & me déclara par des
» signes qu'il voulait de l'argent. Je tirai de ma
» poche une petite pièce de monnoie que je lui
» offris. Il la reçut ; & l'ayant regardée quelques
» momens d'un air incertain, il l'enveloppa
» dans le morceau de toile qu'il avait autour
» de sa ceinture. Celui qui était à la proue vint
» à son tour, & me fit les mêmes signes. Je
» lui donnai une autre pièce qu'il considéra
» aussi des deux côtés ; mais il parut encore
» plus incertain, s'il la devait prendre ou m'atta-
» quer ; ce qui lui aurait été facile, puisque
» j'étais sans armes. Je sentis la grandeur du
» péril, & le cœur me battait violemment.
» Cependant nous descendions toujours, &
» d'autant plus vîte, que nous étions portés par
» reflux. Vers la moitié du chemin, mes deux
» guides commencèrent à parler entr'eux avec
» beaucoup de chaleur. Tous leurs mouvemens
» semblaient marquer qu'ils avaient dessein de
» fondre sur moi. J'en fus alarmé jusqu'à trem-
» bler. Ma consternation me fit tourner les yeux
» vers le ciel, à qui je demandai le secours
» qui m'était nécessaire dans un danger si pres-
» sant. Une inspiration secrète me fit prendre
» le parti de chanter ; ressource étrange contre
» la peur. Je chantai de toute ma force, jusqu'à
» faire retentir les bois, dont les deux rives

Bontekoé.

» étaient couvertes. Les deux insulaires se mi-
» rent à rire, ouvrant la bouche si large, que
» je vis jusqu'au milieu de leur gosier. Leurs
» regards me firent connaître qu'ils ne me
» croyaient ni crainte ni défiance. Ainsi, je vé-
» rifiai ce que j'avais entendu dire sans le com-
» prendre, qu'une frayeur extrême est capable
» de faire chanter. Pendant que je continuais
» cet exercice, la barque allait si rapidement,
» que je commençai à découvrir notre chalou-
» pe. Je fis des signes à nos gens. Ils les apper-
» çurent, & je les vis accourir vers le bord de la
» rivière. Alors me tournant vers mes deux
» rameurs, je leur fis entendre que pour abor-
» der, il fallait qu'ils se missent tous deux à la
» proue; dans l'idée que l'un d'eux ne pour-
» rait du moins m'attaquer par derrière. Ils
» m'obéirent sans résistance, & je descendis
» tranquillement sur la rive.

» Lorsqu'ils me virent en sûreté au milieu
» de mes compagnons, ils demandèrent où
» tant de gens passaient la nuit. On leur dit
» que c'était sous les tentes qu'ils voyaient.
» Nous avions dressé effectivement de petites
» tentes avec des branches & des feuilles d'ar-
» bres. Ils demandèrent encore où couchaient
» Rol & moi, qui leur avions paru les plus
» respectés. On leur répondit que nous cou-

» chions dans la chaloupe, sous les voiles ; Bonickoé.
» après quoi ils rentrèrent dans leur pirogue
» pour retourner au village.

» Je fis à Rol & aux autres le récit de ce qui
» m'était arrivé dans mon voyage, & je leur
» donnai l'espérance de revoir le lendemain nos
» quatre hommes avec le buffle. La nuit se
» passa dans une profonde tranquillité. Mais
» après le lever du soleil, nous fûmes surpris de
» ne pas voir paraître nos gens, & nous com-
» mençâmes à soupçonner qu'il leur était arrivé
» quelqu'accident. Quelques momens après,
» nous vîmes venir deux insulaires qui chas-
» saient une bête devant eux. C'était un buffle;
» mais je n'eus pas besoin de le considérer
» long-tems, pour reconnaître que ce n'était
» pas celui que j'avais acheté. Un de nos gens
» qui entendait à demi la langue du pays, &
» qui se faisait entendre de même, demanda
» aux deux noirs pourquoi ils n'avaient pas
» amené le buffle qu'ils nous avaient vendu,
» & où étaient nos quatre hommes. Ils répon-
» dirent qu'il avait été impossible d'amener
» l'autre, & que nos gens, qui venaient après
» eux, en conduisaient un second. Cette réponse
» ayant un peu dissipé notre inquiétude, je re-
» marquai que le buffle sautait beaucoup &
» qu'il n'était pas moins sauvage que le pre-

Bontekoé.

» mier. Je ne balançai point à lui faire couper
» les pieds avec la hache. Les deux noirs le
» voyant tomber, poussèrent des cris & des
» hurlemens épouvantables.

» A ce bruit deux ou trois cens insulaires qui
» étaient cachés dans le bois en sortirent brus-
» quement, & coururent d'abord vers la chaloupe
» dans le dessein apparamment de nous couper
» le passage, pour s'assurer la liberté de nous
» massacrer tous. Trois de nos gens qui avaient
» fait un petit feu à quelque distance des ten-
» tes pénètrerent leur projet, & se hâtèrent de
» nous en donner avis. Je sortis du bois & m'é-
» tant un peu avancé, je vis quarante ou cin-
» quante de nos ennemis qui se précipitaient
» vers nous, d'un autre côté du même bois.
» *Tenez ferme*, dis-je à nos gens, *le nombre de*
» *ces misérables n'est pas assez grand pour nous*
» *causer de l'épouvante.* Mais nous en vîmes
» paraître une si grosse troupe, la plupart ar-
» més de boucliers & d'une sorte d'épées, que
» regardant notre situation d'un autre œil, je
» m'écriai : *amis, courons à la chaloupe ; car*
» *si le passage nous est coupé, il faut renoncer*
» *à toute espérance.* Nous prîmes notre course
» vers la chaloupe ; & ceux qui ne purent y ar-
» river assez tôt, se jettèrent dans l'eau pour
» s'y rendre à la nage.

Bontekoé.

» Nos ennemis nous poursuivirent jusqu'à
» bord; malheureusement pour nous, rien n'é-
» tait disposé pour s'éloigner de la rive avec une
» diligence égale au danger. Les voiles étaient
» étendues en forme de tente, d'un côté de la
» chaloupe à l'autre; & tandis que nous nous
» empressions d'y entrer, les insulaires nous
» suivant de près, percèrent de leurs zagaies
» plusieurs de nos gens, dont nous vîmes les
» intestins qui leur tombaient du corps. Nous
» nous défendîmes néanmoins avec nos deux
» haches & notre vieille épée. Le boulanger de
» l'équipage qui était un grand homme plein de
» vigueur, s'aidait de l'épée avec succès. Nous
» étions amarrés par deux grapins, l'un à l'arriè-
» re & l'autre à l'avant. Je m'approchai du mât,
» & criai au boulanger, *coupe le cableau*. Mais
» il fut impossible de le couper. Je courus à
» l'arrière; & mettant le cableau sur l'étam-
» bord, je criai, *hache*. Alors il fut coupé fa-
» cilement. Nos gens de l'avant le prirent, &
» tirèrent la chaloupe vers la mer. En vain les
» insulaires tentèrent de nous poursuivre dans
» l'eau; ils perdirent fond, & furent contraints
» d'abandonner leur proie.

» Nous pensâmes à recueillir le reste de nos
» gens qui nageaient dans la rivière. Ceux qui
» n'avaient pas reçu de coups mortels, rentrè-

Bontekoé.

» rent à bord, & le ciel fit souffler aussi-tôt un
» vent forcé de terre ; quoique jusqu'alors il eût
» été de mer. Il nous fut impossible de ne pas
» reconnaître que c'était un témoignage sensi-
» ble de la protection divine. Nous mimes tou-
» tes nos voiles, & nous allâmes jusqu'au
» large d'une seule bordée, avec une facilité
» surprenante à repasser le banc & les brisans
» qui nous avaient causé tant d'embarras à l'en-
» trée de la rivière. Nos ennemis s'imaginant
» que nous y ferions naufrage, s'étaient avan-
» cés jusqu'à la dernière pointe du cap, pour
» nous y attendre & nous massacrer. Mais le
» vent continua de nous être favorable, & l'a-
» vant de la chaloupe qui était fort haut, coupa
» les lames avec ce secours.

» A peine étions-nous hors de danger qu'on
» s'apperçut que le brave boulanger, qui nous
» avait si bien défendu, avait été blessé d'une
» arme empoisonnée. Sa blessure était au-dessus
» du nombril. Les parties d'alentour étaient
» déjà d'un noir livide. Je lui coupai les chairs
» jusqu'au vif, pour arrêter le progrès du venin,
» mais la douleur que je lui causai fut inutile.
» Il tomba mort à nos yeux, & nous le jettâmes
» dans les flots. En faisant la revue de nos gens,
» nous trouvâmes qu'il en manquait seize, dont
» onze avaient été tués au rivage. Le fort des

» quatre malheureux qui étaient reſtés dans le » village, fut amèrement déploré. Rien n'é- » tait ſi cruel que la néceſſité où nous étions » de les abandonner. Cependant il y a beau- » coup d'apparence qu'ils n'y purent être ſen- » ſibles, & que c'était déjà fait de leur vie.

» Nous gouvernâmes vent arrière, en ran- » geant la côte. Le reſte de nos proviſions » conſiſtait en huit poules & un peu de riz. » Elles furent diſtribuées entre cinquante hom- » mes que nous étions encore. Mais la faim » commençant bientôt à ſe faire ſentir, nous » fûmes obligés de retourner à terre par une » baie que nous découvrîmes. Quantité de gens » qui étaient ſur le rivage, prirent la fuite en » nous voyant débarquer. Nous avions fait une » trop funeſte expérience de la barbarie de ces » inſulaires, pour en eſpérer des vivres. Mais » nous trouvâmes du moins de l'eau douce. » Les rochers voiſins nous offrirent des huîtres » & de petits limaçons de mer, dont nous » mangeâmes avec d'autant plus de goût, » qu'ayant ſauvé un plein chapeau de poivre » que j'avais acheté dans le village où j'avais » laiſſé nos quatre hommes, il nous ſervit à les » aſſaiſonner. Après nous en être raſſaſiés, » chacun en remplit ſes poches, & nous ren- » trâmes dans la chaloupe avec nos deux petits

Bontekoé.

» tonneaux d'eau fraîche. Je proposai en quittant la baie, de prendre un peu plus de » large pour faire plus de chemin. Ce conseil » fut suivi. Mais le vent qui commençait à » forcer, nous fit essuyer pendant la nuit une » grosse tempête. Cependant les peines qu'il » nous causa devinrent une faveur du ciel. Si » nous eussions continué de ranger la côte, » nous n'aurions pu nous défendre de relâcher » près d'une autre aiguade qui se présente dans » la même île, où nous aurions trouvé des en- » nemis cruels, qui s'étaient déclarés depuis » peu contre les Hollandais, & qui en avaient » déjà massacré plusieurs. A la pointe du jour » nous eûmes la vue de trois îles qui étaient » devant nous. Nous prîmes la résolution d'y » relâcher, quoique nous ne les crussions point » habitées. On se flattait d'y trouver quelque » nourriture. Celle où nous abordâmes, était » remplie de ces espèces de roseaux qu'on » nomme bambous, & qui sont de la grosseur » de la jambe. Nous en prîmes plusieurs, dont » nous perçâmes les nœuds avec un bâton, à » l'exception de celui de dessus; & les rem- » plissant d'eau douce, comme autant de ton- » neaux que nous fermâmes avec des bou- » chons, nous portâmes une bonne provision » d'eau douce dans la chaloupe. Il y avait aussi » des

» des palmiers, dont la cime était assez molle » pour nous servir d'aliment. On parcourut » l'île sans y faire d'autre découverte. Un jour » me trouvant au pied d'une assez haute mon- » tagne, je ne pus résister à l'envie de monter » au sommet, dans l'espérance vague de faire » quelque observation qui pût être utile à » nous conduire. Nous cherchions les lieux où » les Hollandais étaient établis. Il me semblait » que ce soin me regardait particulièrement, » & que tous nos gens avaient les yeux tournés » sur moi. Cependant, outre les maux qui » m'étaient communs avec eux, je n'étais ja- » mais venu aux Indes orientales; & n'ayant » ni boussole, ni d'autres instrumens de mer, » je ne me trouvais capable de rien pour notre » conservation.

Bontekoé.

» Lorsque je fus au sommet de la montagne, » mes regards se perdirent dans l'immense » étendue du ciel & de la mer. Je me jetai à » genoux, le cœur plein d'amertume, & j'a- » dressai ma prière au ciel, avec des soupirs & » des gémissemens que je ne puis exprimer. » Aussi-tôt je découvris deux hautes montagnes, » dont la couleur me parut bleue. Il me vint » dans l'esprit qu'étant à Hoorn, j'avais enten- » du dire à Guillaume *Schouten*, qui avait » fait deux fois le voyage des Indes orientales,

Bontekoé.

» qu'au cap de Java il y avait deux hautes mon-
» tagnes qui paraissaient bleues. Nous étions
» venus dans l'île en rangeant à main gauche la
» côte de Sumatra, & ces montagnes étaient à
» la droite. Je voyais entr'elles une ouverture
» ou un vuide, au travers duquel je ne décou-
» vrais pas de terres; & je n'ignorais pas que le
» détroit de la Sonde était entre Sumatra & Java.
» Ces réflexions me firent conclure qu'il n'y
» avait point d'erreur dans notre route. Je des-
» cendis plein de joie, & je me hâtai d'annon-
» cer à Rol que j'avais vu les deux montagnes.
» Elles ne paraissaient plus, lorsque je lui fis ce
» récit, parce que les nuées les couvraient.
» Mais j'ajoutai ce que j'avais appris à Hoorn,
» de la bouche de Schouten, & j'établis mes
» conjectures par d'autres raisonnemens. Rol y
» trouva de la vraisemblance. Assemblons nos
» gens, me dit-il, & gouvernons de ce côté-là.
» Cette déclaration que je fis à l'équipage, excita
» beaucoup d'empressement pour apporter à bord
» de l'eau, des roseaux & des cimes de palmiers.
» On mit à la voile avec la même ardeur. Le
» vent était favorable à nos nouvelles vues. Nous
» portâmes le cap droit à l'ouverture des deux
» montagnes, & pendant la nuit nous gouver-
» nâmes par le cours des étoiles. Vers minuit
» nous apperçûmes du feu. On s'imagina d'a-

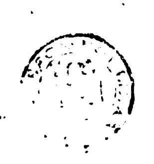
Bontekoé.

» bord que c'était le feu de quelque vaisseau, » & que ce devait être une caraque. Mais en » approchant, nous reconnûmes que c'était » une petite île du détroit de la Sonde. Après » en avoir doublé la pointe, nous vîmes un » autre feu de l'autre côté, & diverses mar- » ques nous firent distinguer que c'était des » pêcheurs. Le lendemain, à la pointe du jour, » nous fûmes arrêtés par un calme. Nous étions, » sans le savoir, sur la côte interne de Java. » Un matelot étant monté au haut du mât, cria » aussi-tôt qu'il découvrait un gros de vaisseaux. » Il en compta jusqu'à vingt-trois. Notre joie » nous fit faire des cris & des sauts. On se hâta » de border les avirons, à cause du calme, & » l'on nagea droit vers cette flotte. C'était un » nouvel effet de la protection du ciel; car nous » serions allés nous jeter à Bantam, où nous » n'avions rien de favorable à nous promettre, » parce que le roi de cette contrée était en » guerre avec notre nation; au lieu que par » une faveur admirable de la providence, nous » allâmes tomber entre les bras de nos compa- » triotes & de nos amis.

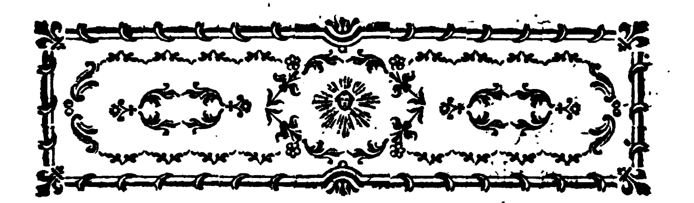
» Ces vingt-trois vaisseaux étaient Hollan- » dais, sous le commandement de Frédéric » Houtman d'Alcmaar. Il se trouvait alors dans sa » galerie, d'où il nous observait avec sa lunette

Bontekoé.

» d'approche, surpris de la singularité de nos » voiles, & cherchant l'explication d'un specta- » cle si nouveau. Il envoya sa chaloupe au- » devant de nous, pour s'informer qui nous » étions. Ceux qui la conduisaient nous recon- » nûrent. Nous avions fait voile ensemble du » Texel, & nous ne nous étions séparés que » dans la mer d'Espagne. Ils nous firent passer » Rol & moi, dans leur chaloupe, & nous » conduisirent à bord de l'amiral, dont le vais- » seau se nommait la *Vierge de Dordrecht*, » Nous lui fûmes aussi-tôt présentés. Après nous » avoir marqué la joie qu'il avait de nous re- » voir, jugeant sans explication quel était le » plus pressant de nos besoins, il fit couvrir sa » table, & s'y mit avec nous. Lorsque je vis » paraître du pain & les autres viandes, je me » sentis le cœur si serré, que mes larmes inon- » dèrent mon visage, & que je ne me trouvais » point la force de manger. Nos gens qui » arrivèrent aussi-tôt, furent distribués sur tous » les autres vaisseaux de la flotte ».







ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

SECONDE PARTIE.

ASIE.

LIVRE SECOND.

Continent de l'Inde.

CHAPITRE PREMIER.

Côte de Malabar.

LES premiers regards que nous jeterons sur le continent de l'Inde, doivent se fixer d'abord sur la côte de Malabar, la première où aient abordé les vaisseaux de Gama.

Malabar.

Malabar.

Toute l'étendue de terre qui est entre Surate & le cap de Comorin, porte ordinairement le nom de côte de Malabar. Cependant pour suivre des idées plus exactes, cette côte ne commence qu'au mont Dely, qui est situé sous le douzième degré au nord de la ligne. C'est seulement dans cet espace que les habitans du pays prennent eux-mêmes le nom de Malabares ou Malavares. Dans ce dernier sens, la longueur de la côte est d'environ deux cens lieues. Elle est divisée en plusieurs royaumes indépendans, dont le plus puissant est celui du Samorin ou du roi de Calicut. Il y a peu de villes dans un pays de cette étendue, & l'on n'y rencontre guères que des villages d'inégale grandeur, qui, malgré la différence de leurs souverains & l'opposition de leurs intérêts, se conduisent par les mêmes loix & les mêmes usages.

Les habitans originaires sont noirs ou fort bruns; mais la plupart ont la taille belle. Ils prennent un grand soin de leurs cheveux, qu'ils ont ordinairement fort longs. On ne leur reproche point de manquer d'esprit; mais négligeant de le cultiver, ils vivent dans une égale indifférence pour les sciences & les arts. L'habillement des hommes & des femmes est à-peu-près le même. Les deux sexes se ceignent d'une pièce de toile, qui les couvre de la ceinture aux ge-

noux. Ils ont le reste du corps nud, sans en excepter la tête & les pieds; mais quelques uns se servent d'un mouchoir de soie pour attacher leurs cheveux, après les avoir divisés par des tresses & des nœuds. Malabar.

Dans les autres pays de l'Inde, les personnes riches, sur-tout les femmes, portent pour habits des étoffes de soie & de brocard d'or ou d'argent. Au Malabar ce sont les femmes des plus basses tribus qui emploient les étoffes précieuses à se vêtir; & celles qui sont distinguées par la naissance ou les richesses, ne se couvrent jamais que de belle toile de coton. Elles ont de riches ceintures d'or, des bracelets d'argent & de corne de buffle. Mais il n'est permis de porter des bracelets d'or qu'à ceux que le souverain honore de cette distinction. Les deux sexes ont des bagues & des pendants d'oreilles d'or, qui pèsent quelquefois jusqu'à quatre onces; rien ne contribue tant à leur alonger les oreilles qu'ils ont naturellement grandes. C'est pour eux un trait singulier de beauté. On a soin de les percer de bonne heure aux enfans, & de leur mettre dans l'ouverture un morceau de feuille de palmier sèche & roulée. Cette feuille tendant sans cesse à reprendre son étendue naturelle, dilate insensiblement le trou, & rend l'oreille si longue, qu'il n'est pas rare d'en voir

Malabar.

qui pendent plus bas que les deux épaules, & par l'ouverture desquelles on passerait aisément le poing.

Les Malabares Gentils se font raser la barbe. Quelques-uns ont des moustaches, quoique la plupart n'en conservent point. Leurs maisons sont bâties de terre & couvertes de feuilles de cocotier. La pierre n'est employée qu'à la construction des pagodes & des maisons royales. Dans leurs campagnes, qui paraissent ne former qu'un grand village, parce qu'on y rencontre de toutes parts des maisons dispersées, chacun a son enclos & son puits, sur-tout s'il est à quelque distance des rivières. Il ne leur est pas permis, soit pour se laver, soit pour boire, d'employer l'eau d'un voisin qui n'est pas de la même tribu.

On distingue les Malabares Mahométans & les Gentils. Les premiers, qui sont en fort grand nombre, se croient originaires de l'Arabie, d'où leurs ancêtres sont venus s'établir sur cette côte. Tout le commerce du pays est entre leurs mains, parce que les Gentils, & sur-tout les naïres, qui composent leur noblesse, se croiraient avilis par cet exercice, & que d'ailleurs ils ne montent jamais en mer pour des voyages de long cours. Aussi les Mahométans Malabares sont-ils presque tous riches. Ils passent pour les plus

méchans & les plus infidèles de tous les hommes. Ils font leur demeure dans les grosses bourgades, où ils ne souffrent pas d'habitans qui ne soient de leur secte. On donne à ces bourgs le nom de *Bazar*, qui signifie marché, parce qu'ils ne sont peuplés que de marchands. Les plus considérables sont situés près de la mer ou sur les bords des rivières, pour la facilité du commerce & la commodité des négocians étrangers. Ces riches Mahométans ne se bornent point aux méthodes ordinaires qui conduisent à la fortune. La plupart sont corsaires; ils courent la mer avec des galiotes & des galères, qu'ils nomment *pares*. Leurs brigandages s'étendent sur toutes les côtes de l'Inde, & du côté opposé, jusques dans le golfe persique & dans la mer rouge, où ils pillent indifféremment tout ce qui tombe entre leurs mains. Leurs prisonniers sont traités avec la dernière barbarie. Quoique leurs bâtimens soient presque toujours montés de cinq à six cens hommes, ils attaquent rarement ceux des Européens, s'ils ne les croient foibles, ou s'ils ne les voient fort petits. Ils sont plus subtils que braves. La moindre résistance les met en fuite. Mais ils sont insolens & cruels dans la victoire; & lorsqu'ils sont en mer, ils ne font aucune distinction entre les étrangers & leurs meilleurs amis. Cette

Malabar.

Malabar.

férocité les abandonne au retour. Il n'y a rien à craindre dans leurs bazars. Les princes, sous l'autorité desquels ils sont établis, ferment les yeux sur leurs larcins maritimes, & les partagent même avec eux; mais ils les punissent aussi rigoureusement que le moindre de leurs sujets, lorsqu'ils peuvent les convaincre de quelqu'autre vol. On les distingue des Gentils à leur barbe qu'ils laissent croître, à l'usage qu'ils ont de se couper les cheveux, & plus sûrement encore à leurs habits qui sont des vestes & des turbans; au lieu que les Gentils sont presque nuds.

Si les prisonniers qu'ils font sur mer, sont Malabares, soit Gentils ou Mahométans, ils les volent, les dépouillent & les mettent à terre; mais ils ne peuvent les réduire à l'esclavage, s'ils sont Gentils d'une autre contrée; s'ils sont Chrétiens, ils ont le pouvoir de les conduire dans leurs habitations, de les charger de chaînes & de les forcer à des travaux pénibles qui abrègent bientôt la vie de ceux qui n'ont personne qui s'intéresse à leur sort, & qui se hâte de les racheter. Lorsqu'un corsaire met pour la première fois une galère à l'eau, il y égorge quelques-uns de ses esclaves chrétiens; & l'arrosant de leur sang, il en espère plus de bonheur dans ses courses. S'il n'a pas de victimes qu'il puisse en-

core immoler, il attend pour cet exécrable ſacrifice qu'il lui tombe quelques Chrétiens entre les mains. Comme les Portugais ſont la première nation de l'Europe qui ait formé des établiſſemens aux Indes, c'eſt auſſi celle qui a le plus ſouvent éprouvé la cruauté des Mahométans du Malabar. Les gouverneurs de Goa en ont pris occaſion d'armer tous les ans un certain nombre de galiotes, qui font une guerre continuelle à ces ennemis du repos public. Ceux dont on peut ſe ſaiſir, ſont conduits à Goa, & condamnés à ramer ſur les galères ou à d'autres travaux. Mais les pirates Malabares ne ſont pas plus ſenſibles au malheur de leurs amis, qui ſont eſclaves des Portugais, qu'à la miſère des Chrétiens qu'ils retiennent dans les fers.

Malabar.

Ces Mahométans du Malabar ſont aſſujetis à toutes les loix du pays, qui ne ſont pas directement oppoſées aux maximes fondamentales de leur ſecte. L'exercice de leur culte ne leur eſt permis que dans l'enceinte de leurs bazars. Ils y ont peu de moſquées, & la plupart ſont mal entretenues. En un mot, les devoirs de la religion & de l'humanité les touchent moins que la paſſion de s'enrichir par des voies indignes de l'une & de l'autre.

Les Gentils formant le corps de la nation, non-ſeulement parce qu'ils ſont les habitans

Malabar.

originaires, mais parce que leur nombre excède beaucoup celui des Mahométans, on les divise en plusieurs tribus, dont la première & la plus éminente est celle des princes. Les nambouris ou grands-prêtres forment la seconde; les bramines la troisième; & les nahers ou nayres, qui sont les nobles du pays, composent la quatrième. La tribu des tives, qui est la cinquième, comprend ceux qui s'occupent à cultiver la terre, à recueillir le tary & à distiller l'eau-de-vie. Ils portent quelquefois les armes, mais c'est par tolérance, après en avoir reçu l'ordre ou la permission du prince. Les mainats, sixième tribu, n'ont pas d'autre occupation que de blanchir du linge & des toiles, dont on fabrique une prodigieuse quantité dans toutes les parties du Malabar. Les chètes, qui sont les tisserands, composent aussi une tribu particulière; & Dellon assure qu'il en est de même de presque tous les métiers. Les moucouas sont la plus nombreuse. Leur unique exercice est la pêche. Ils ne peuvent habiter que sur le rivage de la mer, où tous leurs villages sont bâtis. On les estime indignes de porter les armes; & dans le plus grand besoin de soldats, ils ne sont employés qu'à porter le bagage. La dernière & la plus vile de toutes les tribus du Malabar, est celle des pouliats. Cette malheureuse espèce d'hommes est regardée de toutes

les autres comme la plus méprisable partie de l'humanité & comme indigne du jour. Les pouliats n'ont pas de maison stable. Ils vont errans dans les campagnes. Ils se retirent sous des arbres, dans des cavernes, ou sous des huttes de feuilles de palmier. Leur unique fonction dans la société est de garder les bestiaux & les terres. On devient infâme en les fréquentant, & souillé pour s'être approché d'eux à la distance de vingt pas. Les purifications sont indispensables pour ceux qui leur parlent de plus près.

Malabar.

Les princes, les nambouris, les bramines & les naïrs peuvent se fréquenter, vivre ensemble & se toucher; mais personne de ces quatre tribus ne peut prendre la même liberté avec les tribus inférieures, sans contracter une tache qui l'oblige de se purifier. Une femme est impure & déshonorée sans retour, lorsqu'elle épouse un homme d'une tribu inférieure à la sienne. Elle peut s'allier dans une tribu supérieure. Mais ces loix regardent particuliérement les pouliats. Si quelqu'un des quatre premières tribus rencontre un de ces misérables objets de l'exécration publique, il jete un cri d'aussi loin qu'il peut le voir; & c'est un signal qui l'oblige de se retirer à l'écart. Au moindre retardement, on a droit de les tuer d'un coup de flèche ou de mousquet, pourvu que le terroir ne soit pas privilégié, c'est-

Malabar.

à-dire consacré à quelque pagode. La vie de ces malheureux paraît si méprisable, qu'un naïr qui veut éprouver ses armes, tire indifféremment sur le premier pouliat qu'il rencontre, sans distinction d'âge ou de sexe. Jamais ce meurtre n'est recherché ni puni. Cette liberté de les outrager & de les tuer impunément en a fort diminué le nombre; & peut-être seraient-ils tous exterminés depuis long-tems, si le besoin qu'on a d'eux pour la garde des biens de la campagne, n'obligeait d'en conserver quelques-uns. Il leur est défendu de se vêtir d'étoffe ou de toile. L'écorce des arbres ou les feuilles entrelassées leur servent à se couvrir. Ils sont d'ailleurs fort sales. On leur voit manger toutes sortes d'immondices & de charognes. Il n'en exceptent pas celles des bœufs & des vaches, ce qui augmente beaucoup l'horreur qu'on a pour eux dans un pays où ces animaux sont en vénération. Aussi ne leur est-il pas plus permis d'approcher des temples, que des grands & de leurs palais. Les prêtres ne reçoivent de leur part aucune autre offrande que de l'or ou de l'argent : encore faut-il qu'ils le posent de fort loin à terre, où l'on se garde de l'aller prendre avant qu'ils aient disparus. On le lave pour le présenter aux dieux; & celui qui va le prendre, est obligé de se purifier après l'avoir apporté. S'ils ont quelque faveur à demander aux grands,

il faut aussi que leur requête soit présentée d'assez loin; & la réponse se fait à la même distance. Souvent sans avoir commis la moindre faute, ils sont condamnés sous peine de la vie à payer de grosses amendes; & pour éviter la mort, ils apportent fidellement la taxe qu'on leur impose. Les voyageurs expliquent comment des malheureux qui sont bannis du commerce des hommes, qui ne possèdent rien & qui n'exercent aucune profession dans laquelle ils puissent s'enrichir, se trouvent en état de satisfaire à ces impositions. C'est une passion commune à tous les Malabares, d'enterrer tout l'or & l'argent qu'ils ont amassé, & d'ajouter chaque jour quelque chose à leur trésor, sans jamais en rien ôter. Ils meurent ordinairement sans en avoir donné connaissance à leurs héritiers, dans l'espoir de retrouver ces richesses & de pouvoir s'en servir, lorsque, suivant leurs principes, ils reviendront animer un autre corps. Les pouliats, qui vivent dans l'oisiveté, emploient la meilleure partie de leur tems à la recherche de ces trésors cachés; & le bonheur qu'ils ont souvent d'y réussir, les fait accuser de sortilège. L'usage qu'ils font de cet argent, est pour satisfaire l'insatiable avidité de leurs princes qui menacent continuellement leur vie. Cet incompréhensible avilissement de l'espèce humaine que nous offrent si souvent les états despotiques,

Malabar.

Malabar.

eſt la condamnation évidente de cette déteſtable forme de gouvernement qui ne devrait trouver d'apologiſtes qu'à la cour des tyrans, & qui, à la honte de l'humanité, a trouvé des panégyriſtes chez les nations libres & éclairées.

Les naïres ou les nobles de Malabar ne ſont pas moins diſtingués par leur adreſſe & leur civilité que par leur naiſſance. Ils ont ſeuls le droit de porter les armes, & leur tribu eſt la plus nombreuſe de chaque état. Comme ils dédaignent la profeſſion du commerce, la plupart ont fort peu de bien; mais ils n'en ſont pas moins reſpectés. Leur pauvreté les oblige de s'engager, en qualité de gardes, au ſervice des rois, des princes, des gouverneurs de provinces & de villes, qui en ont toujours un grand nombre à leur ſolde. Ils s'attachent même à d'autres naïres plus riches & plus puiſſans, auxquels ils ſervent d'eſcorte, mais qui les traitent avec autant d'honnêteté qu'ils en exigent de reſpect, pour marquer l'égalité de la naiſſance.

Les étrangers qui réſident ou qui paſſent dans le pays, ſont obligés de prendre des naïres pour les garder : mais le nombre n'étant fixé par aucune loi, ils ne conſultent là-deſſus que leurs facultés, ou le deſir qu'ils ont de paraître avec éclat. C'eſt d'ailleurs une néceſſité indiſpenſable de ſe faire accompagner de quelques naïres lorſqu'on entreprend de voyager dans les terres du Malabar.

Sans

Sans cette précaution, le vol & l'insulte sont les moindres dangers auxquels on s'expose de la part d'une tribu qui doit sa subsistance à cet usage. L'assassinat même est une violence assez ordinaire; & comme on prend soin d'en avertir les étrangers, ces vols & ces meurtres demeurent impunis. On rejete leur malheur sur leur négligence ou leur avarice, d'autant plus qu'il ne manque rien à la fidélité des naïres, lorsqu'on emploie volontairement leurs services. Ils se louent jusqu'à la frontière de l'état dont ils sont sujets. Là, ils cherchent eux-mêmes d'autres naïres de l'état voisin, à la conduite desquels ils abandonnent le voyageur qui s'est mis sous leur protection. Leur zèle va si loin, que s'ils sont attaqués dans la route, ils périssent tous jusqu'au dernier, plutôt que de survivre à ceux dont ils ont entrepris la défense. Ils n'abusent jamais de la confiance qu'on a pour eux; ou si l'on rapporte quelque exemple de trahison, ils sont comme effacés par les affreux châtimens dont ils ont été suivis. Ce n'est pas à la justice publique qu'on remet la punition des coupables. Leurs plus proches parens leur servent de bourreaux pour réparer la honte de leur famille, & les mettent en pièces de leurs propres mains, avec des circonstances dont le récit fait frémir.

Malabar.

Dellon observe qu'un étranger qui voyage

Malabar.

dans le Malabar, est plus en sûreté sous l'escorte d'un enfant naïre, que sous celle des plus redoutables guerriers de la même tribu; parce que les voleurs du pays ont pour maxime, de n'attaquer jamais que les voyageurs qu'ils rencontrent armés, & qu'ils ont au contraire un respect inviolable pour la faiblesse & l'enfance. Les jeunes naïres que leur âge ne rend pas assez forts pour soutenir & pour manier les armes, portent une petite massue de bois d'un demi-pied de longueur. Il est surprenant, ajoute Dellon, que malgré l'opinion bien établie, qu'il y a moins de danger sous la garde d'un de ces enfans, que sous celle de vingt naïres bien armés, tout le monde préfère le plaisir de paraître avec une suite nombreuse, à la certitude d'être couvert de toutes sortes d'insultes, sous une escorte qui flatte moins la vanité.

Un naïre qui sert de garde, reçoit ordinairement quatre tares par jour. En campagne sa paie est de huit tares. C'est une petite monnoie d'argent qui vaut à-peu-près deux liards, & dont seize valent un fanon, petite monnoie d'or de la valeur de huit sols. Les rois malabares ne fabriquent point d'autres espèces: mais ils laissent un cours libre dans leurs états à toutes les monnoies étrangères d'or & d'argent.

Rien n'approche de la délicatesse & des scru-

ples de cette nation, dans ce qui concerne les alliances & les mariages. Un homme, il eſt vrai, peut indifféremment ſe marier ou prendre une maîtreſſe dans ſa tribu, ou dans celle qui ſuit immédiatement la ſienne. Mais s'il eſt convaincu de quelque intrigue d'amour avec une femme d'une tribu ſupérieure, les deux coupables ſont vendus pour l'eſclavage ou punis de mort. Si la femme ou la fille eſt de la tribu des nambouris, & ſon amant de celle des bramines, on ſe contente de les vendre. Si l'homme eſt d'une tribu plus baſſe, il eſt condamné à mourir; & la femme eſt remiſe entre les mains du prince, qui a le droit de la vendre à quelque étranger Chrétien ou Mahométan. Comme les femmes des quatre premières tribus l'emportent ordinairement ſur les autres par la beauté & les agrémens, il ſe préſente un grand nombre de marchands pour acheter celles qui ſont condamnées à cette punition.

Dellon obſerve, comme une circonſtance extrêmement ſingulière, que les hommes de la tribu d'une femme coupable ont droit de tuer pendant trois jours, dans le lieu où le crime s'eſt commis, & ſans diſtinction d'âge & de ſexe, toutes les perſonnes qu'ils rencontrent de la tribu du ſéducteur. Les naïres exercent ce droit barbare ſur les tives & les chètes; ceux-ci ſur les mau-

Malabar.

couas, & les maucouas sur la misérable tribu des pouliats. Mais pour empêcher qu'il n'y ait trop de sang répandu, on garde ordinairement les coupables pendant huit jours, & ces exécutions sanglantes ne sont permises que du jour de leur supplice. Dans cet intervalle, chacun a le tems & la liberté d'abandonner son village, où les plus timides ne retournent qu'un jour ou deux après l'expiration du terme.

On en doit conclure que l'homicide ne passe pas pour un grand crime entre les Malabares. Outre les pouliats qu'on peut tuer impunément, il est rare qu'on punisse de mort ceux qui tuent des personnes d'une tribu plus élevée, à moins que le meurtre ne soit aggravé par les circonstances; & dans ces occasions mêmes, c'est moins la justice que le ressentiment des familles, qui règle ordinairement la vengeance. Il n'en est pas de même du larcin. Ces peuples en abhorrent jusqu'au nom. Un voleur devient infâme. Il est puni avec tant de sévérité, que souvent le vol de quelques grappes de poivre conduit au supplice. On ne connaît point au Malabar l'usage des prisons pour les criminels. On leur met les fers aux pieds; & dans cet état, on les garde jusqu'à la décision de leur procès, qui dépend du prince, juge souverain de toutes les affaires civiles & criminelles. Si l'accusation est douteuse & le

nombre des témoins insuffisant, on reçoit le serment de l'accusé dans cette forme : il est conduit devant le prince, par l'ordre duquel on fait rougir au feu le fer d'une hache; on couvre la main de l'accusé d'une feuille de bananier, sur laquelle on met le fer brûlant, pour l'y laisser jusqu'à ce qu'il ait perdu sa rougeur, c'est-à-dire, l'espace d'environ trois minutes. Alors l'accusé le jete à terre, & présente sa main aux blanchisseurs du roi, qui se tiennent prêts avec une serviette mouillée dans une espèce d'eau de riz que les Indiens nomment cangue, & dont ils l'enveloppent. Ils lient ensuite la serviette avec des cordons dont le prince scelle lui-même les nœuds de son cachet. Elle demeure dans cet état pendant huit jours; après lesquelles on découvre en public la main du prisonnier. Lorsqu'elle se trouve saine & sans apparence de brûlure, il est renvoyé absous : mais s'il y reste la moindre impression du feu, on le conduit sur le champ au supplice. C'est par la bouche du prince que l'arrêt est prononcé. L'exécution ne se diffère jamais. Si le crime est digne de mort, on fait sortir le coupable de l'enceinte du palais; & les naïres de la garde se faisant honneur d'exécuter l'ordre du prince, ambitionnent la fonction de bourreaux. Lorsque le crime est assez noir pour dégrader le coupable de sa tribu, ses parens s'empressent eux-mêmes

Malabar.

Malabar.

de lui donner la mort, pour laver dans son sang la honte dont il couvre sa famille. Le supplice commun est de percer les criminels à coups de lance, & de les mettre en pièces à coups de sabre, pour attacher leurs membres à plusieurs troncs d'arbres.

Chaque royaume du Malabar a plusieurs familles de princes qui composent ensemble la tribu royale, distinguée de toutes les autres tribus. A la mort d'un roi, le plus ancien des princes est déclaré son successeur, de quelque famille qu'il soit dans cette tribu, sans qu'il y ait jamais de contestation pour la royauté. Jamais aussi, par conséquent, on ne voit de jeunes souverains. Celui qui parvient à la dignité suprême, pense, après son couronnement, à se procurer un lieutenant-général sur lequel il puisse se reposer des soins du gouvernement. A la vérité cette charge, qui donne le premier rang après lui, est ordinairement mise à l'enchère; mais il a droit de choisir entre ceux qui en offrent le plus. C'est ce gouverneur de l'état qui expédie les lettres, les passe-ports & tous les ordres de la cour. Aussi-tôt que le roi se croit sûr de sa fidélité, il lui abandonne entièrement l'administration publique, pour se retirer dans un de ses palais, où son unique occupation est de mener une vie heureuse & tranquille. Le nouveau gouverneur fait son

premier soin, de fournir au monarque tout ce qui peut contribuer à son bonheur; & jouissant en effet du pouvoir suprême, il reçoit les impôts, il distribue les graces & les récompenses, il fait à son gré la paix ou la guerre; &, quoique son devoir l'oblige d'en conférer avec son maître, il se dispense souvent de cette servitude, sur-tout lorsque la vieillesse du souverain augmente l'aversion qu'une vie molle lui inspire naturellement pour les affaires.

Malabar.

Cependant à quelque décrépitude que le roi soit parvenu, jamais un lieutenant-général n'ose pousser l'indépendance jusqu'à s'asseoir devant lui, ni prendre la liberté de faire entrer dans son palais un seul de ses propres gardes; ni lui parler sans avoir les mains posées l'une sur l'autre devant sa bouche; ce qui passe au Malabar pour la marque du plus profond respect. Celui qui manquerait à quelqu'un de ces devoirs, s'exposerait à perdre la meilleure partie de son bien avec sa dignité; parce que le roi se réserve toujours le pouvoir de casser ses lieutenans-généraux, sans être obligé de les rembourser de leur finance. Mais ces violentes extrêmités sont presque sans exemple. Il est rare, dans les pays orientaux qu'un sujet oublie son devoir jusqu'à s'écarter du respect qu'il doit à son maître.

On donne au roi de Cananor le nom de *Coli-*

Malabar.

tri, titre héréditaire comme celui de Samorin pour les rois de Calicut. Lorsque ces monarques sortent de leurs palais, ils sont portés sur un éléphant ou dans un palanquin. Ils ne paraissent jamais en public sans porter une couronne d'or sur la tête, du poids de cinq cens ducats, & de la forme d'un bonnet de nuit qui s'élève en pointe. C'est de la main de son lieutenant-général que chaque monarque reçoit cette couronne. Elle ne sert qu'à lui. Après sa mort, elle est déposée dans le trésor de la pagode royale; & le roi qui succède en reçoit une du même poids, de celui qu'il choisit pour gouverner en son nom.

Les souverains du Malabar se font toujours accompagner d'une nombreuse garde de naïres, avec quantité de trompettes, de tambours & d'autres instrumens. Quantité d'officiers qui marchent loin avant les gardes, crient de toutes leurs forces que le roi vient, pour avertir ceux qui n'ont pas droit de paraître devant lui, qu'ils doivent se retirer. Tous les princes qui se font voir hors de leurs palais sans être à la suite du roi, sont escortés aussi d'un grand nombre de gardes, d'instrumens & d'officiers qui les précèdent, pour éloigner les personnes des tribus inférieures. Les princesses jouissent du même privilège. Si le lieutenant-général de l'état n'est pas

prince, il peut avoir des naïres pour sa garde; mais il n'a pas de trompettes ni d'officiers qui obligent le peuple de se retirer. Malabar.

Les princes, qui ont ici tant de supériorité sur les autres tribus dans l'ordre politique, sont inférieurs dans l'ordre de la religion aux nambouris & aux bramines, dont les tribus ne sont pas moins révérées des Malabares que de tous les autres Gentils de l'Inde. Observons, pour éclaircir toutes ces différences, qu'une des coutumes les plus sacrées est celle qui exclut les enfans de la succession de leurs pères, parce qu'ils n'en tirent pas leur noblesse, & qu'ils la tirent seulement de leur mère, à la tribu desquelles ils appartiennent toujours. On marie ordinairement les princesses avec des nambouris ou des bramines; & les enfans qui sortent de ces mariages, sont princes & capables de succéder à la couronne: mais comme il n'y a pas toujours assez de princesses pour tous les nambouris & les bramines, ils peuvent épouser aussi des femmes de leur propre tribu. Alors les enfans sont de la tribu de leur mère. Les princes n'épousent point des princesses. Ils prennent leurs femmes dans la tribu des naïres; d'où il arrive que leurs enfans sont naïres & ne sont pas princes. Les naïres se marient ordinairement dans leur propre tribu, qui est la plus nombreuse; & leurs enfans sont naïres. Cependant ils ont la

Malabar.

liberté de se choisir des femmes dans des tribus qui suivent immédiatement la leur, comme celle des mainats & des chètes; mais alors leurs enfans suivent la condition de leur mère, & n'ont aucun droit à la noblesse. En un mot les hommes de toutes les tribus peuvent s'allier, ou dans leur propre tribu, ou dans celle qui est immédiatement au-dessous, mais il n'est jamais permis aux femmes de se mésallier; & l'infraction de cette loi leur coûte la vie ou la liberté.

Les princes, les nambouris, les bramines & les naïres, ont ordinairement chacun leur femme, qu'ils s'efforcent d'engager, par leurs liberalités & leurs caresses, à se contenter d'un seul mari; mais ils ne peuvent l'y contraindre. Elle a droit de s'en procurer plusieurs, pourvu qu'ils soient tous, ou de sa tribu, ou d'une tribu supérieure. C'est une loi fort ancienne entre les Gentils du Malabar; que les femmes peuvent avoir autant de maris qu'elles en veulent choisir, par opposition peut-être aux Mahométans, qui ont la liberté de prendre autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. Jamais cette multiplicité de maris ne produit aucun désordre. S'ils sont d'une tribu qui leur donne droit de porter les armes, celui qui rend une visite à leur femme commune, laisse ses armes à la porte de la maison, pendant tout le tems qu'il s'y arrête; & ce

signal en éloigne les autres. Ceux à qui leur tribu ne permet pas d'être armés, laissent d'autres marques à la porte, qui n'assurent pas moins leur tranquilité. Malabar.

Au reste, les promesses, qui font l'unique bien de ces mariages, n'engagent les Malabares qu'autant qu'ils se plaisent mutuellement. Aussitôt que leur amour se rallentit, ou qu'il naît entr'eux quelqu'autre raison de dégoût, ils se séparent sans querelles & sans plaintes. Le gage ordinaire de la foi conjugale est une pièce de toile blanche, dont le mari fait présent à sa femme, & qu'elle emploie pour se couvrir. Il n'est pas moins libre aux hommes de quitter une femme, qu'aux femmes de changer de mari, ou d'en prendre un nouveau, qu'elles joignent au premiet. Malgré cette étrange liberté, on voit au Malabar quantité d'heureux mariages. Il n'est pas rare d'y voir durer l'amour aussi long-tems que la vie, ou de ne le voir finir que par des raisons assez fortes pour justifier l'inconstance.

Quoique les femmes aient souvent plusieurs maris, la plupart des hommes n'ont qu'une seule femme. Celles qui se voient sans bien, cherchent à réparer leur fortune, en s'attachant un grand nombre d'hommes, dont chacun s'efforce de contribuer à leur entretien. Il paraît certain que c'est de ce droit des femmes, qu'est

Malabar.

venu l'usage de ranger les enfans dans la tribu de leurs mères. A quelle autre tribu appartiendraient-ils, lorsqu'ils n'ont aucune règle pour distinguer leur père? C'est apparemment la même raison qui fait passer l'héritage aux neveux du côté des sœurs, c'est-à-dire, aux descendans des femmes; parce qu'il n'y a jamais aucun doute qu'ils ne soient du véritable sang. Les Mahométans du Malabar ont trouvé cet ordre si sûr, pour exclure les étrangers de leur succession, que sans être moins jaloux qu'en Turquie, ni moins soigneux d'enfermer leurs femmes, ils observent l'usage de faire passer les biens aux neveux maternels.

On marie les filles dans un âge fort tendre. Il s'en trouve peu qui attendent jusqu'à douze ans, & rien n'est plus commun que de les voir mères à dix. La plupart sont de petite taille. Leurs mariages prématurés arrêtent peut-être les développemens de la nature. Mais elles sont propres & généralement d'une figure agréable. La loi qui leur permet d'avoir plusieurs maris, les met à couvert du cruel usage d'une grande partie des Indes, qui oblige les femmes idolâtres à se faire brûler vives avec le mari qu'elles ont perdu.

Les personnes riches du Malabar, entre lesquels on comprend les rois mêmes & les prin-

ces, n'affectent pas, comme dans les autres pays des Indes, de se distinguer par une grande abondance de vaisselle d'or & d'argent. Ils n'emploient que des paniers de jonc, & des plats de terre ou de cuivre. Le reste de leurs meubles consiste dans des tapis ou des nattes. Au lieu de bougie & de chandelle, ils brûlent de l'huile de coco dans des lampes. S'ils mangent la nuit, ils tournent le dos à la lumière. Ils ne font jamais de feu dans leurs maisons, parce que le froid n'y est jamais assez vif pour les obliger à se chauffer. Les cheminées ou les fourneaux qui servent à préparer leurs alimens, sont en dehors. Le riz qu'ils recueillent au lieu de bled, fait leur principale nourriture. Ils y joignent du lait & des légumes; mais leurs mets ont peu de délicatesse, & leurs lits ne sont que des planches, dont ils forment une sorte d'estrade, que les riches couvrent de tapis, & les pauvres de nattes fort simples. Les uns & les autres n'ont qu'une pièce de bois pour chevet.

Mais leurs pagodes ou leurs temples sont d'une magnificence surprenante. La plupart sont couvert de lames de cuivre, & quelques-uns de plaques d'argent. On trouve toujours, à l'entrée, des bassins d'une grandeur proportionnée à la richesse du temple, où ceux qui viennent présenter leurs vœux & leurs offrandes, commen-

Malabar.

cent par se purifier. Les plus célèbres de ces édifices ont de grandes terres qui leur viennent de la libéralité des princes, & qui passent pour des lieux si sacrés, que c'est un crime irrémissible que d'y avoir répandu du sang. Le coupable, de quelque tribu & de quelque condition qu'il puisse être, n'évite point la mort; ou s'il trouve le moyen de s'en garantir par la fuite, on lui substitue son plus proche parent. Outre les biens inaliénables, on offre sans cesse, aux idoles, du riz, du beurre, des fruits, des confitures, de l'or, de l'argent & des pierreries. Les bramines tirent non-seulement leur subsistance de ces offrandes, mais dans les temples bien fondés, ils distribuent, chaque jour aux pauvres du voisinage, & aux passans étrangers, quantité de riz & d'autres secours sans égard pour leur religion; avec cette seule différence, que les pauvres Gentils des tribus supérieures, ont la liberté d'entrer dans la pagode, & d'y séjourner, au lieu que les pauvres des tribus inférieures, ou qui ne sont pas Gentils, reçoivent l'aumône hors du temple, & n'y peuvent jamais entrer. On leur accorde néanmoins le logement dans des lieux qui n'ont pas d'autre usage.

Les Gentils ont dans leurs temples une infinité d'idoles qui ne représentent rien de connu

dans le monde, & qui ne doivent leur exiſtence qu'au caprice de l'ouvrier. Ils y gardent, avec la même vénération, les images de plusieurs animaux auxquels ils rendent un culte religieux. Mais ils adorent particulièrement le ſoleil & la lune. Leurs réjouiſſances au renouvellement de la lune, & leurs alarmes au tems des éclipſes, leur ſont communes avec tous les Orientaux; & preſqu'avec tous les idolâtres de l'univers. Mais dans l'opinion que la lumière & la chaleur du ſoleil ſont encore plus néceſſaires, leur frayeur eſt beaucoup plus vive pendant les éclipſes de cet aſtre. Ils ne ceſſent point de hurler & de prier, qu'il n'ait repris ſa ſplendeur ordinaire. Malabar.

Ils ſaluent leurs dieux & leurs rois avec les mêmes cérémonies; & leur reſpect va ſi loin pour leur prince, qu'à quelque diſtance qu'ils ſoient de ſa perſonne, ils n'oſent jamais s'aſſeoir dans un lieu où ſes regards peuvent tomber. Les jeunes naïres obſervent le même devoir à l'égard des anciens de leurs tribus, ſans ſe relâcher pour les plus pauvres, ni même pour leurs ennemis.

Comme il y a peu de régularité dans leur calendrier, & qu'ils comptent le tems par les lunes, ils n'ont pas de jours fixes pour la célébration de leurs fêtes. Tout dépend du caprice des

Malabar.

bramines, qui se préparent à ces solemnités, par des jeûnes très-austères. Le jour qu'ils ont indiqué, tous les peuples voisins d'une pagode s'y rendent tumultueusement, pour accompagner les idoles, qu'on promène dans les villages de la dépendance du temple, sur des éléphans magnifiquement ornés. Une troupe de naïres les environne, avec des éventails attachés à de longues cannes, qui leur servent à chasser les mouches autour des idoles & des prêtres. L'air retentit du bruit confus des instrumens, mêlés aux acclamations du peuple; pendant qu'un des principaux bramines armé d'un sabre à deux tranchans, dont la poignée est garnie de plusieurs sonnettes, court devant le cortége, avec toutes les agitations d'un furieux, en se donnant par intervalle des coups de sabre sur la tête & sur le corps. On voit couler abondamment le sang de ses blessures. On brûle, après leur mort, les princes, les nambouris, les bramines & les naïres; & l'on enterre les morts de toutes les tribus inférieures.

Les Malabares, à qui la loi permet de porter les armes, s'en servent avec beaucoup d'adresse. A peine les enfans ont la force de marcher, qu'on leur met entre les mains de petits arcs & des flèches proportionnées, avec lesquelles ils font la guerre aux oiseaux. A l'âge de dix ou douze

douze ans, ils sont envoyés dans les académies entretenues aux dépens du prince, où la subsistance & l'instruction sont gratuites. Chacun fabrique les armes dont il se sert. Leurs mousquets sont néanmoins fort légers. Ils ont tous un moule pour les balles. En tirant ils appuient la crosse du fusil contre leur joue, sans qu'il arrive jamais aucun inconvénient de cette méthode. On leur voit rarement manquer leur coup. Ils se servent aussi de sabres & de lances. Mais rien n'est comparable à l'adresse avec laquelle ils tirent de l'arc. Dellon leur a vu souvent tirer deux flèches, l'une immédiatement après l'autre, & percer de la seconde le bois de la première. La longueur ordinaire de leurs arcs, est de six pieds, & leurs flèches sont longues de trois. Le fer a trois doigts de large sur huit de long. Ils ne les portent point dans un carquois, comme les Mogols, qui en ont de beaucoup plus petites; mais ils en tiennent six ou sept dans la main. Avec l'arc, la lance & le mousquet, ils ont au côté gauche, un petit coutelas sans fourreau, large d'un demi-pied, & long d'un pied & demi, qui est soutenu par un crochet de fer. Cette arme ne s'emploie que dans les combats où ils ne peuvent plus se servir des autres armes. Ceux qui portent le sabre, l'ont nud dans une main, avec une ron-

Malabar.

Malabar.

dache de l'autre. Toutes les armes sont entretenues avec une propreté, dont les autres Indiens sont fort éloignés.

Dans les académies, la jeune noblesse est souvent exercée aux fonctions militaires, devant le prince & les grands. On nomme des juges. Les directeurs choisissent les plus habiles écoliers, & les divisent en deux bandes, qui doivent combattre en champ clos pendant un temps limité. Mais ces divertissemens dégénèrent presque toujours en véritables combats, & finissent par une effusion de sang qui coûte la vie à plusieurs de ces jeunes champions.

Quoique les naïres soient naturellement braves, & qu'ils portent toujours leurs armes nues, ils en font rarement usage pour satisfaire leurs ressentimens particuliers. La plupart de leurs différends se terminent par des injures. S'ils en viennent quelquefois aux mains, ils commencent par mettre bas leurs armes, & leur combat se fait à coups de poings. Lorsqu'il s'élève une querelle d'importance entre deux naïres riches & puissans, & que l'honneur de leur famille y est intéressé; chacun des deux adversaires choisit un, ou plusieurs de ses vassaux, dans une tribu inférieure. Ils sont abondamment nourris pendant quelques semaines. On leur apprend à manier les armes. Aussi-tôt qu'on

les croit bien instruits, on convient du jour & du lieu où le différend doit se terminer. Le prince s'y rend avec toute sa cour. Les adversaires s'y trouvent à la tête de ceux qui doivent combattre pour eux. La mêlée commence entre ces malheureux vassaux, qui ne doivent être armés que de deux petits coutelas à deux tranchans, & le combat ne finit ordinairement que par la mort de tous les braves d'un des deux partis. La victoire décide de la meilleure cause. Alors les deux naïres se réconcilient tranquillement, avec peu de regret du sang qui s'est versé pour eux, & dans l'orgueilleuse idée que leur propre sang est trop noble & trop précieux pour être répandu dans toute autre cause que celle du prince ou de l'état. Entre ces misérables victimes de la vengeance de leurs maîtres, il est assez ordinaire que les vainqueurs mêmes, qui ont survécu à leurs ennemis, jouissent peu de la victoire, parce qu'ils ne sortent d'un combat si désespéré, qu'avec des blessures mortelles.

Malabar.

En général, les Malabares sont fort patiens. Ils s'abandonnent rarement à la colère; s'ils se vengent, c'est toujours par les voies de l'honneur. Ils ont tant d'horreur pour le poison, qu'à peine savent-ils de quoi il peut être composé; quoique ce détestable usage soit fort commun dans tous les autres pays de l'Inde.

Malabar.

. Dans leurs guerres, ils ne connoissent aucun ordre. On ne les voit observer ni rangs ni marches régulières, ni la moindre apparence de discipline. Les rois de cette contrée ne cherchent point à s'agrandir par l'usurpation des états voisins. S'ils pénetrent chez leurs ennemis, c'est pour se venger par quelques ravages; & lorsqu'ils font la paix, ils se restituent mutuellement toutes leurs conquêtes, à l'exception du butin.

L'air est sain sur toute la côte. On y trouve abondamment du gibier de toutes les espèces. La mer voisine est fort poissonneuse, & le poisson en est excellent. L'Asie a peu de pays où l'on trouve avec plus de facilité & d'abondance, tout ce qui est nécessaire à la subsistance des hommes. Les fruits & les plantes y sont d'une excellence & d'une variété singulières. Cependant le poivre du Malabar est moins estimé que celui de quelques états voisins, quoiqu'il en produise beaucoup plus. On n'y trouve du cardamome que dans le royaume de Cananor, sur une montagne éloignée de la mer d'environ six à sept lieues. Le profit en est grand pour les propriétaires, non-seulement parce qu'il n'en croît point ailleurs, mais parce qu'il demande moins de culture que le poivre. On est dispensé de le semer, & même de labourer la

terre. Il suffit de mettre le feu aux herbes qui se sont multipliées pendant les pluies, & que le soleil dessèche après l'hiver. Leurs cendres brûlées disposent la terre à produire le cardamome. Il se transporte dans tous les royaumes de l'Inde, en Perse, en Arabie, en Turquie, & jusqu'en Europe, où il ne s'emploie guères néanmoins que pour les usages de la médecine: mais la plupart des peuples de l'Asie ne trouvent rien de bien apprêté, s'il n'y a du cardamome. Sa rareté en augmente la valeur, jusqu'à le rendre ordinairement trois ou quatre fois plus cher que le plus beau poivre.

Il se trouve de la canelle dans le pays de Malabar; mais elle est si peu comparable à celle qui vient de Ceylan, qu'elle n'est guères employée que pour la teinture. On ne dit rien des arbres qui sont communs à toutes les parties de l'Inde. Mais, comme il n'y a point de pays où les cocotiers soient en si grand nombre, ni dans lequel on en tire autant d'avantages, c'est l'occasion de donner une description exacte de cet admirable ouvrage de la nature.

Les Malabares donnent indifféremment le nom de *tenga* au cocotier & à son fruit. La hauteur ordinaire de cet arbre est de trente à quarante pieds. Il est d'une grosseur médiocre, fort droit, & sans autres branches que dix ou

Malabar.

douze feuilles qui sortent du tronc vers le sommet. Ces feuilles sont larges d'un pied & demi, & longues de huit ou dix. Elles sont divisées, comme celles du palmier, qui porte les dattes. On les emploie sèches & tressées, pour couvrir les maisons. Elles résistent pendant plusieurs années à l'air & à la pluie. De leurs filamens les plus déliés, ont fait de très-belles nattes qui se transportent dans toutes les Indes. Des plus gros filets, on fait des balais. Le milieu qui est comme la tige de la feuille, & qui n'est pas moins gros que la jambe, sert à brûler. On voit aux cocotiers un nombre de feuilles presque toujours égal, parce qu'il en succède continuellement de nouvelles aux anciennes.

Le bois de l'arbre est spongieux, & se divise en une infinité de filamens; ce qui ne permet de l'employer à bâtir des maisons & des vaisseaux que dans sa vieillesse, lorsqu'il devient plus solide: ses racines sont en fort grand nombre & très-déliées. Elles n'entrent pas fort loin dans la terre, mais le cocotier n'en résiste pas moins à la violence des orages; sans doute parce que n'ayant point de branches, il donne moins de prise à l'effort du vent. Au sommet on trouve entre les feuilles une sorte de cœur ou de gros germe, qui approche du choux-fleur, par la figure & le goût, mais qui a quelque chose de

plus agréable. Un seul de ces germes suffit pour rassasier six personnes. Cependant on en fait peu d'usage, parce que l'arbre meurt aussi-tôt qu'il est cueilli; & ceux qui veulent s'accorder le plaisir d'en manger, font toujours couper le tronc. Entre ce choux & les fleurs, il sort plusieurs bourgeons fort tendres, à peu-près de la grosseur du bras. En coupant leur extrémité, on en fait distiller une liqueur blanche, douce, & d'un goût très-agréable, qu'on recueille avec soin dans des pots attachés à chaque bourgeon. Les tives, dont la tribu s'attache particulièrement à l'agriculture, montent chaque jour, soir & matin, au sommet des cocotiers. Ils portent à leur ceinture un vase, dans lequel ils renversent ce qui a distillé depuis le soir ou le matin du jour précédent. Cette liqueur porte, au Malabar, comme dans l'Indoustan, le nom de tary ou soury. C'est la seule qu'on recueille régulièrement sur toute la côte. Elle n'a pas l'agrément du vin, mais elle énivre de même; & Dellon, d'après les lumières de la médecine, la croit plus utile. Dans sa fraîcheur, elle est douce à l'excès. Gardée quelques heures, elle devient plus piquante & plus agréable. Mais elle est dans sa perfection du soir au matin; après quoi, elle commence à s'aigrir, & dans l'espace de vingt-

Malabar.

Malabar.

quatre heures, elle est tout-à-fait aigre. En la distillant dans sa plus grande force, on en fait d'assez bonne eau-de-vie, qui devient même très-violente, lorsqu'elle a passé trois fois par l'alambic. Si le tary frais est jetté dans une poêle pour y bouillir avec un peu de chaux vive, il s'épaissit en consistance de miel. S'il bout un peu plus long-tems, il acquiert la solidité du sucre, & même à-peu-près sa blancheur. Mais il n'a jamais la délicatesse de celui des cannes. C'est de ce sucre que le peuple fait toutes ses confitures. Les Portugais l'appellent *jagre-jagara*, qui est le nom Malabare.

Les cocotiers, dont on fait distiller le tary par l'incision des bourgeons, ne portent aucun fruit; parce que c'est de cette liqueur que le fruit se forme & se nourrit. Mais ceux qu'on épargne pour en tirer des cocos, poussent de chacun de leurs bourgeons une sorte de grappe composée de dix, douze ou quinze cocos au plus. La superficie de leur première écorce est d'abord verte & fort tendre. Elle contient une liqueur claire, agréable, saine & rafraîchissante, qui monte quelquefois à plus d'une chopine dans les plus gros fruits. L'écorce qui la renferme immédiatement, se mange avec plaisir lorsqu'elle est tendre, & a le goût des fonds d'artichaux. Mais à mesure que les cocos mûrissent,

une portion de cette eau se change insensiblement en une subsistance blanche, molle & douce, qui a le goût de la crême. Les Malabares donnent aux cocos à demi-mûrs, le nom d'*élexir*, & les Portugais celui de *lagné*. Dans leur parfaite maturité, il ne reste que très-peu d'eau; & le goût en devient moins agréable à mesure que la quantité diminue. C'est de cette eau que se forme leur chair, qui est à la fin aussi solide & aussi ferme que celle des noisettes, dont elle a la blancheur & le goût. Les cuisiniers Indiens en expriment le suc dans leurs sauces les plus délicates. On la presse dans des moulins, pour en tirer une huile, qui est la seule dont on se serve aux Indes. Récente, elle égale en bonté l'huile d'amandes douces. En vieillissant elle acquiert le goût d'huile de noix; mais elle n'est alors employée que pour la peinture.

Malabar.

L'arbre pousse de nouveaux bourgeons, & porte de nouveaux fruits trois fois l'année. La grosseur des cocos est à-peu-près celle de la tête humaine. Comme le moindre vent les fait tomber, il est dangereux de s'asseoir sous les arbres qui les portent: mais on en est peu tenté, parce qu'étant sans branches, ils n'offrent point d'abri contre les ardeurs du soleil. La première écorce des cocos est fort polie & toujours verte, quoiqu'elle jaunisse un peu en vieillissant, sur-tout

lorſque le fruit eſt anciennement tombé de l'arbre. Après la première pellicule de cette écorce, ce qui reſte eſt épais de trois doigts. On le diviſe en filamens, qui ſervent à faire toutes ſortes de cordages, & même des cables pour les plus gros vaiſſeaux. La ſeconde enveloppe eſt une coquille fort dure, & de l'épaiſſeur d'un pouce. C'eſt cette coquille qui renferme la chair dont on tire l'huile. On en fait des taſſes, des cuillères, des poires à poudre & d'autres petits ouvrages. Le reſte ſe brûle pour en faire du charbon qui ſert aux forges des artiſans. Lorſqu'on a tiré l'huile de la chair, il reſte un marc, dont le peuple nourrit les pourceaux & la volaille, & dont quantité de pauvres ſe nourriſſent eux-mêmes dans les années ſtériles.

Dellon conclut que l'éloge du cocotier n'eſt point exagéré, lorſqu'on le repréſente comme la plus utile & la plus merveilleuſe de toutes les productions de la nature. On fait de ſon tronc des maiſons commodes dont le toit eſt couvert de ſes feuilles, & dont les meubles ou les uſtenſiles ſont compoſés de ſon bois ou de ſes coquilles. On en fait des barques avec leurs mâts & leurs vergues. Les cordages & les voiles ſe font de ſes filamens les plus déliés, dont on fabrique auſſi diverſes ſortes d'étoffes. Un bâtiment qui ſe trouve ainſi compoſé d'une partie de l'arbre, peut-être

chargé de fruits, d'huile, de vin, de vinaigre, d'eau-de-vie, de miel, de sucre, d'étoffes & de charbon qui sont tirés des autres parties.

Malabar.

Schouten & Dellon vantent beaucoup une espèce d'arbre plus particulière à cette contrée qu'aux autres pays de l'Inde, qui est de la hauteur de nos plus grands noyers, & dont la feuille ressemble beaucoup à celle du laurier. Il porte des fleurs d'une odeur très-agréable; & de son tronc, il distille une gomme qui sert à calfater les vaisseaux. Mais ce qu'il y a de plus singulier, dans une si grande espèce, c'est que ses branches, comme celles du paletuvier, après s'être étendues en hauteur, s'abbaissent enfin vers la terre, & qu'à peine y ont-elles touché qu'elles y prennent racine. Avec le tems, elles deviennent si grosses qu'il n'est plus possible de les distinguer dans le tronc dont elles ont tiré leur origine. Le même voyageur ajoute que, si l'on n'avait soin d'en couper une partie pour les empêcher de s'étendre, un seul arbre couvrirait par degrés les plus vastes campagnes, & formerait une épaisse forêt.

La côte de Malabar produit toutes sortes de légumes. On y trouve particulièrement une sorte de fèves qui ont quatre grands doigts de largeur, & dont les cosses sont longues d'environ un pied & demi. Elles sont moins délicates que les nôtres,

Malabar.

mais elles croissent en fort peu de tems. La plante pousse de grandes feuilles dont on forme des berceaux qui donnent un très-bel ombrage. On cultive avec soin dans le même pays une autre plante fort curieuse, dont les feuilles ressemblent à la pimprenelle. Ses fleurs approchent beaucoup, pour la figure, de celle du jasmin double; mais au lieu d'être blanches, elles sont d'un très-vif & très-beau rouge. Comme elles n'ont point d'odeur, on ne les cultive que pour le plaisir de la vue. La plante croît si vîte & s'étend si fort, qu'en peu de tems on en forme des haies de la hauteur d'un homme. Rien n'a plus d'agrément dans un jardin, lorsqu'elles sont bien touffues. On prendrait de loin leurs fleurs pour autant de rubis, ou pour des étincelles de feu dont l'éclat est merveilleusement relevé par la verdure des feuilles. Elles s'épanouissent le matin au lever du soleil; & conservant leur beauté pendant tout le jour, elles tombent au coucher de cet astre, pour faire place à d'autres qui doivent paraître le lendemain. Cette plante continue de fleurir ainsi sans interruption pendant le cours de l'année. Une autre de ses propriétés, c'est qu'il suffit de l'avoir semée une fois; parce qu'elle produit des graines qui, tombant dans leur maturité, prennent racine & se renouvellent d'elles-mêmes. Aussi les jardiniers n'y apportent-ils pas

d'autre soin que de les arroser dans les tems secs.

Avec tous ces avantages naturels, les habitans du Malabar entendent moins le jardinage, & n'ont pas la même curiosité pour les fleurs que les peuples sujets du Mogol. D'ailleurs les femmes de cette côte, au lieu de se frotter d'essences & de parfums, comme les autres Indiennes, n'emploient que de l'huile de cocos.

Entre plusieurs animaux remarquables, les perroquets du Malabar excitent l'admiration des voyageurs par leur quantité prodigieuse, autant que par la variété de leurs espèces. Dellon assure qu'il avait souvent eu le plaisir d'en voir prendre jusqu'à deux cens d'un coup de filet. Les paons y sont aussi en très-grand nombre. Mais la chasse en est plus difficile; & cette raison, qui la rend plus agréable, est extrêmement fortifiée par l'utilité qu'on retire de leurs plumes. Elles servent dans toute l'Asie à faire des parasols, des éventails & des chasses-mouches, dont le manche est orné, pour les personnes riches, d'or, d'argent & de pierreries. Il est impossible, si l'on en croit Dellon, d'exprimer la quantité de chauvesouris dont toute la côte est infectée. Ces oiseaux nocturnes y sont une fois plus gros qu'en Europe. Ils se perchent pendant le jour sur des arbres, où l'on en voit souvent plusieurs milliers. Le Malabar ne produit

Malabar.

point d'éléphans ; mais on y en amène du dehors, & les princes en nourrissent un fort grand nombre. Lorsqu'ils veulent châtier des sujets rebelles, ils envoient des éléphans dans leurs terres. Ces animaux, qu'on prend soin d'irriter, abattent les maisons & les arbres, ravagent les jardins, ruinent les campagnes, & forcent les plus obstinés à rentrer dans la soumission.

De toutes les contrées de l'Orient, le Malabar est celle où les tigres sont en plus grand nombre. Il s'y en trouve de trois sortes, qui diffèrent moins par la figure que par la grandeur. Ceux de la moindre espèce ne sont pas plus grands que nos plus gros chats. Dellon eut la curiosité d'en nourrir un pendant quelques mois au comptoir français de Tilscery. Il refusait tout autre aliment que de la chair crue. Quoiqu'il fût lié d'une chaîne assez forte, il s'échappa deux fois. On le reprit la première, & son maître en reçut une blessure considérable à la main. La seconde fois il disparut entiérement ; mais il ne laissa point de se tenir caché long-tems aux environs du comptoir, où il faisait une guerre cruelle à la volaille. Pendant qu'il était à la chaîne, il avait l'adresse de répandre une partie du riz qu'on lui présentait, aussi loin qu'il pouvait dans sa situation. Cette amorce attirait les poules & les cannes. Il feignait de dormir pour leur donner

la facilité de s'approcher; & s'élançant dessus tout d'un coup, il ne manquait pas d'en étrangler quelques-unes. Malabar.

Les tigres de la seconde espèce sont les plus communs. Leur grandeur excède rarement celle d'un mouton. Ils causent beaucoup de ravage dans toutes les parties du Malabar, & la soif du sang leur fait attaquer indifféremment les hommes & les bestiaux. On leur fait une guerre ouverte. Les rois excitent leurs sujets à cette dangereuse chasse par différens degrés de récompenses. Celui qui a délivré le pays d'un tigre, dans un combat singulier, sans autres armes que l'épée ou la flèche, reçoit un bracelet d'or qui passe pour une marque d'honneur aussi distinguée que nos ordres de chevalerie. Ceux qui remportent la même victoire à coups de mousquet, ou qui ont employé le secours d'autrui, ne sont récompensés que par une somme d'argent.

Le tigre de la troisième espèce est celui que les Portugais nomment tigre royal. Il est de la grandeur d'un cheval, & par conséquent plus dangereux que les autres, avec la même férocité. L'espèce en est moins nombreuse. Dellon, qui ne vit pas sans frayeur la peau d'un de ces redoutables monstres, rend témoignage qu'on en aurait pu couvrir un lit quarré de six pieds. Ils sont plus communs au nord de Goa. L'expé-

Malabar.

rience a fait connaître que, lorſqu'on rencontre un tigre, ſi l'on eſt armé d'un fuſil ou d'un piſtolet, le parti le plus ſage eſt de tirer en l'air, à moins qu'on ne ſe croie sûr de le tuer ou de l'abattre. Le bruit l'étonne & le met en fuite; au lieu que s'il eſt ſeulement bleſſé, la douleur de ſa plaie le rend plus terrible. On aſſure auſſi que la vue du feu écarte les tigres.

Les buffles ſauvages ſont en beaucoup plus grand nombre au Malabar, que dans tout autre pays du monde. Les habitans en font peu d'uſage & n'en mangent point la chair; mais ils permettent aux étrangers de les prendre ou de les tuer. On fait de leur peau des ſouliers, des bottes, des rondaches, des outres, & une ſorte de grandes cruches garnies intérieurement d'ozier, dans leſquelles l'on conſerve & l'on tranſporte les denrées molles ou liquides.

La civette du Malabar eſt un petit animal qui reſſemble au chat, mais qui a le muſeau pointu, & dont le cri n'approche point du miaulement. Ses griffes ſont auſſi beaucoup moins dangereuſes. On tire, d'une ouverture que le mâle ou la femelle ont ſous la queue, une eſpèce de graiſſe que les Européens nomment civette, & dont il ſe fait un commerce fort conſidérable dans le royaume de Calicut. Les ſinges, dont le nombre & la variété ſont incroyables au Malabar, y paſſent

passent pour des animaux divins, auxquels on élève des statues & temples. Quelque ravage qu'ils y causent, ce serait un crime capital d'en tuer un sur les terres d'un prince Gentil. Dellon parle de plusieurs fêtes instituées à leur honneur, qui se célèbrent avec beaucoup de pompe & de cérémonies. Malabar.

Ce voyageur avait douté, dit-il, de ce qu'il avait entendu raconter, & de ce qu'il avait lu sur les couleuvres du Malabar; mais il s'en convainquit par ses yeux. On en distingue plusieurs espèces qui diffèrent en grosseur, en couleur, en figure, & sur-tout en malignité. Les unes sont vertes & de la grosseur du doigt, mais de cinq à six pieds de longueur. Elles sont d'autant plus dangereuses, que se cachant dans les buissons, entre les feuilles, leur couleur ne permet pas de les appercevoir. Elles ne fuient point, si l'on ne fait beaucoup de bruit: au contraire elles s'élancent sur les passans, dont elles attaquent presque toujours les yeux, le nez ou les oreilles. Ce n'est point par leurs morsures qu'elles empoisonnent, mais en répandant un venin subtil, dont l'effet est si funeste, qu'il cause la mort en moins d'une heure. Comme leur rencontre n'est que trop fréquente, l'usage dans les chemins étroits est de se faire précéder d'un esclave, qui frappe de part & d'autre pour les écarter.

Malabar.

Un Indien Malabare, qui servait quelquefois Dellon en qualité d'interprète, allant un jour du bourg de Balliepatan à la pagode du même nom, accompagné d'un seul naïre qui le précédait, vit un de ces dangereux reptiles qui s'élança sur son guide, & qui se glissant par une narine, sortit aussi-tôt par l'autre, & demeura pendant des deux côtés. Le naïre tomba sans connaissance, & ne fut pas long-tems sans expirer. Une autre espèce que les Indiens nomment *nalle pambou*; c'est-à-dire, *bonne couleuvre*, a reçu des Portugais le nom de *cobra capel*, parce qu'elle a la tête environnée d'une peau large qui forme une espèce de chapeau. Son corps est émaillé de couleurs très-vives, qui en rendent la vue aussi agréable que ses blessures sont dangereuses. Elles ne sont mortelles pourtant que pour ceux qui négligent d'y remédier. Les diverses représentations de ces cruels animaux font le plus bel ornement des pagodes. On leur adresse des prières & des offrandes. Un Malabare qui trouve une couleuvre dans sa maison, la supplie d'abord de sortir. Si les prières sont sans effet, il s'efforce de l'attirer dehors en lui présentant du lait ou quelqu'autre aliment. S'obstine-t-elle à demeurer? on appelle les bramines qui lui représentent éloquemment les motifs dont elle doit être touchée, tels que le respect du Malabar & les adorations qu'il a ren-

Malabar.

dues à toute l'espèce. Pendant le séjour que Dellon fit à Cananor, un secrétaire du prince gouverneur fut mordu par un de ces serpens à chapeau, qui était de la grosseur du bras & d'environ huit pieds de longueur. Il négligea d'abord les remèdes ordinaires; & ceux qui l'accompagnaient, se contentèrent de le ramener à la ville, où le serpent fut apporté aussi dans un vase bien couvert. Le prince, touché de cet accident, fit appeller aussi-tôt les bramines, qui représentèrent à l'animal combien la vie d'un officier si fidèle était importante à l'état. Aux prières, on joignit les menaces. On lui déclara que, si le malade périssait, elle serait brûlée vive dans le même bucher. Mais elle fut inexorable, & le secrétaire mourut de la force du poison. Le prince fut extrêmement sensible à cette perte. Cependant, ayant fait réflexion que le mort pouvait être coupable de quelque faute secrète, qui lui avait peut-être attiré le courroux des dieux, il fit porter hors du palais le vase où la couleuvre était renfermée, avec ordre de lui rendre la liberté, après lui avoir fait beaucoup d'excuses & quantité de révérences.

La loi que les idolâtres s'imposent de ne tuer aucune couleuvre, est peu respectée des Chrétiens & des Mahométans. Tous les étrangers qui s'arrê-

Malabar.

tent au Malabar, font main basse sur ces odieux reptiles; & c'est rendre sans doute un important service aux habitans naturels. Il n'y a point de jour où l'on ne fût en danger d'être mortellement blessé, jusques dans les lits, si l'on négligeait de visiter toutes les parties de la maison qu'on habite. On trouve encore une espèce de serpens fort extraordinaires, longs de quinze à vingt pieds, & si gros qu'ils peuvent avaler un homme. Ils ne passent pas néanmoins pour les plus dangereux, parce que leur monstrueuse grosseur les fait découvrir de loin, & donne plus de facilité à les éviter. On n'en rencontre guères que dans les lieux inhabités. Dellon en vit plusieurs de morts après de grandes inondations, qui les avaient fait périr, & qui les avaient entraînés dans les campagnes ou sur le rivage de la mer. À quelque distance, on les aurait pris pour des troncs abattus & desséchés. Mais il les peint beaucoup mieux dans le récit d'un accident, dont on ne peut douter sur son témoignage, & qui confirme ce qu'on a lu dans d'autres relations sur la voracité de quelques serpens des Indes.

« Pendant la récolte du riz, quelques Chré-
» tiens qui avaient été Gentils, étant allés tra-
» vailler à la terre, un jeune enfant, qu'ils

Malabar.

» avaient laiſſé ſeul à la maiſon, en ſortit pour
» s'aller coucher à quelques pas de la porte ſur
» des feuilles de palmier, où il s'endormit juſ-
» qu'au ſoir. Ses parens qui revinrent fatigués
» du travail, le virent dans cet état; mais ne
» penſant qu'à préparer leur nourriture, ils
» attendirent qu'elle fût prête pour aller l'éveil-
» ler. Bientôt ils lui entendirent pouſſer des cris
» à demi étouffés, qu'ils attribuèrent à ſon in-
» diſpoſition. Cependant, comme il continuait
» de ſe plaindre, quelqu'un ſortit, & vit en
» s'approchant qu'une de ces groſſes couleuvres
» avait commencé à l'avaler. L'embarras du père
» & de la mère fut auſſi grand que leur douleur.
» On n'oſait irriter la couleuvre, de peur qu'a-
» vec ſes dents elle ne coupât l'enfant en deux,
» ou qu'elle n'achevât de l'engloutir. Enfin, de
» pluſieurs expédiens, on préféra celui de la
» couper par le milieu du corps; ce que le plus
» adroit & le plus hardi exécuta fort heureu-
» ſement d'un ſeul coup de ſabre. Mais comme
» elle ne mourut pas d'abord, quoique ſé-
» parée en deux, elle ſerra de ſes dents le
» corps de l'enfant, & l'infecta tellement de ſon
» venin, qu'il expira peu de momens après.

» Un ſoir, ajoute Dellon, après avoir ſoupé,
» nous entendîmes un jakal qui criait ſeul

Malabar.

» proche de notre maiſon, & d'une manière ſi » extraordinaire, que tout le bruit de nos chiens » ne le fit point écarter. Nous fîmes ſortir nos » gens avec leurs armes, par précaution contre » les tigres. Ils trouvèrent qu'une couleuvre » avalait le jakal, qu'elle avait apparemment » trouvé endormi. Ils la tuèrent & le jakal » auſſi. Elle n'avait pas plus de dix pieds de » long ».

Schouten donne à ces monſtres affamés le nom de *polpogs*. « Ils ont, dit-il, la tête affreuſe » & preſque ſemblable à celle du ſanglier. Leur » gueule & leur goſier s'ouvrent juſqu'à l'eſto- » mac, lorſqu'ils voient une groſſe pièce à dé- » vorer. Leur avidité doit être extrême, car » ils s'étranglent ordinairement, lorſqu'ils dé- » vorent un homme ou quelqu'autre animal. » On prétend d'ailleurs que l'eſpèce n'en eſt » pas venimeuſe. Il eſt vrai que nos ſoldats, » preſſés de la faim, en ayant quelquefois » trouvé qui venaient de crever pour avoir » avalé une trop groſſe pièce, telle qu'un veau, » les ont ouverts, en ont tiré la bête qu'ils » avaient dévorée, l'ont fait cuire & l'ont man- » gée, ſans qu'il leur en ſoit arrivé le moin- » dre mal ».

Le même écrivain en décrit une eſpèce, que

les Hollandais ont nommé *preneurs de rats*, parce qu'ils vivent effectivement de rats & de fouris, comme les chats, & qu'ils fe nichent dans les toits des maifons. Loin de nuire aux hommes, ils paffent fur le corps & le vifage de ceux qui dorment, fans leur caufer aucune incommodité. Ils defcendent dans les chambres d'une maifon comme pour les vifiter, & fouvent ils fe placent fur le plus beau lit. On embarque rarement du bois de chauffage, fans y jeter quelques-uns de ces animaux, pour faire la guerre aux infectes qui s'y retirent. Malabar.

Ajoutons à cette defcription du Malabar, le jugement d'un voyageur qui en avait parcouru toutes les parties. Il ne balance point à le regarder comme le plus beau pays des Indes orientales, en de-çà du Gange. Ce n'eft pas, dit-il, que l'Afie n'ait quantité de côtes maritimes, dont l'afpect eft charmant; mais à fes yeux elles n'approchent point de celles du Malabar. On y voit de la mer plufieurs villes confidérables, telles que Cananor, Calicut, Cranganor, Cochin, Porca, Calicoulang, Coyland, &c. On y découvre des allées ou plutôt des bois de cocotiers, de palmiers & d'autres arbres. Les cocotiers qui font toujours verds & chargés de fruits, s'avancent jufqu'au bord du rivage, où pendant la marée les brifans vont arrofer leurs

Malabar.

racines, sans que les cocotiers reçoivent aucune altération de l'eau salée. Mais ce ne sont pas les bois seuls qui font l'ornement de cette côte. On y voit de belles campagnes de riz, des prairies, des pâturages, de grandes rivières, de gros ruisseaux & des torrens d'eau pure. De Calicut & de la côte septentrionale, on peut aller vers le sud jusqu'à Coyland, par des eaux internes. Il est vrai qu'elles n'ont pas assez de profondeur pour recevoir de gros bâtimens; mais elles forment de grands étangs, des viviers & des bassins pour toutes sortes d'usages. Elles nourrissent une extrême quantité de poissons. Les arbres y sont couverts d'une perpétuelle verdure, & la terre n'est pas moins ornée, parce que la gelée, la neige & la grêle n'y flétrissent jamais l'herbe ni les fleurs.

Les royaumes de Cananor & de Calicut, continue le même écrivain, sont les deux pays des Indes qui ont été connus les premiers des Portugais. Celui de Cananor, où la plupart des géographes font commencer la côte de Malabar, est à quatorze ou quinze lieues de Mangalor. Calicut, siége de l'empire des Samorins, commence proche de la rivière de Bergera, au nord du royaume de Cananor, & se termine à celui de Cranganor. Sa longueur est

de trente ou quarante lieues, sur vingt de largeur. Cranganor est entre Calicut & Cochin. Il n'est pas d'une grande étendue; mais depuis que les Hollandais sont en possession de sa capitale, ils l'ont assez fortifiée pour la rendre capable de résister à toutes sortes d'attaques. Le royaume du Cochin commence à la rivière de Cranganor, & finit à cinq ou six lieues au sud de la ville de Cochin, qui est sa capitale. Il renferme dans sa dépendance l'île de Vaipi. Au sud de Cochin on trouve le royaume de Percatti ou Porca; & plus loin, dans les terres, deux autres petits royaumes de nulle considération. Porca finit au sud du royaume de Calicoulang, qui finit de même au sud de celui de Coyland; & Coyland s'étend au sud jusqu'au cap de Comorin, partie la plus méridionale du continent des Indes en de-çà du Gange. L'état de Coyland n'a pas plus de quinze lieues de longueur. Les Hollandais en ont fortifié la capitale avec autant de soin que celles de Cochin & de Cranganor, après les avoir enlevées toutes trois aux Portugais; sur quoi le même voyageur admire le bonheur de la compagnie hollandaise des Indes orientales, pour laquelle il semble que les Portugais eussent travaillé plus d'un siècle, en faisant bâtir quantité de belles villes qui sont passées entre

Malabar.

Malabar.

ſes mains, & qui font aujourd'hui le fondement de ſa puiſſance. Les hautes montagnes de Balagate, qu'on découvre de pluſieurs endroits du rivage de ces divers états, forment comme un mur de ſéparation entre la côte de Malabar & celle de Coromandel, qui laiſſe l'une au nord & l'autre au ſud.





CHAPITRE II.

Surate.

Surate.

APRÈS cette vue générale du Malabar, nous devons nous arrêter un moment ſur les deux villes les plus célèbres de cette côte, Surate dépendance de l'empire Mogol, & Goa, autrefois la capitale floriſſante des établiſſemens portugais dans l'Inde, aujourd'hui le faible reſte d'une puiſſance renverſée.

Surate eſt ſituée ſur le golfe de Cambaye, à l'extrêmité ſeptentrionale de la mer indienne, & fait partie du royaume de Guzarate. Sa poſition eſt par le vingt-unième degré & demi de latitude nord. Elle eſt arroſée par le *Taphy*, belle & grande rivière qui forme un port où les plus gros bâtimens de l'Europe peuvent entrer facilement. Le climat eſt fort chaud; mais ſon ardeur exceſſive eſt tempérée par des pluies douces, qui tombent dans la ſaiſon où le ſoleil a le plus de force, & par des vents qui ſoufflent régulièrement dans certains mois. Ce mélange d'humidité & de chaleur fait le plus fertile & le plus beau pays du monde, d'un terrein qui ſerait

Surate.

naturellement sec & inhabitable. Le riz & le bled nécessaires pour la nourriture d'une si grande ville, y croissent en abondance avec tout ce qui peut servir à la bonne chère.

Les habitans n'épargnent rien pour embellir leurs maisons. On est surpris de voir les dehors aussi ornés d'ouvrages de menuiserie, que les appartemens les plus propres. L'intérieur est d'une magnificence achevée. On y marche sur la porcelaine, & de toutes parts les murs brillent de cette précieuse matière; outre une quantité infinie de vases, qui donnent aux chambres un air incomparable de fraîcheur & de propreté. Les fenêtres ne reçoivent pas le jour comme en Europe, par des carreaux de verre, mais par des écailles de crocodile ou de tortue, ou par des nacres de perles, dont les différentes couleurs adoucissent la lumière du soleil, & la rendent plus agréable, sans la rendre plus obscure. Les toits sont en plate-formes, & servent le soir à la promenade: souvent même on y fait tendre des lits pour y passer la nuit plus fraîchement. C'est presque le seul moyen d'éviter les grandes chaleurs qui se font sentir la nuit dans l'intérieur des maisons, tandis que l'air est frais au-dehors.

Outre les maisons publiques, qui sont l'ouvrage des magistrats, Carré vante celles que

Surate.

d'autres nations avaient fait bâtir comme à l'envi, & qui occupent de grands quartiers de la ville. On distinguait par différens étendards, les comptoirs des Français, des Anglais & des Hollandais, Ces trois grands édifices joignaient à leur beauté, l'avantage d'être si bien fortifiés qu'ils étaient à couvert de toutes sortes d'insultes.

L'or de Surate est si fin, que le transportant en Europe, on peut y gagner douze ou quatorze pour cent. L'argent, qui est le même dans tous les états du Mogol, surpasse celui du Mexique & les écus de Séville. Il a moins d'alliage que tout autre argent. L'Anglais Ovington dit qu'il n'y a jamais vu de pièces rognées, ni d'or ou d'argent qui eût été falsifié. La roupie d'or en vaut quatorze d'argent; & celle d'argent vingt-sept sous d'Angleterre.

On apporte à Surate des marchandises de toutes les parties de l'Asie. Elles y sont achetées par les Européens, les Turcs, les Arabes, les Persans & les Arméniens. Il n'y a point de marchands qui se répandent plus dans le monde, & qui voyagent avec autant d'ardeur que les Arméniens. Leur langue est une des plus usitées dans l'Asie. De tout tems ils ont été célèbres par leur commerce. C'était dans leur voisinage, c'est-à-dire sur le *Phase* en Géorgie, qu'était

Surate.

autrefois la toison d'or; toison fameuse parmi les anciens, mais qui n'était qu'un grand commerce de laine, de peaux & de fourrures que les peuples du nord y portaient.

Les marchands Indiens qui viennent par terre à Surate, se servent rarement de chevaux pour le transport de leurs marchandises; parce qu'ils sont tous employés au service du prince. Ils les amènent dans des chariots, sur des dromadaires, des chameaux & des ânes.

Ce sont les Hollandais qui apportent à Surate toutes sortes d'épiceries. Les Anglais y apportent particulièrement du poivre.

Outre le gouverneur militaire de Surate, qui demeure constamment au château, comme s'il y était prisonnier, les habitans ont leur gouverneur civil, qui est chargé particulièrement de l'administration des affaires publiques & de la justice. Il ne s'éloigne guères plus souvent de son palais, pour être à portée de recevoir sans cesse les requêtes des principaux marchands, & de régler les affaires qui demandent une prompte expédition. S'il sort pour prendre l'air, il est assis sur un éléphant, dans un fauteuil magnifique. Outre le conducteur de l'animal, il a près de lui un domestique qui l'évente & qui chasse les mouches, avec une queue de cheval attachée au bout d'un petit bâton de la lon-

gueur d'un pied. Cet éventail, tout simple qu'il doit paraître, est le seul en usage parmi les grands, & pour la personne même de l'empereur. Entre différentes marques de grandeur, le gouverneur de Surate nourrit plusieurs éléphans. Il entretient une garde de cavalerie & d'infanterie, pour la sûreté de sa personne, & pour l'exécution de ses ordres. Surate.

Quoique Surate soit habitée par toutes sortes de nations, les querelles & les disputes mêmes y sont rares. Les Indiens idolâtres plus propres à recevoir une injure, qu'à la faire, évitent soigneusement tous les crimes odieux & nuisibles à la société, tels que le meurtre & le vol. Ovington apprit, avec étonnement, que dans une si grande ville, il y avait plus de vingt ans que personne n'avait été puni de mort. L'empereur se réserve le droit des sentences capitales. On ne le communique qu'aux tribunaux les plus éloignés de sa cour. Ainsi dans les cas extraordinaires, on informe ce monarque du crime; & sans faire venir le coupable, il impose le châtiment.

S'il se fait quelque vol à la campagne, dans la dépendance de Surate, un officier qui se nomme le *poursdar*, est obligé d'en répondre. Il a sous ses ordres plusieurs compagnies de gens armés qui observent continuellement les

Surate.

grands chemins & les villages, pour donner la chaſſe aux voleurs. En un mot, comme il y a peu de villes où le commerce ſoit auſſi floriſſant qu'à Surate, il n'y en a guères où l'on apporte autant de ſoin au maintien du repos & de la ſûreté publique.

Ovington parle avec complaiſance d'un grand hôpital, dans le voiſinage de cette ville, entretenu par les Banians, pour les vaches, les chèvres, les chiens, & d'autres animaux qui ſont malades ou eſtropiés, ou trop vieux pour le travail. Un homme qui ne peut plus tirer de ſervice d'un bœuf, & qui eſt porté à lui ôter la vie pour s'épargner la dépenſe de le nourrir, ou pour ſe nourrir lui-même de ſa chair, trouve un Banian charitable qui ne manque pas, lorſqu'il eſt informé du danger de cet animal, de le demander au maître, & qui l'achetant quelquefois aſſez cher, le place dans cet hôpital, où il eſt bien traité juſqu'au terme naturel de ſa vie.

Près du même édifice, on en voit un autre qui eſt fondé pour les punaiſes, les puces, & toutes les eſpèces de vermines qui ſucent le ſang des hommes. De tems en tems pour donner à ces animaux la nourriture qui leur convient, on loue un pauvre homme, pour paſſer une nuit ſur un lit dans cet hôpital; mais on a la précaution de l'y attacher, de peur que la

la douleur des piquures l'obligeant de se retirer avant le jour, il ne puisse les nourrir à l'aise de son sang. C'est pousser un peu loin l'amour pour les animaux. Les sages de l'Inde n'ont-ils pas compris que tout ce qui ne vit que du mal d'autrui ne mérite pas de vivre ? Ce n'est pas pour les insectes nourris à Surate, que nous faisons cette réflexion.

Surate.

Thévenot regarde Surate & son canton comme la plus belle partie de la province de Guzarate, indépendamment des avantages extraordinaires que cette ville tire de son commerce, & la province même, comme la plus agréable de l'Indostan. C'était autrefois un royaume, qui tomba sous la domination du grand mogol Ekbar, vers l'année 1595.

C'est ici le lieu de placer une aventure fort touchante arrivée au voyageur Carré, dont nous venons de tirer les détails qui regardent Surate. Il traversait les déserts de l'Arabie ; il s'était pourvu en Perse d'un guide Arabe nommé *Agi-hussem*, dont on lui avait garanti le courage & la fidélité. Un jour que la disette d'eau, ou plutôt l'infection que les sauterelles avaient répandue dans tous les puits qui se trouvent sur la route, les avait réduits pour unique ressource à une petite provision d'eau fraîche qu'ils portaient dans des outres, ils ap-

Surate.

perçurent, à quatre cens pas d'une colline, un cavalier bien monté qui venait à eux à toute bride. Ils s'arrêtèrent avec quelque défiance, dans un lieu rempli de brigands. Ils le couchèrent en joue; Carré armé de son fusil & l'Arabe de son arc. Le cavalier retint son cheval, & leur cria en langue turque, qu'il ne pensait point à les insulter. En leur tenant ce discours, il reculait sur ses traces pour se mettre hors de la portée du fusil qui lui était suspect. Lorsqu'il se crut en sûreté, il fit un signe de la main; & baissant la pointe de sa lance, il fit entendre aux étrangers qu'il desirait leur parler.

Agi-hassem ne balança point à s'approcher de lui. Carré les laissa un moment ensemble. Après quelques mots d'explication, le cavalier s'étant assuré qu'il n'avait rien à craindre, descendit de cheval, & la conversation devint commune; mais les complimens ne furent pas longs. Il était si plein de son malheur qu'il ne pouvait parler d'autre chose. J'ai, leur dit-il, derrière cette colline, une grosse compagnie de gens que j'amène d'Alep. Avancez, vous allez être témoins de notre funeste situation, & peut-être aiderez-vous à notre salut.

Carré & son guide montèrent la colline; ils découvrirent bientôt la caravane composée d'une

vingtaine de valets & d'environ cent chameaux, qui servaient à porter deux cens filles âgées de douze à quinze ans. Elles étaient dans un état dont la seule vue inspirait la pitié; couchées par terre, la plupart fort belles, mais les yeux baignés de larmes, & le désespoir peint sur leurs visages. Les unes jetaient des cris pitoyables; d'autres s'arrachaient les cheveux. Surate.

« Jamais de ma vie, dit l'auteur, je ne serai » aussi touché que je le fus de ce spectacle; & » quoique j'entrevisse une partie de la vérité, » je demandai au cavalier Turc, qui étaient » ces misérables filles, & d'où venaient leurs » lamentations? Il me répondit, en italien, » que je voyais sa ruine entière; qu'il était un » homme perdu, & plus désespéré cent fois » que toutes ces filles ensemble. Il y a dix » ans, ajouta-t-il, que je les élève dans Alep, » avec des soins & des peines infinies, après » les avoir achetées bien cher. C'est ce que j'ai » pu rassembler de plus beau en Grèce, en » Géorgie, en Arménie; & dans le tems que » je les conduis pour les vendre à Bagdad où » la Perse, l'Arabie, & le pays du Mogol s'en » fournissent, j'ai le malheur de les voir périr » faute d'eau; pour avoir pris le chemin du » désert comme le plus sûr.

» Ce récit m'inspira une égale horreur pour

Surate.

» sa personne & pour sa profession. Cependant » je feignis d'autres sentimens pour l'engager à » nous apprendre le reste de son aventure. Il » continua librement; & nous montrant des » fossés qui venaient d'être comblés; j'ai déjà » fait enterrer, nous dit-il, plus de vingt de » ces filles & dix eunuques, qui sont morts » pour avoir bu de l'eau des puits. C'est un » poison mortel pour les hommes & les bêtes. A » peine même y trouve-t-on de l'eau; ce ne sont » que des sauterelles mortes, dont l'odeur seule » est capable de tout infecter. Nous sommes » réduits à vivre du lait des chameaux femelles; » & si l'eau continue de nous manquer, il faut » m'attendre à laisser dans ces déserts la moitié » de mes espérances.

» Pendant que je détestais au fond du cœur » la barbarie de cet infâme marchand, la compassion dont j'étais rempli pour tant de malheureuses filles, me tirait les larmes des » yeux. Mais je me crus prêt à mourir de saisissement & de douleur, lorsque j'en vis » neuf ou dix qui touchaient à leur fin, & que » j'apperçus sur les plus beaux visages du monde, les dernières convulsions de la mort.

» Je m'approchai d'une d'entr'elles, qui allait » expirer; & coupant la corde qui attachait » nos outres, je me hâtai de lui offrir à boire.

Surate.

» Mon guide Arabe devint furieux. Je com-
» pris, par l'excès auquel il s'emporta, combien
» ces peuples ont de férocité dans les mœurs. Il
» prit son arc, & d'un coup de flèche il tua la
» jeune fille que je voulais secourir. Ensuite il
» jura qu'il traiterait de même toutes les autres,
» si je continuais de leur donner de l'eau. Ne
» vois-tu pas, me dit-il, d'un ton brutal, que
» si tu prodigues le peu d'eau qui nous reste,
» nous serons bientôt réduits à la même ex-
» trêmité? Sais-tu que d'ici à vingt lieues, il
» n'y en a pas une goutte qui ne soit empoi-
» sonnée par les sauterelles pourries? En me
» tenant ce discours, il fermait les outres, &
» les attachait au cheval avec une action si
» violente, & tant de fureur dans les yeux,
» que la moindre résistance l'eût rendu capable
» de m'attaquer moi-même.

» Cependant il conseilla au marchand Turc
» d'envoyer quelques-uns de ses gens, avec des
» chameaux, dans les marais de *Taiba*, qui ne
» devaient pas être fort éloignés, & dans les-
» quels il se trouve des eaux vives qui pou-
» vaient avoir été garanties de la corruption.
» Mais la crainte que les Arabes de cette ville
» ne vinssent enlever ce qui lui restait de sa
» marchandise, l'empêchait de prendre ce parti,

Surate.

» & nous le laissâmes dans une irrésolution dont
» nous ne vîmes pas la fin.

» Je ne dirai rien des cris que j'entendis
» jeter à tant de victimes innocentes, lorsque
» nous voyant partir, elles perdirent l'espé-
» rance qu'elles avaient eue, pendant quelques
» instans, de trouver du soulagement à la
» soif qui les consumait. Ce souvenir m'afflige
» encore ».





CHAPITRE III.

Goa.

L'ÎLE de Goa était, comme on l'a vu dans le premier volume de cet abrégé, une dépendance du royaume de Décan; elle a donné son nom à la ville, qui en est la capitale. Cette île, dont le circuit est d'environ huit lieues, est formée par une belle & grande rivière qui l'environne, & qui fait plusieurs autres îles peuplées d'Indiens & de Portugais. Cette rivière est assez profonde, quoique les grands vaisseaux, tels que les caraques & les galions, soient obligés de s'arrêter à l'embouchure qui porte le nom de *Barre*. Les bords de l'île sont défendus par sept forteresses, dont les deux principales sont à l'embouchure de la rivière; l'une au nord du côté de la terre ferme, qui est le pays de *Bardes*, dépendant aussi des Portugais, & pour la garde d'une belle fontaine d'eau fraîche autant que pour celle de la rivière; l'autre, à l'opposite, sur un cap de l'île. Ces deux forteresses défendent fort bien l'entrée de la rivière; mais elles ne peuvent empêcher les navires étrangers de mouiller à la barre,

Goa.

Goa.

& par conséquent de fermer le passage aux vaisseaux Portugais.

Toute l'île est montagneuse. La plus grande partie est d'une terre rouge dont les habitans font d'assez belle poterie. Mais on y trouve une autre terre d'un gris noirâtre, beaucoup plus fine & plus délicate, qui sert aussi à faire des vases de la finesse du verre. Le pays n'est pas des plus fertiles; ce qu'il faut moins attribuer aux mauvaises qualités du terroir qu'à ses montagnes; car on sème dans les vallées du riz & du millet, qui se moissonnent deux fois l'année. L'herbe & les arbres y conservent toujours leur verdure, comme dans la plupart des îles & des pays qui sont entre les deux tropiques. On y voit un grand nombre de vergers, bien plantés & fermés de murailles, qui servent de promenades & de maisons de campagne aux Portugais. Ils y conduisent de l'eau par un grand nombre de canaux, pour l'entretien des cocotiers dont ils tirent leur vin & leurs ustensiles. Assez près de la ville est un fort bel étang de plus d'une lieue de tour, sur les bords duquel les seigneurs ont de fort belles maisons & des jardins remplis de toutes sortes de fruits.

Les villages de l'île sont peuplés de différentes sortes, d'habitans naturels ou étrangers. La plupart des naturels sont encore idolâtres. On dis-

tingue, 1°. les Bramines qui font répandus dans toutes les Indes, & que les autres regardent comme leurs fupérieurs & leurs maîtres; 2°. les *Canarins*, qui fe divifent en deux efpèces, l'une de ceux qui exercent le commerce & d'autres métiers honnêtes; l'autre, compofée de pêcheurs, de rameurs & de toutes fortes d'artifans; 3°. les Colombins qui s'emploient aux chofes les plus viles, & qui vivent dans la pauvreté & la misère. Le privilège de ces anciens habitans de l'île eft de jouir tranquillement de leur liberté, en vertu d'une ordonnance des rois de Portugal, & de ne pouvoir être forcés dans leur culte de religion, ni réduits à l'efclavage. Entre les étrangers, quoique le premier rang appartienne aux Portugais, ils mettent eux-mêmes beaucoup de différence entre tous ceux qui prennent ce nom. Les véritables maîtres font ceux qui viennent de l'Europe, & qui fe nomment avec affection *Portugais du Portugal*. On confidère après eux ceux qui font nés dans l'Inde de père & de mère Portugais. Ils portent le nom de *Caftices*. Les derniers font ceux qui ont pour père un Portugais, ou une Portugaife pour mère, mais qui doivent la moitié de leur naiffance à une Indienne ou à un Indien. On les appelle *Métifs*, comme on appelle Mulâtres ceux qui viennent d'un Portugais & d'une Négreffe d'Afrique. Les Mulâtres font

Goa.

Goa.

au même rang que les Métifs. Mais entre les Métifs, ceux qui sont de race Bramine du côté de leur père ou de leur mère, jouissent d'une considération particulière. Les autres habitans sont ou des étrangers Indiens, qui achètent la liberté de demeurer dans l'île en payant un tribut personnel, ou des Européens, tels qu'un petit nombre d'Espagnols, quantité d'Italiens, quelques Allemands & Flamands, un fort grand nombre d'Arméniens & quelques Anglais. On n'y voit pas un seul Français, à l'exception de quelques jésuites employés dans les missions. Le nombre des esclaves y est infini. Les Portugais en achètent de toutes les nations Indiennes, & le commerce qu'ils en font, est très-étendu. Ils s'arrêtent peu aux défenses qui doivent leur faire excepter plusieurs peuples avec lesquels ils vivent en paix. Amis, ennemis, ils enlèvent ou achètent tous ceux qui tombent entre leurs mains, & les vendent pour le Portugal ou pour les autres colonies.

La ville de Goa, située à quinze degrés & demi de latitude méridionale, règne l'espace d'une demi-lieue sur le bord de la rivière du côté du nord. Depuis environ cent dix ans que les Portugais s'étaient rendus maîtres de l'île, Pyrard ne se lassait point d'admirer qu'ils y eussent élevé tant de superbes bâtimens, qui comprennent des églises, des monastères, des palais,

des places publiques, des forteresses & d'autres édifices à la manière de l'Europe. Il lui donne une lieue & demie de tour, sans y comprendre les fauxbourgs. Elle n'est forte que du côté de la rivière. Une simple muraille qui l'environne de l'autre côté, ne la défendrait pas long-tems contre ceux qui seraient maîtres de l'île. Elle avait dans son origine de bonnes portes & des murs plus hauts & plus épais; mais s'étant fort accrue pendant les années florissantes du règne de ses habitans dans les Indes, ces anciennes défenses sont devenues presqu'inutiles. Aussi toute la confiance des Portugais est-elle dans la difficulté des passages.

Goa.

La grande porte de la ville est ornée avec beaucoup de magnificence. Ce sont des peintures qui représentent les guerres des Portugais dans les Indes, des trophées d'armes; sur-tout une belle statue dorée, qui est celle de sainte Catherine, patrone de Goa, parce que ce fut le jour de sa fête que les Portugais se rendirent maîtres de l'île.

La rue Drecha est un marché perpétuel, où l'on trouve toutes sortes de marchandises de l'Europe & de l'Inde. C'est là que tous les ordres de la ville se rassemblent & se mêlent indifféremment pour vendre ou acheter. On y fait les changes & les encans; on y vend les esclaves,

Goa.

& dans une ville où le commerce est si florissant, il n'y a personne qui n'ait journellement quelqu'intérêt à ce qui s'y passe. La foule est si serrée, que tout le monde y portant de grands chapeaux, nommés *sombreros*, dont le diamètre est au moins de six ou sept pieds, & qui servent également à défendre de la chaleur & de la pluie, il semble, de manière dont ils s'entre-touchent, qu'ils ne fassent qu'une seule couverture. Les esclaves ne s'y vendent pas avec plus de décence qu'en Turquie; c'est-à-dire, qu'on les y mène en troupe de l'un ou de l'autre sexe, comme les animaux les plus vils, & que chacun a la liberté de les visiter curieusement. Les plus chers, du tems de Pyrard, ne coûtaient que vingt ou trente *pardos*, quoiqu'il s'y trouvât des hommes très-bien faits, & de fort belles femmes de tous les pays des Indes, dont la plupart savaient jouer des instrumens, broder, coudre, faire toutes sortes d'ouvrages, de confitures & de conserves. Pyrard observa que, malgré la chaleur du pays, tous ces esclaves Indiens des deux sèxes ne rendent pas de mauvaise odeur; au lieu que les Nègres d'Afrique sentent, dit-il, le porreau verd, odeur qui devient insupportable lorsqu'ils sont échauffés.

Les Portugais de Goa ne se font pas un scrupule d'user des jeunes esclaves qu'ils achètent;

lorsqu'elles sont sans maris. S'ils les marient eux-mêmes, ils renoncent à ce droit, & leur parole devient une loi qu'ils ne croient pas pouvoir violer sans crime. S'ils ont un enfant mâle d'une esclave, l'enfant est légitimé, & la mère est déclarée libre. C'est une richesse à Goa qu'un grand nombre d'esclaves : outre ceux dont on tire des services domestiques, d'autres qui s'occupent au dehors, sont obligés d'apporter chaque jour ou chaque semaine à leur maître ce qu'ils ont gagné par leur travail. On voit dans le même marché un grand nombre de ces esclaves qui ne sont point à vendre, mais qui mettent eux-mêmes leurs ouvrages en vente, ou qui cherchent des occupations convenables à leurs talens. Les filles se parent soigneusement pour plaire aux spectateurs; & cet usage donne lieu à beaucoup de désordres.

Goa.

Il se trouve, dans le marché de la rue Drecha, quantité de beaux chevaux arabes & persans, qui se vendent nuds jusqu'à cinq cens *pardos*; mais la plupart y sont amenés avec de superbes harnais, dont la valeur surpasse quelquefois celle du cheval.

La marée montant jusqu'à la ville, les habitans sont réduits à tirer l'eau qu'ils boivent de quelques sources qui descendent des montagnes, dont il se forme des ruisseaux qui arrosent plu-

Goa

ſieurs parties de l'île. Il y a peu de maiſons dans Goa qui n'aient des puits; mais cette eau ne peut ſervir qu'aux beſoins domeſtiques. Celle qui ſe boit eſt apportée d'une belle fontaine nommée *Banguenin*, que les Portugais ont environnée de murs, à un quart de lieue de la ville. Ils ont pratiqué au-deſſous quantité de réſervoirs où l'on blanchit le linge, & d'autres qui ſervent comme de bains publics. Quoique le chemin en ſoit fort pénible, & qu'on ait à monter & deſcendre trois ou quatre grandes montagnes, on y rencontre nuit & jour quantité de gens qui vont & qui viennent. L'eau ſe vend par la ville. Un grand nombre d'eſclaves, employés continuellement à cet office, la portent dans des cruches de terre qui tiennent environ deux ſeaux, & vendent la cruche cinq boſuruques, qui reviennent à ſix deniers. Il aurait été facile aux Portugais de faire venir la ſource entière dans Goa, par des tuyaux ou des aquéducs; mais ils prétendent que le principal avantage ſerait pour les étrangers, auxquels il n'en coûterait rien pour avoir de l'eau, quoiqu'ils ſoient en plus grand nombre qu'eux dans la ville; ſans compter que le ſoin d'en apporter occupe les eſclaves, & fait un revenu continuel pour les maîtres qui tirent le fruit de leur travail.

Les Portugais, prétendant tous à la qualité de

gentilshommes, affectent de fuir le travail qu'ils croient capable de les avilir, & se bornent au commerce qui peut s'accorder avec la noblesse & les armes. La plupart ne marchent qu'à cheval ou en palanquin. Leurs chevaux sont de Perse ou d'Arabie; les harnais, de Bengale, de la Chine & de Perse, brodés de soie, enrichis d'or, d'argent & de perles fines; les étriers d'argent doré; la bride couverte de pierres fines, avec des sonnettes d'argent. Ils se font suivre d'un grand nombre de pages, d'estafiers & de laquais à pied, qui portent leurs armes & leurs livrées. Les femmes ne sortent que dans un palanquin, qui est une sorte de litière portée par quatre esclaves, couverte ordinairement d'une belle étoffe de soie, suivie d'une multitude d'esclaves à pied.

Goa.

Dans la situation de Goa, les seuls ennemis qui puissent causer de l'inquiétude aux Portugais, sont les Indiens de Décan, lorsque la paix cesse de subsister entre les deux nations. Mais elle est établie depuis long-tems d'une manière qui paraît inaltérable, parce qu'elle paraît fondée sur un intérêt réciproque. Celui des Portugais consiste à compter les rois de Décan pour leurs amis; & celui de ces rois est de tirer le plus grand parti possible du commerce que les Portugais attirent dans le pays. D'ailleurs, depuis fort long-tems, les Por-

[redacted] Goa.

tugais ne sont plus assez puissans dans l'Inde pour y faire craindre l'esprit de conquête qui les animait autrefois.

Le pouvoir du viceroi portugais s'étend sur tous les établissemens de sa nation dans les Indes. Il y exerce tous les droits de l'autorité royale, excepté à l'égard des gentilshommes, que les Portugais nomment *hidalgos*. Dans les causes, civiles, comme dans les criminelles, ils peuvent appeller de sa sentence en Portugal; mais il les y envoie prisonniers les fers aux pieds. Ses appointemens sont peu considérables, en comparaison des profits qui lui reviennent pendant les trois ans d'administration. Le roi lui donne environ soixante mille pardos; ce qui suffit à peine pour son entretien; au lieu qu'il gagne quelquefois un million. Il se fait servir avec tout le faste de la royauté. Jamais on ne le voit manger hors de son palais, excepté le jour de la conversion de saint Paul & celui du nom de Jesus, qu'il va dîner dans les maisons de jésuites qui portent ces noms. L'archevêque est le seul qui mange quelquefois à sa table. Ce prélat est lui-même un grand seigneur par son rang & par l'immensité de son revenu. Son autorité dans les Indes représente celle du pape, excepté à l'égard des jésuites, qui ne voulant reconnaître que le pape même & leur général, étaient en procès

procès avec lui depuis long-tems. Son revenu n'à pas de bornes, parce qu'outre les rentes annuelles qui sont attachées à la dignité d'archevêque & de primat des Indes, il tire des présens de tous les autres ecclésiastiques, & la principale part des biens confisqués par l'inquisition de Goa. On lui rend à-peu-près les mêmes honneurs qu'au viceroi. Il mange en public avec la même pompe, & ne se familiarise pas plus avec la noblesse. Un évêque qu'il a sous ses ordres, & qui porte aussi le titre d'évêque de Goa, rend pour lui ses visites, comme il exerce en son nom la plupart des fonctions épiscopales. Goa.

Quant à ce qui regarde l'inquisition, le rédacteur de l'histoire générale, avant de rapporter ce qu'en dit Pyrard, commence par remarquer que c'est un homme très-religieux dont le caractère est bien établi, & dont le témoignage ne peut être suspect. Sa franchise, à qui la naïveté de son langage un peu vieux semble encore donner plus de poids, se manifeste tellement dans son récit, que le rédacteur n'a pas cru devoir y changer le moindre mot. Nous imiterons cet exemple.

« Quant à leur inquisition, leur justice y » est beaucoup plus sévère qu'en Portugal, & » brûle fort souvent des Juifs, que les Por- » tugais appellent *Christianos novos*, qui veut

Goa.

» dire nouveaux Chrétiens. Quand ils sont une
» fois pris par la justice de la sainte inquisition,
» tous leurs biens sont saisis aussi, & ils n'en pren-
» nent guères qui ne soit riches. Le roi fournit
» à tous les frais de cette justice, si les par-
» ties n'ont de quoi; mais ils ne les attaquent
» ordinairement que quand ils savent qu'ils
» ont amassé beaucoup de biens. C'est la plus
» cruelle & impitoyable chose du monde que
» cette justice, car le moindre soupçon & la
» moindre parole, soit d'un enfant, soit d'un
» esclave qui veut faire déplaisir à son maître,
» font aussi-tôt prendre un homme; & ajouter
» foi à un enfant, pourvu qu'il sache parler.
» Tantôt on les accuse de mettre des crucifix
» dans les coussins sur quoi ils s'assient & s'age-
» nouillent; tantôt qu'ils fouettent des images
» & ne mangent point de lard; enfin, qu'ils
» observent encore leur ancienne loi, bien qu'ils
» fassent publiquement les œuvres de bons Chré-
» tiens. Je crois véritablement que le plus sou-
» vent ils leur font accroire ce qu'ils veulent;
» car ils ne font mourir que les riches, & aux
» pauvres ils donnent seulement quelque péni-
» tence. Et ce qui est plus cruel & méchant,
» c'est qu'un homme qui voudra mal à un autre,
» pour se venger l'accusera de ce crime; & étant
» pris, il n'y a ami qui ose parler pour lui, ni

Goa.

» le visiter ou s'entremettre pour lui, non plus
» que pour les criminels de lèze-majesté. Le
» peuple n'ose non plus parler en général de
» cette inquisition, si ce n'est avec un très-
» grand honneur & respect; & si de cas for-
» tuit il échappait quelque mot qui la touchât
» tant soi peu, il faudrait aussi-tôt s'accuser
» & déférer soi-même, si vous pensiez que
» quelqu'un l'eût ouï; car autrement, si un au-
» tre vous déférait, on serait aussi-tôt pris. C'est
» une horrible & épouvantable chose d'y être
» une fois, car on n'a ni procureur ni avocat
» qui parle pour soi; mais eux sont juges &
» parties tout ensemble. Pour la forme de pro-
» céder, elle est toute semblable à celle d'Es-
» pagne, d'Italie & de Portugal. Il y en a
» quelquefois qui sont deux ou trois ans prison-
» niers sans savoir pourquoi, & ne sont visités
» que des officiers de l'inquisition, & sont en
» lieu d'où ils ne voient jamais personne. S'ils
» n'ont de quoi vivre, le roi leur en donne.
» Les Gentils & Mores Indiens de Goa, de
» quelque religion que ce soit, ne sont pas
» sujets à cette inquisition, si ce n'est lorsqu'ils
» se sont faits Chrétiens. Cependant si d'aven-
» ture un Indien, More ou Gentil, avait di-
» verti ou empêché un autre qui aurait eu
» volonté de se faire Chrétien, & que cela fût

N 2

Goa.

» prouvé contre lui, il serait pris de l'inquisi-
» tion, comme aussi celui qui aurait fait quitter
» le christianisme à un autre, comme il arrive
» assez souvent. Il me serait difficile de dire
» le nombre de tous ceux que cette inquisition
» fait mourir ordinairement à Goa. Je me con-
» tente de l'exemple seul d'un jouaillier ou
» lapidaire Hollandais, qui y avait demeuré
» vingt-cinq ans & plus, & était marié à une
» Portugaise métille, dont il avait une fort
» belle fille prête à marier, ayant amassé en-
» viron trente ou quarante mille crusades de
» bien. Or, étant en mauvais ménage avec sa
» femme, il fut accusé d'avoir des livres de la
» religion prétendue. Sur quoi étant pris, son
» bien fut saisi, la moitié laissée à sa femme,
» & l'autre à l'inquisition. Je ne sais ce qui
» en arriva; car je m'en vins là-dessus. Mais
» je crois plutôt qu'autre chose qu'on l'a fait
» mourir, ou pour le moins tout son bien
» perdu pour lui. Il était Hollandais de nation.
» Au reste toutes les autres inquisitions des
» Indes répondent à celle-ci de Goa. C'est toutes
» les bonnes fêtes qu'ils font justice. Ils font
» marcher tous ces pauvres criminels ensemble,
» avec des chemises ensoufrées & peintes de
» flammes de feu; & la différence de ceux
» qui doivent mourir, d'avec les autres, est que

» les flammes vont en haut & celles des autres » en bas. On les mène droit à la grande église, » qui est assez près de la prison, & sont là » durant la messe & le sermon, auquel on leur » fait de grandes remontrances; après on les » mène au *Campo-Sancto-Lazaro*, & là on brûle » les uns en présence des autres qui y assistent ».

Goa.

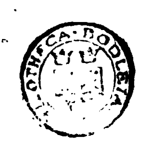
C'est un spectacle curieux de voir tous les nouveaux Chrétiens de la domination portugaise, avec un grand chapelet de bois qu'ils portent au col, & les Portugais mêmes, hommes & femmes, qui en portent sans cesse un entre les mains, sans le quitter dans les exercices les plus profanes & les plus opposés aux bonnes mœurs. Ils ont quelques autres usages d'une piété assez mal entendue. A la messe, par exemple, lorsque le prêtre lève l'hostie consacrée, ils lèvent tous le bras, comme s'ils voulaient la montrer, & crient deux ou trois fois de toute leur force, *misericordia*. Ils poussent un cri bien plus effrayant, au rapport de quelques voyageurs modernes, lorsque se précipitant vers le lieu où l'on exécute les *autodafé*, & pleins de cette curiosité barbare qui se permet le spectacle d'un supplice, ils répètent en se pressant les uns sur les autres, à l'aspect d'un Juif qu'on va brûler, *Judéo*, *Judéo*. Ce murmure sourd, ce frémissement d'une rage pieuse, (je le répète

Goa.

d'après un voyageur Français qui en a été témoin) fait frissonner jusqu'au fond de l'ame; il semble qu'alors tout un peuple soit composé de bourreaux. En général tout ce qu'on rapporte de cette nation, prouve une dévotion sombre & mélancolique, un culte de terreur, qui rappelle ce mot de la Bruyère: il y a des gens dont on peut dire, non pas qu'ils craignent Dieu, mais qu'ils en ont peur. On pourrait citer aussi ce beau vers de la tragédie d'Oreste, qui peint Clitemnestre tremblant devant les dieux:

Elle semblait les craindre & non les adorer.









CHAPITRE IV.

Golkonde.

Golkonde.

La division générale de l'Inde, présente d'abord, à nos recherches, les régions situées en-deçà du Gange, que l'on peut distinguer en deux parties; l'occidentale, nommée autrement côte de Malabar, dont nous venons de parler; & l'orientale qui s'étend vers la côte de Coromandel. On sent bien que notre plan n'est point de donner une description exactement géographique, de toutes les contrées situées entre ces deux côtes. Nous nous bornons à suivre les voyageurs dans les pays d'où l'on peut tirer des détails intéressans; & qui ont paru fixer principalement leur attention. Nous ne nous sommes arrêtés sur la côte de Malabar, qu'à Surate & à Goa. Avant de passer au Coromandel, à la rive opposée, nous trouvons sur notre route Golkonde, qui mérite d'occuper nos lecteurs. Gingi, Tanjaour, Maduré, & tous les pays qui s'étendent vers la pointe du cap Comorin, ne nous offrent rien, dans les

Golkonde.

récits des voyageurs, qui puisse ajouter aux notions que nous cherchons à prendre du grand pays de l'Inde. Nos observations sur ce pays étant principalement tirées de Tavernier, nous croyons devoir dire un mot de ce célèbre voyageur, qui a reçu tant d'éloges, & essuyé tant de censures. Lorsqu'il raconte, sur la foi d'autrui, on peut croire, & on a prouvé que ses récits sont souvent fabuleux. Mais comme il ne manque ni de probité ni de lumières, on peut d'autant moins le démentir, sur ce qu'il a vu de ses propres yeux, qu'en le comparant avec les voyageurs les plus estimés, on ne s'apperçoit point qu'il soit jamais en contradiction avec eux. Son critique le plus violent a été le ministre Jurieu; mais par le mal que Tavernier avait dit des Hollandais, dans ses voyages, on peut présumer qu'il entrait, dans les censures de Jurieu, beaucoup de partialité nationale; & le caractère connu de ce critique protestant, l'amertume & la violence de ses déclamations contre Tavernier, doivent faire penser qu'il écoutait beaucoup plus son animosité personnelle, que le zèle de la vérité. Bayle, en convenant lui-même des reproches qu'on peut faire à Tavernier, le justifie sur le degré de croyance qu'il mérite, quand il parle comme témoin oculaire, & infirme le témoignage de

Jurieu par une réflexion très-juste. Que n'a-t-on pris, dit-il, le parti d'opposer relation à relation, faits à faits, au lieu d'entasser des injures personnelles ?

Golkonde.

Jean-Baptiste Tavernier était né en 1605 à Paris, où son père, natif d'Anvers, était venu s'établir pour y faire le commerce des cartes géographiques. Les curieux qui venaient en acheter chez lui, s'y arrêtant quelquefois à discourir sur les pays étrangers, l'inclination naturelle du jeune Tavernier pour les voyages, ne fut pas moins échauffée par leurs discours que par la vue de tant de cartes. Aussi commença-t-il à s'y livrer dès sa plus tendre jeunesse. On apprendra par son exemple, que l'ardeur & l'industrie peuvent conduire à la fortune avec fort peu de secours. Il gagna dans ses voyages d'Orient des biens si considérables par le commerce de pierreries, qu'à son retour en 1668, après avoir été anobli par Louis XIV, il se vit en état d'acheter la baronie d'Aubonne, au canton de Berne, sur les bords du lac de Genève. Cependant la malversation d'un de ses neveux, auquel il avait confié la direction d'une cargaison de deux cens vingt-deux mille livres, dont il espérait tirer au levant plus d'un million de profit, jeta ses affaires dans un si grand désordre, que pour payer ses dettes ou pour se mettre

Golkonde.

en état de former d'autres entreprises, il vendit cette terre à M. du Quesne, fils aîné d'un de nos grands hommes de mer. Ensuite s'étant mis en chemin, dans l'espérance de réparer ses pertes par de nouveaux voyages, il mourut à Moscou, dans le cours du mois de juillet 1689, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

Il avait recueilli quantité d'observations dans six voyages qu'il avait faits pendant l'espace de quarante ans, en Turquie, en Perse & aux Indes; mais un si long commerce avec les étrangers lui avait fait négliger sa langue naturelle, jusqu'à le mettre hors d'état de dresser lui-même ses relations. Elles ont été rédigées par différens écrivains, Chappuzeaux, la Chapelle, &c.

Le royaume de Golkonde prend son nom de la ville de Golkonde, qui en est la capitale, & que les Persans & les Mogols ont nommée *Hidraband*, située à quinze degrés & demi de latitude du nord. On ne trouve dans aucun voyageur l'exacte mesure de son étendue; & les itinéraires de Tavernier ne peuvent donner là-dessus que des lumières d'autant plus imparfaites, que diverses révolutions y ont apporté beaucoup de changemens. Mais en général c'est un pays dont on vante la fertilité. Il produit abondamment du riz & du bled, toutes sortes de bestiaux & de volailles, & les autres nécessités

de la vie. On y voit quantité d'étangs qui sont remplis de bon poisson, sur-tout d'une espèce d'éperlans fort délicats, qui n'ont qu'une arête au milieu du corps. Golkonde.

Le climat est fort sain. Les habitans divisent leurs années en trois saisons, mars, avril, mai & juin font l'été; car dans cet espace, non-seulement l'approche du soleil cause beaucoup de chaleur, mais le vent qui semblerait devoir la tempérer, l'augmente à l'excès. Il y souffle ordinairement vers le milieu de mai, un vent d'ouest qui échauffe plus l'air que le soleil même. Dans les chambres les mieux fermées, le bois des chaises & des tables est si ardent qu'on n'y saurait toucher, & qu'on est obligé de jeter continuellement de l'eau sur le plancher & sur les meubles. Mais cette ardeur excessive ne dure que six ou sept jours, & seulement depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures après-midi. Il s'élève ensuite un vent frais qui la tempère agréablement. Ceux qui ont la témérité de voyager pendant ces extrêmes chaleurs, sont quelquefois étouffés dans leurs palanquins. Elles dureraient pendant tous les mois de juillet, d'août, de septembre & d'octobre, si les pluies continuelles qui tombent alors en abondance, ne rafraîchissaient l'air, & n'apportaient aux habitans le même avantage que les Egyptiens reçoivent du Nil. Leurs terres

Golkonde.

étant préparées par cette inondation, ils y sèment leurs riz & leurs autres grains sans espérer d'autre pluie avant la même saison de l'année suivante. Ils comptent leur hiver aux mois de décembre, de janvier & de février : mais l'air ne laisse pas d'être alors aussi chaud qu'il est au mois de mai dans les provinces septentrionales de France. Aussi les arbres de Golkonde sont-ils toujours verds & toujours chargés de fruits mûrs. On y fait deux moissons de riz. Il se trouve même des terres qu'on sème trois fois.

Les habitans de Golkonde sont presque tous de belle taille, bien proportionnés, & plus blancs du visage qu'on ne pourrait se l'imaginer d'un climat si chaud. Il n'y a que les paysans qui soient un peu basanés. Leur religion est un mélange d'idolâtrie & de mahométisme. Ceux qui sont attachés à la secte de Mahomet, ont adopté la doctrine des Persans. Les idolâtres suivent celle des bramines.

Quoique l'usage fasse donner à présent le nom de Golkonde à la capitale du royaume, elle se nomme proprement *Bagnagar*. Golkonde est une forteresse qui en est éloignée d'environ deux lieues, où le roi fait sa résidence ordinaire, & qui n'a pas moins de deux lieues de circuit. La ville de Bagnagar fut commencée par le bisaïeul du monarque qui occupait le trône pendant le

voyage de Tavernier, à la sollicitation d'une de ses femmes qu'il aimait passionnément, & qui se nommait Nagar. Ce n'était auparavant qu'une maison de plaisance, où l'on entretenait de fort beaux jardins pour le roi. En y jetant les fondemens d'une grande ville, il lui fit prendre le nom de sa femme; car Bag-Nagar signifie le jardin de Nagar. Elle est à dix-sept degrés d'élévation. On y rencontre à peu distance quantité de grandes roches, qui ressemblent à celles de la forêt de Fontainebleau. Une grande rivière baigne les murs du côté du sud-ouest, & va se jeter proche de Mazulipatan, dans le golfe de Bengale. On la passe à Bagnagar sur un grand pont de pierre, dont la beauté ne le cède guères à celle du pont-neuf de Paris. La ville est bien bâtie & de la grandeur de celle d'Orléans. On y voit plusieurs belles & grandes rues, mais qui n'étant pas mieux pavées que toutes les villes de Perse & des Indes, sont fort incommodes en été par le sable & la poussière dont elles sont remplies.

Golkonde.

Dans un endroit de la ville, on voit une pagode, commencée depuis cinquante ans & demeurée imparfaite, qui sera la plus grande de toutes les Indes, s'il arrive jamais qu'elle soit achévée. On admire sur-tout la grandeur des pierres. Celle de la niche, qui est l'endroit où doit se faire la prière, est une roche entière,

Golkonde.

d'une si prodigieuse grosseur que cinq ou six cens hommes ont employé cinq ans à la tirer de la carrière, & qu'il a fallu quatorze cens bœufs pour la traîner jusqu'à l'édifice. Une guerre du roi de Golkonde & du Mogol a fait suspendre ce bel ouvrage qui aurait passé, suivant Tavernier, pour le plus merveilleux monument de toute l'Asie.

Le peuple de Golkonde est divisé en quarante-quatre tribus; & cette division sert à régler les rangs & les prérogatives. La première tribu est celle des bramines, qui sont les prêtres du pays & les docteurs de la religion dominante. Ils entendent si bien l'arithmétique, que les Mahométans mêmes les emploient pour leurs comptes. Leur méthode est d'écrire avec une pointe de fer sur des feuilles de palmiers. Ils tiennent par tradition de leurs ancêtres les secrets de la médecine & de l'astrologie, qu'ils ne communiquent jamais aux autres tribus. Methold vérifia, par diverses expériences, qu'ils n'entendent pas mal le calcul des tems & la prédiction des éclipses. C'est par l'exercice continuel de ces connaissances, qu'ils ont si bien établi leur réputation dans toutes les Indes, qu'on n'entreprend rien sans les avoir consultés. Mais rien n'a tant servi à la relever, que l'honneur qu'ils ont eu de donner deux rois de leur race; l'un à Calicut

Golkonde.

& l'autre à la Cochinchine. Après eux, la tribu des Famgams tient le second rang. C'est un autre ordre de prêtres qui observent les cérémonies des bramines, mais qui ne prennent point d'autre nourriture que du beurre, du lait & toutes sortes d'herbages, à l'exception des oignons auxquels ils ne touchent jamais, parce qu'ils s'y trouvent certaines veines qui paraissent avoir quelque ressemblance avec du sang.

Les *Comitis*, qui composent la troisième tribu, sont des marchands dont le principal commerce est de rassembler les toiles de coton qu'ils revendent en gros, & de changer les monnoies. Leur habileté va si loin dans les changes, qu'à la seule vue d'une pièce d'or, ils parient d'en connaître la valeur à un grain près. La tribu de *Campovero*, qui suit immédiatement, est composée de laboureurs & de soldats. C'est la plus nombreuse. Elle ne rejete l'usage d'aucune sorte de viande, à l'exception des bœufs & des vaches. Mais elle regarde comme un si grand excès d'inhumanité, de tuer des animaux dont l'homme reçoit tant de services, que le plus indigent de cet ordre n'en vendrait pas un pour la plus grosse somme, aux étrangers qui les mangent; quoiqu'entr'eux ils se les vendent pour quatre francs ou cent sous. La tribu suivante est celle des femmes de débauches, dont on distingue deux sortes; l'une,

Golkonde.

de celles qui ne se prostituent qu'aux hommes d'une tribu supérieure; l'autre, des femmes communes, qui ne refusent leurs faveurs à personne. Elles tiennent cette infâme profession de leurs ancêtres, qui leur ont acquis le droit de l'exercer sans honte. Les filles de leur tribu, qui ont assez d'agrémens pour n'être pas rebutées de l'autre sexe, sont élevées dans l'unique vue de plaire. Les plus laides sont mariées à des hommes de la même tribu, dans l'espérance qu'il naîtra d'elles des filles assez belles pour réparer la disgrace de leurs mères.

On fait apprendre aux plus jolies le chant, la danse, & tout ce qui peut leur rendre le corps souple. Elles font des postures qu'on croirait impossibles. « J'ai vu, dit Methold, une fille de » huit ans lever une de ses jambes aussi droit » par-dessus la tête que j'aurais pu lever mon » bras, quoiqu'elle fût debout & soutenue seu- » lement sur l'autre. Je leur ai vu mettre les » plantes des pieds sur leur tête ». Tavernier dit : « Il y a tant de femmes publiques dans la » capitale, dans ses fauxbourgs & dans la for- » teresse, qu'on en compte ordinairement plus » de vingt mille sur les rôles du déroga. Elles » ne paient point de tribut : mais elles sont » obligées tous les vendredis de venir en cer- » tain nombre, avec leur intendante & leur

musique,

» musique, se présenter devant le balcon du roi. » Si ce prince s'y trouve, elles dansent en sa » présence; & s'il n'y est pas, un eunuque » vient leur faire signe de la main qu'elles peu- » vent se retirer. Le soir à la fraîcheur, on les » voit devant les portes de leurs maisons, qui » sont de petites huttes; & quand la nuit vient, » elles mettent pour signal à la porte, une chan- » delle ou une lampe allumée. C'est alors qu'on » ouvre aussi toutes les boutiques, où l'on vend » le tari, boisson tirée d'un arbre, qui est aussi » douce que nos vins nouveaux. On l'apporte » de cinq ou six lieues dans des outres, sur des » chevaux qui en portent un de chaque côté, » & qui vont le grand trot. Le roi tire de l'im- » pôt qu'il met sur le tari un revenu considéra- » ble; & c'est principalement dans cette vue » qu'il permet tant de femmes publiques, parce » qu'elles en occasionnent une grande consom- » mation. Ces femmes ont tant de souplesse, » que lorsque le roi qui règne présentement, » voulut aller voir la ville de Masulipatan, neuf » d'entr'elles représentèrent admirablement bien » la figure d'un éléphant, quatre faisant les qua- » tre pattes, quatre autres le corps, & une la » trompe; & le roi, monté dessus dans une » manière de trône, fit de la sorte son entrée » dans la ville ».

Golkonde.

Golkonde.

Les orfèvres, les charpentiers, les maçons, les marchands en détail, les peintres, les selliers, les barbiers, les porteurs de palanquins, en un mot, toutes les professions qui servent aux usages de la société, sont autant de tribus qui ne s'allient jamais entr'elles, & qui n'ont pas d'autre relation avec les autres que celle de l'intérêt & des besoins mutuels. La dernière est celle des *piriaves*. Cette malheureuse espèce de citoyens n'est reçue dans aucune autre tribu. Elle n'a pas même la permission de demeurer dans les villes. Le plus vil artisan d'une tribu supérieure, qui aurait touché par hazard un piriave, serait obligé de se laver aussi-tôt. Leur fonction est de préparer les cuirs, de faire des sandales & d'emballer les marchandises. Malgré cette odieuse différence, toutes les tribus ont la même religion & les mêmes temples; car le mahométisme n'a guères trouvé de faveur qu'à la cour. Ces temples sont ordinairement fort obscurs, & n'ont pas d'autre lumière que celle qu'ils reçoivent par les portes, qui demeurent toujours ouvertes. Chacun y choisit son idole. Ils servent aussi de retraite à ceux qui voyagent. Méthold fut obligé de se loger un jour dans le temple de la petite-vérole, dont l'idole principale représentait une grande femme maigre, avec deux têtes & quatre bras. Le

Golkonde.

fondateur de cet édifice lui raconta que cette maladie s'étant répandue dans sa famille, il avait fait vœu de lui bâtir un temple, & qu'elle avait cessé aussi-tôt. Les plus dévots, s'ils sont moins riches, lui font un autre vœu. Méthold fut témoin du zèle avec lequel il s'exécute. On fait à l'adorateur deux ouvertures avec un couteau dans les chairs des épaules, & l'on y passe les pointes de deux crocs de fer. Ces crocs tiennent au bout d'une solive posée sur un essieu, qui est porté par deux roues de fer, de sorte que la solive a son mouvement libre. D'une main l'adorateur tient un poignard, de l'autre une épée. On l'élève en l'air; & dans cet état, on lui fait faire un quart de lieue de chemin, par le mouvement des roues. Pendant cette procession il fait mille différens gestes avec ses armes. Méthold, qui en vit successivement accrocher quatorze à la solive, s'étonna que la pesanteur du corps ne fît pas rompre la peau par laquelle il est attaché. Cette douleur n'arrache aucune marque d'impatience à ceux qui la souffrent. On met un appareil sur leurs plaies; ils retournent chez eux dans un triste état, mais consolés par le respect & l'admiration des spectateurs.

Le droit de marier les enfans appartient aux pères & aux mères, qui leur choisissent toujours

Golkonde.

un parti dans la même tribu, & le plus souvent dans la même famille; car ils n'ont aucun égard pour les degrés de parenté. Ils ne donnent rien aux filles en les mariant. Le mari est même obligé de faire quelque présent au père. On marie les garçons dès l'âge de cinq ans, & les filles à l'âge de trois; mais on suit les loix de la nature pour la consommation. Elle est fort avancée dans un climat si chaud, & Méthold a vu des filles devenir mères avant l'âge de douze ans. La cérémonie du mariage consiste à promener les deux époux dans un palanquin, par les rues & les places publiques. A leur retour, un bramine étend un drap, sous lequel il fait passer une jambe au mari, pour presser de son pied nud celui de la jeune épouse, qui est dans le même état. Si le mari meurt avant sa femme, la veuve n'a jamais la liberté de se remarier, sans excepter celles dont le mariage n'a point été consommé. Leur condition devient fort malheureuse. Elles demeurent renfermées dans la maison de leur père, dont elles n'obtiennent jamais la permission de sortir, assujeties aux ouvrages les plus fatigans, privées de toutes sortes d'ornemens & de plaisirs. Enfin cette contrainte est si pénible que la plupart prennent la fuite, pour mener une vie plus libre; mais elles sont obligées de s'éloigner de leur famille,

dans la crainte d'être empoisonnées par leurs parens, qui se font un honneur de cette vengeance. Golkonde.

L'usage leur laisse indifféremment la liberté de brûler leurs morts ou de les enterrer. On jete les cendres des uns dans la rivière la plus voisine. Les autres sont ensevelis les jambes croisées, c'est-à-dire dans la posture où ils s'asséient ordinairement. Si l'on en croit la tradition du pays, les femmes étaient autrefois si livrées à la débauche, qu'elles empoisonnaient leurs maris pour s'y abandonner plus librement. Ce désordre répandu dans toutes les conditions, ne put être arrêté que par de rigoureuses loix, qui obligeaient une veuve de se brûler avec son mari, sur le seul fondement qu'elle pouvait avoir procuré sa mort, par l'avantage qu'elle trouvait à lui survivre. Cet usage subsiste encore dans quelques autres pays des Indes. Mais du tems de Méthold, on en avait adouci la rigueur à Golkonde. La loi n'ôtait aux veuves que la liberté de se remarier, en leur laissant néanmoins celle de se brûler par un simple mouvement de tendresse, & dans l'espérance de rejoindre l'objet de leur affection. Ce motif n'a souvent que trop de force, surtout dans de jeunes femmes qui se voient condamnées pour le reste de leur vie aux horreurs

Golkonde.

du veuvage. On peut même conclure du récit de Méthold, non-seulement que les femmes sont élevées dans des préjugés favorables à l'ancien usage, mais que toute la nation n'est pas fâchée qu'il se perpétue.

Il nous reste à parler des mines de Golkonde. Tavernier se vante d'être le premier Européen qui les ait visitées; il se trompe. Ce même Anglais Méthold, dont nous avons mêlé les observations avec celles de Tavernier, avait fait un voyage aux mines en 1622; & nous transcrirons son récit avant celui du voyageur Français.

Méthold ayant entendu parler avec admiration d'une mine de diamans, dont le roi de Golkonde s'était mis en possession, & qui attirait tous les jouailliers des pays voisins, ne put résister à la curiosité de la visiter. On attribuait cette découverte au hazard. Un berger, gardant son troupeau dans un champ écarté, avait donné du pied contre une pierre qui lui avait paru jeter quelque éclat. Il l'avait ramassée; & l'ayant vendue pour un peu de riz à quelqu'un qui n'en connaissait pas mieux la valeur, elle était passée de mains en mains, sans rapporter beaucoup de profit à ses maîtres, jusqu'à celles d'un marchand plus éclairé, qui, par de longues recherches, était parvenu enfin à découvrir la mine.

Méthold, également curieux de voir le lieu d'où l'on tirait une si riche production de la nature, & de connaître l'ordre qui s'observait dans le travail, entreprit ce voyage avec *Socore* & *Thomason*, tous deux employés comme lui au service de la compagnie anglaise dans le comptoir de Masulipatan. Golkonde.

Ils employèrent quatre jours à traverser un pays désert, stérile & rempli de montagnes. Cet espace leur parut d'environ cent huit milles d'Angleterre. Leur premier étonnement fut de trouver les environs de la mine fort peuplés, non-seulement par la multitude des ouvriers que le roi ne cessait pas d'y envoyer, mais encore par un grand nombre d'étrangers, que l'avidité du gain attirait de toutes les contrées voisines. Les trois Anglais se logèrent dans une hôtellerie assez commode; & pour suivre l'usage établi, ils rendirent une visite de civilité au gouverneur, qui était un bramine nommé *Raja Ravio*, établi par le roi pour recevoir les droits de la couronne, & pour conserver l'ordre entre quantité de nations différentes. Cet officier leur fit voir de fort beaux diamans, dont le plus précieux était de trente carats, & pouvait se tailler en pointe.

Le jour suivant, ils se rendirent à la mine. Elle n'est qu'à deux lieues de la ville de Golkonde. Le nombre des ouvriers ne montait pas

Golkonde.

à moins de trente mille. Les uns fouillaient la terre, les autres en remplissaient des tonneaux. D'autres puisaient l'eau qui s'amassait dans les ouvertures. D'autres portaient la terre de la mine dans un lieu fort uni, sur lequel ils l'étendaient à la hauteur de quatre ou cinq pouces; & la laissant sécher au soleil, ils la broyaient le jour suivant avec des pierres. Ils ramassaient avec soin tous les cailloux qui s'y trouvaient. Ils les cassaient sans aucune précaution. Quelquefois ils y trouvaient des diamans. Plus souvent ils n'en trouvaient pas. Mais on assura Méthold qu'ils connaissaient à la vue les terres qui donnaient le plus d'espérance, & qu'ils les distinguaient même à l'odeur. Il ne put douter du moins qu'ils n'eussent quelque moyen de faire cette distinction sans rompre les mottes de terres & les cailloux; car dans quelques endroits ils ne faisaient qu'égratigner un peu la terre; & dans d'autres, ils fouillaient jusqu'à la profondeur de dix ou douze brasses.

La terre de cette mine est rouge, avec des veines d'une matière qui ressemble beaucoup à de la chaux, quelquefois blanches & quelquefois jaunes. Elle est mêlée de cailloux qui se lèvent attachés plusieurs ensemble. Au lieu d'y faire des allées & des chambres comme dans les mines de l'Europe, on creuse droit en bas, & l'on fait

Golkonde.

comme des puits quarrés. Méthold ne peut assurer si les mineurs s'attachent à cette méthode pour suivre le cours de la veine, ou si c'est un simple effet de leur ignorance. Mais ils ont une manière de tirer l'eau des mines, qui lui parut préférable à toutes nos machines : elle consiste à placer les uns au-dessus des autres, un grand nombre d'hommes qui se donnent l'eau de mains en mains. Rien n'est plus prompt que ce travail ; & la diligence y est d'autant plus nécessaire, que l'endroit où l'on a travaillé à sec pendant toute la nuit, se trouverait le matin presque rempli d'eau.

La mine était affermée à un riche marchand, nommé *Marcanda*, de la tribu des orfèvres, qui en payait annuellement la somme de trois cens mille pagodes ; sans compter que le roi se réservait tous les diamans au-dessus de dix carats. Ce fermier général avait divisé le terrein en plusieurs portions quarrées, qu'il louait à d'autres marchands. Les punitions étaient très-rigoureuses pour ceux qui entreprenaient de frauder les droits : mais cette crainte n'empêchait pas qu'on ne détournât sans cesse quantité de beaux diamans. Méthold en vit deux de cette espèce qui approchaient chacune de vingt carats, & plusieurs de dix & de douze. Mais malgré le péril auquel on s'expose en les montrant, ils se vendent fort cher.

Golkonde.

Cette mine est située au pied d'une grande montagne, assez proche d'une rivière qui se nomme *Christena*. Le pays est naturellement si stérile, qu'il ne pouvait passer que pour un désert avant cette découverte. On admirait avec quelle promptitude il s'était peuplé, & l'on y comptait alors plus de cent mille hommes, ouvriers ou marchands. Les vivres y étaient d'autant plus chers, qu'on était obligé de les y apporter de fort loin ; & les maisons assez mal bâties, parce qu'on se formait des logemens proportionnés au peu de séjour qu'on y devait faire. Peu de tems après, un ordre du roi fit fermer la mine & disparaître tous les habitans. On s'imagina que le dessein de ce prince était d'augmenter le prix & la vente des diamans : mais quelques Indiens mieux instruits apprirent à Méthold, que cet ordre était venu à l'occasion d'une ambassade du Mogol, qui demandait au roi de Golkonde trois livres pesant de ses plus beaux diamans. Aussi-tôt que les deux cours se furent accordées, on recommença le travail ; & la mine était presque épuisée, lorsque Méthold quitta Masulipatan.

Ce pays produit aussi beaucoup de cryštal & quantité d'autres pierres transparentes, telles que des grenats, des améthystes, des topazes & des agates. Il s'y trouve beaucoup de fer &

Golkonde.

d'acier qui se transporte en divers endroits des Indes.

On ne connaît dans le pays aucune mine d'or ni de cuivre. Il se trouve dans un seul endroit des montagnes, une grande quantité de bézoart, qu'on tire du ventre des chèvres. Méthold parle avec admiration de la multitude de ces animaux qu'on ne cesse pas de tuer, pour chercher ces précieuses pierres dans leurs entrailles. Quelques-unes en donnent trois ou quatre, les unes longues, d'autres rondes, mais toutes fort petites. On a fait une expérience singulière sur ces chèvres. De quatre qui furent transportées à cent cinquante mille de leurs montagnes, on en ouvrit deux aussi-tôt après, & l'on y trouva des bézoarts. On laissa passer dix jours pour ouvrir la troisième, & l'on vit à quelques marques qu'elle en avait eu. Dans la quatrième, qui ne fut ouverte qu'un mois après, on ne trouva ni bézoarts, ni la moindre marque de pierre. Méthold en conclut que la nature produit dans ces montagnes quelqu'arbre ou quelque plante, qui servant de nourriture aux chèvres, sert à la production du bézoart. Il ajoute à cette courte relation, que la teinture, ou plutôt, dit-il, la peinture des toiles de ce pays (car les plus fines se peignent au pinceau) est la meilleure & la plus belle de toutes celles de l'Orient. La couleur dure autant que

Golkonde.

l'étoffe. On la tire d'une plante qui ne croît point dans d'autres lieux, & que les habitans nomment *chay*.

Le récit de Tavernier est plus étendu. Il s'était rendu dans le golfe persique, où l'espérance du gain & sa profession de jouaillier l'avaient engagé à acheter un grand nombre de perles. Il résolut d'entreprendre le voyage de Golkonde, pour se fournir de ce qu'il trouverait de plus riche dans les mines de diamans, & pour vendre au roi ses perles, dont la moindre était de trente-quatre carats. L'espèce de curiosité que peut inspirer ce voyage, nous empêche de rien retrancher de son itinéraire que plusieurs de nos lecteurs seront bien aises de suivre une carte à la main.

Il s'embarqua l'onzième jour de mai 1652, sur un grand vaisseau du roi de Golkonde, qui vient en Perse tous les ans, chargé de toiles fines & de chites, ou de toiles peintes, dont les fleurs sont au pinceau; ce qui les rend plus belles & plus chères que celles qui se font au moule. La compagnie hollandaise s'étant accoutumée à donner aux vaisseaux des rois de l'Inde un pilote, un sous-pilote & deux ou trois canonniers, il y avait six matelots Hollandais dans l'équipage du vaisseau. Les marchands Arméniens & Persans, qui passaient aux Indes pour

leur commerce, y étaient au nombre de cent. On avait aussi à bord cinquante-six chevaux que le roi de Perse envoyait au roi de Golkonde.

Après quelques jours de navigation, il s'éleva un vent de traverse des plus impétueux. Le bâtiment qu'on avait eu l'imprudence de laisser sècher pendant cinq mois au port de Bender-Abassi, commença bientôt à faire eau de toutes parts; & par un autre malheur, les pompes ne valaient rien. On fut obligé de recourir à deux balles de cuirs de Russie qu'un marchand portait aux Indes, où ces belles peaux, qui sont très-fraîches, servent à couvrir les lits de repos. Quatre ou cinq cordonniers qui se trouvaient heureusement à bord, entreprirent d'en faire des seaux qui ne tenaient pas moins d'une pipe, & rendirent un service important dans un si grand danger. A l'aide d'un gros cable, auquel on attacha autant de poulies qu'il y avait de seaux, on vint à bout, dans l'espace d'une heure ou deux, de tirer toute l'eau du vaisseau, par cinq grands trous qu'on fit en divers endroits du tillac.

Le tems étant devenu plus doux, on arriva le 2 de juillet au port de Masulipatan. Les facteurs Anglais & Hollandais y reçurent fort civilement Tavernier, & lui donnèrent plusieurs fêtes dans un beau jardin que les Hollandais ont à une demi-lieue de la ville. Mais apprenant le dessein

Golkonde.

qu'il avait de se rendre à Golkonde, ils l'avertirent que le roi n'achetait rien de rare ni de haut prix, sans avoir consulté Mirgimola son premier ministre & général de ses armées, qui faisait alors le siège de Gandicot, ville de la province de Carnatie, dans le royaume de Visapour. Tavernier ne balança point à prendre cette route. Il acheta une sorte de voiture qui se nomme *pallekis*, avec trois chevaux & six bœufs pour porter lui, ses valets & son bagage; & son départ ne fut différé que jusqu'au 21 de juillet.

Il fit trois lieues le premier jour pour aller passer la nuit dans un village nommé Nilmol. Le 22, il fit six lieues jusqu'à Vouhir, autre village avant lequel on passe une rivière sur un radeau; le 23, après une marche de six heures, il arriva dans un mauvais village qui se nomme Patemet, où la violence des pluies l'obligea de s'arrêter trois jours.

Le 27 n'ayant pu faire qu'une lieue & demie jusqu'à Bézoar, par des chemins que les grandes eaux avaient rompus, il s'y arrêta quatre autres jours. Une rivière qu'il avait à passer, s'était changée en torrent si rapide que la barque ne pouvait résister au courant, sans compter qu'il fallut du tems pour laisser passer les chevaux du roi de Perse. On les menait à Mirgimola, par la même raison qui forçait Tavernier de voir

ce ministre avant de se rendre à Golkonde. Pendant le séjour qu'il fit à Bézoar, il visita plusieurs pagodes. Le nombre en est plus grand dans cette contrée qu'en tout autre endroit des Indes, parce qu'à l'exception des gouverneurs & de quelques-uns de leurs domestiques qui sont mahométans, tous les peuples y sont idolâtres.

Golkonde.

Il partit de Bézoar le 31; & passant la rivière, qui était large alors d'une demi-lieue, il arriva trois lieues plus loin devant une grande pagode, bâtie sur une plate-forme où l'on monte par quinze ou vingt marches. On y voit la figure d'une vache d'un marbre fort noir, & quantité d'autres idoles. Les plus hideuses sont celles qui reçoivent le plus d'adorations & d'offrandes. Un quart de lieue au-delà, on traverse un gros village. Le même jour Tavernier fit encore trois lieues pour arriver dans un village nommé Kahkali, proche duquel on voit dans une petite pagode cinq ou six idoles de marbre assez bien faites. Le lendemain après une marche de sept heures, il alla descendre à *Condevir*, grande ville avec un double fossé revêtu de pierres de taille. On y arrive par un chemin qui est fermé de deux côtés d'une forte muraille, où, d'espace en espace, on voit quelques tours rondes peu capables de défense. Cette ville touche au levant d'une montagne d'une lieue de

Golkonde.

tour, environnée par le haut d'un bon mur; avec une demi-lune de cinquante en cinquante pas. Elle a dans son enceinte trois forteresses dont on néglige l'entretien.

Le 2 d'août, Tavernier & les compagnons de son voyage, ne firent que six lieues pour aller passer la nuit dans le village de *Copenour*. Le 3, après avoir fait huit lieues, ils entrèrent dans Adanqui, village assez considérable, qui est accompagné d'une fort grande pagode, où l'on voit les ruines de quantité de chambres qui avaient été faites pour les prêtres. Il reste encore dans la pagode quelques idoles mutilées, que ces peuples ne laissent pas d'adorer. Le 4, on fit huit lieues jusqu'au village de *Nosdrepar*, avant lequel on trouve, à la distance d'une demi-lieue, une grande rivière qui avait alors peu d'eau, parce que le tems des pluies n'était pas encore arrivé dans ce canton. Le 5, après huit lieues de chemin, on passa la nuit au village de Condecour. Le 6, on marcha sept heures pour arriver à Dakijé. Le 7, après avoir fait trois lieues, on traversa une ville qui se nomme *Nelour*, où les pagodes sont en grand nombre. Un quart de lieues plus loin on traversa une grande rivière, après laquelle on fit encore six lieues jusqu'au village de Gandaron. Le 8, on arriva par une marche de huit heures à Sereplé, qui n'est qu'un petit

Golkonde.

petit village. Le 9, on fit neuf lieues pour s'arrêter dans un fort bon village qui ſe nomme Ponter. Le 10, on marcha deux heures, & l'on paſſa la nuit à Senepgond, autre village conſidérable.

Le jour ſuivant, on arriva le ſoir à Paliacate, qui n'eſt qu'à quatre lieues de Senepgond : mais on en fit plus d'une dans la mer, où les chevaux avaient en pluſieurs endroits de l'eau juſqu'à la ſelle. Le véritable chemin eſt plus long de deux ou trois lieues. Paliacate eſt un fort qui appartient aux Hollandais, & dans lequel ils tiennent leur comptoir pour la côte de Coromandel. Ils y entretiennent une garniſon d'environ deux cens hommes, qui, joint à pluſieurs marchands & à quelques naturels du pays, en font une demeure aſſez peuplée. L'ancienne ville du même nom n'en eſt ſéparée que par une grande place. Les baſtions ſont montés d'une fort bonne artillerie, & la mer vient battre au pied. Mais c'eſt moins un port qu'une ſimple plage. Tavernier ſéjourna dans la ville juſqu'au lendemain au ſoir; & le gouverneur, qui ſe nommait *Pitre*, ne ſouffrit point qu'il eût d'autre table que la ſienne. Il lui fit faire trois fois, avec une confiance affectée, le tour du fort ſur les murailles, où l'on pouvait ſe promener facilement. La manière dont les habitans de Paliacate vont prendre l'eau qu'ils

Golkonde.

boivent, eſt aſſez remarquable. Ils attendent que la mer ſoit retirée pour aller faire ſur le rivage des ouvertures d'où ils tirent de l'eau douce qui eſt excellente.

Le 12, il partit de Paliacate ; & le lendemain, vers dix heures du matin, il entra dans Mandraſpatan, ou Madras, fort anglais qui porte auſſi le nom de Saint-Georges, & qui commençait alors à ſe peupler. Il s'y logea dans le couvent des capucins, où le P. Éphraim de Nevers & le P. Zénon de Baugé jouiſſaient paiſiblement de la protection du gouverneur. Saint-Thomé n'étant qu'à une demi-lieue de Madras, Tavernier viſita cette ville, dont les Portugais étaient encore en poſſeſſion. Mais leurs civilités ne purent l'empêcher de retourner le ſoir parmi les Anglais, avec leſquels il trouvait plus d'amuſement. Ils l'arrêtèrent juſqu'au 22, qu'étant parti le matin, il fit ſix lieues pour aller paſſer la nuit dans un gros village qui ſe nomme Servavaron.

Le 23, il la paſſa dans le bourg d'Oudecot, après avoir traverſé pendant ſept lieues un pays plat & ſablonneux, où l'on ne voit de toutes parts que des forêts de bambou d'une hauteur égale à nos plus hautes futaies. Il s'en trouve de ſi épaiſſes qu'elles ſont inacceſſibles aux hommes : mais elles ſont peuplées d'une prodigieuſe

quantité de singes. On avait raconté à Tavernier que les singes qui habitent un côté du chemin, étaient si mortels ennemis de ceux qui occupent les forêts du côté opposé, que si le hazard en fait passer un d'un côté à l'autre, il est étranglé sur le champ. Le gouverneur de Paliacate lui avait parlé du plaisir qu'il avait eu à les voir combattre, & lui avait appris comment on se procure ce spectacle. Dans tout ce canton le chemin est fermé de lieue en lieue, par des portes & des barricades, où l'on fait une garde continuelle, avec la précaution de demander aux passans où ils vont & d'où ils viennent; de sorte qu'un voyageur y peut marcher sans crainte & porter son or à la main. L'abondance n'y règne pas moins que la sûreté; & l'on y trouve à chaque pas l'occasion d'acheter du riz. Ceux qui veulent être témoins d'un combat de singes, font mettre dans le chemin cinq ou six corbeilles de riz, éloignées de quarante ou cinquante pas l'une de l'autre; & près de chaque corbeille cinq ou six bâtons de deux pieds de long & de la grosseur d'un pouce. On se retire ensuite un peu plus loin. Bientôt on voit les singes descendre des deux côtés du sommet des bambous, & sortir du bois pour s'approcher des corbeilles. Ils sont d'abord près d'une demi-heure à se montrer les dents. Tantôt ils avancent, tantôt ils reculent,

Golkonde.

Golkonde.

comme s'ils appréhendaient d'en venir au choc. Enfin les femelles qui sont plus hardies que les mâles, sur-tout celles qui ont des petits qu'elles portent entre leurs bras, comme une femme porte son enfant, s'approchent d'une proie qui les tente, & mettent la tête dans les corbeilles. Alors les mâles du parti opposé fondent sur elles & les mordent sans ménagement. Ceux de l'autre côté s'avancent aussi pour soutenir leurs femelles; & la mêlée devenant furieuse, ils prennent les bâtons qu'ils trouvent près des corbeilles, avec lesquels ils commencent un rude combat. Les plus faibles sont obligés de céder. Ils se retirent dans les bois estropiés de quelque membre, ou la tête fendue; tandis que les vainqueurs demeurant maîtres du champ de bataille, mangent avidement le riz. Cependant lorsqu'ils sont à demi rassasiés, ils souffrent que les femelles du parti contraire viennent manger avec eux.

Tavernier se disposant à partir pour Golkonde, se rendit le 15 au matin à la tente du nabab. Sa curiosité n'y manqua pas d'exercice. Ce général était assis, les jambes croisées & les pieds nuds, avec deux secrétaires près de lui. Cette posture n'eut rien de surprenant pour Tavernier, parce qu'elle est commune en Orient; non plus que la nudité des jambes & des pieds, parce

Golkonde.

que c'eſt l'uſage des plus grands ſeigneurs de Golkonde, ſur-tout dans leurs appartemens, où l'on ne marche que ſur de riches tapis. Mais il obſerva que le nabab avait tous les entre-deux des doigts des pieds pleins de lettres, & qu'il en avait auſſi quantité entre les doigts de la main gauche. Il en tirait tantôt de ſes mains, tantôt de ſes pieds, pour en dicter les réponſes à ſes ſecrétaires. Lui-même il en faiſait quelques-unes. Lorſque les ſecrétaires avaient achevé d'écrire, il leur faiſait lire leur lettre. Enſuite il y appliquait ſon cachet de ſa propre main; & c'était lui-même auſſi qui les donnait aux meſſagers qui devaient les porter. Aux Indes, ſuivant la remarque de Tavernier, toutes les lettres que les rois, les généraux d'armée & les gouverneurs de province envoïent par des gens de pied, arrivent beaucoup plus vîte que par d'autres voies. On rencontre de deux en deux lieues de petites cabanes où demeurent conſtamment deux ou trois hommes gagés pour courir. Le meſſager, qui arrive hors d'haleine, jete ſa lettre à l'entrée. Un des autres la ramaſſe, & ſe met à courir auſſi-tôt. Ajoutez qu'aux Indes, la plupart des chemins ſont comme des allées d'arbres, & que ceux qui ſont ſans arbres, ont, de cinq en cinq cens pas, de petits monceaux de pierres que les habitans des villages voiſins ſont obligés de blan-

Golkonde.

chir, afin que dans les nuits obſcures & pluvieuſes, ces couriers puiſſent diſtinguer leur route.

Pendant que Tavernier était dans la tente, on vint avertir le nabab qu'on avait amené quatre criminels à ſa porte. L'uſage du pays ne permet pas de les garder long-tems en priſon. La ſentence ſuit de près la conviction du crime. Mirgimola, ſans rien répondre, continua d'écrire & de faire écrire ſes ſecrétaires. Enſuite il ordonna tout d'un coup qu'on lui amenât les criminels. Après les avoir interrogés ſévèrement, & leur avoir fait confeſſer de bouche le crime dont ils étaient accuſés, il reprit ſes occupations. Pluſieurs officiers de ſon armée, qui entraient dans la tente, s'approchaient reſpectueuſement pour lui faire leur cour. Il ne répondait à leur ſalutation que par un ſigne de tête. Enfin ce ſilence ayant duré près d'une heure, il leva bruſquement la tête pour prononcer la ſentence des quatre criminels.

Tavernier alla deſcendre chez un jeune Hollandais, chirurgien du roi, que ce prince avait demandé inſtamment à *Cheteur*, envoyé de Batavia. Il ſe nommait *Pitre Delan*. Le roi de Golkonde ſe plaignait depuis long-tems d'un mal de tête, & les médecins l'exhortaient à ſe faire tirer du ſang en quatre endroits de la langue. Les chirurgiens du pays n'oſaient entreprendre

cette opération. Delan, dont on espérait un si grand service, fut attaché à la cour avec huit cens pagodes de gage. Quelques jours après le départ de l'envoyé, cet adroit jeune homme, qui avait déjà fait prendre une bonne opinion de son habileté, en publiant que la saignée était le moins difficile de tous les exercices de chirurgie, fut averti que le roi était résolu de le mettre à l'épreuve. Mais on lui déclara que ce prince voulait absolument que, suivant l'ordonnance des médecins, il ne lui tirât que huit onces de sang, & qu'avec un maître si redoutable, il ne devait rien donner au hazard. Delan, plein de confiance en ses propres lumières, ne balança point à se laisser conduire dans une chambre du palais par deux ou trois eunuques. Quatre vieilles femmes l'y vinrent prendre pour le mener au bain, où l'ayant déshabillé & bien lavé, elles lui parfumèrent tout le corps, particulièrement les mains. Elles lui firent prendre une robe à la mode du pays. Ensuite l'ayant mené devant le roi, elles apportèrent quatre petits plats d'or, que les médecins firent peser. Il fut averti encore qu'il devait se garder sur sa tête de passer les bornes de leur ordonnance. Il saigna le roi avec tant de bonheur ou d'adresse, qu'en pesant le sang avec les plats, on trouva qu'il n'en avait tiré que huit onces. Cette justesse & la légèreté de sa main,

Golkonde.

Golkonde.

paſsèrent pour des prodiges de l'art. Le monarque en fut ſi ſatisfait, qu'il lui fit donner ſur le champ trois cens pagodes, c'eſt-à-dire, environ ſept cens écus. La jeune reine & la mère-reine voulurent auſſi qu'il leur tirât du ſang. Tavernier, qui ne s'arrête à ce récit que pour faire connaître à nos chirurgiens ce qu'ils peuvent eſpérer aux Indes, s'imagine que la curioſité de le voir avait plus de part à cet empreſſement que le beſoin de ſe faire ſaigner. C'était, dit-il, un jeune homme des mieux faits, & jamais ces deux princeſſes n'avaient vu un étranger de ſi près. Delan fut conduit dans une chambre magnifique, où les femmes qui l'avaient préparé à ſaigner le roi, lui lavèrent encore les bras & les mains, & le parfumèrent ſoigneuſement. Enſuite elles tirèrent un rideau, & la jeune reine allongea le bras par un trou. Il la ſaigna fort habilement. La reine-mère n'ayant pas été moins ſatisfaite, il reçut une groſſe ſomme, avec quelques pièces de brocards d'or; & ces trois opérations le mirent dans une haute faveur à la cour.

Il paraît que ce fut ſous la protection de cet heureux chirurgien, que Tavernier entreprit de viſiter les mines de diamans. On lui conſeilla de commencer par la plus célèbre qui ſe nomme Raolkonda. Elle eſt ſituée à cinq journées de

Golkonde, & huit ou neuf de Visapour. Il n'y avait pas plus de deux cens ans qu'elle avait été découverte. Comme les souverains de ces deux royaumes étaient autrefois sujets de l'Indoustan & gouverneurs des mêmes provinces, qu'ils érigèrent en royaumes après leur révolte, on a cru long-tems en Europe que les diamans venaient des terres du grand-Mogol.

Golkonde.

En arrivant à Raolkonda, Tavernier alla saluer le gouverneur de la mine, qui commande aussi dans la province. C'était un Mahométan qui lui fit un accueil fort civil, & qui lui promit toutes sortes de sûretés pour son commerce, mais qui lui recommanda beaucoup de ne pas frauder les droits du souverain, qui sont de deux pour cent.

Aux environs du lieu d'où l'on tire les diamans, la terre est sablonneuse, & pleine de rochers & de taillis. Ces rochers ont plusieurs veines larges, tantôt d'un demi-doigt, tantôt d'un doigt entier; & les mineurs sont armés de petits fers crochus par le bout, qu'ils enfoncent dans ces veines pour en tirer le sable ou la terre. C'est dans cette terre qu'ils trouvent les diamans. Mais, comme les veines ne vont pas toujours droit, & que tantôt elles baissent ou elles haussent, ils sont contraints de casser ces rochers pour ne pas perdre leur trace. Après

Golkonde.

les avoir ouvertes, ils ramassent la terre ou le sable, qu'ils lavent deux ou trois fois pour en séparer les diamans. C'est dans cette mine que se trouvent les pierres les plus nettes & de la plus belle eau; mais il arrive souvent que pour tirer le sable des roches, ils donnent de si grands coups d'un gros levier de fer, qu'ils étonnent le diamant & qu'ils y mettent des glaces. Lorsque la glace est un peu grande, ils clivent la pierre, c'est-à-dire qu'ils la fendent, & plus habilement que nous. Ce sont les pièces qu'on nomme faibles en Europe, & qui ne laissent pas d'être de grande montre. Si la pierre est nette, ils ne font que la passer sur la roue, sans s'amuser à lui donner une forme, dans la crainte de lui ôter quelque chose de son poids. S'il y a quelque petite glace, ou quelques points, ou quelque petit sable noir ou rouge, ils couvrent toute la pierre de facettes pour cacher ses défauts. Une glace fort petite se couvre de l'arête d'une des facettes. Mais les marchands aimant mieux un point noir dans une pierre qu'un point rouge, on brûle la pierre qui est tachée d'un point rouge, & ce point devient noir.

On trouve auprès de cette mine quantité de lapidaires qui n'ont que des roues d'acier à-peu-près de la grandeur de nos assiettes de table. Ils ne mettent qu'une pierre sur chaque roue, qu'ils

Golkonde.

arroſent inceſſamment avec de l'eau, juſqu'à ce qu'ils aient trouvé le chemin de la pierre. Alors ils prennent de l'huile, & n'épargnent pas la poudre de diamant, qui eſt toujours à grand marché. Ils chargent auſſi la pierre beaucoup plus que nous. Tavernier vit mettre ſur une pierre cent cinquante livres de plomb. C'était à la vérité une grande pierre qui demeura à cent trois carats après avoir été taillée; & la grande roue du moulin, qui était à notre manière, était tournée par quatre nègres. Les Indiens ne croient pas que la charge donne des glaces aux pierres.

Le négoce ſe fait à la mine avec autant de liberté que de bonne foi. Outre ſes deux pour cent, le roi tire un droit des marchands, pour la permiſſion de faire travailler à la mine. Ces marchands, après avoir cherché un endroit favorable avec les mineurs, prennent une portion de terrein, à laquelle ils emploient un nombre convenable d'ouvriers. Depuis le premier moment du travail juſqu'au dernier, ils paient chaque jour au roi deux pagodes pour cinquante hommes, & quatre pagodes s'ils en emploient cent.

Les plus malheureux ſont les mineurs mêmes, dont les gages ne montent par an qu'à trois pagodes; auſſi ne font-ils pas ſcrupule, en cherchant dans le ſable, de détourner une pierre

Golkonde.

qu'ils peuvent dérober aux yeux; & comme ils sont nuds, à la réserve d'un petit linge qui leur couvre le milieu du corps, ils tâchent adroitement de l'avaler. Tavernier en vit un qui avait caché dans le coin de son œil, une pierre du poids d'un mengelin, c'est-à-dire d'environ deux de nos carats, & dont le larcin fut découvert. Celui qui trouve une pierre dont le poids est au-dessus de sept ou huit mengelins, reçoit une récompense; mais proportionnée à sa misère plutôt qu'à l'importance du service.

Les marchands qui se rendent à la mine pour ce riche négoce, ne doivent pas sortir de leur logement: mais chaque jour, à dix ou onze heures du matin, les maîtres mineurs leur apportent des montres de diamans. Si les parties sont considérables, ils les confient aux marchands pour leur donner le tems de les considérer à loisir. Il faut ensuite que le marché soit promptement conclu, sans quoi les maîtres reprennent leurs pierres, les lient dans un coin de leur ceinture, ou de leur chemise, & disparaissent pour ne revenir jamais avec les mêmes pierres; ou du moins s'ils les rapportent, elles sont mêlées avec d'autres qui changent absolument le marché. Si l'on convient de prix, l'acheteur leur donne un billet de la somme, pour l'aller recevoir du chéraf, c'est-à-dire d'un officier nommé pour

Golkonde.

donner & recevoir les lettres de change. Le moindre retardement au-delà du terme oblige de payer un intérêt ſur le pied d'un & demi pour cent par mois. Mais lorſque l'acheteur eſt connu, ils aiment mieux des lettres de change, pour Agra, pour Golkonde, ou pour Viſapour, & ſur-tout pour Surate, d'où ils font venir diverſes marchandiſes par les vaiſſeaux étrangers.

C'eſt un ſpectacle agréable de voir paraître tous les jours au matin les enfans des maîtres mineurs, & d'autres gens du pays, depuis l'âge de dix ans juſqu'à l'âge de quinze ou ſeize, qui viennent s'aſſeoir ſous un gros arbre dans la place du bourg. Chacun d'eux a ſon poids de diamans dans un ſac pendu d'un côté de ſa ceinture; & de l'autre une bourſe attachée, qui contient quelquefois juſqu'à cinq ou ſix cens pagodes d'or. Ils attendent qu'on leur vienne vendre quelques diamans, ſoit du lieu même ou de quelqu'autre mine. Quand on leur en préſente un, on le met entre les mains du plus âgé de ces enfans, qui eſt comme le chef des autres. Il le conſidère ſoigneuſement, & le fait paſſer à ſon voiſin, qui l'examine à ſon tour. Ainſi la pierre circule de main en main dans un grand ſilence, juſqu'à ce qu'elle revienne au premier. Il en demande alors le prix pour en faire le marché; & s'il l'achète trop cher, c'eſt pour ſon compte. Le ſoir, tous

Golkonde.

ces enfans font la fomme de ce qu'ils ont acheté. Ils regardent leurs pierres, & les mettent à part, fuivant leur eau, leur poids & leur netteté. Ils mettent le prix fur chacune, à-peu-près comme elles pourraient fe vendre aux étrangers. Enfuite ils les portent aux maîtres qui ont toujours quantité de parties à affortir, & tout le profit fe partage entre ces jeunes marchands, avec cette feule différence que le chef ou le plus âgé prend un quart pour cent de plus que les autres. Ils connaiffent fi parfaitement le prix de toutes fortes de pierres, que fi l'un d'eux, après en avoir acheté une, veut perdre demi pour cent, un autre eft prêt à lui rendre auffi-tôt fon argent.

Un jour fur le foir, Tavernier reçut la vifite d'un homme fort mal vêtu. Il n'avait qu'une ceinture autour du corps & un méchant mouchoir fur la tête. Après quelques civilités, il fit demander à Tavernier, par fon interprète, s'il voulait acheter quelques rubis; & tirant de fa ceinture quantité de petits linges, il en fit fortir une vingtaine de petites pierres. Tavernier en acheta quelques-unes, & ne fit pas difficulté de les payer un peu au-delà de leur prix, parce qu'il jugea qu'on n'était pas venu le trouver fans avoir quelque chofe de plus précieux à lui offrir. En effet, l'Indien l'ayant prié d'écarter fes gens, ne fe vit pas plutôt feul avec l'interprète & lui,

qu'il ôta le mouchoir ſous lequel ſes cheveux étaient liés. Il en tira un petit linge, qui contenait un diamant de quarante-huit carats & demi, de la plus belle eau du monde, & les trois quarts fort nets. Gardez-le juſqu'à demain, dit-il à Tavernier, pour l'examiner à loiſir. S'il eſt de votre goût, vous me trouverez hors du bourg à telle heure, & vous m'apporterez telle ſomme. Tavernier ne manqua pas de lui porter la ſomme qu'il avait demandée; à ſon retour à Surate, il trouva un profit conſidérable ſur cette pierre. Golkonde.

Quelques jours après, ayant reçu avis qu'un Français nommé *Boète*, qu'il avait laiſſé à Golkonde, pour recevoir & garder ſon argent, était attaqué d'une maladie dangereuſe, il ne penſa qu'à retourner dans le pays. Le gouverneur de la mine, ſurpris de le voir partir ſi-tôt, lui demanda s'il avait employé tout ſon argent. Il lui reſtait vingt mille pagodes, dont il regrettait effectivement de n'avoir pas fait l'emploi. Mais ſe croyant preſſé par l'avis qu'il avait reçu, il fit voir au gougerneur tout ce qu'il avait acheté, qui ſe trouva conforme au rôle du receveur des droits; il paya les deux pour cent; & ne déguiſant pas même qu'il avait acheté en ſecret un diamant de quarante-huit carats & demi, il ſatisfit avec la même fidélité pour cette pierre, quoique per-

Golkonde.

ſonne ne fût informé de ſon marché dans le bourg. Le gouverneur admirant ſa bonne foi, lui confeſſa naturellement qu'aucun marchand du pays n'aurait eu cette délicateſſe; & dans le mouvement de ſon eſtime, il fit venir les plus riches marchands de la mine, avec ordre d'apporter leurs plus belles pierres. Dans l'eſpace d'une heure ou deux, Tavernier employa fort avantageuſement ſes vingt mille pagodes. Après le marché, ce généreux gouverneur dit aux marchands qu'ils devaient diſtinguer un ſi galant homme, par quelque témoignage de reconnaiſſance & d'amitié. Ils conſentirent de fort bonne grace à lui faire préſent d'un diamant de quelque prix.

La manière de traiter entre ces marchands mérite particulièrement une obſervation. Tout ſe paſſe dans le plus profond ſilence. Le vendeur & l'acheteur ſont aſſis l'un devant l'autre comme deux tailleurs. L'un des deux ouvrant ſa ceinture, le vendeur prend la main droite de l'acheteur, & la couvre avec la ſienne de cette ceinture, ſous laquelle le marché ſe fait ſecrétement, quoiqu'en préſence de pluſieurs autres marchands qui peuvent ſe trouver dans la même ſalle; c'eſt-à-dire, que les deux intéreſſés ne ſe parlent, ni de la bouche, ni des yeux, mais ſeulement de la main. Si le vendeur prend toute la main de l'acheteur, ce ſigne exprime mille. Autant de

fois

fois qu'il la lui presse, ce sont autant de mille pagodes ou de mille roupies, suivant les espèces dont il est question. S'il ne prend que les cinq doigts, il n'exprime que cinq cens. Un doigt signifie cent. La moitié du doigt jusqu'à la jointure du milieu, signifie cinquante ; & le petit bout du doigt jusqu'à la première jointure, signifie dix. Il arrive souvent que, dans un même lieu & devant quantité de témoins, une même partie se vend sept à huit fois, sans qu'aucun autre que les intéressés sache à quel prix elle est vendue. A l'égard du poids des pierres, on n'y peut être trompé que dans les marchés clandestins. Lorsqu'elles s'achètent publiquement, c'est toujours aux yeux d'un officier du roi, qui sans tirer aucun bénéfice des particuliers, est chargé de peser les diamans ; & tous les marchands doivent s'en rapporter à son témoignage.

Golkonde.

Tavernier obtint du gouverneur une escorte de six cavaliers, pour sortir des terres de son gouvernement, qui s'étend jusqu'aux limites communes des royaumes de Visapour & de Golkonde. Elles sont marquées par une rivière large & profonde, dont le passage est d'autant plus difficile, qu'il ne s'y trouve ni pont ni bateau. On se sert, pour la traverser, d'une invention assez commune aux Indes. C'est un vaisseau rond de dix à douze pieds de diamètre, composé de

Golkonde.

branches d'osier, comme nos mannequins, & couvert de cuir de bœuf. On pourrait entretenir de bonnes barques, ou faire un pont sur cette rivière : mais les deux rois s'y opposent, parce qu'elle fait la séparation de leurs états. Chaque jour au soir, tous les bateliers des deux rives sont obligés de rapporter à deux officiers, qui demeurent de part & d'autre à un quart de lieue du passage, un état exact des personnes & des marchandises qui ont passé l'eau pendant le jour.

En arrivant à Golkonde, Tavernier apprit, avec chagrin, que son agent était mort, & que la chambre où il l'avait laissé, avait été scellée de deux sceaux ; l'un des cadis, qui est comme le chef de la justice, & l'autre du *cha-bander* ou *saban-dar*, qu'il compare à notre prévôt des marchands. Un officier de justice gardait la porte nuit & jour, avec deux valets qui avaient servi l'agent jusqu'à sa mort. Après avoir demandé à Tavernier si l'argent qui se trouvait dans la chambre était à lui, on en exigea des preuves, qui furent le témoignage des chérifs mêmes qui l'avaient compté par son ordre. On lui fit signer un papier par lequel il déclarait qu'on n'en avait rien détourné ; & les frais de ces procédures lui parurent si légers, qu'il admira également la fidélité & le désintéressement de la justice indienne.

Golkonde.

Il entreprit bientôt de visiter une autre mine de diamans, qui est dans le royaume de Golkonde, à sept journées de la capitale. Elle est proche d'un gros bourg, où passe la même rivière qu'il avait traversée en revenant de Raolkonda. De hautes montagnes forment une sorte de croissant à une lieue & demie du bourg; & c'est dans l'espace qui est entre le bourg & les montagnes, qu'on trouve le diamant. Plus on cherche, en s'approchant des montagnes, plus on découvre de grandes pierres; mais si l'on remonte trop haut, on ne rencontre plus rien. Ce voyage, suivant le calcul de Tavernier, est de cinquante-cinq lieues.

Il fut surpris de trouver aux environs de cette mine, jusqu'à soixante mille personnes qu'on y employait continuellement au travail. On lui raconta qu'elle avait été découverte depuis environ cent ans, par un pauvre homme, qui bêchant un petit terrein pour y semer du millet, avoit trouvé une pointe naïve, du poids d'environ vingt-cinq carats. La forme & l'éclat de cette pierre la lui avaient fait porter à Golkonde, où les négocians avaient reçu, avec admiration, un diamant de ce poids, parce que les plus gros qui fussent connus auparavant, n'étaient que de dix à douze carats. Le bruit de cette découverte n'ayant pas tardé à se répandre, plu-

Golkonde.

ſieurs perſonnes riches avaient commencé auſſitôt à faire ouvrir la terre; & l'on n'avait pas ceſſé d'y trouver quantité de grandes pierres. Il s'en trouvait en abondance depuis dix juſqu'à quarante carats; & quelquefois de beaucoup plus grandes, puiſque, ſuivant le témoignage de Tavernier, *Mirgimola*, ce même capitaine Indien, dont on a parlé, fit préſent au Grand-Mogol Aureng-zeb, d'un diamant de cette mine, qui peſait neuf cens carats avant que d'être taillé. Mais la plupart de ces grandes pierres ne ſont pas nettes, & leurs eaux tiennent ordinairement de la qualité du terroir. S'il eſt humide & marécageux, la pierre tire ſur le noir; s'il eſt rougeâtre, elle tire ſur le rouge; & ſuivant les autres endroits, tantôt ſur le verd, & tantôt ſur le jaune. Il paraît toujours ſur leur ſurface, une ſorte de graiſſe, qui oblige de porter ſans ceſſe la main au mouchoir pour l'eſſuyer.

A l'égard de leur eau, Tavernier obſerve qu'au lieu qu'en Europe nous nous ſervons du jour pour examiner les pierres brutes, les Indiens ſe ſervent de la nuit. Ils mettent dans un trou qu'ils font à quelque mur, de la grandeur d'un pied quarré, une lampe avec une groſſe mêche, à la clarté de laquelle ils jugent de l'eau & de la netteté de la pierre, qu'ils tiennent

Golkonde.

entre leurs doigts. L'eau que l'on nomme céleste, est la pire de toutes. Il est impossible de la reconnître, tandis que la pierre est brute. Mais pour peu qu'elle soit découverte sur le moulin, le secret infaillible pour bien juger de son eau, est de la porter sous un arbre touffu. L'ombre de la verdure fait découvrir facilement si elle est bleue.

On cherche les pierres dans cette mine par des méthodes qui ressemblent peu à celles de Raolkonda. Après avoir reconnu la place où l'on veut travailler, les mineurs applanissent une autre place à-peu-près de la même étendue, qu'ils environnent d'un mur d'environ deux pieds de haut. Au pied de ce petit mur, ils font de petites ouvertures pour l'écoulement de l'eau, & les tiennent fermées jusqu'au moment où l'eau doit s'écouler. Alors tous les ouvriers s'assemblent, hommes, femmes & enfans, avec le maître qui les emploie, accompagné de ses parens & de ses amis. Il apporte avec lui quelqu'idole, qu'on met debout sur la terre, & devant laquelle chacun se prosterne trois fois. Un prêtre qui fait la priere pendant cette cérémonie, leur fait à tous une marque sur le front, avec une composition de safran & de gomme, espèce de colle qui retient sept ou huit grains de riz qu'il applique dessus. Ensuite

Golkonde.

s'étant lavé le corps avec de l'eau, que chacun apporte dans un vase, ils se rangent en fort bon ordre, pour manger ce qui leur est présenté, dans un festin que le maître leur fait au commencement du travail.

Après ce repas, chacun commence à travailler. Les hommes fouillent la terre. Les femmes & les enfans la portent dans l'enceinte qui se trouve préparée. On fouille jusqu'à dix, douze & quatorze pieds de profondeur; mais aussi-tôt qu'on rencontre l'eau, il ne reste plus d'espérance. Toute la terre étant portée dans l'enceinte, on prend, avec des cruches, l'eau qui demeure dans les trous qu'on a faits en fouillant. On la jète sur cette terre pour la détremper: après quoi les trous sont ouverts pour donner passage à l'eau; & l'on continue d'en jeter d'autre par-dessus, afin qu'elle entraîne le limon, & qu'il ne reste que le sable. On laisse sécher tout au soleil; ce qui tarde peu dans un climat si chaud. Tous les mineurs ont des paniers à-peu-près de la forme d'un van, dans lesquels ils mettent ce sable pour le secouer, comme nous secouons le bled. La poussiere achève de se dissiper, & le gros est remis sur le fond qui demeure dans l'enceinte. Après avoir vanné tout le sable, ils l'étendent avec une manière de rateau qui le rend fort uni. C'est alors que se mettant tous ensem-

ble sur ce fond de sable, avec un gros pilon de bois, large d'un demi-pied par le bas; ils le battent d'un bout à l'autre de deux ou trois grands coups qu'ils donnent à chaque endroit. Ils le remettent ensuite dans les paniers; ils le vannent encore; ils recommencent à l'étendre; & ne se servant plus que de leurs mains, ils cherchent les diamans, en pressant cette poudre, dans laquelle ils ne manquent point de les sentir. Anciennement, au lieu d'un pilon de bois pour battre la terre, ils la battaient avec des cailloux, & delà venaient tant de glaces dans les pierres.

Golkonde.

Depuis trente ou quarante ans on avait découvert une autre mine entre Colour & Raolkonda. On y trouvait des pierres qui avaient l'écorce verte, belle, transparente, & qui paraissaient même plus belles que les autres; mais elles se mettaient en morceaux lorsqu'on commençait à les égriser, ou du moins elles ne pouvaient résister sur la roue. Le roi de Golkonde fit fermer la mine.

Il restait à visiter la mine de Bengale, qui est la plus ancienne de toutes les mines de diamans. On donne indifféremment à cette mine le nom de *Soumelpour*, qui est un gros bourg, proche duquel on trouve les diamans, ou celui de *Gouel*, rivière sablonneuse, dans laquelle

Golkonde.

on les découvre. La rivière de Gouel vient des hautes montagnes, qui sont éloignées d'environ cinquante cosses au midi, & va se perdre dans le Gange.

C'est en remontant que les recherches commencent. Lorsque le tems des grandes pluies est passé, ce qui arrive ordinairement au mois de décembre, on attend encore pendant tout le mois de janvier, que la rivière soit éclaircie, parce qu'alors elle n'a pas plus de deux pieds d'eau en divers endroits, & qu'elle laisse toujours quantité de sable à découvert. Vers le commencement de février, on voit sortir de Soumelpour & d'un autre bourg, qui est vingt cosses plus haut, sur la même rivière, & de plusieurs petits villages de la plaine, huit ou dix mille personnes de tous les âges qui ne respirent que le travail. Les plus experts connaissent à la qualité du sable s'il s'y trouve des diamans. On entoure ces lieux de pieux, de fascines & de terre, pour en tirer l'eau & les mettre tout-à-fait à sec. Le sable qu'on y trouve, sans le chercher jamais plus loin qu'à deux pieds de profondeur, est porté sur une grande place qu'on a préparée au bord de la rivière, & qui est entourée, comme à Raolkonda, d'un petit mur d'environ deux pieds. On y jete de l'eau pour le purifier; & tout le

reſte de l'opération reſſemble à celle des mineurs de Golkonde. Golkonde.

C'eſt de cette rivière que viennent toutes les belles pierres, qu'on appelle *pointes-naïves* : Elles ont beaucoup de reſſemblance avec celles qu'on nomme *pierres de tonnerre*. Mais il eſt rare qu'on en trouve de grandes.





CHAPITRE V.

Établissemens Français de la côte de Coromandel.

Pondichery.

NOUS trouvons dans notre recueil peu de détails sur les possessions européennes de cette côte, qui dépend en grande partie du royaume de Carnate, & qui est tributaire du Grand-Mogol. Ce royaume de Carnate était autrefois soumis au roi de Golkonde. Les Mahométans Mogols s'en sont emparés; & le pays est partagé comme dans tout le reste de l'Inde, entre le mahométisme & l'idolâtrie. Nous n'avons trouvé sur l'intérieur de ce royaume que quelques récits de missionnaires peu intéressans pour la curiosité du lecteur. Les villes de la côte sont célèbres par leur commerce, & fréquentées par toutes les nations de l'Europe. Les Portugais y possèdent Méliapour ou Saint-Thomé. Les Hollandais ont bâti le *fort de Gueldre* dans la ville de Paliacate; & les Anglais le fort de Saint-Georges, dans celle de Madras. On sait combien est riche & florissante cette colonie, rivale de Pondichery. L'intérêt national nous engage à

parler avec un peu plus d'étendue de cette colonie françaiſe, qui a eſſuyé tant d'alternatives de proſpérités & de diſgraces. Pondichery.

Un Français nommé Luillier eſt le ſeul qui nous ait donné quelques détails ſur Pondichery. Il s'était embarqué à l'Orient le 4 mars 1722, ſur un vaiſſeau de la compagnie des Indes. Dix jours qu'il paſſa d'abord dans la rade de Pondichery, avant de continuer ſa route vers le Bengale, ne lui donnèrent pas le tems d'acquérir beaucoup de connaiſſances ſur la colonie, qu'il n'eut le tems de viſiter qu'à ſon retour. Pondichery était déjà devenu le premier comptoir de la compagnie des Indes. L'auteur le place au douzième degré du nord. On commençait à ne rien épargner pour lui donner de l'éclat. Luillier croit ſon circuit d'environ quatre lieues, & le repréſente déjà très-peuplé, ſur-tout de Gentils, qui aiment beaucoup mieux, dit-il, la domination françaiſe que celle des Maures. Chaque état eſt reſſerré dans ſon quartier. On y conſtruiſit alors une nouvelle forteresse, près de laquelle quelques officiers Français avaient fait bâtir des maiſons : mais comme le pays a peu de bois pour les édifices, & que d'ailleurs il s'élève de tems en tems des vents fort impétueux, elles ne ſont que d'un étage. Outre ce nouveau fort, on en comptait neuf petits qui

Pondichery.

faisaient auparavant l'unique défense des murs. La garde était composée de trois compagnies d'infanterie française, & d'environ trois cens Topaïes, nom qu'on donne à des habitans naturels du pays, qu'on fait élever & vêtir à la manière de France. Il y avait à Pondichery trois maisons religieuses, l'une de jésuites, la seconde, de carmes, & la troisième, de capucins, qui se disaient curés de toute la ville & de l'église malabare. Le roi, pour donner du lustre à ce bel établissement, y avait établi depuis quelques années un conseil souverain. La compagnie y entretenait un gouverneur, un commandant militaire & un major.

On ne s'est arrêté à cette courte description, que pour faire comparer, dans la suite de cet article, l'état de Pondichery, tel qu'il était alors, avec ce qu'il est devenu dans l'espace de peu d'années.

Le vaisseau ayant remis à la voile le 22 de juillet pour le Bengale, on n'eut qu'un vent favorable jusqu'à la rade de Ballaford, où l'on arriva le 29. Ballaford est un lieu célèbre par le commerce de belles toiles blanches qui se nomment *sanas*, & de ces étoffes qui passent en France pour des écorces d'arbre, quoiqu'elles soient composées d'une soie sauvage qui se trouve dans les bois. On passa le lendemain devant le comptoir

des Anglais de l'ancienne compagnie, qui se nomme Calcuta, où l'on faisait bâtir alors de très-beaux magasins. Il est situé sur le bord du Gange, à huit lieues du comptoir de France. Comme divers particuliers ont fait bâtir des maisons à Calcuta, on le prendrait de loin pour une ville.

Pondichery.

On passa de même devant le comptoir des Danois, qui saluèrent le bâtiment français de treize coups de canon. C'est un honneur qu'il reçut de tous les vaisseaux européens qu'il rencontra jusqu'à la loge française. Elle porte le nom de Chandernagor. C'est une très-belle maison qui est située sur le bord d'un des deux bras du Gange. Elle a deux autres loges dans sa dépendance; celle de Cassambazar, d'où viennent toutes les soies dont il se fait un si grand commerce au levant, & celle de Ballaford. Tous ces établissemens sont situés dans le pays d'Ougly, province du royaume de Bengale.

Chandernagor n'est éloigné que d'une lieue de *Chinchurat*, grande ville, où les Hollandais & les Anglais de la nouvelle compagnie ont des comptoirs. Celui des Hollandais l'emporte beau coup sur l'autre, par la beauté des édifices. Les Portugais y ont deux églises, l'une qui appartenait aux jésuites, & l'autre aux augustins. La ville de Chinchurat est défendue par une citadelle qui sert de loge-

Pondichery.

ment au gouverneur. Le port eſt ſi ſpacieux, qu'il peut contenir trois cens vaiſſeaux à l'ancre. Les Banians, qui ſont les principaux marchands du pays, y ont leurs demeures & leurs magaſins.

La province d'Ougly eſt par le vingt-troiſième degré ſous le tropique du cancer. L'air y eſt fort groſſier & moins ſain qu'à Pondichery. Cependant la terre y eſt beaucoup meilleure. Elle produit toutes ſortes de légumes & d'herbes potagères, du froment, du riz en abondance, du miel, de la cire, & toutes les eſpèces de fruits qui croiſſent aux Indes. Auſſi le Bengale en eſt-il comme le magaſin. On y recueille quantité de coton, d'une plante dont la feuille reſſemble à celle de l'érable, & qui s'élève d'environ trois pieds. Le bouton qui le renferme, fleurit à-peu-près comme celui de nos gros chardons.

La compagnie tire de ſon comptoir d'Ougly diverſes ſortes de malles-molles; des caſſes, que nous nommons mouſſelines doubles; des *doréas*, qui ſont les mouſſelines rayées; des tangebs, ou des mouſſelines ſerrées; des amans, qui ſont de très-belles toiles de coton, quoique moins fines que les ſanas de Ballaford; des pièces de mouchoirs de ſoie, & d'autres toiles de coton. La grande ville de Daca, qui eſt éloignée de la loge d'environ cent lieues, fournit les meilleures & les plus belles bro-

deries des Indes, en or & en argent, comme en soie. Delà viennent les stinkerques, & les belles mousselines brodées qu'on apporte en France. C'est de Patna que la compagnie tire du salpêtre, & tout l'Orient, de l'opium. Les jamavars, les armoisins & les *cottonis*, qui sont des étoffes mêlées de soie & de coton, viennent de Cassambazar. En général, suivant la remarque de Luillier, les plus belles mousselines des Indes viennent de Bengale, les meilleures toiles de coton viennent de Pondichery, & les plus belles étoffes de soie à fleurs d'or & d'argent viennent de Surate.

Pondichery.

Le retour à Pondichery n'offrit rien de plus remarquable que les événemens ordinaires de la navigation. Jetons un coup d'œil rapide sur les progrès de la colonie depuis le voyage de Luillier, & sur l'état de Pondichery. Il fut entouré de murs en 1723. L'attention que les gouverneurs ont toujours eüe d'assigner le terrein aux particuliers qui demandaient la permission de bâtir, a formé comme insensiblement une ville aussi régulière que si le plan avait été tracé tout d'un coup. Les rues en paraissent tirées au cordeau. La principale, qui va du sud au nord, á mille toises de long, c'est-à-dire une demi-lieue parisienne ; & celle qui croise le milieu de la ville, est de six cens toises. Toutes les mai-

Pondichery.

ſons ſont contigues. La plus conſidérable eſt celle du gouverneur. De l'autre côté, c'eſt-à-dire au couchant, on voit le jardin de la compagnie planté de fort belles allées d'arbres, qui ſervent de promenades publiques, avec un édifice richement meublé, où le gouverneur loge les princes étrangers & les ambaſſadeurs. Les jéſuites ont dans la ville un beau collège, dans lequel douze ou quinze de leurs prêtres montrent à lire & à écrire, & donnent des leçons de mathématiques; mais ils n'y enſeignent pas la langue latine. La maiſon des miſſions étrangères n'a que deux ou trois prêtres, & le couvent des capucins en a ſept ou huit. Quoique les maiſons de Pondichery n'aient qu'un étage, celles des riches habitans ſont belles & commodes. Les Gentils y ont deux pagodes, que les rois du pays leur ont fait conſerver, avec la liberté du culte pour les Bramines; gens pauvres, mais occupés ſans ceſſe au travail, qui font toute la richeſſe de la ville & du pays. Leurs maiſons n'ont ordinairement que huit toiſes de long ſur ſix de large, pour quinze ou vingt perſonnes & quelquefois plus. Elles ſont ſi obſcures qu'on a peine à comprendre qu'ils aient aſſez de jour pour leur travail. La plupart ſont tiſſerands, peintres en toile ou orfèvres. Ils paſſent la nuit dans leurs cours ou ſur le toît, preſque nuds & couchés ſur

une

une ſimple natte : ce qui leur eſt commun à la vérité avec le reſte des habitans ; car Pondichery étant au douzième degré de latitude ſeptentrionale, & par conſéquent dans la zône-torride, non-ſeulement il y fait très-chaud, mais pendant toute l'année, il n'y pleut que ſept ou huit jours vers la fin d'octobre. Cette pluie qui arrive régulièrement, eſt peut-être un des phénomènes les plus ſinguliers de la nature.

Pondichery.

Les meilleurs ouvriers Gentils ne gagnent pas plus de deux ſous dans leur journée : mais ce gain leur ſuffit pour ſubſiſter avec leurs femmes & leurs enfans. Ils ne vivent que de riz cuit à l'eau, & le riz eſt à très-bon marché. Des gâteaux ſans levain, cuits ſous la cendre, ſont le ſeul pain qu'ils mangent, quoiqu'il y ait à Pondichery d'auſſi bon pain qu'en Europe. Malgré la ſécheresſe du pays, le riz, qui ne croît pour ainſi dire que dans l'eau, s'y recueille avec une prodigieuſe abondance ; & c'eſt à l'induſtrie, au travail continuel des Gentils, qu'on a cette obligation. Ils creuſent dans les champs, de diſtance en diſtance, des puits de dix à douze pieds de profondeur, ſur le bord deſquels ils mettent une eſpèce de baſcule avec un poids en dehors & un grand ſeau en dedans. Un Gentil monte ſur le milieu de la baſcule, qu'il fait aller en appuyant alternativement un pied de chaque côté,

Pondichery.

& chantant sur le même ton, suivant ce mouvement, en malabare, qui est la langue ordinaire du pays, *& un, & deux, & trois, &c.* pour compter combien il a tiré de seaux. Aussi-tôt que ce puits est tari, il passe à un autre. En général, cette nation est d'une adresse étonnante pour la distribution & le ménagement de l'eau. Elle en conserve quelquefois dans des étangs, des lacs & des canaux, après le débordement des grandes rivières, telles que le Coltam qui n'est pas éloigné de Pondichery. Les Mahométans, auxquels on donne ordinairement le nom de Maures, sont aussi fainéans que les Gentils sont laborieux.

La ville de Pondichery est à quarante ou cinquante toises de la mer, dont le reflux sur cette côte ne s'élève jamais plus de deux pieds. C'est une simple rade où les vaisseaux ne peuvent aborder. On emploie des bateaux pour aller recevoir ou porter des marchandises à la distance d'une lieue en mer; extrême incommodité pour une ville où rien ne manque d'ailleurs à la douceur de la vie. Les alimens y sont à très-vil prix. On y fait bonne chère en grosse viande, en gibier, en poisson. Si l'on n'y trouve point les fruits d'été qui croissent en Europe, le pays en produit d'autres qui nous manquent, & qui sont meilleurs que les nôtres.

Suivant le dernier dénombrement, on comptait

dans Pondichery cent vingt mille habitans, Chrétiens, Mahométans ou Gentils. La ville a plusieurs grands magasins, six portes, une citadelle, onze forts ou bastions, & quatre cens cinq pièces de canon, avec des mortiers & d'autres pièces d'artillerie. La réputation des Français, soutenue par la sage conduite de leurs gouverneurs, leur a fait obtenir de plusieurs princes Indiens des privilèges, des honneurs & des préférences qui doivent flatter la nation. La première faveur de cette espèce est de battre monnoie au coin de l'empereur Mogol; que les Hollandais n'ont encore pu se procurer par toutes leurs offres. Les Anglais en ont joui pendant quelques années; mais diverses révolutions les ont déterminés à l'abandonner. M. Dumas obtint cette grace en 1736, par lettres-patentes de Mahomet-Scha, empereur Mogol, adressées à Aly-Daoust-Kam, nabab ou viceroi de la province d'Arcatte. Elles étaient accompagnées d'un éléphant avec son harnois; présent qui ne se fait, chez les orientaux, qu'aux rois & aux plus puissans princes. M. Dumas, comprenant les avantages qu'il en pouvait tirer pour la compagnie, fit frapper tous les ans, depuis l'année 1735 jusqu'en 1741, qui fut celle de son retour en France, pour cinq à six millions de roupies. Cette monnoie est une pièce d'argent qui porte l'empreinte du Mogol, Pondichery.

Pondichery.

un peu plus large que nos pièces de douze ſous, & trois fois plus épaiſſe. Une roupie vaut quarante-huit ſols.

Pour comprendre de quelle utilité ce nouveau privilège fut à la compagnie, il faut ſavoir que le gouverneur, ſe conformant au titre des roupies du Mogol, mit dans celles de Pondichery la même quantité d'alliage, & qu'il établit le même droit de ſept pour cent. Par une évaluation facile, on a trouvé que, dans la marque de ces cinq à ſix millions, valant en eſpèce plus de douze millions de livres, la compagnie tirait un avantage de quatre cens mille livres par an. Ce produit augmente de jour en jour par le cours étonnant des roupies de Pondichery, qui ſont mieux reçues que toutes les autres monnoies de l'Inde. Non-ſeulement elles ſe font des lingots que la compagnie envoie, mais toutes les nations y portent leurs matières, ſur leſquelles l'hôtel de la monnoie profite ſuivant la quantité de l'alliage. Il n'y a que les pagodes & les ſequins qui puiſſent le diſputer, dans le commerce, à la monnoie de Pondichery. La pagode eſt l'ancienne monnoie des Indes. C'eſt une pièce d'or qui a préciſément la forme d'un petit bouton de veſte, & qui vaut huit livres dix ſous. Le deſſous, qui eſt plat, repréſente une idole du pays; & le deſſus, qui eſt rond, eſt marqué de petits

grains, comme certains boutons de manche. Le sequin est une véritable pièce d'or très-rafiné, qui vaut dix livres de notre monnoie. Il est un peu plus large qu'une pièce de douze sous, mais moins épais ; ce qui fait que tous les sequins sont un peu courbés. Il s'en trouve même de percés ; ce qui vient de l'usage que les femmes Indiennes ont de les porter au cou comme des médailles : ces pièces sont extrêmement communes dans le pays, & ne se frappent qu'à Venise. Elles viennent par les Venitiens, qui font un commerce très-considérable à Bassora, dans le fond du golfe persique, à Mocka, au détroit de Babel-Mandel, & à Gedda, qui est le port de la Mecque. Les Indiens y portent tous les ans une bien plus grande quantité de marchandises, que les Français, les Hollandais, les Anglais & les Portugais n'en tirent. Ils les vendent aux Persans, aux Egyptiens, aux Turcs, aux Moscovites, aux Polonais, aux Suédois, aux Allemands & aux Génois, qui vont les acheter dans quelqu'un de ces trois ports, pour les faire passer dans leurs pays, par la Méditerranée & par terre.

Pondichery.

Il convient dans cet article de faire connaître les monnoies qui sont en usage à Pondichery. Après les pagodes, il faut placer les roupies d'argent, monnoie assez grossière, qui n'ont pas

Pondichery.

tout-à-fait la largeur de nos pièces de vingt-quatre sous, mais qui sont plus épaisses du double. L'empreinte est ordinairement la même sur toute la côte de Coromandel. Une face porte ces mots : l'an.... du règne glorieux de Mahomet; & l'autre : cette roupie a été frappée à.... celles de Pondichery & de Madras portent également le nom d'Arcatte, parce que la permission de les frapper est venue du nabab de cette province : mais on distingue celles de Pondichery par un croissant qui est au bas de la seconde face, & celles de Madras par une étoile.

Les *fanons* sont de petites pièces d'argent, dont sept & demi valent une roupie, & vingt-quatre une pagode. Par conséquent le fanon vaut un peu moins de six sous.

On appelle *cache* une petite monnoie de cuivre, dont soixante-quatre valent un fanon. Ainsi la cache vaut un peu plus d'un denier.

Ces monnoies, quoiqu'en usage dans l'Inde entière, n'y ont pas la même valeur par tout; & la cause de cette différence, est qu'il y en a de plus ou moins fortes, & de plus ou moins parfaites pour le titre.

Dans le Bengale, on compte encore par *ponis*, qui ne sont pas des pièces, mais une somme arbitraire; comme nous disons en France une pistole. Il faut trente-six à trente-sept ponis pour

une roupie d'argent d'Arcatte. Ainsi le ponis vaut environ cinq liards de notre monnoie. Au-dessous sont les petits coquillages, dont on a parlé dans les relations d'Afrique & dans celles des Maldives, qui portent le nom de *coris*, & dont quatre-vingt font le ponis.

Pondichery.

L'établissement français de Pondichery s'est accru par les donations de quelques nababs qui ont eu besoin de ses secours, après la guerre que Thamas-Kouli-Kam ou Nadir-Scha, roi de Perse, porta dans l'Indostan.

Après l'infortune du Mogol, qui avait été fait prisonnier dans sa capitale, & dont les immenses trésors étaient passés entre les mains du vainqueur, quelques nababs ou vicerois de la presqu'île de l'Inde, jugèrent l'occasion d'autant plus favorable pour s'ériger eux-mêmes en souverains, qu'il n'y avait aucune apparence que le roi de Perse, déjà trop éloigné de ses propres états, & si bien récompensé de son entreprise, pensât à les venir attaquer dans une région qu'il connaissait aussi peu que les environs du cap de Comorin. Daoust-Aly-Kam, nabab d'Arcatte, le même qui avait accordé aux Français la permission de battre monnoie, se flatta de pouvoir former deux royaumes; l'un pour Sabder-Aly-Kam, son fils aîné, l'autre pour Sander-Saheb, son gendre, jeunes gens

Pondichery.

qui n'avaient que de l'ambition, sans aucun talent pour soutenir un si grand projet. Arcatte est une grande ville à trente lieues de Pondichery au sud-ouest; la plus mal propre qu'il y ait au monde.

Les Mogols qui avaient étendu leurs conquêtes dans cette partie de l'Inde, sous le règne du fameux Aureng-Zeb, avaient laissé subsister les royaumes de Trichenapaly, de Tanjaour, de Maduré, de Maissour & de Marava. Ces états étaient gouvernés par des princes Gentils, tributaires à la vérité de l'empereur Mogol, mais fiers & lents dans leur dépendance, qui se dispensaient quelquefois de payer le tribu, ou qui attendaient que l'empereur fît marcher ses armées pour les y contraindre. La plupart devaient à la cour de Dely, de très-grosses sommes qu'on avait laissé accumuler par la mollesse de Mahomet-Scha, plus occupé des plaisirs de son sérail, que de l'administration, dont il se reposait sur des ministres aussi voluptueux que lui. Daoust-Aly-Kam saisit cette occasion pour attaquer les princes voisins de son gouvernement. Il assembla une armée de vingt-cinq à trente mille chevaux, avec un nombre proportionné d'infanterie, dont il donna le commandement à Sabder & à Sander-Saheb. Leur premier exploit fut la prise de Trichenapaly, grande ville fort peuplée, à trente-cinq

lieues au ſud-oueſt de Pondichery. Cette capitale, inveſtie par l'armée des Maures le 6 mars 1736, fut emportée d'aſſaut le 26 du mois ſuivant. Sabder en abandonna le gouvernement à Sander-Saheb, ſon beau-frere, qui prit auſſi-tôt la qualité de nabab. Pondichery.

Après avoir ſoumis le reſte de cette contrée, ils tournèrent leurs armes vers le royaume de Tanjaour, dont ils aſſiégèrent la capitale. Le roi Sahagy s'y était renfermé avec toutes les troupes qu'il avait pu raſſembler. Cette place eſt ſi bien fortifiée, qu'après avoir inutilement pouſſé leurs attaques pendant près de ſix mois, ils furent obligés de changer le ſiège en blocus. Tandis que Sander-Saheb demeura pour y commander, Bara-Saheb, un de ſes frères, s'avança au ſud, avec un détachement de quinze mille chevaux, ſe rendit maître de tout le pays de Marava, du Maduré & des environs du cap de Comorin. Enſuite remontant le long de la côte de Malabar, il pouſſa ſes conquêtes juſqu'à la province de Travancor. Ce fut dans ces circonſtances que Sander-Saheb mit les Français en poſſeſſion de la terre de Xarical.

Tous les princes Gentils, alarmés d'une invaſion ſi rapide, implorèrent le ſecours du roi des Marattes. Ils lui repréſentèrent que leur religion n'était pas moins menacée que leurs états; &

Pondichery.

les principaux miniſtres de ce prince, dont la plupart ſont bramines, lui firent un devoir indiſpenſable de s'armer pour une cauſe ſi preſſante. Il ſe nommait Maha-Raja. Ses états ſont d'une grande étendue. On l'a vu ſouvent mettre en campagne cent cinquante mille chevaux, & le même nombre de gens de pied, à la tête deſquels il ravageait les états du Mogol, dont il tirait d'immenſes contributions. Les Marattes ſes ſujets ſont peu connus de nos géographes. La guerre fait leur principale occupation. Ils habitent au ſud-eſt des montagnes qui ſont derrière Goa, vers la côte de Malabar. La capitale de leurs pays eſt une ville très-conſidérable, qui ſe nomme Satera.

Les ſollicitations du roi de Tanjaour & des princes du même culte, jointes à l'eſpérance de piller un pays où depuis long-tems toutes les nations du monde venaient échanger leur or & leur argent, pour des marchandiſes, déterminèrent enfin le roi des Marattes à faire partir une armée de ſoixante mille chevaux, & de cent cinquante mille hommes d'infanterie, dont il donna le commandement à ſon fils aîné, *Ragogi-Bouſſola-Sena-Saheb-Soula*. Elle ſe mit en marche au mois d'octobre 1739. Daouſt-Aly-Kam, informé de ſon approche, rappella ſon fils & ſon gendre, qui tenaient encore le roi de Tanjaour

bloqué dans sa capitale. Il était question de mettre leurs propres états à couvert. Cependant ces deux généraux ne se déterminèrent pas tout d'un coup à s'éloigner de leurs conquêtes, & laissèrent avancer l'ennemi qui répandait le ravage & la terreur sur son passage. Daoust se hâta de rassembler tout ce qui lui restait de troupes avec lesquelles il alla se saisir des gorges de la montagne de Canamay, vingt-cinq lieues à l'ouest d'Arcatte; défilés très-difficiles, & qu'un petit nombre de troupes peut défendre contte une nombreuse armée.

Pondichery.

Les Marattes y arrivèrent au mois de mai 1740. Après avoit reconnu qu'il leur était impossible de forcer le nabab d'Arcatte dans son poste, ils campèrent à l'entrée des gorges, d'où ils firent tenter secrétement la fidélité du prince Gentil, qui gardait un autre passage avec cinq ou six mille hommes, & que Daoust avait cru digne de sa confiance. Ce prince fut bientôt corrompu par les promesses & par l'argent des Marattes. Les bramines levèrent ses difficultés en lui représentant que le succès de cette guerre pouvoit ruiner le mahométisme, & rétablir la religion de leurs pères. Il consentit à livrer le passage. Les Marattes continuant d'amuser le nabab par de légères attaques, y firent marcher leurs troupes & s'en saisirent le 19 de mai.

Pondichery.

Delà ils trouvèrent si peu d'obstacles au dessein de le surprendre par derrière, qu'ils s'approchèrent à deux portées de canon avant qu'il se défiât de son malheur. Lorsqu'on vint l'informer qu'il paraissait du côté d'Arcatte un corps de cavalerie, qui s'avançait vers le camp, il s'imagina que c'étaient les troupes de son gendre qui venaient le joindre. Mais il entendit aussi-tôt de furieuses décharges de mousqueterie, & la présence du danger lui fit ouvrir les yeux sur la trahison.

Aly-Kam son second fils, & tous ses officiers généraux, montant aussi-tôt sur leurs éléphans, se défendirent avec autant d'habileté que de valeur. Mais ils furent accablés d'un si grand feu & d'une si terrible décharge de frondes, que tout ce qu'il y avait de gens autour d'eux périt à leurs pieds ou prit la fuite. Le nabab & son fils, blessés de plusieurs coups, tombèrent morts de leurs éléphans, & leur chûte répandit tant de frayeur dans l'armée, que la déroute devint générale. La plupart des officiers furent tués ou foulés aux pieds par les éléphans, qui enfonçaient dans la boue jusqu'à la moitié des jambes. Il était tombé la nuit précédente une grande pluie qui avait détrempé la terre. Plusieurs guerriers qui étaient de ce combat, assurèrent que jamais champ de bataille n'avait présenté

un plus affreux ſpectacle de chevaux, de chameaux & d'éléphans bleſſés & furieux, mêlés, renverſés avec les officiers & les ſoldats, jetant d'horribles cris, faiſant de vains efforts pour ſe dégager des bourbiers ſanglans où ils étaient enfoncés, achevant d'étouffer ou d'écraſer les ſoldats qui n'avaient pas la force de ſe retirer. Pondichery.

Cityzor-Kam, général de l'armée Mogole, qui avait rendu d'importans ſervices à la compagnie, fut bleſſé de cinq coups de fuſil, & d'un coup de fronde qui lui creva un œil, & le renverſa de deſſus ſon éléphant. On doit faire obſerver qu'une décharge de frondes par le bras des Marattes, eſt auſſi redoutable que la plus violente mouſqueterie. Les domeſtiques de Cityzor, l'ayant vu tomber, l'emportèrent avant la fin du combat dans un bois voiſin, & ne pensèrent qu'à s'éloigner de l'ennemi. Après dix ou douze jours de marche, ils arrivèrent à Alamparvé, qui ſe nomme auſſi Jorobandel, à ſept ou huit lieues de Pondichery. Les principales bleſſures de leur maître étaient un coup de fuſil qui lui avait coupé la moitié de la langue & fracaſſé la moitié de la mâchoire; un autre qui pénétrait dans la poitrine, & trois coups dans le dos, avec un œil crevé. On lui envoya le chirurgien-major de la compagnie, qui paſſa près de lui vingt-cinq jours, ſans le pouvoir ſauver.

Pondichery.

La date de cette affreuse bataille est du 20 mai 1740. Les Marattes y firent un grand nombre de prisonniers, dont les principaux furent Taqua-Saheb, grand-divan, un des gendres de Daoust, & le nabab Eras-Kam-Mirzoutoir, commandant général de la cavalerie. Dans le pillage du camp, ils enlevèrent la caisse militaire, l'étendard de Mahomet, & celui de l'empereur. Ils emmenèrent quarante éléphans avec un grand nombre de chevaux. Le corps de Daoust-Aly-Kam fut trouvé parmi les morts: mais on ne put reconnaître celui de son fils, qui avait été sans doute écrasé, comme un grand nombre d'autres, sous les pieds des éléphans.

Le bruit de ce grand événement jeta dans toute la presqu'île de l'Inde une épouvante qui ne peut être représentée. On ne put se le persuader dans Pondichery, qu'à la vue d'une prodigieuse multitude de fugitifs, Maures & Gentils, qui vinrent demander un asyle avec des cris & des larmes, comme dans le lieu de toute la côte où ils se flattaient de trouver plus de secours & d'humanité. Bientôt le nombre en devint si grand que la prudence obligea de fermer les portes de la ville. Le gouverneur y était jour & nuit pour y donner ses ordres. Les maisons & les rues se trouvèrent remplies de grains & bagages. Tous les marchands Indiens de la ville & des lieux

Pondichery.

voiſins, qui avaient des effets conſidérables à Arcatte & dans les terres, s'empreſſaient de les mettre à couvert ſous la protection des Français. Le 25 de mai, qui était le cinquième après la bataille, la veuve du nabab Daouſt-Aly-Kam, toutes les femmes de ſa famille & ſes enfans, ſe préſentèrent à la porte de Valdaour, avec des inſtances pour être reçues dans la ville, où elles apportaient tout ce qu'elles avaient ramaſſé d'or, d'argent, de pierreries & d'autres richeſſes.

Cette poſition était délicate pour les Français; ils avaient à craindre que les Marattes, informés du lieu où toute la famille du nabab s'était retirée avec tous ſes tréſors, ne vinſſent attaquer Pondichery. D'un autre côté ils étaient perdus d'honneur dans les Indes, s'ils avaient fermé leurs portes à cette famille fugitive, qui commandait depuis long-tems dans la province, & qui n'avait jamais ceſſé de les favoriſer. Ajoutons que la moindre révolution pouvant changer la face des affaires, & faire reprendre aux Marattes le chemin de leur pays, Sabder-Aly-Kam & toute ſa race, ſeraient devenus ennemis irréconciliables de ceux qui leur auraient tourné le dos avec la fortune, & n'auraient penſé qu'à la vengeance. Le gouverneur aſſembla ſon conſeil. Il n'y déguiſa pas les raiſons qui rendaient la généroſité dangereuſe; mais il fit voir avec la

Pondichery.

même force que l'humanité, l'honneur, la reconnaissance, & tous les sentimens qui distinguent la nation française, ne permettaient pas de rejetter une famille si respectable, & tant de malheureux qui venaient se jeter entre ses bras. L'avis qu'il proposa, comme le sien, fut de les recevoir & de leur accorder la protection de la France. Ce parti fut généralement approuvé du conseil, & confirmé par les applaudissemens de tout ce qu'il y avait de Français à Pondichery.

On se hâta d'aller avec beaucoup de pompe au-devant de la veuve du nabab. Toute la garnison fut mise sous les armes, & borda les remparts. Le gouverneur, accompagné de ses gardes à pied & à cheval, & porté sur un superbe palanquin, se rendit à la porte de Valdaour, où la princesse attendait la décision de son sort. Elle était avec ses filles & ses neveux, sur vingt-deux palanquins, suivis d'un détachement de quinze cens cavaliers, de quatre-vingts éléphans, de trois cens chameaux, & de plus de deux cens voitures traînées par des bœufs, dans lesquelles étaient les gens de leur suite; enfin deux mille bêtes de charge. Après lui avoir fait connaître combien la nation s'estimait heureuse de pouvoir la servir, on la salua par une décharge du canon de la citadelle. Elle fut menée, avec les mêmes honneurs, aux logemens

qu'on


PRINCESSE MERE DU NABAB D'ARCATE.

qu'on avait déjà préparés pour elle & pour toute sa suite. Il ne manqua rien à la civilité des Français, & tous les officiers Mogols en témoignèrent une extrême satisfaction. Jamais la nation française ne s'était acquis plus de gloire aux Indes. Les apparences semblaient promettre plus de sûreté à la veuve du nabab, dans les établissemens anglais, hollandais, danois, tels que Porto-Novo, Tranquebar ou Négapatan, qui étaient plus proches & plus puissans que le nôtre. Mais venir d'elle-même, & sans aucune convention, se jeter sous la protection des Français, c'était déclarer hautement qu'elle avait pour eux plus d'estime & de confiance que pour toutes les autres nations de l'Europe.

Pondichery.

Cependant Sabder-Aly-Kam, fils aîné du malheureux Daoust, arriva près d'Arcatte deux jours après la bataille, avec un corps de sept à huit cens chevaux. Mais à la première nouvelle de ce désastre, il se vit abandonné de ses troupes, & réduit à se sauver avec quatre de ses gens, dans la forteresse de Velours. Sander-Saheb, son beau-frère, qui était sorti de Trichenapaly avec quatre cens chevaux, apprit aussi cette funeste nouvelle en chemin, & trouva tout le pays soulevé contre les Maures. Plusieurs petits princes, qui portent le titre de paliagaras, se déclarèrent pour les

Pondichery.

Marattes, jusqu'à tenter de l'enlever pour le livrer entre leurs mains. Il n'eut pas d'autre ressource que de retourner à Trichenapaly, & de s'y renfermer dans la forteresse. Le général des Marattes prit sa marche vers Arcatte, dont il se rendit maître sans opposition. La ville fut abandonnée au pillage & consumée en partie par le feu. Divers détachemens, qui furent envoyés pour mettre le pays à contribution, firent éprouver de toutes parts l'avarice & la cruauté du vainqueur. C'est un ancien usage parmi ces barbares, que la moitié du butin appartienne à leurs chefs. Ils exercèrent toutes sortes de violences, non-seulement contre les Mahométans, mais contre les Gentils mêmes qui avaient imploré leur secours, & qui les regardaient comme les protecteurs de leur religion. Ils portent avec eux des chaises de fer, sur lesquelles ils attachent nuds avec des chaînes, ceux dont ils veulent découvrir les trésors; & mettant le feu dessous, ils les brûlent jusqu'à ce qu'ils aient donné tout leur bien. On ne s'imaginerait point combien ils firent périr d'habitans par ce cruel supplice, ou par le poignard qui les vengeait de ceux qui n'avaient rien à leur offrir. Tous les lieux qui essuyèrent leur fureur furent presque entiérement détruits; ce qui avait fait un tort extrême aux manufactures de toile, dans un

pays où la plupart des Gentils exercent le métier de tisserand, dans lequel ils excellent.

Pondichery.

Tandis qu'ils répandaient la désolation dans la province d'Arcatte & dans les lieux voisins, Sabder-Aly-Kam, renfermé dans sa forteresse de Velours, leur fit des propositions d'accommodement. Après quelques négociations, le traité fut conclu à des conditions fort humiliantes. Sabder devait succéder à son père dans la dignité de nabab d'Arcatte; mais il s'obligeait de payer aux vainqueurs cent laques ou cinq millions de roupies, à restituer toutes les terres de Trichenapaly & de Tanjaour, à joindre ses troupes aux Marattes, pour en chasser Sander-Saheb qui était encore en possession de la ville, de la forteresse & de tout l'état de Trichenapaly; enfin à servir lui-même d'instrument pour rétablir tous les princes de la côte de Coromandel dans les domaines qu'ils possédaient avant la guerre. Quoique le général Maratte n'eût rien de plus favorable à desirer, une autre raison l'avait fait consentir à ce traité. Le roi de Golkonde commençait à s'alarmer des ravages qui s'étaient commis dans le Carnate. Il avait résolu d'en arrêter les progrès. Nazerzingue, souba de Golkonde, & fils de Nizam-Elmouk, premier ministre du Mogol, s'était mis en marche avec une armée de soixante mille chevaux & de cent

Pondichery.

cinquante mille hommes d'infanterie. En arrivant sur les bords de *Quichena*, qui n'est qu'à douze journées d'Arcatte, il avait été arrêté par le débordement de ce fleuve; mais le général Maratte, informé de son approche & du dessein qu'il avait de continuer sa marche après la retraite des eaux, craignit de perdre tous ses avantages à l'arrivée d'un ennemi si redoutable; & cette réflexion le disposa plus facilement à conclure avec Sabder.

La résistance des Français acheva de le déterminer. Avant cette incursion, un Maure, distingué par son rang, en avait donné avis au gouverneur de Pondichery son ami particulier. On ignore comment il s'était procuré ces lumières dans un si grand éloignement. Mais, à la nouvelle du premier mouvement des Marattes, le gouverneur Français avait pris toutes les mesures de la prudence pour se mettre à couvert. L'enceinte de la ville n'étant point encore achevée du côté de la mer, il avait fait élever une forte muraille, pour fermer l'intervalle de quarante à cinquante toises qui sont entre les maisons & le rivage. Il avait rétabli les anciennes fortifications; il en avait construit de nouvelles. La place avait été fournie de vivres & de munitions de guerre. Enfin, lorsque les Marattes étaient entrés dans la province, il avait fait prendre les

Pondichery.

armes non-ſeulement à la garniſon, mais encore à tous les habitans de la ville qui étaient en état de les porter. Les poſtes avaient été diſtribués; & ces préparatifs n'avaient pas peu contribué à attirer à lui tous les habitans des lieux voiſins, qui l'avaient regardé comme leur défenſeur après la bataille de Canamay.

L'événement juſtifia ſes précautions. Après avoir pris poſſeſſion d'Arcatte, le vainqueur menaça d'attaquer Pondichery avec toutes ſes forces, ſi les Français ne ſe hâtaient de l'appaiſer par des ſommes conſidérables. Il leur déclara ſes intentions par une lettre du 20 janvier 1741, où l'adreſſe & la fierté étaient également employées. N'ayant reçu, diſait-il, aucune réponſe à pluſieurs lettres qu'il avait écrites au gouverneur, il était porté à le croire ingrat & du nombre de ſes ennemis; ce qui le déterminait à faire marcher ſon armée contre la ville: les Français devaient ſe ſouvenir qu'il les avait anciennement placés dans le lieu où ils étaient, & qu'il leur avait donné la ville de Pondichery; auſſi ſe flattait-il encore que le gouverneur, ouvrant les yeux à la juſtice, lui enverrait des députés pour convenir du paiement d'une ſomme; & dans cette eſpérance, il voulait bien ſuſpendre les hoſtilités pendant quelques jours. Suivant l'uſage

Pondichery.

des Marattes & de la plupart des Gentils, qui n'écrivent jamais qu'en termes obſcurs, pour ne pas donner occaſion de les prendre par leurs paroles, il ajoutait que le porteur de ſa lettre avait ordre de s'expliquer plus nettement. En effet cet envoyé, qui était un homme du pays, dont le gouverneur connaiſſait la perfidie, par des lettres interceptées qu'il avait écrites à ſon père, demanda au nom des Marattes une ſomme de cinq cens mille roupies; & de plus, le paiement d'un tribut annuel, dont le général prétendait, ſans aucune apparence de vérité, que les Français étaient redevables à ſa nation depuis cinquante ans.

Le gouverneur crut devoir une réponſe civile à cette lettre. Mais il ne parla point des droits chimériques que les Marattes s'attribuaient ſur Pondichery, ni du tribut & de l'intérêt, ni des cinq cens mille roupies qu'ils demandaient avant toute eſpèce de traité, & qui feraient montées à plus de quinze millions de notre monnoie. Le ſilence, ſur des prétentions ſi ridicules, lui parut plus conforme aux maximes des Indiens. Peu de jours après, le général inſiſta ſur ſes demandes par une nouvelle lettre, qui paraît mériter, comme la ſeconde réponſe du gouverneur Français, d'obtenir place dans cette narration.

Pondichery.

« *Au gouverneur de Pondichery, votre ami*
» *Ragogi-Bouſſola-Senaſaheb-Souba :*
» *Ram Ram,*

» Je ſuis en bonne ſanté, il faut me mander » l'état de la vôtre.

» Juſqu'à préſent je n'avais pas reçu de vos » nouvelles; mais Capal-Caſſi & Atmarampan-» toulou viennent d'arriver ici, qui m'en ont » dit, & j'en ai appris d'eux.

» Il y a préſentement quarante ans que notre » grand roi vous a accordé la permiſſion de vous » établir à Pondichery : cependant, quoique » notre armée ſe ſoit approchée de vous, nous » n'avons pas reçu une ſeule lettre de votre » part.

» Notre grand roi, perſuadé que vous méritiez » ſon amitié, que les Français étaient des gens » de parole, & qui jamais n'auraient manqué » envers lui, a remis en votre pouvoir une » place conſidérable. Vous êtes convenus de lui » payer annuellement un tribut que vous n'avez » jamais acquitté. Enfin, après un ſi long tems, » l'armée des Marattes eſt venue dans ces can-» tons. Les Maures étaient enflés d'orgueil; » nous les avons châtiés. Nous avons tiré de » l'argent d'eux. Vous n'êtes pas à ſavoir cette » nouvelle.

Pondichery.

» Nous avons ordre de Maja-Raha, notre
» roi, de nous emparer des forteresses de Tri-
» chenapaly & de Gingy, & d'y mettre garni-
» son. Nous avons ordre aussi de prendre les
» tributs qui nous sont dus depuis quarante ans
» par les villes européennes du bord de la mer.
» Je suis obligé d'obéir à ces ordres. Quand
» nous considérons votre conduite & la manière
» dont le roi vous a fait la faveur de vous don-
» ner un établissement dans ses terres, je ne
» puis m'empêcher de vous dire que vous vous
» êtes fait tort en ne lui payant pas ce tribut.
» Nous avions des égards pour vous, & vous
» avez agi contre nous. Vous avez donné re-
» traite aux Mogols dans votre ville. Avez-vous
» bien fait? De plus, Sander-Kam a laissé sous
» votre protection les casenas de Trichenapaly
» & de Tanjaour, des pierreries, des éléphans,
» des chevaux, & d'autres choses dont il s'est
» emparé dans ces royaumes, ainsi que sa fa-
» mille : cela est-il bien aussi? Si vous voulez
» que nous soyons amis, il faut que vous nous
» remettiez ces casenas, ces pierreries, ces élé-
» phans, ces chevaux, la femme & le fils de
» Sander-Kam. J'enverrai de mes cavaliers, &
» vous leur remettrez tout. Si vous différez de
» le faire, nous serons obligés d'aller nous-
» mêmes pour vous y forcer, de même qu'au

» tribut que vous nous devez depuis quarante » ans.

Pondichery.

» Vous savez aussi ce qui est arrivé dans ce » pays à la ville de Bassin. Mon armée est fort » nombreuse. Il faut de l'argent pour ses dépenses. » Si vous ne vous conformez point à ce que je » vous demande, je saurai tirer de vous de quoi » payer la solde de toute l'armée. Nos vaisseaux » arriveront aussi dans peu de jours. Il faut donc » que notre affaire soit terminée au plutôt.

» Je compte que pour vous conformer à ma » lettre, vous m'enverrez la femme & le fils » de Sander-Kam, avec ses éléphans, ses che- » vaux, ses pierreries & ses casenas.

» Le 15 du mois de Ranjam. Je n'ai point » autre chose à vous mander ».

Loin d'être effrayé de ces menaces, le gouverneur Français y répondit en ces termes.

A Ragogi Boussola, &c.

« Depuis la dernière lettre que j'ai eu l'hon- » neur de vous écrire, j'en ai reçu une autre de » vous. Vos Alcoras m'ont dit qu'ils avaient » employés vingt-deux jours en chemin; & » qu'avant que de venir ici, ils avaient été à » Tanralour. Pendant que vous étiez près d'Ar- » catte, j'ai envoyé deux Français pour vous

Pondichery.

» ſaluer de ma part. Mais ils ont été arrêtés » & dépouillés en chemin, ce qui ne leur a pas » permis de continuer leur route. Enſuite la » nouvelle s'eſt répandue que vous étiez re- » tourné dans votre pays.

» Vous me dites que nous devons un tribut » à votre roi depuis quarante ans. Jamais la » nation françaiſe n'a été aſſujettie à aucun tri- » but. Il m'en coûterait la tête, ſi le roi de » France mon maître était informé que j'y euſſe » conſenti. Quand les princes du pays ont donné » aux Français un terrein ſur les ſables du bord » de la mer pour y bâtir une forteresſe & une » ville, ils n'ont point exigé d'autres condi- » tions que de laiſſer ſubſiſter les pagodes & la » religion des Gentils. Quoique vos armées » n'aient point paru de ce côté-ci, nous avons » toujours obſervé de bonne foi ces conditions.

» Votre ſeigneurie eſt ſans doute informée » de ce que nous venons faire dans ces contrées » ſi éloignées de notre patrie. Nos vaiſſeaux, » après huit à neuf mois de navigation, y ap- » portent tous les ans de l'argent pour acheter » des toiles de coton dont nous avons be- » ſoin dans notre pays. Ils y reſtent quelques » mois, & s'en retournent lorſqu'ils ſont char- » gés. Tout l'or & l'argent répandus dans » ces royaumes, viennent des Français. Sans

Pondichery.

» eux, vous n'auriez pas tiré un ſou de toute » la contrée que vous avez trouvée au con- » traire enrichie par notre commerce. Sur » quel fondement votre ſeigneurie peut-elle » donc nous demander de l'argent, & où le » prendrions-nous? Nos vaiſſeaux n'en appor- » tent que ce qu'il en faut pour les charger. » Nous ſommes même obligés ſouvent, après » leur départ, d'en emprunter pour nos dé- » penſes.

» Votre ſeigneurie me dit que votre roi nous » a donné une place conſidérable. Mais elle de- » vrait ſavoir que quand nous nous ſommes éta- » blis à Pondichery, ce n'était qu'un emplace- » ment de ſable qui ne rendait aucun revenu. Si » d'un village qu'il était alors, nous en avons » fait une ville, c'eſt par nos peines & nos tra- » vaux; c'eſt avec les ſommes immenſes que » nous avons dépenſées pour la bâtir & la for- » tifier, dans la ſeule vue de nous défendre » contre ceux qui viendraient injuſtement nous » attaquer.

» Vous dites que vous avez ordre de vous » emparer des forteresſes de Trichenapaly & » de Gingy. A la bonne heure, ſi cette proxi- » mité n'eſt pas pour vous une occaſion de de- » venir notre ennemi. Tant que les Mogols ont » été maîtres de ces contrées, ils ont toujours

Pondichery.

» traité les Français avec autant d'amitié que
» de distinction, & nous n'avons reçu d'eux
» que des faveurs. C'est en vertu de cette union
» que nous avons recueilli la veuve du nabab
» Aly-Daoust-Kam, avec toute sa famille que
» la frayeur a conduit ici, après la bataille où
» la fortune a secondé votre valeur. Devions-
» nous lui fermer nos portes, & les laisser ex-
» posés aux injures de l'air? Des gens d'honneur
» ne sont pas capables de cette lâcheté. La
» femme de Sander-Saheb, fille d'Aly-Daoust-
» Kam, & sœur de Sabder-Aly-Kam, y est aussi
» venue avec sa mère & son frère; & les autres
» ont repris le chemin d'Arcatte. Elle voulait
» passer à Trichenapaly, mais ayant appris que
» vous en faisiez le siège avec votre armée, elle
» est demeurée ici.

» Votre seigneurie m'écrit de remettre aux
» cavaliers que vous enverrez, cette dame, son
» fils, & les richesses qu'ils ont apportées dans
» cette ville. Vous qui êtes rempli de bravoure
» & de générosité, que penseriez-vous de moi
» si j'étais capable de cette bassesse? La femme
» de Sander-Saheb est dans Pondichery sous la
» protection du roi mon maître; & tout ce qu'il
» y a de Français aux Indes, perdront la vie
» avant que de vous la livrer. Vous me dites
» qu'elle a ici les trésors du Tanjaour & de

» Trichenapaly : je ne le crois pas, & je n'y » vois aucune apparence, puisque j'ai même » été obligé de lui fournir de l'argent pour » vivre & pour payer ses domestiques. Pondichery.

» Enfin vous me menacez, si je ne me con» forme pas à vos demandes, d'envoyer votre » armée contre nous, & d'y venir vous-même. » Je me prépare de mon mieux à vous recevoir, » & à mériter votre estime, en vous faisant » connaître que j'ai l'honneur de commander » à la plus brave de toutes les nations de la » terre, & qui se défend avec le plus d'intré» pidité contre une injuste attaque.

» Je mets au reste ma confiance dans le Dieu » tout-puissant, devant lequel les plus formi» dables armées sont comme la paille légère » que le vent emporte & dissipe de tout côté. » J'espère qu'il favorisera la justice de notre » cause. J'avais déjà entendu parler de ce qui » était arrivé à Bassin; mais cette place n'était » pas défendue par des Français ».

Cette réponse est un modele de noblesse & de modération. Le dernier mot est sublime.

Les précautions que cette lettre annonçait au général des Marattes, n'étaient pas une fausse menace. La ville était bien fournie de munitions de guerre & de bouche, & l'on n'y comptait pas moins de quatre à cinq cens pièces d'artille-

Pondichery.

rie. Le gouverneur avait fait descendre tous les équipages des vaisseaux qui se trouvaient dans la rade. Il avait armé les employés de la compagnie & tous les habitans Français, dont il avait formé un corps d'infanterie, qu'on exerçait tous les jours au service du canon & de la mousqueterie. Enfin il avait choisi parmi les Indiens ceux qui étaient en état de porter les armes; ce qui lui fit environ douze cens Européens, & quatre à cinq mille pions, Malabares ou Mahométans. Quoique dans l'occasion il y ait peu de fond à faire sur ces troupes Indiennes, la garde qu'on leur faisait monter sur les bastions & sur les courtines, soulageait beaucoup la garnison.

On demeura ainsi sous les armes jusqu'au mois d'avril 1741. Le général des Marattes employa ce tems à ravager ou à subjuguer tous les pays voisins; plus occupé néanmoins à faire du butin qu'à prendre des places pour les conserver. Trichenapaly fut celle qui lui opposa le plus de résistance. C'est une ville forte pour les Indes. Elle est environnée d'un bon mur, qui est flanqué d'un grand nombre de tours, avec une fausse braie, ou double enceinte & un large fossé plein d'eau. Les Marattes, après l'avoir entièrement investie, ouvrirent la tranchée le 15 de décembre, & formèrent quatre attaques qu'ils poussaient vigoureusement en sappant les

Pondichery.

murailles ſous des galeries fort bien conſtruites. Sander-Saheb commençait à s'y trouver extrêmement preſſé. Bara-Saheb ſon frere, qui défendait le Maduré avec quelques troupes, partit à la tête de ſept ou huit mille chevaux pour ſe jeter dans la ville; & ce ſecours aurait pu forcer les Barbares de lever le ſiège. Mais ayant appris ſa marche, ils envoyèrent au-devant de lui un corps de vingt mille cavaliers & dix mille pions, qui taillèrent en pièces ſa petite armée. Il périt lui-même après s'être glorieuſement défendu. Son corps fut apporté au général des Marattes, qui parut touché de la perte d'un homme extrêmement bien fait, & qui s'était ſignalé par une rare valeur. Il l'envoya couvert de riches étoffes, à Sander-Saheb ſon frère, pour lui rendre les honneurs de la ſépulture. Ce triſte événement découragea les aſſiégés. Ils manquaient depuis long-tems d'argent, de vivres & de munitions. Sander-Saheb, réduit à l'extrêmité, prit le parti de ſe rendre; & le vainqueur, content de ſa ſoumiſſion, lui laiſſa la vie & la liberté : mais ayant pris poſſeſſion de la place, le dernier jour d'avril 1741, il en abandonna le pillage à ſon armée.

Pendant le ſiège, il avait fait marcher du côté de la mer un détachement de quinze ou ſeize mille hommes, qui attaquèrent Porto-Novo, à ſept lieues au ſud de Pondichery; & qui ſe ren-

Pondichery.

dirent facilement maîtres d'une ville qui n'était pas fermée. Ils y enlevèrent tout ce qui se trouvait de marchandises dans les magasins hollandais, anglais & français. Cependant, par le soin qu'on avait eu de faire transporter à Pondichery la plus grande partie des effets de la compagnie de France, elle ne perdit que trois ou quatre mille pagodes, en toiles bleues, qui étaient encore entre les mains des tisserands & des teinturiers. De Porto-Novo, les Marattes passèrent à Goudelour, établissement anglais à quatre lieues au sud de Pondichery, qu'ils pillèrent malgré le canon du fort Saint David. Ils vinrent camper ensuite près d'Archiouac, à une lieue & demi de Pondichery; mais n'ayant osé s'approcher de la ville, ils allèrent se jeter sur Congymer & Sadras, deux établissemens des Hollandais dont ils pillèrent les magasins.

Enfin les chefs du détachement écrivirent au gouverneur Français; ils lui envoyèrent même un officier de distinction pour lui renouveller les demandes de leur général, & lui déclarer que sur son refus, ils avaient ordre d'arrêter tous les vivres qu'on transporterait à Pondichery, jusqu'au moment où le reste de leur armée, après la prise de Trichenapaly, qui ne pouvait tenir plus de quinze jours, viendrait attaquer régulièrement la place. Le gouverneur reçut fort

civilement

civilement cet envoyé. Il lui fit voir l'état de la ville & de l'artillerie, la force de la citadelle qu'on pouvait faire sauter d'un moment à l'autre, par les mines qu'on y avait disposées, & la quantité des vivres dont la place était munie. Il l'assura qu'il était dans la résolution de se défendre jusqu'à la dernière extrêmité, & qu'il ne consentirait jamais à des demandes qu'il n'avait pas le pouvoir d'accorder. Il ajouta qu'il avait fait embarquer, sur les vaisseaux qu'il avait dans la rade, les marchandises & les meilleurs effets de sa nation; & que si, par une suite d'événemens fâcheux, il voyait ses ressources épuisées, il lui serait facile de monter lui-même à bord avec tout ce qui lui resterait de Français, & de retourner dans sa patrie : d'où les Marattes devaient conclure qu'il y avait peu à gagner pour eux, & beaucoup à perdre. L'officier, qui n'avait jamais vu de ville si bien munie, ne put déguiser son admiration, & se retira fort satisfait des politesses qu'il avait reçues.

Pondichery.

Mais une circonstance légère contribua plus que toutes les fortifications de Pondichery à terminer cette guerre. Comme c'est l'usage aux Indes de faire quelque présent aux étrangers de considération, le gouverneur offrit à l'envoyé des Marattes dix bouteilles de différentes liqueurs de Nancy. Cet officier en fit goûter au général,

Pondichery.

qui les trouva excellentes. Le général en fit boire à sa maîtresse, qui les trouvant encore meilleures, le pressa de lui en procurer à toutes sortes de prix. Ragogi-Boussola, fort embarrassé par les instances continuelles d'une femme qu'il aimait uniquement, ne s'adressa point directement au gouverneur, dans la crainte de se commettre ou de lui avoir obligation. Il le fit tenter par des voies détournées; & les offres de ces agens montèrent jusqu'à cent roupies pour chaque bouteille. Le gouverneur heureusement informé de la cause de cet empressement, feignit d'ignorer d'où venaient des propositions si singulières, & témoigna froidement qu'il ne pensait point à vendre des liqueurs qui n'étaient que pour son usage. Enfin Ragogi-Boussola ne pouvant soutenir la mauvaise humeur de sa maîtresse, les fit demander en son nom, avec promesse de reconnaître avantageusement un si grand service. On parut regretter à Pondichery, d'avoir ignoré jusqu'alors les desirs du prince des Marattes; & le gouverneur se hâtant de lui envoyer trente bouteilles de ses plus fines liqueurs, lui fit dire qu'il était charmé d'avoir quelque chose qui pût lui plaire. Ce présent fut accepté avec une vive joie. Le gouverneur en reçut aussi-tôt des remerciemens, accompagné d'un passe-port, par lequel on le priait d'envoyer deux de ses

officiers pour traiter d'accommodement. Cette passion que ce général avait de satisfaire sa maîtresse, l'avait déjà porté à défendre toutes sortes d'insultes contre la ville & les Français. Pondichery.

Deux bramines, gens d'esprit, & solidement attachés à la nation française, furent députés sur le champ au camp des Marattes, avec des instructions & le pouvoir de négocier la paix. Ils y apportèrent tant d'adresse & d'habileté, que Ragogi-Boussola promit de se retirer au commencement du mois de mai; & loin de rien exiger des Français, il envoya au gouverneur, avant son départ, un serpent, qui est dans les cours Indiennes, le témoignage le plus authentique d'une sincère amitié.

Bientôt une conduite si sage & si généreuse attira au gouverneur de Pondichery des remerciemens & des distinctions fort honorables, de la cour même du Grand-Mogol. Il reçut une lettre du premier ministre de ce grand empire, avec un serpent & des assurances d'une constante faveur pour la nation.

Sabder-Aly-Kam, instruit par la renommée, autant que par les lettres de sa mère, des caresses & des honneurs que toute sa famille ne cessait pas de recevoir à Pondichery, se crut obligé de signaler sa reconnaissance. Non-seulement il se hâta d'écrire au gouverneur, pour

Pondichery.

lui marquer ce ſentiment par des expreſſions fort nobles & fort touchantes ; mais il joignit à ſes lettres un paravana, c'eſt-à-dire, un acte formel par lequel il lui cédait perſonnellement, & non à la compagnie, les Aldées ou les terres d'Archiouac, de Tedouvanatam, de Villanour, avec trois autres villages qui bordent au ſud le territoire des Français, & qui produiſent un revenu annuel de vingt-cinq mille livres. Il ſe rendit enſuite à Pondichery, avec Sander-Saheb ſon beau-frère.

Sur l'avis qu'on y reçut le 2 ſeptembre, que ces deux princes y devaient arriver le ſoir, le gouverneur fit dreſſer une tente à la porte de Valdaour. Il envoya au-devant d'eux trois de ſes principaux officiers, à la tête d'une compagnie des pions de ſa garde, avec des danſeuſes & des tamtams qui font toujours l'ornement de ces fêtes. Le nabab étant arrivé à la tente, y fut reçu par le gouverneur même qui s'y était rendu avec toute la pompe de ſa dignité. Il entra dans la ville pour ſe rendre d'abord au jardin de la compagnie, où ſa mère & ſa ſœur étaient logées. Les deux premiers jours furent donnés, ſuivant l'uſage des Maures, aux pleurs & aux gémiſſemens. Dans la viſite que le prince fit enſuite au gouverneur, il fut reçu avec tous les honneurs dûs à ſon rang, c'eſt-à-dire au

Pondichery.

bruit du canon, entre deux haies de la garnison qui était en bataille sur la place. Après avoir passé quelques momens dans la salle d'assemblée, il souhaita d'entretenir en particulier le gouverneur, qui le fit entrer dans une chambre avec quelques seigneurs de sa suite. Sabder employa les termes les plus vifs & les plus affectueux pour exprimer sa reconnaissance, en protestant qu'il n'oublierait jamais l'important service qu'il avait reçu du gouverneur & des Français. Lorsqu'il fut rentré dans la salle commune, on lui offrit le bétel; & suivant l'usage, à l'égard de ceux qu'on veut honorer singulièrement, on lui versa un peu d'eau rose sur la tête & sur ses habits. Mais de tous les présens qui lui furent offerts, il ne voulut accepter que deux petits vases, en filigrane de vermeil; & partant fort satisfait des honneurs & des politesses qu'il avait reçues, il envoya dès le même jour au gouverneur un serpent, avec le plus beau de ses éléphans.

L'année suivante, lorsque le chevalier Dumas quitta les Indes pour retourner en France, toute la reconnaissance du nabab parut s'accroître, avec le chagrin de perdre son bienfaiteur & son ami. Il lui envoya, pour monument d'une éternelle amitié, l'habillement & l'armure de

Pondichery.

ſon père Daouſt-Aly-Kam; préſent également riche & honorable.

Enfin, cette faveur fut couronnée par une autre; ce fut la dignité de nabab & de manſoupdar, qui donnait au chevalier Dumas le commandement de quatre azaris & demi, c'eſt-à-dire, de quatre mille cinq cens cavaliers Mogols, dont il était libre de conſerver deux mille pour ſa garde, ſans être chargé de leur entretien. Elle lui vint de la cour du Mogol, mais ſans doute à la recommandation du nabab d'Arcatte. Jamais aucun Européen n'avait obtenu cet honneur dans les Indes. Outre l'éclat d'une diſtinction ſans exemple, il en revenait un extrême avantage à la compagnie françaiſe, qui allait ſe trouver défendue par les troupes de l'Indouſtan, & par les généraux Mogols, collégues du gouverneur de Pondichery. Mais le chevalier Dumas qui ſollicitait depuis deux ans ſon retour en France, était preſqu'à la veille de ſon départ. Son zèle pour les intérêts de la compagnie, lui fit ſentir de quelle importance il était de faire paſſer ſon titre & ſes fonctions aux gouverneurs qui devaient lui ſuccéder. Il tourna tous ſes ſoins à cette entrepriſe; & les mêmes raiſons qui lui avaient fait obtenir la première grace, diſposèrent les Mogols à lui accorder la

Pondichery.

seconde. Il en reçut le firman, qui fut expédié au nom du grand-visir, généralissime des troupes de l'empire. En résignant le gouvernement de Pondichery à son successeur, dans le cours du mois d'octobre 1741, il le mit en possession du titre de nabab, & le fit reconnaître en qualité de mansoupdar, par les quatre mille cinq cens cavaliers, dont le commandement est attaché à cette dignité.

On sait généralement que le gouverneur Dupleix porta au plus haut dégré l'honneur du nom Français dans les Indes, qu'il rendit au nabab Mouzaferzingue des services encore plus essentiels que Dumas n'en avait rendu à Sabder-Aly-Kam, qu'il le rétablit dans ses états par la mort de Nazerzingue son concurrent, tué dans une bataille en 1750, que de nombreuses dépendances & de magnifiques présens furent la récompense de ce service. Dupleix reçut du Mogol le titre de nabab & des appointemens très-considérables. Il étala, dans les Indes un faste capable d'étonner ce peuple même, celui de l'univers à qui la pompe extérieure en impose le plus. Il est mort à Paris dans l'indigence. Il y avait rapporté l'habitude des manières royales qu'il mêlait avec adresse à l'urbanité française qu'il ne blessait pas. Mais toujours préoccupé du luxe asiatique, il affectait de mépriser le cor-

Pondichery.

tége ſimple, & peu nombreux qui accompagne ordinairement nos rois. Il ne faiſait pas réflexion que tout grand appareil eſt difficile à mouvoir, & que ce qui peut convenir au deſpote immobile & inviſible qui ſe montre une fois l'an à un peuple d'eſclaves, pourrait embarraſſer beaucoup nos monarques, qui dans leurs palais, toujours ouverts, vivent ſous les yeux de leurs ſujets.

Il ſuffira de rappeller ici que Pondichery pris par les Anglais dans la dernière guerre, & rendu par le traité de paix de 1763, ſort peu-à-peu de ſes ruines, & reprend par degrés ſon ancien commerce, quoiqu'elle n'ait plus la même puiſſance.

Nous trouvons auſſi un voyage d'un Français nommé Dellon, dans nos colonies de l'Inde; mais nous n'en pouvons rien tirer de curieux que l'hiſtoire d'une fourberie très-ſingulière & très-hardie, qui peut égayer nos lecteurs en finiſſant cet article.

Un Portugais, dont la fortune était fort dérangée, mais qui avait beaucoup d'eſprit & de hardieſſe, ayant eu l'occaſion de s'aſſurer qu'il reſſemblait parfaitement au comte de Sarjedo, un des plus grands ſeigneurs de Portugal, conçut le deſſein d'une fort audacieuſe entrepriſe. Le véritable comte de Sarjedo qui était alors à Liſbonne, était fils d'un ancien viceroi des Indes orientales, & qui s'y était fait aimer par la

douceur de son gouvernement. Il avait laissé à Goa un fils naturel qu'il avait enrichi par ses bienfaits, & qui tenait un rang distingué parmi les Portugais des Indes. Pondichery.

C'était avec le fils légitime de ce viceroi que l'avanturier avait une parfaite ressemblance. Louis de Mendoz Furtado, gouvernait alors les Indes. Mais son terme étant expiré, on attendait de jour en jour à Goa, qu'il lui vint un successeur de Lisbonne; & le bruit s'était déjà répandu que dom Pédre, régent de Portugal, pensait à nommer, pour cet emploi, le jeune comte de Sarjedo, dont le père l'avait rempli avec tant de succès & d'approbation. L'avanturier portugais voulant profiter de cette circonstance, partit de Lisbonne, se rendit à Londres, y prit un équipage de peu d'éclat, & s'embarqua avec deux valets de chambre qui ne le connaissaient pas, sur un vaisseau de la compagnie d'Angleterre, qui avait ordre d'aborder à Madras. Il était convenu de prix avec le capitaine pour son passage & pour celui de ses gens, & le paiement avait été fait d'avance. Il avait fait provision des petites commodités qui sont nécessaires sur mer, & qui servent à gagner l'affection des matelots, telles que de l'eau-de-vie, du vin d'Espagne & du tabac. Pendant les premiers jours, il garda beaucoup de réserve; &

Pondichery.

l'air de gravité qu'il affecta dans ses manières & dans son langage, disposa tout le monde à le croire homme de qualité. Ensuite il fit entendre aux Anglais, quoique par degrés, & dans des termes ambigus, qu'il était le comte de Sarjedo : mais en approchant de Madras, il prit ouvertement ce nom ; & pour expliquer son déguisement, il ajouta que le prince, régent de Portugal, n'ayant pu équiper une flotte assez nombreuse pour le conduire aux Indes, avec la pompe & la majesté convenable à son rang, lui avait ordonné de partir incognito ; parce que le terme de Mendoza était tout-à-fait expiré.

Les Anglais ajoutèrent de nouveaux honneurs à ceux qu'ils lui avaient déjà rendus, & le traitèrent avec les respects & les cérémonies qu'on observe à l'égard des vicerois. Ils s'applaudissaient du bonheur qu'ils avaient eu de le porter aux Indes, ne doutant point que sa reconnaissance pour les services qu'ils lui avaient rendus, ne le disposât, pendant le tems de son gouvernement, à rendre service à la compagnie, & particulièrement à ceux qui l'avaient obligé. Mais pour l'exciter encore plus à les favoriser dans l'occasion, à peine fut-il descendu au rivage, que tout le monde s'empressa de lui offrir tout l'argent dont il avait besoin, & c'était justement à quoi le faux comte s'était attendu. Il en prit de

toutes mains, des caiſſiers de la compagnie & de divers particuliers qui s'eſtimaient trop heureux & trop honorés de la préférence qu'il leur accordait, & qui ſe repaiſſaient déjà des grandes eſpérances dont il avait ſoin de les flatter. Non-ſeulement les Anglais lui ouvrirent leurs bourſes ; mais les Portugais qui étaient établis à Madras, & ceux qui demeuraient dans les lieux voiſins, vinrent en foule auprès de lui, pour lui compoſer une eſpèce de cour, ſans pouvoir déguiſer leur jalouſie de l'honneur que les Anglais avaient eu de le recevoir les premiers. Le comte reçut ſes nouveaux ſujets avec la gravité d'un véritable ſouverain, & leur tint un langage qui prévint juſqu'aux moindres ſoupçons.

Pondichery.

Les Portugais les plus riches lui offrirent auſſi de l'argent, & le ſupplièrent de ne pas épargner leur bourſe. A peine voulaient-ils recevoir les billets qu'il avait la bonté de leur faire. D'autres lui préſentèrent des diamans & des bijoux. Il ne refuſait rien : mais il avait une manière de recevoir ſi agréable & ſi ſpirituelle, qu'il ne ſemblait prendre que pour obliger ceux qui lui faiſaient des préſens. Il ſe donna des gardes, avec un grand nombre de domeſtiques, & ſon train répondit bientôt à la grandeur de ſon rang. Après s'être arrêté l'eſpace de quinze jours à Madras, il en partit avec un équipage

Pondichery.

magnifique & une ſuite nombreuſe, dont l'entretien lui coûtait peu, parce que dans tous les lieux de ſon paſſage, il n'y avait perſonne qui ne ſe crût fort honoré de le recevoir. En paſſant dans les comptoirs français & hollandais, il eut ſoin de ne rien refuſer de ce qui lui était offert; dans la crainte de les offenſer, diſait-il, s'il en uſait moins civilement avec eux qu'avec les Anglais. Les riches marchands & les perſonnes de qualité, Mahométans ou Gentils, ſuivirent l'exemple des Européens. Chacun cherchait à mériter les bontés d'un nouveau viceroi, qui devait jouir ſi-tôt du pouvoir de nuire ou d'obliger. Il tirait d'ailleurs un extrême avantage de l'eſtime & de l'affection qu'on avait eue pour le ſeigneur dont il s'attribuait le nom & la qualité. De tous les vicerois des Indes, c'était celui qui s'était fait le plus aimer. Il parcourut ainſi toute la côte de Coromandel & celle de Malabar, ſans ceſſer de recevoir de groſſes ſommes & des préſens. Il avait auſſi l'adreſſe d'acheter les pierreries & les raretés qu'il trouvait en chemin, remettant à les payer lorſqu'il ſerait à Goa.

Enfin il approcha de cette capitale de l'empire Portugais, où le bruit de ſon arrivée aux Indes s'était répandu depuis long-tems. Il y était attendu avec impatience. Mais il ſe contenta d'y envoyer

un de ses principaux domestiques, pour faire quelques civilités de sa part à celui qu'il honorait du nom de son frère, & qui était le fils naturel du vieux comte de Sarjedo. Ce seigneur se trouva incommodé lorsqu'il reçut la lettre du faux comte; & ne pouvant se rendre auprès de lui, il y envoya son fils aîné, que Dellon avait vu à Goa, & dont il parle avec éloge. Le comte lui fit un accueil fort civil, mais en gardant néanmoins toute la fierté que les Portugais observent avec leurs parens naturels. Comme il était fort bien instruit des affaires publiques & de celles de la maison de Sarjedo, il ne laissait rien échapper qui ne servît à confirmer l'opinion qu'on avait de lui. Il fit entendre sans affectation à celui qu'il nommait son neveu, & à d'autres seigneurs Portugais, qui étaient venus de Goa pour lui faire leur cour, qu'avant son entrée il était indispensablement obligé d'aller jusqu'à Surate, pour traiter de quelques affaires secretes avec les ministres du Grand-Mogol, qui devoient s'y rendre dans la même vue. Cet artifice lui fit éviter de passer à Goa, dont il n'approcha que de dix lieues. Cependant son cortège & sa bourse grossissaient de jour en jour, parce la noblesse des villes Portugaises, qui se trouvaient près de son passage, se rendait sans cesse auprès de lui, & que de tous côtés on lui ap-

Pondichery.

Pondichery.

portait des présens que sa civilité ne lui permettait pas de refuser.

Il s'avança vers Daman, où Dellon était depuis quelques mois; mais ce ne fut qu'après avoir fait avertir le gouverneur du jour auquel il y devait arriver. Il avait ordonné aussi qu'on lui préparât un logement hors de la ville, par la seule raison qu'il voulait éviter les cérémonies, & les remettre à son retour de Surate. On disposa, pour le recevoir, une maison que les jésuites ont à un quart de lieue de la ville. Il y alla descendre de son palanquin. Le gouverneur & toute la noblesse du pays s'y étaient rendus pour lui rendre leurs respects, & presque tous les Hollandais s'y rassemblèrent pour avoir l'honneur de le saluer. Un jésuite du collège de Daman, qui avait étudié à Coïmbre avec le véritable comte de Sarjedo, & croyait le connaître parfaitement, ne manqua point de se trouver avec le père recteur, pour le recevoir dans la maison qui lui était destinée. Il le vit. Il lui parla. Il fut si convaincu que c'était le comte de Sarjedo, qu'il n'en conçut aucun doute. Le lendemain de son arrivée, ce fourbe se trouva un peu incommodé d'une indigestion, qui lui avait causé quelques douleurs d'entrailles. Il demanda s'il n'y avait pas de médecin dans la ville. On fit appeller Dellon, qui eut à son tour l'honneur de le voir, & de lui

Pondichery.

rendre ses services. Il parut satisfait de ses remèdes. Cependant Dellon observa que ses airs de grandeur étaient affectés. Il fut même surpris que ce fier viceroi le reprît en public de quelques termes trop peu respectueux, dont il s'était servi en lui parlant; sans considérer qu'un étranger ne pouvait pas savoir toute la délicatesse de la langue portugaise. Mais cette facilité à s'offenser ne l'empêcha point de marquer au médecin Français beaucoup d'estime & de confiance, & de lui faire de magnifiques promesses, qui portèrent ses amis à le féliciter de l'occasion qu'il avait trouvée d'avancer sa fortune. Le comte fut guéri en peu de jours, & ne pensa qu'à continuer son voyage. Cependant il acheta dans la ville quantité de choses précieuses sans les payer. Il reçut de l'argent de divers Portugais : mais il se dispensa d'en donner à personne; & Dellon ne reçut aucun salaire pour ses soins & ses remèdes. Il partit enfin avec sa nombreuse suite. Elle fut même grossie du fils du gouverneur de Daman, qu'il eut la bonté d'y admettre à la prière de son père. Avec ce brillant équipage, il se rendit à Surate, où son premier soin fut de convertir tout son argent en pierreries. Ensuite, laissant toute sa suite dans la ville, il en partit avec un seul homme, sous le prétexte d'une conférence qu'il devait avoir à quelques lieues avec un ministre



Pondichery.

ſecret de Mogol. Mais ſon voyage fut beaucoup plus long qu'on ne ſe l'imaginait, puiſqu'on ne l'a pas revu depuis. Il eut l'honnêteté de faire dire, ſept ou huit jours après, à tous les gens de ſon cortège, qu'ils pouvaient s'en retourner, parce que ſes affaires ne lui permettaient pas de revenir ſi-tôt.



CHAPITRE



CHAPITRE VI.

Guzarate, Cambaye & Vissapour.

Guzarate.

Nous continuons de parcourir les dépendances du Mogol situées dans la partie occidentale, retournant sur nos pas du Coromandel à la côte de Malabar, & nous allons suivre le voyageur Mandeslo dans le Guzarate, à Cambaye & à Vissapour, avant d'entrer dans l'intérieur de l'empire Mogol, proprement nommé l'Indoustan.

On nous représente Mandeslo comme un de ces voyageurs extraordinaires, dans qui le desir de parcourir le globe de la terre est une passion, & qui lui sacrifient jusqu'à l'espérance de leur fortune. Il était né d'une famille distinguée dans le duché de Mecklenbourg; & dès l'enfance, il avait été page du duc de Holstein. Ce prince ayant pris la résolution d'envoyer MM. Crucius & Bruyman en Moscovie & en Perse, le jeune Mandeslo marqua tant d'empressement pour visiter des régions si peu connues dans sa patrie, qu'il obtint la permission, non-seulement de faire ce voyage à la suite des ambassadeurs, en qualité de

Guzarate.

gentilhomme de la chambre du duc, mais encore de se détacher de l'ambassade aussi-tôt que la négociation serait terminée en Perse, & d'exécuter le dessein qu'il avait de visiter le reste de l'Asie.

Il s'embarqua le 6 avril 1538, à Bender-Abassi sur un navire anglais de trois cens tonneaux & de vingt-quatre pièces de canon, avec deux marchands Anglais nommés *Hall* & *Mandley*, que le président du comptoir de Surate faisait venir d'Ispahan pour les affaires de leur compagnie. Nous passerons les détails de sa route pour le transporter tout de suite dans le Guzarate.

Amadabath, capitale de ce royaume, est située à vingt-trois degrés trente-deux minutes du nord, à dix-huit lieues de Cambaye, & quarante-cinq de Surate, sur une petite rivière qui se perd dans l'Indus à peu de distance de ses murs. Cette ville est grande & bien peuplée. Sa circonférence est d'environ sept lieues, en y comprenant les fauxbourgs & quelques villages qui en font partie. Ses rues font forts larges, ses édifices ont un air étonnant de grandeur & de magnificence, surtout les mosquées & le palais du gouverneur de la province. On y fait une garde continuelle, & la garnison est considérable, par la crainte où on est des Badures, peuples éloignés d'environ vingt-cinq lieues, qui ne reconnaissent point

l'autorité du Mogol, & qui se font redouter de ses sujets par leurs incursions. Guzarate.

L'Asie n'a presque point de nation ni de marchandises qu'on ne trouve dans Amadabath. Il s'y fait particulièrement une prodigieuse quantité d'étoffes de soie & de coton. A la vérité les ouvriers emploient rarement la soie du pays, & moins encore celle de Perse, qui est trop grosse & trop chère: mais ils se servent de soies chinoises qui sont très-fines, en les mêlant avec celle du Bengale, qui ne l'est pas tant, quoiqu'elle le soit plus que celle de Perse. Ils font aussi des brocards d'or & d'argent: mais ils y mêlent trop de clinquant; ce qui les rend fort inférieurs à ceux de Perse. Depuis que Mandeslo était arrivé à Surate, ils avaient commencé à fabriquer une nouvelle étoffe de soie & de coton à fleurs d'or, qu'on estimait beaucoup, & qui se vendait cinq écus l'aune. Mais l'usage en était défendu aux habitans du pays, & l'empereur se l'était réservé, en permettant néanmoins aux étrangers d'en transporter hors de ses états. On faisait librement dans les manufactures d'Amadabath, toutes sortes de satins & des velours de toutes couleurs; du taffetas; du satin à doubler, de fil & de soie; des alcatifs ou des tapis, à fond d'or, de soie & de laine, moins bons à la vérité que ceux de Perse; & toutes sortes de toiles de coton.

Guzarate.

Les autres marchandises qui s'y vendent le plus, sont le sucre candi, la cassonade, le cumin, le miel, le laque, l'opium, le borax, le gingembre sec & confit, les mirabolans, & toutes sortes de confitures; le salpêtre, le sel ammoniac & l'indigo, qui n'y est connu que sous le nom d'anil, & que la nature y produit en grande abondance. On y trouve aussi des diamans; mais comme on les y porte de Golkonde & de Visapour, on peut les avoir ailleurs à moindre prix. Le musc & l'ambre gris n'y sont pas des marchandises rares, quoique le pays n'en produise point.

Un commerce des plus considérables d'Amadabath, est celui du change. Les Banians font des traites & des remises pour toutes les parties de l'Asie, & jusqu'à Constantinople. Ils y trouvent d'autant plus d'avantages, que, malgré les depenses continuelles du Mogol pour l'entretien d'un grand nombre de soldats, dont l'unique office est de veiller à la sûreté publique, les rasbouts & d'autres brigands rendent les grands chemins fort dangereux.

D'un autre côté les marchandises ne paient rien à l'entrée ni à la sortie d'Amadabath. On est quitte pour un présent qui se fait au katual, d'environ quinze sous par charrette. Les seules marchandises de contrebande pour les habitans comme pour les étrangers, sont la poudre à

canon, le plomb & le salpêtre, qui ne peuvent se transporter sans une permission du gouverneur : mais on l'obtient facilement avec une légère marque de reconnaissance. Guzarate.

Cette riche & grande ville renferme dans son territoire vingt-cinq gros bourgs & deux mille neuf cens quatre-vingt-dix-huit villages. Son revenu monte à plus de six millions d'écus, dont le gouverneur dispose avec la seule charge de faire subsister les troupes qu'il est obligé d'entretenir pour le service de l'état, & particulièrement contre les voleurs, quoique souvent il les protège, jusqu'à partager avec eux le fruit de leurs brigandages.

Mandeslo employa plusieurs jours à visiter quelques tombeaux qui sont aux environs de la ville. On admire particulièrement celui qui est dans le village de Kirkées. C'est l'ouvrage d'un roi de Guzarate, qui l'a fait élever à l'honneur d'un juge qui avait été son précepteur, & dont on prétend que la sainteté s'est fait connaître par plusieurs miracles. Tout l'édifice, dans lequel on compte jusqu'à quatre cens quarante colonnes de trente pieds de hauteur, est de marbre, comme le pavé, & sert aussi de tombeau à trois rois qui ont souhaité d'y être ensevelis avec leurs familles. A l'entrée de ce beau monument, on voit une grande citerne remplie d'eau & ser-

Guzarate.

mée d'une muraille qui est percée de toutes parts d'un grand nombre de fenêtres. La superstition attire de ce lieu des troupes de pélerins. C'est dans le même village que se fait le meilleur indigo du pays.

Une lieue plus loin, on trouve une belle maison accompagnée d'un grand jardin; ouvrage d'un Grand-Mogol que l'auteur nomme Chou-Chimauw, après la victoire qu'il remporta sur le sultan Mahomet Begeran, dernier roi de Guzarate, & qui lui fit unir ce royaume à ces états. On n'oublia pas de faire voir à Mandeslo un tombeau qui se nomme *Bety-Chuit*, c'est-à-dire la honte d'une fille, & dont on lui raconta l'origine. Un riche marchand, nommé *Hajom-Majom*, étant devenu amoureux de sa fille, & cherchant des prétextes pour justifier l'inceste, alla trouver le juge ecclésiastique, & lui dit que dès sa jeunesse, il avait pris plaisir à planter un jardin; qu'il l'avait cultivé avec beaucoup de soin, & qu'on y voyait les plus beaux fruits; que ce spectacle causait de la jalousie à ses voisins, & qu'il en était importuné tous les jours; mais qu'il ne pouvait leur abandonner un bien si cher, & qu'il était résolu d'en jouir lui-même, si le juge voulait approuver ses intentions par écrit. Cet exposé lui fit obtenir une déclaration favorable, qu'il fit voir à sa fille : mais ne tirant

aucun fruit de son autorité ni de la permission du juge, il la viola. Mahomet Begeran, informé de son crime, lui fit trancher la tête, & permit que de ses biens on lui bâtît ce monument, qui rend témoignage du crime & de la punition.

C'est à peu de distance d'Amadabath, que commencent à s'élever les effroyables montagnes de Marva, qui s'étendent plus de soixante-dix lieues vers Agra, & plus de cent vers Ougen, domaine de Rana, prince qu'on croyait descendu en ligne directe du célèbre Porus. C'est là qu'est situé le château de Gurchitto, que sa situation, dans ces lieux inaccessibles, a fait passer long-temps pour imprenable, & que le Grand-Mogol n'a pas eu peu de peine à subjuguer. La montagne qui est entre Amadabath & Trappe, est le séjour d'un autre raja, que les bois & les déserts ont conservé jusqu'à présent dans l'indépendance. Le raja d'Ider est vassal de l'empire; mais sa situation lui donnant les mêmes avantages, il se dispense souvent d'obéir aux ordres du Mogol.

Un des plus beaux jardins d'Amadabath, est celui qui porte le nom de *Schahbag* ou jardin du roi. Il est situé dans le fauxbourg de Begampour, & fermé d'une grande muraille. On n'en admire pas moins l'édifice, dont les fossés

[redacted]
Guzarate.

ſont pleins d'eau & les appartemens très-riches. De là Mandeſlo ſe rendit, par un pont de pierres d'environ quatre cens pas de long, dans un jardin qu'on nomme *Nikcinabag*; c'eſt-à-dire joyau, & qui paſſe pour l'ouvrage d'une femme. Il n'eſt pas remarquable par ſa grandeur, non plus que le bâtiment qui l'accompagne; mais la ſituation de l'un & de l'autre eſt ſi avangeuſe, qu'elle fait découvrir toute la campagne voiſine, & qu'elle forme ſur les avenues du pont une des plus belles perſpectives que Mandeſlo eut jamais vues. Le milieu du jardin offre un grand réſervoir d'eau, qui n'eſt composé que d'eau de pluie pendant l'hiver, mais qu'on entretient pendant l'été avec le ſecours de pluſieurs machines, par leſquelles pluſieurs bœufs tirent de l'eau de divers puits fort profonds, qui ne tariſſent jamais. On y va rarement ſans rencontrer quelques femmes qui s'y baignent. Auſſi l'uſage en exclut-il les Indiens. Mais la qualité d'étranger en fit obtenir l'entrée à Mandeſlo. Tant de jardins dont la ville eſt environnée, & les arbres dont les rues ſont remplies, lui donnent de loin l'apparence d'une grande forêt. Le chemin qui ſe nomme *Baſchaban*, & qui conduit dans un village éloigné de ſix lieues, eſt bordé de deux lignes de cocotiers, qui donnent ſans ceſſe de l'ombre aux

Guzarate.

voyageurs. Mais il n'approche pas de celui qui mène d'Agra jusqu'à Brampour, & qui ne fait qu'une seule allée, dont la longueur est de cent cinquante lieues d'Allemagne. Tous ces arbres logent & nourrissent une incroyable quantité de singes, parmi lesquels il s'en trouve d'aussi grands que des lévriers, & d'assez puissans pour attaquer un homme ; ce qui n'arrive jamais néanmoins s'ils ne sont irrités. La plupart sont d'un verd-brun. Ils ont la barbe & les sourcils longs & blancs. Ces animaux que les banians laissent multiplier à l'infini, par un principe de religion, sont si familiers qu'ils entrent dans les maisons à toute heure, en si grand nombre & si librement, que les marchands de fruits & de confitures ont beaucoup de peine à conserver leurs marchandises. « Mandeslo en compta » un jour dans la maison des Anglais cinquante » à la fois, qui semblaient s'y être rendus ex- » près pour l'amuser par leurs postures & leurs » grimaces. Un autre jour qu'il leur avait jeté » quelques amandes, ils le suivirent jusqu'à sa » chambre, où ils s'accoutumèrent à lui aller » demander leur déjeûner tous les matins. » Comme ils ne faisaient plus difficulté de » prendre du pain & du fruit de sa main, il » en retenait quelquefois un par la patte, » pour obliger les autres à lui faire la gri-

Guzarate.

» mace, jusqu'à ce qu'il les vit prêts à se jeter » sur lui ».

Le gouverneur d'Amadabath entretient de son revenu, pour le service du Grand-Mogol, douze mille chevaux & cinquante éléphans. Il porte le titre de raja ou de prince. C'était alors un homme de soixante ans, qui se nommait Areb-Kam, & dont on faisait monter les richesses à plus de cinquante millions d'écus. Il avait marié depuis peu sa fille au second fils du Grand-Mogol; & pour l'envoyer à la cour, il l'avait fait accompagner de vingt éléphans, de mille chevaux & de six cens charrettes, chargées des plus riches étoffes & de tout ce qu'il avait pu rassembler de précieux. Sa cour était composée de plus de cinq cens personnes, dont quatre cens étaient ses esclaves. Ils étaient nourris tous dans sa maison; & l'on assura Mandeslo, que, sans compter ses écuries, où il nourrissait quatre à cinq cens chevaux & cinquante éléphans, sa dépense domestique montait, chaque mois, à plus de cent mille écus. Ses principaux officiers étaient vêtus magnifiquement. Pour lui, négligeant assez le soin de sa parure, il portait une veste de simple toile de coton, excepté les jours qu'il se faisait voir dans la ville ou qu'il la traversait pour se rendre à la campagne. Il paraissait alors dans l'équi-

Guzarate.

page le plus fastueux, assis ordinairement sur une espèce de trône, qui était porté par un éléphant couvert des plus riches tapis de Perse, escorté d'une garde de deux cens hommes, avec un grand nombre de beaux chevaux de main, & précédé de plusieurs étendards de diverses couleurs.

Mandeslo s'étend sur quelques visites qu'il lui rendit avec le directeur Anglais. « Il nous » fit asseoir, dit-il, près de quelques seigneurs » qui étaient avec lui. Quoiqu'il traitât d'affai- » res, il eut d'abord l'attention de nous entre- » tenir quelques momens; & je remarquai qu'il » prenait plaisir à me voir en habit du pays. » Il faisait expédier divers ordres; il en écrivait » lui-même. Mais ces occupations ne l'empê- » chaient pas d'avoir à la bouche une pipe qu'un » valet soutenait d'une main, & dont il allu- » mait le tabac de l'autre. Il sortit bientôt pour » aller faire la revue de quelques compagnies » de cavalerie & d'infanterie qui étaient rangées » en bataille dans la cour. Après avoir visité » leurs armes, il les fit tirer au blanc, pour » juger de leur adresse, & pour augmenter la » paie des plus habiles aux dépens de celle des » autres qu'il diminuait d'autant. Nous pensions » à nous retirer; mais il nous fit dire qu'il vou- » lait que nous dînassions avec lui. Dans l'in-

Guzarate.

» tervalle, on nous servit des fruits dont une
» bonne partie fut envoyée au comptoir anglais
» par son ordre. A son retour, il se fit apporter
» un petit cabinet d'or enrichi de pierreries,
» dont il tira deux laïettes. Dans l'une, il prit
» de l'*opium*, & dans l'autre, du *bengi*, espèce
» de poudre qui se fait des feuilles & de la
» graine de chenevis, & dont les Mogols pren-
» nent pour s'exciter aux voluptés des sens. Après
» en avoir pris une cuillerée, il m'envoya le
» cabinet. Il est impossible, me dit-il, que, pen-
» dant votre séjour d'Ispahan, vous n'ayez pas
» appris l'usage de cette drogue. Vous me ferez
» plaisir d'en goûter, & vous la trouverez aussi
» bonne que celle de Perse. J'eûs la complai-
» sance d'en prendre, & le directeur suivit mon
» exemple, quoique ni l'un ni l'autre nous n'en
» eussions jamais pris, & que nous y trouvassions
» peu de goût. Dans la conversation qui suivit,
» le gouverneur parla du roi de Perse & de sa
» cour en homme fort mécontent. Schah-Sefi,
» me dit-il, a pris le sceptre avec des mains
» sanglantes. Le commencement de son règne
» a coûté la vie à quantité de personnes de toute
» sorte de condition, d'âge & de sexe. La cruauté
» est héréditaire dans sa maison. Il la tient de
» Schah-Abbas son aïeul; & jamais il ne faut
» espérer qu'il se défasse d'une qualité qui lui

Guzarate.

» eſt naturelle. C'eſt la ſeule raiſon qui porte ſes » officiers à ſe jeter entre les bras du Mogol. Je » veux croire qu'il a de l'eſprit; mais de ce » côté même, il n'y a pas plus de comparaiſon » entre lui & le Mogol, qu'entre la pauvreté de » l'un & les immenſes richeſſes de l'autre. L'em- » pereur mon maître a de quoi faire la guerre à » trois rois de Perſe.

» Je me gardai bien d'entrer en conteſtation » avec lui ſur une matière ſi délicate. Je lui » dis qu'il était vrai que ce que j'avais vu des » richeſſes de Perſe, n'était pas comparable avec » ce que je commençais à voir dans les états du » Grand-Mogol; mais qu'il fallait avouer auſſi » que la Perſe avait un avantage ineſtimable » qui conſiſtait en un grand nombre de kiſil- » bachs, (1) avec leſquels le roi de Perſe était en » état d'entreprendre la conquête de toute l'Aſie. » Je lui tenais ce langage à deſſein, parce que je » ſavais qu'il était kiſilbach, & qu'il ſerait flatté » de l'opinion que je marquais de cette milice. » En effet il me dit qu'il était forcé d'en de- » meurer d'accord; & ſe tournant vers un ſei- » gneur qui était Perſan comme lui, il lui dit: » *je crois que ce jeune homme a du cœur, puiſqu'il* » *parle avec tant d'eſtime de ceux qui en ont.*

(1) Milice de Perſe.

Guzarate.

» Le dîner fut servi avec plus de pompe que » le précédent. Un écuyer tranchant, assis au » milieu des grands vases dans lesquels on ap- » portait les viandes, en mettait avec une cuil- » ler dans de petits plats qu'on servait devant » nous. Le gouverneur même nous servit quel- » quefois pour nous témoigner son estime par » cette marque de faveur. La salle était remplie » d'officiers de guerre, dont les uns se tenaient » debout la pique à la main, & les autres étaient » assis près d'un réservoir d'eau qui s'offrait dans » le même lieu. Après le dîner, le gouverneur, » en nous congédiant, nous dit qu'il regrettait » que ses affaires ne lui permissent pas de nous » donner le divertissement des danseuses du pays».

Ce seigneur était homme d'esprit, mais fier & d'une sévérité dans son gouvernement qui tenait de la cruauté. Dans un autre dîner, il déclara qu'il voulait donner le reste du jour à la joie. Vingt danseuses, qui furent averties par ses ordres, arrivèrent aussi-tôt, se dépouillèrent de leurs habits, & se mirent à chanter & à danser nues, avec plus de justesse & de légèreté que nos danseurs de corde. Elles avaient de petits cerceaux, dans lesquels un singe n'aurait pas passé avec plus de souplesse. Tous leurs mouvemens se faisaient en cadence, au son d'une musique qui était composée d'une timbale, d'un haut-bois &

de quelques petits tambours. Elles avaient dansé deux heures, lorsque le gouverneur demanda une autre troupe de danseuses. On vint lui dire qu'elles étaient malades, & qu'elles ne pouvaient danser ce jour-là. Il renouvella le même ordre, auquel il ajouta celui de les amener dans l'état où elles étaient; & ses gens répétant la même excuse, il tourna son ressentiment contr'eux. Ces malheureux qui craignaient la bastonade, se jetèrent à ses pieds, & lui avouèrent que les danseuses n'étaient pas malades, mais qu'étant employées dans un autre lieu, elles refusaient de venir, parce qu'elles savaient que le gouverneur ne les payerait point. Il en rit. Cependant il les fit amener sur le champ par un détachement de ses gardes, & lorsqu'elles furent entrées dans la salle, il ordonna qu'on leur tranchât la tête. Elles demandèrent la vie avec des pleurs & des cris épouvantables. Mais il voulut être obéi; & l'exécution se fit aux yeux de toute l'assemblée, sans que les seigneurs osassent intercéder pour ces misérables, qui étaient au nombre de huit.

Guzarate.

Cet étrange spectacle causa beaucoup d'étonnement aux étrangers. Le gouverneur s'en apperçut, se mit à rire, & leur dit: pourquoi cette surprise, messieurs? Si j'en usais autrement, je ne serais bientôt plus maître dans Amadabath. Il faut prévenir par la crainte, le mépris qu'on ferait de mon autorité. Ainsi les despotes se ren-

Guzarate.

dent justice. Ils avouent qu'ils ne peuvent échapper au mépris qu'en inspirant la crainte, & ils ne sentent pas que par là même ils sont très-méprisables.

Mandeslo partit pour Cambaye, avec un jeune facteur Anglais, qui ne faisait ce voyage que pour l'obliger, & par l'ordre du directeur. La crainte des rasbouts lui fit prendre une escorte de huit pions, c'est-à-dire, de huit soldats à pied, armés de piques & de rondaches, outre l'arc & les flèches. Cette milice est d'autant plus commode qu'elle ne dédaigne pas de servir de laquais, & qu'elle marche toujours à la tête des chevaux. Elle se loue d'ailleurs à si bas prix, qu'il n'en coûta que huit écus à Mandeslo pour trois jours, pendant lesquels il fit treize lieues. On en compte huit jusqu'au village de Serguntra, dans lequel il ne vit rien de plus remarquable qu'une grande citerne où l'eau de pluie se conserve pendant toute l'année. Cinq lieues de plus le firent arriver à la vue de Cambaye. Il s'y logea chez un marchand More, dans l'absence du facteur Anglais de cette ville.

Cambaye.

Cambaye est située à seize lieues de Broitschia, dans un lieu fort sabloneux, au fond & sur le bord d'une grande baie, où la rivière du May se décharge après avoir lavé ses murs. Son port n'est

pas

pas commode : quoique la haute marée y amène plus de sept brasses d'eau, les navires y demeurent à sec, après le reflux, dans le sable & dans la boue, dont le fond est toujours mêlé. La ville est ceinte d'une fort belle muraille de pierres de taille. Elle a douze portes, de grandes maisons, & des rues droites & larges, dont la plupart ont leurs barrières qui se ferment la nuit. Elle est incomparablement plus grande que Surate, & sa circonférence n'a pas moins de deux lieues.

Cambaye.

On y compte trois bazars ou marchés, & quatre belles citernes capables de fournir de l'eau à tous les habitans dans les plus grandes sécheresses. La plupart sont des païens, banians ou rasbouts, dont les uns sont adonnés au commerce, & les autres à la profession des armes. Leur plus grand trafic est à Diu, à la Mecque, en Perse, à Achem & à Goa, où ils portent toutes sortes d'étoffes de soie & de coton, pour en rapporter de l'or & de l'argent monnoyé, c'est-à-dire des ducats, des séquins & des piastres, avec diverses marchandises des mêmes lieux.

Après avoir employé quelques heures à visiter la ville, Mandeslo se laissa conduire hors des murs, dans quinze ou seize beaux jardins, qui n'approchaient pas néanmoins d'un autre, où son

Cambaye.

guide le fit monter par un escalier de pierre composé de plusieurs marches. Il est accompagné de trois corps de logis, dont l'un contient plusieurs beaux appartemens. Au centre du jardin on voit sur un lieu fort élevé, le tombeau du Mahométan, dont il est l'ouvrage. Il n'y a point de situation dont la vue soit si belle, non-seulement vers la mer, mais du côté de la terre où l'on découvre la plus belle campagne du monde. Ce lieu a tant d'agrémens, que le Grand-Mogol, étant un jour à Cambaye, voulut y loger, & fit ôter les pierres du monument pour y faire dresser sa tente. Ce despote n'avait donc pas assez de toute l'étendue de son vaste empire ! Il fallait pour un moment de plaisir, troubler la demeure paisible des morts, & disperser les pierres des tombeaux, comme si les monarques ne pouvaient jamais jouir qu'en détruisant !

Tandis que Mandeslo cherchait à satisfaire sa curiosité, le facteur Anglais, qui était revenu au comptoir de sa nation, vint lui faire des reproches d'avoir préféré une maison mahométane à la sienne ; & s'offrant à l'accompagner dans ses observations, il lui promit pour le lendemain le spectacle d'une Indienne qui devait se brûler volontairement. En effet, ils se rendirent ensemble hors de la ville, sur le bord de la rivière, qui était le lieu marqué pour cette funeste céré-

monie. L'Indienne était veuve d'un rasbout, qui avait été tué à deux cens lieues de Cambaye. En apprenant la mort de son mari, elle avait promis au ciel de ne pas lui survivre. Comme le Grand-Mogol & ses officiers n'épargnent rien pour abolir un usage si barbare, on avait résisté long-tems à ses desirs; & le gouverneur de Cambaye les avait combattus lui-même, en s'efforçant de lui persuader que les nouvelles qui lui faisaient haïr la vie, étaient encore incertaines. Mais ses instances redoublant de jour en jour, on lui avait enfin permis de satisfaire aux loix de sa religion.

Cambaye

Elle n'avait pas plus de vingt ans. Mandeslo la vit arriver au lieu de son supplice, avec tant de constance & de gaieté, qu'il crut qu'on avait troublé sa raison par une dose extraordinaire d'opium, dont l'usage est fort commun dans les Indes. Son cortége formait une longue procession, qui était précédé de la musique du pays, c'est-à-dire de hautbois & de timbales. Quantité de filles & de femmes chantaient & dansaient autour de la victime. Elle était parée de ses plus beaux habits. Ses bras, ses doigts & ses jambes étaient chargés de bracelets, de bagues & de carcans. Une troupe d'hommes & d'enfans fermait la marche.

Le bûcher qui l'attendait sur la rive, était de

Cambaye.

bois d'abricotier, mêlé de ſandal & de canelle. Auſſi-tôt qu'elle put l'appercevoir, elle s'arrêta quelques momens pour le regarder d'un œil où Mandeſlo crut découvrir du mépris ; & prenant congé de ſes parens & de ſes amis, elle diſtribua parmi eux ſes bracelets & ſes bagues. Mandeſlo ſe tenait à cheval auprès d'elle, avec deux marchands Anglais. « Je crois, » dit-il, que mon air lui fit connaître qu'elle » me faiſait pitié, & ce fut apparemment par » cette raiſon qu'elle me jeta un de ſes brace- » lets, que j'acceptai heureuſement, & que je » garde encore en mémoire d'un ſi triſte évène- » ment. Lorſqu'elle fut montée ſur le bûcher, on » y mit le feu. Elle ſe verſa ſur la tête un vaſe » d'huile odoriférante, où la flamme ayant pris » auſſi-tôt, elle fut étouffée en un inſtant, ſans » qu'on vît aucune altération ſur ſon viſage. » Quelques aſſiſtans jetèrent dans le bûcher plu- » ſieurs cruches d'huile, qui précipitant l'action » des flammes, achevèrent de réduire le corps en » cendres. Les cris de l'aſſemblée auraient em- » pêché d'entendre ceux de la veuve, quand elle » aurait eu le tems d'en pouſſer ».

Mandeſlo ayant paſſé quelques jours à Cambaye, partit avec beaucoup d'admiration pour la politeſſe des habitans. On ſera ſurpris, dit-il, ſi j'aſſure qu'on trouve peut-être plus de civilité

aux Indes, que parmi ceux qui croient la posséder seuls. Cambaye.

En retournant vers Amadabath, Mandeslo arriva si tard à Serquatra, que les banians, qui ne se servent point de chandelle, de peur que les mouches & les papillons ne s'y viennent brûler, refusèrent de lui ouvrir leurs portes. A l'occasion de l'embarras auquel il fut exposé pour la nourriture de ses chevaux, il observe que dans l'Indoustan, comme on l'a déjà remarqué de plusieurs autres pays des Indes, l'avoine étant inconnue, & l'herbe fort rare, on nourrit les bêtes de selle & de somme, d'une pâte composée de sucre & farine, dans laquelle on mêle quelquefois un peu de beurre.

Le lendemain, après avoir fait cinq lieues jusqu'à un grand village, dont il ne rapporte pas le nom, sa curiosité le conduisit au jardin de *Tschiebag*, le plus beau sans contredit de toutes les Indes. Il doit son origine à la victoire du Grand-Mogol, sur le dernier roi de Guzarate; & de-là lui vient son nom qui signifie *jardin de conquête*. Il est situé dans un des plus agréables lieux du monde, sur le bord d'un grand étang, avec plusieurs pavillons du côté de l'eau, & une muraille très-haute vers Amadabath. Le corps de logis & le caravenserail, dont il est accom-

Cambaye.

pagné, ſont dignes du monarque qui les a bâtis. Le jardin offre diverſes allées d'arbres fruitiers, tels que des orangers & des citroniers de toutes les eſpèces, des grenadiers, des dattiers, des amandiers, des mûriers, des tamarins, des mangas & des cocotiers. Ces arbres y ſont en ſi grand nombre, & plantés à ſi peu de diſtance, que faiſant régner l'ombre de toutes parts, on y jouit continuellement d'une délicieuſe fraîcheur. Les branches ſont chargées de ſinges, qui ne contribuent pas peu à l'agrément d'un ſi beau lieu. Mandeſlo qui était à à cheval, & qui ſe trouva importuné des gambades que ces animaux faiſaient autour de lui, en tua deux à coups de piſtolets: ce qui parut irriter ſi furieuſement les autres, qu'il les crut prêts à l'attaquer. Cependant malgré leurs cris & leurs grimaces, ils ne lui voyaient pas plutôt tourner bride qu'ils ſe réfugiaient ſur les arbres.

Un heureux haſard lui fit trouver dans le fauxbourg d'Amadabath une caravane d'environ deux cens marchands Anglais & banians, qui étaient en chemin pour Agra, l'une des capitales de l'empire Mogol. Il profita d'une occaſion, ſans laquelle ſon départ aurait été retardé long-temps. Le directeur Anglais leur avait accordé de puiſſantes recommandations; il ſe mit

en marche le 29 d'octobre. Dans le plus beau chemin du monde, on rencontre très-peu de villages. Le sixième jour, il arriva devant les murs de la ville d'Héribath, après avoir fait cinquante lieues. Cette place est de grandeur médiocre. Elle n'a ni portes ni murailles, depuis qu'elles ont été détruites par Tamerlan. On voit encore les ruines de son château sur une montagne voisine. Cambaye.

Entre cette ville & celle de Dantiges, qui en est éloignée de cinquante lieues, on est continuellement exposé aux courses des rasbouts. Les officiers de la caravane se disposèrent à recevoir ces brigands, en faisant filer leurs charrettes & les soldats de l'escorte, dans un ordre qui les mettait en état de se secourir sans confusion. A cinquante lieues de Dantiges, on arriva près d'un village nommé Siedek, qui est accompagné d'un fort beau château. Les rasbouts, qui s'étaient présentés par intervalles, causèrent moins de mal aux marchands que de crainte. On cessa de les voir entre Siedek & Agra, où l'on parvint heureusement.

Le Grand-Mogol ou l'empereur de l'Indoustan change souvent de demeure. L'empire n'a pas de ville un peu considérable où ce monarque n'ait un palais. Mais il n'y en a point qui lui

Cambaye.

plaise plus qu'Agra ; & Mandeslo la regarde en effet comme la plus belle ville de ses états.

Il s'associa ensuite avec un Hollandais qui faisait le voyage d'Agra jusqu'à Lahor, le chemin n'est qu'une allée tirée à la ligne, & bordée de dattiers, de cocotiers & d'autres arbres qui défendent les voyageurs des ardeurs excessives du soleil. Les belles maisons, qui se présentent de toute part, amusaient continuellement les yeux de Mandeslo ; tandis que les singes, les perroquets, les paons lui offraient un autre spectacle, & donnaient même quelquefois de l'exercice à ses armes. Il tua un gros serpent, un léopard & un chevreuil qui se trouvèrent dans son chemin. Les banians de la caravane s'affligeaient de lui voir ôter à des animaux une vie qu'il ne pouvait leur donner, & que le ciel ne leur accordait que pour le glorifier. Lorsqu'ils lui voyaient porter la main au pistolet, ils paraissaient irrités qu'il prît plaisir à violer en leur présence les loix de leur religion ; & s'il avait la complaisance de leur épargner ce chagrin, il n'y avait rien qu'ils ne fissent pour lui plaire.

La plupart des habitans de Lahor ayant embrassé le mahométisme, on y voit un grand nombre de mosquées & de bains publics. Man-

deſlo eut la curioſité de voir un de ces bains, & de s'y baigner à la mode du pays. Il le trouva bâti à la perſane, avec une voûte platte, & diviſé en pluſieurs appartemens de forme à demi ronde, fort étroits à l'entrée, larges au fond, chacun ayant ſa porte particulière & deux cuves de pierre de taille, dans leſquelles on fait entrer l'eau par des robinets de cuivre, au degré de chaleur qu'on deſire. Après avoir pris le bain, on le fit aſſeoir ſur une pierre de ſept à huit pieds de long & large de quatre, où le baigneur lui frotta le corps avec un gantelet de crin. Il voulait auſſi lui frotter la plante de pieds avec une poignée de ſable; mais voyant qu'il avait peine à ſupporter cette opération, il lui demanda s'il était chrétien; & lorſqu'il eut appris qu'il l'était, il lui donna le gantelet, en le priant de ſe frotter lui-même les pieds, quoiqu'il ne fît pas difficulté de lui frotter le reſte du corps. Un homme de petite taille, qui parut enſuite, le fit coucher ſur la même pierre; & s'étant mis à genoux ſur ſes reins, il lui frotta le dos avec les mains, depuis l'épine juſqu'au côté, en l'aſſurant que le bain lui ſervirait peu, s'il ne ſouffrait qu'on fît couler ainſi dans les autres membres le ſang qui pourrait ſe corrompre dans cette partie du corps.

Cambaye.

Mandeſlo ne vit rien de plus curieux aux

Cambaye.

environs de Lahor, qu'un des jardins de l'empereur, qui en est à deux jours de chemin. Mais dans ce voyage qu'il fit par amusement, il prit plaisir aux différentes voitures dont on le fit changer successivement. On lui donna d'abord un chameau, ensuite un éléphant, & puis un bœuf, qui trottant furieusement & levant les pieds jusqu'aux étriers, lui faisait faire six bonnes lieues en quatre heures.

Le séjour de Lahor lui plaisait beaucoup; mais il reçut des lettres d'Agra, par lesquelles on le pressait de retourner à Surate, s'il voulait profiter du départ de quelques vaisseaux anglais; sur lesquels le président, qui avait achevé le tems ordinaire de son emploi, devait s'embarquer pour retourner en Angleterre. Il ne balança point à se mettre dans la compagnie de quelques marchands Mogols qui partaient pour Amadabath. En arrivant dans cette ville, il y trouva des lettres du président qui l'invitait à profiter d'une forte caravane, que le gouverneur d'Amadabath avait ordre de former le plus promptement qu'il serait possible pour se rendre à Surate avant sa démission, & pour assister à la fête qui devait accompagner cette cérémonie. Pendant qu'on préparait la caravane, il eut le spectacle d'un feu d'artifice à l'indienne. Toutes les fenêtres du Meidan étaient bordées de lampes, devant

lesquelles on avait placé des flaccons de verre remplis d'eau de plusieurs couleurs. Cette illumination lui parut charmante. On alluma le feu, qui consistait en fusées de différentes formes. Quantité de lampes suspendues à des roues paraissaient immobiles, quoique les roues tournassent incessamment avec beaucoup de violence.

Cambaye.

Aussi-tôt que la caravane fut assemblée, Mandeslo se mit en chemin avec le directeur d'Amadabath, & trois autres Anglais qui devaient assister aussi à la fête de Surate. Ils prirent le devant sous l'escorte de vingt pions, après avoir laissé ordre à la caravane de faire toute la diligence possible pour les suivre. Ils emmenaient quatre charrettes & quelques chevaux. Les pions qui portaient leurs armes & leurs étendards, suivaient à pied le train des voitures. Mandeslo fait observer qu'aux Indes il n'y a point de personne un peu distinguée qui ne fasse porter devant soi une espèce d'étendard qui sert, dit-il, comme de bannière.

Le premier jour, ils passèrent la rivière de Vasset, d'où ils allèrent passer la nuit dans le fort de Saselpour. Pansfeld, facteur Anglais de Brodra, qui vint au-devant d'eux jusqu'à ce fort, les traita le lendemain fort magnifiquement dans le lieu de sa résidence. Ils en partirent vers le soir pour se loger la nuit suivante dans un grand

Cambaye.

jardin; & le jour d'après, continuant heureusement leur voyage, ils allèrent camper proche d'une citerne nommée *Sambor*. Les habitans du pays qui virent arriver en même tems une caravane hollandaise de deux cens charrettes, craignirent que toute leur eau ne fût consumée par un si grand nombre d'étrangers. Ils en défendirent l'approche aux Anglais qui étaient arrivés les premiers; ce qui obligea le directeur de faire avancer quinze pions, avec ordre d'employer la force. Mais en approchant de la cîterne, ils la trouvèrent gardée par trente paysans bien armés qui se présentèrent avec beaucoup de résolution. Les pions couchèrent en joue & tirèrent l'épée. Cette vigueur étonna les paysans, & leur fit prendre le parti de se retirer; mais pendant que le directeur faisait puiser de l'eau, ils tirèrent quelques flèches & trois coups de mousquet, qui blessèrent cinq de ses gens. Alors les pions faisant feu sans ménagement, tuèrent trois de leurs ennemis, dont Mandeslo vit emporter les corps dans le village. Une action si vive aurait eu des suites plus sanglantes, si l'arrivée de la caravane hollandaise n'avait achevé de contenir les Indiens.

Cependant ce n'était que le prélude d'une aventure plus dangereuse. Pendant que les Anglais étaient tranquillement à souper, un mar-

Cambaye.

chand Hollandais vint leur donner avis qu'on avait vu sur le chemin deux cens rasbouts qui avaient fait plusieurs vols depuis quelques jours, & que le jour précédent, ils avaient tué six hommes à peu de distance de Sambor. La caravane hollandaise ne laissa pas de décamper à minuit. « Nous la suivîmes, raconte Mandeslo, mais, comme elle marchait plus lentement que nous, nous ne fûmes pas longtems à la passer. Le matin, nous découvrîmes un *holacueur*, c'est-à-dire, un de ces trompettes qui marchent ordinairement à la tête des caravanes, en sonnant d'un instrument de cuivre beaucoup plus long que nos trompettes. Dès qu'il nous eut apperçu, il se jeta dans une forêt voisine, où il se mit à sonner de toute sa force; ce qui nous fit prévoir que nous aurions bientôt les rasbouts sur les bras. En effet, nous vîmes sortir presque des deux côtés de la forêt un grand nombre de ces brigands armés de piques, de rondaches, d'arcs & de flèches, mais sans arme à feu. Nous avions eu la précaution de charger les nôtres qui ne consistaient qu'en quatre fusils & trois paires de pistolets. Le directeur & moi, nous montâmes à cheval, & nous donnâmes les fusils aux marchands qui étaient dans les voitures, avec ordre de ne

Cambaye.

» tirer qu'à bout portant. Nos armes étaient
» chargées à cartouches, & les rasbouts mar-
» chaient si serrés, que de la première décharge
» nous en vîmes tomber trois. Ils nous tirèrent
» quelques flèches, dont ils nous blessèrent un
» bœuf & deux pions. J'en reçus une dans le
» pommeau de ma selle, & le directeur eut un
» coup dans son turban. Aussi-tôt que la cara-
» vane hollandaise entendit tirer, elle se hâta
» de nous envoyer dix de ses pions. Mais avant
» qu'ils fussent en état de nous secourir, le dan-
» ger devint fort grand pour ma vie. Je me vis
» attaqué de toutes parts, & je reçus deux coups
» de piques dans mon collet de bufle, qui me
» sauva heureusement la vie. Deux rasbouts pri-
» rent mon cheval par la bride, & se disposaient à
» m'emmener prisonnier: mais j'en mis l'un hors
» de combat d'un coup de pistolet que je lui
» donnai dans l'épaule; & le directeur Anglais
» qui vint à mon secours, me dégagea de l'autre.
» Cependant les pions des Hollandais approchè-
» rent, & toute la caravane étant arrivée pres-
» qu'en même tems, les rasbouts se retirèrent
» dans la forêt, laissant six hommes morts sur
» le champ de bataille, & n'ayant pas peu de
» peine à traîner leurs blessés. Nous perdîmes
» deux pions, & nous en eûmes huit blessés, sans
» compter le directeur Anglais qui le fut lé-

» gérement. Cette leçon nous fit marcher en » bon ordre avec la caravane, dans l'opinion » que nos ennemis reviendraient en plus grand » nombre : mais ils ne reparurent point ; » & nous arrivâmes vers midi à Broitſchia, » d'où nous partîmes à quatre heures pour tra» verſer la rivière, & pour faire encore cinq » coſſes jusqu'au village d'Enclaſſer. Le lende» main 26 décembre, nous arrivâmes à Surate ».

Cambaye.

Avant que de quitter Surate, Mandeſlo fait obſerver que le Grand-Mogol, qui régnait de ſon tems, ſe nommait Scha-Choram, ſecond fils de Jehan-Guir, &, qu'il avait uſurpé la couronne ſur le prince Pelagi, ſon neveu, que les ambaſſadeurs du duc de Holſtein avaient trouvé à Casbin, en arrivant en Perſe. L'âge de Choram était alors d'environ ſoixante ans ; il avait quatre fils, dont l'aîné, âgé de vingt-cinq ans, n'était pas celui pour lequel il avait le plus d'affection. Son deſſein était de nommer le plus jeune pour ſon ſucceſſeur au trône de l'Indouſtan, & de laiſſer quelques provinces aux trois aînés. Les commencemens de ſon règne avaient été cruels & ſanglans ; & quoique le tems eût apporté beaucoup de changement à ſon naturel, il laiſſait voir encore des reſtes de férocité dans les exécutions des criminels qu'il faiſait écorcher vifs ou déchirer par les bêtes. Il aimait

A a

Cambaye.

d'ailleurs les feſtins, la muſique & la danſe, ſur-tout celle des femmes publiques, qu'il faiſait ſouvent danſer nues devant lui, & dont les poſtures l'amuſaient beaucoup. Son affection s'était particulièrement déclarée pour un raja, célèbre par ſon courage & par les agrémens de ſa converſation. « Un jour que ce ſeigneur ne parut » point à la cour, l'empereur demanda pourquoi » il ne le voyait point; & quelqu'un répondant » qu'il avait pris médecine, il lui envoya une » troupe de danſeuſes, auxquelles il donna ordre » de faire leurs ordures en ſa préſence. Le raja, » qui fut averti de leur arrivée, s'imagina qu'el- » les étaient venues pour le divertir: mais appre- » nant l'ordre du ſouverain, & jugeant que ce mo- » narque devait être dans un moment de bonne » humeur, il ne fit pas difficulté d'y répondre par » une autre raillerie. Après avoir demandé aux » danſeuſes ce que l'empereur leur avait ordon- » né, il voulut ſavoir ſi leurs ordres n'allaient » pas plus loin. Lorſqu'il fut aſſuré par leur » propre bouche qu'elles n'en avaient pas reçu » d'autre, il leur dit qu'elles pouvaient exécuter » ponctuellement les volontés de leur maître » commun, mais qu'elles ſe gardaſſent bien d'en » faire davantage, parce que, s'il leur arrivait » d'uriner en faiſant leurs ordures, il était réſolu » de les faire fouetter juſqu'au ſang. Toutes ces

femmes

Cambaye.

» femmes se trouvèrent si peu disposées à risquer le danger, qu'elles retournèrent sur le champ au palais pour rendre compte de leur aventure au Mogol; & loin de s'en offenser, l'adresse du raja lui plut beaucoup ». Je ne crois pas qu'on trouve ces plaisanteries impériales de bien bon goût. Mais ce qui suit est exécrable.

Son principal amusement était de voir combattre des lions, des taureaux, des éléphans, des tigres, des léopards & d'autres bêtes féroces; Il faisait quelquefois entrer des hommes en lice contre ces animaux; mais il voulait que le combat fût volontaire; & ceux qui en sortaient heureusement, étaient sûrs d'une récompense proportionnée à leur courage. Mandeslo fut témoin d'un spectacle de cette nature, qu'il donna le jour de la naissance d'un de ses fils, dans un caravenséraïl voisin de la ville, où il faisait nourrir toutes sortes de bêtes. Ce bâtiment était accompagné d'un grand jardin fermé de murs, par-dessus lesquels il fut permis au peuple de se procurer la vue de cette lutte barbare.

« Premièrement, dit Mandeslo, on fit combattre un taureau sauvage contre un lion; » ensuite un lion contre un tigre. Le lion n'eut » pas plutôt apperçu le tigre qu'il alla droit à

Cambaye.

» lui; & le choquant de toutes ses forces, il le
» renversa : mais il parut comme étourdi du
» choc, & toute l'assemblée se figura que le tigre
» n'aurait pas de peine à le vaincre. Cepen-
» dant il se remit aussi-tôt, & prit le tigre à
» la gorge avec tant de fureur qu'on crut la
» victoire certaine. Le tigre ne laissa pas de se
» dégager, & le combat recommença plus fu-
» rieusement encore, jusqu'à ce que la lassitude
» les sépara. Ils étaient tous deux fort blessés;
» mais leurs plaies n'étaient pas mortelles.

» Après cette ouverture, un seigneur nommé
» Allamerdy-Kam, gouverneur de Chisemer,
» s'avança vers le peuple, & déclara au nom
» de l'empereur, que, si parmi ses sujets, il se
» trouvait quelqu'un qui eût assez de cœur pour
» affronter une des bêtes, celui qui donnerait
» cette preuve de courage & d'adresse, obtien-
» drait pour récompense la dignité de kam &
» les bonnes graces de son maître. Trois Mogols
» s'étant offerts, Allamerdy-Kam ajouta que
» l'intention de sa majesté était que le combat
» se fît avec le cimeterre & la rondache seuls,
» & qu'il fallait même renoncer à la cotte de
» maille, parce que l'empereur voulait que les
» avantages fussent égaux.

» On lâcha aussi-tôt un lion furieux, qui,

» voyant entrer son adversaire, courut droit à » lui. Le Mogol se défendit vaillamment; mais » enfin ne pouvant plus soutenir le choc de » l'animal qui pesait principalement sur son » bras gauche pour lui arracher la rondache de » la patte droite, tandis que de sa patte gauche » il tâchait de se saisir du bras droit de son » ennemi, dans la vue apparemment de lui » sauter à la gorge; ce brave combattant bais- » sant un peu sa rondache, tira de la main » gauche un poignard qu'il avait caché dans sa » ceinture, & l'enfonça si loin dans la gueule » du lion, qu'il le força de lâcher prise. Alors » se hâtant de le poursuivre, il l'abattit d'un » coup de cimeterre qu'il lui donna sur le mufle; » & bientôt il acheva de le tuer & de le couper » en pièces.

Cambaye.

» La victoire fut aussi-tôt célébrée par de » grandes acclamations du peuple. Mais le bruit » ayant cessé, il reçut ordre de s'approcher de » l'empereur, qui lui dit avec un sourire amer : » j'avoue que tu es un homme de courage, & » que tu as vaillamment combattu : mais ne » t'avais-je pas défendu de combattre avec avan- » tage, & n'avais-je pas réglé les armes? Ce- » pendant tu as mis la ruse en œuvre, & tu n'as » pas combattu mon lion en homme d'honneur. » Tu l'as surpris avec des armes défendues, &

Cambaye.

» tu l'as tué en assassin. Là-dessus, il ordonna à
» deux de ses gardes de descendre dans le jardin
» & de lui fendre le ventre. Cette courte sen-
» tence fut exécutée sur le champ; & le corps
» fut mis sur un éléphant pour être promené par
» la ville, & pour servir d'exemple.

» Le second Mogol qui entra sur la scène, mar-
» cha fièrement vers le tigre qu'on avait lâché
» contre lui. Sa contenance aurait fait juger qu'il
» était sûr de la victoire. Mais le tigre lui sauta
» si légèrement à la gorge, que l'ayant tué tout
» d'un coup, il déchira son corps en pièces.

» Le troisième, loin de paraître effrayé du
» malheureux sort des deux autres, entra gaie-
» ment dans le jardin, & marcha droit au tigre.
» Ce furieux animal, encore échauffé du premier
» combat, se précipita au-devant de lui : mais
» il fut abattu d'un coup de sabre qui lui coupa
» les deux pattes de devant; & dans cet état
» l'Indien n'eut pas de peine à le tuer.

» L'empereur fit demander aussi-tôt le nom
» d'un si brave homme. Il se nommait Geily.
» En même tems on vit arriver un gentilhomme
» qui lui présenta une veste de brocard, & qui
» lui dit : Geily, prends cette veste de mes mains
» comme une marque de l'estime de ton empe-
» reur, qui t'en fait assurer par ma bouche.
» Geily fit trois profondes révérences, porta la

» veste à ses yeux & à son estomac; & la tenant » en l'air, après avoir fait intérieurement une » courte prière, il dit à voix haute : je prie Dieu » qu'il rende la gloire de Scha-Jehan égale à » celle de Tamerlan dont il est sorti ; qu'il » fasse prospérer ses armes ; qu'il augmente ses » richesses ; qu'il le fasse vivre sept cens ans, » & qu'il affermisse éternellement sa maison. » Deux eunuques vinrent le prendre, à la vue » du peuple, & le conduisirent jusqu'au trône, » où deux kams le reçurent de leurs mains pour » le présenter à l'empereur. Ce prince lui dit : » Il faut avouer, Geily-Kam, que ton action est » extrêmement glorieuse : je te donne la qualité » de kam, que tu posséderas à jamais. Je veux » être ton ami, & tu seras mon serviteur ».

Cambaye.

Mandeslo partit de Surate le 5 de janvier, sur la Marie, vaisseau de la flotte anglaise, qui portait Méthold & quelques autres marchands de considération, que leurs affaires appellaient à Vissapour.

Vissapour.

On entre dans cet état après avoir passé la rivière de Madre de Dios, qui sépare l'île de Goa du continent. Avant que d'arriver à la capitale, on passe par deux autres villes, nommées Nouraspour & Sirrapour, qui lui servent comme de fauxbourgs, & dont la première était

Viſſapour.

autrefois la réſidence ordinaire des rois du Décan. Elle eſt tombée en ruines; & l'on achevait de la détruire pour employer les matériaux du palais & des hôtels aux nouveaux édifices de Viſſapour.

La capitale du Décan eſt une des plus grandes villes de l'Aſie. On lui donne plus de cinq lieues de tour. Sa ſituation eſt dans la province de Cuncan, ſu la rivière de Mandova, à quarante lieues de Dabul & ſoixante de Goa. Ses murailles ſont d'une hauteur extraordinaire, & de belles pierres de taille. Elles ſont environnées d'un grand foſſé & défendues par pluſieurs batteries, où l'on compte plus de mille pièces de canon, de toutes ſortes de calibre, de fer & de fonte.

Le palais du roi forme le centre de la ville, dont il ne laiſſe pas d'être ſéparé par une double muraille & un double foſſé. Cette enceinte a plus de trois mille cinq cens pas de circuit. Le gouverneur était alors un Italien, natif de Rome, qui avait pris le turban avec le nom de Mehmoud Richan. Son commandement s'étendait auſſi ſur la ville, & ſur cinq mille hommes dont la garniſon était compoſée, outre deux mille qui faiſaient la garde du château.

La ville a cinq grands fauxbourgs qui ſont habités par les principaux marchands; ſur-tout

Vissapour.

celui de Champour où la plupart des jouailliers ont leurs maisons & leurs boutiques. La religion des habitans est partagée entre le mahométisme, le culte des banians & l'idolâtrie.

Après avoir terminé les affaires de la compagnie à Vissapour, d'autres intérêts apparemment conduisirent Méthold à Dabul, où Mandeslo ne perdit pas l'occasion de l'accompagner. Dabul est située sur la rivière d'Halevako, à dix-sept degrés quarante-cinq minutes du nord. C'est une des anciennes villes du Décan, mais aujourd'hui elle est sans portes & sans murailles.

Le principal commerce de Dabul est celui du sel qu'on y apporte d'Oranuhammara; & celui du poivre que les habitans transportaient autrefois dans le golfe persique & dans la mer rouge. Ils y envoyaient alors un grand nombre de vaisseaux, mais ils sont tombés de cet état florissant dans un état de décadence qui ne leur permet pas, suivant Mandeslo, d'envoyer chaque année plus de trois ou quatre bâtimens à Bender-Abassy. Les droits que les marchandises paient dans ce port, sont de trois & demi pour cent.

En général, les habitans du royaume que l'auteur nomme les Décanins, ont beaucoup de ressemblance, dans leurs manières, dans leurs mariages, dans leurs enterremens, leurs purifications & leurs autres usages, avec les banians du

Vissapour.

royaume de Guzarate. Mandeslo néanmoins observa quelques différences. Les maisons des banians Décanins, sont composées de paille; & les portes en sont si basses & si étroites qu'on n'y peut entrer qu'en se courbant. On y voit pour tous meubles une natte sur laquelle ils couchent, & une fosse dans la terre où ils battent le riz. Leurs habits ressemblent à ceux des autres banians; mais leurs souliers qu'ils nomment *alparcas*, sont de bois; & leur usage est de les attacher sur le coudepied avec des courroies. Leurs enfans vont nus jusqu'à l'âge de sept à huit ans. La plupart sont orfévres ou travaillent en cuivre. Cependant ils ont des médecins, des barbiers, des charpentiers & des maçons qui s'emploient au service du public, sans distinguer les religions. Leurs armes sont à-peu-près les mêmes que celles des Mogols; & Mandeslo remarqua, comme dans l'Indoustan, qu'elles sont moins bonnes que celles de Turquie & d'Europe.

Leur principal commerce est en poivre, qui se transporte par mer en Perse, à Surate & même en Europe. L'abondance de leurs vivres les met en état d'en fournir toutes les contrées voisines. Ils font quantité de toile qu'on transporte aussi par mer; ce qui n'empêche pas le commerce de terre avec les Mogols & les peuples de Golkonde

& de la côte de Coromandel, auxquels ils portent des toiles de coton & des étoffes de ſoie.

Viſſapour.

On trouve à Viſſapour un grand nombre de jouailliers & quantité de perles; mais ce n'eſt pas dans cette ville ni dans ce pays, qu'il faut chercher le bon marché, puiſque les perles y viennent d'ailleurs. Il ſe fait beaucoup de lacque dans les montagnes de Gate, quoique moins bonne que celle de Guzarate. Les Portugais font un grand commerce dans le Décan, ſur-tout avec les marchands de Ditcauly & de Banda. Ils achètent d'eux le poivre à ſept ou huit piaſtres le quintal, & leur donnent en paiement des étoffes ou de la quincaillerie d'Europe. On diſtingue par le nom de Veneſars, une race de marchands Décanins qui achètent le riz & le bled pour l'aller revendre dans l'Indouſtan & dans les autres pays voiſins, en caffilas ou caravanes de cinq, ſix & quelquefois neuf à dix mille bêtes de charge. Ils emmènent leurs familles entières, ſur-tout leurs femmes, qui, maniant l'arc & les flèches avec autant d'habileté que les hommes, ſe rendent ſi redoutables aux brigands, que jamais ils n'ont oſé les attaquer.

Le roi de Décan ou de Cuncan, ou de Viſſapour (car il porte ces trois noms) eſt devenu tributaire du Grand-Mogol, par des révolu-

Vissapour.

tions dont on a déjà rapporté l'origine. Il conserve néanmoins assez de force pour mettre en campagne une armée de deux cens mille hommes, avec lesquels il se rend quelquefois redoutable à la cour d'Agra, quoiqu'elle posséde plusieurs villes dans les états de ce prince, telles que Chaul, Kerbi & Doltabad. On lit dans les historiens portugais, qu'Adelkam-Scha, bisaïeul d'Idal-Scha, qui régnait du tems de Mandeslo, prit deux fois en 1586, la ville de Goa sur leur nation; mais que se trouvant ruiné par cette guerre, il convint avec eux de leur céder la propriété du pays de Salsette avec soixante-sept villages, de celui de Bardes avec douze villages, & de celui de Tiswary avec trente villages; à condition, d'un côté, que les peuples de son royaume jouiraient de la liberté du commerce dans toutes les Indes, & que de l'autre ils seraient obligés de vendre tout leur poivre aux marchans de Goa. Ce traité ne fut pas exécuté si fidélement, qu'il ne s'élevât quelquefois des différends considérables entre les deux nations. Quelques années avant l'arrivée de Mandeslo aux Indes, les Portugais, avertis que trois ou quatre vaisseaux du roi de Décan étaient partis chargés de poivre pour Moka & pour la Perse, mirent en mer quatre frégates, qui ne firent pas difficulté de les attaquer. Le combat fut sanglant,

& les Portugais y perdirent un de leurs principaux officiers. Cependant la victoire s'étant déclarée pour eux, ils se saisirent des quatre vaisseaux, & les menèrent à Goa, où de sang froid ils tuèrent tous les Indiens qui restaient à bord. Le roi de Décan feignit d'ignorer cet outrage; mais on ne doutait point, à l'arrivée de Mandeslo, que, sous le voile de la dissimulation, il ne prît du tems pour disposer ses forces, & qu'il ne déclarât la guerre à la ville de Goa.

Viſſapour.

L'Inde n'a pas de prince qui soit plus riche en artillerie. On croira, si l'on veut, sur le témoignage de Mandeslo, qu'entre plusieurs pièces extraordinaires, « il en avait une de fonte, » qui tirait près de huit cens livres de balle, » avec cinq cens quarante livres de poudre fine; » & qu'en ayant fait usage au siége du château » de Salpour, le premier coup, qu'il fit tirer » contre cette forteresse, abattit quarante-cinq » pieds de mur. Le fondeur était un Italien, » natif de Rome, & le plus méchant de tous » les hommes, qui avait eu l'inhumanité de » tuer son propre fils, pour consacrer par » son sang cette monstrueuse pièce. Ensuite il » fit jeter, dans la fournaise de sa fonte, un » trésorier de la cour, qui voulait lui faire » rendre compte de la dépense ».



CHAPITRE VII.

Voyage de l'Ambaſſadeur Anglais Thomas Rhoé dans l'Indouſtan.

Rhoé.

AVANT d'entrer dans la deſcription générale de l'Indouſtan, nous trouverons dans les voyages de l'Anglais Rhoé, & dans ceux de Tavernier, dont nous parlerons après, quantité de détails très-curieux mêlés à leurs aventures particulières.

Rhoé fut envoyé au Mogol en 1615, avec la qualité d'ambaſſadeur du roi d'Angleterre, mais aux frais de la compagnie des Indes orientales, dont le commerce était déjà floriſſant. La flotte anglaiſe qui portait Rhoé, ayant jeté l'ancre au port de Surate le 26 de ſeptembre, il ne s'arrêta dans la ville que pour donner le tems au capitaine Harris, qui fut nommé pour l'eſcorter, de raſſembler cent mouſquetaires dont l'eſcorte devait être compoſée. On ſe mit en marche. Rhoé fit peu d'obſervations dans une route de deux cens vingt-trois milles qu'il compte à l'eſt de Surate juſqu'à Brampour.

Sultan *Pervis*, troiſième fils de l'empereur Jehan Guir, réſidait à Serralia avec la qualité

Rhoé.

de lieutenant-général de son père. Le 18 d'octobre, Rhoé se fit conduire au palais du prince, non-seulement pour observer tous les usages de la cour, mais dans la vue d'obtenir, à la faveur de quelques présens, la liberté d'y établir un comptoir. En arrivant à l'audience, il trouva cent cavaliers qui attendaient le prince, & qui formaient une haie des deux côtés de l'entrée du palais. Le prince était dans la seconde cour sous un dais, avec un riche tapis sous ses pieds, dans un équipage magnifique, mais barbare. Rhoé qui s'avançait vers lui au travers du peuple, fut arrêté par un officier qui l'avertit de baisser la tête jusqu'à terre. Il répondit que sa condition le dispensait de cet hommage servile; & continua de marcher jusqu'à la balustrade, où il trouva les principaux seigneurs de la ville prosternés comme autant d'esclaves. Son embarras était sur la place qu'il y devait prendre; & dans cette incertitude, il se présenta droit devant le trône. Un secrétaire qui était assis sur les degrés de la seconde estrade, lui demanda ce qu'il desirait. « Je lui exposai, dit Rhoé, que le roi » d'Angleterre m'envoyant pour ambassadeur » auprès de l'empereur son père, & me trouvant dans une ville où le prince tenait sa » cour, je m'étais cru obligé de lui faire la » révérence. Alors le prince s'adressant lui-

Rhoé.

» même à moi, me dit qu'il était fort satisfait » de me voir. Il me fit diverses questions sur le » roi mon maître, & mes réponses furent écou- » tées avec plaisir. Mais, comme j'étais toujours » au bas des degrés, je demandai la permission » de monter pour entretenir le prince de plus » près. Il me répondit lui-même que le roi de » Perse & le Grand-Turc n'obtiendraient pas ce » que je desirais. Je répliquai que ma demande » méritait quelque excuse, parce que je m'étais » figuré que pour de si grands monarques, il » aurait pris la peine d'aller jusqu'à la porte; » & qu'enfin je ne prétendais pas d'autres trai- » temens que ceux qu'il faisait à leurs am- » bassadeurs. Il m'assura que j'étais traité sur le » même pied, & que je le serais dans toutes les » occasions. Je demandai du moins une chaise; » on me répondit que jamais personne ne s'était » assis dans ce lieu; & l'on m'offrit comme une » grace particulière la liberté de m'appuyer con- » tre une colonne couverte de plaques d'argent, » qui soutenait le dais. Je demandai la permis- » sion d'établir un magasin dans la ville, & d'y » laisser des facteurs : elle me fut accordée; & » le prince donna ordre que les patentes fussent » dressées sur le champ ».

En quittant la ville de Serralia, il passa la nuit du 6 de décembre dans un bois qui n'est

pas fort éloigné du fameux château de Mandoa. Cette forteresse est située sur une montagne fort escarpée, & ceinte d'un mur dont le circuit n'a pas moins de sept lieues. Elle est belle & d'une grandeur étonnante. Cinq cosses plus loin, on lui fit observer sur une montagne l'ancienne ville de Chitor, dont la grandeur éclate encore dans ses ruines. On y voit les restes de quantité de superbes temples, de plusieurs belles tours, d'un grand nombre de colonnes, & d'une multitude infinie de maisons, sans qu'il s'y trouve un seul habitant. Rhoé fut étonné de ne découvrir qu'un endroit par lequel on puisse y monter; encore n'est-ce qu'un précipice. On passe quatre portes sur le penchant de la montagne, avant que d'arriver à celle de la ville, qui est magnifique. Le sommet de la montagne n'a pas moins de huit cosses de circuit; & vers le sud-ouest, on y découvre un vieux château assez bien conservé. Cette ville est dans les états du prince Ranna, qui s'était soumis depuis peu au Mogol, ou plutôt, qui avait reçu de l'argent de lui pour prendre la qualité de son tributaire. C'était Ekbar, père du Mogol regnant, qui avait fait cette conquête. Ranna descendait, dit-on, en ligne directe du fameux Porus qui fut vaincu par Alexandre-le-Grand. Rhoé est persuadé que la ville de Chitor était anciennement la résidence de Porus, quoi-

Rhoé.

Rhoé.

que Dehly, qui eſt beaucoup plus avancée vers le nord, ait été la capitale de ſes états. Dehly même n'eſt maintenant fameuſe que par ſes ruines. On voit proche de la ville une colonne dreſſée par Alexandre, avec une longue inſcription. Le Mogol règnant & ſes ancêtres, deſcendus de Tamerlan, avaient ruiné toutes les villes anciennes, avec défenſe de les rebâtir; dans la vue apparemment d'abolir la mémoire de tout ce qu'il y avait eu de plus grand & de plus ancien que la puiſſance de leur maiſon.

Le 25, Rhoé arriva heureuſement à Aſmire, où l'on compte de Brampour deux cens neuf coſſes, qui ſont quatre cens dix-huit milles d'Angleterre; & le 10 de janvier, il entra dans les murs de cette ville impériale.

L'impatience d'exécuter les ordres de ſa compagnie, le fit aller dès le jour ſuivant au durbal, c'eſt-à-dire au lieu d'où le Mogol donnait ſes audiences & ſes ordres pour le gouvernement de l'état. L'entrée des appartemens du palais n'était ouverte qu'aux eunuques; & ſa garde intérieure était compoſée de femmes chargées de toutes ſortes d'armes. Chaque jour au matin, ce monarque ſe préſentait à une fenêtre tournée vers l'orient, qui ſe nommait le *jarneo*, & dont la vue donnait ſur une grande place. C'était là que s'aſſemblait tout le peuple pour le voir. Il y retournait

retournait vers le midi; & quelquefois il y était retenu assez long-tems, par le spectacle des combats d'éléphans & de diverses bêtes sauvages. Les seigneurs de sa cour étaient au-dessous de lui sur un échaffaut. Après cet amusement, il se retirait dans l'appartement de ses femmes; mais c'était pour retourner encore au durbal ou au jarnéo, sur les huit heures du soir. Il soupait ensuite. En sortant de table, il descendait au gouzalkan, grande cour, au milieu de laquelle il s'était fait élever un trône de pierre de taille, sur lequel il se plaçait, lorsqu'il n'aimait pas mieux s'asseoir sur une simple chaise qui était à côté du trône. On ne recevait dans cette cour que les premiers seigneurs de l'empire, qui ne doivent pas même s'y présenter sans être appellés. On n'y parlait point d'affaires d'état, parce qu'elles ne se traitaient qu'au durbal ou au jarnéo. Les résolutions les plus importantes se prenaient en public & s'enrégistraient de même. Pour un teston, chacun avait la liberté de voir le registre. Ainsi le peuple était aussi-bien informé des affaires que les ministres, & jouissait du droit d'en porter son jugement. Cet ordre & cette méthode s'exécutaient si régulièrement, que l'empereur ne manquait pas de se trouver aux mêmes heures dans les lieux où il devait paraître, à moins qu'il ne fût ivre ou malade : & dans cette sup-

Rhoé.

Rhoé.

position, il s'était assujetti à le faire savoir au public. Ses sujets étaient ses esclaves; mais il s'était imposé si solemnellement toutes ces loix, que s'il avait manqué un jour à se faire voir, sans rendre raison de ce changement, le peuple se serait soulevé.

Rhoé fut conduit au durbal. A l'entrée de la première balustrade, deux officiers vinrent au-devant de lui pour le recevoir. Il avait demandé qu'il lui fût permis de rendre ses premières soumissions à la manière de son pays; & cette faveur lui avait été promise. En entrant dans la première balustrade, il fit une révérence. Il en fit une autre dans la seconde; & une troisième, lorsqu'il se trouva dans le lieu qui était au-dessous de l'empereur. Ce prince était assis dans une espèce de petite galerie ou de balcon, élevée au-dessus de rez-de-chaussée de la cour. Les ambassadeurs, les grands du pays & les étrangers de quelque distinction, étaient admis dans l'enceinte d'une balustrade qui était au-dessous de lui, & dont le plan était un peu plus haut que le rez-de-chaussée. Tout l'espace qu'elle renfermait était tendu de grandes pièces de velours, & le plancher couvert de riches tapis. Les personnes de condition médiocre étaient dans la seconde balustrade. Jamais le peuple n'entre dans cette cour. Il s'arrête dans une cour plus basse;

mais disposée de manière que tout le monde peut voir l'empereur. Ce lieu a beaucoup de ressemblance avec la perspective générale d'un théâtre, où les principaux seigneurs seraient placés comme les acteurs sur la scène, & le peuple plus bas, comme dans le parterre.

Rhoë.

L'empereur prévint l'interprète des Anglais. Il félicita Rhoé du succès de son voyage ; & dans toute la suite du discours, il traita le roi d'Angleterre de frère & d'allié. Rhoé lui présenta ses lettres traduites dans la langue du pays ; sa commission qui fut examinée soigneusement ; enfin, ses présens, dont le monarque parut fort satisfait. Ce prince lui fit diverses questions. Il lui témoigna de l'inquiétude pour sa santé, qui n'était qu'imparfaitement rétablie. Il lui offrit même ses médecins, en lui conseillant de ne pas prendre l'air jusqu'au retour de ses forces. Jamais il n'avait traité d'ambassadeur avec tant de marques d'affection, sans excepter ceux de la Perse & de la Turquie.

Rhoé ne laissa pas d'essuyer beaucoup de difficultés dans les demandes qu'il faisait pour les intérêts du commerce de la compagnie anglaise. Il trouvait en son chemin la faction des Portugais soutenue par Azaph-Kam, l'un des principaux officiers de la cour ; & il n'aurait rien obtenu sans une circonstance particulière qu'il

faut rapporter dans ses propres termes.

Rhoé.

« Le 6 d'août, je reçus ordre, dit-il, de me
» rendre au durbal ou à la salle d'audience. Quel-
» ques jours auparavant, j'avais fait présent au
» Mogol d'une peinture, & je l'avais assuré qu'il
» n'y avait personne aux Indes qui fût capable
» d'en faire une aussi belle. Aussi-tôt que je
» parus, que donneriez-vous, dit-il, au peintre
» qui aurait fait une copie de votre tableau,
» si ressemblante que vous ne la pussiez pas dis-
» tinguer de l'original? Je répondis que je lui
» donnerais volontiers vingt pistoles. Il est gen-
» tilhomme, repliqua l'empereur, vous lui pro-
» mettez trop peu. Je donnerai mon tableau de
» bon cœur, dis-je alors, quoique je l'estime très-
» rare; & je ne prétends pas de faire de gageure;
» car si votre peintre a si bien réussi, & s'il n'est
» pas content de ce que je lui promets, votre ma-
» jesté a de quoi le récompenser. Après quelques
» discours sur les arts qui s'exécutent aux Indes,
» il m'ordonna de me rendre le soir au gouzal-
» kan, où il me montrerait ses peintures,

» Vers le soir, il me fit appeller par un nou-
» vel ordre, dans l'impatience de triompher de
» l'excellence de son peintre. On me fit voir
» six tableaux entre lesquels était mon original.
» Ils étaient sur une table, & si semblables en
» effet, qu'à la lumière des chandelles, j'eus

» à la vérité quelqu'embarras à distinguer le » mien ; je confesse que j'avais été fort éloigné » de m'y attendre. Je ne laissai pas de montrer » l'original, & de faire remarquer les diffé- » rences qui devaient frapper les connaisseurs. » L'empereur ne fut pas moins satisfait de m'a- » voir vu quelques momens dans le doute. Je » lui donnai tout le plaisir de sa victoire, en » louant l'excellence de son peintre. Hé bien, » qu'en dites-vous? reprit-il. Je répondis que » sa majesté n'avait pas besoin qu'on lui envoyât » des peintres d'Angleterre. Que donnerez-vous » au peintre? me demanda-t-il. Je lui répondis » que puisque son peintre avait surpassé de si » loin mon attente, je lui donnerais le double » de ce que j'avais promis, & que s'il venait » chez moi, je lui ferais présent de cent rou- » pies pour acheter un cheval. L'empereur ap- » prouva ces offres; mais après avoir ajouté » que son peintre aimerait mieux toute autre » chose que de l'argent, il revint à me deman- » der quel présent je lui ferais? je lui dis que » cela devait dépendre de ma discrétion. Il en » demeura d'accord. Cependant il voulut savoir » quel présent je ferais au peintre. Je lui don- » nerai, répondis-je, une bonne épée, un pistolet » & un tableau. Enfin, reprit le monarque, vous » demeurez d'accord que c'est un bon peintre ;

Rhoé.

Khoé.

» faites-le venir chez vous, montrez-lui vos
» curiosités, & laissez-le choisir ce qu'il voudra.
» Il vous donnera une de ses copies, pour la faire
» voir en Angleterre, & prouver à vos Européens
» que nous sommes moins ignorans dans cet art
» qu'ils ne se l'imaginent. Il me pressa de choisir
» une des copies. Je me hâtai d'obéir. Il la prit,
» il l'enveloppa lui-même dans du papier, &
» la mit dans la boîte qui avait servi à l'original,
» en marquant sa joie de la victoire qu'il attri-
» buait à son peintre. Je lui montrai alors un
» petit portrait que j'avais de lui, mais dont la
» manière était fort au-dessous de celle du peintre
» qui avait fait les copies; & je lui dis que c'était
» la cause de mon erreur, parce que sur le por-
» trait qu'on m'avait donné pour l'ouvrage d'un
» des meilleurs peintres du pays, j'avais jugé
» de la capacité des autres. Il me demanda où je
» l'avais eu. Je lui dis que je l'avais acheté d'un
» marchand. Hé comment, repliqua-t-il, em-
» ployez-vous de l'argent à ces choses-là? Ne
» savez-vous pas que j'ai ce qu'il y a de plus
» parfait dans ce genre? Et ne vous avais-je pas
» dit que je vous donnerais tout ce que vous
» pourriez desirer. Je lui répondis qu'il ne me
» convenait point de prendre la liberté de de-
» mander, mais que je recevrais comme une
» grande marque d'honneur tout ce qui me

» viendrait de sa majesté. Si vous voulez mon » portrait, me dit-il, je vous en donnerai un » pour vous & un pour votre roi. Je l'assurai » que s'il en voulait envoyer un au roi mon » maître, je serais fort aise de le porter, & » qu'il serait reçu avec beaucoup de satisfaction; » mais j'ajoutai que s'il m'était permis de pren- » dre quelque hardiesse, je prenais celle de lui » en demander un pour moi-même, que je gar- » derais toute ma vie, & que je laisserais à ceux » de ma maison, comme une glorieuse marque » des faveurs qu'il m'accordait. Je vois bien, me » dit-il, que votre roi s'en soucie peu. Pour » vous, je suis persuadé que vous serez bien- » aise d'en avoir un, & je vous promets que » vous l'aurez. En effet, il donna ordre sur le » champ qu'on m'en fît un ».

Rhoé.

L'empereur, qui était rentré dans son palais après le durbal, envoya chez Rhoé vers dix heures du soir. On le trouva au lit. Le sujet de ce message était de lui faire demander la communication d'une peinture qu'il regrettait de n'avoir pas encore vue, & la liberté d'en faire tirer des copies pour ses femmes. Rhoé se leva, & se rendit au palais avec sa peinture. Le monarque était assis les jambes croisées, sur un petit trône tout couvert de diamans, de perles & de rubis. Il avait devant lui une table d'or massif,

Rhoé.

& ſur cette table cinquante plaques d'or enrichies de pierreries ; les unes très-grandes & très-riches, les autres de moindre grandeur, mais toutes couvertes de pierres fines. Les Grands étaient autour de lui, dans leur plus éclatante parure. Il ordonna qu'on bût ſans ſe contraindre, & l'on voyait dans la ſalle quantité de grands flaccons remplis de diverſes ſortes de vins.

« Lorſque je me fus approché de lui, raconte » Rhoé, il me demanda des nouvelles de la » peinture. Je lui montrai deux portraits dont » il regarda l'un avec étonnement. Il me demanda de qui il était. Je lui dis que c'était » le portrait d'une femme de mes amies qui » était morte. Me le voulez-vous donner? ajouta-t-il. Je répondis que je l'eſtimais plus que » tout ce que je poſſédais au monde, parce que » c'était le portrait d'une perſonne que j'avais » aimée tendrement ; mais que ſi ſa majeſté » voulait excuſer ma paſſion & la liberté que » je prenais, je la prierais volontiers d'accepter l'autre, qui était le portrait d'une » dame françaiſe, & d'une excellente main. » Il me remercia. Mais il me dit qu'il n'avait » de goût que pour celui qu'il me demandait, » & qu'il aimait autant que je pouvais l'aimer ; ainſi que ſi je lui en faiſais préſent, il

» l'estimerait plus que le plus rare joyau de » son trésor. Je lui répondis alors que je n'a» vais rien d'assez cher au monde pour le refuser » à sa majesté, lorsqu'elle paraissait le desi» rer avec tant d'ardeur; & que je regrettais » même de ne pouvoir lui donner quelque témoi» gnage plus important de ma passion pour son » service. A ces derniers termes, il s'inclina un » peu; & la preuve que j'en donnais, me dit-il, » ne lui permettait pas d'en douter. Ensuite il » me conjura de lui dire de bonne foi dans quel » pays du monde était cette belle femme. Je » répondis qu'elle était morte. Il ajouta qu'il » approuvait beaucoup la tendresse que j'avais » pour elle; qu'il ne voulait pas m'ôter ce qui » m'était si cher; mais qu'il ferait voir le por» trait à ses femmes, qu'il en ferait tirer cinq » copies par ses peintres; & que, si je recon» naissais mon original entre ces copies, il pro» mettait de me le rendre. Je protestai que je » l'avais donné de bon cœur, & que j'étais fort » aise de l'honneur que sa majesté m'avait fait » de l'accepter. Il répliqua qu'il ne le prendrait » point, qu'il m'en aimait davantage, mais » qu'il sentait bien l'injustice qu'il y aurait à » m'en priver; qu'il ne l'avait pris que pour en » faire tirer des copies; qu'il me l'aurait rendu, » & que ses femmes en auraient porté les copies

Rboé.

Rhoé.

» sur elles. En effet, pour une mignature, on
» ne pouvait rien voir de plus achevé. L'autre
» peinture, qui était à l'huile, ne lui parut pas
» si belle.

» Il me dit ensuite que ce jour était celui
» de sa naissance, & que tout l'empire en célé-
» brait la fête; sur quoi il me demanda si je
» ne voulais pas boire avec lui? Je lui ré-
» pondis que je me soumettais à ses ordres,
» & je lui souhaitai de longues & heureuses
» années, & que la même cérémonie put être
» renouvellée dans un siècle. Il voulut savoir
» quel vin était de mon goût; si je l'aimais
» naturel ou composé, doux ou violent. Je lui
» promis de le boire volontiers tel qu'il me le
» ferait donner, dans l'espérance qu'il ne m'or-
» donnerait point d'en boire trop, ni de trop fort.
» Il se fit apporter une coupe d'or pleine de vin
» mêlé, moitié de vin de grappes, moitié de
» vin artificiel. Il en but; & l'ayant fait remplir
» il me l'envoya par un de ses officiers, avec cet
» obligeant message; qu'il me priait d'en boire
» deux, trois, quatre & cinq fois à sa santé,
» & d'accepter la coupe comme un présent qu'il
» en faisait avec joie. Je bus un peu de vin;
» mais jamais je n'en avais bu de si fort. Il me
» fit éternuer. L'empereur se mit à rire, & me
» fit présenter des raisins, des amandes & des

» citrons coupés par tranches dans un plat d'or, » en me priant de boire & de manger librement. » Je lui fis une révérence européenne pour le » remercier de tant de faveurs. Asaph-Kam » me pressa de me mettre à genoux & de » frapper la tête contre terre : mais sa majesté » déclara qu'elle était contente de mes remer- » ciemens. La coupe d'or était enrichie de petites » turquoises & de rubis. Le couvercle était de » même : mais les émeraudes, les turquoises & » les rubis en étaient plus beaux, & la soucoupe » n'était pas moins riche. Le poids me parut » d'environ un marc & demi d'or.

Rhoé.

» Le monarque devint alors de fort belle » humeur. Il me dit qu'il m'estimait plus qu'au- » cun Français qu'il eût jamais connu. Il me de- » manda si j'avais trouvé bon un sanglier qu'il » m'avait envoyé peu de jours auparavant, à » quelle sauce je l'avais mangé, quelle boisson » je m'étais fait servir à ce repas? Il m'assura » que je ne manquerais de rien dans ses états. » Ces témoignages de faveur éclatèrent aux yeux » de toute la cour. Ensuite il jeta deux grands » bassins pleins de rubis à ceux qui étaient assis au- » dessous de lui; & vers nous, qui étions plus pro- » ches, deux autres bassins d'amandes d'or & d'ar- » gent, mêlées ensemble, mais creuses & légères. » Je ne jugeai point à propos de me jeter dessus,

Rhoé.

» à l'exemple des principaux ſeigneurs, parce » que je remarquai que le prince ſon fils n'en » prit point. Il donna aux muſiciens & à d'au- » tres courtiſans de riches pièces d'étoffes pour » s'en faire des turbans & des ceintures, con- » tinuant de boire, & prenant ſoin lui-même » que le vin ne manquât point aux convives. » Auſſi la joie parut-elle fort animée; & dans » la variété de ſes expreſſions, elle forma un » ſpectacle admirable. Le prince, le roi de » Candahar, Aſaph-Kam, deux vieillards & » moi, nous fûmes les ſeuls qui évitâmes de » nous enivrer. L'empereur qui ne pouvait plus » ſe ſoutenir, pencha la tête & s'endormit. » Tout le monde ſe retira ».

L'empereur avait pluſieurs fils. L'aîné, nommé Coſronroé, avait été ſacrifié à une cabale qui gouvernait la cour, & à la jalouſie qu'inſpirait à l'empereur l'amour & l'admiration des peuples pour ce jeune prince. Quoiqu'il aimât ſon fils, & qu'il l'eût même déſigné pour ſon ſucceſſeur, il le tenait enfermé dans une priſon. Un des malheurs d'un deſpote eſt d'avoir à craindre ſon propre ſang. Car un deſpote n'a point d'enfans; il n'a que des eſclaves. Le Mogol faiſait alors la guerre au roi de Décan. Il avait donné le commandement de ſes armées à Sultan Corone, le ſecond de ſes fils, qu'un parti puiſſant voulait

porter au trône au préjudice de Cofronroé. Sultan Corone venait de prendre congé, & était parti dans un carroffe fait à la mode de l'Europe, préfent que les Anglais avaient offert au Mogol. Ce monarque voulut vifiter le camp où étaient raffemblées fes troupes. Rhoé.

Ses femmes montèrent fur les éléphans qui les attendaient à leur porte. Rhoé compta cinquante éléphans tous richement équipés, mais particulièrement trois, dont les petites tours étaient couvertes de plaques d'or. Les grilles des fenêtres étaient de même métal. Un dais de drap d'argent couvrait toute la tour. L'empereur defcendit par les degrés de la tour avec tant d'acclamations qu'on n'aurait point entendu le bruit du tonnerre. Rhoé fe preffa pour arriver proche de lui au bas des degrés. Un de fes courtifans lui préfenta dans un baffin une carpe monftrueufe. Un autre lui offrit dans un plat une matière auffi blanche que de l'amidon. Le monarque y mit le doigt, en toucha la carpe & s'en frotta le front; cérémonie qui paffe dans l'Indouftan pour un préfage de bonne fortûne. Un autre feigneur paffa fon épée dans les pendans de fon baudrier. L'épée & les boucles étaient couvertes de diamans & de rubis; le baudrier de même. Un autre encore lui mit fon carquois, avec trente flèches & fon arc, dans le même étui

Rhoé.

que l'ambassadeur de Perse lui avait présenté. Son turban était fort riche. On y voyait paraître des bouts de corne. D'un côté pendait un rubis hors d'œuvre, de la grosseur d'une noix ; & de l'autre, un diamant de la même grosseur. Le milieu offrait une émeraude beaucoup plus grosse, taillée en forme de cœur. Le bourrelet du turban était enrichi d'une chaîne de diamans, de rubis & de grosses perles, qui faisait plusieurs tours. Son collier était une chaîne de perles trois fois plus grosses que les plus belles que Rhoé eût jamais vues. Au-dessous des coudes, il avait un triple bracelet des mêmes perles. Il avait la main nue, avec une bague précieuse à chaque doigt. Ses gants qui venaient d'Angleterre, étaient passés dans sa ceinture. Son habit était de drap d'or sans manches, & ses brodequins brodés de perles. Il entra dans son carrosse. Un Anglais servait de cocher, aussi richement vêtu que jamais comédien l'ait été, & menant quatre chevaux couverts d'or. C'était la première fois que l'empereur se servait de cette voiture, qui avait été faite à l'imitation du carrosse d'Angleterre, & qui lui ressemblait si fort, que Rhoé n'en reconnut la différence qu'à la housse, qui était d'un velours travaillé avec de l'or, qui se fabrique en Perse. Deux eunuques marchèrent aux deux côtés, portant de petites malles d'or enrichies de rubis, &

une queue de cheval blanc pour écarter les mouches. Le carrosse était précédé d'un grand nombre de trompettes, de tambours & d'autres instrumens mêlés parmi quantité d'officiers, qui portaient des dais & des parasols, la plupart de drap d'or ou de broderie, éclatans de rubis, de perles & d'émeraudes. Derrière suivaient trois palanquins dont les pieds étaient couverts de plaques d'or, & les bouts des cannes ornés de perles avec une crépine d'or d'un pied de hauteur, aux fils de laquelle on distinguait un grand nombre de perles réguliérement enfilées. Le bord du premier palanquin était revêtu de rubis & d'émeraudes. Un officier portait un marche-pied d'or bordé de pierreries. Les deux autres palanquins étaient couverts de drap d'or. Le carrosse que Rhoé avait présenté suivait immédiatement. On y avait fait une nouvelle impériale & de nouveaux ornemens ; & l'empereur en avait fait présent à la princesse Nohormal, qui était dedans. Ce carrosse était suivi d'un troisième à la manière du pays, dans lequel était le plus jeune des fils de l'empereur, prince d'environ quinze ans. Quatre-vingt éléphans venaient à la suite. Dans le récit de Rhoé, on ne peut rien imaginer de plus riche que l'équipage de ces animaux : ils brillaient de toutes parts des pierreries dont ils étaient couverts. Chacun avait ses ban-

Rhoé.

Rhoé.

derolles de drap d'argent. Les principaux seigneurs de la cour suivaient à pied.

L'empereur passant devant l'édifice où sultan Cosrontoé son fils était prisonnier, fit arrêter son carrosse, & donna ordre qu'on lui amenât ce prince. Il parut bientôt, avec une épée, & un bouclier à la main. Sa barbe lui descendait jusqu'à la ceinture; ce qui est une marque de disgrace dans ces régions. L'empereur lui commanda de monter sur un de ses éléphans, & de marcher à côté du carrosse. Il obéit avec de grands applaudissemens de toute la cour, à qui le retour d'un prince si cher à la nation fit concevoir de nouvelles espérances. L'empereur lui donna un millier de roupies pour faire des largesses au peuple. Asaph-Kam qui l'avait gardé, & ses autres ennemis, paraissaient fort humiliés de se voir à ses pieds.

Rhoé, ayant pris un cheval pour éviter la presse, arriva aux tentes avant l'empereur. Il trouva dans la route une longue haie d'éléphans qui portaient chacun leur tour. Aux quatre coins de chaque tour, on voyait quatre banderolles de taffetas jaune, & devant la tour un fauconneau monté sur son affût. Le canonnier était derrière. Rhoé compta trois cens de ces éléphans armés, & six cens de parade, qui étaient couverts de velours broché d'or, & dont les banderolles étaient

étaient dorées. Plusieurs personnes à pied couraient devant l'empereur pour arroser le chemin par lequel il devait passer. On ne permet point d'approcher du carrosse de l'empereur de plus près qu'un quart de mille; & ce fut cette raison qui fit prendre le devant à Rhoé, pour attendre la cour à l'entrée du camp. Les tentes n'avaient pas moins de deux milles de circuit. Elles étaient entourées d'une étoffe du pays, rouge en dehors, & peinte en dedans de diverses figures, comme nos tapisseries. La forme de toute l'enceinte était celle d'un fort, avec ses boulevards & ses courtines. Les pieux de chaque tente se terminaient par un gros bouton de cuivre. Rhoé perçant la foule, voulut entrer dans les tentes impériales; mais cette faveur n'est accordée à personne, & les grands même du pays s'arrêtent à la porte. Cependant quelques roupies qu'il donna secrétement à ceux qui la gardaient, lui en firent obtenir l'entrée. L'ambassadeur de Perse moins heureux ou moins libéral, eut le désagrément d'être refusé. Rhoé.

Au milieu de la cour de ce palais portatif, on avait dressé un trône de nacre de perles, dont le dais, qui était de brocard d'or, ne paraissait soutenu que par deux piliers. Les bouts ou les chapitaux de ces piliers étaient d'or massif. Lorsque l'empereur approcha de la porte de sa tente,

Rhoé.

quelques seigneurs entrèrent dans l'enceinte, & l'ambassadeur de Perse obtint la permission d'y entrer avec eux. L'empereur en entrant jeta les yeux sur Rhoé; & lui voyant faire la révérence, il s'inclina un peu en portant la main sur sa poitrine. Il fit la même civilité à l'ambassadeur de Perse. Rhoé demeura immédiatement derrière lui, jusqu'à ce qu'il fût monté sur son trône. Aussi-tôt que tout le monde eut pris sa place, sa majesté demanda de l'eau, se lava les mains & se retira. Ses femmes entrèrent par une autre porte dans l'appartement qui leur était destiné. Rhoé ne vit point le prince Cosronroé dans l'enceinte des tentes; mais il est vrai qu'elles composaient plus de trente appartemens, dans quelqu'un desquels il pouvait être entré. Les seigneurs de la cour se retirèrent chacun à leurs tentes, qui étaient de différentes formes & de différentes couleurs; les unes blanches, les autres vertes, mais dressées toutes dans un aussi bel ordre que les appartemens de nos plus belles maisons; ce qui forma pour Rhoé un des plus beaux spectacles qu'il eut jamais vu. Tout le camp paraissait une belle ville. Le bagage & les autres embarras de l'armée n'en défiguraient pas la beauté ni la symétrie. Rhoé n'avait pas de chariot, & ressentait quelque honte de ne pas se montrer avec plus de distinction : mais c'était

un mal forcé, dit-il; cinq années de ses appointemens n'auraient pas suffi pour lui faire un équipage qui approchât de celui des moindres seigneurs Mogols. Rhoé.

Il admira le même faste dans la tente du prince Corone, autre fils de l'empereur, protégé par la cabale ennemie de Cosronroé. Son trône était couvert de plaques d'argent; & dans quelques endroits, de fleurs en relief d'or massif. Le dais était porté sur quatre piliers aussi couverts d'argent. Son épée, son bouclier, ses arcs, ses flèches & sa lance étaient devant lui sur une table. On montait la garde lorsque Rhoé arriva. Il observa que le prince paraissait fort maître de lui-même, & qu'il composait ses actions avec beaucoup de gravité. On lui remit deux lettres qu'il lut debout, avant que de monter sur son trône. Il ne laissait appercevoir ni le moindre sourire, ni la moindre différence dans la réception qu'il faisait à ceux qui se présentaient à lui. Son air paraissait plein d'une fierté rebutante, & d'un mépris général pour tout ce qui tombait sous ses yeux. Cependant après qu'il eut lu ses lettres, Rhoé crut découvrir quelque trouble intérieur & quelque espèce de distraction dans son esprit, qui le faisait répondre peu à propos à ceux qui lui parlaient, & qui l'empêchait même



Rhoé.

de les entendre, & il attribua cette distraction à l'amour du prince, pour une des femmes de son père qu'il avait eu permission de voir.

Rhoé trouva une autrefois le même prince qui jouait aux cartes avec beaucoup d'attention. Le sujet de sa visite était pour obtenir des chariots & des chameaux, sans lesquels il ne pouvait suivre l'empereur en campagne. Il avait déjà renouvellé plusieurs fois la même demande. Corone lui fit des excuses du défaut de sa mémoire, & rejeta la faute sur ses officiers. Cependant il lui témoigna plus de civilité qu'il n'avait jamais fait. Il l'appella même plusieurs fois pour lui montrer son jeu; & souvent il lui adressa la parole. Rhoé s'était flatté qu'il lui proposerait de faire le voyage avec lui, mais ne recevant là-dessus aucune ouverture, il prit le parti de se retirer, sous prétexte qu'il était obligé de retourner à Asmire, & qu'il n'avait pas d'équipage pour passer la nuit au camp. Corone lui promit d'expédier les ordres qu'il demandait, & le voyant sortir, il le fit suivre par un eunuque & par plusieurs officiers, qui lui dirent en souriant que le prince voulait lui faire un riche présent, & que s'il appréhendait de se mettre en chemin pendant la nuit, on lui donnerait une escorte de dix chevaux. Il consentit à demeurer.

« Ils me firent, dit-il, une aussi grande fête de » ce présent, que si le prince eût voulu me » donner la plus belle de ses chaînes de per- » les. Le présent vint enfin. C'était un manteau » de drap d'or qu'il avait porté deux ou trois » fois. On me le mit sur les épaules, & ce fut » à contre-cœur que je lui en fis mes remerci- » mens. Cet habit aurait été propre à représen- » ter sur un théâtre l'ancien rôle du grand Ta- » merlan. Mais la plus haute faveur que puisse » faire un prince dans toutes ces régions, est » celle de donner un habit après l'avoir quel- » quefois porté ».

Le 16, l'empereur donna ordre qu'on mît le feux à toutes les maisons voisines du camp, pour obliger le peuple à le suivre. Les flammes se communiquèrent jusqu'à la ville, qui fut aussi brûlée. Il en faut conclure que des villes qu'on brûle si facilement, ne coûtent pas beaucoup à bâtir.

Dans l'intervalle on fut informé de quelques circonstances qui regardent le prince Cosronroé. Tout le monde continuait de prendre part à sa disgrace, & gémissait de le voir remis en prison & retomber entre les mains de ses ennemis. L'empereur qui n'y avait consenti que pour satisfaire l'ambition de son frère, sans aucun dessein d'exposer sa vie, résolut de s'expliquer

Rhoé.

assez hautement pour le mettre en sûreté, & pour appaiser en même-tems le peuple qui murmuroit assez haut de sa prison. Il prit occasion, pour déclarer ses sentimens, d'une incivilité qu'Asaph-Kam avait eue pour son prisonnier. Ce seigneur, qui était comme le géolier du prince, était entré malgré lui dans sa chambre, & s'était même dispensé de lui faire la révérence. Quelques-uns jugèrent qu'il avait cherché à lui faire un querelle, dans l'espérance que le malheureux Cosronroé, qui n'était pas d'humeur à souffrir un affront, mettrait l'épée à la main, ou se porterait à quelqu'autre violence, qui servirait de prétexte aux soldats de la garde pour le tuer. Mais il le trouva plus patient qu'il ne se l'était promis. Le prince se contenta de faire avertir l'empereur par un de ses amis, de l'indigne hauteur avec laquelle il était traité. Asaph-Kam fut appellé au durbal, & l'empereur lui demanda s'il y avait long-tems qu'il n'avait vu son fils. Il répondit qu'il y avait deux jours. Qu'est-ce qui se passa l'autre jour dans sa chambre ? continua l'empereur. Asaph-Kam repliqua qu'il n'y était allé que pour lui rendre une visite. Le monarque insistant sur la manière dont elle avait été rendue, Asaph-Kam jugea qu'il était informé de la vérité. Il raconta qu'il était allé voir le prince pour lui offrir son service, mais que

Rhoé.

l'entrée de sa chambre lui avait été refusée; que là-dessus étant responsable de sa personne, il avoit cru que son devoir l'obligeait de visiter la chambre de son prisonnier, & qu'à la vérité il y était entré malgré lui. L'empereur reprit sans s'émouvoir; hé bien, quand vous fûtes entré, que lui dites-vous? & quel respect, quelle soumission rendîtes-vous à mon fils? Ce barbare demeura fort confus, & se vit forcé d'avouer qu'il ne lui avait fait aucune civilité. L'empereur lui dit d'un ton sévère, qu'il lui ferait connaître que ses enfans étaient ses maîtres, & que s'il apprenait une seconde fois qu'il eût manqué de respect à sultan Cosronroé, il commanderait à ce prince de lui mettre le pied sur la gorge, & de l'étouffer. J'aime sultan Corone, ajouta-t-il; mais je veux que tout le monde sache que je n'ai pas mis mon fils aîné & mon successeur entre ses mains, pour le perdre.

L'armée mogole étant partie avant que Rhoé pût avoir fini ses préparatifs, il ne se vit en état de suivre l'empereur que vers la fin de novembre. Le premier jour du mois suivant, il arriva le soir à Brampour, après avoir trouvé en chemin les corps de cent voleurs qui avaient souffert les derniers supplices. Le 4 ayant fait cinq cosses, il rencontra un chameau chargé de

Rhoé.

trois cens têtes de rebelles, que le gouverneur de Candahar envoyait à l'empereur comme un préſent. On fait ſouvent de pareilles rencontres dans les états deſpotiques, où de pareils meſſages ſont très-fréquens.

Le 6, il fit quatre coſſes juſqu'à Goddah, où il trouva l'empereur avec toute ſa cour. Cette ville, qui eſt fermée de murailles & ſituée dans le plus beau pays du monde, lui parut une des plus belles & des mieux bâties qu'il eût vues dans les Indes. La plupart des maiſons y ſont à deux étages; ce qui eſt fort rare dans les autres villes. On y voit des rues toutes compoſées de boutiques, qui offrent les plus riches marchandiſes. Les édifices publics y ſont ſuperbes. On trouve dans les places des réſervoirs d'eau, environnés de galeries, dont les arcades ſont de pierres de taille, & revêtus de la même pierre, avec des degrés qui régnent à l'entour, donnent la commodité de deſcendre juſqu'au fond, pour y puiſer de l'eau ou pour s'y rafraîchir. La ſituation de Goddah l'emporte encore ſur la beauté de la ville. Elle eſt dans une grande campagne où l'on découvre une infinité de beaux villages. La terre y eſt extrêmement fertile en bled, en coton, en excellens pâturages. Rhoé y vit un jardin d'environ deux milles de long, & large d'un quart de mille, planté de mangas, de tamarins & d'au-

tés fruits, & divisé régulièrement en allées. De toutes parts on apperçoit de petits temples que les habitans nomment pagodes, des fontaines, des bains, des étangs, & des pavillons de pierre de taille bâtis en voûte. Ce mêlange forme un si beau spectacle, qu'au jugement de Rhoé, « il n'y a pas d'homme qui ne se crût » heureux de passer sa vie dans un si beau lieu ». Goddah était autrefois plus florissante, lorsqu'avant les conquêtes d'Eckbar, elle était la demeure ordinaire d'un prince Rasbout. Rhoé s'apperçut même en plusieurs endroits, que les plus beaux bâtimens commencent à tomber en ruine; ce qu'il attribue à la négligence des possesseurs, qui ne se donnent pas le soin de conserver ce qui doit retourner à l'empereur après leur mort. Rhoé.

Le 9 il vit le camp impérial, qu'il nomme « une des plus admirables choses qu'il eût jamais vues. Cette grande ville portative avait » été dressée dans l'espace de quatre heures. » Son circuit était d'environ vingt milles d'Angleterre, les rues & les tentes y étaient ordonnées à la ligne, & les boutiques si bien » distribuées, que chacun savait où trouver ce » qui lui était nécessaire. Chaque personne de » qualité & chaque marchand, sait également » à quelle distance de l'*Atasikanha*, ou de la

Rhoé.

» tente du roi, la sienne doit être placée. Il sait » à quelle autre tente elle doit faire face, & » quelle quantité de terrein elle doit occuper. » Cependant toutes ces tentes ensemble con» tiennent un terrein plus spacieux que la plus » grande ville de l'Europe. On ne peut appro» cher des pavillons de l'empereur, qu'à la por» tée du mousquet; ce qui s'observe avec tant » d'exactitude, que les plus grands seigneurs » n'y étaient point reçus s'ils n'y étaient man» dés. Pendant que l'empereur était en campa» gne, il ne tenait point de durbal après midi. » Il employait ce tems à la chasse ou à faire » voler ses oiseaux sur les étangs. Quelquefois » il se mettait seul dans un bateau pour tirer. » On en portait toujours à sa suite sur des cha» riots. Il se laissait voir le matin au jarnéo, » mais il était défendu de lui parler d'affaires » dans ce lieu. Elles se traitaient le soir au » gouzalkan; du moins lorsque le tems qu'il » y destinait au conseil, n'était pas employé à » boire avec excès ».

Le 16, Rhoé s'étant rendu aux tentes de l'empereur, trouva ce monarque au retour de la chasse, avec une grande quantité de gibier & de poisson devant lui. Aussi-tôt qu'il eut apperçu l'ambassadeur Anglais, il le pressa de choisir ce qui lui plairait le plus, entre les fruits de sa

chasse & de sa pêche. Le reste fut distribué à sa noblesse. Il avait au pied de son trône un vieillard fort sale & fort hideux. Ce pays est rempli d'une sorte de mendians, qui par la profession d'un vie pauvre &. pénitente, parviennent à se faire une grande réputation de sainteté. Le vieillard qui était de ce nombre, occupait près de l'empereur, une place que les princes ses enfans n'auraient osé prendre. Il offrit à sa majesté un petit gâteau couvert de cendre, & cuit sur les charbons, qu'il se vantait d'avoir fait lui-même. L'empereur le reçut avec bonté, en rompit un morceau, & ne fit pas difficulté de le porter à sa bouche; quoiqu'une personne un peu délicate n'y eût pas touché sans répugnance. Il se fit apporter une centaine d'écus; & de ses propres mains, non-seulement il les mit dans un pan de la robe du vieillard, mais il en ramassa quelques-uns qui étaient tombés. Lorsqu'on lui eut servi sa collation, il ne mangea rien dont il ne lui offrit une partie; & voyant que sa faiblesse ne lui permettait pas de se lever, il le prit entre ses bras pour l'aider lui-même; il l'embrassa étroitement, il porta trois fois la main sur sa poitrine, & lui donna le nom de son père.

Rhoé.

Le 6 février, on arriva sous les murs de Calleade, petite ville nouvellement rebâtie, où

Rhoé.

les tentes impériales furent dressées dans un lieu fort agréable sur la rivière de Scepte, à une cosse d'*Ugen*, principale ville de la province de Mulwa. Calleade était autrefois la résidence des rois de Mandoa. On raconte qu'un de ces princes étant tombé dans une rivière, d'où il fut retiré par un esclave qui s'était jeté à la nage, & qui l'avait pris heureusement par les cheveux, son premier soin en revenant à lui-même, fut de demander à qui il était redevable de la vie. On lui apprit l'obligation qu'il avait à l'esclave, dont on ne doutait pas que la récompense ne fût proportionnée à cet important service. Mais il lui demanda comment il avait eu l'audace de mettre la main sur la tête de son prince, & sur le champ il lui fit donner la mort. Quelque tems après étant assis dans l'ivresse, sur le bord d'un bateau, près d'une de ses femmes, il se laissa tomber encore une fois dans l'eau. Cette femme pouvait aisément le sauver; mais croyant ce service trop dangereux, elle le laissa périr, en donnant pour excuse qu'elle se souvenait de l'histoire du malheureux esclave. Jamais il n'y eut de plus juste retour ni de meilleur raisonnement.

Le 11, tandis que l'empereur était allé dans la montagne d'Ugen, pour y visiter un dervis âgé de cent trois ans, Rhoé fut averti par une

Rhoé

lettre que ſultan Corone, malgré tous les ordres & les firmans de ſon père, s'était ſaiſi des préſens de la compagnie. On lui avait repréſenté inutilement qu'ils étaient pour l'empereur. Il s'était hâté de lui écrire, qu'il avait fait arrêter quelques marchandiſes qui appartenaient aux Anglais ; & ſans parler des préſens, il lui avait demandé la permiſſion d'ouvrir les caiſſes, & d'acheter ce qui conviendrait à ſon uſage. Mais les facteurs qui étaient chargés de ce dépôt, refuſant de conſentir à l'ouverture des caiſſes, du moins ſans l'ordre de l'ambaſſadeur, il employait toutes ſortes de mauvais traitemens pour les forcer à cette complaiſance. C'était un droit qu'il s'attribuait de voir, avant l'empereur ſon père, tous les préſens & toutes les marchandiſes, pour ſe donner la liberté de choiſir le premier.

Rhoé fort offenſé de cette violence, prit d'abord la réſolution de porter ſes plaintes à l'empereur, par la bouche d'Aſaph-Kam, parce que ce ſeigneur aurait pris pour une injure qu'il eût employé d'autres voies. Cependant l'expérience lui ayant appris à s'en défier, il ſe réduiſit à le prier de lui procurer une audience au gouzalkam. Enſuite les objections augmentant ſa défiance, il ſe détermina, par le conſeil de ſon interprète, à prendre l'occaſion du retour

Rhoé.

de l'empereur pour lui parler en chemin. Il se rendit à cheval dans un lieu où ce monarque devait passer ; & l'ayant rencontré sur un éléphant, il mit pied à terre pour se présenter à lui. L'empereur l'apperçut & prévint ses plaintes. Je sais, lui dit-il, que mon fils a pris vos marchandises. Soyez sans inquiétude. Il n'ouvrira point vos caisses, & j'enverrai ce soir l'ordre de vous les remettre. Cette promesse qui fut accompagnée de discours fort civils n'empêcha point Rhoé de se rendre le soir au gouzalkam, pour renouveller ses instances. L'empereur qui le vit entrer, lui fit dire qu'il avait envoyé l'ordre auquel il s'était engagé, mais qu'il fallait oublier tous les mécontentemens passés. Quoiqu'un langage si vague laissât de fâcheux doutes aux Anglais, la présence d'Asaph-Kam, dont ils craignaient les artifices, leur fit remettre leurs explications à d'autres tems ; d'autant plus que l'empereur étant tombé sur les différends de religion, se mit à parler de celle des Juifs, des Chrétiens & des Mahométans. Le vin, dit Rhoé, l'avait rendu de si bon-humeur, que se tournant vers Rhoé, il lui dit : « Je suis le » maître, vous serez tous heureux dans mes » états, Mores, Juifs & Chrétiens. Je ne me » mêle point de vos controverses. Vivez en » paix dans mon empire. Vous y serez à cou-

» vert de toutes sortes d'injures, vous y vivrez » en sûreté, & j'empêcherai que personne ne » vous opprime ». Si c'était le vin qui le faisait parler ainsi, il faut croire que ce prince n'avait jamais tant de raison que dans le vin.

Rhoé.

Deux jours après, sultan Corone arriva de Brampour. Rhoé était désespéré qu'on ne parût point penser à lui rendre justice, & l'arrivée du prince ne semblait propre qu'à reculer ses espérances. Comme il croyait l'avoir aigri pas ses plaintes, & que les ménagemens n'étaient plus de saison, il résolut de faire un dernier effort auprès de l'empereur. Mais tandis qu'il en cherchait l'occasion, quel fut son étonnement d'apprendre que l'empereur s'était fait apporter secrétement les caisses & les avait fait ouvrir! C'est dans ses propres termes qu'il faut rapporter la conclusion de ce singulier démêlé, où l'on voit dans tout son jour la basse avidité qui forme un des caractères du despotisme.

« Je formai, dit-il, le dessein de m'en venger; » & dans une audience que mes sollicitations » me firent obtenir, je lui en fis ouvertement » mes plaintes. Ils les reçut avec des flatteries » basses, & plus indignes encore de son rang » que l'action même. Il me dit que je ne devais » pas m'alarmer pour la sûreté de tout ce qui » était à moi; qu'il avait trouvé dans les caisses

Rhoë.

» diverſes choſes qui lui plaiſaient extrême-
» ment, ſur-tout un verre travaillé à jour, &
» deux couſſins en broderies ; qu'il avait auſſi
» retenu les dogues : mais que, s'il y avait
» quelque rareté que je ne vouluſſe pas lui ven-
» dre ou lui donner, il me la rendrait, & qu'il
» ſouhaitait que je fuſſe content de lui. Je lui
» répondis qu'il y en avait peu qui ne lui fuſſent
» deſtinées, mais que c'était un procédé fort
» incivil à l'égard du roi mon maître, & que
» je ne ſavais comment lui faire entendre que
» les préſens qu'il envoyait, avaient été ſaiſis,
» au lieu d'être offerts par mes mains à ceux
» entre qui j'avais ordre de les diſtribuer ; que
» pluſieurs de ces préſens étaient pour le prince
» Corone & pour la princeſſe Nohormal ;
» que d'autres devaient me demeurer entre les
» mains, pour les faire ſervir dans l'occaſion à
» me procurer la faveur de ſa majeſté contre les
» injures que ma nation recevait tous les jours ;
» qu'il y en avait pour mes amis & pour mon
» uſage particulier ; que le reſte appartenait aux
» marchands, & que je n'avais pas le droit de
» diſpoſer du bien d'autrui.

» Il me pria de ne pas trouver mauvais qu'il
» ſe les eût fait apporter. Toutes les pièces,
» me dit-il, lui avaient paru ſi belles, qu'il
» n'avait pas eu la patience d'attendre qu'elles
» lui

» lui fussent présentées de ma main. Son em- Rhoé.
» pressement ne m'avait fait aucun tort, puis-
» qu'il était persuadé que dans ma distribution,
» il aurait été servi le premier. A l'égard du roi
» d'Angleterre, il se proposait de lui faire des
» excuses. Je devais être sans embarras du côté
» du prince & de Nohormal, qui n'étaient
» qu'une même chose avec lui. Enfin, quant
» aux présens que je destinais pour les occa-
» sions où je croirais avoir besoin de sa faveur,
» c'était une cérémonie tout-à-fait inutile, parce
» qu'il me donnerait audience lorsqu'il me plai-
» rait de la demander, & que n'ignorant pas
» qu'il ne me restait rien à lui offrir, il ne me
» recevrait pas plus mal, lorsque je me présen-
» terais les mains vuides. Ensuite prenant les
» intérêts de son fils, il m'assura que ce prince
» me restituerait ce qu'il m'avait pris, &
» qu'il satisferait les facteurs pour les mar-
» chandises qu'il leur avait enlevées. Comme je
» demeurais en silence, il me pressa de lui dé-
» clarer ce que je pensais de son discours. Je
» lui répondis que j'étais charmé de voir sa
» majesté si contente. Il tourna ses yeux sur un
» ministre Anglais, nommé *Terry*, dont je m'é-
» tais fait accompagner. *Padre*, lui dit-il, cette
» maison est à vous; vous devez vous fier à moi.
» L'entrée vous sera libre lorsque vous aurez

Rhoé.

» quelque demande à me faire; & je vous ac-
» corderai toutes les graces que vous pouvez
» desirer.

» Après ces flatteuses promesses, il reprit
» avec moi le ton le plus familier, mais
» avec une adresse que je n'ai connue qu'en
» Asie. Il se mit à faire le dénombrement de
» tout ce qu'il m'avait fait enlever, en com-
» mençant par les dogues, les coussins, le verre
» à jour, & par un bel étui de chirurgie. Ces
» trois choses, me dit-il, vous ne voulez pas
» que je vous les rende, car je suis bien aise
» de les garder. Il faut obéir à votre majesté,
» lui répondis-je. Pour les verres de ces deux
» caisses, reprit-il, ils sont fort communs : à
» qui les destinez-vous? Je lui dis que l'une
» des deux caisses était pour sa majesté, &
» l'autre pour la princesse Nohormal. Hé bien,
» me dit-il, je n'en retiendrai qu'une? Et ces
» chapeaux, ajouta-t-il, pour qui sont-ils? ils
» plaisent fort à mes femmes. Je répondis qu'il
» y en avait trois pour sa majesté & un pour
» mon usage. Vous ne m'ôterez pas, continua-
» t-il, ceux qui étaient pour moi; car je les
» trouve fort beaux. Pour le vôtre, je vous le
» rendrai, si vous en avez besoin; mais vous
» m'obligeriez beaucoup de me le donner aussi.
» Il en fallut demeurer d'accord. Et les pein-

» tures, reprit-il encore, à qui sont-elles? Elles
» m'ont été envoyées, lui répondis-je, pour en
» disposer suivant l'occasion. Il donna ordre
» qu'elles lui fussent apportées; & faisant ou-
» vrir la caisse, il me fit diverses questions sur
» les femmes dont elles représentaient la figure.
» Ensuite s'étant tourné vers les seigneurs de sa
» cour, il les pressa de lui donner l'explication
» d'un tableau qui contenait une Vénus & un
» satyre; mais il défendit en même tems à mon
» interprète de m'expliquer ce qu'il leur disait.
» Ses observations regardaient principalement
» les cornes du satyre, sa peau qui était noire, &
» quelques autres propriétés des deux figures.
» Chacun s'expliqua suivant ses idées; mais
» l'empereur, sans déclarer les siennes, leur dit
» qu'ils se trompaient & qu'ils en jugeaient
» mal. Là-dessus, recommandant encore à l'in-
» terprète de ne me pas informer de ce qu'il
» avait dit, il lui donna ordre de me demander
» mon sentiment sur le sujet de cette peinture.
» Je répondis de bonne foi que je la prenais
» pour une simple invention du peintre; & que
» l'usage de cet art était de chercher ses sujets
» dans les fictions des poëtes. J'ajoutai d'ailleurs
» que voyant ce tableau pour la première fois,
» il m'était impossible d'expliquer mieux le des-
» sein de l'artiste. Il fit faire la même demande

Rhot.

Rhoé.

» à Terry, qui reconnut aussi son ignorance. » Pourquoi donc, reprit-il, m'apporter une » chose dont vous ignorez l'explication?

» Je m'arrête à cet incident, pour l'instruc- » tion des directeurs de la compagnie, & de » tous ceux qui succéderont à mon office. C'est » un avis qui doit leur faire apporter plus de » choix à leurs présens, & leur faire supprimer » tout ce qui est sujet à de mauvaises interpré- » tations, parce qu'il n'y a point de cour plus » maligne & plus défiante que celle du Mogol. » Quoique l'empereur n'eût pas expliqué ses » sentimens, je crus reconnaître aux discours » qu'il avait tenus, que ce tableau passait dans » son esprit pour une raillerie injurieuse des » peuples de l'Asie; c'est-à-dire, qu'il les y » croyait représentés par le satyre, avec lequel » on leur supposait une ressemblance de com- » plexion, tandis que la Vénus qui menait le » satyre par le nez, exprimait l'empire que les » femmes du pays ont sur les hommes. Il ne me » pressa pas davantage d'en porter mon juge- » ment, parce qu'étant persuadé avec raison, » que je n'avais jamais vu ce tableau, il ne le » fut pas moins que l'ignorance dont je me fai- » sais une excuse, était sans artifice. Cependant » il y a beaucoup d'apparence qu'il conserva le » soupçon que je lui attribuais; car il me dit

» d'un air froid, qu'il recevait cette peinture » comme un présent. Rhoé.

» Pour les autres bagatelles, ajouta-t-il, je » veux qu'elles soient envoyées à mon fils. Elles » lui seront agréables. D'ailleurs je lui écrirai » avec des ordres si formels, que vous n'aurez » plus besoin de solliciter auprès de lui. Il ac- » compagna cette promesse de complimens, » d'excuses & de protestations, qui ne pou- » vaient venir que d'une ame fort généreuse » ou fort basse.

» Il y avait dans une grande caisse diverses » figures de bêtes qui n'étaient au fond que » des masses de bois. On m'avait averti qu'elles » étaient fort mal faites, & que la peinture » dont elles étaient revêtues, s'était écaillée en » divers endroits. Je n'aurais jamais pensé à les » mettre au nombre des présens, si j'avais eu la » liberté du choix. Aussi l'empereur me deman- » da-t-il ce qu'elles signifiaient, & si elles » étaient envoyées pour lui. Je me hâtai de » répondre qu'on n'avait pas eu l'intention de » lui faire un présent si peu digne de lui; mais » que ces figures étaient envoyées pour faire » voir la forme des animaux les plus communs » de l'Europe. Hé quoi? repliqua-t-il aussi-tôt, » pense-t-on en Angleterre que je n'aie jamais » vu de taureau ni de cheval? Cependant je veux

Rhoé.

» les garder. Mais ce que je vous demande, c'est de me procurer un grand cheval de votre pays, avec deux de vos lévriers d'Irlande, un mâle & une femelle, & d'autres espèces de chiens dont vous vous servez pour la chasse. Si vous m'accordez cette satisfaction, je vous donne ma parole de prince que vous en serez récompensé, & que vous obtiendrez de moi plus de privilèges que vous ne m'en demanderez. Ma réponse fut que je ne manquerais pas d'en faire mettre sur les vaisseaux de la première flotte; que je n'osais répondre qu'ils pussent résister aux fatigues d'un si long voyage; mais que, s'ils venaient à mourir, je promettrais, pour témoignage, de mon obéissance de lui en faire voir les os & la peau. Ce discours parut lui plaire. Il s'inclina plusieurs fois, il porta la main sur sa poitrine, avec tant d'autres marques d'affection & de faveur, que les seigneurs mêmes qui se trouvaient présens, m'assurèrent qu'il n'avait jamais traité personne avec cette distinction. Aussi ces caresses firent-elles ma récompense. Il ajouta qu'il voulait réparer toutes les injustices que j'avais essuyées, & me renvoyer dans ma patrie comblé d'honneurs & de graces. Il donna même sur le champ quelques ordres qui devaient faire cesser mes plaintes. J'envertai,

» me dit-il, un magnifique présent au roi d'Angleterre, & je l'accompagnerai d'une lettre, Rhoe.
» où je lui rendrai témoignage de vos bons services; mais je souhaiterais de savoir quel présent lui sera le plus agréable. Je répondis qu'il me convenait mal de lui demander un présent; que ce n'était pas l'usage de mon pays, & que l'honneur du roi mon maître en serait blessé, mais que de quelque présent qu'il me fît l'honneur de me charger, j l'assurais que de la part d'un monarque qui était également aimé & respecté en Angleterre, il y serait reçu avec beaucoup de joie. Ces excuses ne purent le persuader. Il s'imagina que je prenais sa demande pour une raillerie; & jurant par sa tête qu'il me chargerait d'un présent, il me pressa de lui nommer quelque chose qui méritât d'être envoyé si loin. Je me vis forcé de répondre qu'autant que j'étais capable d'en juger, les grands tapis de Perse seraient un présent convenable, parce que le roi mon maître n'en attendait pas d'une grande valeur. Il me dit qu'il en ferait préparer de diverses fabriques & de toutes sortes de grandeurs, & qu'il y joindrait ce qu'il jugerait de plus propre à prouver son estime pour le roi d'Angleterre. On avait apporté devant lui plusieurs pièces de venaison: il me

[redacted]
Rhoé.

» donna la moitié d'un daim, en me disant qu'il l'avait tué de sa propre main, & qu'il destinait l'autre moitié pour ses femmes. En effet cette autre moitié fut coupée sur le champ en plusieurs pièces de quatre livres chacune. Au même instant, son troisième fils & deux femmes vinrent du serrail, & prenant ces morceaux de viandes entre leurs mains, les emportèrent eux-mêmes comme des mendians auxquels on aurait fait une aumône.

» Si des affronts pouvaient être réparés par des paroles, je devais être satisfait de cette audience. Mais je crus devoir continuer de me plaindre, dans la crainte qu'il n'eût fait toutes ces avances que pour mettre mon caractère à l'épreuve. Il parut surpris de me voir revenir au sujet de mes peines. Il me demanda si je n'étais pas content de lui; & lorsque j'eus répondu que sa faveur pouvait aisément remédier aux injustices qu'on m'avait faites dans ses états, il me promit encore que j'aurais à me louer de l'avenir. Cependant ce qu'il ajouta me fit juger que ma fermeté lui déplaisait. Je n'ai qu'une question à vous faire, me dit-il; quand je songe aux présens que vous m'avez envoyés depuis deux ans, je me suis étonné plusieurs fois que le roi votre maître vous ayant revêtu de la qualité d'ambassadeur, ils

Rhoé.

» aient été fort inférieurs en qualité comme en
» nombre à ceux d'un simple marchand, qui
» était ici avant vous, & qui s'est heureusement
» servi des siens pour gagner l'affection de tout le
» monde. Je vous reconnais pour ambassadeur.
» Votre procédé sent l'homme de condition.
» Cependant je ne puis comprendre qu'on vous
» entretienne à ma cour avec si peu d'éclat. Je
» voulais répondre à ce reproche. Il m'inter-
» rompit. Je sais, reprit-il, que ce n'est pas
» votre faute ni celle de votre prince; & je
» veux vous faire voir que je fais plus de cas
» de vous que ceux qui vous ont envoyé. Lorf-
» que vous retournerez en Angleterre, je vous
» accorderai des honneurs & des récompenses;
» & sans égards pour les présens que vous m'a-
» vez apportés, je vous en donnerai un pour
» votre maître. Mais je vous charge d'une com-
» mission dont je ne veux pas me fier aux mar-
» chands. C'est de me faire faire dans votre pays
» un carquois pour des flèches, un étui pour
» mon arc, dont je vous ferai donner le modèle,
» un coussin à ma manière pour dormir dessus,
» une paire de brodequins de la plus riche bro-
» derie d'Angleterre, & une cotte de maille
» pour mon usage. Je sais qu'on travaille mieux
» chez vous qu'en aucun lieu du monde. Si vous
» me faites ce présent, vous savez que je suis un

[redacted]
Rhoé.

» puiſſant prince, & vous ne perdrez rien à » vous être chargé de cette commiſſion. Je l'aſ- » ſurai que j'exécuterais fidellement ſes ordres. » Il chargea auſſi-tôt Azaph-Kam de m'en- » voyer les modèles. Enſuite il me demanda » s'il me reſtait du vin de grappe. Je lui répondis » que j'en avais encore une petite proviſion. Hé » bien, me dit-il, envoyez-le moi ce ſoir. J'en » goûterai; & ſi je le trouve bon, j'en boirai » beaucoup ».

Ainſi dans cette audience qui paſſa pour une faveur extraordinaire, Rhoé ſe vit dépouillé de ſes caiſſes & de ſon vin, ſans emporter d'autres fruits de ſes libéralités que des promeſſes. Il faut convenir qu'il n'y a guères de ſpectacle plus vil & plus dégoûtant que celui d'un monarque des Indes faiſant ainſi l'inventaire des caiſſes d'un étranger pour s'approprier ſous divers prétextes, ou pour demander baſſement ce qu'elles contiennent. Il ſemble que les princes d'Aſie regardent comme une des marques de leur dignité le privilège de recevoir. Les princes d'Europe ont des idées plus juſtes de la grandeur. Ils ne ſe croient faits que pour donner, & c'eſt une faveur très-diſtinguée de leur part quand ils veulent bien recevoir.

Rhoé aſſure qu'avec beaucoup de recherches, il ne trouva point dans le pays un ſeul proſélyte

qui méritât le nom de chrétien, & qu'à la réserve d'un petit nombre de misérables qui étaient entretenus par la charité des jésuites, il y en avait même très-peu qui fissent profession du christianisme. Il ajoute que les jésuites connaissant la mauvaise foi de cette nation, se lassaient d'une dépense inutile. Tel était, suivant son témoignage, le véritable état du christianisme dans l'Indoustan. Rhoé.

« Il n'y avait pas long-tems que l'église & la » maison des jésuites avaient été brûlées. Le » crucifix était échappé aux flammes, & sa con- » servation fut publiée comme un miracle. Pour » moi qui aurais béni tout accident, dont on » aurait tiré quelqu'avantage pour la proroga- » tion de l'évangile, je gardai le silence. Le père » Corsi me dit de bonne foi qu'il croyait cet » événement fort naturel, mais que les Maho- » métans mêmes l'ayant fait passer sans sa parti- « cipation pour un miracle, il n'était pas fâché » qu'ils en eussent conçu cette opinion.

» L'empereur fort ardent pour toutes les » nouveautés, appella le missionnaire, & lui » fit diverses questions. Enfin, venant au sujet » de sa curiosité, vous ne me parlez pas, lui » dit-il, des grands miracles que vous avez faits » au nom de votre prophète. Si vous voulez » jeter son image dans le feu en ma présence,

Rhoé.

» & qu'elle ne brûle pas, je me ferai chrétien.
» Le père Corsi répondit que cette expérience
» blessait la raison, & que le ciel n'était pas
» obligé de faire des miracles chaque fois que
» les hommes en demandaient; que c'était le
» tenter, & que le choix des occasions n'ap-
» partenait qu'à lui : mais qu'il offrait d'entrer
» lui-même dans le feu pour preuve de la vérité
» de la foi. L'empereur n'accepta point cette
» offre. Cependant tous les courtisans firent beau-
» coup de bruit; & demandant que la vérité de
» notre religion fût éprouvée par cette voie, ils
» ajoutèrent que si le crucifix brûlait, le père
» Corsi serait obligé d'embrasser le mahométis-
» me. Sultan Corone apporta l'exemple de plu-
» sieurs miracles qui s'étaient faits dans des
» occasions moins importantes que celle de la
» conversion d'un si grand monarque, & conclut
» que si les chrétiens refusaient cette expérience,
» il ne se croyait pas obligé de s'en rapporter à
» leurs discours ».

Un charlatan de Bengale offrit à l'empereur un grand singe qu'il donnait pour un animal divin. On a fait remarquer effectivement dans d'autres relations, que plusieurs sectes des Indes attribuent quelque divinité à ces animaux. Comme il était question de vérifier cette qualité par des preuves, l'empereur tira d'un de ses doigts

un anneau, & le fit cacher dans les vêtemens d'un de ses pages. Le singe qui ne l'avait pas vu cacher, l'alla prendre dans le lieu où il était. L'empereur ne s'en rapportant point à cette expérience, fit écrire sur douze billets différens les noms de douze législateurs, tels que ceux de Moïse, de Jesus-Christ, de Mahomet, d'Aly, &c. & les ayant mêlés dans un vase, il demanda au singe quel était celui qui avait publié la véritable loi. Le singe mit sa main dans le vase, & tira le nom du législateur des Chrétiens. L'empereur fort étonné, soupçonna le maître du singe de savoir lire les caractères persans, & d'avoir dressé l'animal à faire cette distinction. Il prit la peine d'écrire les mêmes noms de sa propre main, avec les chiffres qu'il employait pour donner des ordres secrets à ses ministres. Le singe ne s'y trompa point; il prit une seconde fois le nom de Jesus-Christ, & le baisa. Un des principaux officiers de la cour dit à l'empereur qu'il y avait nécessairement quelque supercherie, & lui demanda la permission de mêler les billets, avec offre de se livrer à toutes sortes de suplices si le singe ne manquait pas son rôle. Il écrivit encore une fois les douze noms; mais il n'en mit qu'onze dans la vase, & retint l'autre dans sa main. Le singe les toucha tous l'un après l'autre sans en vouloir prendre aucun. L'empereur

Rhoé.

Rhoé.

véritablement surpris, s'efforça de lui en faire prendre un. Mais l'animal se mit en furie, & fit entendre par divers signes que le nom du vrai législateur n'était pas dans le vase. L'empereur lui demanda où il était donc ? Il courut vers l'officier, & lui prit la main dans laquelle était le nom qu'on lui demandait. Rhoé ajoute : quelque interprétation qu'on veuille donner à cette singerie, le fait est certain.





CHAPITRE VIII.

Voyage de Tavernier dans l'Indoustan.

Tavernier.

TAVERNIER parcourut d'abord plusieurs contrées de l'Europe. Mais ces courses n'appartenant point à notre plan, nous le transporterons tout de suite dans l'Indoustan, & partant de Surate pour Agra.

Des deux routes de Surate à Agra, l'une est par Brampour & par Seronge ; l'autre par Amadabath. Tavernier s'étant déterminé pour la première, passa par Balor & Kerkoa, & vint à Navapoura.

Navapoura est un gros bourg rempli de tisserands, quoique le riz fasse le principal commerce du canton. Il y passe une rivière qui rend son territoire excellent. Tout le riz qui croît dans cette contrée, est plus petit de la moitié que le riz ordinaire, & devient en cuisant d'une blancheur admirable ; ce qui le fait estimer particulièrement. On lui trouve aussi l'odeur du musc, & tous les grands de l'Inde n'en mangent point d'autre. En Perse même un sac de ce riz passe pour un présent fort agréable.

Tavernier.

De Navapoura, on compte quatre-vingt-quinze cosses jusqu'à Brampour. C'est une grande ville ruinée dont la plupart des maisons sont couvertes de chaume. On voit encore au milieu de la place un grand château qui sert de logement au gouverneur. Le gouvernement de cette province est si considérable, qu'il est toujours le partage d'un fils ou d'un oncle de l'empereur. Aureng-Zeb qui régnait alors, avait commandé long-tems à Brampour pendant le règne de son père. Le commerce est florissant à Brampour. Il se fait dans la ville & la province une prodigieuse quantité de toiles fort claires, qui se transportent en Perse, en Turquie, en Moscovie, en Pologne, en Arabie, au grand Caire & dans d'autres lieux. Des unes, qui sont teintes de diverses couleurs à fleurs courantes, on fait des voiles & des écharpes pour les femmes, des couvertures de lit & des mouchoirs. D'autres sont toutes blanches avec une raie d'or ou d'argent qui borde la pièce & les deux bouts, depuis la largeur d'un pouce jusqu'à douze ou quinze. Cette brodure n'est qu'un tissu d'or ou d'argent, & de soie, avec des fleurs dont la beauté est égale des deux côtés. Si celles qu'on porte en Pologne, où le commerce en est considérable, n'avaient aux deux bouts trois ou quatre pouces au moins,

d'or

Tavernier.

d'or ou d'argent; ou si cet or & cet argent devenaient noirs en passant les mers de Surate à Ormus, & de Trébizonde à Mangalia, ou dans d'autres ports de la mer noire, on ne pourrait s'en défaire qu'avec beaucoup de peine. D'autres toiles sont par bandes, moitié coton, moitié d'or & d'argent, & cette espèce porte le nom d'*ornis*. Il s'en trouve depuis quinze jusqu'à vingt aunes, dont le prix est quelquefois de cent & de cent cinquante roupies; mais les moindres ne sont pas au-dessous de dix ou douze. En un mot les Indes n'ont pas de province où le coton se trouve avec plus d'abondance qu'à Brampour.

Tavernier avertit que dans tous les lieux dont le nom se termine par *sérail*, on doit se représenter un grand enclos de murs ou de haies, dans lequel sont disposées en cercle cinquante ou soixante huttes couvertes de chaume. C'est une sorte d'hôtellerie fort inférieure aux caravanserails persans, où se trouvent quelques hommes & quelques femmes qui vendent de la farine, du riz, du beurre & des herbages, & qui prennent soin de faire cuire le pain & le riz des voyageurs. Ils nettoient les huttes que chacun a la liberté de choisir; ils y mettent un petit lit de sangle, sur lequel on étend le matelas dont on doit être fourni, lorsqu'on n'est point assez riche pour se faire accompagner d'une tente. S'il se

Tavernier. trouve quelque Mahométan parmi les voyageurs, il va chercher dans le bourg ou le village du mouton & des poules, qu'il distribue volontiers à ceux qui lui en rendent le prix.

Seronge lui parut une grande ville, dont les habitans sont banians, & la plupart artisans de père en fils; ce qui les porte à se bâtir des maisons de pierre & de brique. Il s'y fait un grand commerce de ces toiles peintes, qu'on nomme *chites*, dont le bas peuple de Turquie & de Perse aime à se vêtir, & qui sert dans d'autres pays pour des couvertures de lit & des nappes à manger. On en fait dans d'autres lieux que Seronge, mais de couleurs moins vives & plus sujettes à se ternir dans l'eau; tandis que celles de Seronge deviennent plus belles chaque fois qu'on les lave. La rivière qui passe dans cette ville, donne cette vivacité aux teintures. Pendant la saison des pluies qui durent quatre mois, les ouvriers impriment leurs toiles suivant le modele qu'ils reçoivent des marchands étrangers; & lorsque les pluies cessent, ils se hâtent de laver les toiles dans la rivière, parce que plus elle est trouble, plus les couleurs sont vives & résistent au tems. On fait aussi à Seronge une sorte de gazes ou de toiles si fines, qu'étant sur le corps elles laissent voir la chair à nud. Le transport n'en est pas permis aux marchands. Le gou-

verneur les prend toutes pour le serrail impérial & pour les principaux seigneurs de la cour. Les sultanes & les dames Mogoles s'en font des chemises & des robes, que l'empereur & les grands se plaisent à leur voir porter dans les grandes chaleurs.

Tavernier.

En passant à Baroche, il accepta un logement chez les Anglais, qui ont un fort beau comptoir dans cette ville. Quelques charlatans Indiens ayant offert d'amuser l'assemblée par des tours de leur profession, il eut la curiosité de les voir. Pour premier spectacle, ils firent allumer un grand feu, dans lequel ils firent rougir des chaînes, dont ils se lièrent le corps à nu sans en ressentir aucun mal. Ensuite prenant un petit morceau de bois qu'ils plantèrent en terre, ils demandèrent quel fruit on souhaitait d'en voir sortir. On leur dit qu'on souhaitait des mangues. Alors un des charlatans s'étant couvert d'un linceul, s'accroupit cinq ou six fois contre terre. Tavernier, qui voulait le suivre dans cette opération, prit une place d'où ses regards pouvaient pénétrer par une ouverture du linceul; & ce qu'il raconte ici, semble demander beaucoup de confiance au témoignage de ses yeux.

« J'apperçus, dit-il, que cet homme se coupant la chair sous les aisselles avec un rasoir, » il frottait de son sang le morceau de bois:

Tavernier.

» Chaque fois qu'il se relevait, le bois croissait » à vue d'œil ; & la troisième, il en sortit des » branches avec des bourgeons. La quatrième » fois, l'arbre fut couvert de feuilles. La cin- » quième, on y vit des fleurs. Un ministre An- » glais, qui était présent, avait protesté d'abord » qu'il ne pouvait consentir que des Chrétiens » assistassent à ce spectacle : mais lorsque d'un » morceau de bois sec, il eut vu que ces gens-là » faisaient venir, en moins d'une demi-heure, » un arbre de quatre ou cinq pieds de haut, » avec des feuilles & des fleurs comme au prin- » tems, il se mit en devoir de l'aller rompre, » & dit hautement qu'il ne donnerait jamais la » communion à ceux qui demeureraient plus » long-tems à voir de pareilles choses : ce qui » obligea les Anglais de congédier les charlatans, » après leur avoir donné la valeur de dix ou » douze écus, dont ils se retirèrent fort satis- » faits ». Il faut avouer qu'il n'y a point de tour de Comus qui approche de celui-là.

Dans le petit voyage qu'il fit à Cambaye, en se détournant de cinq ou six cosses, il n'observa rien dont Mandeslo n'eût fait la description ; mais à son retour, il passa par un village, qui n'est qu'à trois cosses de cette ville, où l'on voit une pagode célèbre par les offrandes de la plupart des courtisanes de l'Inde. Elle est remplie de

Tavernier.

nudités, entre lesquelles on découvre particulièrement une grande figure, que Tavernier prit pour un Apollon, dans un état fort indécent. Les vieilles courtisanes, qui ont amassé une somme d'argent dans leur jeunesse, en achètent de petites esclaves, qu'elles forment à tous les exercices de leur profession; & ces petites filles, que leurs maîtresses mènent à la pagode dès l'âge d'onze ou douze ans, regardent comme un bonheur d'être offertes à l'idole. Cet infâme temple est à six cosses de Chid-Abad, où Mandeslo visita un des plus beaux jardins du Grand-Mogol.

A l'occasion de la rivière d'Amadabath, qui est sans pont, & que les paysans passent à la nage, après s'être lié, entre l'estomac & le ventre, une peau de bouc qu'ils remplissent de vent, il remarque que pour faire passer leurs enfans, ils les mettent dans des pots de terre dont l'embouchure est haute de quatre doigts, & qu'ils poussent devant eux. Pendant qu'il était dans cette ville, un paysan & sa femme passaient un jour avec un enfant de deux ans, qu'ils avaient mis dans un de ces pots, d'où il ne lui sortait que la tête. Vers le milieu de la rivière, ils trouvèrent un petit banc de sable, sur lequel était un gros arbre que les flots y avaient jeté. Ils poussèrent le pot dans cet endroit pour y pren-

Tavernier.

dre un peu de repos. Comme ils approchaient du pied de l'arbre, dont le tronc s'élevait un peu au-deſſus de l'eau, un ſerpent qui ſortit d'entre les racines, ſauta dans le pot. Le père & la mère fort effrayés abandonnèrent le pot, qui fut emporté par le courant de l'eau, tandis qu'ils demeurèrent à demi-morts au pied de l'arbre. Deux lieues plus bas, un banian & ſa femme, avec leur enfant, ſe lavaient, ſuivant l'uſage du pays, avant que d'aller prendre leur nourriture. Ils virent de loin ce pot ſur l'eau, & la moitié d'une tête qui paraiſſait hors de l'embouchure. Le banian ſe hâte d'aller au ſecours, & pouſſe le pot à la rive. Auſſi-tôt la mère, ſuivie de ſon enfant, s'approche pour aider l'autre à ſortir. Alors le ſerpent, qui n'avait fait aucun mal au premier, ſort du pot, ſe jete ſur l'enfant du banian, ſe lie autour de ſon corps par divers replis, le pique & lui jete ſon venin qui lui cauſe une prompte mort. Deux payſans ſuperſtitieux ſe perſuadèrent facilement qu'une aventure ſi extraordinaire était arrivée par une ſecrète diſpoſition du ciel, qui leur ôtait leur enfant pour leur en donner un autre. Mais le bruit de cet événement s'étant répandu, les parens du dernier qui en furent informés, redemandèrent leur enfant; & leurs prétentions devinrent le ſujet d'un différend fort vif. L'affaire fut por-

tée devant l'empereur, qui ordonna que l'enfant fût restitué à son père.

Tavernier.

Tavernier confirme ce qu'on a lu dans Mandeslo, de la multitude de singes qu'on rencontre sur la route, & du danger qu'il y a toujours à les irriter. Un Anglais qui en tua un d'un coup d'arquebuse, faillit d'être étranglé par soixante de ces animaux qui descendirent du sommet des arbres, & dont il ne fut délivré que par le secours qu'il reçut d'un grand nombre de valets. En passant à Chitpour, assez bonne ville, qui tire son nom du commerce de ces toiles peintes qu'on nomme chites, Tavernier vit dans une grande place quatre ou cinq lions qu'on amenait pour les apprivoiser. La méthode des Indiens lui parut curieuse. On attache les lions par les pieds de derrière, de douze en douze pas l'un de l'autre, à un gros pieu bien affermi. Ils ont au cou une autre corde dont le maître tient le bout à la main. Les pieux sont plantés sur une même ligne; & sur une autre parallèle éloignée d'environ vingt pas, on tend encore une corde de la longueur de l'espace qui est occupé par les lions. Les deux cordes qui tiennent chacun de ces animaux attachés par les pieds de derrière, leur laissent la liberté de s'élancer jusqu'à la corde parallèle, qui sert de rempart à des hommes qui sont placés au-delà, pour les irriter par quelques

Tavernier.

pierres ou quelques petits morceaux de bois qu'ils leur jetent. Une partie du peuple accourt à ce spectacle. Lorsque le lion provoqué s'est élancé vers la corde, il est ramené au pieu par celle que le maître tient à la main. C'est ainsi qu'il s'apprivoise insensiblement, & Tavernier fut témoin de cet exercice à Chitpour, sans sortir de son carrosse.

Le jour suivant lui offrit un autre amusement dans la rencontre d'une bande de fakirs ou dervis Mahométans. Il en compta cinquante-sept, dont le chef ou le supérieur avait été grand écuyer de l'empereur Jehan-Guir, & s'était dégoûté de la cour, à l'occasion de la mort de son petit-fils qui avait été étranglé par l'ordre de ce monarque. Quatre autres fakirs, qui tenaient le premier rang après le supérieur, avaient occupé des emplois considérables à la même cour. L'habillement de ces cinq chefs consistait en trois ou quatre aunes de toile, couleur orangée, dont ils se faisaient comme des ceintures, avec un bout passé entre les jambes & relevé par derrière jusqu'au dos pour mettre la pudeur à couvert, & sur les épaules, une peau de tigre attachée sous le menton. Devant eux, on menait en main huit beaux chevaux, dont trois avaient des brides d'or & des selles couvertes aussi de lames d'argent, avec une peau de léopard sur chacune.



nard direxit,

L'habit du reste des dervis était une simple corde qui leur servait de ceinture, sans autre voile pour l'honnêteté qu'un petit morceau d'étoffe. Leurs cheveux étaient liés en tresse autour de la tête, & formaient une espèce de turban. Ils étaient tous armés, la plupart d'arcs & de flèches, quelques-uns de mousquets, & d'autres de demi-piques, avec une sorte d'arme inconnue en Europe, qui est, suivant la description de Tavernier, un cercle de fer tranchant, de la forme d'un plat dont on aurait ôté le fond. Ils s'en passent huit ou dix autour du cou, comme une fraise; & les tirant lorsqu'ils veulent s'en servir, ils les jetent avec tant de force, comme nous ferions voler une assiette, qu'ils coupent un homme presqu'en deux par le milieu du corps. Chaque dervis avait aussi une espèce de cor-de-chasse dont ils sonnent en arrivant dans quelque lieu, avec un autre instrument de fer à-peu-près de la forme d'une truelle. C'est avec cet instrument, que les Indiens portent ordinairement dans leurs voyages, qu'ils raclent & nettoient la terre dans les lieux où ils veulent s'arrêter; & qu'après avoir ramassé la poussière en monceau, ils s'en servent comme de matelas pour être couchés plus mollement. Trois des mêmes dervis étaient armés de longues épées, qu'ils avaient achetées apparemment des Anglais

Tavernier.

Tavernier.

où des Portugais. Leur bagage était composé de quatre coffres remplis de livres arabes ou persans, & de quelques ustensiles de cuisine. Dix ou douze bœufs qui faisaient l'arrière-garde, servaient à porter ceux qui étaient incommodés de la marche.

Lorsque cette religieuse troupe fut arrivée dans le lieu où Tavernier s'était arrêté, avec cinquante personnes de son escorte & de ses domestiques, le supérieur qui le vit si bien accompagné, demanda qui était cet aga, & le fit prier ensuite de lui céder son poste, parce qu'il lui paraissait commode pour y camper avec les dervis. Tavernier, informé du rang des cinq chefs, se disposa de bonne grace à leur faire cette civilité. Aussi-tôt la place fut arrosée de quantité d'eau & soigneusement raclée. Comme on était en hiver, & que le froid était assez piquant, on alluma deux feux pour les cinq principaux dervis, qui se placèrent au milieu, avec la facilité de pouvoir se chauffer devant & derrière. Dès le même soir, ils reçurent dans leur camp la visite du gouverneur d'une ville voisine, qui leur fit apporter du riz & d'autres rafraîchissemens. Leur usage, pendant leurs courses, est d'envoyer quelques-uns d'entr'eux à la quête dans les habitations voisines; & les vivres qu'ils obtiennent, se distribuent avec égalité

dans toute la troupe. Chacun fait cuire ſon riz. Ce qu'ils ont de trop eſt donné aux pauvres, & jamais ils ne ſe réſervent rien pour le lendemain.

Tavernier.

Tavernier arrive enfin à la ville impériale d'Agra. Elle eſt à vingt-ſept degrés trente-une minutes de latitude, dans un terroir ſablonneux, qui l'expoſe pendant l'été à d'exceſſives chaleurs. C'eſt la plus grande ville des Indes, & la réſidence ordinaire des empereurs Mogols. Les maiſons des grands y ſont belles & bien bâties : mais celles des particuliers, comme dans toutes les autres villes des Indes, n'ont rien d'agréable. Elles ſont écartées les unes des autres, & cachées par la hauteur des murailles, dans la crainte qu'on n'y puiſſe appercevoir les femmes ; ce qui rend toutes ces villes beaucoup moins riantes que celle de l'Europe.

Agra.

Du côté de la ville on trouve une autre place devant le palais, la première porte, qui n'a rien de magnifique, eſt gardée par quelques ſoldats. Lorſque les grandes chaleurs d'Agra forcent l'empereur de tranſporter ſa cour à Dehli, ou lorſqu'il ſe met en campagne avec ſon armée, il donne la garde de ſon tréſor au plus fidèle de ſes omhras, qui ne s'éloigne pas nuit & jour de cette porte où il a ſon logement. Ce fut dans une de ces abſences du monarque

Tavernier.

que Tavernier obtint la permission de voir le palais. Toute la cour étant partie pour Dehli, le gouvernement du palais d'Agra fut confié à un seigneur qui aimait les Européens. *Vélant*, chef du comptoir hollandais, l'alla saluer, & lui offrit, en épiceries, en cabinet du Japon, & en beaux draps de Hollande, un présent d'environ six mille écus. Tavernier, qui était présent, eut occasion d'admirer la générosité mogole. Ce seigneur reçut le compliment avec politesse; mais se trouvant offensé du présent, il obligea les Hollandais de le remporter, en leur disant que, par considération & par amitié pour les Français, il prendrait seulement une petite canne, de six qu'ils lui offraient. C'était une de ces cannes du japon qui croissent par petits nœuds. Encore fallut-il ôter l'or dont on l'avait enrichie, parce qu'il ne la voulut recevoir que nue. Après les complimens, il demanda au directeur Hollandais ce qu'il pouvait faire pour l'obliger; & Vélant l'ayant prié de permettre que, dans l'absence de la cour, il pût voir avec Tavernier l'intérieur du palais, cette grace leur fut accordée. On leur donna six hommes pour les conduire.

La première porte, qui sert de logement au gouverneur, conduit à une voûte longue & obscure, après laquelle on entre dans une grande cour environnée de portiques, comme la place royale

de Paris. La galerie qui eſt en face, eſt plus large & plus haute que les autres. Elle eſt ſoutenue de trois rangs de colonnes. Sous celles qui règnent des trois autres côtés de la cour, & qui ſont plus étroites & plus baſſes, on a ménagé pluſieurs petites chambres pour les ſoldats de la garde. Au milieu de la grande galerie, on voit une niche pratiquée dans le mur, où l'empereur ſe rend par un petit eſcalier dérobé; & lorſqu'il y eſt aſſis, on ne le découvre que juſqu'à la poitrine, à-peu-près comme un buſte. Il n'a point alors de gardes autour de lui, parce qu'il n'a rien à redouter, & que de tous les côtés cette place eſt inacceſſible. Dans les grandes chaleurs, il a ſeulement près de ſa perſonne un eunuque, ou même un de ſes enfans pour l'éventer. Les grands de la cour ſe tiennent dans la galerie qui eſt au-deſſous de cette niche.

Tavernier.

Au fond de la cour, à main gauche, on trouve un ſecond portail qui donne entrée dans une autre grande conr, environnée de galeries comme la première, ſous leſquelles on voit auſſi de petites chambres pour quelques officiers du palais. De cette ſeconde cour, on paſſe dans une troiſième qui contient l'appartement impérial. Scha-Jehan avait entrepris de couvrir d'argent toute la voûte d'une grande galerie qui eſt à main droite. Il avait choiſi, pour l'exécution de

Tavernier.

cette magnifique entreprise, un Français qui se nommait Augustin, de *Bourdeaux*. Mais ayant besoin d'un ministre intelligent pour quelques affaires qu'il avait à Goa, il y envoya cet artiste; & les Portugais qui lui reconnurent assez d'esprit pour le trouver redoutable, l'empoisonnèrent à Cochin. La galerie est demeurée peinte de feuillage d'or & d'azur. Tout le bas est revêtu de tapis. On y voit des portes qui donnent entrées dans plusieurs chambres quarrées, mais fort petites. Tavernier se contenta d'en faire ouvrir deux, parce qu'on l'assura que toutes les autres leur ressemblaient. Les trois autres côtés de la cour sont ouverts, & n'ont qu'une simple muraille à hauteur d'appui. Du côté qui regarde la rivière, on trouve un divan ou un belvedère, en saillie, où l'empereur vient s'asseoir pour se donner le plaisir de voir ses brigantins ou le combat des bêtes farouches. Une galerie lui sert de vestibule; & le dessein de Scha-Jehan était de la revêtir d'une treille de rubis & d'émeraudes, qui devaient représenter au naturel les raisins verds, & ceux qui commencent à rougir; mais ce dessein, qui a fait beaucoup de bruit dans le monde, & qui demandait plus de richesses que l'Indoustan n'en peut fournir, est demeuré imparfait. On ne voit que deux ou trois seps d'or avec leurs feuilles,

comme tout le reste devait être, émaillés de leurs couleurs naturelles & chargés d'émeraudes, de rubis & de grenats, qui font les grappes. Au milieu de la cour, on admire une grande cuve d'eau, d'une seule pierre grisâtre, de quarante pieds de diamètre, avec des degrés dedans & dehors, pratiqués dans la même pierre pour monter & descendre.

Tavernier.

Il paraît que la curiosité de Tavernier ne pût pas aller plus loin; ce qui s'accorde avec le témoignage des autres voyageurs, qui parlent des appartemens de l'empereur comme d'un lieu impénétrable. Il passe aux sépultures d'Agra, & des lieux voisins dont il vante la beauté. Les eunuques du palais ont presque tous l'ambition de se faire bâtir un magnifique tombeau. Lorsqu'ils ont amassé beaucoup de biens, la plupart souhaiteraient d'aller à la Mecque pour y porter de riches présens. Mais le Grand-Mogol qui ne voit pas sortir volontiers l'argent de ses états, leur accorde rarement cette permission; & leurs richesses leur devenant inutiles, ils en consacrent la plus grande partie à ces édifices, pour laisser quelque mémoire de leur nom. Entre tous les tombeaux d'Agra, on distingue particuliérement celui de l'impératrice, femme de Scha-Jehan. Ce monarque le fit élever près du Tasimakan, grand bazar, où se rassemblent tous les étrangers; dans la seule vue de lui attirer plus d'ad-

Tavernier.

miration. Ce bazar ou ce marché eſt entouré de ſix grandes cours, entourées de portiques, ſous leſquelles on voit des boutiques & des chambres, où il ſe fait un prodigieux commerce de toiles. Le tombeau de l'impératrice eſt au levant de la ville, le long de la rivière, dans un grand eſpace fermé de murailles, ſur leſquelles on fait règner une petite galerie. Cet eſpace eſt une ſorte de jardins en compartimens, comme le parterre des nôtres; avec cette différence qu'au lieu de ſable, c'eſt du marbre blanc & noir. On y entre par un grand portail. A gauche, on découvre un belle galerie qui regarde la Mecque, avec trois ou quatre niches où le mufti ſe rend à des heures réglées pour y faire la prière. Un peu au-delà du milieu de l'eſpace, on voit trois grandes plates-formes, d'où l'on annonce ces heures. Au-deſſus s'élève un dôme, qui n'a guères moins d'éclat que celui du Val-de-Grace. Le dedans & le dehors ſont également revêtus de marbre blanc. C'eſt ſous ce dôme qu'on a placé le tombeau; quoique le corps de l'impératrice ait été dépoſé ſous une voûte, qui eſt au-deſſous de la première plate-forme. Les mêmes cérémonies qui ſe font dans ce lieu ſouterrain, s'obſervent ſous le dôme autour du tombeau; c'eſt-à-dire, que de tems en tems on y change les tapis, les chandeliers & les autres

ornemens.

ornemens. On y trouve toujours aussi quelques mollahs en prières. Tavernier vit commencer & finir ce grand ouvrage, auquel il assure qu'on employa vingt-deux ans, & le travail continuel de vingt mille hommes. On prétend, dit-il, que les seuls échaffaudages ont coûté plus que l'ouvrage entier, parce que manquant de bois, on était contraint de les faire de brique, comme les cintres de toutes les voûtes; ce qui demandait un travail & des frais immenses. Scha-Jehan avait commencé à se bâtir un tombeau de l'autre côté de la rivière : mais la guerre qu'il eut avec ses enfans, interrompit ce dessein; & l'heureux Aureng-Zeb son successeur, ne se fit pas un devoir de l'achever. Deux mille hommes sous le commandement d'un eunuque, veillent sans cesse à la garde du mausolée de l'impératrice & du tasimakan.

Tavernier.

Les tombeaux des eunuques n'ont qu'une seule plate-forme, avec quatre petites chambres aux quatre coins. A la distance d'une lieue des murs d'Agra, on visite la sépulture de l'empereur Ekbar. En arrivant du côté de Dehli, on rencontre près d'un grand bazar un jardin, qui est celui de Jehan-Guir, père de Scha-Jehan. Le dessus du portail offre une peinture de son tombeau, qui est couvert d'un grand voile noir, avec plusieurs flambeaux de cire blanche, & la

figure de deux jésuites aux deux bouts. On est étonné que Scha-Jehan, contre l'usage du mahométisme qui défend les images, ait souffert cette représentation. Tavernier la regarde comme un monument de reconnaissance pour quelques leçons de mathématiques que ce prince & son pèreavaient reçues des jésuites. Il ajoute que dans une autre occasion, Scha-Jehan n'eut pas pour eux la même indulgence. Un jour qu'il était allé voir un Arménien, nommé Corgia, qu'il aimait beaucoup, & qui était tombé malade, les jésuites, dont la maison était voisine, firent malheureusement sonner leur cloche. Ce bruit, qui pouvait incommoder l'Arménien, irrita tellement l'empereur, que dans sa colère il ordonna que la cloche fût enlevée & pendue au cou de son éléphant. Quelques jours après, revoyant cet animal avec un fardeau qui était capable de lui nuire, il fit porter cette cloche à la place du Katual, où elle est demeurée depuis. Corgia passait pour excellent poëte. Il avait été élevé avec Scha-Jehan, qui avait pris du goût pour son esprit, & qui le comblait de richesses & d'honneurs; mais les promesses & les menaces n'avaient pu lui faire embrasser la religion de Mahomet.

Tavernier.

Tavernier décrit la route d'Agra à Delhi, sans expliquer à quelle occasion ni dans quel



Benard direxit.

tems il fit ce voyage. Il compte soixante-huit cosses entre ces deux villes. Delhi est une grande ville, située sur le Gemena, qui coule du nord au sud, & qui prenant ensuite son cours du couchant au levant, après avoir passé par Agra & Kadiove, va se perdre dans le Gange. Scha-Jehan, rebuté des chaleurs d'Agra, fit bâtir près de Delhi une nouvelle ville, à laquelle il donna le nom de *Jehannabad*, qui signifie ville de Jehan. Le climat y est plus tempéré. Mais depuis cette fondation, Delhi est tombée presqu'en ruine, & n'a que des pauvres pour habitans, à l'exception de trois ou quatre seigneurs, qui, lorsque la cour est à Jehannabad, s'y établissent dans de grands enclos, où ils font dresser leurs tentes. Un jésuite, qui suivait la cour d'Aureng-Zeb, prenait aussi son logement à Delhi.

Tavernier.

Delhi.

Jehannabad, que le peuple par corruption nomme aujourd'hui *Jannabàb*, est devenue une fort grande ville, & n'est séparée de l'autre que par une simple muraille. Toutes ses maisons sont bâties au milieu de grands enclos. On entre du côté de Delhi par une longue & large rue, bordée de voûtes, dont le dessus est une plate-forme, & qui sert de retraite aux marchands. Cette rue se termine à la grande place où est le palais de l'empereur. Dans une autre fort

Tavernier.

droite & fort large, qui vient se rendre à la même place, vers une autre porte du palais, on ne trouve que de gros marchands qui n'ont point de boutique extérieure.

Le palais impérial n'a pas moins d'une demi-lieue de circuit. Les murailles sont de belles pierres de taille, avec des creneaux & des tours. Les fossés sont pleins d'eau & revêtus de la même pierre. Le grand portail du palais n'a rien de magnifique, non plus que la première cour, où les seigneurs peuvent entrer sur leurs éléphans. Mais après cette cour, on trouve une sorte de rue ou de grand passage, dont les deux côtés sont bordés de beaux portiques, sous lesquels une partie de la garde à cheval se retire dans plusieurs petites chambres. Ils sont élevés d'environ deux pieds; & les chevaux qui [illegible] attachés au dehors à des anneaux de fer, [illegible] leurs mangeoires sur les bords. Dans quelq[illegible] endroits, on y voit de grandes portes qui [illegible]duisent à divers appartemens. Ce passage [illegible] divisé par un canal plein d'eau, qui laisse [illegible] beau chemin des deux côtés, & qui forme [illegible] petits bassins à d'égales distances. Il mène ju[illegible]qu'à l'entrée d'une grande cour, où les omb[illegible] font la garde en personne. Cette cour est [illegible]vironnée de logemens assez bas, & les chev[illegible] sont attachés devant chaque porte. De la [illegible]



Benard Direxit.

conde on passe dans une troisième par un grand portail, à côté duquel on voit une petite salle élevée de deux ou trois pieds, où l'on prend les vestes dont l'empereur honore ses sujets ou les étrangers. Un peu plus loin, sous le même portail, est le lieu où se tiennent les tambours, les trompettes & les hautbois, qui se font entendre quelques momens avant que l'empereur se montre au public, & lorsqu'il est prêt à se retirer. Au fond de cette troisième cour, on découvre le divan ou la salle d'audience, qui est élevée de quatre pieds au dessus du rez-de-chaussée, & tout-à-fait ouverte de trois côtés. Trente-deux colonnes de marbre d'environ quatre pieds en quarré, avec leurs piédestaux & leurs moulures, soutiennent la voûte. Scha-Jehan s'était proposé d'enrichir cette salle des plus beaux ouvrages mosaïques, dans le goût de la chapelle de Florence; mais après en avoir fait faire l'essai sur deux ou trois colonnes, il désespéra de pouvoir trouver assez de pierres précieuses pour un si grand dessein; & n'étant pas moins rebuté par la dépense, il se détermina pour une peinture en fleurs.

C'est au milieu de cette salle, & près du bord qui regarde la cour, en forme de théâtre, qu'on dresse le trône où l'empereur donne audience, & dispense la justice. C'est un petit

Tavernier.

lit, de la grandeur de nos lits de camp, avec ses quatre colonnes, un ciel, un dossier, un traversin & la courte-pointe. Toutes ces pièces sont couvertes de diamans : mais lorsque l'empereur s'y vient asseoir, on étend sur le lit une couverture de brocard d'or, ou de quelque riche étoffe piquée. Il y monte par trois petites marches de deux pieds de long. A l'un des côtés, on élève un parasol sur un bâton de la longueur d'une demi-pique, & l'on attache à chaque colonne du lit une des armes de l'empereur; c'est-à-dire sa rondache, son sabre, son arc, son carquois & ses flèches.

Dans la cour, au-dessous du trône, on a ménagé une place de vingt pieds en quarré, entourée de balustres, qui sont couverts, tantôt de lames d'argent, & tantôt de lames d'or. Les quatre coins de ce parquet sont la place des secrétaires d'état, qui font aussi la fonction d'avocats dans les causes civiles & criminelles. Le tour de la balustrade est occupé par les seigneurs & par les musiciens; car pendant le divan même, on ne cesse pas d'entendre une musique fort douce, dont le bruit n'est pas capable d'apporter de l'interruption aux affaires les plus sérieuses. L'empereur, assis sur son trône, a près de lui quelqu'un des premiers seigneurs, ou ses seuls enfans. Entre onze heures & midi, le premier

ministre d'état vient lui faire l'exposition de tout ce qui s'est passé dans la chambre où il préside, qui est à l'entrée de la première cour; & lorsque son rapport est fini, l'empereur se lève. Mais pendant que ce monarque est sur le trône, il n'est permis à personne de sortir du palais. Tavernier fait valoir l'honneur qu'on lui fit de l'exempter de cette loi.

Tavernier.

Vers le milieu de la cour, on trouve un petit canal large d'environ six pouces, où pendant que le roi est sur son trône, tous ceux qui viennent à l'audience doivent s'arrêter. Il ne leur est pas permis d'avancer plus loin sans être appellés; & les ambassadeurs mêmes ne sont pas exempts de cette loi. Lorsqu'un ambassadeur est venu jusqu'au canal, l'introducteur crie vers le divan où l'empereur est assis, que le ministre de telle puissance souhaite de parler à sa majesté. Alors un secrétaire d'état en avertit l'empereur, qui feint souvent de ne pas l'entendre: mais quelques momens après il lève les yeux; & les jetant sur l'ambassadeur, il donne ordre au même secrétaire de lui faire signe qu'il peut s'approcher.

De la salle du divan, on passe à gauche sur une terrasse, d'où l'on découvre la rivière, & sur laquelle donne la porte d'une petite chambre, d'où l'empereur passe au serrail. A la gauche

Tavernier.

de cette même cour, on voit une petite mosquée fort bien bâtie, dont le dôme est couvert de plomb si parfaitement doré, qu'on le croirait d'or massif. C'est dans cette chapelle que l'empereur fait chaque jour sa prière, excepté le vendredi, qu'il doit se rendre à la grande mosquée. On tend, ce jour-là, autour des degrés, un gros rets de cinq ou six pieds de haut, dans la crainte que les éléphans n'en approchent, & par respect pour la mosquée même. Cet édifice, que Tavernier trouva très-beau, est assis sur une grande plate-forme plus élevée que les maisons de la ville, & l'on y monte par divers escaliers.

Le côté droit de la cour du trône, est occupé par des portiques qui forment une longue galerie, élevée d'environ un pied & demi au-dessus du rez-de-chaussée. Plusieurs portes qui règnent le long de ces portiques, donnent entrée dans les écuries impériales, qui sont toujours remplies de très-beaux chevaux. Tavernier assure que le moindre a coûté trois mille écus, & que le prix de quelques-uns va jusqu'à dix mille. Au-devant de chaque porte on suspend une natte de bambou, qui se fend aussi menu que l'osier; mais au lieu que nos petites tresses d'osier se lient avec l'osier même, celles de bambou sont liées avec de la soie torse qui

Tavernier.

repréſente des fleurs ; & ce travail, qui eſt fort délicat, demande beaucoup de patience. L'effet de ces nattes eſt d'empêcher que les chevaux ne ſoient tourmentés des mouches. Chacun a d'ailleurs deux palefreniers, dont l'un ne s'occupe qu'à l'éventer. Devant les portiques, comme devant les portes des écuries, on met auſſi des nattes qui ſe lèvent & qui ſe baiſſent ſuivant le beſoin ; & le bas de la galerie eſt couvert de fort beaux tapis qu'on retire le ſoir, pour faire dans le même lieu la litière des chevaux. Elle ne ſe fait que de leur fiente qu'on écraſe un peu après l'avoir fait ſécher au ſoleil. Les chevaux qui paſſent aux Indes, de Perſe ou d'Arabie, ou du pays des Usbecks, trouvent un grand changement dans leur nourriture. Dans l'Indouſtan, comme dans le reſte des Indes, on ne connaît ni le foin ni l'avoine. Chaque cheval reçoit le matin, pour ſa portion, deux ou trois pelottes, compoſées de farine de froment & de beurre, de la groſſeur de nos pains d'un ſou. Ce n'eſt pas ſans peine qu'on les accoutume à cette nourriture, & ſouvent on a beſoin de quatre ou cinq mois pour leur en faire prendre le goût. Le palefrenier leur tient la langue d'une main, & de l'autre il leur fourre la pelotte dans le goſier. Dans la ſaiſon des cannes de ſucre ou de millet, on leur en donne à midi. Le

Tavernier.

soir, une heure ou deux avant le coucher du soleil, ils ont une mesure de pois chiches, écrasés entre deux pierres, & trempés dans l'eau.

Tavernier partit d'Agra le 25 de novembre 1665, pour visiter quelques villes de l'empire, avec Bernier, auquel il donne le titre de médecin de l'empereur. Le 1er de décembre ils rencontrèrent cent quarante charrettes, tirées chacune par six bœufs, & chacune portant cinquante mille roupies. C'était le revenu de la province de Bengale, qui, toutes charges payées, & la bourse du gouverneur remplie, montait à cinq millions cinq cens milles roupies. Près d'une petite ville nommée Gianabad, ils virent un rhinoceros qui mangeait des cannes de millet. Il les recevait de la main d'un petit garçon de neuf ou dix ans; & Tavernier en ayant pris quelques-unes, cet animal s'approcha de lui pour les recevoir aussi de la sienne.

Les deux voyageurs arrivèrent à Alcinchan. A deux cosses de ce bourg on rencontre le fameux fleuve du Gange. Bernier parut fort surpris qu'il ne fût pas plus large que la Seine devant le louvre. Il y a même si peu d'eau depuis le mois de mars jusqu'au mois de juin ou de juillet, c'est-à-dire jusqu'à la saison des pluies, qu'il est impossible aux bateaux de remonter.

En arrivant ſur ſes bords, les deux Français burent un verre de vin dans lequel ils mirent de l'eau de ce fleuve, qui leur cauſa quelques tranchées. Leurs valets qui la burent ſeule, en furent beaucoup plus tourmentés. Auſſi les Hollandais qui ont des comptoirs ſur les rives du Gange, ne boivent-ils jamais de cette eau, ſans l'avoir fait bouillir. L'habitude la rend ſi ſaine pour les habitans du pays, que l'empereur même & toute la cour n'en boivent point d'autre. On voit continuellement un grand nombre de chameaux, ſur leſquels on vient charger de l'eau du Gange.

Tavernier.

Halabas, où l'on arrive à neuf coſſes d'Alranchan, eſt une grande ville bâtie ſur une pointe de terre, où ſe joignent le Gange & le Gemena. Le château, qui eſt de pierre de taille, & ceint d'un double foſſé, ſert de palais au gouverneur. C'était alors un des plus grands ſeigneurs de l'empire : ſa mauvaiſe ſanté l'obligeait d'entretenir pluſieurs médecins, Indiens & Perſans, entre leſquels était un Français, né à Bourges, & nommé Claude *Maillé*, qui exerçait tout-à-la-fois la médecine & la chirurgie. Le premier de ſes médecins Perſans jeta un jour ſa femme du haut d'une terraſſe en bas, dans un tranſport de jalouſie. Elle ne ſe rompit heureuſement que deux ou trois côtes. Ses pa-

Tavernier.

rens demandèrent justice au gouverneur qui fit venir le médecin, & qui le congédia. Il n'était qu'à deux ou trois journées de la ville, lorsque le gouverneur se trouvant plus mal, l'envoya rappeller. Alors ce furieux poignarda sa femme & quatre enfans qu'il avait d'elle, avec treize filles esclaves; après quoi il revint trouver le gouverneur, qui, feignant d'ignorer son crime, ne fit pas difficulté de le reprendre à son service.

Sous le grand portail de la pagode de Banaron, un des principaux bramines se tient assis près d'une grande cuve remplie d'eau, dans laquelle on a délayé quelque matière jaune. Tous les banians viennent se présenter à lui pour recevoir une empreinte de cette couleur, qui leur descend entre les deux yeux & sur le bout du nez, puis sur les bras & devant l'estomac. C'est à cette marque qu'on reconnaît ceux qui se sont lavés de l'eau du Gange; car, lorsqu'ils n'ont employé que de l'eau de puits dans leurs maisons, ils ne se croient pas bien purifiés, ni par conséquent en état de manger saintement. Chaque tribu a son onction de différente couleur; mais l'onction jaune est celle de la tribu la plus nombreuse, & passe aussi pour la plus pure.

Assez près de la pagode, du côté qui regarde

l'oueſt, Jeſſeing, le plus puiſſant des rajas idolâtres, avait fait bâtir un collége pour l'éducation de la jeuneſſe. Tavernier y vit deux enfans de ce prince, dont les précepteurs étaient des bramines qui leur enſeignaient à lire & à écrire dans un langage fort différent de celui du peuple. La cour de ce collége eſt environnée d'une double galerie, & c'était dans la plus baſſe que les deux princes recevaient leurs leçons, accompagnés de pluſieurs jeunes ſeigneurs & d'un grand nombre de bramines, qui traçaient ſur la terre, avec de la craie, diverſes figures de mathématiques. Auſſi-tôt que Tavernier fut entré, ils envoyèrent demander qui il était; & ſachant qu'il était Français, ils le firent approcher pour lui faire pluſieurs queſtions ſur l'europe, & particulièrement ſur la France. Un bramine apporta deux globes, dont les Hollandais lui avaient fait préſent. Tavernier leur en fit diſtinguer les parties, & leur montra la France. Après quelques autres diſcours, on lui ſervit le bétel. Mais il ne ſe retira point, ſans avoir demandé à quelle heure il pouvait voir la pagode du collége. On lui dit de revenir le lendemain, un peu avant le lever du ſoleil. Il ne manqua point de ſe rendre à la porte de cette pagode, qui eſt auſſi l'ouvrage de Jeſſeing, & qui ſe préſente à gauche en entrant dans la

Tavernier.



Tavernier.

cour. Devant la porte on trouve une espèce de galerie, soutenue par des piliers, qui était déjà remplie d'un grand nombre d'adorateurs. Huit bramines s'avancèrent l'encensoir à la main, quatre de chaque côté de la porte, au bruit de plusieurs tambours & de quantité d'autres instrumens. Deux des plus vieux bramines entonnèrent un cantique. Le peuple suivit, & les instrumens accompagnaient les voix. Chacun avait à la main une queue de paon, ou quelqu'autre éventail, pour chasser les mouches au moment que la pagode devait s'ouvrir. Cette musique, & l'exercice des éventails, durèrent plus d'une demi-heure. Enfin les deux principaux bramines firent entendre trois fois deux grosses sonnettes qu'ils prirent d'une main, & de l'autre ils frappèrent avec une espèce de petit maillet contre la porte. Elle fut ouverte aussi-tôt par six bramines qui étaient dans la pagode. Tavernier découvrit alors sur un autel, à sept ou huit pas de la porte, une grande idole qui se nomme Ram-kam, & qui passe pour la sœur de Morli-ram. A sa droite, il vit un enfant de la forme d'un Cupidon, que les banians nomment Lokemin; & sur son bras gauche une petite fille, qu'ils appellent *Sita*. Aussi-tôt que la porte fut ouverte, & qu'on eut tiré un grand rideau qui laissa voir l'idole, tous les assistans se jetèrent

à terre en mettant les mains sur leurs têtes, & se prosternèrent trois fois. Ensuite s'étant relevés, ils jetèrent quantité de bouquets, & de chaînes, en forme de chapelets, que les bramines faisaient toucher à l'idole, & rendaient à ceux qui les avaient présentés. Un vieux bramine qui était devant l'autel, tenait à la main une lampe à neuf mêches allumées, sur lesquelles il jetait par intervalles une sorte d'encens, en approchant la lampe fort près de l'idole. Après toutes ces cérémonies, qui durèrent l'espace d'une heure, on fit retirer le peuple, & la pagode fut fermée. On avait présenté à Ram-kam, quantité de riz, de farine, de beurre, d'huile & de laitage, dont les bramines n'avaient laissé rien perdre. Comme l'idole représente une femme, elle est particulièrement invoquée de ce sexe, qui la regarde comme sa patrone. Jesseing, pour la tirer de la grande pagode, & lui donner un autel dans la sienne, avait employé, tant en présens pour les bramines, qu'en aumônes pour les pauvres, plus de cinq laks de roupies, qui font sept cens cinquante mille livres de notre monnoie.

A cinq cens pas de Banaron, au nord-ouest, Tavernier & Bernier visitèrent une mosquée, où l'on montre plusieurs tombeaux mahométans, dont quelques-uns sont d'une fort belle architecture. Les plus curieux sont dans un jardin fermé de murs, qui laissent des jours par

Tavernier.

où ils peuvent être vus des passans. On en distingue un qui compose une grande masse quarrée, dont chaque face est d'environ quinze pas. Au milieu de cette plate-forme, s'élève une colonne de trente-quatre ou trente-cinq pieds de haut, tout d'une pièce, & que trois hommes pourraient à peine embrasser. Elle est d'une pierre grisâtre, si dure que Tavernier ne put la gratter avec un couteau. Elle se termine en pyramide, avec une grosse boule sur la pointe, & un cercle de gros grains au-dessous de la boule. Toutes les faces sont couvertes de figures d'animaux en relief. Plusieurs vieillards qui gardaient le jardin, assurèrent Tavernier que ce beau monument avait été beaucoup plus élevé, & que depuis cinquante ans il s'était enfoncé de plus de trente pieds. Ils ajoutèrent que c'était la sépulture d'un roi de Boutan, qui était mort dans le pays, après être sorti du sien pour en faire la conquête.

Patna, une des plus grandes villes de l'Inde, est située sur la rive occidentale du Gange. Tavernier ne lui donne guères moins de deux cosses de longueur. Les maisons n'y sont pas plus belles que dans la plupart des autres villes indiennes; c'est-à-dire, qu'elles sont couvertes de chaume ou de bambou. La compagnie hollandaise s'y est fait un comptoir pour le commerce du salpêtre,

qu'elle

qu'elle fait rafiner dans un gros village nommé Choupar, situé aussi sur la rive droite du Gange, dix cosses au-dessus de Patna. La liberté règne dans cette ville, au point que Tavernier & Bernier ayant rencontré en arrivant les Hollandais de Choupar qui retournaient chez eux dans leurs voitures, ils s'arrêtèrent pour vuider avec eux quelques bouteilles de vin de Chypre en pleine rue. Pendant huit jours qu'ils passèrent à Patna, ils furent témoins d'un événement qu'il leur fit perdre l'opinion où ils étaient, que certains crimes étaient impunis dans le mahométisme. Un mioubaki, qui commandait mille hommes de pied, voulait abuser d'un jeune garçon qu'il avait à son service, & qui s'était défendu plusieurs fois contre ses attaques. Il saisit, à la campagne, un moment qui le fit triompher de toutes les résistances. Le jeune homme, outré de douleur, prit aussi son tems pour se venger. Un jour qu'il était à la chasse avec son maître, il le surprit à l'écart, & d'un coup de sabre, il lui abattit la tête. Aussi-tôt il courut à bride abattue vers la ville, en criant qu'il avait tué son maître pour se venger du plus infâme outrage. Il alla faire la même déclaration au gouverneur, qui le fit jeter d'abord en prison. Mais après de justes éclaircissemens, il obtint la liberté; & malgré les sollicitations

Tavernier.

Tavernier.

de la famille du mort, aucun tribunal n'osa le pourſuivre, dans la crainte d'irriter le peuple, qui applaudiſſait hautement ſon action.

A Patna, les deux voyageurs prirent un bateau ſur le Gange pour deſcendre à Daca. Après quelques jours de navigation, Tavernier eut le chagrin de ſe ſéparer du compagnon de ſon voyage, qui devant ſe rendre à Caſambazar, & paſſer de-là juſqu'à Ougly, ſe vit forcé de prendre par terre. Un grand banc de ſable, qui ſe trouve devant la ville de Soutiqui, ne permet pas de faire cette route par eau lorſque la rivière eſt baſſe. Ainſi, pendant que Bernier prit ſon chemin par terre, Tavernier continua de deſcendre le Gange juſqu'à Toutipour, qui eſt à deux coſſes de Ragi-Mohol. Ce fut dans ce lieu qu'il commença le lendemain, au lever du ſoleil, à voir un grand nombre de crocodiles couchés ſur le ſable. Pendant tout le jour, juſqu'au bourg d'Acerat, qui eſt à ving-cinq coſſes de Toutipour, il ne ceſſa pas d'en voir une ſi grande quantité, qu'il lui prit envie d'en tirer un, pour eſſayer s'il eſt vrai, comme on le croit aux Indes, qu'un coup de fuſil ne leur nuiſe point. Le coup lui donna dans la mâchoire, & lui fit couler du ſang; mais il ne s'en retira pas moins dans la rivière. Le lendemain on n'en apperçut pas un moindre nombre, qui étaient couchés ſur le bord

de la rivière; & l'auteur en tira deux, de trois balles à chaque coup. Au même instant, ils se renversèrent sur le dos, en ouvrant la gueule; & tous deux moururent dans le même lieu.

[redacted]
Tavernier.

Daca est une grande ville, qui ne s'étend qu'en longueur, parce que les habitans ne veulent pas être éloignés du Gange. Elle a plus de deux cosses, sans compter que, depuis le dernier pont de brique, on ne rencontre qu'une suite de maisons écartées l'une de l'autre, & la plupart habitées par des charpentiers qui construisent des galéasses & d'autres bâtimens. Toutes ces maisons, dont Tavernier n'excepte point celles de Daca, ne sont que de mauvaises cabanes, composées de terre grasse & de bambou. Le palais même du gouverneur est de bois; mais il loge ordinairement sous des tentes qu'il fait dresser dans une cour de son enclos. Les Hollandais & les Anglais ne jugeant point leurs marchandises en sûreté dans les édifices de Daca, se sont fait bâtir d'assez beaux comptoirs. On y voit aussi une fort belle église de brique, dont les pères augustins sont en possession. Tavernier observe, à l'occasion des galéasses qui se font à Daca, qu'on est étonné de leur vitesse. Il s'en fait de si longues, qu'elles ont jusqu'à cinquante rames de chaque côté, mais on ne met que deux hommes à chaque rame. Quelques-unes sont

fort ornées. L'or & l'azur y ſont prodigués.

Tavernier.

On lit dans une autre partie de ſa relation, qu'étant allé au palais pour prendre congé de l'empereur avant que de quitter ſa cour, ce monarque lui fit dire qu'il ne voulait pas le laiſſer-partir ſans lui montrer ſes joyaux. Le lendemain, de grand matin, cinq ou ſix officiers vinrent l'avertir que l'empereur le demandait. Il ſe rendit au palais, où les *courtiers* des joyaux le préſentèrent à ſa majeſté, & le menèrent enſuite dans une petite chambre qui eſt au bout de la ſale où l'empereur était ſur ſon trône, & d'où il pouvait les voir.

Akel-Kam, chef du tréſor des joyaux, était déjà dans cette chambre. Il donna ordre à quatre eunuques de la cour d'aller chercher les joyaux, qu'ils apportèrent dans deux grands plats de bois *lacrés* avec des feuilles d'or, & couverts avec des petits tapis faits exprès, l'un de velours rouge, l'autre de velours verd en broderie. On les découvrit. On compta trois fois toutes les pièces. Trois écrivains en firent la liſte. Les Indiens obſervent toutes ces formalités avec autant de patience que de circonſpection; & s'ils voient quelqu'un qui ſe preſſe trop ou qui ſe fâche, ils le regardent ſans rien dire, en riant de ſa chaleur comme d'une extravagance.

La première pièce qu'Akel-Kam mit entre

les mains de Tavernier, fut un grand diamant qui est une rose ronde, fort haute d'un côté. A l'arrête d'en bas, on voit un petit cran, dans lequel on découvre une petite glace. L'eau en est belle. Il pèse trois cens dix-neuf ratis & demi, qui font deux cens quatre-vingt de nos carats. C'est un présent que Mirgimola fit à l'empereur Scha-Jehan, lorsqu'il vint lui demander une retraite à sa cour, après avoir trahi le roi de Golkonde son maître. Cette pierre était brute, & pesait alors neuf cens ratis, qui font sept cens quatre-vingt carats & demi. Elle avait plusieurs glaces. En Europe, on l'aurait gouvernée fort différemment, c'est-à-dire qu'on en aurait tiré de bons morceaux, & qu'elle serait demeurée plus pesante. Scha-Jehan la fit tailler par un Vénitien, nommé Hortensio Borgis, mauvais lapidaire, qui se trouvait à la cour. Aussi fut-il mal récompensé. On lui reprocha d'avoir gâté une si belle pierre, qu'on aurait pu conserver dans un plus grand poids, & dont Tavernier ajoute qu'il aurait pu tirer quelque bon morceau sans en faire tort à l'empereur. Il ne reçut pour prix de son travail que dix mille roupies.

Tavernier.

Après avoir admiré ce beau diamant, & l'avoir remis entre les mains d'Akel-Kam, Tavernier en vit un autre, en poire, de fort bonne forme & de belle eau, avec trois autres diamans à

[redacted] Tavernier.

table, deux nets, & l'autre qui a de petits points noirs. Chacun pèse cinquante-cinq à soixante ratis, & la poire soixante-deux & demi. Ensuite on lui montra un joyau de douze diamans, chaque pierre de quinze à seize ratis, & toutes roses. Celle du milieu est une rose en cœur, de belle eau, mais avec trois petites glaces; & cette rose peut peser trente-cinq à quarante ratis. On lui fit voir un autre joyau de dix-sept diamans, moitié table, moitié rose, dont le plus grand ne pèse pas plus de sept ou huit ratis, à la réserve de celui du milieu qui peut en peser seize. Toutes ces pierres sont de la première eau, nettes, de bonne forme, & les plus belles qui se puissent trouver.

Deux grandes perles en poire, l'une d'environ soixante-dix ratis, un peu plate des deux côtés, de belle eau & de bonne forme; un bouton de perle de cinquante-cinq à soixante ratis, de bonne forme & de belle eau; une perle ronde, belle en perfection, un peu plate d'un côté, & de cinquante-six ratis; c'est un présent de Scha-Abas II, roi de Perse, au Grand-Mogol; trois autres perles rondes, chacune de vingt-cinq à vingt-huit ratis, mais dont l'eau tire sur le jaune; une perle de parfaite rondeur, pesant trente-six ratis & demi, d'une eau vive, blanche, & de la plus haute perfection; c'était

le seul joyau qu'Aureng-Zeb eut acheté, par admiration pour sa beauté; tout le reste lui venait en partie de Daracha son frère aîné, dont il avait eu la dépouille après lui avoir fait couper la tête, en partie des présens qu'il avait reçus depuis qu'il était monté sur le trône; ce prince avait moins d'inclination pour les pierreries que pour l'or & l'argent: tels sont les bijoux que l'on mit entre les mains de Tavernier, en lui laissant tout le tems de satisfaire sa curiosité. Il vit encore deux autres perles parfaitement rondes & égales, qui pèsent chacune vingt-cinq ratis & un quart. L'une est un peu jaune, mais l'eau est d'une eau très-vive & la plus belle qui soit au monde. Il est vrai que le prince Arabe, qui a pris Mascate sur les Portugais, en a une qui passe pour la première en beauté. Mais, quoiqu'elle soit parfaitement ronde, & d'une blancheur si vive qu'elle en est comme transparente, elle ne pèse que quatorze carats. L'Asie a peu de monarques qui n'aient sollicité ce prince de lour vendre une perle si rare.

Tavernier.

Tavernier admira deux chaînes, l'une de perles & de rubis de diverses formes percés comme les perles, l'autre de perles & d'émeraudes rondes & percées. Toutes les perles sont de plusieurs eaux, & chacune de dix ou douze ratis. Le milieu de la chaîne de rubis offre une grande

[redacted]
Tavernier.

émeraude de vieille roche, taillée au quadran & fort haute en couleur, mais avec plusieurs glaces. Elle pèse environ trente ratis. Au milieu de la chaîne d'émeraude, on admire une améthiste orientale à table longue, du poids d'environ quarante ratis, & belle en perfection.

Un rubis balais cabochon, de belle couleur, & percé par le haut, qui pèse dix mescals, dont six font une once. Un autre rubis cabochon, parfait en couleur, mais un peu glacé, & percé par le haut, du poids de douze mescals. Une topaze orientale, de couleur fort haute, taillée à huit pans, qui pèse six mescals, mais qui a d'un côté un petit nuage blanc : tels étaient les plus précieux joyaux du Grand-Mogol. Tavernier vante l'honneur qu'il eut de les voir & de les tenir tous dans sa main, comme une faveur qu'aucun autre Européen n'avait jamais obtenue.

Tavernier, entre plusieurs observations sur Goa, qui lui sont communes avec les autres voyageurs, remarque particulièrement que le port de Goa, celui de Constantinople & celui de Toulon, sont les trois plus beaux du grand continent de notre ancien monde. Avant que les Hollandais, dit-il, eussent abattu la puissance des Portugais dans les Indes, on ne voyait à Goa que de la richesse & de la magnificence :

mais depuis que les sources d'or & d'argent ont changé de maîtres, l'ancienne splendeur de cette ville a disparu. « A mon second voyage, » ajoute Tavernier, je vis des gens que j'avais » connus riches de deux mille écus de rente, » venir le soir en cachette me demander l'au» mône, sans rien rabattre néanmoins de leur or» gueil, sur-tout les femmes qui viennent en pa» lekis, & qui demeurent à la porte, tandis qu'un » valet qui les accompagne, vient nous faire un » compliment de leur part. On leur envoie ce » qu'on veut, ou bien on le porte soi-même, » quand on a la curiosité de voir leur visage, » ce qui arrive rarement, parce qu'elles se cou» vrent la tête d'un voile. Mais elles présentent » ordinairement un billet de quelque religieux » qui les recommande, & qui rend témoignage » de leurs richesses passées, en exposant leur » misère présente. Ainsi le plus souvent on entre » en discours avec la belle; & par honneur, on » la prie d'entrer pour faire une collation qui » dure quelquefois jusqu'au lendemain. Il est » constant, ajoute encore Tavernier, que si les » Hollandais n'étaient pas venus aux Indes, on » ne trouverait pas aujourd'hui chez la plupart » des Portugais de Goa un morceau de fer, parce » que tout y serait d'or ou d'argent ».

Tavernier.

Le viceroi, l'archevêque & le grand inqui-

Tavernier.

fiteur, auxquels Tavernier rendit ses premiers devoirs, le reçurent avec d'autant plus de civilité, que ses visites étaient toujours accompagnées de quelque présent. C'était dom Philippe de Mascarenas qui gouvernait alors les Indes portugaises. Il n'admettait personne à sa table, pas même ses enfans : mais dans la salle où il mangeait, on avait ménagé un petit retranchement où l'on mettait le couvert pour les principaux officiers & pour ceux qu'il invitait ; ancien usage d'un tems dont il ne restait que la fierté. Le grand inquisiteur, chez lequel Tavernier s'était présenté, s'excusa d'abord sur ses affaires, & lui fit dire ensuite qu'il l'entretiendrait dans la maison de l'inquisition, quoiqu'il eût son palais dans un autre quartier. Cette affectation pouvait lui causer quelque défiance, parce qu'il était protestant. Cependant il ne fit aucune difficulté d'entrer dans l'inquisition à l'heure marquée. Un page l'introduisit dans une grande salle, où il demeura seul l'espace d'un quart d'heure. Enfin un officier qui vint le prendre, le fit passer par deux grandes galeries & par quelques appartemens, pour arriver dans une petite chambre où l'inquisiteur l'attendait, assis au bout d'une grande table en forme de billard. Tout l'ameublement, comme la table, était couvert de drap vert d'Angleterre. Après le premier compliment,

Tavernier.

l'inquisiteur lui demanda de quelle religion il était? Il répondit qu'il faisait profession de la religion protestante. La seconde question regarda son père & sa mère, dont on voulut savoir aussi la religion : & lorsqu'il eut répondu qu'ils étaient protestans comme lui, l'inquisiteur l'assura qu'il était le bien venu : comme s'il eût été justifié par le hazard de sa naissance. Alors l'inquisiteur cria qu'on pouvait entrer. Un bout de tapisserie qui fut levé au coin de la chambre, fit paraître aussi-tôt dix ou douze personnes qui étaient dans la chambre voisine. C'étaient deux religieux augustins, deux dominicains, deux carmes & d'autres ecclésiastiques, à qui l'inquisiteur apprit d'abord que Tavernier était né protestant, mais qu'il n'avait avec lui aucun livre défendu, & que sachant les ordres du tribunal, il avait laissé sa bible à Mengrela. L'entretien devint fort agréable, & roula sur les voyages de Tavernier, dont toute l'assemblée parut entendre volontiers le récit. Trois jours après, l'inquisiteur le fit prier à dîner avec lui, dans une fort belle maison qui est à une demi-lieue de la ville, & qui appartient aux carmes déchaussés. C'est un des plus beaux édifices de toutes les Indes. Un gentilhomme Portugais, dont le père & l'aïeul s'étaient enrichi par le commerce, avait fait bâtir cette maison, qui peut

Tavernier.

passer pour un beau palais. Il vécut sans goût pour le mariage; & s'étant livré à la dévotion, il passait la plus grande partie de sa vie chez les augustins, pour lesquels il conçut tant d'affection, qu'il fit un testament par lequel il leur donnait tout son bien, à condition qu'après sa mort, ils lui élevassent un tombeau au côté droit du grand-autel. Quelques-uns de ces religieux lui ayant représenté que cette place ne convenait qu'à un viceroi, & l'ayant prié d'en choisir une autre, il fut si piqué de cette proposition, qu'il cessa de voir les augustins; & sa dévotion s'étant tournée vers les carmes, qui le reçurent à bras ouverts, il leur laissa son héritage à la même condition.

Tavernier voulant visiter l'île de Java, résolut de porter des pierreries au roi de Bantam. Il trouva ce prince assis à la manière des Orientaux, avec trois des principaux seigneurs de la cour. Ils avaient devant eux cinq grands plats de riz de différentes couleurs, du vin d'Espagne, de l'eau-de-vie, & plusieurs espèces de sorbets. Aussi-tôt que Tavernier eut salué le roi, en lui faisant présent d'un anneau de diamans, & d'un petits bracelet de diamans, de rubis & de saphirs bleus, ce prince lui commanda de s'asseoir & lui fit donner une tasse d'eau-de-vie, qui ne contenait pas moins d'un demi-septier. Il parut

étonné du refus que Tavernier fit de toucher à cette liqueur, & lui ayant fait servir du vin d'Espagne, il ne tarda guères à se lever dans l'impatience de voir les joyaux. Il alla s'asseoir dans un fauteuil, dont le bois était doré comme les bordures de nos tableaux, & qui était placé sur un petit tapis de Perse d'or & de soie. Son habit était une pièce de toile, dont une partie lui couvrait le corps depuis la ceinture jusqu'aux genoux, & le reste était rejeté derrière son dos en manière d'écharpe. Il avait les pieds & les jambes nues. Autour de sa tête, une sorte de mouchoir à trois pointes formait un bandeau. Ses cheveux qui paraissaient fort longs, étaient liés par-dessus. On voyait à côté du fauteuil une paire de sandales, dont les courroies étaient brodées d'or, & parsemées de petites perles. Deux de ses officiers se placèrent derrière lui, avec de gros éventails, dont les bâtons étaient longs de cinq à six pieds, terminés par un faisceau de plumes de paon, de la grosseur d'un tonneau. A la droite, une vieille femme noire tenait dans ses mains un petit mortier & un pilon d'or, où elle pilait des feuilles de bétel, parmi lesquelles elle mêlait des noix d'areka, avec de la semence de perles qu'on y avait fait dissoudre. Lorsqu'elle en voyait quelque partie bien préparée, elle frappait de la main sur le dos du

Tavernier.

Tavernier.

roi, qui ouvrait aussi-tôt la bouche, & qui recevait ce qu'elle y mettait avec le doigt, comme on donne de la bouillie aux enfans. Il avait mâché tant de bétel & bu tant de tabac, qu'il avait perdu toutes ses dents.

Son palais ne faisait pas honneur à l'habileté de l'architecte. C'était un espace quarré ceint d'un grand nombre de petits piliers, revêtus de différens vernis, & d'environ deux pieds de haut. Quatre piliers plus gros faisaient les quatre coins, à quarante pieds de distance. Le plancher était couvert d'une natte, tissue de l'écorce d'un certain arbre, dont aucune sorte de vermine n'approche jamais; & le toit était de simples branches de cocotier. Assez proche, sous un autre toit, soutenu aussi par quatre gros piliers, on voyait seize éléphans. La garde royale, qui était d'environ deux mille hommes, était assise par bandes à l'ombre de quelques arbres. Tavernier ne prit pas une haute opinion du logement des femmes. La porte en paraissait fort mauvaise, & l'enceinte n'était qu'une sorte de palissade, entre-mêlée de terre & de fiente de vache. Deux vieilles femmes noires en sortirent successivement pour venir prendre, de la main du roi, les joyaux de Tavernier, qu'elles allaient monter apparemment aux dames. Il observa qu'elles ne rapportaient rien; d'où il conclut qu'il devait

tenir ferme pour le prix. Aussi vendit-il fort avantageusement tout ce qui était entré au serrail, avec la satisfaction d'être payé sur le champ.

Tavernier.

Dans un autre voyage qu'il fit à la même cour, il ne tira pas moins d'avantage de tout ce qu'il y avait porté pour le roi. Mais sa vie fut exposée au dernier danger, par la fureur d'un Indien Mahométan, qui revenait de la Mecque. Il passait avec son frère & un chirurgien Hollandais, dans un chemin, où d'un côté l'on a la rivière, & de l'autre un grand jardin fermé de palissades, entre lesquels il reste des intervalles ouverts. L'assassin, qui était armé d'une pique, & caché derrière les palissades, poussa son arme pour l'enfoncer dans le corps d'un des trois étrangers. Il fut trop prompt, & la pointe leur passa devant le ventre à tous trois, ou du moins elle ne toucha qu'au vaste haut-de-chausses du chirurgien hollandais, qui saisit aussi-tôt le bois de la pique; Tavernier le prit aussi de ses deux mains, tandis que son frère, plus jeune & plus dispos, sauta par-dessus la palissade, & donna trois coups d'épée dans le corps à l'Indien, qui en mourut sur le champ. Aussi-tôt quantité de Chinois & d'Indiens idolâtres, qui se trouvaient aux environs, vinrent baiser les mains au capitaine Tavernier, en applaudissant à son action.

Tavernier.

Le roi même qui en fut bien-tôt informé, lui fit présent d'une ceinture comme d'un témoignage de sa reconnoissance. Tavernier jete plus de jour sur une aventure si singulière. Les pélerins Javans, de l'ordre du peuple, sur-tout les fakirs qui vont à la Mecque, s'arment ordinairement à leur retour de cette espèce de poignard qu'on appelle *cric*, dont la moitié de la lame est empoisonnée; & quelques-uns s'engagent par vœu à tuer tout ce qu'ils rencontreront d'infidèles, c'est-à-dire, de gens opposés à la loi de Mahomet. Ces fanatiques exécutent leur résolution avec une rage incroyable, jusqu'à ce qu'ils soient tués eux-mêmes. Alors ils sont regardés comme saints de toute la populace, qui les enterre avec beaucoup de cérémonie, & qui contribue volontairement à leur élever de magnifiques tombeaux. Quelque dervis se construit une hutte auprès du monument, & se consacre pour toute sa vie à le tenir propre, avec un soin continuel d'y jeter des fleurs. Les ornemens croissent avec les aumônes, parce que, plus la sépulture est belle, plus la dévotion augmente, avec l'opinion de sa sainteté.

Tavernier raconte une autre aventure du même genre qui fait frémir. « Je me souviens, » dit-il, qu'en 1642, il arriva au port de Su- » rate un vaisseau du Grand-Mogol, revenant » de

» de la Mecque, où il y avait quantité de ces
» fakirs; car tous les ans ce monarque envoie
» deux grands vaisseaux à la Mecque, pour y
» porter gratuitement les pélerins. Ces bâti-
» mens sont chargés d'ailleurs de bonnes mar-
» chandises, qui se vendent, & dont le profit
» est pour eux. On ne rapporte que le principal
» qui sert pour l'année suivante, & qui est au
» moins de six cens mille roupies. Un des
» fakirs qui revenait alors, ne fut pas plutôt
» descendu à terre, qu'il donna des marques
» d'une furie diabolique. Après avoir fait sa
» prière, il prit son poignard, & courut se
» jeter au milieu de plusieurs matelots Hollan-
» dais, qui faisaient décharger les marchandises
» de quatre vaisseaux qu'ils avaient au port.
» Cet enragé, sans leur laisser le tems de se
» reconnaître, en frappa dix-sept, dont treize
» moururent. Il était armé d'une espèce de poi-
» gnard qui se nomme cangiar, dont la lame a
» trois doigts de large par le haut. Enfin le sol-
» dat hollandais, qui était en sentinelle à l'en-
» trée de la tente des marchands, lui donna au
» milieu de l'estomac un coup de fusil, dont
» il tomba mort. Aussi-tôt tous les autres fakirs
» qui se trouvèrent dans le même lieu, accom-
» pagnés de quantité d'autres Mahométans,
» prirent le corps & l'enterrèrent. Dans l'espace

Tavernier.

Tavernier.

» de quinze jours, il eut une belle sépulture.
» Elle est renversée tous les ans par les matelots
» Anglais & Hollandais, pendant que leurs
» vaisseaux sont au port; parce qu'ils sont les
» plus forts : mais à peine sont-ils partis, que
» les Mahométans la font rétablir, & qu'ils y
» plantent des enseignes ».

Tavernier s'était proposé de passer à Batavia, les trois mois qui restaient jusqu'au départ des vaisseaux pour l'Europe; mais l'ennuyeuse vie qu'on y mène, sans autre amusement, dit-il, que de jouer & de boire, lui fit prendre la résolution d'employer une partie de ce tems à visiter la cour du roi de Japara, qu'on nomme aussi l'empereur *de la Jave*. L'île entière était autrefois réunie sous sa domination, avant que le roi de Bantam, celui de Jacatra & d'autres princes qui n'étaient que ses gouverneurs, eussent secoué le joug de la soumission. Les Hollandais ne s'étaient d'abord maintenus dans le pays, que par la division de toutes ces puissances. Lorsque le roi de Japara s'était d'abord disposé à les attaquer, le roi de Bantam les avait secourus; & le premier au contraire s'était empressé de les aider, lorsqu'ils avaient été menacés de l'autre. Aussi quand la guerre s'élevait entre ces deux princes, les Hollandais prenaient toujours parti pour le plus faible.

Taverniér.

Le roi de Japara fait sa résidence dans une ville, dont son état porte le nom, éloignée de Batavia d'environ trente lieues. On n'y va que par mer, le long de la côte, d'où l'on fait ensuite près de huit lieues dans les terres, par une belle rivière qui remonte jusqu'à la ville. Le port qui est fort bon, offre de plus belles maisons que la ville, & serait la résidence ordinaire du roi, s'il s'y croyait en sûreté. Mais ayant conçu depuis l'établissement de Batavia, une haine mortelle pour les Hollandais, il craint de s'exposer à leurs attaques dans un lieu qui n'est pas propre à leur résister. Tavernier raconte un sujet d'animosité plus récent, tel qu'il l'avait appris d'un conseiller de Batavia. Le roi, père de celui qui régnait alors, n'avait jamais voulu entendre parler de paix avec la compagnie. Il s'était saisi de quelques Hollandais. La compagnie, qui par représailles lui avait enlevé un beaucoup plus grand nombre de ses sujets, lui fit offrir inutilement de lui vendre dix prisonniers pour un. L'offre des plus grandes sommes n'eut pas plus de pouvoir sur sa haine; & se voyant au lit de la mort, il avait recommandé à son fils de ne jamais rendre la liberté aux Hollandais qu'il tenait captifs, ni à ceux qui tomberaient entre ses mains. Cette opiniâtreté fit chercher au général de Batavia, quelque

Tavernier.

moyen d'en tirer raison. C'est l'usage après la mort d'un roi Mahométan, que celui qui lui succède envoie quelques seigneurs de sa cour à la Mecque, avec des présens pour le prophète. Ce devoir fut embarrassant pour le nouveau roi, qui n'avait que de petits vaisseaux, & qui n'ignorait pas que les Hollandais cherchaient sans cesse l'occasion de les enlever. Il prit la résolution de s'adresser aux Anglais de Bantam, dans l'espérance que les Hollandais respecteraient un vaisseau de cette nation. Le président Anglais lui en promit un des plus grands & des mieux montés que sa compagnie eut jamais envoyé dans ces mers, à condition qu'elle ne payerait désormais que la moitié des droits ordinaires du commerce sur les terres de Japara. Ce traité fut signé solemnellement, & les Anglais équipèrent en effet un fort beau vaisseau, sur lequel ils mirent beaucoup de monde & d'artillerie. Le roi, charmé de le voir entrer dans son port, ne douta pas que ses envoyés ne fissent le voyage de la Mecque en sûreté. Neuf des principaux seigneurs de sa cour, dont la plupart lui touchaient de près par le sang, s'embarquèrent avec un cortège d'environ cent personnes, sans y comprendre quantité de particuliers, qui saisirent une occasion si favorable, pour faire le plus saint pélerinage de leur religion. Mais

ces préparatifs ne purent tromper la vigilance des Hollandais. Comme il faut passer nécessairement devant Bantam, pour sortir du détroit, les officiers de la compagnie avaient eu le tems de faire préparer trois gros vaisseaux de guerre, qui rencontrèrent le navire Anglais vers Bantam, & qui lui envoyèrent d'abord une volée de canon, pour l'obliger d'amener. Ensuite paraissant irrités de sa lenteur, ils commencèrent à faire jouer toute leur artillerie. Les Anglais qui se virent en danger d'être coulés à fond, baissèrent leurs voiles & voulurent se rendre : mais les seigneurs Japarois, & tous les Javans qui étaient à bord, les traitèrent de perfides, & leur reprochèrent de n'avoir fait un traité avec le roi leur maître, que pour les livrer à leurs ennemis. Enfin perdant l'espérance d'échapper aux Hollandais qu'ils voyaient prêts à les aborder, ils tirerent leurs poignards, & se jetèrent sur les Anglais, dont ils tuèrent un grand nombre avant qu'ils fussent en état de se défendre. Ils auraient peut-être massacré jusqu'au dernier, si les Hollandais n'étaient arrivés à bord. Plusieurs de ces désespérés ne voulurent point de quartier ; & fondant au nombre de vingt ou trente sur ceux qui leur offraient la vie, ils vengèrent leur mort par celle de sept ou huit Hollandais. Le vaisseau fut mené à Batavia,

Tavernier.

Tavernier.

où le général fit beaucoup de civilités aux Anglais, & se hâta de les renvoyer à leur président. Ensuite il fit offrir au roi de Japara, l'échange de ses gens pour les Hollandais, qu'il avait dans ses fers. Mais ce prince plus irréconciliable que jamais, rejeta cette proposition avec mépris. Ainsi les esclaves Hollandais perdirent l'espérance de la liberté; & les Javans moururent de misère à Batavia.

La mort du capitaine Tavernier, frère de celui que nous suivons ici, mort qui fut attribuée aux débauches qu'il avait la complaisance de faire avec le roi de Bantam, donne occasion à notre voyageur de se plaindre des usages de Batavia. Il lui en coûta, dit-il, une si grosse somme pour faire enterrer son frère, qu'il en devint plus attentif à sa propre santé, pour ne pas mourir dans un pays où les enterremens sont si chers. La première dépense se fait pour ceux qui sont chargés d'inviter à la cérémonie funèbre. Plus on en prend, plus l'enterrement est honorable. Si l'on n'en emploie qu'un, on lui donne deux écus; mais si l'on en prend deux, il leur faut quatre écus à chacun; & si l'on en prend trois, chacun doit en avoir six. La somme augmente avec les mêmes proportions, quand on en prendrait une douzaine. Tavernier, qui voulait faire honneur à la mémoire de son frère, &

qui n'était pas instruit de cet usage, en prit six, pour lesquels il fut étonné de se voir demander soixante-douze écus. Le poêle qui se met sur la bière, lui en coûta vingt, & peut aller jusqu'à trente. On l'emprunte de l'hôpital. Le moindre est de drap, & les trois autres sont de velours; l'un sans frange, l'autre avec des franges; le troisième avec des franges & des houpes aux quatre coins. Un tonneau de vin d'Espagne qui fut bu à l'enterrement, lui revint à deux cens piastres. Il en paya vingt-six pour des jambons, & des langues de bœuf; vingt-deux pour de la pâtisserie; vingt pour ceux qui portèrent le corps en terre, & seize pour le lieu de la sépulture. On en demandait cent pour l'enterrer dans l'église. Ces coutumes parurent *étranges* à Tavernier, *plaisantes*, *inventées*, dit-il, pour tirer de l'argent des héritiers d'un mort.

Tavernier.

Trois jours qu'il eut encore à passer dans la rade de Batavia, lui firent connaître toutes les précautions que les Hollandais apportent à leurs embarquemens. Le premier jour, un officier qui tient registre de toutes les marchandises qui s'embarquent, soit pour la Hollande ou d'autres lieux, vint à bord pour y lire le mémoire de tout ce qu'on avait embarqué, & pour le faire signer non-seulement au capitaine, mais encore à tous les marchands qui partaient avec lui. Ce mé-

Tavernier.

moire fut enfermé dans la même caisse où l'on enferme tous les livres de compte, & le rôle de tout ce qui s'est passé dans les comptoirs des Indes. Ensuite on scella le couvert sous lequel sont toutes les marchandises. Le second jour, le major de la ville, l'avocat fiscal & le premier chirurgien vinrent visiter à bord tous ceux qui s'étaient embarqués pour la Hollande : le major, pour s'assurer qu'il n'y a point de soldats qui partent sans congé ; l'avocat fiscal, pour voir si quelque écrivain de la compagnie ne se dérobe point avant l'expiration de son terme ; le chirurgien, pour examiner tous les malades qu'on fait partir, & pour décider, avec serment, que leur mal est incurable aux Indes. Enfin, le troisième jour est donné aux adieux des habitans de la ville, qui apportent des rafraîchissemens pour traiter leurs amis, & qui joignent la musique à la bonne chère.

Cinquante-six jours d'une heureuse navigation firent arriver la flotte hollandaise au cap de Bonne-Espérance. Elle y passa trois semaines pendant lesquelles Tavernier se fit un amusement de ses observations. On ne s'arrêtera qu'à celles qui ne lui sont pas communes avec les autres voyageurs. Il est persuadé, dit-il, que ce n'est pas l'air ni la chaleur qui causent la noirceur des Caffres. Une jeune fille, qui avait été

prise à sa mère dès le moment de sa naissance, & nourrie ensuite parmi les Hollandais, était aussi blanche que les femmes de l'Europe. Un Français lui avait fait un enfant; mais la compagnie ne voulût pas souffrir qu'il l'épousât, & le punit même par la confiscation de huit cens livres de ses gages. Cette fille dit à Tavernier que les Caffres ne sont noirs que parce qu'ils se frottent d'une graisse composée de plusieurs simples; & que, s'ils ne s'en frottaient souvent, ils deviendraient hydropiques. Il confirme par le témoignage de ses yeux, que les Caffres ont une connaissance fort particulière des simples, & qu'ils en savent parfaitement l'application. De dix-neuf malades qui se trouvaient sur son vaisseau, la plupart affligés d'ulcères aux jambes, ou de coups reçus à la guerre, quinze furent mis entre leurs mains, & se virent guéris en peu de jours, quoique le chirurgien de Batavia n'eût fait espérer leur guérison qu'en Europe. Chaque malade avait deux Caffres, qui le venaient panser; c'est-à-dire qui apportant des simples, suivant l'état des ulcères ou de la plaie, les appliquaient sur le mal après les avoir broyés entre deux cailloux. Pendant le séjour de Tavernier, quelques soldats ayant été commandés pour une expédition, & s'étant avancés dans le pays, firent pendant la nuit un grand feu, moins pour se chauffer que pour écarter les

[redacted]
Tavernier.

lions : ce qui n'empêcha point que, pendant qu'ils se reposaient, un lion ne vint prendre un d'entr'eux par le bras. Il fut tué aussi-tôt d'un coup fusil; mais on fut obligé de lui ouvrir la gueule avec beaucoup de peine, pour en tirer le bras du soldat qui était percé de part en part. Les Caffres le guérirent en moins de douze jours. Tavernier conclut du même événement, que c'est une erreur de croire que les lions soient effrayés par le feu. Il vit dans le fort hollandais quantité de peaux de lions & de tigres, mais avec moins d'admiration que celle d'un cheval sauvage tué par les Caffres, qui est blanche, traversée de raies noires, picotée comme celle d'un léopard, & sans queue. A deux ou trois lieues du fort, quelques Hollandais trouvèrent un lion mort, avec quatre pointes de porc-épic dans le corps, dont les trois quarts entraient dans la chair; ce qui fit juger que le porc-épic avait tué le lion. Comme le pays est incommodé par la multitude de ces animaux, les Hollandais emploient une assez bonne invention pour s'en garantir. Ils attachent un fusil à quelque pieu bien planté, avec un morceau de viande, retenu par une corde attachée à la détente. Lorsque l'animal saisit la viande, cette corde se bande, tire la détente & fait partir le coup, qui lui donne dans la gueule ou dans le

corps. Ils n'ont pas moins d'induſtrie pour prendre les jeunes autruches. Après avoir obſervé leurs nids, ils attendent qu'elles aient ſept ou huit jours. Alors plantant un pieu en terre, ils les lient par un pied dans le nid, afin qu'elles ne puiſſent fuir; & les laiſſant nourrir par les grandes juſqu'à l'âge qu'ils deſirent, ils les prennent enfin pour les vendre ou les manger.

Tavernier.

Lorſqu'on apperçut les côtes de Hollande, tous les matelots de la flotte des Indes, dans la joie de revoir leur pays, allumèrent tant de feux autour de la poupe & de la proue des vaiſſeaux, qu'on les aurait crus prêts à périr par les flammes. Tavernier compta ſur ſon ſeul vaiſſeau plus de dix-ſept cens cierges. Il explique d'où venait cette abondance. Une partie des matelots de ſa flotte avaient ſervi dans celle que les Hollandais avaient envoyée contre les Manilles; & quoique cette expédition eût été ſans ſuccès, ils avaient pillé quelques couvens, d'où ils avaient emporté une prodigieuſe quantité de cierges. Ils n'en avaient pas moins trouvé dans Point-de-Galle, après avoir enlevé cette place aux Portugais. La cire, dit Tavernier, étant à vil prix dans les Indes, chaque maiſon religieuſe a toujours une prodigieuſe quantité de cierges. Le moindre Hollandais en eut pour ſa part trente ou quarante.

Tavernier.

Le vice-amiral qui avait apporté Tavernier, devait relâcher en Zélande, suivant les distributions établies. Il fut sept jours entiers sans pouvoir entrer dans Flessingue, parce que les sables avaient changé de place. Mais aussi-tôt qu'il eut jeté l'ancre, il se vit environné d'un multitude de petites barques malgré le soin qu'on prenait de les écarter. On entendait mille voix s'élever de toutes parts, pour demander les noms des parens & des amis que chacun attendait. Le lendemain, deux officiers de la compagnie vinrent à bord, & firent assembler tout le monde entre la poupe & le grand mât; ils prirent le capitaine à leur côté : messieurs, dirent-ils à tout l'équipage, nous vous commandons, au nom de toute la compagnie, de nous déclarer si vous avez reçu quelque mauvais traitement dans ce voyage. L'impatience de tant de gens, qui se voyaient attendus sur le rivage par leur père, leur mère, ou leurs plus chers amis, les fit crier tout d'une voix que le capitaine était honnête homme. A l'instant chacun eut la liberté de sauter dans les chaloupes & de se rendre à terre. Tavernier reçut beaucoup de civilités des deux officiers qui lui demandèrent à son tour, s'il n'avait aucune plainte à faire des commandans du vaisseau.

Il n'avait pas d'autre motif pour s'arrêter en

Hollande, que le paiement des sommes qu'on lui avait retenues à Batavia. Mais ses longues & pressantes sollicitations ne purent lui en faire obtenir qu'un peu plus de la moitié. S'il ne m'était rien dû, s'écrie-t-il dans l'amertume de son cœur, pourquoi satisfaire à la moitié de mes demandes? & si je ne redemandais que mon bien, pourquoi m'en retenir une partie? Il prend occasion de cette injustice, pour relever sans ménagement les abus qui se commettaient dans l'administration des affaires de la compagnie.





CHAPITRE IX.

Indoustan.

Indoustan.

LA belle région, qui se nomme proprement l'Inde, & que les Persans & les Arabes ont nommée l'Indoustan, est bornée à l'est par le royaume d'Arrakan ; à l'ouest, par une partie de la Perse & par la mer Australe; au nord, par le mont Caucase & la Tartarie ; au sud, par le royaume de Décan & par le golfe de Bengale. On ne lui donne pas moins de six cens lieues de l'est à l'ouest, depuis le fleuve Indus jusqu'au Gange, ni moins de sept cens du nord au sud, en comptant ses frontières les plus avancées vers le sud, à vingt degrés, & les plus avancées vers le nord, à quarante-trois. Dans cet espace, elle contient trente-sept grandes provinces, qui étaient anciennement autant de royaumes. Nous ne nous proposons point d'en donner une description géographique, que l'on peut trouver ailleurs. Nous suivons notre plan, qui consiste à présenter toujours une vue générale, en nous arrêtant sur les détails les plus curieux.

Agra, dont la ville capitale porte aussi le

même nom, est une des plus grandes provinces de l'empire, & celle qui tient aujourd'hui le premier rang. Elle est arrosée par la rivière de Gemena, qui la traverse entièrement. On y trouve les villes de Scander, d'Audipour & Felipour. Le pays est sans montagnes; & depuis sa capitale jusqu'à Lahor, qui sont les deux plus belles villes de l'Indoustan, on voit une allée d'arbres, à laquelle Terri donne quatre cent milles d'Angleterre de longueur. Bernier trouve beaucoup de ressemblance entre la ville d'Agra & celle de Dehli, ou plutôt de Jehanabad, telle qu'on a pu s'en former l'idée dans la description de Tavernier. « A la vérité, dit-il, l'avantage » d'Agra, est qu'ayant été long-tems la demeure » des souverains, depuis Ebkar qui la fit bâtir, » & qui la nomma de son nom Ekbar-Abad, » quoiqu'elle ne l'ait pas conservé, elle a plus » d'étendue que Delhi, plus de belles maisons, » de rajas & d'omrhas, plus de grands caravan- » férails, & plus d'édifices de pierres & de bri- » ques; outre les fameux tombeaux d'Ekbar & » de Taje-Mehal, femme de Scha-Jehan. Mais » elle a aussi le désavantage de n'être pas fermée » de murs; sans compter que n'ayant pas été » bâtie sur un plan général, elle n'a pas ces » belles & larges rues de même structure qu'on » admire à Delhi. Si l'on excepte quatre ou

Indoustan.

Indoustan.

» cinq principales rues marchandes qui sont très
» longues & fort bien bâties, la plupart des
» autres sont étroites, sans symmétrie, & n'of-
» frent que des détours & des recoins, qui
» causent beaucoup d'embarras lorsque la cour
» y fait sa résidence. Agra, lorsque la vue s'y
» promène de quelque lieu éminent, paraît plus
» champêtre que Dehli. Comme les maisons
» des seigneurs y sont entre-mêlées de grands
» arbres verds, dont chacun a pris plaisir de
» remplir son jardin & sa cour pour se procurer
» de l'ombre, & que les maisons de pierre des
» marchands qui sont dispersées entre ces ar-
» bres, ont l'apparence d'autant de vieux châ-
» teaux, elles forment toutes ensemble des pers-
» pectives fort agréables, sur-tout dans un pays
» fort sec & fort chaud, où les yeux ne sem-
» blent demander que de la verdure & de
» l'ombrage ».

Agra est deux fois plus grand qu'Ispahan; & l'on n'en fait pas le tour à cheval en moins d'un jour. La ville est fortifiée d'une fort belle muraille de pierre de taille rouge & d'un fossé large de plus de trente toises.

Ses rues sont belles & spacieuses. Il s'en trouve de voûtées qui ont plus d'un quart de lieue de long, où les marchands & les artisans ont leurs boutiques distinguées par l'espèce des métiers

&

Indoustan.

& par la qualité des marchandises. Les meidans & les bazars sont au nombre de quinze, dont le plus grand est celui qui forme comme l'avant-cour du château. On y voit soixante pièces de canon, de toutes sortes de calibres, mais en assez mauvais ordre & peu capables de servir. Cette place, comme celle d'Ispahan, offre une grosse & haute perche, où les seigneurs de la cour, & quelquefois le Grand-Mogol même, s'exercent à tirer au blanc.

On compte dans la ville quatre-vingt caravanserails pour les marchands étrangers, la plupart à trois étages, avec de très-beaux appartemens, des magasins, des voûtes & des écuries accompagnés de galeries & de corridors pour la communication des chambres. Ces espèces d'hôtelleries ont leurs concierges, qui doivent veiller à la conservation des marchandises, & qui vendent des vivres à ceux que leur office est de loger gratuitement.

Comme le Grand-Mogol & la plupart des seigneurs de sa cour font profession du mahométisme, on voit dans Agra un grand nombre de *metschids*, ou de mosquées. On en distingue soixante-dix grandes, dont les six principales portent le nom de *metschid-adine*, c'est-à-dire, *quotidiennes*, parce que chaque jour le peuple y fait ses dévotions. On voit dans une de ces six

Indoustan.

mosquées le sépulcre d'un saint Mahométan, qui se nomme Scander, & qui est de la postérité d'Aly. Dans une autre, on voit une tombe de trente pieds de long sur seize de large, qui passe pour celle d'un héros guerrier. Elle est couverte de petites banderolles. Un grand nombre de pélerins qui s'y rendent de toutes parts, ont assez enrichi la mosquée pour la mettre en état de nourrir chaque jour un très-grand nombre de pauvres. Ces metschids & les cours qui en dépendent, servent d'asyle aux criminels & même à ceux qui peuvent être arrêtés pour dettes. Ce sont les *allacapi* de Perse, que les Mogols nomment *allades*, & qui sont si respectés, que l'empereur même n'a pas le pouvoir d'y faire enlever un coupable. On trouve dans Agra jusqu'à huit cens bains, dont le Grand-Mogol tire annuellement des sommes fort considérables, parce que cette sorte de purification faisant une des principales parties de la religion du pays, il n'y a point de jour où ces lieux ne soient fréquentés d'une multitude infinie de peuple.

Les seigneurs de la cour ont leurs hôtels dans la ville & leurs maisons à la campagne. Tous ces édifices sont bien bâtis & richement meublés. L'empereur a plusieurs maisons hors de la ville, où il prend quelquefois plaisir à se retirer. Mais rien ne donne une plus haute idée de la

grandeur de ce prince, que son palais qui est situé sur le bord de la rivière. Mandeslo lui donne environ quatre cent toises de tour. Il est parfaitement bien fortifié, dit-il, du moins pour le pays; & cette fortification consiste dans une muraille de pierre de taille, un grand fossé & un pont-levis à chaque porte, avec quelques autres ouvrages aux avenues, sur-tout à la porte du nord.

Indoustan.

Celle qui donne sur le bazar & qui regarde l'occident, s'appelle *cistery*. C'est sous cette porte qu'est le divan, c'est-à-dire le lieu où le Grand-Mogol fait administrer la justice à ses sujets, près d'une grande salle où le premier visir fait expédier & sceller les ordonnances pour toutes sortes de levées. Les minutes en sont gardées au même lieu. En entrant par cette porte, on se trouve dans une grande rue, bordée d'un double rang de boutiques, qui mène droit au palais impérial.

La porte qui donne entrée dans le palais se nomme *eckbar-derwage*, c'est-à-dire, porte de l'empereur Eckbar. Elle est si respectée, qu'à la réserve des seuls princes du sang, tous les autres seigneurs sont obligés d'y descendre & d'entrer à pied. C'est dans ce quartier que sont logées les femmes qui chantent & qui dansent devant le Grand-Mogol & sa famille.

La quatrième porte, nommée *dersame*, donne sur la rivière; & c'est là que sa majesté se rend tous les jours pour saluer le soleil à son lever. C'est du même côté que les grands de l'empire, qui se trouvent à la cour, viennent rendre chaque jour leur hommage au souverain dans un lieu élevé où ce monarque peut les voir. Les hadys ou les officiers de cavalerie s'y trouvent aussi; mais ils se tiennent plus éloignés, & n'approchent point de l'empereur sans un ordre exprès. C'est delà qu'il voit combattre les éléphans, les taureaux, les lions & d'autres bêtes féroces; amusement qu'il prenait tous les jours, à la réserve du vendredi, qu'il donnait à ses dévotions.

La porte qui donne entrée dans la salle des gardes, se nomme *attesanna*. On passe par cette salle dans un cour pavée, au fond de laquelle on voit sous un portail une balustrade d'argent, dont l'approche est défendue au peuple, & n'est permise qu'aux seigneurs de la cour. Mandeslo rencontra dans cette cour le valet Persan qui l'avait quitté à Surate. Il en reçut des offres de service, & celle même de le faire entrer dans la balustrade; mais les gardes s'y opposèrent. Cependant, comme c'est par cette balustrade qu'on entre dans la chambre du trône, il vit dans une autre petite balustrade d'or le trône

Indoustan.

du Grand-Mogol, qui est d'or massif enrichi de diamans, de perles & d'autres pierres précieuses. Au-dessus est une galerie, où ce puissant monarque se fait voir tous les jours pour rendre justice à ceux qui la demandent. Plusieurs clochettes d'or sont suspendues en l'air au-dessus de la balustrade. Ceux qui ont des plaintes à faire doivent en sonner une : mais si l'on n'a des preuves convaincantes, il ne faut se hazarder d'y toucher, sous peine de la vie.

On montre en dehors un autre appartement du palais, qu'on distingue par une grosse tour, dont le toit est couvert de lames d'or, & qui contient, dit-on, huit grandes voûtes pleines d'or, d'argent & de pierres précieuses d'une valeur inestimable.

Mandeslo paraît persuadé que d'une ville aussi grande, aussi peuplée qu'Agra, on peut tirer deux cent mille hommes capables de porter les armes. La plupart de ses habitans suivent la religion de Mahomet. Sa jurisdiction qui s'étend dans une circonférence de plus de six-vingt lieues, comprend plus de quarante petites villes & trois mille six cent villages. Le terroir est bon & fertile. Il produit quantité d'indigo, de coton, de salpêtre, & d'autres richesses dont les habitans font un commerce avantageux.

[illegible] Indoustan.

On compte dans l'Indoustan quatre-vingt-quatre princes Indiens qui conservent encore une espèce de souveraineté dans leur ancien pays, en payant un tribut au Grand Mogol, & le servant dans sa milice. Ils sont distingués par le nom de rajas; & la plupart demeurent fidèles à l'idolâtrie, parce qu'ils sont persuadés que le lien d'une religion commune sert beaucoup à les soutenir dans la propriété de leurs petits états, qu'ils transmettent ainsi à leur postérité. Mais c'est presque le seul avantage qu'ils aient sur les omras mahométans, avec lesquels ils partagent d'ailleurs à la cour toutes les humiliations de la dépendance. Cependant on en distingue quelques-uns qui conservent encore une ombre de grandeur, dans la présence même du Mogol. Le premier qu'on a nommé dans diverses relations, prétend tirer son origine de l'ancien Porus, & se fait nommer le fils de celui qui se sauva du déluge; comme si c'était un titre de noblesse qui le distinguât des autres hommes. Son état se nomme Zedussié. Sa capitale est Usepour. Tous les princes de cette race prennent de père en fils le nom de Rana, qui signifie homme de bonne mine. On prétend qu'il peut mettre sur pied cinquante mille chevaux, & jusqu'à deux cent mille hommes d'infanterie. C'est le seul des princes Indiens qui ait conservé le droit de

marcher sous le parasol, honneur réservé au seul monarque de l'Indoustan.

Le raja de Rator égale celui de Zedussié en richesses & en puissance. Il gouverne neuf provinces avec les droits de souveraineté. Son nom était Jakons-Sing, c'est-à-dire, le maître lion, lorsqu'Aureng-Zeb monta sur le trône. Comme il peut lever une aussi grosse armée que le Rana, il jouit de la même considération à la cour. On raconte qu'un jour Scha-Ichan l'ayant menacé de rendre une visite à ses états, il lui répondit fiérement que le lendemain il lui donnerait un spectacle capable de le dégouter de ce voyage. En effet, comme c'était son tour à monter la garde à la porte du palais, il rangea vingt-mille hommes de sa cavalerie sur les bords du fleuve. Ensuite il alla prier l'empereur de jeter les yeux du haut du balcon sur la milice de ses états. Scha-Jehan vit avec surprise les armes luisantes & la contenance guerrière de cette troupe. Seigneur, lui dit alors le raja, tu as vu sans frayeur, des fenêtres de ton palais, la bonne mine de mes soldats. Tu ne la verrais peut-être pas sans péril, si tu entreprenais de faire violence à leur liberté. Ce discours fut applaudi, & Jakons-Sing reçut un présent.

Outre ces principaux rajas, on n'en compte pas moins de trente dont les forces ne sont pas

Indoustan.

méprisables, & quatre particulièrement qui entretiennent à leur solde plus de vingt-cinq mille hommes de cavalerie. Dans les besoins de l'état, tous ces princes joignent leurs troupes à celles du Mogol. Il les commande en personne. Ils reçoivent pour leurs gens la même solde qu'on donne à ceux de l'empereur; & pour eux-mêmes des appointemens égaux à ceux du premier général mahométan.

Sans vouloir entrer dans les détails qui appartiennent à l'histoire, il suffira de rappeller ici que l'ancien empire des Tartares-Mogols, fondé par Tamerlan vers la fin du quatorzième siècle, fut partagé au commencement du seizième en deux branches principales. La race d'Usbeck-Kam, un des descendans de Tamerlan, régna dans Samarkand sur les Tartares-Usbecks, & Babar, autre prince de la même race, régna dans l'Indoustan. Ce partage subsiste encore.

Le prodigieux nombre de troupes que les empereurs Mogols ne cessent point d'entretenir à leur solde, en font sans comparaison les plus redoutables souverains des Indes. On croit en Europe que leurs armées sont moins à craindre par la valeur que par la multitude des combattans. Mais c'est moins le courage qui manque à cette milice que la science de la

guerre & l'adresse à se servir des armes. Elle serait fort inférieure à la nôtre par la discipline & l'habileté : mais de ce côté même, elle surpasse toutes les autres nations indiennes, & la plupart ne l'égalent point en bravoure. Sans remonter à ces conquérans Tartares, qui peuvent être regardés comme les ancêtres des Mogols, il est certain que c'est par la valeur de leurs troupes qu'Eckbar & Aureng-Zeb ont étendu si loin les limites de leur empire, & que le dernier a si long-tems rempli l'Orient de la terreur de son nom.

Indoustan.

On peut rapporter à trois ordres toute la milice de ce grand empire. Le premier est composé d'une armée toujours subsistante, que le Grand-Mogol entretient dans sa capitale, & qui monte la garde chaque jour devant son palais ; le second, des troupes qui sont répandues dans toutes les provinces ; & le troisième, des troupes auxiliaires que ses rajas, vassaux de l'empereur, sont obligés de lui fournir.

L'armée qui campe tous les jours aux portes du palais, dans quelque lieu que soit la cour, monte au moins à cinquante mille hommes de cavalerie, sans compter une prodigieuse multitude d'infanterie dont Dehli & Agra, les deux principales résidences des Grands-Mogols, sont toujours remplies. Aussi lorsqu'ils se mettent en

Indoustan.

campagne, ces deux villes ne ressemblent plus qu'à deux camps déserts, dont une grosse armée serait sortie. Tout suit la cour, & si l'on excepte le quartier des banians ou des gros négocians, le reste a l'air d'une ville dépeuplée. Un nombre incroyable de vivandiers, de porte-faix, d'esclaves & de petits marchands accompagnent les armées pour leur rendre le même service que dans les villes. Mais toute cette milice de garde n'est pas sur le même pied. Le plus considérable de tous les corps militaires est celui des *quatre mille esclaves de l'empereur*, qui est distingué par ce nom pour marquer son dévouement à sa personne. Leur chef, qui se nomme le daroga, est un officier de considération, auquel on confie souvent le commandement des armées. Tous les soldats qu'on admet dans une troupe si relevée, sont marqués au front. C'est de-là qu'on tire les mansebdars & d'autres officiers subalternes pour les faire monter par degrés jusqu'au rang d'omhras de guerre; titre qui répond assez à celui de nos lieutenans-généraux.

Les gardes de la masse d'or, de la masse d'argent & de la masse de fer, composent aussi trois différentes compagnies, dont les soldats sont marqués diversement au front. Leur paie est plus grosse & leur rang plus respecté, suivant le métal dont leurs masses sont revêtues. Tous ces

corps sont remplis de soldats d'élite, que la valeur a rendus dignes d'y être admis. Il faut nécessairement avoir servi dans quelques-unes de ces troupes, & s'y être distingué, pour s'élever aux dignités de l'état. Dans les armées du Mogol, la naissance ne donne point de rang. C'est le mérite qui règle les prééminences; & souvent le fils d'un omhra se voit confondu dans les derniers degrés de la milice. Aussi ne reconnaît-on guères d'autre noblesse parmi les Mahométans des Indes, que celle de quelques descendans de Mahomet, qui sont respectés dans tous les lieux où l'on observe l'alcoran.

En général, lorsque la cour réside dans la ville de Dehli ou dans celle d'Agra, l'empereur y entretient, même en tems de paix, près de deux cent mille hommes. Lorsqu'elle est absente d'Agra, on ne laisse pas d'y entretenir ordinairement une garnison de quinze mille hommes de cavalerie & de trente mille hommes d'infanterie; règle qu'il faut observer dans le dénombrement des troupes du Mogol, où les gens de pied sont toujours au double des gens de cheval. Deux raisons obligent de tenir toujours, dans Agra, une petite armée sur pied : la première, c'est qu'en tout tems on y conserve le trésor de l'empire; la seconde, qu'on y est presque toujours en guerre avec les paysans du district,

Indoustan.

gens intraitables & belliqueux, qui n'ont jamais été bien soumis depuis la conquête de l'Indoustan.

Si ce grand nombre de soldats & d'officiers, qui ne vivent que de la solde du prince, est capable d'assurer la tranquillité de l'état, il sert aussi quelquefois à la détruire. Tandis que le souverain conserve assez d'autorité sur les vice-rois & sur les troupes pour n'avoir rien à redouter de leur fidélité, les soulevemens sont impossibles : mais aussi-tôt que les princes du sang se révoltent contre la cour, ils trouvent souvent dans les troupes de leur souverain de puissans secours pour lui faire la guerre. Aureng-Zeb s'éleva ainsi sur le trône; & l'adresse avec laquelle il ménagea l'affection des gouverneurs de provinces, fit tourner en sa faveur toutes les forces que Scha-Jehan son père entretenait pour sa défense.

Des armées si formidables, répandues dans toutes les parties de l'empire, procurent ordinairement de la sûreté aux frontieres, & de la tranquillité au centre de l'état. Il n'y a point de petite bourgade qui n'ait au moins deux cavaliers & quatre fantassins. Ce sont les espions de la cour qui sont obligés de rendre compte de tout ce qui arrive sous leurs yeux, & qui donnent occasion, par leurs rapports,

à la plupart des ordres qui passent dans les provinces.

Indoustan.

Les armes offensives des cavaliers Mogols, sont l'arc, le carquois chargé de quarante ou cinquante flèches, le javelot ou la zagaie, qu'ils lancent avec beaucoup de justesse, le cimeterre d'un côté, & le poignard de l'autre. Pour les armes défensives, ils ont l'écu, espèce de petit bouclier qu'ils portent toujours pendu au cou; mais ils n'ont pas d'armes à feu....

L'infanterie se sert du mousquet avec assez d'adresse. Ceux qui n'ont pas de mousquet portent, avec l'arc & la flèche, une pique de dix ou douze pieds, qu'ils emploient au commencement du combat en la lançant contre l'ennemi. D'autres sont armés de cottes de maille, qui leur vont jusqu'aux genoux; mais il s'en trouve fort peu qui se servent de casques, parce que rien ne serait plus incommode dans les grandes chaleurs du pays. D'ailleurs les Mogols n'ont pas d'ordre militaire. Ils ne connaissent point les distinctions d'avant-garde, de corps de bataille, ni d'arrière-garde. Ils n'ont ni front ni file, & leurs combats se font avec beaucoup de confusion. Comme ils n'ont point d'arsenaux, chaque chef de troupes est obligé de fournir des armes à ses soldats. Delà vient le mélange de leurs armes qui souvent ne sont pas les mêmes dans chaque corps.

Indoustan.

C'est un désordre qu'Aureng-Zeb avait entrepris de réformer. Mais l'arsenal particulier de l'empereur est d'une magnificence éclatante ; ses javelines, ses carquois, & sur-tout ses sabres y sont rangés dans le plus bel ordre. Tout y brille de pierres précieuses. Il prend plaisir à donner lui-même des noms à ses armes. Un de ses cimeterres s'appelle *alam-guir*, c'est-à-dire, le conquérant de la terre. Un autre *fate-alam*, qui signifie le vainqueur du monde. Tous les vendredis au matin, le Grand-Mogol fait sa prière dans son arsenal, « pour demander à Dieu qu'a-
» vec ses sabres, il puisse remporter des victoires
» & faire respecter le nom de l'Eternel à ses
» ennemis ». On pourrait demander comment se nommaient tous ces cimeterres, lorsque Nadir-Chah tenait l'empereur captif dans son palais de Delhi.

Ses écuries répondent au nombre de ses soldats. Elle sont peuplées d'une multitude prodigieuse de chevaux & d'éléphans. Le nombre de ses chevaux est d'environ douze mille, dont on ne choisit à la vérité que vingt ou trente pour le service de sa personne. Le reste est pour la pompe ou destiné à faire des présens. C'est l'usage des Grands-Mogols de donner un habit & un cheval à tous ceux dont ils ont reçu le plus léger service. On fait venir tous ces chevaux de Perse,

d'Arabie, & sur-tout de la Tartarie. Ceux qu'on élève aux Indes sont rétifs, ombrageux, mous & sans vigueur. Il en vient tous les ans plus de cent mille de Balk, de Bockara & de Kaboul; profit considérable pour les douanes de l'empire, qui font payer vingt-cinq pour cent de leur valeur. Les meilleurs sont séparés pour le service du prince, & le reste se vend à ceux qui, par leur emploi, sont obligés de monter la cavalerie. On a fait remarquer dans plusieurs relations, que leur nourriture, aux Indes, n'est pas semblable à celle qu'on leur donne en Europe, parce que dans un pays si chaud, on ne recueille guères de fourage que sur le bord des rivières. On y supplée par des pâtes assaisonnées.

Indoustan.

Les éléphans sont tout à la fois une des forces de l'empereur Mogol, & l'un des principaux ornemens de son palais. Il en nourrit jusqu'à cinq cent pour lui servir de monture, sous de grands porches bâtis exprès. Il leur donne lui-même des noms pleins de majesté, qui conviennent aux propriétés naturelles de ces grands animaux. Leurs harnois sont d'une magnificence qui étonne. Celui que l'empereur monte, a sur le dos un trône éclatant d'or & de pierres précieuses. Les autres sont couverts de plaques d'or & d'argent, de housses en broderies d'or, de campanes & de franges d'or. L'éléphant du

Indoustan.

trône, qui porte le nom d'aureng-gas, c'est-à-dire, capitaine des éléphans, a toujours un train nombreux à sa suite. Il ne marche jamais sans être précédé de timbales, de trompettes & de bannières. Il a triple paie pour sa dépense. La cour entretient d'ailleurs dix hommes pour le service de chaque éléphant : deux qui ont soin de l'exercer, de le conduire & de le gouverner; deux qui lui attachent ses chaînes; deux qui lui fournissent son vin & l'eau qu'on lui fait boire; deux qui portent la lance devant lui, & qui font écarter le peuple; deux qui allument des feux d'artifice devant ses yeux pour l'accoutumer à cette vue; un pour lui ôter sa litière & lui en fournir de nouvelle; un autre enfin, pour chasser les mouches qui l'importunent, & pour le rafraîchir, en lui versant par intervalles de l'eau sur le corps. Ces éléphans du palais sont également dressés pour la chasse & pour le combat. On les accoutume au carnage en leur faisant attaquer des lions & des tigres.

L'artillerie de l'empereur est nombreuse, & la plupart des pièces de canon qu'il emploie dans ses armées, sont plus anciennes qu'ils ne s'en trouve en Europe. On ne saurait douter que le canon & la poudre ne fussent connus aux Indes long-tems avant la conquête de Timur-Beg.

C'est

C'eſt une tradition du pays, que les Chinois avaient fondu de l'artillerie à Dehli, dans le tems qu'ils en étaient les maîtres. Chaque pièce eſt diſtinguée par ſon nom. Sous les empereurs qui ont précédé Aureng-Zeb, preſque tous les canonniers de l'empire étaient Européens; mais le zèle de la religion porta ce prince à n'admettre que des Mahométans à ſon ſervice. On ne voit plus guères à cette cour d'autres Franguis que des médecins ou des orfèvres. On n'y a que trop appris à ſe paſſer de nos canonniers & de preſque tous nos artiſtes.

Indouſtan.

Une cour ſi puiſſante & ſi magnifique ne peut fournir à ſes dépenſes que par des revenus proportionnés. Mais quelque idée qu'on ait pu prendre de ſon opulence, par le dénombrement de tant de royaumes, dont les terres appartiennent toutes au ſouverain, ce n'eſt pas le produit des terres qui fait la principale richeſſe du Grand-Mogol. On voit aux Indes de grands pays incapables de culture, & d'autres dont le fonds ſerait fertile, mais demeure négligé par les habitans. On ne s'applique point dans l'Indouſtan à faire valoir ſon propre domaine. C'eſt un mal qui ſuit naturellement du deſpotiſme que les Mogols ont établi dans leurs conquêtes. L'empereur Eckbar, pour y remédier & mettre quelque réformation dans ſes finances, ceſſa de

Indoustan.

payer en argent les vicerois & les gouverneurs. Il leur abandonna quelques terres de leurs départemens, pour les faire cultiver en leur propre nom. Il exigea d'eux, pour les autres terres de leur district, une somme plus ou moins forte, suivant que leurs provinces étaient plus ou moins fertiles. Ces gouverneurs, qui ne sont proprement que les fermiers de l'empire, afferment à leur tour ces mêmes terres à des officiers subalternes. La difficulté consiste à trouver, dans les campagnes, des laboureurs qui veuillent se charger du travail de la culture, toujours sans profit, & seulement pour la nourriture. C'est avec violence qu'on attache les paysans à l'ouvrage. De-là leurs révoltes & leurs fuites dans les terres des rajas Indiens, qui les traitent avec un peu plus d'humanité. Ces rigoureuses méthodes servent à dépeupler insensiblement les terres du Mogol, & les font demeurer en friche.

Mais l'or & l'argent que le commerce apporte dans l'empire, supplée au défaut de la culture, & multiplie sans cesse les trésors du souverain. S'il en faut croire Bernier, qu'on ne croit pas livré à l'exagération comme la plupart des voyageurs, l'Indoustan est comme l'abîme de tous les trésors qu'on transporte de l'Amérique dans le reste du monde.

Tout l'argent du Mexique, dit-il, & tout l'or du Pérou, après avoir circulé quelque tems dans l'Europe & dans l'Asie, aboutit enfin à l'empire du Mogol, pour n'en plus sortir. On sait, continue-t-il, qu'une partie de ces trésors se transporte en Turquie, pour payer les marchandises qu'on en tire. De la Turquie ils passent dans la Perse par Smyrne, pour le paiement des soies qu'on y va prendre. De la Perse ils entrent dans l'Indoustan, par le commerce de Mocka, de Babel-Mandel, de Bassora & de Bander-Abassi. D'ailleurs il en vient immédiatement d'Europe aux Indes, par les vaisseaux des compagnies de commerce. Presque tout l'argent que les Hollandais tirent du Japon, s'arrête sur les terres du Mogol. On trouve son compte à laisser son argent dans ce pays, pour en rapporter des marchandises. Il est vrai que l'Indoustan tire quelque chose de l'Europe & des autres régions de l'Asie. On y transporte du cuivre, qui vient du Japon; du plomb & des draps d'Angleterre; de la canelle, de la muscade & des éléphans de l'île de Ceylan; des chevaux d'Arabie, de Perse & de Tartarie, &c. Mais la plupart des marchands paient en marchandises, dont ils chargent aux Indes les vaisseaux sur lesquels ils ont apportés leurs effets. Ainsi la plus grande partie de l'or & de l'ar-

Indoustan.

Indouſtan.

gent du monde trouve mille voies pour entrer dans l'Indouſtan, & n'en a preſque point pour en ſortir.

Bernier ajoute une réflexion ſingulière. Malgré cette quantité preſque infinie d'or & d'argent qui entre dans l'empire Mogol, & qui n'en ſort point, il eſt ſurprenant, dit-il, de n'y en pas trouver plus qu'ailleurs dans les mains des particuliers. On ne peut diſconvenir que les toiles & les brocards d'or & d'argent qui s'y fabriquent ſans ceſſe, les ouvrages d'orfévrerie, & ſur-tout les dorures, n'y conſument une aſſez grande partie des eſpèces; mais cette raiſon ne ſuffit pas ſeule. Il eſt vrai encore que les Indiens ont des opinions ſuperſtitieuſes, qui les portent à dépoſer leur argent dans la terre, & à faire diſparaître les tréſors qu'ils ont amaſſés. Une partie des plus précieux métaux retourne ainſi, dans l'Indouſtan, au ſein de la terre, dont on l'avait tiré dans l'Amérique. Mais ce qui paraît contribuer le plus à la diminution des eſpèces dans l'empire du Mogol, c'eſt la conduite ordinaire de la cour. Les empereurs amaſſent de grands tréſors; & quoiqu'on n'ait accuſé que Scha-Jehan d'une avarice outrée, ils aiment tous à renfermer, dans des caves ſouterraines, une abondance d'or & d'argent, qu'ils croient pernicieuſe entre les mains du

public, lorsqu'elle y est excessive. C'est donc dans les trésors du souverain, que tout ce qui se transporte d'argent aux Indes, par la voie du commerce, va fondre comme à son dernier terme. Ce qu'il en reste, après avoir acquitté tous les frais de l'empire, n'en sort guères que dans les plus pressans besoins de l'état; & l'on doit conclure que Nadir-Chah n'avait pas réduit le Grand-Mogol à la pauvreté, lorsque, suivant le récit de M. Oter, il eut enlevé plus de dix-sept cens millions à ses états.

Ce M. Oter, voyageur très-éclairé & très-accrédité, donne une liste des revenus de ce monarque, tels qu'ils étaient en 1697, tirée des archives de l'empire. Elle est trop curieuse pour être supprimée. Mais il faut se souvenir qu'un kiurour vaut cent leuks ou laks, un lak cent mille roupies, & la roupie, suivant l'évaluation de M. Oter, environ quarante-cinq sols de France. Il faut remarquer aussi que tous les royaumes dont l'empire est composé, se divisent en sarkars, qui signifie provinces, & que les sarkars se subdivisent en parganas, c'est-à-dire en gouvernemens particuliers.

Le royaume de Delhi a dans son gouvernement général huit sarkars & deux cent vingt

Indoustan.

parganas, qui rendent un kiurour, vingt-cinq laks & cinquante mille roupies.

Le royaume d'Agra compte dans son enceinte quatorze sarkars & deux cent soixante-dix-huit parganas. Ils rendent deux kiurours, vingt-deux laks & trois mille cinq cent cinquante roupies.

Le royaume de Lahor a cinq sarkars & trois cent quatorze parganas, qui rendent deux kiurours, trente-trois laks & cinq mille roupies.

Le royaume d'Asmire, dans ses sarkars & ses parganas, paie deux kiurours, trente-trois laks & cinq mille roupies.

Guzarate, divisé en neuf sarkars & dix-neuf parganas, donne deux kiurours, trente-trois laks & quatre-vingt-quinze mille roupies.

Malway, qui contient onze sarkars & deux cent cinquante petits parganas, ne rend que quatre-vingt-dix-neuf laks, six mille deux cent cinquante roupies.

Béar compte huit sarkars & deux cent quarante-cinq petits parganas, dont l'empereur tire un kiurour, vingt & un laks & cinquante mille roupies.

Multan, qui se divise en quatorze sarkars & quatre-vingt-seize parganas, ne donne à l'empereur que cinquante laks & vingt-cinq mille roupies.

Kaboul, divisé en trente-cinq parganas, rend trente-deux laks & sept mille deux cent cinquante roupies.

Indoustan.

Tata paie soixante laks & deux mille roupies. Tata donne seulement vingt-quatre laks.

Urecha, quoiqu'on y compte onze sarkars & un assez grand nombre de parganas, ne paie que cinquante-sept laks & sept mille cinq cent roupies.

Illavas donne soixante-dix-sept laks & trente huit mille roupies.

Kachemire, avec ses quarante-six parganas, ne rend que trente-six laks & cinq mille roupies.

Le Dekan, que l'on divise en huit sarkars & soixante-dix-neuf parganas, paie un kiurour, soixante-deux laks & quatre-vingt mille sept cent cinquante roupies.

Barar compte dix sarkars & cent quatre-vingt-onze petits parganas, qui rendent un kiurour, cinquante-huit laks & sept mille cinq cent roupies.

Candish rend au Mogol, un kiurour, onze laks & cinq mille roupies.

Nande ne paie que soixante-douze laks.

Baglana, divisé en quarante-trois parganas, donne soixante-huit laks & quatre-vingt-cinq mille roupies.

Indoustan.

Le Bengale rend quatre kiurours. Ugen, deux kiurours. Ragi-Mohol, un kiurour & cinquante mille roupies.

Le Vissapour paie à titre de tribut, avec une partie de la province de Carnate, cinq kiurours.

Golkonde & l'autre partie de Carnate paient aussi cinq kiurours au même titre.

Total. Trois cent quatre-vingt-sept millions cent quatre-vingt-quatorze mille roupies.

Outre ces revenus fixes, qui se tirent seulement des fruits de la terre, le casuel de l'empire est une autre source de richesses pour l'empereur. 1°. On exige tous les ans un tribut par tête de tous les Indiens idolâtres. Comme la mort, les voyages & les fuites des ces anciens habitans de l'Indoustan en rendent le nombre incertain, on le diminue beaucoup à l'empereur, & les gouverneurs profitent de ce déguisement. 2°. Toutes les marchandises, que les négocians idolâtres font transporter, paient aux douanes cinq pour cent de leur valeur. Les Mahométans sont affranchis de ces sortes d'impôts. 3°. Le blanchissage de cette multitude infinie de toiles qu'on fabrique aux Indes, est encore la matière d'un tribut. 4°. Le fermier de la mine de diamans paie à l'empereur une très-grosse somme. Il doit lui donner

les plus beaux & les plus parfaits. 5°. Les ports de mer, particulièrement ceux de Sindy, de Baroche, de Surate & de Cambaye, sont taxés à de grosses sommes. Surate seule rend ordinairement trois laks pour les droits d'entrée, & onze pour le profit des monnoies qu'on y fait battre. 6°. Toute la côte de Coromandel & les ports situés sur les bords du Gange, produisent de gros revenus. 7°. L'empereur recueille l'héritage de tous les sujets mahométans qui sont à sa solde. Tous les meubles, tout l'argent & tous les effets de ceux qui meurent lui appartiennent de plein droit. Il arrive de-là que les femmes des gouverneurs de province & des généraux d'armée, sont souvent réduites à des pensions modiques, & que leurs enfans, s'ils sont sans mérite, tombent dans une extrême pauvreté. Enfin les tributs des rajas sont assez considérables, pour tenir place entre les principaux revenus du Grand-Mogol.

Indoustan.

Ce casuel de l'empire égale à-peu-près ou surpasse même les immenses richesses que l'empereur tire des seuls fonds de son domaine. On serait étonné d'une si prodigieuse opulence, si l'on ne considérait qu'une partie de ces trésors sort tous les ans de ses mains, & recommence à couler sur ses terres. La moitié de l'empire subsiste par les libéralités du souverain,

Indoustan.

ou du moins elle est constamment à ses gages. Outre ce grand nombre d'officiers & de soldats, qui ne vivent que de leur paie, tous les paysans qui labourent pour lui sont nourris à ses frais; & la plus grande partie des artisans des villes, qui ne travaillent que pour son service, sont payés du trésor impérial. Cette politique, rendant la dépendance de tant sujets plus étroite, augmente au même degré leur respect & leur attachement pour leur maître.

Joignons à cet article quelques remarques de Mandeslo, dont Olearius garantit la fidélité. Il vit dans le palais d'Agra une grosse tour dont le toit est couvert de lames d'or, qui marquent les richesses qu'elle renferme, en huit grandes voûtes remplies d'or, d'argent & de pierres précieuses. On l'assura que le Grand-Mogol qui régnait de son tems, avoit un trésor dont la valeur montait à plus de quinze cent millions d'écus. Mais ce qu'il ajoute est beaucoup plus positif. « Je suis assez heureux, dit-il, pour avoir entre » les mains l'inventaire du trésor qui fut trouvé » après la mort de Cha-Eckbar, tant en or & » en argent monnoyé, qu'en lingots & en » barres, en or & argent travaillés, en pierre» ries, en brocards & autres étoffes, en por» celaines, en manuscrits, en munitions de » guerre, armes, &c. inventaire si fidèle, que

» j'en dois la communication aux lecteurs.

Indoustan.

» Eckbar avait fait battre des monnoies de vingt-cinq, de cinquante & de cent toles, jusqu'à la valeur de six millions neuf cent soixante & dix mille massas, qui font quatre-vingt-dix-sept millions & cinq cent quatre-vingt mille roupies. Il avait fait battre cent millions de roupies en une autre espèce de monnoie, qui prirent de lui le nom de roupies d'Eckbar, & deux cent trente millions d'une monnoie qui s'appellent paises, dont trente font une roupie.

» En diamans, rubis, émeraudes, saphirs, perles & autres pierreries, il avait la valeur de soixante millions vingt mille cinq cent & une roupies. En or façonné, savoir, en figures & statues d'éléphans, de chameaux, de chevaux & autres ouvrages, la valeur de dix-neuf millions six mille sept cent quatre-ving-cinq roupies. En meubles & vaisselle d'or, la valeur d'onze millions sept cent trente-trois mille sept cent quatre-vingt-dix roupies. En meubles & ouvrages de cuivre, cinquante & un mille deux cent vingt-cinq roupies. En porcelaine, vases de terre sigillée & autres, la valeur de deux millions cinq cent sept mille sept cent quarante-sept roupies. En brocards, draps d'or & d'argent, & autres étoffes de

Indoustan.

» soie & de coton de Perse, de Turquie,
» d'Europe & de Guzarate, quinze millions cinq
» cent neuf mille neuf cent soixante-dix-neuf
» roupies. En draps de laine d'Europe, de
» Perse & de Tartarie, cinq cent trois mille
» deux cent cinquante-deux roupies. En tentes,
» tapisseries & autres meubles, neuf millions
» neuf cent vingt-cinq mille cinq cent quarante-
» cinq roupies. Vingt-quatre mille manus-
» crits, ou livres écrits à la main, & si riche-
» ment reliés, qu'ils étaient estimés six millions
» quatre cent soixante-trois mille sept cent rou-
» pies. En artillerie, poudre, boulets, balles &
» autres munitions de guerre, la valeur de huit
» millions cinq cent soixante-quinze mille neuf
» cent soixante & onze roupies. En armes offen-
» sives & défensives, comme épées, rondaches,
» piques, arcs flèches, &c. la valeur de sept
» millions cinq cent cinquante cinq mille cinq
» cent vingt-cinq roupies. En selles, brides,
» étriers, & autres harnois d'or & d'argent,
» deux millions cinq cent vingt-cinq mille six
» cent quarante-huit roupies. En couvertures
» de chevaux & d'éléphans, brodées d'or, d'ar-
» gent & de perles, cinq millions de roupies ».
Toutes ces sommes ensemble, ne faisant que celle de trois cent quarante-huit millions deux cent vingt-six mille roupies, elles n'approchent

point des richesses de l'arrière petit-fils d'Eckbar, que Mandeslo trouva sur le trône : ce qui confirme que le trésor des Grands-Mogols grossit tous les jours.

Indoustan.

Rien n'est plus simple que les ressorts qui remuent ce grand empire. Le souverain seul en est l'ame. Comme sa jurisdiction n'est pas plus partagée que son domaine, toute l'autorité réside uniquement dans sa personne. Il n'y a proprement qu'un seul maître dans l'Indoustan. Tout le reste des habitans doit moins porter le nom de sujets que d'esclaves.

A la cour, les affaires de l'état sont entre les mains de trois ou quatre ombras du premier ordre, qui les règlent sous l'autorité du souverain. L'itimadoulet, ou le premier ministre, tient auprès du Mogol le même rang que le grand-visir occupe en Turquie. Mais ce n'est souvent qu'un titre sans emploi, & une dignité sans fonction. L'empereur choisit quelquefois pour grand-visir un homme sans expérience, auquel il ne laisse que les appointemens de sa charge. Tantôt c'est un prince du sang Mogol, qui s'est assez bien conduit, pour mériter qu'on le laisse vivre jusqu'à la vieillesse. Tantôt c'est le père d'une reine favorite, sorti quelquefois du plus bas rang de la milice, ou de la plus ville populace. Alors tout le poids du gouvernement

Indoustan.

retombe sur les deux secrétaires d'état. L'un rassemble les trésors de l'empire, & l'autre les dispense. Celui-ci paie les officiers de la couronne, les troupes & les laboureurs; celui-là lève les revenus du domaine, exige les impôts & reçoit les tributs. Un troisième officier des finances, mais d'une moindre considération que les secrétaires d'état, est chargé de recueillir les héritages de ceux qui meurent au service du prince, commission lucrative, mais odieuse. Au reste, on n'arrive à ces postes éminents de l'empire que par le service des armes. C'est toujours de l'ordre militaire que se tirent également & les ministres qui gouvernent l'état, & les généraux qui conduisent les troupes. Lorsqu'on a besoin de leur entremise auprès du maître, on ne les aborde jamais que les présens à la main. Mais cet usage vient moins de l'avarice des omhras, que du respect des cliens. On fait peu d'attention à la valeur de l'offre. L'essentiel est de ne pas se présenter les mains vuides devant les grands officiers de la cour.

Si l'empereur ne marche pas lui-même à la tête de ses troupes, le commandement des armées est confié à quelqu'un des princes du sang, ou à deux généraux choisis par le souverain; l'un du nombre des omhras mahométans, l'au-

ſtre parmi les rajas indiens. Les troupes de l'empire ſont commandées par l'omhra. Les troupes auxiliaires n'obéiſſent qu'aux rajas de leur nation. Eckbar, ayant entrepris de régler les armées, y établit l'ordre ſuivant, qui s'obſerve depuis ſon règne. Il voulut que tous les officiers de ſes troupes fuſſent payés ſous trois titres différens. Les premiers ſous le titre de douze mois; les ſeconds ſous le titre de ſix mois; & les troiſièmes ſous celui de quatre. Ainſi lorſque l'empereur donne à un manſepdar, c'eſt-à-dire à un bas-officier de l'empire, vingt roupies par mois au premier titre, ſa paie monte par an à ſept cent cinquante roupies, car on en ajoute toujours dix de plus. Celui à qui l'on aſſigne par mois la même paie au ſecond titre, en reçoit par an trois cent ſoixante & quinze. Celui dont la paie n'eſt qu'au troiſième titre, n'a par an que deux cent cinquante roupies d'appointemens. Ce réglement eſt d'autant plus bizarre, que ceux qui ne ſont payés que ſur le pied de quatre mois, ne rendent pas un ſervice moins aſſidu pendant l'année, que ceux qui reçoivent la paie ſur le pied de douze mois.

Lorſque la penſion d'un officier de l'armée ou de la cour, monte par mois juſqu'à mille roupies au premier titre, il quitte l'ordre des manſepdars, pour prendre la qualité d'omhra.

Indouſtan.

Ainſi ce titre de grandeur eſt tiré de la paie qu'on reçoit. On eſt obligé d'entretenir alors un éléphant & deux cent cinquante cavaliers pour le ſervice du prince. La penſion de cinquante mille roupies ne ſuffirait pas même aux Indes, pour l'entretien d'une ſi groſſe compagnie; car l'omhra eſt obligé de fournir au moins deux chevaux à chaque cavalier: mais l'empereur y pourvoit autrement. Il aſſigne à l'officier quelques terres de ſon domaine. On lui compte la dépenſe de chaque cavalier, à dix roupies par jour: mais les fonds de terre qu'on abandonne aux omhras, pour les faire cultiver, produiſent beaucoup au-delà de cette dépenſe.

Les appointemens de tous les omhras ne ſont pas égaux. Les uns ont deux azaris de paie, d'autres trois, d'autres quatre, quelques-uns cinq; & ceux du premier rang en reçoivent juſqu'à ſix; c'eſt-à-dire qu'à tout prendre, la penſion annuelle des principaux peut monter juſqu'à trois millions de roupies. Auſſi leur train eſt magnifique; & la cavalerie qu'ils entretiennent, égale nos petites armées. On a vu quelquefois ces omhras devenir redoutables au ſouverain. Mais c'eſt un réglement d'Eckbar, auquel ſes inconvéniens mêmes ne permettent pas de donner atteinte. On compte ordinairement ſix omhras de la groſſe penſion, l'itimadoulet, les deux ſecrétaires d'état, le

viceroi

viceroi de Kaboul, celui de Bengale & celui d'Ugen. A l'égard des ſimples cavaliers & du reſte de la milice, leur paie eſt à la diſcrétion des omhras qui les lèvent & qui les entretiennent : l'ordre oblige de les payer chaque jour, mais il eſt mal obſervé. On ſe contente de leur faire tous les mois quelque diſtribution d'argent ; & ſouvent on les oblige d'accepter en paiement les vieux meubles du palais, & les habits que les femmes des omhras ont quittés. C'eſt par ces vexations que les premiers officiers de l'empire accumulent de grands tréſors, qui rentrent après leur mort dans les coffres du ſouverain.

Indouſtan.

La juſtice s'exerce avec beaucoup d'uniformité dans les états du Grand-Mogol. Les vicerois, les gouverneurs des provinces, les chefs des villes & des ſimples bourgades, font préciſément dans le lieu de leur juriſdiction, ſous la dépendance de l'empereur, ce que ce monarque fait dans Agra & dans Dehli ; c'eſt-à-dire, que par des ſentences qu'ils prononcent ſeuls, ils décident des biens & de la vie des ſujets. Chaque ville a néanmoins ſon katual & ſon cadi pour le jugement de certaines affaires. Mais les particuliers ſont libres de ne pas s'adreſſer à ces tribunaux ſubalternes ; & le droit de tous les ſujets de l'empire, eſt de recourir immédiatement,

Indoustan.

ou à l'empereur même dans le lieu de sa résidence, ou aux vicerois dans leur capitale, ou aux gouverneurs dans les villes de leur dépendance. Le katual fait tout à la fois les fonctions du juge de police & de grand prévôt. Sous Aureng-Zeb, observateur zélé de l'alcoran, le principal objet du juge de police était d'empêcher l'ivrognerie, d'exterminer les cabarets à vin, & généralement tous lieux de débauche, de punir ceux qui distillaient de l'arrack, ou d'autres liqueurs fortes. Il doit rendre compte à l'empereur des désordres domestiques de toutes les familles, des querelles & des assemblées nocturnes. Il y a dans tous les quartiers de la ville un prodigieux nombre d'espions, dont les plus redoutables sont une espèce de valets publics, qui se nomment *alarcos*. Leur office est de balayer les maisons & de remettre en ordre tout ce qu'il y a de dérangé dans les meubles. Chaque jour au matin, ils entrent chez les citoyens, ils s'instruisent du secret des familles, ils interrogent les esclaves, & font le rapport au katual. Cet officier, en qualité de grand-prévôt, est responsable sur ses appointemens de tous les vols qui se font dans son district, à la campagne comme à la ville. Sa vigilance & son zèle ne se relâchent jamais. Il a sans cesse des soldats en campagne & des émissaires déguisés dans


BODLEIANA

T. 34.



Benard Direxit.

Indoustan.

[...]villes, dont l'unique soin est de veiller au [m]aintien de l'ordre.

[L]a jurisdiction du cadi ne s'étend guère au-[de]là des matières de religion, des divorces & [de]s autres difficultés qui regardent le mariage. [A]u reste il n'appartient ni à l'un ni à l'autre [de] ces deux juges subalternes, de prononcer [de]s sentences de mort, sans avoir fait leur rap-[po]rt à l'empereur ou aux vicerois des provinces; [&] suivant les statuts d'Eckbar, ces juges suprê[m]es doivent avoir approuvé trois fois, à trois [jo]urs différens, l'arrêt de condamnation avant [q]u'on l'exécute.

[...] Quoique diverses explications, répandues dans [le]s articles précédens, ayant déjà pu faire prendre [q]uelqu'idée de la majestueuse forme de cette [ju]stice impériale, on croit devoir en rassembler [i]ci tous les traits, d'après un peintre exact & [fi]dèle.

[...] Après avoir décrit divers appartemens, on [v]ient, dit-il, à l'amkas, qui m'a semblé quel-[q]ue chose de royal. C'est une grande cour [q]uarrée, avec des arcades qui ressemblent assez [à] celles de la place royale de Paris, excepté qu'il [n]'y a point de bâtimens au-dessus, & qu'elles [s]ont séparées les unes des autres par une mu-[r]aille; de sorte néanmoins qu'il y a une petite porte pour passer de l'une à l'autre. Sur la

grande porte, qui est au milieu d'un des côtés de cette place, on voit un grand divan, tout couvert du côté de la cour, qu'on nomme nagar-kanay, parce que c'est le lieu où sont les trompettes, ou plutôt les hautbois & les timbales qui jouent ensemble à certaines heures du jour & de la nuit. Mais c'est un concert bien étrange aux oreilles d'un Européen qui n'y est pas encore accoutumé; car dix ou douze de ces hautbois & autant de timbales se font entendre tout à la fois, & quelques hautbois, tels que celui qu'on appelle karna, sont longs d'une brasse & demie, & n'ont pas moins d'un pied d'ouverture par le bas; comme il y a des timbales de cuivre & de fer qui n'ont pas moins d'une brasse de diamètre. Bernier raconte que, dans les premiers tems, cette musique le pénétrait, & lui causait un étourdissement insupportable. Cependant l'habitude eut le pouvoir de la lui faire trouver très-agréable, sur-tout la nuit qu'il l'entendait de loin, dans son lit & de sa terrasse. Il parvint même à lui trouver beaucoup de mélodie & de majesté. Comme elle a ses règles & ses mesures, & que d'excellens maîtres, instruits dès leur jeunesse, savent modérer & fléchir la rudesse des sons, on doit concevoir, dit-il, qu'ils en doivent tirer une symphonie qui flatte l'oreille dans l'éloignement.

À l'oppofite de la grande porte du nagar-kanay, au-delà de toute la cour, s'offre une grande & magnifique falle à plufieurs rangs de piliers, haute & bien éclairée, ouverte de trois côtés, & dont les piliers & le plafond font peints & dorés. Dans le milieu de la muraille, qui fépare cette falle d'avec le ferrail, on a laiffé une ouverture, ou une efpèce de grande fenêtre, haute & large, à laquelle l'homme le plus grand n'atteindrait point d'en bas avec la main. C'eft là qu'Aureng-Zeb fe montrait au public, affis fur un trône; quelques-uns de fes fils à fes côtés, & plufieurs eunuques debout, les uns pour chaffer les mouches avec des queues de paon, les autres pour le rafraîchir avec de grands éventails, & d'autres pour être prêts à recevoir fes ordres. De-là il voyait en bas autour de lui tous les omhras, les rajas & les ambaffadeurs, debout auffi fur un divan entouré d'un baluftre d'argent, les yeux baiffés & les mains croifées fur l'eftomac. Plus loin il voyait les manfebdars, ou les moindres omhras, debout comme les autres & dans le même refpect. Plus avant, dans le refte de la falle & dans la cour, fa vue pouvait s'étendre fur une foule de toutes fortes de gens. C'était dans ce lieu qu'il donnait audience à tout le monde, chaque jour à midi,

Indouftan.

Indoustan.

& de-là venait à cette salle le nom d'amkas; qui signifie lieu d'assemblée commun aux grands & aux petits.

Pendant une heure & demie, qui était la durée ordinaire de cette auguste scène, l'empereur s'amusait d'abord à voir passer devant ses yeux un certain nombre des plus beaux chevaux de ses écuries, pour juger s'ils étaient en bon état & bien traités. Il se faisait amener aussi quelques éléphans, dont la propreté s'attirait toujours l'admiration de Bernier. Non-seulement, dit-il, leur sale & vilain corps était alors bien lavé & bien net, mais il était peint en noir, à la réserve de deux grosses raies de peinture rouge, qui descendant du haut de la tête, venaient se joindre vers la trompe. Ils avaient aussi quelque belle couverture en broderie, avec deux clochettes d'argent qui leur pendaient des deux côtés, attachées aux deux bouts d'une grosse chaîne d'argent qui leur passait par-dessus le dos, & plusieurs de ces belles queues de vache du Tibet, qui leur pendaient aux oreilles en forme de grandes moustaches. Deux petits éléphans bien parés marchaient à leurs côtés, comme des esclaves destinés à les servir. Ces grands colosses paraissaient fiers de leurs ornemens, & marchaient avec beaucoup de gravité. Lorsqu'ils arrivaient devant l'empereur, leur guide, qui

[redacted]
Indoustan.

était assis sur leurs épaules avec un crochet de fer à la main, les piquait, leur parlait & leur faisait incliner un genou, lever la trompe en l'air, & pousser une espèce de hurlement que le peuple prenait pour un taslim, c'est-à-dire, une salutation libre & réfléchie. Après les éléphans, on amenait des gazelles apprivoisées, des nilgaux ou bœufs gris, que Bernier croit une espèce d'élans; des rhinocéros; des buffles de Bengale qui ont de prodigieuses cornes; des léopards ou des panthères apprivoisés, dont on se sert à la chasse des gazelles; de beaux chiens de chasse Usbecks, chacun avec sa petite couverture rouge; quantité d'oiseaux de proie, dont les uns étaient pour les perdrix, les autres pour la grue, & d'autres pour le lièvre & pour les gazelles mêmes, qu'ils aveuglent de leurs aîles & de leurs griffes. Souvent un ou deux ombras faisaient alors passer leur cavalerie en revue devant l'empereur. Ce monarque prenait même plaisir à faire quelquefois essayer des coutelas sur des moutons morts qu'on apportait sans entrailles, & fort proprement empaquetés. Les jeunes ombras s'efforçaient de faire admirer leur force & leur adresse, en coupant d'un seul coup les quatre pieds joints ensemble & le corps d'un mouton.

Mais tous ces amusemens n'étaient qu'autant

[redacted] Indoustan.

d'intermèdes pour des occupations plus sérieuses. Aureng-Zeb se faisait apporter chaque jour les requêtes qu'on lui montrait de loin dans la foule du peuple. Il faisait approcher les parties; il les examinait lui-même; & quelquefois il prononçait sur le champ leur sentence. Outre cette justice publique, il assistait réguliérement une fois la semaine à la chambre qui se nomme *Adalet-kanay*, accompagné de ses deux premiers kadis, ou chefs de justice. D'autres fois il avait la patience d'entendre en particulier, pendant deux heures, dix personnes du peuple qu'un vieil officier lui présentait.

Ce que Bernier trouvait de choquant dans la grande assemblée de l'amkas, c'était une flatterie trop basse & trop fade qu'on y voyait règner continuellement. L'empereur ne prononçait pas un mot qui ne fût relevé avec admiration, & qui ne fit lever les mains aux principaux omhras, en criant karamat, c'est-à-dire, merveille.

De la salle de l'amkas, on passe dans un lieu plus retiré qui se nomme le gosel-kanay, & dont l'entrée ne s'accorde pas sans distinction. Aussi la cour n'en est-elle pas si grande que celle de l'amkas : mais la salle est spacieuse, peinte, enrichie de dorures & relevée de quatre ou cinq pieds au-dessus du rez-de-chaussée, comme une

grande estrade. C'est là que l'empereur, assis dans un fauteuil, & ses omhras debout autour de lui, donnait une audience plus particulière à ses officiers, recevait leurs comptes, & traitait des plus importantes affaires de l'état. Tous les seigneurs étaient obligés de se trouver chaque jour au soir à cette assemblée, comme le matin, à l'amkas; sans quoi on leur retranchait quelque chose de leur paie. Bernier regarde comme une distinction fort honorable pour les sciences, que Danneck-Mend-Kam, son maître, fut dispensé de cette servitude en faveur de ses études continuelles; à la réserve néanmoins du mercredi, qui était son jour de garde. Il ajoute qu'il n'était pas surprenant que tous les autres omhras y fussent assujettis, lorsque l'empereur même se faisait une loi de ne jamais manquer à ces deux assemblées. Dans ses plus dangereuses maladies, il s'y faisait porter du moins une fois le jour; & c'est alors qu'il croyait sa personne plus nécessaire, parce qu'au moindre soupçon qu'on aurait eu de sa mort, on aurait vu tout l'empire en désordre, & les boutiques fermées dans la ville.

Pendant qu'il était occupé dans cette salle, on en faisait pas moins passer devant lui la plupart des mêmes choses qu'il prenait plaisir à voir dans l'amkas; avec cette différence que

Indoustan.

la cour étant plus petite, & l'assemblée se tenant au soir, on n'y faisait point la revue de la cavalerie. Mais pour y suppléer, les mansebdars de garde venaient passer devant l'empereur avec beaucoup de cérémonie. Ils étaient précédés du Kours, c'est-à-dire, de diverses figures d'argent, portées sur le bout de plusieurs gros bâtons d'argent fort bien travaillés. Deux représentent de grands poissons; deux autres un animal fantastique d'horrible figure, que les Mogols nomment *eicdeha*; d'autres, deux lions; d'autres, deux mains; d'autres, des balances, & quantité de figures aussi mystérieuses. Cette procession était mêlée de plusieurs gouze-berdars, ou porte-massues, gens de bonne mine, dont l'office consiste à faire règner l'ordre dans les assemblées.

Joignons cet article à une peinture de l'am-kas, tel que le même voyageur eut la curiosité de le voir dans une des principales fêtes de l'année, qui était en même tems celle d'une réjouissance extrordinaire pour le succès des armes de l'empire. On ne s'arrête à cette description que pour mettre un lecteur attentif, en état de la comparer avec celles de Tavernier & de Rhoé.

L'empereur était assis sur son trône, dans le fond de la grande salle. Sa veste était d'un satin

blanc à petites fleurs, relevé d'une fine broderie d'or & de soie. Son turban était de toile d'or, avec une aigrette dont le pied était couvert de diamans d'une grandeur & d'un prix extraordinaires, au milieu desquels on voyait une grande topase orientale, qui n'a rien d'égal au monde, & qui jetait un éclat merveilleux. Un collier de grosses perles lui pendait du cou sur l'estomac. Son trône était soutenu par six gros pieds d'or massif, & parsemé de rubis, d'émeraudes & de diamans. Bernier n'entreprend pas de fixer le prix, ni la quantité de cet amas de pierres précieuses, parce qu'il ne put en approcher assez pour les compter, & pour juger de leur eau. Mais il assure que les gros diamans y sont en très-grand nombre, & que tout le trône est estimé quatre kiurours, c'est-à-dire quarante millions de roupies. C'était l'ouvrage de Cha-Jehan, père d'Aureng-Zeb, qui l'avait fait faire pour employer une multitude de pierreries, accumulées dans son trésor, des dépouilles de plusieurs anciens rajas, & des présens que les omhras sont obligés de faire à leurs empereurs dans certaines fêtes. L'art ne répondait pas à la matière. Ce qu'il y avait de mieux imaginé, c'étaient deux paons couverts de pierres précieuses & de perles, dont on attribuait l'invention à un orfèvre Français, qui, après avoir trompé plusieurs princes de

[redacted]
Indoustan.

l'Europe par les *doublets* qu'il faisait merveilleusement, s'était réfugié à la cour du Mogol, où il avait fait sa fortune.

Au pied du trône, tous les omhras, magnifiquement vêtus, étaient rangés sur une estrade couverte d'un grand dais de brocard, à grandes franges d'or, environnée d'une balustrade d'argent. Les piliers de la salle étaient revêtus de brocard à fond d'or. De toutes les parties du plafond pendaient de grands dais de satin à fleurs, attachés par des cordons de soie rouge, avec de grosses houppes de soie, mêlées de filets d'or. Tout le bas était couvert de grands tapis de soie très-riches, d'une longueur & d'une largeur étonnantes. Dans la cour, on avait dressé une tente qu'on nomme l'*aspek*, aussi longue & aussi large que la salle, à laquelle elle était jointe par le haut. Du côté de la cour, elle était environnée d'un grand balustre couvert de plaques d'argent, & soutenu par des piliers de différentes grosseurs, tous couverts aussi de plaques du même métal. Elle est rouge en dehors, mais doublée en dedans de ces belles chites, ou toiles peintes au pinceau, ordonnées exprès, avec des couleurs si vives & des fleurs si naturelles, qu'on les aurait prises pour un parterre suspendu. Les arcades qui environnent la cour, n'avaient pas moins d'éclat. Chaque omhra était

chargé des ornemens de la sienne, & s'était efforcé de l'emporter par sa magnificence. Le troisième jour de cette superbe fête, l'empereur se fit peser avec beaucoup de cérémonie, & quelques omhras à son exemple, dans de riches balances d'or massif comme les poids. Tout le monde applaudit, avec de grandes joies, en apprenant que cette année l'empereur pesait deux livres de plus que la précedente. Son intention, dans cette fête, était de favoriser les marchands de soie & de brocard, qui depuis quatre ou cinq ans de guerre, en avaient des magasins dont ils n'avaient pu trouver le débit.

Indoustan.

Ces fêtes sont accompagnées d'un ancien usage qui ne plaît point à la plupart des omhras. Ils sont obligés de faire à l'empereur des présens proportionnés à leurs forces. Quelques-uns pour se distinguer par leur magnificence, ou dans la crainte d'être recherchés par leurs vols & leurs concussions, ou dans l'espérance de faire augmenter leurs appointemens ordinaires, en font d'une richesse surprenante. Ce sont ordinairement de beaux vases d'or couverts de pierreries, de belles perles, des diamans, des rubis, des émeraudes. Quelquefois c'est plus simplement un nombre de ces pièces d'or qui valent une pistole & demi. Bernier raconte que, pendant la fête dont il fut témoin, Aureng-Zeb étant allé visiter Jafer-

Kam son visir, non en qualité de visir, mais comme son proche parent, & sous prétexte de voir un bâtiment qu'il avait fait depuis peu, ce seigneur lui offrit vingt-cinq mille de ces pièces d'or, avec quelques belles perles & un rubis qui fut estimé quarante mille écus.

Un spectacle fort bizarre, qui accompagne quelquefois les mêmes fêtes, c'est une espèce de foire qui se tient dans le mehalu ou le serrail de l'empereur. Les femmes des omhras & des grands mansebdars sont les marchandes. L'empereur, les princesses & toutes les dames du serrail viennent acheter ce qu'elles voient étalé. Les marchandises sont de beaux brocards, de riches broderies d'une nouvelle mode, de riches turbans, & ce qu'on peut rassembler de plus précieux. Outre que ces femmes sont les plus belles & les plus galantes de la cour, celles qui ont des filles d'une beauté distinguée, ne manquent point de les mener avec elles, pour les faire voir à l'empereur. Ce monarque vient marchander tout ce qu'il achete sou à sou, comme le dernier de ses sujets, avec le langage des petits marchands qui se plaignent de la cherté & qui contestent pour le prix. Les dames se défendent de même, & ce badinage est poussé jusqu'aux injures. Tout se paie argent comptant. Quelquefois au lieu de roupies d'argent, les princesses laissent couler,

comme par mégarde, des roupies d'or en faveur des marchandes qui leur plaisent. Mais, après avoir loué des usages si galans, Bernier traite de licence la liberté qu'on accorde alors aux femmes publiques d'entrer dans le serrail. A la vérité, dit-il, ce ne sont pas celles des bazars, mais celles qu'on nomme kenchanys, c'est-à-dire, dorées & fleuries, & qui vont danser aux fêtes chez les omhras & les mansebdars. La plupart sont belles & richement vêtues. Elles savent chanter & danser parfaitement à la mode du pays. Mais comme elles n'en sont pas moins publiques, Aureng-Zeb plus sérieux que ses prédécesseurs, abolit l'usage de les admettre au serrail; & pour en conserver quelque reste, il permit seulement qu'elles vinssent tous les mercredis lui faire de loin le salam ou la révérence, à l'amkas. Un médecin Français, nommé *Bernard*, qui s'était établi dans cette cour, s'y était rendu si familier, qu'il faisait quelquefois la débauche avec l'empereur. Il avait par jour dix écus d'appointemens. Mais il gagnait beaucoup davantage à traiter les dames du serrail, & les grands omhras, qui lui faisaient des présens comme à l'envi. Son malheur était de ne pouvoir rien garder. Ce qu'il recevait d'une main, il le donnait de l'autre. Cette profusion le faisait aimer de tout le monde, sur-

Indoustan.

Indoustan.

tout des kenchanys, avec lesquelles il faisait beaucoup de dépense. Il devint amoureux d'une de ces femmes qui joignait des talens distingués aux charmes de la jeunesse & de la beauté. Mais sa mère appréhendant que la débauche ne lui fît perdre les forces nécessaires pour les exercices de sa profession, ne la perdait point de vue. Bernard fut désespéré de cette rigueur. Enfin, l'amour lui inspira le moyen de se satisfaire. Un jour que l'empereur le remerciait à l'amkas, & lui faisait quelques présens pour la guérison d'une femme du serrail, il supplia ce prince de lui donner la jeune kenchany dont il était amoureux, & qui était debout derrière l'assemblée pour faire le salam avec toute sa troupe. Il avoua publiquement la violence de sa passion, & l'obstacle qu'il y avait trouvé. Tous les spectateurs rirent beaucoup de le voir réduit à souffrir par les rigueurs d'un fille de cet ordre. L'empereur, après avoir ri lui-même, ordonna qu'elle lui fût livrée, sans s'embarrasser qu'elle fût mahométane & que le médecin fût chrétien. Qu'on la lui charge, dit-il, sur les épaules, & qu'il l'emporte. Aussi-tôt Bernard, ne s'embarrassant plus des railleries de l'assemblée, se laissa mettre la kenchany sur le dos, & sortit chargé de sa proie.

Dans un si grand nombre de provinces, qui formaient

formaient autrefois différens royaumes, dont chacun devait avoir ses propres loix & ses usages, on conçoit que, malgré la ressemblance du gouvernement, qui introduit presque toujours celle de la police & de la religion, en changeant par degrés les idées, les mœurs & les autres habitudes, un espace de quelques siècles qui se sont écoulés depuis la conquête des Mogols, n'a pu mettre encore une parfaite uniformité entre tant de peuples. Ainsi la description de tous les points sur lesquels ils différent, serait une entreprise impossible. Mais les voyageurs les plus exacts ont jeté quelque jour dans ce chaos, en divisant les sujets du Grand-Mogol en Mahométans, qu'ils appellent Maures, & en païens ou Gentils de différentes sectes. Cette division paraît d'autant plus propre à faire connaître les uns & les autres, qu'en Orient, comme dans les autres parties du monde, c'est la religion qui règle ordinairement les usages.

Indoustan.

L'empereur, les princes & tous les seigneurs de l'Indoustan professent le mahométisme. Les gouverneurs, les commandans & les katuals des provinces, des villes & des bourgs, doivent être de la même religion. Ainsi c'est entre les mains des Mahométans ou des Maures que réside toute l'autorité, non-seulement par rapport à l'administration, mais pour tout ce qui regarde aussi

Indouſtan.

les finances & le commerce. Ils travaillent tous avec beaucoup de zèle au progrès de leurs opinions. On ſait que le mahométiſme eſt diviſé en quatre ſectes ; celles d'Abubeker, d'Ali, d'Omar & d'Otman. Les Mogols ſont attachés à celle d'Ali, qui leur eſt commune avec les Perſans ; avec cette ſeule différence que, dans l'explication de l'alcoran, ils ſuivent les ſentimens de Hembili & de Maleki, au lieu que les Perſans s'attachent à l'explication d'Ali & de Tzafer-Saduek, oppoſés les uns & les autres aux Turcs qui ſuivent celle de Haniſe.

La plupart des fêtes mogoles ſont celles des Perſans. Ils célèbrent fort ſolemnellement le premier jour de leur année, qui commence le premier jour de la lune de mars. Elle dure neuf jours ſous le nom de Nourou, & ſe paſſe en feſtins. Le jour de la naiſſance de l'empereur eſt une autre ſolemnité, pour laquelle il ſe fait des dépenſes extraordinaires à la cour. On en célèbre une au mois de juin, en mémoire du ſacrifice d'Abraham, & l'on y mêle auſſi celle d'Iſmaël. L'uſage eſt d'y ſacrifier quantité de boucs, que les dévots mangent enſuite avec beaucoup de réjouiſſances & de cérémonies. Ils ont encore la fête des deux frères Haſſan & Huſſein, fils d'Ali, qui étant allés par zèle de religion vers la côte de Coromandel, y furent

Indoustan.

massacrés par les banians & d'autres Gentils, le dixième jour de la nouvelle lune de juillet. Ce jour est consacré à pleurer leur mort. On porte en procession, dans les rues, deux cercueils avec des trophées d'arcs, de flèches, de sabres & de turbans. Les Maures suivent à pied, en chantant des cantiques funèbres. Quelques-uns dansent & sautent autour des cercueils. D'autres escriment avec des épées nues; d'autres crient de toutes leurs forces, & font un bruit effrayant. D'autres se font volontairement des plaies avec des couteaux dans la chair du visage & des bras, ou se la percent avec des poinçons, qui font couler leur sang le long des joues & sur leurs habits. Il s'en trouve de si furieux, qu'on ne peut attribuer leurs transports qu'à la vertu de l'opium. On juge du degré de leur dévotion par celui de leur fureur. Ces processions se font dans les principaux quartiers & dans les plus belles rues des villes. Vers le soir, on voit dans la grande place du meidan ou du marché, des figures de paille ou de papier, ou d'autre substance légère, qui représentent les meurtriers de ces deux saints. Un partie des spectateurs leur tirent des flèches, les percent d'un grand nombre de coups & les brûlent, au milieu des acclamations du peuple. Cette cérémonie réveille si furieusement la haine des Maures, & leur inspire tant d'ardeur pour la

Indoustan.

vengeance, que les banians & les autres idolâtres prennent le parti de se tenir renfermés dans leurs maisons. Ceux qui oseraient paraître dans les rues, ou montrer la tête à leurs fenêtres, s'exposeraient au risque d'être massacrés ou de se voir tirer des flèches. Les Mogols célèbrent aussi la fête de pâques au mois de septembre; & celle de la confrairie, le 25 de novembre, où ils se pardonnent tout ce qu'ils se sont fait mutuellement.

Les mosquées de l'Indoustan sont assez basses; mais la plupart sont bâties sur des éminences, qui les font paraître plus hautes que les autres édifices. Elles sont construites de pierre & de chaux, quarrées par le bas & plates par le haut. L'usage est de les environner de fort beaux appartemens, de salles & de chambres. On y voit des tombes de pierre, & sur-tout des murs d'une extrême blancheur. Les principales ont ordinairement une ou deux hautes tours. Les Maures y vont avec une lanterne pendant le ramadan, qui est leur carême, parce que ces édifices sont fort obscurs. Autour de quelques-unes on a creusé de grands & larges fossés remplis d'eau. Ceux qui sont sans fossés ou sans rivières, ont de grandes citernes à l'entrée, où les fidèles se lavent le visage, les pieds & les mains. On n'y voit point de statues ni de peintures.

Chaque ville a plusieurs petites mosquées, entre lesquelles on en distingue une plus grande qui passe pour la principale, où personne ne manque de se rendre tous les samedis après midi, & les jours de fête. Au lieu de cloches, un homme crie du haut de la tour, comme en Turquie, pour assembler le peuple, & tient, en criant, le visage tourné vers le soleil. La chaire du prédicateur est placée du côté de l'orient. On y monte par trois ou quatre marches. Les docteurs, qui portent le nom de mollahs, s'y mettent pour faire les prières & pour lire quelque passage de l'alcoran, dont ils donnent l'explication, avec le soin d'y faire entrer les miracles de Mahomet & d'Ali, ou de réfuter les opinions d'Abubeker, d'Otman & d'Omar.

Indoustan.

On a vu, dans le journal de Tavernier, la description de la grande mosquée d'Agra. Celle de Dehli ne paraît pas moins brillante dans la relation de Bernier. On la voit de loin, dit-il, élevée au milieu de la ville, sur un rocher qu'on a fort bien applani pour la bâtir, & pour l'entourer d'une belle place, à laquelle viennent aboutir quatre belles & longues rues, qui répondent aux quatre côtés de la mosquée; c'est-à-dire, une au frontispice, une autre derrière, & les deux autres aux deux portes du milieu de chaque côté. On arrive aux

Indoustan.

portes par vingt-cinq ou trente degrés de pierres, qui règnent autour de l'édifice, à l'exception du derrière qu'on a revêtu d'autres belles pierres de taille, pour couvrir les inégalités du rocher qu'on a coupé ; ce qui contribue beaucoup à relever l'éclat de ce bâtiment. Les trois entrées sont magnifiques. Tout y est revêtu de marbres, & les grandes portes sont couvertes de grandes plaques de cuivre d'un fort beau travail. Au-dessus de la principale porte, qui est beaucoup plus magnifique que les deux autres, on voit plusieurs tourelles de marbre blanc, qui lui donnent une grace singulière. Sur le derrière de la mosquée s'élèvent trois grands dômes de front, qui sont aussi de marbre blanc, & dont celui du milieu est plus gros & plus élevé que les deux autres. Tout le reste de l'édifice, depuis ces trois dômes jusqu'à la porte principale, est sans couverture, à cause de la chaleur du pays, & le pavé n'est composé que de grands carreaux de marbre. Quoique ce temple ne soit pas dans les règles d'une exacte architecture, Bernier en trouva le dessein bien entendu, & les proportions fort justes. Si l'on excepte les trois grands dômes & les tourelles, on croirait tout le [illegible] de marbre rouge ; quoiqu'il ne soit que des pierres très-faciles à tailler, & qui s'altèrent même avec le tems.



...nard Direxit.

C'est à cette mosquée que l'empereur se rend le vendredi, qui est le dimanche des Mahométans, pour y faire sa prière. Avant qu'il sorte du palais, les rues par lesquelles il doit passer, ne manquent pas d'être arrosées pour diminuer la chaleur & la poussière. Deux ou trois cens mousquetaires sont en haie pour l'attendre, & d'autres en même nombre bordent les deux côtés d'une grande rue qui aboutit à la mosquée. Leurs mousquets sont petits, bien travaillés, & revêtus d'un fourreau d'écarlate, avec une petite banderolle par-dessus. Cinq ou six cavaliers bien montés doivent aussi se tenir prêts à la porte, & courir bien loin devant lui, dans la crainte d'élever de la poussière, en écartant le peuple. Après ces préparatifs, le monarque sort du palais, monté sur un éléphant richement équipé, & sous un dais peint & doré, ou dans un trône éclatant d'or & d'azur, sur un brancard couvert d'écarlate ou de drap d'or, que huit hommes choisis & bien vêtus portent sur leurs épaules. Il est suivi d'une troupe d'omhras, dont quelques-uns sont à cheval, & d'autres en palekis. Cette marche avait aux yeux de Bernier un air de grandeur, qu'il trouvait digne de la majesté impériale.

Les revenus des mosquées sont médiocres. Ce qu'elles ont d'assuré, consiste dans le loyer

Indoustan.

des maisons qui les environnent. Le reste vient des présens qu'on leur fait, ou des dispositions testamentaires. Les mollahs n'ont pas de revenu fixe: ils ne vivent que des libéralités volontaires des fidèles, avec le logement pour eux & leur famille, dans les maisons qui sont autour des mosquées. Mais ils tirent un profit considérable de leurs écoles, & de l'instruction de la jeunesse à laquelle ils apprennent à lire & écrire. Quelques-uns passent pour savans; d'autres vivent avec beaucoup d'austérité, ne boivent jamais de liqueurs fortes & renoncent au mariage; d'autres se renferment dans la solitude, & passent les jours & les nuits dans la méditation ou la prière. Le ramadan ou le carême des Mogols, dure trente jours, & commence à la nouvelle lune de février. Ils l'observent par un jeûne rigoureux, qui ne finit qu'après le coucher du soleil. C'est une opinion bien établie parmi eux, qu'on ne peut être sauvé que dans leur religion. Ils croient les Juifs, les Chrétiens & les Idolâtres également exclus des félicités d'une autre vie. La plupart ne toucheraient point aux alimens qui sont achetés ou préparés par des Chrétiens. Ils n'en exceptent que le biscuit fort sec & les confitures. Leur loi les oblige de faire cinq fois la prière dans l'espace de vingt-quatre heures. Ils la font, tête

Indoustan.

baissée jusqu'à terre, & les mains jointes. L'arrivée d'un étranger ne trouble point leur attention. Ils continuent de prier en sa présence; & lorsqu'ils ont rempli ce devoir, ils n'en deviennent que plus civils.

En général les Mogols & tous les Maures Indiens ont l'humeur noble, les manières polies & la conversation fort agréable. On remarque de la gravité dans leurs actions & dans leur habillement, qui n'est point sujet au caprice des modes. Ils ont en horreur l'inceste, l'ivrognerie, & toutes sortes de querelles. Mais ils admettent la poligamie, & la plupart sont livrés aux plaisirs des sens. Quoiqu'ils se privent en public de l'usage du vin & des liqueurs fortes, ils ne font pas difficulté dans l'intérieur de leurs maisons de boire de l'arrak & d'autres préparations qui les animent au plaisir.

Ils sont moins blancs que bazanés; la plupart sont d'assez haute taille, robustes & bien proportionnés. Leur habillement ordinaire est fort modeste. Dans les parties orientales de l'empire, les hommes portent de longues robes, des plus fines étoffes de coton, d'or ou d'argent. Elles leur pendent jusqu'au milieu de la jambe, & se ferment autour du cou. Elles sont attachées avec des nœuds pardevant, depuis le haut jusqu'en bas. Sous ce premier vêtement, ils ont une

Indoustan.

veste d'étoffe de soie à fleurs, ou de toile de coton, qui leur touche au corps, & qui leur descend sur les cuisses. Leurs culottes sont extrêmement longues, la plupart d'étoffes rouges rayées & larges par le haut, mais se retrécissant par le bas : elles sont froncées sur les jambes, & descendent jusqu'à la cheville du pied. Comme ils n'ont point de bas, cette culotte sert par ses plis à leur échauffer les jambes. Au centre de l'empire & vers l'occident, ils sont vêtus à la persane, avec cette différence que les Mogols passent, comme les Guzarates, l'ouverture de leur robe sous le bras gauche, au lieu que les Persans la passent sous le bras droit ; & que les premiers nouent leur ceinture sur le devant & laissent pendre les bouts, au lieu que les Persans ne font que la passer autour du corps, & cachent les bouts dans la ceinture même.

Ils ont des séripons, qui sont une espèce de larges souliers faits ordinairement de cuir rouge doré. En hiver comme en été, leurs pieds sont nuds dans cette chaussure. Ils la portent comme nous portons nos mules, c'est-à-dire sans aucune attache, pour les prendre plus promptement lorsqu'ils veulent partir, & pour les quitter avec la même facilité en rentrant dans leurs chambres, où ils craignent de souiller leurs belles nattes & leurs tapis de pied.

Ils ont la tête rase & couverte d'un turban, dont la forme ressemble à celui des Turcs, d'une fine toile de coton blanc, avec des raies d'or ou de soie. Ils savent tous le tourner & se l'attacher autour de la tête, quoiqu'il soit quelquefois long de vingt-cinq ou trente aunes de France. Leurs ceintures, qu'ils nomment commerbant, sont ordinairement de soie rouge, avec des raies d'or ou blanches, & de grosses houpes qui leur pendent sur la hanche droite. Après la première ceinture, ils en ont une autre qui est de coton blanc, mais plus petite & roulée autour du corps, avec un beau synder au côté gauche, entre cette ceinture & la robe, dont la poignée est souvent ornée d'or, d'agate, de cristal ou d'ambre. Le fourreau n'est pas moins riche à proportion. Lorsqu'ils sortent & qu'ils craignent la pluie ou le vent, ils prennent par-dessus leurs habits une écharpe d'étoffe de soie qu'ils se passent par-dessus les épaules, & qu'ils se mettent autour du cou pour servir de manteau. Les seigneurs, & tous ceux qui fréquentent la cour, font éclater leur magnificence dans leurs habits; mais le commun des citoyens & les gens de métier sont vêtus modestement. Les mollahs portent le blanc depuis la tête jusqu'aux pieds.

Indoustan.

Les femmes & les filles des mahométans ont ordinairement autour du corps un grand morceau de la plus fine toile de coton, qui commence à la

Indoustan.

ceinture, d'où il fait trois ou quatre tours en bas, & qui est assez large pour leur pendre jusques sur les pieds. Elles portent sous cette toile une espèce de caleçons d'étoffe légère. Dans l'intérieur de leurs maisons, la plupart sont nues de la ceinture en haut, & demeurent aussi tête & pieds nus. Mais lorsqu'elles sortent ou qu'elles paraissent seulement à leur porte, elles se couvrent les épaules d'un habillement; pardessus lequel elles mettent encore une écharpe. Ces deux vêtemens, étant assez larges, & n'étant point attachés ni serrés, voltigent sur leurs épaules, & l'on voit souvent nue la plus grande partie de leur sein & de leurs bras. Les femmes riches ou de qualité, ont aux bras des anneaux & des cercles d'or. Dans les rangs ou les fortunes inférieures, elles en ont d'argent, d'ivoire, de verre ou de lac doré, & d'un fort beau travail. Quelquefois elles ont les bras garnis jusqu'au dessous du coude : mais ces riches ornemens paraissent les embarrasser, & n'ont pas l'air d'une parure aux yeux des étrangers. Quelques-unes en portent autour des chevilles du pied. La plupart se passent dans le bas du nez des bagues d'or garnies de petites perles, & se percent les oreilles avec d'autres bagues, ou avec de grands anneaux qui leur pendent de chaque côté sur le sein. Elles ont au cou de riches colliers ou d'autres

ornemens précieux, & aux doigts quantité de bagues d'or. Leurs cheveux qu'elles laissent pendre, & qu'elles ménagent avec beaucoup d'art, sont ordinairement noirs, & se nouent en boucles sur le dos.

Les femmes de considération ne laissent jamais voir leur visage aux étrangers. Lorsqu'elles sortent de leurs maisons, ou qu'elles voyagent dans leurs palanquins, elles se couvrent d'un voile de soie. Schouten prétend que cette mode vient plutôt de leur vanité que d'un sentiment de pudeur & de modestie; & la raison qu'il en apporte, c'est qu'elles traitent l'usage opposé, de bassesse vile & populaire. Il ajoute que l'expérience fait souvent connaître, que celles qui affectent le plus de scrupule sur ce point, sont ordinairement assez mal avec leurs maris, à qui elles ont donné d'autres occasions de soupçonner leur fidélité.

Les maisons des Maures sont grandes & spacieuses, & distribuées en divers appartemens, qui ont plusieurs chambres & leur salle. La plupart ont des toits plats & des terrasses, où l'on se rend le soir pour y prendre l'air. Dans celles des plus riches, on voit de beaux jardins, remplis de bosquets & d'allées d'arbres fruitiers, de fleurs & de plantes rares, avec des galeries, des cabinets & d'autres retraites contre la chaleur. On

Indoustan.

y trouve même des étangs & des viviers, où l'on ménage des endroits également propres & commodes, pour servir de bains aux hommes & aux femmes, qui ne laissent point passer de jour sans se rafraîchir dans l'eau. Quelques-uns font élever, dans leurs jardins, des tombeaux en pyramide, & d'autres ouvrages d'une architecture fort délicate. Cependant Bernier, après avoir parlé d'une célèbre maison de campagne du Grand-Mogol, qui est à deux ou trois lieues de Delhi, & qui se nomme *chahlimar*, finit par cette observation. « C'est véritablement une belle & royale maison : » mais n'allez pas croire qu'elle approche d'un » Fontainebleau, d'un Saint-Germain ou d'un » Versailles. Ce n'en est pas seulement l'ombre. » Ne pensez pas non plus qu'aux environs de » Delhi, il se trouve des Saint-Cloud, des » Chantillis, des Meudons, des Liancours, des » Vaux, &c. ou qu'on y voie même de ces » moindres maisons de simples gentilhommes, » de bourgeois & de marchands, qui sont en si » grand nombre autour de Paris. Les sujets ne » pouvant acquérir la propriété d'aucune terre, » une maxime si dure supprime nécessairement » cette sorte de luxe ».

Les murailles des grandes maisons sont de terre & d'argile, mêlées ensemble & séchées

au ſoleil. On les enduit d'un mêlange de chaux & de fiente de vache, qui les préſerve des inſectes; & par-deſſus encore d'une autre compoſition d'herbes, de lait, de ſucre & de gomme, qui leur donne un luſtre & un agrément ſingulier. Cependant on a déjà fait remarquer qu'il ſe trouve des maiſons de pierre; & que, ſuivant la proximité des carrières, pluſieurs villes en ſont bâties preſqu'entiérement. Les maiſons du peuple ne ſont que d'argile & de paille. Elles ſont baſſes, couvertes de roſeaux, enduites de fiente de vache; elles n'ont ni chambres hautes, ni cheminées, ni caves. Les ouvertures qui ſervent de fenêtres, ſont même ſans vitres, & les portes ſans ſerrures & ſans verrous; ce qui n'empêche point que le vol n'y ſoit très-rare.

Indouſtan.

Les appartemens des grandes maiſons offrent ce qu'il y a de plus riche en tapis de Perſe, en nattes très-fines, en précieuſes étoffes, en dorures & en meubles recherchés, parmi leſquels on voit de la vaiſſelle d'or & d'argent. Les femmes ont un appartement particulier qui donne ordinairement ſur le jardin; elles y mangent enſemble. Cette dépenſe eſt incroyable pour le mari, ſur-tout dans les conditions élevées; car chaque femme a ſes domeſtiques & ſes eſclaves du même ſexe, avec toutes les commodités qu'elle deſire. D'ailleurs les grands & toutes

Indoustan.

les personnes riches entretiennent un grand train d'officiers, de gardes, d'eunuques, de valets, d'esclaves, & ne sont pas moins attentifs à se faire bien servir au-dedans, qu'à se distinguer au-hehors par l'éclat de leur cortège. Chaque domestique est borné à son office. Les eunuques gardent les femmes avec des soins qui ne leur laissent pas d'autre attention. On voit au service des principaux seigneurs une espèce de coureurs, qui portent deux sonnettes sur la poitrine, pour être excités par le bruit à courir plus vîte, & qui font réguliérement quatorze ou quinze lieues en vingt-quatre heures. On y voit des coupeurs de bois, des charretiers & des cameliers pour la provision d'eau, des porteurs de palanquins, & d'autres sortes de valets pour divers usages.

Entre plusieurs sortes de voitures, quelques-uns ont des carrosses à l'indienne qui sont tirés par des bœufs : mais les plus communes sont diverses sortes de palanquins, dont la plupart sont si commodes, qu'on y peut mettre un petit lit avec son pavillon, ou des rideaux qui se retroussent comme ceux de nos lits d'ange. Une longue pièce de bambou, courbé avec art, passe d'un bout à l'autre de cette litière, & soutient toute le machine dans une situation si ferme qu'on n'y reçoit jamais de mouvement incom-

mode.

mode. On y est assis ou couché. On y mange & l'on y boit dans le cours des plus longs voyages. On y peut même avoir avec soi quelques amis ; & la plupart des Mogols s'y font accompagner de leurs femmes : mais ils apportent de grands soins pour les dérober à la vue des passans. Ces agréables voitures sont portées par six ou huit hommes, suivant la longueur du voyage, & les airs de grandeur que le maître cherche à se donner. Ils vont pieds nus par des chemins d'une argille dure, qui devient fort glissante pendant la pluie. Ils marchent au travers des brossailles & des épines sans aucune marque de sensibilité pour la douleur, dans la crainte de donner trop de branle au palanquin. Ordinairement il n'y a que deux porteurs pardevant & deux parderrière qui marchent sur une même ligne. Les autres suivent pour être toujours prêts à succéder au fardeau. On voit avec eux autour de la litière deux joueurs d'instrumens, des gardes, des cuisiniers, & d'autres valets, dont les uns portent des tambours & des flûtes, les autres des armes, des banderolles, des vivres, des tentes, & tout ce qui est nécessaire pour la commodité du voyage. Cette méthode épargne les frais des animaux dont la nourriture est toujours difficile & d'une grande dépense, sans compter que rien n'est à meilleur marché que les porteurs.

Indoustan.

Indouftan.

Leurs journées les plus fortes ne montent pas à plus de quatre ou cinq fous. Quelques-uns même ne gagnent que deux fous par jour. On fe perfuadera aifément qu'ils ne mettent leurs fervices qu'à ce prix, fi l'on confidère que dans toutes les parties de l'Indouftan, les gens du commun ne vivent que de riz cuit à l'eau; & que s'élevant rarement au-deffus de leur condition; ils apprennent le métier de leurs pères, avec l'habitude de la foumiffion & de la docilité pour ceux qui tiennent un rang fupérieur.

Les feigneurs & les riches commerçans font magnifiques dans leurs feftins. C'eft une grande partie de leur dépenfe. Le maître de la maifon fe place avec fes convives fur des tapis, où le maître-d'hôtel préfente à chacun des mets fort bien apprêtés, avec des confitures & des fruits. Les Mogols ont des fièges & des bancs fur lefquels on peut s'affeoir : mais ils fe mettent plus volontiers fur des nattes fines & fur des tapis de Perfe, en croifant leurs jambes fous eux. Les plus riches négocians ont chez eux des fauteuils pour les offrir aux marchands Européens.

Dans les conditions honnêtes, on envoie les enfans aux écoles publiques, pour y apprendre à lire, à écrire, & fur-tout à bien entendre l'alcoran. Ils reçoivent auffi les principes des autres fciences auxquelles ils font deftinés, telles que la philo-

ſophie, la rhétorique, la médecine, la poéſie, l'aſtronomie & la phyſique. Les moſquées ſervent d'écoles & les mollahs de maîtres. Ceux qui n'ont aucun bien, élèvent leurs enfans pour la ſervitude, ou pour la profeſſion des armes, ou pour quelqu'autre métier dans lequel ils les croient capables de réuſſir.

Ils les fiancent dès l'âge de ſix à huit ans: mais le mariage ne ſe conſomme qu'à l'âge indiqué par la nature, ou ſuivant l'ordre du père & de la mère. Auſſi-tôt que la fille reçoit cette liberté, on la mène avec beaucoup de cérémonie au Gange, ou ſur le bord de quelqu'autre rivière. On la couvre de fleurs rares & de parfums. Les réjouiſſances ſont proportionnées au rang ou à la fortune. Dans les propoſitions du mariage, une famille négocie long-tems. Après la concluſion, l'homme riche monte à cheval pendant quelques ſoirées. On lui porte ſur la tête pluſieurs paraſols. Il eſt accompagné de ſes amis, & d'une ſuite nombreuſe de ſes propres domeſtiques. Ce cortège eſt environné d'une multitude d'inſtrumens, dont la marche s'annonce par un grand bruit. On voit parmi eux des danſeurs, & tout ce qui peut ſervir à donner plus d'éclat à la fête. Une foule de peuple ſuit ordinairement cette cavalcade. On paſſe dans toutes les grandes rues; on prend le plus long chemin. En arrivant chez

Indoustan.

la jeune femme, le marié se place sur un tapis où ses parens le conduisent. Un mollah tire son livre, & prononce hautement les formules de religion, sous les yeux d'un magistrat qui sert de témoin. Le marié jure devant les spectateurs, que s'il répudie sa femme, il restituera la dot qu'il a reçue; après quoi le prêtre achève & leur donne sa bénédiction.

Le festin nuptial n'est ordinairement composé que de bétel ou d'autres mets délicats : mais on n'y sert jamais de liqueurs fortes, & ceux qui en boivent, sont obligés de se tenir à l'écart. Le mets plus commun & le plus estimé, est une sorte de pâte en petites boules rondes, composée de plusieurs semences aromatiques & mêlée d'opium, qui les rend d'abord fort gais, mais qui les étourdit ensuite & les fait dormir.

Le divorce n'est pas moins libre que la polygamie. Un homme peut épouser autant de femmes que sa fortune lui permet d'en nourrir; mais, en donnant à celles qui lui déplaisent le bien qu'il leur a promis le jour du mariage, il a toujours le pouvoir de les congédier. Elles n'ont ordinairement pour dot que leurs vêtemens & leurs bijoux. Celles qui sont d'une haute naissance, passent dans la maison de leur mari avec leurs femmes de chambre & leurs esclaves. L'adultère les expose à la mort. Un

homme qui surprend sa femme dans le crime, ou qui s'en assure par des preuves, est en droit de la tuer. L'usage ordinaire des Mogols est de fendre la coupable en deux avec leurs sabres. Mais une femme qui voit son mari entre les bras d'une autre, n'a point d'autre ressource que la patience. Cependant, lorsqu'elle peut prouver qu'il l'a battue, ou qu'il lui refuse ce qui est nécessaire à son entretien, elle peut porter sa plainte au juge & demander la dissolution du mariage. En se séparant, elle emmène ses filles & les garçons restent au mari. Les riches particuliers, sur-tout les marchands, établissent une partie de leurs femmes & de leurs concubines, dans les différens lieux où leurs affaires les appellent pour y trouver une maison prête & toutes sortes de commodités. Ils en tirent aussi cet avantage, que les femmes de chaque maison s'efforcent par leurs caresses de les y attirer plus souvent. Il les font garder par des eunuques & des esclaves, qui ne leur permettent pas même de voir leurs plus proches parens.

Indoustan.

Ces soins n'empêchent pas qu'il n'arrive de grands désordres jusques dans le serrail de l'empereur. On peut s'en fier au témoignage de Bernier. « On vit, dit-il, Aureng-Zeb un peu » dégoûté de Rochenara-Begum sa favorite, » parce qu'elle fut accusée d'avoir fait entrer

Indoustan.

» à diverses fois dans le serrail, deux hommes
» qui furent découverts & menés devant lui.
» Voici de quelle façon une vieille mestice de
» Portugal, qui avait été long-tems esclave dans
» le serrail, & qui avait la liberté d'y entrer &
» d'en sortir, me raconta la chose. Elle me dit
» que Rochenara-Begum, après avoir épuisé
» les forces d'un jeune homme pendant quel-
» ques jours qu'elle l'avait tenu caché, le donna
» à quelques-unes de ses femmes, pour le con-
» duire pendant la nuit au travers de quelques
» jardins, & le faire sauver, mais soit qu'elles
» eussent été découvertes ou qu'elles craignissent
» de l'être, elles s'enfuirent, & le laissèrent
» errant parmi ces jardins, sans qu'il sût de
» quel côté tourner. Enfin, ayant été rencontré
» & mené devant Aureng-Zeb, ce prince l'in-
» terrogea beaucoup, & n'en put presque tirer
» d'autres réponses, sinon qu'il était entré par-
» dessus les murailles. On s'attendait qu'il le
» ferait traiter avec la cruauté que Scha-Jehan
» son père avait eue dans les mêmes occasions :
» mais il commanda simplement qu'on le fît
» sortir par où il était entré. Les eunuques
» allèrent au-delà de cet ordre, car ils le je-
» tèrent du haut des murailles en bas. Pour
» ce qui est du second, cette même femme
» dit qu'il fut trouvé errant dans les jardins

» comme le premier, & qu'ayant confessé qu'il » était entré par la porte, Aureng-Zeb commanda aussi simplement qu'on le fit sortir par » la porte; se réservant néanmoins de faire un » grand & exemplaire châtiment sur les eunuques, parce que c'est une chose qui non-seulement regardait son honneur, mais aussi » la sûreté de sa personne ».

Citons un autre trait du même voyageur. « En » ce même tems, dit-il, on vit arriver un accident bien funeste, qui fit grand bruit dans » Dehli, principalement dans le serrail, & qui » désabusa quantité de personnes qui avaient » peine à croire, comme moi, que les eunuques, » c'est-à-dire ceux à qui on n'a laissé aucune » ressource, devinssent amoureux comme les » autres hommes. Didar-Kan, un des premiers » eunuques du serrail, & qui avait fait bâtir une maison où il venait souvent se coucher & se divertir, devint amoureux d'une » très-belle femme d'un de ses voisins, qui » était un écrivain Gentil; ses amours durèrent assez long-temps sans que personne » y trouvât beaucoup à redire, parce qu'enfin » c'était un eunuque, qui a droit d'entrer partout. Mais cette familiarité devint si grande » & si extraordinaire, que les voisins se doutèrent de quelque chose, & raillèrent l'écri-

» vain. Une nuit qu'il trouva les deux amans » couchés ensemble, il poignarda l'eunuque, & » laissa la femme pour morte. Tout le serrail, » femmes & eunuques se ligua contre lui pour » le faire mourir; mais Aureng-Zeb se moqua » de toutes leurs brigues; & se contenta de lui » faire embrasser le mahométisme ».

Les devoirs qu'on rend aux morts, sont accompagnés de tant de modestie & de décence, qu'un voyageur Hollandais reproche à sa nation d'en avoir beaucoup moins. Pendant trois jours, les femmes, les parens, les enfans & les voisins poussent de grands cris. Ensuite on lave le corps. On l'ensevelit dans une toile blanche qu'on coût soigneusement, & dans laquelle on renferme divers parfums. La cérémonie des funérailles commence par deux ou trois prêtres, qui tournent plusieurs fois autour du corps, en prononçant quelques prières. Huit ou dix hommes, vêtus de blanc, le mettent dans la bière, & le portent au lieu de la sépulture. Les parens & les amis, vêtus aussi de blanc, suivent deux à deux, & marchent avec beaucoup d'ordre & de modestie. Le tombeau est petit, & ordinairement de maçonnerie; on y pose le corps sur le côté droit, les pieds tournés vers le midi & le visage vers l'occident. On le couvre de planches, & l'on jete de la terre par-dessus. Ensuite

toutes les perſonnes de l'aſſemblée vont ſe laver les mains dans un lieu préparé pour cet uſage. Les prêtres & les aſſiſtans reviennent former un cercle autour du tombeau, la tête couverte, les mains jointes, le viſage tourné vers le ciel, & font une courte prière : après quoi chacun reprend ſon rang, pour ſuivre les parens juſqu'à la maiſon du deuil. Là, ſans perdre la gravité qui convient à cette triſte ſcène, l'aſſemblée ſe ſépare, & chacun ſe retire d'un air ſérieux.

Indouſtan.

Ces uſages, qui ſont communs à tous les Mahométans de l'empire, mettent beaucoup de reſſemblance entr'eux dans toutes les provinces, malgré la variété de leur origine & la différence du climat. Mais l'on ne trouve pas la même conformité dans les ſectes idolâtres, qui compoſent encore la plus grande partie des ſujets du Grand-Mogol. Les voyageurs en diſtinguent un grand nombre. Ici, pour ne s'arrêter qu'aux uſages civils, les principales obſervations doivent tomber ſur les banians, qui faiſant, ſans comparaiſon, le plus grand nombre, peuvent être regardés comme le ſecond ordre d'une nation, dont les Mahométans ſont le premier.

Banians.

Suivant le témoignage de tous les voyageurs, il n'y a point d'Indiens plus doux, plus modeſtes, plus tendres, plus pitoyables, plus ci-

Indoustan.

vils, & de meilleure foi pour les étrangers, que les banians. Il n'y en a point aussi de plus ingénieux, de plus habiles & même de plus savans. On voit parmi eux des gens éclairés dans toutes sortes de professions; sur-tout des banquiers, des jouailliers, des écrivains, des courtiers très-adroits, & de profonds arithméticiens. On y voit de gros marchands de grains, de toiles de coton, d'étoffes de soie, & de toutes les marchandises des Indes. Leurs boutiques sont belles & les magasins richement fournis. Mais il ne s'y trouve jamais rien de ce qui ait eu vie; de sorte qu'il n'y faut chercher ni viande, ni poisson. Les banians savent mieux l'arithmétique que les Chrétiens & les Maures. Quelques-uns font un gros commerce sur mer, & possédent d'immenses richesses. Aussi ne vivent-ils pas avec moins de magnificence que les Maures. Ils ont de belles maisons, des appartemens commodes & bien meublés, & des bassins d'eau, fort propres pour leurs bains. Ils entretiennent un grand nombre de domestiques, de chevaux & de palanquins. Mais leurs richesses n'empêchent point qu'ils ne soient soumis aux Maures, dans tout ce qui regarde l'ordre de la société; à l'exception du culte religieux, sur lequel aucun empereur Mogol n'a jamais osé les chagriner. Il est vrai qu'ils achètent cette liberté par de gros tributs,

qu'ils envoient à la cour par leurs prêtres, qui ſont les bramines. Elle en eſt quitte pour quelques veſtes ou quelque vieil éléphant, dont elle fait préſent à leurs députés. Ils paient auſſi de groſſes ſommes aux gouverneurs, dans la crainte qu'on ne les charge de fauſſes accuſations, ou que ſous quelque prétexte on ne confiſque leurs biens. Le peuple de cette ſecte eſt compoſé de toutes ſortes d'artiſans, qui vivent du travail de leurs mains; mais ſur-tout d'un grand nombre de tiſſerands, dont les villes & les champs ſont remplis. Les plus fines toiles & les plus belles étoffes des Indes viennent de leurs manufactures. Ils fabriquent des tapis, des couvertures, des courte-pointes, & toutes ſortes d'ouvrages de coton ou de ſoie, avec la même induſtrie dans les deux ſèxes, & la même ardeur pour le travail.

Les riches banians ſont vêtus à-peu-près comme les Maures; mais la plupart ne portent que des étoffes blanches, depuis la tête juſqu'aux pieds. Leurs robes ſont d'une fine toile de coton, dont ils ſe font auſſi des turbans. C'eſt par cette partie néanmoins qu'on les diſtingue, car leurs turbans ſont moins grands que ceux des Maures. On les reconnaît auſſi à leurs haut-de-chauſſes qui ſont plus courts. D'ailleurs ils ne ſe font point raſer la tête, quoiqu'ils ne portent

Indoustan.

pas les cheveux fort longs. Leur uſage eſt auſſi de ſe faire tous les jours une marque jaune au front, de la largeur d'un doigt, avec un mêlange d'eau & de bois de ſandal, dans lequel ils broient quatre ou cinq grains de riz: C'eſt de leurs bramines qu'ils reçoivent cette marque, après avoir fait leurs dévotions dans quelques pagodes.

Leurs femmes ne ſe couvrent point le viſage comme celles des Mahométans; mais elles parent auſſi leurs têtes de pendans & de colliers. Les plus riches ſont vêtues d'une toile de coton ſi fine, qu'elle en eſt tranſparente, & qui leur deſcend juſqu'au milieu des jambes. Elles mettent par-deſſus une ſorte de veſte, qu'elles ſerrent d'un cordon au-deſſus des reins. Comme le haut de cet habillement eſt fort lâche, on les voit nues depuis le ſein juſqu'à la ceinture. Pendant l'été elles ne portent que des ſabots ou des ſouliers de bois, qu'elles s'attachent aux pieds avec des courroies; mais l'hiver elles ont des ſouliers de velours ou de brocard, garnis de cuir doré. Les quartiers en ſont fort bas, parce qu'elles ſe déchauſſent à toute heure, pour entrer dans leurs chambres, dont les planchers ſont couverts de tapis. Les enfans de l'un & l'autre ſèxe vont nus juſqu'à l'âge de quatre ou cinq ans.

La plupart des femmes banianes ont le tour du visage bien fait & beaucoup d'agrémens. Leurs cheveux noirs & lustrés forment une ou deux boucles sur le derrière du cou, & sont attachés d'un nœud de ruban. Elles ont, comme les Mahométanes, des anneaux d'or passés dans le nez & dans les oreilles; elles en ont aux doigts, aux bras, aux jambes & aux gros doigts du pied. Celles du commun les ont d'argent, de laque, d'ivoire, de verre ou d'étain. Comme l'usage du bétel leur noircit les dents, elles sont parvenues à se persuader que c'est une beauté de les avoir de cette couleur. Fi, disaient-elles à Mandeslo, vous avez les dents blanches comme les chiens & les singes.

Les bramines sont distingués des autres banians par leur coëffure, qui est une simple toile blanche, à laquelle ils font faire plusieurs fois le tour de la tête, pour attacher entiérement leurs cheveux, qu'ils ne font jamais couper, & par trois filets de petite ficelle qu'ils portent sur la peau, & qui leur descend en écharpe sur l'estomac, depuis l'épaule jusqu'aux hanches. Ils n'ôtent jamais cette marque de leur profession, quand il serait question de la vie.

L'éducation des enfans de cette nombreuse secte n'a rien de commun avec celle des Mahométans. Les jeunes garçons apprennent de

Indoustan.

bonne heure l'arithmétique & l'art d'écrire. Ensuite on s'efforce de les avancer dans la profession de leurs pères. Il est rare qu'ils abandonnent le genre de vie dans lequel ils sont nés. L'usage est de les fiancer dès l'âge de quatre ans, & de les marier au-dessus de dix; après quoi les parens leur laissent la liberté de suivre l'instinct de la nature. Aussi l'on voit souvent parmi eux de jeunes mères de dix ou douze ans. Une fille qui n'est pas mariée à cet âge, tombe dans le mépris. Les cérémonies des nôces sont différentes dans chaque canton, & même dans chaque ville. Mais tous les pères s'accordent à donner leurs filles pour une somme d'argent ou pour quelque présent qu'on leur offre. Après avoir marché avec beaucoup d'appareil dans les principales rues de la ville ou du bourg, les deux familles se placent sur des nattes, près d'un grand feu, autour duquel on fait faire trois tours aux deux amans, tandis qu'un bramine prononce quelques mots, qui sont comme la bénédiction du mariage. Dans plusieurs endroits, l'union se fait par deux noix de cocos, dont l'époux & la femme font un échange, pendant que le bramine leur lit quelques formules dans un livre. Le festin nuptial est proportionné à l'opulence des familles. Mais quelques riches que soient les parens d'une fille,

il eſt rare qu'elle ait d'autre dot que ſes joyaux, ſes habits, ſon lit & quelque vaiſſelle. Si la nature lui refuſe des enfans, le mari peut prendre une ſeconde & même une troiſième femme; mais la première conſerve toujours ſon rang & ſes privilèges. D'ailleurs, quoique l'uſage accorde cette liberté aux hommes, ils ne peuvent guères en uſer ſans donner quelque atteinte à leur réputation.

Les banians ſont d'une extrême propreté dans leurs maiſons. Ils couvrent le pavé de nattes fort bien travaillées, ſur leſquelles ils s'aſſéient comme les Maures, c'eſt-à-dire les jambes croiſées ſous eux. Leur nourriture la plus commune eſt du riz, du beurre & du lait, avec toutes ſortes d'herbages & de fruits. Ils ne mangent aucune ſorte d'animaux, & ce reſpect pour toutes les créatures vivantes s'étend juſqu'aux inſectes. Dans pluſieurs cantons, ils ont des hôpitaux pour les bêtes languiſſantes de vieilleſſe ou de maladie. Ils rachetent les oiſeaux qu'ils voient prendre aux Mahométans. Les plus dévots font difficulté d'allumer, pendant la nuit, du feu ou de la chandelle, de peur que les mouches ou les papillons ne s'y viennent brûler. Cet excès de ſuperſtition, qu'ils doivent à l'ancienne opinion de la tranſmigration des ames, leur donne de l'horreur pour la guerre & pour tout ce qui

Indoustan.

peut conduire à l'effufion du fang. Auffi les empereurs n'exigent-ils d'eux aucun fervice militaire. Mais cette exemption les rend auffi méprifables que leur idolâtrie, aux yeux des Mahométans, qui en prennent droit de les traiter en efclaves : ce qui n'empêche point que le fouverain ne leur laiffe l'avantage de pouvoir léguer leurs biens à leurs héritiers mâles, fous la feule condition d'entretenir leur mère jufqu'à la mort, & leurs fœurs jufqu'au tems de leur mariage.

Quelques voyageurs ont fait le compte des fectes idolâtres, qui font autant de branches des banians, & prétendent en avoir trouvé quatre-vingt-trois. Elles ont toutes cette reffemblance avec les Mahométans, qu'elles font confifter la principale partie de leur religion dans les purifications corporelles. Il n'y a point d'idolâtre Indien qui laiffe paffer le jour fans fe laver. La plupart n'ont pas de foin plus preffant, dès le plus grand matin, avant le lever du foleil ; ils fe mettent dans l'eau jufqu'aux hanches, tenant à la main un brin de paille que le bramine leur diftribue pour chaffer l'efprit malin, pendant qu'il donne la bénédiction & qu'il prêche fes opinions à ceux qui fe purifient. Les habitans des bords du Gange fe croient les plus heureux, parce qu'ils attachent une idée de fainteté aux

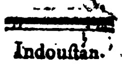
eaux

eaux de ce fleuve. Non-seulement ils s'y baignent plusieurs fois le jour; mais ils ordonnent que leurs cendres y soient jetées après leur mort. Le comble de leur superstition est dans le tems des éclipses, dont ils craignent les plus malignes influences. Bernier fait un récit curieux du spectacle dont il fut témoin. Il se trouvait à Delhi pendant la fameuse éclipse de 1666 : « il monta, » dit-il, sur la terrasse de sa maison, qui était » située sur les bords du Gemena. Delà il vit » les deux côtés de ce fleuve, dans l'étendue » d'une lieue, couverts d'idolâtres qui étaient » dans l'eau jusqu'à la ceinture, regardant le » ciel pour se plonger & se laver dans le mo» ment où l'éclipse allait commencer. Les petits » garçons & les petites filles étaient nus comme » la main. Les hommes l'étaient aussi, excepté » qu'ils avaient une espèce d'écharpe, bridée à » l'entour des cuisses. Les femmes mariées & » les filles qui ne passaient pas six à sept ans, » étaient couvertes d'un simple drap. Les per» sonnes de condition, tels que les rajas, princes » souverains Gentils, qui sont ordinairement » à la cour & au service de l'empereur, les » serrafs ou changeurs, les banquiers, les jouail» liers & tous les riches marchands avaient » traversé l'eau avec leurs familles. Ils avaient » dressé leurs tentes sur l'autre bord, & planté

Indoustan.

Indoustan.

» dans la rivière des kanates, qui sont une es-
» pèce de paravents, pour observer leurs céré-
» monies & se laver tranquillement sans être
» exposés à la vue de personne. Aussi-tôt que
» le soleil eut commencé à s'éclipser, ils pous-
» sèrent un grand cri, & se plongeant dans l'eau,
» où ils demeurèrent cachés assez long-tems, ils
» se levèrent pour y demeurer debout les yeux
» & les mains levés vers le soleil, prononçant
» leurs prières avec beaucoup de dévotion, pre-
» nant par intervalles de l'eau avec les mains,
» la jetant vers le soleil, inclinant la tête, re-
» muant & tournant les bras & les mains, &
» continuant ainsi leurs immersions, leurs priè-
» res & leurs contorsions jusqu'à la fin de l'é-
» clipse. Alors chacun ne pensa qu'à se retirer,
» en jetant des pièces d'argent fort loin dans la
» rivière, & distribuant des aumônes aux bra-
» mines qui se présentaient en grand nombre.
» Bernier observa qu'en sortant de la rivière,
» ils prirent tous des habits neufs qui les atten-
» daient sur le sable, & que les plus dévots lais-
» sèrent leurs anciens habits pour les bramines.
» Cette éclipse, dit-il, fut célébrée de même
» dans l'Indus, dans le Gange & dans les autres
» fleuves des Indes; mais sur-tout dans l'eau du
» Tanaiser, où plus de cent cinquante mille
» personnes se rassemblèrent de toutes les ré-


Indoustân.

» gions voisines, parce que ce jour-là son eau » passe pour la plus sainte ».

Les quatre-vingt-trois sectes des banians peuvent se réduire à quatre principales, qui comprennent toutes les autres : celles des Ceurawaths, des Samaraths, des Bisnaux & des Gongys.

Les premiers ont tant d'exactitude à conserver les animaux, que leurs bramines se couvrent la bouche d'un linge, dans la crainte qu'une mouche n'y entre, & portent chez eux un petit balai à la main, pour écarter toutes sortes d'insectes. Ils ne s'asséient point sans avoir nettoyé soigneusement la place qu'ils veulent occuper. Ils vont tête & pieds nus, avec un bâton blanc à la main, par lequel ils se distinguent des autres castes. Ils ne font jamais de feu dans leurs maisons. Ils n'y allument pas même de chandelle. Ils ne boivent point d'eau froide de peur d'y rencontrer des insectes; leur habit est une pièce de toile, qui leur pend depuis le nombril jusqu'aux genoux. Ils ne se couvrent le reste du corps que d'un petit morceau de drap, autant qu'on en peut faire d'une seule toison.

Leurs pagodes sont quarrées dans leur forme avec un toit plat, & vers la partie orientale, une ouverture sous laquelle sont les chapelles de leurs idoles, bâties en forme pyramidale,

Indoustan.

avec des degrés qui portent plusieurs figures de bois, de pierre & de papier, représentant leurs parens morts, dont la vie a été remarquable par quelque bonheur extraordinaire. Leurs plus grandes dévotions se font au mois d'août, pendant lequel ils se mortifient par des pénitences fort austères. Mandeslo confirme avec certitude ce qu'on a déjà rapporté sur d'autres témoignages, qu'il se trouve de ces idolâtres qui passent un mois ou six semaines sans autre nourriture que de l'eau, dans laquelle ils raclent d'un certain bois amer qui soutient leurs forces. Les Ceurawaths brûlent les corps des personnes âgées, mais ils enterrent ceux des enfans. Leurs veuves ne se brûlent point avec leurs maris. Elles renoncent seulement à se remarier. Tous ceux qui font profession de cette secte peuvent être admis à la prêtrise. On accorde même cet honneur aux femmes, lorsqu'elles ont passé l'âge de vingt-cinq ans; mais les hommes y sont reçus dès leur septième année; c'est-à-dire, qu'ils en prennent l'habit, qu'ils s'accoutument à mener une vie austère, & qu'ils s'engagent à la chasteté par un vœu. Dans le mariage même, l'un des deux époux a le pouvoir de se faire prêtre, & d'obliger par cette résolution l'autre au célibat pour le reste de ses jours. Quelques-uns font vœu de chasteté après le mariage, mais cet

excès de zèle est rare. Dans les dogmes de cette secte, la divinité n'est point un être infini qui préside aux événemens. Tout ce qui arrive dépend de la bonne ou de la mauvaise fortune. Ils ont un saint qu'ils nomment Fiel-Tenck-Ser. Ils n'admettent ni enfer ni paradis ; ce qui n'empêche point qu'ils ne croient l'ame immortelle : mais ils croient qu'en sortant du corps, elle entre dans un autre d'homme ou de bête, suivant le bien ou le mal qu'elle a fait, & qu'elle choisit toujours une femelle qui la remet au monde pour vivre dans un autre corps. Tous les autres banians ont du mépris & de l'aversion pour les Ceurawaths. Ils ne veulent boire ni manger avec eux. Ils n'entrent pas même dans leurs maisons ; & s'ils avaient le malheur de les toucher, ils seraient obligés de se purifier par une pénitence publique.

La seconde secte ou caste, qui est celle des Samaraths, est composée de toutes sortes de métiers, tels que les serruriers, les maréchaux, les charpentiers, les tailleurs, les cordonniers, les fourbisseurs, &c. Elle admet aussi des soldats, des écrivains & des officiers. C'est par conséquent la plus nombreuse. Quoiqu'elle ait de commun avec la première, de ne pas souffrir qu'on tue les animaux ni les insectes, & de ne rien manger qui ait eu vie, ses dogmes sont dif-

[redacted]
Indoustan.

férens. Elle croit l'univers créé par une première cause qui gouverne & conserve tout avec un pouvoir immuable & sans bornes. Son nom est *Permiser* & *Vistnou*. Elle lui donne trois substituts qui ont chacun leur emploi sous sa direction. Le premier, nommé *Brahma*, dispose du sort des ames qu'il fait passer dans des corps d'hommes ou de bêtes. Le second, qui s'appelle *Bussinna*, apprend aux créatures humaines à vivre suivant les loix de Dieu, qui sont comprises en quatre livres. Il prend soin aussi de faire croître le bled, les plantes & les légumes. Le troisième se nomme *Mais*, & son pouvoir s'étend sur les morts. Il sert comme de secrétaire à Vistnou, pour examiner les bonnes & mauvaises œuvres. Il en fait un rapport fidèle à son maître, qui après les avoir pesées, envoie l'ame dans le corps qui lui convient. Les ames qui sont envoyées dans le corps des vaches, sont les plus heureuses, parce que cet animal ayant quelque chose de divin, elles espèrent d'être plutôt purifiées des souillures qu'elles ont contractées. Au contraire celles qui ont pour demeure le corps d'un éléphant, d'un chameau, d'un buffle, d'un bouc, d'un âne, d'un léopard, d'un porc, d'un serpent, ou de quelqu'autre bête immonde, sont fort à plaindre; parce qu'elles passent delà dans d'autres corps de bêtes domestiques & moins féroces, où elles

achèvent d'expier les crimes qui les ont fait condamner à cette peine. Enfin, Mais présente les ames purifiées à Viftnou, qui les reçoit au nombre de fes ferviteurs. Indouftan.

Les Samaraths brûlent les corps des morts, à la réferve de ceux des enfans au-deffous de l'âge de trois ans; mais ils obfervent de faire les obféques fur le bord d'une rivière, ou de quelque ruiffeau d'eau vive. Ils y portent même leurs malades, lorfqu'ils font à l'extrêmité, pour leur donner la confolation d'y expirer. Il n'y a point de fecte dont les femmes fe facrifient fi gaiement à la mémoire de leurs maris. Elles font perfuadées que cette mort n'eft qu'un paffage pour entrer dans un bonheur fept fois plus grand que tout ce qu'elles ont eu de plaifir fur la terre. Un autre de leurs plus faints ufages, eft de faire préfenter à leur enfant, auffitôt qu'elles font accouchées, une écritoire, du papier & des plumes; fi c'eft un garçon, elles y font ajouter un arc. Le premier de ces deux fignes eft pour engager Buffinna à graver la loi dans l'efprit de l'enfant; & l'autre lui promet fa fortune à la guerre, s'il embraffe cette profeffion à l'exemple des rasbou[illegible]

La troifième fecte, qui eft celle des Bifnaux, s'abftient, comme les deux précédentes, de manger tout ce qui a l'apparence de vie. Elle impofe

Indoustan.

aussi des jeûnes. Ses temples portent le nom particulier d'*Agoges* ; la principale dévotion des Bisnaux consiste à chanter des hymnes à l'honneur de leur Dieu, qu'ils appellent Ram-Ram. Leur chant est accompagné de danses, de tambours, de flageolets, de bassins de cuivre & d'autres instrumens, dont ils jouent devant leurs idôles. Ils représentent Ram-Ram & sa femme sous différentes formes. Ils les parent de chaînes d'or, de colliers de perles & d'autres ornemens précieux. Leurs dogmes sont à-peu-près les mêmes que ceux des Samarachs, avec cette différence que leur Dieu n'a point de lieutenans, & qu'il agit par lui-même. Ils se nourrissent de légumes, de beurre & de lait, avec ce qu'ils nomment l'atsenia, qui est une composition de gingembre, de mangas, de citrons, d'ail & de graine de moutarde confite au sel. Ce sont leurs femmes ou leurs prêtres qui font cuire leurs alimens. Au lieu de bois, qu'ils font scrupule de brûler, parce qu'il s'y rencontre des vers qui pourraient périr par le feu, ils emploient de la fiente de vache séchée au soleil & mêlée avec de la paille, qu'ils coupent en petits carreaux, comme les tourbes. La plupart des banians Bisnaux exercent le commerce par commission ou pour leur propre compte. Ils y sont fort entendus. Leurs manières étant fort

douces, & leurs conversations agréables, les Chrétiens & les Mahométans choisissent parmi eux leurs interprètes & leurs courtiers. Ils ne permettent point aux femmes de se faire brûler avec leurs maris. Ils les forcent à garder un veuvage perpétuel, quand le mari serait mort avant la consommation du mariage. Il n'y a pas longtems que le second frère était obligé, parmi eux, d'épouser la veuve de son aîné; mais cet usage a fait place à la loi qui condamne toutes les veuves au célibat.

En se baignant, suivant l'usage commun de toutes les sectes banianes, les Bisnaux doivent se plonger, se veautrer & nager dans l'eau; après quoi ils se font frotter par un bramine le front, le nez, les oreilles, d'une drogue composée de quelque bois odoriférant; & pour sa peine, ils lui donnent une petite quantité de bled, de riz ou de légumes. Les plus riches ont dans leurs maisons des bassins d'eau pure qu'ils y amènent à grand frais, & ne vont aux rivières que dans les occasions solemnelles, telles que leurs grandes fêtes, les pélerinages & les éclipses.

La secte des Gongis qui comprend les fakirs, c'est-à-dire, les moines banians, les hermites, les missionnaires, & tous ceux qui se livrent à la dévotion par état, font profession de reconnaître un Dieu créateur & conservateur de toutes

Indoustan.

choses, auquel ils donnent divers noms, & qu'ils représentent sous différentes formes. Ils passent pour de saints personnages; & n'exerçant aucun métier, ils ne s'attachent qu'à mériter la vénération du peuple. Une partie de leur sainteté consiste à ne rien manger qui ne soit cuit ou apprêté avec de la bouze de vache, qu'ils regardent comme ce qu'il y a de plus sacré. Ils ne peuvent rien posséder en propre. Les plus austères ne se marient point, & ne toucheraient pas même une femme. Ils méprisent les biens & les plaisirs de la vie. Le travail n'a pas plus d'attrait pour eux. Ils passent leur vie à courir les chemins & les bois, où la plupart vivent d'herbes vertes & de fruits sauvages. D'autres se logent dans des masures ou dans des grottes, & choisissent toujours les plus sales. D'autres vont nus, à l'exception des parties naturelles, & ne font pas difficulté de se montrer en cet état au milieu des grands chemins & des villes. Ils ne se font jamais raser la tête; encore moins la barbe, qu'ils ne lavent & ne peignent jamais, non plus que leur chevelure. Aussi paraissent-ils couverts de poil comme autant de sauvages. Quelquefois ils s'assemblent par troupes sous un chef, auquel ils rendent toutes sortes de respects & de soumissions. Quoiqu'ils fassent profession de ne rien demander, ils s'arrêtent près des

Indoustan.

lieux habités qu'ils rencontrent ; & l'opinion qu'on a de leur sainteté, porte toutes les autres sectes banianes à leur offrir des vivres. Enfin d'autres se livrant à la mortification, exercent en effet d'incroyables austérités. Il se trouve aussi des femmes qui embrassent un état si dur. Schouten ajoute que souvent les pauvres mettent leurs enfans entre les mains des Gongis, afin qu'étant exercés à la patience, ils soient capables de suivre une profession si sainte & si honorée, s'ils ne peuvent subsister par d'autres voies.

Quelques voyageurs mettent les rasbouts au nombre des sectes banianes, parce qu'ils croient aussi la transmigration des ames, & qu'ils ont une grande partie des mêmes usages. Cependant, au lieu que tous les autres banians ont l'humeur douce, & qu'ils abhorrent l'effusion du sang, les rasbouts sont emportés, hardis & violens. Ils mangent de la chair, ils ne vivent que de meurtres & de rapines. Ils n'ont pas d'autre métier que la guerre.

Le Grand-Mogol & la plupart des autres princes Indiens les emploient dans leurs armées ; parce que méprisant la mort, ils sont d'une intrépidité surprenante. Mandeslo raconte que cinq rasbouts étant un jour entrés dans la maison d'un paysan pour s'y reposer d'une longue marche, le feu prit au village, & s'approcha

Indoustan.

bientôt de la maison où ils s'étaient retirés. On les en avertit; ils répondirent que jamais ils n'avaient tourné le dos au péril; qu'ils étaient résolus de donner au feu la terreur qu'il inspirait aux autres, & qu'ils voulaient le forcer de s'arrêter à leur vue. En effet ils s'obstinèrent à se laisser brûler, plutôt que de faire un pas pour se garantir des flammes. Il n'y en eut qu'un qui prit le parti de se retirer : mais il ne put se consoler de n'avoir pas suivi le parti des autres. Voilà un courage bien stupide.

Les banians n'épargnent que les bêtes, sur-tout les oiseaux, parce qu'ils croient que leurs ames sont particulièrement destinées à passer dans ces petits corps, & qu'ils espèrent alors pour eux-mêmes autant de charité qu'ils en auront eu pour les autres. Ils marient, comme les banians, leurs enfans dès le premier âge. Leurs veuves se font brûler aussi avec le corps de leurs maris, à moins que dans le contrat de mariage, elles n'aient stipulé qu'on ne puisse les y forcer : cette précaution ne les déshonore point, lorsqu'elle a précédé l'union conjugale.

Au reste cette variété d'opinions & d'usages, qui forme tant de sectes différentes entre les banians, n'empêche point qu'ils n'aient quatre livres communs, qu'ils regardent comme le fondement de leur religion, & pour lesquels ils

ont le même respect malgré la différence de leurs explications. Bernier, qui s'attache particulièrement à tout ce qui regarde leurs sciences & leurs opinions, nous donne des éclaircissemens curieux sur ces deux points.

Indoustan.

Benarès.

Benarès, ville située sur le Gange, dans un pays très-riche & très-agréable, est l'école générale & comme l'Athènes de toute la Gentilité des Indes. C'est le lieu où les bramines, & tous ceux qui aspirent à la qualité de savans, se rendent pour communiquer leurs lumières ou pour en recevoir. Ils n'ont point de collèges & de classes subordonnées comme les nôtres; en quoi Bernier leur trouve plus de ressemblance avec l'ancienne manière d'enseigner. Les maîtres sont dispersés par la ville, dans leurs maisons, & principalement dans les jardins des fauxbourgs où les riches marchands leur permettent de se retirer. Les uns ont quatre disciples, d'autres six ou sept, & les plus célèbres, douze ou quinze au plus, qui emploient dix ou douze années à recevoir leurs instructions. Cette étude est très-lente, parce que la plupart des Indiens sont naturellement paresseux; défaut qui leur vient de la chaleur du pays & de la qualité de leurs alimens. Ils étudient sans contention d'esprit, en mangeant leur kichery, c'est-à-dire, un mê-

Indoustan.

lange de légumes, que les riches marchands leur font apprêter.

Leur première étude est le Hanscrit, qui est une langue tout-à-fait différente de l'indienne ordinaire, & qui n'est sue que des pendets ou des savans. C'est de cette langue que le père Kirker a publié l'alphabet, tel qu'il l'avait reçu du père Roa. Elle se nomme hanscrit, ou samskret qui signifie *langue pure*; & croyant que c'est dans cette langue que Dieu, par le ministère de Brahma, leur a communiqué les quatre livres qu'ils appellent *Beths*, ils lui donnent les qualités de sainte & de divine. Ils prétendent qu'elle est aussi ancienne que ce Brahma, dont ils ne comptent l'âge que par lacks ou centaines de mille ans. « Je voudrais caution, dit Bernier, de cette étrange » antiquité. Mais on ne peut nier qu'elle ne » soit très-ancienne, puisque les livres de » leur religion, qui l'est sans doute beaucoup, ne sont écrits que dans cette langue, & que de plus, elle a ses auteurs de » philosophie & de médecine en vers, quelques » autres poésies, & quantité d'autres livres, » dont une grande salle est toute remplie à Benarès ».

Les traités de philosophie indienne s'accordent peu sur les premiers principes des choses. Les uns

établissent que tout est composé de petits corps indivisibles, moins par leur résistance & leur dureté que par leur petitesse. D'autres veulent que tout soit composé de matière & de forme; d'autres, des quatre élémens & du néant, ce qui est inintelligible. Quelques-uns regardent la lumière & les ténèbres comme les premiers principes.

Dans la médecine, ils ont quantité de petits livres, qui ne contiennent guères que des méthodes & des recettes. Le plus ancien & le principal est écrit en vers. Leur pratique est fort différente de la nôtre. Ils se fondent sur ces principes; qu'un malade qui a la fièvre n'a pas besoin de nourriture; que le principal remède des maladies est l'abstinence; qu'on ne peut donner rien de pire à un malade que des bouillons de viande, ni qui se corrompe plutôt dans l'estomac d'un fiévreux; & qu'on ne doit tirer du sang que dans une grande & évidente nécessité, telle que la crainte d'un transport au cerveau, ou dans les inflammations de quelque partie considérable, telle que la poitrine, le foie ou les reins. Bernier, quoique médecin, ne décide point, dit-il, la bonté de cette pratique; mais il en vérifia le succès. Il ajoute qu'elle n'est pas particulière aux médecins gentils; que les médecins mogols & mahométans, qui suivent Avi-

Indoustan.

cenne & Averroës, y sont fort attachés, sur-tout à l'égard des bouillons de viande ; que les Mogols, à la vérité, sont un peu plus prodigues de sang que les Gentils, & que dans les maladies qu'on vient de nommer, ils saignent ordinairement une ou deux fois : mais, « ce » n'est pas de ces petites saignées, de nou- » velle invention ; *ce sont de ces saignées co-* » *pieuses des anciens*, de dix-huit à vingt onces » de sang, qui vont souvent jusqu'à la défail- » lance, mais qui ne manquent guères aussi » d'étrangler, suivant le langage de Galien, les » maladies dans leur origine ».

Pour l'anatomie, on peut dire absolument que les Indiens gentils n'y entendent rien. La raison en est simple : ils n'ouvrent jamais de corps d'hommes ni d'animaux. Cependant ils ne laissent pas d'assurer qu'il y a cinq mille veines dans le corps humain, avec autant de confiance que s'ils les avaient comptées.

A l'égard de l'astronomie, ils ont leurs tables, suivant lesquels ils prévoient les éclipses. Si ce n'est pas avec toute la justesse des astronômes de l'Europe, ils y parviennent à-peu-près. Mais ils ne laissent pas de joindre à leurs lumières de ridicules fables. Ce sont des monstres qui se saisissent alors du soleil & de la lune, & qui l'infectent.

Leurs idées de géographie ne sont pas moins choquantes. Ils croient que la terre est plate & triangulaire; qu'elle a sept étages, tous différens en beauté, en habitans, dont chacune est entourée de sa mer; que de ces mers, une est de lait, une autre de sucre, une autre de beurre, une autre de vin, &c. qu'après une terre vient une mer, & une mer après une terre; & que chaque étage a différentes perfections, jusqu'au premier qui les contient toutes. Indoustan.

Si toutes ces rêveries, observe Bernier, sont les fameuses sciences des anciens brachmanes des Indes, on s'est bien trompé dans l'idée qu'on en a conçue. Mais il avoue que la religion des Indes est d'un tems immémorial; qu'elle s'est conservée dans la langue hanscrite, qui ne peut être que très-ancienne, puisqu'on ignore son origine, & que c'est une langue morte qui n'est connue que des savans, & qui a ses poésies; que tous les livres de science ne sont écrits que dans cette langue; enfin, que peu de monumens ont autant de marques d'une très-grande antiquité.

Bernier raconte, qu'en descendant le Gange & passant par Benarès, il alla trouver un chef des penders, qui faisait sa demeure ordinaire dans cette ville. C'était un bramine si renommé par son savoir, que Scha-Jehan, par estime pour son mérite autant que pour faire plaisir aux rajas,

Indoustan.

lui avait accordé une pension annuelle de deux mille roupies. Il était de belle taille & d'une fort agréable physionomie. Son habillement consistait dans une espèce d'écharpe blanche de soie qui était liée autour de sa ceinture, & qui lui pendait jusqu'au milieu des jambes, avec une autre écharpe de soie rouge assez large, qu'il portait sur les épaules comme un petit manteau. Bernier l'avait vu plusieurs fois à Dehli, devant l'empereur, dans l'assemblée des omhras, & marchant par les rues, tantôt à pied, tantôt en palekis. Il l'avait même entretenu plusieurs fois chez Danisch-Mend, à qui ce docteur Indien faisait sa cour, dans l'espérance de faire rétablir sa pension qu'Aureng-Zeb lui avait ôtée, pour marquer son attachement au mahométisme.

« Lorsqu'il me vit à Benarès, dit Bernier, il » me fit cent caresses, & me donna une colla- » tion dans la bibliothèque de son université, » avec les six plus fameux pendets de la ville. » Me trouvant en si bonne compagnie, je les » priai tous de me dire leurs sentimens sur » l'adoration de leurs idoles, parce que me dis- » posant à quitter les Indes, j'étais extrêmement » scandalisé de ce côté-là, & que ce culte me » paraissait indigne de leurs lumières & de leur » philosophie. Voici la réponse de cette noble » assemblée. »

Indoustan.

» Nous avons véritablement, me dirent-ils, dans » nos deutas ou nos temples, quantité de statues » diverses, comme celles de Brahma, Machaden, » Genich & Gavani, qui sont des principales; & » beaucoup d'autres moins parfaites, auxquelles » nous rendons de grands honneurs, nous proster- » nant devant elles, & leur présentant des fleurs, » du riz, des huiles parfumées, du safran & » d'autres offrandes, avec un grand nombre de » cérémonies. Cependant nous ne croyons point » que ces statues soient ou Brama même, ou les » autres, mais seulement leurs images & lours » représentations; & nous ne leur rendons ces » honneurs que par rapport à ce qu'elles repré- » sentent. Elles sont dans nos deutas, parce qu'il » est nécessaire à ceux qui font la prière, d'avoir » quelque chose devant les yeux qui arrête l'esprit. » Quand nous prions, ce n'est pas la statue que » nous prions, mais celui qui est représenté par la » statue. Au reste nous reconnaissons que c'est » Dieu qui est le maître absolu & le seul tout- » puissant.

» Voilà, reprend Bernier, sans y rien ajouter » ni diminuer l'explication qu'ils me donnèrent. » Je les poussai ensuite sur la nature de leurs » divinités, dont je voulais être éclairci : mais » je n'en pu rien tirer que de confus. »

Bernier continue : « Je les remis encore sur

Indoustan.

» la nature du *Lengue-cherire*, admis par quelques-
» uns de leurs meilleurs auteurs : mais je n'en
» pus tirer que ce que j'avais depuis long-tems
» entendu d'un autre pendet : savoir, que les se-
» mences des animaux, des plantes & des arbres
» ne se forment point de nouveau ; qu'elles sont
» toutes, dès la première naissance du monde,
» dispersées par-tout, mêlées dans toutes cho-
» ses, & qu'en acte, comme en puissance,
» elles ne sont que des plantes, des arbres &
» des animaux mêmes, entiers & parfaits, mais
» si petits qu'on ne peut distinguer leurs par-
» ties ; sinon lorsque se trouvant dans un lieu con-
» venable, elles se nourrissent, s'étendent &
» grossissent, en sorte que les semences d'un
» pommier & d'un poirier sont un lengue-
» cherire, un petit pommier & un petit poirier
» parfait, avec toutes ses parties essentielles,
» comme celles d'un cheval, d'un éléphant &
» d'un homme, sont un lengue - cherire, un
» petit cheval, un petit éléphant & un petit
» homme, auxquels il ne manque que l'ame &
» la nourriture pour les faire paraître ce qu'ils
» sont en effet ». Voilà le systême des germes
préexistans.

Quoique Bernier ne sût pas le hanscrit ou la langue des savans, il eut une précieuse occasion de connaître les livres composés dans cette langue.

Indoustan.

Danisch-Mend-Kam, prit à ses gages un des plus fameux pendets de toutes les Indes. Quand j'étais las, dit-il, d'expliquer les dernières découvertes d'Harvey & de Peket sur l'anatomie, & de raisonner sur la philosophie de Gassendi & de Descartes, que je traduisais en langue persane, le pendet était notre ressource. Nous apprîmes de lui que Dieu, qu'il appellait toujours *Achar*, c'est-à-dire, immobile ou immuable, a donné aux Indiens quatre livres qu'ils appellent beths, nom qui signifie sciences, parce qu'ils prétendent que dans ces livres toutes les sciences sont comprises. Le premier se nomme atherbaded; le second, zagerbed; le troisième rekbed, & le quatrième samabed. Suivant la doctrine de ces livres, ils doivent être distingués, comme ils le sont effectivement en quatre tribus; la première, des bramines ou gens de loi; la seconde, des quetterys, qui sont les gens de guerre; la troisième, des besoué ou des marchands, qu'on appelle proprement banians; & la quatrième des seydra, qui sont les artisans & les laboureurs. Ces tribus ne peuvent s'allier les unes avec les autres; c'est-à-dire, qu'un bramine, par exemple, ne peut se marier avec une femme quettery.

Ils s'accordent tous dans une doctrine, qui revient à celle des pythagoriciens, sur la mé-

Indoustan.

tempsycose, & qui leur défend de tuer ou de manger aucun animal. Ceux de la seconde tribu peuvent néanmoins en manger, à l'exception de la chair de vache ou de paon. Le respect incroyable qu'ils ont pour la vache, vient de l'opinion dans laquelle ils sont élevés, qu'ils doivent passer un fleuve dans l'autre vie en se tenant à la queue d'un de ces animaux.

Les beths enseignent que Dieu ayant résolu de créer le monde, ne voulut pas s'employer lui-même à cet ouvrage, mais qu'il créa trois êtres très-parfaits. Le premier, nommé Brahma, qui signifie pénétrant en toutes choses; le second, sous le nom de Beschen, qui veut dire existant en toutes choses; & le troisième, sous celui de Mehahden, c'est-à-dire grand seigneur: que par le ministère de Brahma, il créa le monde; que par Beschen, il le conserve; & qu'il le détruira par Mehahden: que Brahma fut chargé de publier les quatre beths, & que c'est par cette raison, qu'il est quelquefois représenté avec quatre têtes.

Mais les banians, dans leurs différentes sectes, ne sont pas les seuls idolâtres de l'empire. On trouve particulièrement dans la province de Guzarate une sorte de païens qui se nomment *Parsis*, dont la plupart sont des Persans, des provinces de Fars & de Korasan, qui abandon-

Indoustan.

nèrent leur patrie dès le septième siècle, pour se dérober à la persécution des Mahométans. Abubeker ayant entrepris d'établir la religion de Mahomet en Perse par la force des armes, le roi qui occupait alors le trône, dans l'impuissance de lui résister, s'embarqua au port d'Ormus, avec dix-huit mille hommes fidèles à leur ancienne religion, & prit terre à Cambaye. Non-seulement il y fut reçu, mais il obtint la liberté de s'établir dans le pays, où cette faveur attira d'autres Persans, qui n'ont pas cessé d'y conserver leurs anciens usages.

Les Parsis n'ont rien de si sacré que le feu, parce que rien, disent-ils, ne représente si bien la divinité. Ils l'entretiennent soigneusement. Jamais ils n'éteindraient une chandelle ou une lampe. Jamais ils n'employeraient de l'eau pour arrêter une incendie, quand leur maison serait exposée à périr par les flammes. Ils emploient alors de la terre pour l'étouffer. Le plus grand malheur qu'ils croient avoir à redouter, est de voir le feu tellement éteint dans leurs maisons, qu'ils soient obligés d'en tirer du voisinage. Mais il n'est pas vrai, comme on le dit des Guèbres & des anciens habitans de la Perse, qu'ils en fassent l'objet de leurs adorations. Ils reconnaissent un Dieu conservateur de l'univers, qui agit immédiatement par sa seule puissance, au-

Indoustan.

quel ils donnent sept ministres, pour lesquels ils ont aussi beaucoup de vénération, mais qui n'ont qu'une administration dépendante, dont ils sont obligés de lui rendre compte. Au dessous de ces premiers ministres, ils en comptent vingt-six autres, dont chacun exerce différentes fonctions pour l'utilité des hommes & pour le gouvernement de l'univers. Outre leurs noms particuliers, ils leur donnent en général celui de *Geshou*, qui signifie seigneur; & quoiqu'inférieurs au premier être, ils ne font pas difficulté de les adorer & de les invoquer dans leurs nécessités, parce qu'ils sont persuadés que Dieu ne refuse rien à leur intercession. Leur respect est extrême pour leurs docteurs. Ils leur fournissent abondamment de quoi subsister avec leurs familles. On ne leur connaît point de mosquées ni de lieux publics pour l'exercice de leur religion; mais ils consacrent à cet usage une chambre de leurs maisons, dans laquelle ils font leurs prières, assis & sans aucune inclination de corps. Ils n'ont pas de jour particulier pour ce culte, à l'exception du premier & du vingtième de la lune, qu'ils chomment religieusement. Tous leurs mois sont de trente jours; ce qui n'empêche point que leur année ne soit composée de trois cent soixante-cinq jours; parce qu'ils en ajoutent cinq au dernier mois. On ne distingue point

leurs prêtres à l'habit, qui leur eft commun, non-feulement avec tous les autres Parfis, mais avec tous les habitans du pays. L'unique diftinction de ces idolâtres eft un cordon de laine ou de poil de chameau, dont ils fe font une ceinture qui leur paffe deux ou trois fois autour du corps, & qui fe noue en deux nœuds fur le dos. Cette marque de leur profeffion leur paraît fi néceffaire, que ceux qui ont le malheur de la perdre ne peuvent ni manger, ni boire, ni parler, ni quitter même la place où ils fe trouvent, avant qu'on leur en ait apporté une autre de chez le prêtre qui les vend. Les femmes en portent comme les hommes depuis l'âge de douze ans.

La plupart des Parfis habitent le long des côtes maritimes, & trouvent paifiblement leur entretien dans le profit qu'ils tirent du tabac, qu'ils cultivent, & du terry qu'ils tirent des palmiers, parce qu'il leur eft permis de boire du vin. Ils fe mêlent auffi du commerce de banque & de toutes fortes de profeffions, à la réferve des métiers de maréchal, de forgeron & de ferrurier, parce que c'eft pour eux un péché irrrémiffible d'éteindre le feu. Leurs maifons font petites, fombres & mal meublées. Dans les villes, ils affectent d'occuper un même quartier. Quoiqu'ils n'aient point de magiftrats

Indoustan.

particuliers, ils choisissent entr'eux deux des plus considérables de la nation, qui décident les différends, & qui leur épargnent l'embarras de plaider devant d'autres juges. Leurs enfans se marient fort jeunes; mais ils continuent d'être élévés dans la maison paternelle, jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans. Les veuves ont la liberté de se remarier. Si l'on excepte l'avarice & les tromperies du commerce, vice d'autant plus surprenant dans les Parsis, qu'ils ont une extrême aversion pour le larcin, ils sont généralement de meilleur naturel que les Mahométans. Leurs mœurs sont douces, innocentes, ou plus éloignées du moins de toutes sortes de désordres, que celles des autres nations de l'Inde.

Lorsqu'un Parsis est à l'extrêmité de sa vie, on le transporte de son lit sur un banc de gazon, où on le laisse expirer. Ensuite cinq ou six hommes l'enveloppent dans une pièce d'étoffe, & le couchent sur une grille de fer, en forme de civière, sur laquelle ils le portent au lieu de la sépulture commune, qui est toujours à quelque distance de la ville. Ces cimetières sont trois champs, fermés d'une muraille de douze ou quinze pieds de hauteur, dont l'un est pour les femmes, l'autre pour les hommes, & le troisième pour les enfans. Chaque fosse a, sur son ouverture, des barres qui forment une

autre espèce de grille, sur laquelle on place le corps, pour y servir de pâture aux oiseaux de proie, jusqu'à ce que les os tombent d'eux-mêmes dans la fosse. Les parens & les amis l'accompagnent, avec des cris & des gémissemens effroyables; mais ils s'arrêtent à cinq cent pas de la sépulture, pour attendre qu'il soit couché sur la grille. Six semaines après, on porte au cimetière la terre sur laquelle le mort a rendu l'ame, comme une chose souillée, que personne ne voudrait avoir touchée; elle sert à couvrir les restes du corps & à remplir la fosse. L'horreur des Parsis va si loin pour les cadavres, que s'il leur arrive seulement de toucher aux os d'une bête morte, ils sont obligés de jeter leurs habits, de se nettoyer le corps, & de faire une pénitence de neuf jours, pendant lesquels leurs femmes & leurs enfans n'osent approcher d'eux. Ils croient particulièrement que ceux, dont les os tombent par malheur dans l'eau, sont condamnés sans ressource aux punitions de l'autre vie. Leur loi défend de manger les animaux; mais cette défense n'est pas si sévère, que dans la nécessité ils ne mangent de la chair de mouton, de chèvre & de cerf, de la volaille & du poisson. Cependant ils s'interdisent si rigoureusement la chair de bœuf & de vache; qu'on leur entend dire qu'ils

Indoustan.

Indoustan.

aimeraient mieux manger leur père & leur mère. Quoique le terry ou le vin de palmier leur soit permis, il leur est défendu de boire de l'eau-de-vie, & sur-tout de s'enivrer. L'ivrognerie est un si grand crime dans leur secte, qu'il ne peut être expié que par une longue & rude pénitence, & ceux qui refusent de s'y soumettre, sont bannis de leur communion.

La taille des Parsis n'est pas des plus hautes; mais ils ont le teint plus clair que les autres Indiens, & leurs femmes sont incomparablement plus blanches & plus belles que celles mêmes des Mahométans. Les hommes ont la barbe longue, & se la coupent en rond. Les uns se font couper les cheveux, & les autres les laissent croître. Ceux qui se les font couper gardent, au sommet de la tête, une tresse de la grosseur d'un pouce.

On distingue dans l'Indoustan deux autres sectes de païens, dont les uns sont Indous, & tirent leur origine de la province de Multan. Ils ne sont point banians, puisqu'ils tuent & mangent indifféremment toutes sortes de bêtes, & que dans leurs assemblées de religion, qui se font en cercle, ils n'admettent aucun banian. Cependant ils ont beaucoup de respect pour le bœuf & la vache. La plupart suivent la profession des armes, & sont employés, par le Grand-

Mogol, à la garde de ses meilleures places.



Indoustan.

La seconde secte, qui porte le nom de *Gentives*, vient du Bengale, d'où elle s'est répandue dans toutes les grandes Indes. Ces idolâtres n'ont pas les bonnes qualités des banians, & sont aussi moins considérés. La plupart ont l'ame basse & servile. Ils sont d'une ignorance & d'une simplicité aussi surprenante dans ce qui regarde la vie civile, que dans tout ce qui appartient à la religion, dont ils se reposent sur leurs prêtres. Ils croient que dans l'origine des choses, il n'y avait qu'un seul Dieu, qui s'est associé d'autres, à mesure que les hommes ont mérité cet honneur par leurs belles actions. Ils reconnaissent l'immortalité & la transmigration des ames; ce qui leur fait abhorrer l'effusion du sang. Aussi le meurtre n'est-il pas connu parmi eux. Ils punissent rigoureusement l'adultère; mais ils ont tant d'indulgence pour la simple fornication, qu'ils n'y attachent aucun déshonneur, & qu'ils ont des familles nommées Bagavares, dont la profession consiste à se prostituer ouvertement.

Dans la ville de Jagannat, dit Bernier, située sur le golfe de Bengale, on voit un fameux temple de l'idole du même nom, où il se fait tous les ans une fête qui dure huit ou neuf jours. Il s'y rassemble quelquefois plus de cent cinquante mille Gentives. On fait une superbe

Indoustan.

machine de bois, remplie de figures extravagantes, à plusieurs têtes giganresques, ou moitié hommes & moitié bêtes, & posée sur seize roues, que cinquante ou soixante personnes tirent, poussent & font rouler. Au centre est placée l'idole Jagannat, richement parée, qu'on transporte d'un temple dans un autre. Pendant la marche de ce chariot, il se trouve des misérables, dont l'aveuglement va jusqu'à se jeter le ventre à terre sous ces larges & pesantes roues qui les écrasent, dans l'opinion que Jagannat les fera renaître grands & heureux.

Les Gentives du Bengale sont laboureurs ou tisserands. On trouve des bourgs & villages uniquement peuplés de cette secte; & dans les villes ils occupent plusieurs grands quartiers. C'est de leurs manufactures que sortent les plus fines toiles de coton & les plus belles étoffes de soie. « C'est un spectacle fort amusant, raconte » Schouten, de voir leurs femmes & leurs filles » tout-à-fait noires & presque nues, travailler » avec une adresse admirable à leurs métiers, » & s'occuper à faire blanchir les toiles, en » accompagnant de chansons le travail & le » mouvement de leurs mains & de leurs pieds. » Les hommes me paraissaient plus lâches & » plus paresseux. Ils se faisaient aider par leurs » femmes dans les plus pénibles exercices, tels » que de cultiver la terre & de moissonner.

» Elles s'en acquittaient mieux qu'eux. Après » avoir travaillé avec beaucoup d'ardeur, elles » allaient encore faire le ménage pendant que » leurs maris ſe repoſaient. J'ai vu cent fois » les femmes Gentives travailler à la terre » avec leurs petits enfans à leur cou ou à la » mammelle ».

On trouve dans l'Indouſtan une autre ſorte de ſectaires, qui ne ſont ni Païens ni Mahométans, & qui portent le nom de *Theers*, On ne leur connaît point de religion. Ils forment une ſociété, qui ne ſert dans tous les lieux qu'à nettoyer les puits, les cloaques, les égoûts, & qu'à écorcher les bêtes mortes, dont ils mangent la chair. Ils conduiſent auſſi les criminels au ſupplice, & quelquefois ils ſont chargés de l'exécution. Auſſi paſſent-ils pour une race abominable. D'autres Indiens qui les auraient touchés, ſe croiraient obligés de ſe purifier depuis la tête juſqu'aux pieds ; & cette horreur, que tout le monde a pour eux, leur a fait donner le ſurnom d'*Alkores*. On ne ſouffre point qu'ils demeurent au centre des villes. Ils ſont obligés de ſe retirer à l'extrêmité des fauxbourgs, & de s'éloigner du commerce des habitans.

Les Mogols aiment avec paſſion le jeu des échecs, celui d'une eſpèce de cartes, qui les expoſe quelquefois à la perte de leur fortune. La muſique, quoique mal exécutée par leurs inſ-

Indoustan.

trumens, eſt un goût commun à tous les états. Ils ne ſe reſſemblent pas moins par la confiance qu'ils ont à l'aſtrologie. Un Mogol n'entreprend point d'affaires importantes, ſans avoir conſulté le minatzim ou l'aſtrologue.

Outre leurs ouvrages de religion & leurs propres traités de philoſophie, ils ont ceux d'Ariſtote, traduits en Arabe, qu'ils nomment *Aplis*. Ils ont auſſi quelques traités d'Avicenne, qu'ils reſpectent beaucoup, parce qu'il était natif de Samarcande, ſous la domination de Tamerlan. Leur manière d'écrire n'eſt pas ſans force & ſans éloquence. Ils conſervent dans leurs archives tout ce qui arrive de remarquable à la cour & dans les provinces; & la plupart de ceux qui travaillent aux affaires laiſſent des mémoires, qui pourraient ſervir à compoſer une bonne hiſtoire de l'empire. Leur langue, quoique diſtinguée en pluſieurs dialectes, n'eſt pas difficile pour les étrangers. Ils écrivent comme nous de la droite à la gauche. Entre les perſonnes de diſtinction, il y en a peu qui ne parlent la langue perſanne & même l'arabe.

Leurs maladies les plus communes, ſont la dyſſenterie & la fièvre chaude. Ils ne manquent point de médecins; mais ils n'ont pas d'autres chirurgiens que les barbiers, qui ſont en très-grand nombre, & dont les lumières ſe bornent à la ſaignée & à l'application des ventouſes.

Ce

Indoustan.

Ce qui regarde le climat, sera traité dans l'article général de l'histoire naturelle des Indes. Mais nous croyons devoir ajouter à celui-ci un tableau succinct de la fameuse expédition de Nadir-Chah ou Thamas-Kouli-Kam, dans l'empire Mogol. Ce récit d'ailleurs n'est pas étranger à l'histoire des mœurs. Il montre quelle idée l'on doit avoir de ces despotes d'Orient, & combien l'excès de la lâcheté est voisin de l'excès de la tyrannie.

Ce fut en 1739, vingt-unième année du règne de Mohammed-Chah, que le fameux Kouli-Kam s'étant rendu maître du Kandahar, profita de la mollesse de ce prince, pour entrer dans l'Inde avec une armée redoutable, & forçant tous les obstacles, s'avança jusqu'à Lahor, dont il n'eut pas plus de peine à se saisir. Le voyageur Otter se trouvait alors en Perse, & l'occasion qu'il eut de se faire instruire de toutes les circonstances de ce grand événement, rend son témoignage fort précieux.

L'ennemi des Mogols, encouragé par leur faiblesse & par l'invitation de quelques traîtres, mena son armée victorieuse à Kiernal, entre Lahor & Dehli. Il y fut attaqué par celle de Mohammed-Chah; mais l'ayant battue, avec cette fortune supérieure qui avait presque toujours accompagné ses armes, il mit bientôt ce malheureux empereur dans la nécessité de lui de-

Indoustan.

mander la paix. Ce qu'il y eut de plus déplorable pour l'Indoustan, Nizam-ul-Mulk, un traître qui avait appellé Nadir-Chah, fut choisi pour la négociation. Il se rendit au camp du vainqueur avec un plein pouvoir. L'un & l'autre souhaitaient de se voir, pour concerter l'exécution entière de leurs desseins. Ils convinrent que Mohammed-Chah aurait une entrevue avec Nadir-Chah, qu'il lui ferait un présent de deux mille kiourours, & que l'armée persanne sortirait des états du Mogol. Le cérémonial fut aussi réglé. Il portait qu'on dresserait une tente entre les deux armées; que les deux monarques s'y rendraient successivement, Nadir-Chah le premier, & Mohammed-Chah, lorsque l'autre y serait entré; qu'à l'arrivée de l'empereur, le fils du roi de Perse, ferait quelques pas au devant de lui pour le conduire; que Nadir-Chah irait le recevoir à la porte, & le menerait jusqu'au fond de la tente, où ils se placeraient en même-tems sur deux trônes, l'un vis-à-vis de l'autre; qu'après quelques momens d'entretien, Mohammed-Chah retournerait à son camp; & qu'en sortant on lui rendrait les mêmes honneurs qu'à son arrivée.

Un autre traître, nommé Scadet-Kam, voulut partager avec Nizam-ul-Mulk, les faveurs de Nadir-Chah, & prit, dans cette vue, le parti d'enchérir sur la méchanceté. Il fit insinuer au

roi que Nizam-ul-Mulk lui avait manqué de respect, en lui offrant un présent si médiocre, qui ne répondait ni à l'opulence d'un empereur des Indes, ni à la grandeur d'un roi de Perse. Il lui promit le double s'il voulait marcher jusqu'à Dehli; à condition néanmoins qu'il n'écoutât pas les conseils de Nizam-ul-Mulk qui le trompait, qu'il retint l'empereur lorsqu'une fois il l'aurait près de lui, & qu'il se fît rendre compte du trésor. Cette proposition qui flattait l'avidité de Nadir-Chah, fut si bien reçue qu'elle lui fit prendre aussi-tôt la résolution de ne pas observer le traité.

Il ordonna un grand festin. L'empereur étant arrivé avec Nizam-ul-Mulk, fut traité d'abord comme on était convenu. Après les premiers complimens, Nadir-Chah fit signe de servir, & pria Mohammed-Chah, d'agréer quelques rafraîchissemens. Son invitation fut acceptée. Pendant qu'ils étaient à table, Nadir-Chah prit occasion des circonstances pour tenir ce discours à l'empereur : « Est-il possible que vous ayez » abandonné le soin de votre état, au point de » me laisser venir jusqu'ici? Quand vous ap» prîtes que j'étais parti de Kandahar, dans le » dessein d'entrer dans l'Inde, la prudence n'exi» geait-elle pas que, quittant le séjour de votre » capitale, vous marchassiez en personne jus» qu'à Lahor, & que vous envoyassiez quelqu'un

» de vos généraux avec une armée jusqu'à Kaboul, pour me disputer les passages ? Mais ce qui m'étonne le plus, c'est de voir que vous ayez eu l'imprudence de vous engager dans une entrevue avec moi, qui suis en guerre avec vous, & que vous ne sachiez pas que la plus grande faute d'un souverain, est de se mettre à la discrétion de son ennemi. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, j'avais quelque mauvais dessein sur vous, comment pourriez-vous vous en défendre ? Maintenant je connais assez vos sujets, pour savoir que grands & petits, ils sont tous des lâches ou même des traîtres. Mon dessein n'est pas de vous enlever la couronne. Je veux seulement voir votre capitale, m'y arrêter quelques jours, & retourner ensuite en Perse ». En achevant ces mots il mit la main sur l'Alcoran, & fit serment de tenir sa parole.

Mohammed-Chah, qui ne s'attendait point à ce langage, parut l'écouter avec beaucoup d'étonnement : mais les dernières déclarations le jettèrent dans une consternation qui le fit croire prêt à s'évanouir. Il changea de couleur. Sa langue devint immobile, son esprit se troubla. Cependant après avoir un peu réfléchi sur le danger dans lequel il s'était jeté, il rompit le silence pour demander la liberté de retourner dans son camp. Nadir-Chah la lui refusa, &

le mit sous la garde d'Abdul-Baki-Kam, un de ses principaux officiers. Cette nouvelle répandit une affreuse consternation dans toute l'armée indienne. L'itimadoulet & tous les omhras passèrent la nuit dans une extrême inquiétude. Ils virent arriver, le lendemain matin, un officier Persan, avec un détachement, qui après s'être emparé du trésor & des équipages de l'empereur, fit proclamer dans le camp que chacun pouvait se retirer librement avec ses équipages & tout ce qu'il pourrait emporter, sans craindre d'être arrêté ni de recevoir d'insulte. Un moment après six cavaliers persans vinrent enlever l'itimadoulet. Ils le conduisirent au quartier de l'empereur, dans leur propre camp, & le laissèrent avec ce prince. Après la dispersion de l'armée, Nadir-Chah pouvait marcher droit à la capitale; mais voulant persuader au peuple que sa marche était concertée avec Mohammed-Chah, il fit prendre les devans à Scadet-Kam, pour disposer les esprits à l'exécution de ses desseins. Ce kam partit avec deux mille chevaux persans, commandés par un des fils de Nadir-Chah. Il commença par faire publier à Dehli une défense de s'opposer aux Persans. Ensuite ayant fait appeller le gouverneur du fort, il lui communiqua des lettres munies du sceau de l'empereur, qui portaient ordre de faire préparer le quartier de Renchen-Abad,

Indoustan.

pour Nadir-Chah, & d'évacuer le fort pour y loger le détachement qui l'avait suivi. Cet ordre parut étrange au gouverneur; mais il ne laissa pas de l'exécuter avec une aveugle soumission. Les deux mille Persans entrèrent dans le fort. Scadet-Kam prit le tems de la nuit pour s'y transporter. Il mit le sceau de l'empereur sur les coffres & aux portes des magasins. Ensuite il dressa un état exact des omhras, des ministres, des autres officiers, & de tous les riches habitans de la ville, Indiens ou Mahométans. Cette liste devait d'abord apprendre à Nadir-Chah, les noms de ceux dont il pouvait exiger de l'argent à son arrivée. Scadet-Kam fit aussi marquer les palais qui devaient être évacués pour loger les officiers Persans.

Cependant le vainqueur, maître de la caisse militaire, de l'artillerie, & des munitions de guerre qui s'étaient trouvées dans le camp, envoya tout sous une bonne escorte à Kaboul, pour le faire transporter en Perse. Il partit ensuite de Kiernal, dans l'ordre suivant; l'empereur, porté dans une litière, accompagné de Nizam-ul-Mulk, du visir, de Serbulend-Kam & d'autres omhras, marchait à la droite, suivi de quarante mille Persans. Une autre partie de l'armée persanne était à la gauche; & Nadir-Chah faisait l'arrière-garde avec le reste de ses troupes. Après plusieurs jours de marche, ils arrivèrent

au jardin impérial de Chalemar, où il passèrent la nuit. Le lendemain l'empereur fit son entrée dans Dehli. Lorsqu'il fut descendu au palais, il fit publier que Nadir-Chah devait arriver le jour suivant, avec ordre à tous les habitans de fermer leurs maisons, & défense de se tenir dans les rues, dans les marchés, ou sur les toits pour voir l'entrée du roi de Perse. Cet ordre fut exécuté si ponctuellement, que Nadir-Chah étant entré le 9, en plein jour, ne vit pas un Indien dans son chemin. Il alla prendre son logement dans le quartier de Renchen-Abad, qu'on lui avait préparé. Scadet-Kam s'était empressé d'aller au-devant de lui jusqu'au jardin de Chalemar, & l'avait accompagné au palais où il était descendu. Il se flattait d'obtenir une audience particulière, & de lui donner des avis sur la conduite qu'il devait tenir dans la capitale. Le roi n'ayant paru faire aucune attention à ses avertissemens, il osa s'approcher pour se faire entendre. Mais il fut reçu avec beaucoup de hauteur, & menacé même d'être puni, s'il n'apportait aussi-tôt le présent qu'il avait promis. Un traitement si dur lui fit reconnaître d'où partait le coup. Nizam-ul-Mulk, qui avait feint pendant quelques jours de l'associer à sa trahison, mais qui était trop habile pour vouloir partager avec lui la faveur du roi, avait déjà trouvé les moyens de le perdre, en faisant soup-

[illegible]
Indoustan.

çonner sa bonne foi. Le malheureux Scadet-Kam épuisa toutes ses ressources ; & désespérant de l'emporter sur son rival, il prit du poison dont on le trouva mort le lendemain.

Le même jour, un bruit répandu vers le soir persuada aux habitans de Dehli que Nadir-Chah était mort. Ils prirent tumultueusement les armes ; & leur haine les portant à faire main basse sur tous les Persans qu'ils rencontraient dans les rues, on prétend que dans ce transport qui dura toute la nuit, ils en firent périr plus de deux mille cinq cent. Quoique le roi en eut été d'abord informé, la crainte de quelqu'embuscade lui fit attendre le lendemain pour arrêter le désordre. Mais au lever du soleil, s'étant transporté à la mosquée de Renchen-Abad, le spectacle d'un grand nombre de Persans, dont il vit les corps étendus, le mit en fureur. Il ordonna un massacre général, avec permission de piller les maisons & les boutiques. A l'instant on vit ses soldats répandus le sabre à la main dans les principaux quartiers de la ville, tuant tout ce qui se présentait devant eux, enfonçant les portes & se précipitant dans les maisons. Hommes, femmes, enfans, tout fut massacré sans distinction. Les vieillards, les prêtres & les dévots, réfugiés dans les mosquées, furent cruellement égorgés en récitant l'alcoran.

On ne fit grace qu'aux plus belles filles, qui

échappèrent à la mort pour assouvir la brutalité du soldat, sans aucun égard au rang, à la naissance, ni même à la qualité d'étrangère. Ces barbares, las enfin de répandre du sang, commencèrent le pillage. Ils s'attachèrent particulièrement aux pierres précieuses, à l'or, à l'argent; & leur butin fut immense. Ils abandonnèrent le reste; & mettant le feu aux maisons, ils réduisirent en cendres plusieurs quartiers de la ville.

Quelques étrangers réfugiés dans la capitale, s'attroupèrent pour la défense de leur vie. Les bijoutiers, les changeurs, les marchands d'étoffe se rassemblèrent près d'eux. L'intendant des meubles de la couronne se mit à leur tête, avec Jenan-Eddin, médecin de la cour. Ils se battirent quelque tems en désespérés. Mais n'étant point accoutumés à manier les armes, ils n'eurent que la satisfaction de mourir le sabre à la main. Otter assure qu'il périt dans ce massacre plus de deux cent mille personnes. Un grand nombre de ceux qui échappèrent à ce carnage, prirent heureusement la fuite.

Nizam-ul-Mulk & le grand-visir, pensant à sauver le reste de la ville, allèrent se jeter aux pieds de Nadir-Chah pour lui demander grace. Il donnait ordre en ce moment de porter le fer & le feu dans les autres quartiers. Les omhras furent mal reçus. Cependant après avoir exhalé

Indoustan.

son courroux dans un torrent d'injures & de menaces, il se laissa toucher; & l'ordre fut donné aux officiers de rappeller les troupes. Les habitans reçurent celui de se renfermer dans leurs maisons, & la tranquillité fut aussi-tôt rétablie.

Le lendemain on obligea les soldats de rendre la liberté à toutes les femmes qu'ils avaient enlevées, & les habitans d'enterrer tous les cadavres sous peine de mort. Ces malheureux demandaient le tems de séparer les corps des Musulmans, de ceux des Indiens idolâtres, pour rendre les derniers devoirs à chacun suivant leur religion; mais dans la crainte que le moindre délai ne fît recommencer le massacre, ils firent à la hâte, les uns des fosses dans les marchés où ils enterrèrent leurs amis pêle-mêle, les autres des bûchers où ils les brûlèrent sans distinction. On n'eut pas le tems, jusqu'au départ des Persans, de penser à ceux qui avaient été tués dans des lieux fermés; & ce fut alors un spectale horrible de voir tirer des maisons les cadavres à moitié pourris. Seid-Kam & Chehsurah-Kam, l'un parent du visir, l'autre de Karan-Kam, qui avait été tué à la bataille, furent accusés avec Reimany, chef des tchoupdois ou des huissiers de l'empereur, d'avoir tué dans le tumulte un grand nombre de personnes. Nadir-Chah leur fit ouvrir le ventre; l'ordre fut exécuté aux yeux de Nizam-ul-Mulk & du visir, qui

avaient employé inutilement tout leur crédit pour les ſauver. Indouſtan.

Nadir-Chah ſe fit apporter d'Audih, le tréſor de Scadet-Kam, qui montait à plus de dix laks de roupies. Mund-Kam fut envoyé au Bengale, pour ſe ſaiſir de la caiſſe des impôts. Nizam-ul-Mulk & le viſir eurent ordre de remettre la caiſſe militaire, qui était d'un kiourour de roupies, lorſqu'ils étaient ſortis de la capitale pour marcher contre les Perſans. Ils furent ſommés auſſi de faire venir de leurs gouvernemens les fonds qu'ils y avaient en propre, & ceux qui appartenaient à l'empereur. Nizam-ul-Muk eut l'adreſſe de ſe tirer de cet embarras : « Vous » ſavez, ſeigneur, dit-il au roi, que je vous » ſuis dévoué, & que je vous ai toujours parlé » ſincérement ; ainſi j'eſpère que vous ſerez » diſpoſé à me croire. Lorſque je ſuis parti de » Dékan, j'y établis mon fils en qualité de » lieutenant, & je remis entre ſes mains tous » les biens que je poſſédais. Tout le monde ſait » qu'il ne m'eſt plus ſoumis, & qu'il ne dépend » pas de moi de le faire rentrer dans le devoir ; » vous êtes ſeul capable de le réduire & de » ſoumettre les rajas de Dékan, qui ſont autant » de rebelles. Outre les tréſors que mon fils a » raſſemblés, vous pourrez lever de fortes con- » tributions ſur ces fiers rajas, qui ne reſpectent » plus aucune autorité ».

Indoustan

Nadir-Chah sentit toute l'adresse de cette réponse; mais comme Nizam-ul-Mulk lui était encore nécessaire, il prit le parti de dissimuler, & ne parla plus du trésor de Dékan. Le visir fut traité avec moins de ménagement. On le croyait très-riche. Le roi n'ayant pas réussi à l'intimider par des menaces, fit venir son secrétaire qu'il accabla d'injures, en le pressant de représenter ses comptes; & loin d'écouter ses raisons, il lui fit couper une oreille. Le visir fut exposé au soleil, ancien genre de supplice dans les pays chauds. Cette violence lui fit offrir un kiourour de roupies, sans y comprendre quantité de pierres précieuses & plusieurs éléphans. Le secrétaire fut taxée de grosses sommes, & remis entre les mains de Serbulend-Kam, avec ordre d'employer les tourmens pour se faire payer. Mais il se délivra de cette vexation par une mort violente.

Nadir-Chah n'épargnant pas même les morts, mit garnison dans les palais de Muzaffer-Kam, de Mirklu, & de quantité d'autres omhras qui avaient perdu la vie au combat de Kiernal. Il tira de leurs héritiers un kiourour de roupies. Comme la ville ne cessait pas d'être investie, les habitans qui entreprenaient de se soustraire aux vexations par la fuite, tombaient entre les mains des troupes persannes, & périssaient sans pitié. Bientôt on manqua de vivres, & la famine augmenta les maux publics. Plusieurs étrangers,

Indoustan.

préférant le danger d'être maltraités par les Persans, au supplice de la faim, se jetèrent en corps aux pieds de Nadir-Chah, pour lui demander du pain. Il se laissa toucher par leurs prières, & leur permit d'aller chercher du bled pour leur subsistance du côté de Ferid-Abad; mais faute de voitures, ils étaient obligés de l'apporter sur leurs têtes.

Enfin Nadir-Chah se fit ouvrir le trésor impérial & le garde-meuble, auxquels on n'avait pas touché depuis plusieurs règnes. Il en tira des sommes inestimables, en pierreries, en or, en argent, en riches étoffes, en meubles précieux, parmi lesquels il n'oublia pas le trône du paon, évalué à neuf kiourours; & toutes ces dépouilles furent envoyées à Kaboul sous de fidelles escortes. Alors, pour se délasser des fatigues de la guerre, il passa plusieurs jours en promenades, & d'autres en festins, où toutes les délicatesses de l'Inde furent servies avec profusion. Les beaux édifices & les autres ouvrages de Dehli lui firènt naître le dessein de les imiter en Perse. Il choisit, entre les artistes Mogols, des architectes, des menuisiers, des peintres & des sculpteurs, qu'il fit partir pour Kaboul avec le trésor. Ils devaient être employés à bâtir une ville & une forteresse, d'après celles de Jehannabad. En effet, il marqua dans la suite un lieu près de Hemedan, pour l'emplacement de cette ville qui devait porter

Indoustan.

le nom de Nadir-Abad. Les guerres continuelles qui l'occupèrent après son retour, ne lui permirent pas d'exécuter ce projet : mais pour laisser à la postérité un monument de sa conquête, il fit battre à Dehli de la monnoie d'or & d'argent, avec laquelle il paya ses troupes.

Après avoir épuisé le trésor impérial & toutes les richesses des grands, Nadir-Chah fit demander, à Mohammed-Chah, une princesse de son sang, nommée *Kiambahche*, pour Nasrullah-Mirza son fils, & ce monarque n'osa la lui refuser. Le mariage se fit dans la forme des loix musulmanes; mais il ne fut point accompagné d'un festin, ni d'aucune marque de joie. Sa politique ne se bornait point à l'honneur d'une simple alliance. Comme il prévoyait trop de difficulté dans la conquête d'un si vaste empire, & de l'impossibilité même à la conserver, il voulait s'assurer du moins d'une partie de l'Inde. Le lendemain de la cérémonie, il fit déclarer à l'empereur qu'il fallait céder aux nouveaux mariés la province de Kaboul, avec tous les autres pays de l'Inde situés au-delà de la rivière d'Ateck. La date de cet acte est du mois muharrem l'an de l'hégire 1152; ce qui revient au mois d'avril 1739. Le préambule de l'acte mérite attention par la singularité des motifs. « Le prince des » princes, le roi des rois, l'ombre de Dieu sur » la terre, le protecteur de l'Islam (c'est-à-dire

» de la vraie foi) le second Alexandre, le puis-
» sant Nadir-Chah, que Dieu fasse regner long-
» tems, ayant envoyé ci-devant des ambassa-
» deurs près de moi, prosterné devant le trône
» de Dieu, j'avais donné ordre de terminer
» les affaires pour lesquelles ils étaient venus.
» Le même dépêcha depuis de Kandahar pour
» me faire souvenir de ses demandes : mais
» mes ministres l'amusèrent & tâchèrent d'élu-
» der l'exécution de mes ordres. Cette mauvaise
» conduite de leur part a fait naître de l'ini-
» mitié entre nous. Elle a obligé Nadir-Chah
» d'entrer dans l'Inde avec une armée. Mes
» généraux lui ont livré bataille auprès de Kiernal.
» Il a remporté la victoire ; ce qui a donné
» occasion à des négociations qui ont été ter-
» minées par une entrevue que j'ai eue avec
» lui. Ce grand roi est ensuite venu avec moi
» jusqu'à Chah-Dgihan-Abad. Je lui ai offert
» mes richesses, mes trésors & tout mon em-
» pire : mais il n'a pas voulu l'accepter en en-
» tier, & se contentant d'une partie, il m'a
» laissé maître comme j'étais de la couronne &
» du trône. En considération de cette générosité,
» je lui ai cédé, &c. »

Mohammed, par cet écrit signé de sa main, & scellé de son sceau, abandonna ses droits sur les plus belles provinces. Nadir-Chah ne songea plus alors qu'à grossir ses richesses par

Indoustan.

de nouvelles extorsions. Il exigea des omhras & de tous les habitans de la ville, des sommes proportionnées à leurs forces, sous le nom de présent. Quatre seigneurs Mogols, chargés de l'exécution de cet ordre, firent un dénombrement exact de toutes les maisons de la ville, prirent les noms de ceux qui devaient payer, & les taxèrent ensemble à un kiourour, & cinquante laks de roupies : mais lorsqu'ils présentèrent cette liste au roi, cette somme lui parut trop modique; & devenant furieux, il demanda sur le champ les quatre kiourours que Scadet-Kam lui avait promis. Les commissaires effrayés divisèrent entr'eux les différens quartiers de la ville, & levèrent cette somme avec tant de rigueur, qu'ils firent mourir dans les tourmens plusieurs personnes de la plus haute distinction. A force de violence, ils ramassèrent trois kiourours de roupies, dont ils déposèrent deux & demi dans le trésor de Nadir-Chah, & gardèrent le reste pour eux. Un dervis, touché de compassion pour les malheurs du peuple, présenta au terrible Nadir-Chah un écrit dans ces termes : « Si tu es dieu, agis en dieu. Si tu » es un prophète, conduis-nous dans la voie du » salut. Si tu es roi, rends les peuples heureux, » & ne les détruits pas. Nadir-Chah répondit » sans s'émouvoir : je ne suis pas dieu pour » agir en dieu ; ni prophète, pour montrer

» le

» le chemin du falut ; ni roi, pour rendre les » peuples heureux. Je fuis celui que dieu en- » voie contre les nations fur lefquelles il veut » faire tomber fa vengeance ».

Indouftan.

Enfin, content de fes fuccès dans l'Inde, il fe prépara férieufement à retourner en Perfe. Le 6 de mai, il affembla au palais tous les omhras, devant lefquels il déclara qu'il rétabliffait l'empereur dans la poffeffion libre de fes états. Enfuite après avoir donné à ce monarque plufieurs avis fur la manière de gouvernet, il s'adreffa aux omhras du ton d'un maître irrité : « Je veux » bien vous laiffer la vie, leur dit-il, quelqu'in- » dignes que vous en foyez; mais fi j'apprends » à l'avenir que vous fomentiez dans l'état l'ef- » prit de faction & d'indépendance, quoiqu'é- » loigné, je vous ferai fentir le poids de ma » colère, & je vous ferai mourir tous fans » miféricorde ».

Tels furent fes derniers adieux. Il partit le lendemain avec des richeffes immenfes, en pierreries, en or, en argent, qu'on évalua pour fon propre compte à foixante-dix kiourours de roupies; fans y comprendre le butin de fes officiers & de fes foldats qu'on fait monter à dix kiourours. Otter évalue toutes ces fommes à dix-huit cent millions de nos livres, indépendamment de tous les effets qui avaient été tranfportés

Indoustan.

à Kaboul. L'armée persanne marcha sans s'arrêter un seul jour jusqu'à Serhind. Delà Nadir-Chah fit ordonner à Zékiersa-Kam, gouverneur de la province de Lahor, de lui apporter un kiourour de roupies. Ce seigneur, à qui les vexations de la capitale avaient fait prévoir qu'il ne serait pas épargné, tenait de grosses sommes prêtes, & se mit aussi-tôt en chemin avec celle qu'on lui demandait. Sa diligence lui fit obtenir diverses faveurs, & la liberté d'un grand nombre d'Indiens que le vainqueur enlevait avec les dépouilles de leur patrie. Mais il ne put la faire accorder à cinquante des plus habiles écrivains du divan, que Nadir-Chah faisait emmener, dans le dessein de s'instruire à fond des affaires de l'Inde. Ces malheureux n'envisageant qu'un triste esclavage, cherchèrent d'autres moyens pour s'en délivrer. Quelques-uns prirent la fuite; d'autres, que cette raison fit resserrer avec plus de rigueur, se donnèrent la mort ou se firent Musulmans.

La difficulté pour les Persans était de se rapprocher de Kaboul. Ils n'étaient plus maîtres ni de la capitale ni de la personne de l'empereur, dont la captivité avait tenu toutes les parties de l'empire dans la consternation & le respect. Ils avaient à passer le Tchenav ou le Chenab, l'Indus, & d'autres rivières, dans un tems où l'abon-

dance extraordinaire des eaux ne leur permettait pas d'y jeter des ponts. On n'a pas douté que si les Afgans, peuples qui habitent à l'occident de l'Indus, avaient exécuté la résolution qu'ils formèrent d'attaquer au passage une armée chargée de butin, Nadir-Chah n'eût été perdu sans ressource. Mais son argent le tira de ce danger. Dix laks de roupies qu'il distribua aux chefs de la ligue, firent évanouir tous leurs projets. Les eaux diminuèrent; on jeta un pont sur le fleuve, & l'armée passa sans obstacle. Alors il prit une résolution, qu'Otter met au rang des plus grandes actions de sa vie, & qu'il ne pût croire, dit-il, qu'après se l'être fait attester par plusieurs témoins dignes de foi. Il fit publier, parmi ses troupes, un ordre de porter dans son trésor tout le butin qu'elles avaient fait dans l'Inde, sous prétexte de les soulager, en se chargeant de ce qui pouvait les embarrasser dans leur marche. Elles obéirent; mais il poussa l'avidité plus loin. On lui avait appris que les officiers & les soldats avaient caché des pierreries; il les fit fouiller tour à tour en partant; & leur bagage fut visité avec la même rigueur. Mais, après s'être emparé de tout ce qu'on découvrit, il fit distribuer à chaque soldat cinq cent roupies, & quelque chose de plus aux officiers, pour les consoler de cette perte. Il doit paraître étonnant

Indouſtan.

que toute l'armée ne ſe ſoit pas ſoulevée contre lui, plutôt que de ſe laiſſer arracher le fruit d'une ſi pénible expédition. Otter obſerve que ce qui arrêta le ſoulèvement, fut l'adreſſe qu'il avait toujours de ſemer dans l'eſprit de ſes ſujets, ſur-tout de ceux qui compoſaient ſes armées, une défiance mutuelle qui les empêchait de ſe communiquer leurs deſſeins. Pluſieurs, à la vérité, ſongèrent à déſerter : mais la crainte d'être maſſacrés par les Indiens, les retint, & le ſervice n'en devint que plus exact.

D'autres Indiens voulurent diſputer le paſſage aux Perſans. Nadir-Chah ſe laſſant de partager ſes richeſſes avec ſes ennemis, ſe fit jour par la force des armes; & les ayant obligés de prendre la fuite, il les fit pourſuivre par divers détachemens, qui pénétrèrent dans leurs habitations, où ils mirent tout à feu & à ſang. Pendant le chemin qui lui reſtait juſqu'à Kaboul, il envoya pluſieurs beaux chevaux de ſon écurie, avec d'autres préſens à Mohammed-Chah; & toute ſa retraite eut l'air d'un nouveau triomphe. On apprit, avec beaucoup de joie dans l'Inde, qu'il avait reprit la route de Kandahar; & l'inquiétude diminua par degrés, juſqu'à l'heureuſe nouvelle de ſon retour en Perſe.



CHAPITRE X.

Voyage de Bernier à Cachemire.

CACHEMIRE bornant au nord les états du Mogol, nous terminerons ce qui regarde ce grand empire par la description de cette province, l'une des contrées les plus délicieuses de l'univers, & qui forme un des articles les plus agréables du recueil des voyageurs. — Bernier.

Un médecin célèbre, un philosophe au-dessus du commun, un observateur également sensible & judicieux, qui voyage dans le dessein de s'instruire & de se rendre utile à l'instruction d'autrui, mérite sans doute un rang distingué dans ce recueil. C'est à tous ces titres que les remarques de Bernier sur l'empire Mogol sont estimées singuliérement.

La curiosité de voir le monde l'avait déja fait passer dans la Palestine & dans l'Egypte, où s'étant remis en chemin pour le grand Caire, après s'y être arrêté plus d'un an, il se rendit en trente-deux heures à Suez, pour s'y embarquer sur une galère qui le fit arriver le dix-septième

Bernier.

jour à Gedda, port de la Mecque. De-là un petit bâtiment l'ayant porté à Mocka, il se proposait de passer en Éthiopie. Mais effrayé du traitement qu'on y faisait aux catholiques, il s'embarqua sur un vaisseau indien, dans lequel il aborda heureusement au port de Surate en 1655. Le monarque qui occupait alors le trône des Mogols, était encore Scha-Jehan, fils de Jehan-Guir & petit-fils d'Eckbar. Bernier se rendit à la cour d'Agra. Diverses aventures qu'il n'a pas jugé à propos de publier, l'engagèrent d'abord au service du Grand-Mogol en qualité de médecin. Ensuite s'étant attaché à Dannish-Mend-Kam, le plus savant homme de l'Asie, qui avait été backis ou grand-maître de la cavalerie, & qui était alors un des principaux seigneurs de l'empire, il fut témoin des sanglantes révolutions qui arrivèrent dans cette cour, & qui mirent Aureng-Zeb sur le trône.

Son premier tome en contient l'histoire. Le second n'offre rien non plus qui appartienne au recueil des voyages. Mais après avoir passé près de neuf ans à la cour, Bernier vit naître une occasion qu'il desirait depuis long-tems, de visiter quelques provinces de l'empire avec ses maîtres, c'est-à-dire à la suite de l'empe-

reur & de Dannish-Mend-Kam, dont l'estime & l'affection ne lui promettaient que de l'agrément dans cette entreprise.

Aureng-Zeb, qui retenait Scha-Jehan, son père, prisonnier dans la forteresse d'Agra, consultant moins la politique, qui ne lui permettait guères de s'éloigner, que l'intérêt de sa santé & les sentimens des médecins, prit la résolution de se rendre à Lahor, & de Lahor à Cachemire, provinces septentrionales du Mogol, pour éviter les chaleurs excessives de l'été. Il partit le 6 de décembre 1664, à l'heure que ses astrologues avaient choisie pour la plus heureuse. La même raison l'obligea de s'arrêter à deux lieues de Delhi, dans une de ses maisons de campagne, nommée Chah-limar, où il passa six jours entiers à faire les préparatifs d'un voyage d'un an & demi. Il alla camper ensuite sur le chemin de Lahor, pour y attendre le reste de ses équipages.

Il menait avec lui trente-cinq mille hommes de cavalerie, qu'il tenait toujours près de sa personne, & dix mille hommes d'infanterie, avec les deux artilleries impériales, la pesante & la légère. Celle-ci se nomme aussi l'artillerie de l'étrier, parce ce qu'elle est inséparable de la personne de l'empereur, au lieu que la grosse

Bernier.

s'en écarte quelquefois, pour ſuivre les grands chemins & rouler plus facilement. La groſſe eſt compoſée de ſoixante-dix pièces de canon, la plupart de fonte, dont pluſieurs ſont ſi peſantes qu'on emploie vingt paires de bœufs à les tirer. On y joint des éléphans qui aident les bœufs, en pouſſant & tirant les roues des charrettes avec leurs trompes & leurs têtes; du moins dans les paſſages difficiles & dans les hautes montagnes. Celle de l'étrier conſiſte en cinquante ou ſoixante petites pièces de campagne, toutes de bronze, montées chacune ſur une petite charrette, ornée de peintures & de petites banderolles rouges, & tirée par deux fort beaux chevaux, conduits par le canonnier qui ſert de cocher, avec un troiſième cheval que l'aide du canonnier mène en main pour relai. Toutes ces charrettes vont toujours courant, pour ſe trouver en ordre devant la tente de l'empereur, & pour tirer toutes à la fois au moment qu'il arrive.

Un ſi grand appareil faiſait appréhender qu'au lieu de faire le voyage de Cachemire, il ne fût réſolu d'aller faire le ſiège de l'importante ville de Candahar, qui, étant frontière de la Perſe, de l'Indouſtan & de l'Usbeck, capitale d'ailleurs d'un très-riche & très-beau pays, a fait de tout tems le ſujet des guerres les plus ſan-

glantes entre les Persans & les Mogols. Cependant Bernier qui n'avait point encore quitté Delhi, ne put différer plus long-tems son départ, sans s'exposer à demeurer trop loin après l'armée. Il savait aussi que le nabab Dannish-Mend-Kam l'attendait avec impatience. « Ce » seigneur, dit-il, ne pouvait non plus se passer » de philosopher tout l'après-midi, sur les livres » de Gassendi & de Descartes, sur le globe, » sur la sphère ou sur l'anatomie, que de donner la matinée entière aux grandes affaires » de l'empire, en qualité de secrétaire d'état » pour les affaires étrangères, & de grand-» maître de la cavalerie ».

Bernier s'était fourni, pour le voyage, de deux bons chevaux tartares, d'un chameau de Perse, des plus grands & des plus forts, d'un chamelier & d'un valet d'étable, d'un cuisinier & d'un autre valet, que l'usage du pays oblige de marcher devant son maître, avec un flacon d'eau à la main. Il n'avait pas oublié les ustensiles nécessaires, tels qu'une tente d'une médiocre grandeur & un tapis de pied, un petit lit de sangles, composé de quatre cannes très-fortes & très-légères, avec un coussin pour la tête; deux couvertures, dont l'une pliée en quatre sert de matelas, un soufra ou nappe ronde de cuir sur laquelle on mange, quelques ser-

Bernier.

viettes de toile peinte, & trois petits sacs de batterie de cuisine ou de vaisselle qui s'arrangent dans un grand sac, comme ce grand sac se met dans un bissac de sangle, qui contient toutes les provisions, le linge & les habits du maître & des valets. Il avait fait aussi sa provision d'excellent riz, dans la crainte de n'en pas toujours trouver d'aussi bon; de quelques biscuits doux avec du suc & de l'anis; d'une poche de toile avec son petit crochet de fer, pour faire égoutter & conserver du *days* ou du lait caillé, & de quantité de limons avec du sucre, pour faire de la limonade : car le days & la limonade sont les deux liqueurs qui servent de rafraîchissemens aux Indiens. Toutes ces précautions sont d'autant plus nécessaires dans ces voyages, qu'on y campe & l'on y vit à la tartare, sans espérance de trouver d'autres logemens que les tentes. Mais Bernier se consolait par l'idée qu'on devait marcher au nord, & qu'on partait après les pluies, vraie saison pour voyager dans les Indes, sans compter que par la faveur du nabab, il était sûr d'obtenir tous les jours un pain frais & de l'eau du Gange, dont ces seigneurs de la cour mènent plusieurs chameaux chargés. Ceux qui sont réduits à manger du pain des marchés, qui est fort mal cuit, & à boire de l'eau telle qu'on en rencontre, mêlée de toutes

Bernier.

fortes d'ordures que les hommes & les animaux y laissent, sont exposés à des maladies dangereuses, qui produisent même une espèce de vers aux jambes. Ces vers y causent d'abord une grande inflammation, accompagnée de fièvre. Quoiqu'ils sortent ordinairement à la fin du voyage, il s'en trouve aussi qui demeurent plus d'un an dans la plaie. Leur grosseur est celle d'une chanterelle de violon; de sorte qu'on les prendrait moins pour des vers que pour quelques nerfs. On s'en délivre comme en Afrique, en les roulant autour d'un petit morceau de bois gros comme une épingle, & les tirant de jour en jour avec beaucoup de précaution, pour éviter de les rompre.

Quoiqu'on ne compte pas plus de quinze ou seize journées de Delhi à Lahor, c'est-à-dire six vingt de nos lieues, l'empereur employa près de six mois à faire cette route. A la vérité il s'écartait souvent du grand chemin, avec une partie de l'armée, pour se procurer plus facilement le plaisir de la chasse, & pour la commodité de l'eau. Lorsque ce prince est en marche, il a toujours deux camps ou deux amas de tentes, qui se forment & se lèvent alternativement, afin qu'en sortant de l'un, il en puisse trouver un autre qui soit prêt à le recevoir. Delà leur vient le nom de *peiche-kanés*, qui signifie

Bernier.

maisons qui précédent. Ces deux peiches-kanés sont à-peu-près semblables. On emploie pour en porter un plus de soixante éléphans, de cent chameaux & de cent mulets, avec un grand nombre d'hommes. Les éléphans portent les plus pesans fardeaux, tels que les grandes tentes & leurs piliers qui se démontent en trois pièces. Les chameaux sont pour les moindres tentes, & les mulets pour les bagages & les cuisines. On donne aux portefaix tous les meubles légers & délicats qui sont sujets à se rompre, comme la porcelaine qui sert à la table impériale, les lits peints & dorés, & les riches *karguais*, dont on donnera bientôt la description. L'un de ces deux peiches-kanés n'est pas plutôt arrivé au lieu marqué pour le camp, que le grand maître des logis choisit un endroit convenable pour le quartier du roi, en observant néanmoins, autant qu'il est possible, la symmétrie & l'ordre qui regarde toute l'armée. Il fait tracer un quarré, dont chaque côté a plus de trois cent pas ordinaires de longueur. Cent pionniers nettoient cet espace, l'applanissent & font des divans de terre, c'est-à-dire des espèces d'estrades quarrées sur lesquelles ils dressent les tentes. Ils entourent le quarré général de *kanates* ou de paravens, de sept ou huit pieds de hauteur, qu'ils affermissent par des cordes attachées à des

piquets, & par des perches qu'ils plantent en terre deux à deux, de dix en dix pas, une en dehors & l'autre en dedans, les inclinant l'une ſur l'autre. Ces kanates ſont d'une toile forte, doublée d'indienne ou de toile peinte. Au milieu d'un des côtés du quarré eſt la porte ou l'entrée royale, qui eſt grande & majeſtueuſe. Les indiennes dont elle eſt compoſée, & celles qui forment le dehors de cette face du quarré, ſont les belles & plus riches que les autres.

La première & la plus grande des tentes qu'on dreſſe dans cette enceinte, ſe nomme *amkas*. C'eſt le lieu où l'empereur & tous les grands de l'armée s'aſſemblent vers neuf heures du matin, du moins lorſqu'on fait quelque ſéjour dans un camp ou en campagne même; car c'eſt un uſage dont les empereurs Mogols ſe diſpenſent rarement, de ſe trouver à l'aſſemblée deux fois par jour, comme dans leur ville capitale, pour régler les affaires de l'état & pour adminiſtrer la juſtice.

La ſeconde tente qui n'eſt pas moins grande que la première, mais qui eſt un peu plus avancée dans l'enceinte, s'appelle *goſel-kané*, c'eſt-à-dire lieu pour ſe laver. C'eſt-là que tous les ſeigneurs s'aſſemblent le ſoir, & viennent ſaluer l'empereur comme dans la capitale. Cette

Bernier.

assemblée du soir leur est très-incommode; mais rien n'est si magnifique pour les spectateurs que de voir, dans une nuit obscure, au milieu d'une campagne, entre toutes les tentes d'une armée, de longues files de flambeaux qui conduisent tous les omrhas au quartier impérial, ou qui les ramènent à leurs tentes. Ces flambeaux ne sont pas de cire comme les nôtres; mais ils durent très-long-tems. C'est un fer emmanché dans un bâton, au bout duquel on entoure un vieux linge, que le *masalk* ou le porte-flambeau arrose d'huile de tems en tems. Il tient à la main pour cet usage un flacon d'airain ou de fer-blanc, dont le col est fort long & fort étroit.

La troisième tente plus petite que les deux premières, & plus avancée dans l'enclos, se nomme *kaluetkané*, c'est-à-dire lieu de retraite ou salle du conseil-privé, parce qu'on n'y admet que les principaux officiers de l'empire, & qu'on y traite les affaires de la plus haute importance. Plus loin sont les tentes particulières de l'empereur, entourées de petits kanates, de la hauteur d'un homme, & doublées d'indiennes au pinceau, c'est-à-dire de ces belles indiennes de Masulipatan, qui représentent toutes sortes de fleurs; quelques-unes doublées de satin à fleurs avec de grandes franges de soie. Ensuite on

trouve les tentes des *begums* ou des princesses, & des autres dames du serrail, entourées aussi de riches kanates, entre lesquels sont distribuées les tentes des femmes de service, dans l'ordre qui convient à leur office.

Bernier.

L'amkas & les cinq ou six principales tentes sont fort élevés, autant pour être vus de loin, que pour résister mieux à la chaleur. Le dehors n'est qu'une grosse & forte toile rouge, embellie néanmoins de grandes bandes, taillées de diverses formes assez agréables à la vue; mais le dedans est doublé des plus belles indiennes ou de quelque beau satin, enrichi de broderies de soie, d'or & d'argent, avec de grandes franges. Les piliers qui soutiennent ces tentes sont peints & dorés. On n'y marche que sur de riches tapis, qui ont par-dessous des matelas de coton épais de trois ou quatre doigts, autour desquels on trouve de grands carreaux de brocards d'or pour s'appuyer. Dans chacune des deux grandes tentes où se tient l'assemblée, on élève un théâtre fort riche, où l'empereur donne audience sous un grand dais de velours ou de brocard. On y voit aussi des karguais dressés, c'est-à-dire des cabinets, dont les petites portes se ferment avec des cadenas d'argent. Pour s'en former une idée, Bernier veut qu'on se représente deux petits quarrés de nos paravens,

Bernier.

qu'on aurait posés l'un sur l'autre, & qui seraient proprement attachés avec un lacet de soie qui régnerait à l'entour ; de sorte néanmoins que les extrémités des côtés de celui d'en haut s'inclinassent les unes sur les autres, pour former une espèce de petit dôme ou de tabernacle. La seule différence est que tous les côtés des karguais sont d'ais de sapin fort minces & fort légers, peints & dorés par le dehors, enrichis à l'entour de franges d'or & de soie, & doublés d'écarlate, ou de satin à fleurs, ou de brocard.

Hors du grand quarré s'offrent premièrement, des deux côtés de la grande entrée ou de la porte royale, deux jolies tentes où l'on voit constamment quelques chevaux d'élite, sellés, richement harnachés & prêts à marcher au premier ordre. Des deux côtés de la même porte, sont rangées les cinquante ou soixante petites pièces de campagne qui composent l'artillerie de l'étrier, & qui tirent toutes pour saluer l'empereur lorsqu'il entre dans sa tente. Au devant de la porte même, on laisse toujours un espace vuide, au fond duquel les timbales & les trompettes sont rassemblées dans une grande tente. A peu de distance on en voit un autre, qui se nomme *tchanki-kané*, où les omrhas font la garde à leur tour, une fois chaque semaine, pendant

pendant vingt-quatre heures. Cependant la plupart font dresser dans le même lieu quelqu'une de leurs propres tentes, pour se donner un logement plus commode. Bernier.

Autour des trois autres côtés du grand quarré, on voit toutes les tentes des officiers, dans un ordre qui est toujours le même, autant que la disposition du lieu le permet. Elles ont leurs noms particuliers, qu'elles tirent de leur différens usages. L'une est pour les armes de l'empereur, une autre pour les plus riches harnois des chevaux; une autre pour les vestes de brocard dont l'empereur fait ses présens, &c. On en distingue quatre proches l'une de l'autre, dont la première est pour les fruits, la seconde pour les confitures, la troisième pour l'eau du Gange & pour le salpêtre qui sert à la rafraîchir, & la quatrième pour le bétel. Ces quatre tentes sont suivies de quinze ou seize autres, qui composent les cuisines & leurs dépendances. D'un autre côté sont celles des eunuques & d'un grand nombre d'officiers; après lesquelles on en trouve quatre ou cinq longues, qui sont pour les chevaux de main, & quantité d'autres pour les éléphans, avec toutes celles qui sont comprises sous le nom de la vénerie. Car on porte toujours pour la chasse une quantité d'oiseaux de proie, de chiens, de léopards pour prendre

Bernier.

des gazelles, des nilgaus, espèce de bœufs gris, que Bernier regarde comme une sorte d'élans. On mène par ostentation des lions, des rhinocéros, de grands buffles de Bengale qui combattent le lion, & des gazelles apprivoisées qu'on fait battre devant l'empereur. Tous ces animaux ont leurs gouverneurs & leurs retraites. On conçoit aisément que ce grand quartier, qui se trouve toujours au centre de l'armée, doit former un des plus beaux spectacles du monde.

Aussi-tôt que le grand maréchal des logis a choisi le quartier de l'empereur, & qu'il a fait dresser l'amkas, c'est-à-dire la plus haute de toutes les tentes, sur laquelle il se règle pour le reste de la disposition de l'armée, il marque les bazards, dont le premier & le principal doit former une grande rue droite & un grand chemin libre, qui traverse toute l'armée, & toujours aussi droit qu'il est possible vers le camp du lendemain. Tous les autres bazards qui ne sont ni si longs ni si larges, traversent ordinairement le premier, les uns en deçà, les autres en delà du quartier de l'empereur; & tous ces bazards sont marqués par de très-hautes cannes, qui se plantent en terre de trois en trois cent pas, avec des étendards rouges & des queues de vaches du grand Tibet, qu'on prendrait au sommet de ces cannes, pour autant de vieilles perru-

Bernier.

ques. Le grand maréchal règle ensuite la place des omrahs, qui gardent toujours le même ordre, à peu de distance, autour du quartier impérial. Leurs quartiers, du moins ceux des principaux, ont beaucoup de ressemblance avec celui de l'empereur; c'est-à-dire qu'ils ont ordinairement deux peiches-kanés, avec un quarré de kanates, qui renferme leur principale tente & celle de leurs femmes. Cet espace est environné des tentes de leurs officiers & de leur cavalerie; avec un bazar particulier qui compose une rue de petites tentes pour le peuple qui suit l'armée & qui entretient leur camp de fourrage, de grains, de riz, de beurre & d'autres nécessités. Ces petits bazars épargnent aux officiers l'embarras de recourir continuellemnt aux bazards impériaux, où tout se trouve avec la même abondance que dans la ville capitale. Chaque petit bazard est marqué comme les grands par deux hautes cornes plantées aux deux bouts, dont les étendards servent à la distinction des quartiers. Les grands omrahs se font un honneur d'avoir des tentes fort élevées. Cependant elles ne doivent pas l'être trop, s'ils ne veulent s'exposer à l'humiliation de les voir renverser par les ordres de l'empereur. Il faut par la même raison que les dehors n'en soient pas entièrement rouges, & qu'elles soient

Bernier.

tournées vers l'amkas ou le quartier impérial. Le reste de l'espace qui se trouve entre le quartier de l'empereur, ceux des omrahs & les bazars, est occupé par les mansebdars, ou les petits omrahs; par une multitude de marchands qui suivent l'armée; par les gens d'affaires & de justice; enfin par tous les officiers supérieurs ou subalternes qui appartiennent à l'artillerie. Quoique cette description donne l'idée d'un prodigieux nombre de tentes, qui demandent par conséquent une vaste étendue de pays, Bernier se figure qu'un pareil camp formé, dans quelque belle campagne, où suivant le plan ordinaire, sa forme serait à peu près ronde, comme il le vit plusieurs fois dans cette route, n'aurait pas plus de deux lieues ou deux lieues & demie de circuit; encore s'y trouverait-il divers endroits vuides. Mais il faut observer que la grosse artillerie, qui occupe un grand espace, précède souvent d'un jour ou deux.

Quoique les étendards de chaque quartier, qui se voient de fort loin, & qu'on distingue facilement, servent de guides à ceux pour qui cet ordre est familier; Bernier fait une peinture singulière de la confusion qui règne dans le camp. « Toutes ces marques, dit-il, n'empêchent pas » qu'on ne se trouve quelquefois fort embar» rassé, même en plein jour, mais sur-tout le

» matin, lorſque tout le monde arrive & que » chacun cherche à ſe placer. Il s'élève ſouvent » une ſi grande pouſſière qu'on ne peut découvrir le quartier de l'empereur, les étendards » des bazars, & les tentes des omrahs, ſur » leſquelles on eſt accoutumé à ſe régler. On ſe » trouve pris entre les tentes qu'on dreſſe, ou » entre les cordes que les moindres omrahs qui » n'ont pas de peiche-kané, & les manſebdars » tendent pour marquer leurs logemens, & » pour empêcher qu'il ne ſe faſſe un chemin » près d'eux, ou que des inconnus ne viennent » ſe placer proche de leurs tentes, dans leſquelles ils ont quelquefois leurs femmes. Si » l'on cherche un paſſage, on le trouve fermé de » ces cordes tendues, qu'un tas de valets armés de gros bâtons refuſent d'abaiſſer. Si » l'on veut retourner ſur ſes pas, le chemin par » lequel on eſt venu eſt déjà bouché. C'eſt-là » qu'il faut crier, faire entendre ſes prières ou » ſes injures, feindre de vouloir donner des » coups & s'en bien garder, laiſſer aux valets » le ſoin de quereller enſemble & prendre celui » de les accorder; enfin, ſe donner toutes les » peines imaginables pour ſe tirer d'embarras, » & pour faire paſſer ſes chameaux. Mais la » plus inſurmontable de toutes les difficultés, » eſt pour aller le ſoir dans quelqu'endroit un

Bernier.

» peu éloigné, parce que les puantes fumées du
» bois verd & de la fiente des animaux, dont
» le peuple se sert pour la cuisine, forment un
» brouillard si épais, qu'on ne distingue rien.
» Je m'y suis trouvé pris trois ou quatre fois,
» jusqu'à ne savoir que devenir. En vain de-
» mandais-je le chemin. Je ne pouvais le con-
» tinuer dix pas de suite, & je ne faisais que
» tourner. Une fois particulièrement, je me vis
» contraint d'attendre que la lune fût levée pour
» m'éclairer. Une autre fois je fus obligé de
» gagner l'*agacy-dié*, de me coucher au pied
» & d'y passer la nuit, mon cheval & mon
» valet près de moi. L'agacy-dié est un grand
» mât fort menu qu'on plante vers le quartier
» de l'empereur, proche d'une tente qui s'ap-
» pelle *nagor-kané*, & sur lequel on élève
» le soir une lanterne, qui demeure allumée
» toute la nuit : invention fort commode,
» parce qu'on la voit de loin, & que se rendant
» au pied du mât lorsqu'on est égaré, on peut
» reprendre de-là les bazars, & demander le
» chemin. On est libre aussi d'y passer la nuit,
» sans y appréhender les voleurs ».

Pour arrêter les vols, chaque omrah doit faire garder son camp pendant toute la nuit par des gens armés qui en font continuellement le tour, en criant *caberdar*, c'est-à-dire

qu'on prenne garde à ſoi. D'ailleurs on poſe autour de l'armée, de diſtance en diſtance, des gardes régulières qui entretiennent du feu, & qui font entendre le même cri. Le katual, dont l'office eſt celui de nos grands prévôts, envoie pendant toute la nuit dans l'intérieur du camp, des troupes dont il eſt le chef, qui parcourent les bazars en criant & ſonnant de la trompette ; ce qui n'empêche pas qu'il n'arrive toujours quelque déſordre.

L'empereur Aureng-Zeb ſe faiſait porter pendant ſa marche ſur les épaules de huit hommes, dans un *tactravan*, qui eſt une eſpèce de trône où il était aſſis. Cette voiture, que Bernier appelle un trône de campagne, eſt un magnifique tabernacle peint & doré, qui ſe ferme avec des vitres. Les quatre branches du brancard étaient couvertes d'écarlate, avec de grandes franges d'or & de ſoie ; & chaque branche était ſoutenue par deux porteurs richement vêtus, que d'autres ſuivaient pour les relayer. Aureng-Zeb montait quelquefois à cheval, ſurtout lorſque le jour était favorable pour la chaſſe. Il montait auſſi quelquefois ſur un éléphant, en *mickdember*, ou en *hauze*. C'eſt la monture la plus ſuperbe & la plus éclatante ; car l'éléphant impérial eſt toujours couvert d'un magnifique harnois. Le mickdember eſt une

Bernier.

petite tour quarrée, dont la peinture & la dorure font tout l'ornement. Le hauze est un siége ovale, avec un dais à piliers. Dans ces diverses marches, l'empereur était toujours accompagné d'un grand nombre de rajas & d'omrahs, qui le suivaient immédiatement à cheval, mais en gros & sans beaucoup d'ordre. Cette manière de faire leur cour parut fort gênante à Bernier, particulièrement les jours de chasse, où ils étaient exposés comme de simples soldats, aux incommodités du soleil & de la poussière. Ceux qui pouvaient se dispenser de suivre l'empereur, étaient fort à leur aise dans des palekis bien fermés, où ils pouvaient dormir comme dans un lit. Ils arrivaient de bonne heure à leurs tentes, qui les attendaient avec toutes sortes de commodités.

Autour des omrahs du cortège, & même entr'eux, on en voyait toujours quantité de cavaliers bien montés, qui portaient une espèce de massue ou de masse d'armes d'argent. On en voyait aussi sur les aîles, qui précédaient la personne de l'empereur avec plusieurs valets de pied. Ces cavaliers, qui se nomment *gourzeberdars*, sont des gens choisis pour la taille & la bonne mine, dont l'office est de porter les ordres, & de faire écarter le peuple. Après les rajas, on voyait marcher avec

un mêlange de timbales & de trompettes, ce qu'on nomme le *Courſi*. C'eſt un grand nombre de figures d'argent qui repréſentent des animaux étranges, des mains, des balances, des poiſſons, & d'autres objets myſtérieux qu'on porte ſur le bout de certains grands bâtons d'argent. Le courſi était ſuivi d'un gros de manſepdars, ou de petits omrahs, beaucoup plus nombreux que celui des omrahs.

Les princeſſes & les principales dames du ſerrail ſe faiſaient porter auſſi dans différentes ſortes de voitures; les unes comme l'empereur, ſur les épaules de pluſieurs hommes, dans un tchaudoul, qui eſt une eſpèce de tactravan peint & doré, couvert d'un magnifique rets de ſoie de diverſes couleurs, enrichi de broderie, de franges & de groſſes houpes pendantes; les autres dans des palekis de la même richeſſe; quelques-unes dans de grandes & larges litières, portées par deux puiſſans chameaux, ou par deux petits éléphans au lieu de mules. Bernier vit marcher ainſi Rauchenara-Begum. Il remarqua un jour ſur le devant de ſa litière qui était ouvert, une petite eſclave bien vêtue, qui éloignait d'elle les mouches & la pouſſière, avec une queue de paon qu'elle tenait à la main. D'autres ſe font porter ſur le dos des éléphans richement équipés, avec des couvertures en broderie, & de groſſes ſonnettes d'argent. Elles y

Bernier.

ſont comme élevées en l'air, aſſiſes quatre à quatre dans des mickdembers à treillis qui ſont toujours couverts d'un rets de ſoie, & qui n'ont pas moins d'éclat que les tchaudouls & les tactravans.

Bernier parle avec admiration de cette pompeuſe marche du ſerrail. Dans ce voyage il prit quelquefois plaiſir à voir Rauchenara-Begum marcher la première, montée ſur un grand éléphant du Pégu, dans un mickdember éclatant d'or & d'azur, ſuivie de cinq ou ſix autres éléphans, avec des mickdembers preſqu'auſſi riches que le ſien, pleins des principales femmes de ſa maiſon; quelques eunuques, ſuperbement vêtus & montés ſur des chevaux de grand prix, marchant à ſes côtés la canne à la main; une troupe de ſervantes Tartares & Cachemiriennes autour d'elle, parées bizarrement & montées ſur de belles haquenées; enfin pluſieurs autres eunuques à cheval, accompagnés d'un grand nombre de valets de pied, qui portaient de grands bâtons pour écarter les curieux. Après la princeſſe Rauchenara, on voyait paraître une des principales dames de la cour, dans un équipage proportionné à ſon rang. Celle-ci était ſuivie de pluſieurs autres, juſqu'à quinze ou ſeize, toutes montées avec plus ou moins de magnificence, ſuivant leur office & leurs appointemens. Cette longue file d'éléphans,

Bernier.

dont le nombre était quelquefois de soixante, qui marchaient à pas comptés, avec tout ce cortège & ces pompeux ornemens, avait quelque chose de si noble & de si relevé, que si Bernier n'eût appellé sa philosophie au secours, il serait tombé, dit-il, « dans l'extravagante » opinion de la plupart des poëtes Indiens, qui » veulent que tous ces éléphans portent autant » de déesses cachées. Il ajoute qu'effectivement » elles sont presqu'inaccessibles aux yeux des » hommes, & que le plus grand malheur d'un » cavalier, quel qu'il puisse être, serait de se » trouver trop près d'elles ». Cette insolente canaille d'eunuques & de valets, ne cherche que l'occasion & quelque prétexte pour exercer leurs cannes. « Je me souviens, ajoute Bernier, » d'y avoir été malheureusement surpris; & je » n'aurais pas évité les plus mauvais traitemens, » si je ne m'étais déterminé à m'ouvrir un » passage, l'épée à la main, plutôt que de me » laisser estropier par ces misérables, comme » ils commençaient à s'y disposer. Mon cheval » qui était excellent, me tira de la presse, & je » le poussai ensuite au travers d'un torrent que » je passai avec le même bonheur. Aussi les » Mogols disent-ils, comme en proverbe, qu'il » faut se garder sur-tout de trois choses; la pre- » mière de s'engager entre les troupes des che- » vaux d'élite qu'on mène en main, parce que

Bernier.

» les coups de pied n'y manquent pas ; la se-
» conde de se trouver dans les lieux où l'empe-
» reur s'exerce à la chasse ; & la troisième d'ap-
» procher trop des femmes du serrail ».

A l'égard des chasses du grand Magol, Bernier avait eu peine à s'imaginer, comme il l'avait souvent entendu, que ce monarque prît cet amusement à la tête de cent mille hommes. Mais il comprit dans sa route qu'il en aurait pu mener deux cent mille. Aux environs d'Agra & de Delhi, le long du fleuve de Gemené, jusqu'aux montagnes, & des deux côtés du chemin qui conduit à Lahor, on rencontre quantité de terres incultes, les unes en bois taillis, les autres remplies de grandes herbes de la hauteur d'un homme. Tous ces lieux ont des gardes qui ne permettent la chasse à personne, excepté celle des lièvres & des cailles, que les Indiens savent prendre aux filets. Il s'y trouve par conséquent une très-grande abondance de toutes sortes de gibier. Le grand maître des chasses, qui suit toujours l'empereur, est averti des endroits qui en contiennent le plus. On les borde de gardes dans une étendue de quatre ou cinq lieues de pays, & l'empereur entre dans ces enceintes avec le nombre de chasseurs qu'il veut avoir à sa suite, tandis que l'armée passe tranquillement sans prendre aucune part à ses plaisirs.

Bernier fut témoin d'une chasse curieuse qui

Bernier.

eſt celle des gazelles, avec des léopards apprivoiſés. Il ſe trouve dans les Indes quantité de ces animaux qui reſſemblent beaucoup à nos fans. Ils vont ordinairement par troupes ſéparées les unes des autres; & chaque troupe, qui n'eſt jamais que de cinq ou ſix, eſt ſuivie d'un mâle ſeul, qu'on diſtingue à ſa couleur. Lorſqu'on a découvert une troupe de gazelles, on tâche de les faire appercevoir au léopard qu'on tient enchaîné ſur une petite charrette. On le délie, & cet animal ruſé ne ſe livre pas d'abord à l'ardeur de les pourſuivre. Il tourne, il ſe cache, il ſe courbe pour en approcher & pour les ſurprendre. Comme ſa légèreté eſt incroyable, il s'élance deſſus lorſqu'il eſt à portée, il les étrangle & ſe raſſaſie de leur ſang. S'il manque ſon coup, ce qui arrive aſſez ſouvent, il ne fait plus aucun mouvement pour recommencer la chaſſe; & Bernier croit qu'il prendrait une peine inutile, parce que les gazelles courent plus vîte & plus long-tems que lui. Le maître ou le gouverneur s'approche doucement de lui, le flatte, lui jète des morceaux de chair; & ſaiſiſſant un moment pour lui jeter ce que Bernier nomme des lunettes qui lui couvrent les yeux, il l'enchaîne & le remet ſur ſa charrette.

La chaſſe des nilgaus parut moins curieuſe à

Bernier.

Bernier. On enferme ces animaux dans de grands filets qu'on resserre peu-à-peu, & lorsqu'ils sont réduits dans une petite enceinte, l'empereur & les omrahs entrent avec les chasseurs & les tuent sans peine & sans danger, à coups de flèches, de demi-piques, de sabres & de mousquetons; & quelquefois en si grand nombre, que l'empereur en distribue des quartiers à tous les omrahs. La chasse des grues a quelque chose de plus amusant. Il y a du plaisir à leur voir employer toutes leurs forces, pour se défendre en l'air contre les oiseaux de proie. Elles en tuent quelquefois: mais comme elles manquent d'adresse pour se tourner, ces oiseaux chasseurs en triomphent à la fin.

De toutes ces chasses, Bernier trouva celle du lion la plus curieuse & la plus noble. Elle est réservée à l'empereur & aux princes de son sang. Lorsque ce monarque est en campagne, si les gardes des chasses découvrent la retraite d'un lion, ils attachent dans le lieu voisin un âne, que le lion ne manque pas de venir dévorer; après quoi, sans chercher d'autre proie, il va boire, & revient dormir dans son gîte ordinaire, jusqu'au lendemain, qu'on lui fait trouver un autre âne attaché comme le jour précédent. On l'apâte ainsi pendant plusieurs jours. Enfin lorsque sa majesté s'approche, on attache

un âne au même endroit, & là, on lui fait avaler quantité d'opium, afin que sa chair puisse assoupir le lion. Les gardes avec tous les paysans des villages voisins, tendent de vastes filets qu'ils resserrent par degrés. L'empereur, monté sur un éléphant bardé de fer, accompagné du grand maître, de quelques omrahs montés aussi sur des éléphans, d'un grand nombre de gourzeberdars à cheval, & de plusieurs gardes des chasses armés de demi-piques, s'approche du dehors des filets & tire le lion. Ce fier animal qui se sent blessé ne manque pas d'aller droit à l'éléphant; mais il rencontre les filets qui l'arrêtent; & l'empereur le tire tant de fois, qu'à la fin il le tue. Cependant Bernier en vit un dans la dernière chasse; qui sauta par-dessus les filets, & qui se jetta vers un cavalier, dont il tua le cheval. Les chasseurs n'eurent pas peu de peine à le faire rentrer dans les filets.

Bernier.

Cette chasse jeta toute l'armée dans un terrible embarras. Bernier raconte qu'on fut trois ou quatre jours à se dégager des torrens qui descendent des montagnes, entre des bois & de grandes herbes, où les chameaux ne paraissaient presque point. « Heureux, dit-il, ceux qui » avaient fait quelques provisions, car tout était » en désordre. Les bazars n'avaient pu s'établir. » Les villages étaient éloignés. Une raison sin-

Bernier.

» gulière arrêtait l'armée : c'était la crainte que » le lion ne fût échappé aux armes de l'empe- » reur. Comme c'est un heureux augure qu'il tue » un lion, c'en est un très-mauvais qu'il le » manque. On croirait l'état en danger. Aussi » le succès de cette chasse est-il accompagné de » plusieurs grandes cérémonies. On apporte le » lion mort devant l'empereur, dans l'assem- » blée générale des omrahs. On l'examine. On » le mesure. On écrit dans les archives de » l'empire, que tel jour, tel empereur tua un » lion de telle grandeur & de tel poil. On n'ou- » blie pas la mesure de ses dents & de ses griffes, » ni les moindres circonstances d'un si grand » événement. » A l'égard de l'opium qu'on fait manger à l'âne, Bernier ajoute qu'ayant consulté là-dessus un des premiers chasseurs, il apprit de lui que c'était une fable populaire, & qu'un lion bien rassasié n'a pas besoin de secours pour s'endormir.

Outre l'embarras des chasses, la marche était quelquefois retardée par le passage des grandes rivières, qui sont ordinairement sans ponts. On était obligé de faire plusieurs ponts de bateaux, éloignés de deux ou trois cent pas l'un de l'autre. Les Mogols ont l'art de les lier & de les affermir. Ils les couvrent d'un mêlange de terre & de paille, qui empêche les animaux de

de glisser. Le péril n'est qu'à l'entrée & à la sortie, parce qu'outre la presse & la confusion, il s'y fait souvent des fosses où les chevaux & les bœufs tombent les uns sur les autres avec un désordre incroyable. L'empereur ne campa alors qu'à une demi-lieue du pont, & s'arrêta un jour ou deux pour laisser à l'armée le tems de passer plus à l'aise. Il n'était pas aisé de juger de combien d'hommes elle était composée. Bernier croit en général que soit gens de guerre ou de suite, il n'y avait pas moins de cent mille cavaliers; qu'il y avait plus de cent cinquante mille chevaux, mules ou éléphans, près de cinquante mille chameaux, & presqu'autant de bœufs & de bidets qui servent à porter les provisions des bazars, avec les femmes & les enfans; car les Mogols ont conservé l'usage tartare de traîner tout avec eux. Si l'on y joint le compte des gens de service, dans un pays où rien ne se fait qu'à force de valets, & où Bernier même, qui ne tenait rang que de cavalier à deux chevaux, avait trois domestiques à ses gages, on sera porté à croire que l'armée ne contenait pas moins de trois à quatre cent mille personnes. Il faudrait les avoir comptés, dit Bernier; mais après avoir assuré que le nombre était prodigieux & presque incroyable, il ajoute, pour diminuer l'étonnement, que c'é-

Bernier.

Bernier.

tait la ville de Delhi entière, parce que tous les habitans de cette capitale ne vivant que de la cour & de l'armée, seraient exposés à mourir de faim, s'ils ne suivaient pas l'empereur, surtout dans ses longs voyages.

Si l'on demande comment une armée si nombreuse peut subsister, Bernier répond que les Indiens sont fort sobres, & que de cette multitude de cavaliers, il ne faut pas compter plus de la vingtième partie qui mange de la viande pendant la marche. Le kicheri, qui est un mêlange de riz & de légumes, sur lesquelles on verse du beurre roux après les avoir fait cuire, est la nourriture ordinaire des Mogols. A l'égard des animaux, on sait que les chameaux résistent au travail, à la faim, à la soif; qu'ils vivent de peu, & qu'ils mangent de tout. Aussi-tôt qu'une armée arrive, on les mène brouter dans les champs, où ils se nourrissent de tout ce qu'ils peuvent trouver. D'ailleurs les mêmes marchands qui entretiennent les bazars à Delhi, sont obligés de les entretenir en campagne. Enfin la plus basse partie du peuple rode sans cesse dans les villages voisins du camp, pour acheter du fourage, sur lequel il trouve quelque chose à gagner. Les plus pauvres rapent avec une espèce de truelle les campagnes entières, pour enlever les petites herbes, qu'ils lavent soigneu-

sement, & qu'ils vendent quelquefois assez cher.

Bernier s'excuse de n'avoir pas marqué les villes & les bourgades qui sont entre Delhi & Lahor. Il n'en vit presque point. Il marchait presque toujours au travers des champs & pendant la nuit. Comme son logement n'était pas au milieu de l'armée, où le grand chemin passe souvent, mais fort avant dans l'aîle droite, il suivait la vue des étoiles pour s'y rendre, au hasard de se trouver quelquefois fort embarrassé, & de faire cinq ou six lieues; quoique la distance d'un camp à l'autre ne soit ordinairement que de trois ou quatre. Mais l'arrivée du jour finissait son embarras.

Bernier.

En arrivant à Lahor, il apprit que le pays, dont cette ville est la capitale, se nomme *Penjeab*, c'est-à-dire pays des cinq eaux, parce qu'effectivement il est arrosé par cinq rivières considérables, qui descendant des grandes montagnes dont le pays de Cachemire est environné, vont se joindre à l'Indus, & se jeter avec lui dans l'Océan vers l'entrée du golfe persique. Quelques-uns prétendent que Lahor est l'ancienne Bucephalie, bâtie par Alexandre-le-Grand, à l'honneur d'un cheval qu'il aimait. Les Mogols connaissent ce conquérant sous le nom de *Skander-Filifous*, qui signifie Alexandre, fils de Philippe; mais ils ignorent le nom de son

Bernier.

cheval. La ville eſt bâtie ſur une des cinq rivières, qui n'eſt pas moins grande que la Loire, & pour laquelle on aurait beſoin d'une levée, parce que dans ſes débordemens elle change ſouvent de lit. Depuis quelques années, elle s'était retirée d'un grand quart de lieue. Les maiſons de Lahor ſont beaucoup plus grandes que celles de Delhi & d'Agra; mais dans l'abſence de la cour, qui n'avait pas fait ce voyage depuis plus de vingt ans, la plupart étaient tombées en ruine. Il ne reſtait que cinq ou ſix rues conſidérables, dont deux ou trois avaient plus d'une grande lieue de longueur, & dans leſquelles on voyait auſſi quantité d'édifices renverſés. Le palais impérial n'était plus ſur le bord de la rivière, parce qu'elle s'était retirée; mais Bernier le trouva magnifique, quoique fort inférieur à ceux d'Agra & de Delhi.

L'empereur s'y arrêta plus de deux mois pour attendre la fonte des neiges, qui bouchaient le paſſage des montagnes. On exhorta Bernier à ſe fournir d'une petite tente cachemirienne. La ſienne était grande & peſante, & ſes chameaux ne pouvant paſſer les montagnes, il aurait été obligé de la faire porter par des crocheteurs, avec beaucoup d'embarras & de dépenſe. Il ſe flattait qu'après avoir ſurmonté les chaleurs de Mocka & de Bab-el-Mandel, il ſerait capable

Bernier.

de braver celles du reste de la terre. Mais ce n'est pas sans raison, comme il l'apprit bientôt par expérience, que les Indiens mêmes appréhendent onze ou douze jours de marche que l'on compte de Lahor à Bember, c'est-à-dire jusqu'à l'entrée des montagnes de Cachemire. Cet excès de chaleur vient, dit-il, de la situation de ces hautes montagnes, qui, se trouvant au nord de la route, arrêtent les vents frais, réfléchissent les rayons du soleil sur les voyageurs, & laissent dans la campagne une ardeur brûlante. En raisonnant sur la cause du mal, il s'écriait, dès le quatrième jour : « que me sert de philosopher & de chercher des raisons de ce qui » me tuera peut-être demain? »

Le cinquième jour, il passa un des grands fleuves de l'Inde, qui se nomme le *Tchenau*. L'eau en est si bonne, que les omrahs en font charger leurs chameaux, au lieu de celle du Gange dont ils boivent jusqu'à ce lieu. Mais elle n'eut pas le pouvoir de garantir Bernier des incommodités de la route. Il en fait une peinture effrayante. Le soleil était insupportable dès le premier moment de son lever. On n'appercevait pas un nuage; on ne sentait pas un souffle de vent. Les chameaux, qui n'avaient pas vu d'herbe verte depuis Lahor, pouvaient à peine se traîner. Les Indiens, avec

Bernier.

leur peau noire, sèche & dure, manquaient de force & d'haleine. On en trouvait de morts en chemin. Le visage de Bernier, ses mains & ses pieds étaient pelés. Tout son corps étant couvert de petites pustules rouges qui le piquaient comme des aiguilles; il doutait le dixième jour de la marche, s'il serait vivant le soir. Toute son espérance était dans un peu de lait caillé sec, qu'il délayait dans l'eau avec un peu de sucre, & quatre ou cinq limons qui lui restaient pour faire de la limonade.

Il arriva néanmoins, la nuit du douzième jour, au pied d'une montagne escarpée, noire & brûlante, où Bember est situé. Le camp fut assis dans un large espace de cailloux & de sable. C'était une vraie fournaise. Mais une pluie d'orage qui tomba le matin, eut la force de rafraîchir l'air. L'empereur n'ayant pu prévoir ce soulagement, était parti pendant la nuit avec une partie des dames & de ses principaux officiers. Dans la crainte d'affamer le petit royaume de Cachemire, il n'avait voulu mener avec lui que ses principales femmes & les meilleures amies de Rauchenara-Begum, avec aussi peu d'omrahs & de milice qu'il était possible. Les omrahs qui eurent la permission de le suivre, ne prirent que le quart de leurs cavaliers. Le nombre des éléphans fut borné. Ces animaux,

Bernier.

quoique extrêmement lourds, ont le pied ferme. Ils marchent comme à tâtons dans les passages dangereux, & s'assurent toujours d'un pied avant que de remuer l'autre. On mena aussi quelques mules; mais on fut obligé de supprimer tous les chameaux, dont le secours aurait été le plus nécessaire. Leurs jambes longues & roides ne peuvent se soutenir dans l'embarras des montagnes. On fut obligé d'y suppléer par un grand nombre de porte-faix, que les gouverneurs & les rajas d'alentour avaient pris soin de rassembler; & l'ordonnance impériale leur assignait à chacun dix écus, pour cent livres pesant. On en comptait plus de trente mille, quoiqu'il y eut déja plus d'un mois que l'empereur & les omrahs s'étaient fait précéder par une partie du bagage & des marchands. Les seigneurs nommés pour le voyage avaient ordre de partir chacun à leur tour, comme le seul moyen d'éviter la confusion, pendant cinq jours de cette dangereuse marche; & tout le reste de la cour, avec l'artillerie & la plus grande partie des troupes devaient passer trois ou quatre mois comme en garnison dans le camp de Bember, jusqu'au retour du monarque, qui se proposait d'attendre la fin des chaleurs.

Le rang de Danish-Mend-Kam étant marqué pour la nuit suivante, Bernier partit à sa

Bernier.

ſuite. Il n'eut pas plutôt monté ce qu'il appelle l'affreuſe muraille du monde, c'eſt-à-dire une haute montagne noire & pelée, qu'en deſcendant ſur l'autre face, il ſentit un air plus frais & plus tempéré. Mais rien ne le ſurprit tant dans ces montagnes, que de ſe trouver tout d'un coup comme tranſporté des Indes en Europe. En voyant la terre couverte de toutes nos plantes & de tous nos arbriſſeaux, à l'exception néanmoins de l'hiſope, du thym, de la marjolaine & du romarin, il ſe crut dans certaines montagnes d'Auvergne, au milieu d'une forêt de ſapins, de chênes verts, d'ormeaux, de platanes; & ſon admiration était d'autant plus vive, qu'en ſortant des campagnes brûlantes de l'Indouſtan, il n'avait rien apperçu qui l'eut préparé à cette métamorphoſe.

Il admira particuliérement à une journée & demie de Bember, une montagne qui n'offrait que des plantes ſur ſes deux faces; avec cette différence qu'au midi vers les Indes, c'était un mêlange de plantes indiennes & européennes, au lieu que du côté du nord, il n'en découvrit que d'européennes, comme ſi la première face eut également participé de la température des deux climats, & que celle du nord eut été toute européenne. A l'égard des arbres, il obſerva continuellement une ſuite naturelle de

Bernier.

générations & de corruptions. Dans des précipices où jamais homme n'était descendu, il en voyait de certains qui tombaient ou qui étaient déja tombés les uns sur les autres, morts, à demi-pourris de vieillesse, & d'autres jeunes & frais qui renaissaient de leur pied. Il en voyait même quelques-uns de brûlés, soit qu'ils eussent été frappés de la foudre, ou que dans le cœur de l'été ils se fussent enflammés par leur choc mutuel, dans l'agitation de quelque vent chaud & furieux, ou que, suivant l'opinion des habitans, le feu prenne de lui-même au tronc, lorsqu'à force de vieillesse il devient fort sec. Bernier ne cessait pas d'attacher les yeux sur les cascades naturelles qu'il découvrait entre les rochers. Il en vit une à laquelle, dit-il, il n'y a rien de comparable au monde. On apperçoit de loin, du penchant d'une haute montagne, un torrent d'eau qui descend par un long canal, sombre & couvert d'arbres, & qui se précipite tout d'un coup, avec un bruit épouvantable, au pied d'un rocher droit, escarpé & d'une hauteur prodigieuse. Assez près, sur un autre rocher que l'empereur Jehan-Guir avait fait applanir exprès, on voyait un grand théâtre tout dressé, où la cour pouvait s'arrêter en passant, pour considérer à loisir ce merveilleux ouvrage de la nature.

Bernier.

Ces amusemens furent mêlés d'un accident fort étrange. Le jour que l'empereur monta le *Pire-Penjal*, qui est la plus haute de toutes ces montagnes, & d'où l'on commence à découvrir dans l'éloignement le pays de Cachemire, un des éléphans qui portaient les femmes dans des mickdembers & des *embarys*, fut saisi de peur, & se mit à reculer sur celui qui le suivait. Le second recula sur l'autre; & successivement toute la file qui était de quinze. Comme il leur était impossible de tourner dans un chemin fort roide & fort étroit, ils culbutèrent tous au fond du précipice, qui n'était pas heureusement des plus profonds & des plus escarpés. Il n'y eut que trois ou quatre femmes de tuées; mais tous les éléphans y périrent. Bernier, qui suivait à deux journées de distance, les vit en passant, & crut en remarquer plusieurs qui remuaient encore leur trompe. Ce désastre jeta beaucoup de désordre dans toute l'armée, qui marchait en file sur des côtes, par des sentiers fort dangereux. On fit faire halte le reste du jour & toute la nuit, pour se donner le tems de retirer les femmes & tous les débris de leur chûte. Chacun fut obligé de s'arrêter dans le lieu où il se trouvait, parce qu'il était également impossible d'avancer & de reculer. D'ailleurs personne n'avait près de soi

Bernier.

ses porte-faix, avec sa tente & ses vivres. Bernier ne fut pas le plus malheureux. Il trouva le moyen de grimper hors du chemin, & d'y former un petit espace commode pour y passer la nuit avec son cheval. Un de ses valets, qui eut la fidélité de le suivre, avait un peu de pain qu'ils partagèrent ensemble. En remuant quelques pierres dans ce lieu, ils trouvèrent un gros scorpion noir, qu'un jeune Mogol prit dans sa main, & pressa sans en être piqué. Bernier eut la même hardiesse sur la parole de ce jeune homme, qui était de ses amis & qui se vantait d'avoir charmé le scorpion par un passage de l'alcoran. Il n'est pourtant guères probable que le philosophe Bernier comptât beaucoup sur un passage de l'alcoran.

En traversant la montagne de Pire-Penjal, il eut, dit-il, trois occasions de se rappeller ses idées philosophiques. Premièrement, en moins d'une heure il éprouva l'hiver & l'été. Après avoir sué à grosses gouttes pour monter par des chemins où tout le monde était forcé de marcher à pied & sous un soleil brûlant, il trouva au sommet de la montagne des neiges glacées, au travers desquelles on avait ouvert un chemin. Il tombait un verglas fort épais, & le vent était si froid, que la plupart des Indiens, qui n'avaient jamais vu de glace ni de

Bernier.

neige, couraient en tremblant pour arriver dans un air plus chaud. En second lieu, Bernier rencontra, dans l'espace de moins de deux cent pas, deux vents absolument opposés; l'un du nord, qui lui frappait le visage en montant, sur-tout lorsqu'il arriva proche du sommet; l'autre du midi, qui lui donnait à dos en descendant, comme si des exhalaisons de cette montagne il s'était formé un vent, qui acquérait des qualités différentes en prenant son cours dans les deux vallons opposés.

La troisième rencontre de Bernier fut celle d'un vieil hermite, qui vivait sur le sommet de la montagne depuis le tems de Jehan-Guir. On ignorait sa religion, quoiqu'on lui attribuât des miracles, tels que de faire tourner le vent à son gré & d'exciter de la pluie, de la neige & des orages. Sa figure avait quelque chose de sauvage; se barbe était longue, blanche & mal peignée. Il demanda fiérement l'aumône; mais il laissait prendre de l'eau dans des vases de terre qu'il avait rangés autour de lui. Il faisait signe de la main qu'on passât vîte & sans s'arrêter; il grondait contre ceux qui faisaient du bruit. Bernier, qui eut la curiosité d'entrer dans sa caverne, après lui avoir adouci le visage par un présent, lui demanda ce qui lui causait tant d'aversion pour le bruit. Sa réponse

Bernier.

fut que le bruit excitait de furieuses tempêtes autour de la montagne; qu'Aureng-Zeb avait été fort sage de suivre son conseil; que Scha-Jehan en avait toujours usé de même; & que Jehan-Guir, pour s'être une fois moqué de ses avis, & n'avoir pas craint de faire sonner les trompettes & donner des timbales, avait failli de périr avec son armée.

On lit dans l'histoire des anciens rois de Cachemire, que tout ce pays n'était autrefois qu'un grand lac, & qu'un saint vieillard nommé *Kacheb*, donna une issue miraculeuse aux eaux, en coupant une montagne qui se nomme *Baramoulé*. Bernier n'eut pas de peine à se persuader que cet espace était couvert d'eau, comme on le rapporte de la Thessalie & de quelques autres contrées; mais il ne crut pas aisément que l'ouverture de Baramoulé fut l'ouvrage des hommes, parce que cette montagne est très-haute & très-large. Il se figura plus volontiers que les tremblemens de terre, auxquels ces régions sont assez sujètes, peuvent avoir ouvert quelque abîme, où la montagne s'est enfoncée d'elle-même. C'est ainsi que, suivant l'opinion des Arabes, le détroit de Bab-el-Mandel s'est anciennement ouvert, & qu'on a vu des montagnes & des villes s'abîmer dans de grands bois.

Bernier.

Quelque jugement qu'on en porte, Cachemire ne conserve plus aucune apparence de lac. C'est une très-belle campagne, diversifiée d'un grand nombre de petites collines, & qui n'a pas moins de trente lieues de long sur dix ou douze de largeur. Elle est située à l'extrémité de l'Indoustan, au nord de Lahor, & véritablement enclavée dans le fond des montagnes du Caucase, entre celles du grand & du petit Tibet, & celles du Raja-Gamon. Les premières montagnes qui la bordent, c'est-à-dire celles qui touchent à la plaine, sont de médiocre hauteur, revêtues d'arbres ou de pâturages; remplies de toutes sortes de bestiaux, tels que des vaches, des brebis, des chèvres & des chevaux. Entre plusieurs espèces de gibier, tels que des lièvres, des perdrix, des gazelles & de quelques-uns de ces animaux qui portent le musc, on y voit aussi des abeilles en très-grand nombre. Mais ce qui est très-rare dans les Indes, on n'y trouve presque jamais de serpens, de tigres, d'ours, ni de lions : d'où Bernier conclut qu'on peut les nommer « des montagnes innocentes, & dé- » coulantes de lait & de miel, comme celles » de la terre de promission ».

Au-delà des premières, il s'en élève d'autres beaucoup plus hautes, dont le sommet est toujours couvert de neige, & ne cesse jamais d'être

Bernier.

tranquille & lumineux, au-dessus de la région des nuages & des brouillards. De toutes ces montagnes, il sort de toutes parts une infinité de sources & de ruisseaux, que les habitans ont l'art de distribuer dans leurs champs de riz; & de conduire même par des grandes levées de terre sur leurs petites collines. Ces belles eaux, après avoir formé une multitude d'autres ruisseaux & d'agréables cascades, se rassemblent enfin & composent une rivière de la grandeur de la Seine, qui tourne doucement autour du royaume, traverse la ville capitale, & va trouver sa sortie à Baramoulé, entre deux rochers escarpés, pour s'égarer de-là dans divers précipices, se charger en passant de plusieurs petites rivières qui descendent des montagnes, & se rendre vers Areck dans le fleuve Indus.

Tant de ruisseaux qui sortent des montagnes, répandent dans les champs & sur les collines une fertilité admirable, qui les ferait prendre pour un grand jardin mêlé de bourgs & de villages, dont on découvre un grand nombre entre les arbres, & varié par de petites prairies, par des pièces de riz, de froment, de chanvre, de safran & de diverses sortes de légumes, entre lesquels on voit serpenter des canaux de toutes sortes de formes. Un Européen y reconnaît par-tout les plantes, les fleurs & les arbres de notre

Bernier.

climat, des pommiers, des pruniers, des abricotiers, des noyers & des vignes chargées de leurs fruits. Les jardins particuliers sont remplis de melons, de chervis, de belles raves, de raiforts, de la plupart de nos herbes potagères, & de quelques-unes qui manquent à l'Europe. A la vérité Bernier n'y vit pas tant d'espèces de fruits différentes, & ne les trouva pas même aussi bons que les nôtres; mais loin d'attribuer le défaut à la terre, il regrette pour les habitans qu'ils n'aient pas de meilleurs jardiniers.

La ville capitale porte le nom du royaume; elle est sans murailles, mais elle n'a pas moins de trois quarts de lieue de long & d'une demi-lieue de large. Sa situation est à deux lieues des montagnes, qui forment un demi-cercle autour d'elle, & sur le bord d'un lac d'eau douce, de quatre ou cinq lieues de tour, formé de sources vives & de ruisseaux qui découlent des montagnes. Il se dégorge dans la rivière par un canal navigable. Cette rivière a deux ponts de bois dans la ville, pour la communication des deux parties qu'elle sépare. La plupart des édifices sont de bois, mais bien bâtis, & même à deux ou trois étages. Quoique le pays ne manque point de belles pierres de taille, & qu'il y reste quantité de vieux temples & d'autres bâtimens

Bernier.

bâtimens qui en étaient composés, l'abondance du bois, qui descend facilement des montagnes par les petites rivières qui l'apportent, a fait embrasser la méthode de bâtir de bois plutôt que de pierre. Les maisons qui sont sur la rivière, ont presque toutes un petit jardin; ce qui forme une perspective charmante, surtout dans la belle saison, où l'usage est de se promener sur l'eau. Celles, dont la situation est moins riante, ne laissent pas d'avoir aussi leur jardin, & plusieurs ont un petit canal qui répond au lac, avec un petit bateau pour la promenade.

Un côté de la ville regarde une montagne détachée de toutes les autres, & d'une vue très-agréable, parce qu'elle offre sur sa pente plusieurs belles maisons avec leurs jardins, & qu'on découvre au sommet une mosquée, accompagnée d'un hermitage, & de quantité de beaux arbres verds, qui lui servent comme de couronne. Aussi se nomme-t-elle, dans la langue du pays, *haryperbel*, qui signifie montagne de verdure. A l'opposite on en découvre une autre, sur laquelle on voit aussi une mosquée avec son jardin, & un très-ancien bâtiment, qui doit avoir été un temple d'idoles, quoiqu'il porte le nom de trône de Salomon, parce que les habitans le croient l'ouvrage de ce prince, dans

Bernier.

un voyage qu'ils lui attribuent à Cachemire.

La beauté du lac est augmentée par un grand nombre de petites îles, qui forment autant de jardins toujours verds, parce qu'ils sont remplis d'arbres fruitiers, & bordés de trembles à larges feuilles, dont les plus gros peuvent être embrassés, mais tous d'une hauteur extraordinaire, avec un seul bouquet de branches au sommet, comme le palmier. Au-delà du lac sur le penchant des montagnes, on ne découvre que des maisons de plaisance & des jardins. La nature semble avoir destiné de si beaux lieux à cet usage. Ils sont remplis de sources & de ruisseaux. L'air y est toujours pur, & l'on y a de toutes parts la vue du lac, des îles & de la ville. Le plus délicieux de tous ces jardins est celui qui porte le nom de *chahlimar*, ou jardin du roi. On y entre par un grand canal bordé de gazons, qui s'étend l'espace de cinq cent pas, entre deux belles allées de peupliers. Il conduit au pied d'un grand cabinet qui est au milieu du jardin; & là commence un autre canal beaucoup plus magnifique, qui va jusqu'à l'extrémité de l'enceinte. Ce second canal est pavé de grandes pierres de taille. Ses bords sont en talus, de la même pierre; & dans le milieu, on voit régner, de quinze en quinze pas, une longue file de jets d'eau; sans en compter un grand

Bernier.

nombre d'autres qui s'élèvent d'eſpace en eſpace, de diverſes pièces d'eau rondes, dont il eſt bordé comme d'autant de réſervoirs. Il ſe termine au pied d'un cabinet qui reſſemble beaucoup au premier. Ces cabinets qui ſont à-peu-près en dômes & bâtis dans l'eau même, c'eſt-à-dire entre les deux grandes allées de peupliers ont une galerie qui règne à l'entour, & quatre portes oppoſées l'une à l'autre; deux deſquelles regardent les allées, avec deux ponts pour y paſſer; & les deux autres donnent ſur les canaux oppoſés. Chaque cabinet eſt compoſé d'un grand ſallon, au milieu de quatre chambres qui en font les quatre coins. Tout eſt peint ou doré dans l'intérieur, & parſemé de ſentences en gros caractères perſans. Les quatre portes ſont très-riches. Elles ſont compoſées de grandes pierres, & ſoutenues par des colonnes tirées des anciens temples d'idoles que Scha-Jehan fit ruiner. On ignore également la matière & le prix de ces pierres; mais elles ſont plus belles que le marbre & le porphire.

Bernier décide hardiment qu'il n'y a pas de pays au monde qui renferme autant de beautés que le royaume de Cachemire, dans une ſi petite étendue. « Il mériterait, dit-il, de do-
» miner encore toutes les montagnes qui l'en-
» vironnent juſqu'à la Tartarie, & tout l'In-

Bernier.

» douſtan juſqu'à l'île de Ceylan. Telles étaient » autrefois ſes bornes. Ce n'eſt pas ſans raiſon » que les Mogols lui donnent le nom de para- » dis terreſtre des Indes, & que l'empereur » Eckbar employa tant d'efforts pour l'enlever » à ſes rois naturels. Jehan-Guir, ſon fils & » ſon ſucceſſeur, prit tant de goût pour cette » belle portion de la terre, qu'il ne pouvait en » ſortir, & qu'il déclarait quelquefois que la » perte de ſa couronne le toucherait moins » que celle de Cachemire. Auſſi lorſque nous » y fûmes arrivés, tous les beaux eſprits Mo- » gols s'efforcèrent d'en célébrer les agrémens » par diverſes pièces de poéſie, & les préſen- » taient à l'empereur qui les récompenſait no- » blement ».

Les Cachemiriens paſſent pour les plus ſpirituels & les plus fins de tous les peuples de l'Inde. Avec autant de diſpoſition que les Perſans pour la poéſie & pour toutes les ſciences, ils ſont plus induſtrieux & plus amis du travail. Ils font des palekis, des bois de lit, des cabinets, des écritoires, des caſſettes, des cuillieres, & diverſes ſortes de petits ouvrages que leur beauté fait rechercher de tous les Indiens. Ils y appliquent un vernis qui leur eſt propre. On admire particulièrement leur adreſſe à ſuivre ou contrefaire les veines d'un certain bois qui

Bernier.

les a très-belles, en y appliquant des filets d'or. Mais rien ne leur est si particulier, & ne leur attire tant d'argent par le commerce, qu'une espèce d'étoffes à laquelle ils occupent jusqu'à leurs petits enfans. On les nomme *chales*. Ce sont des pièces d'une aune & demie de long, sur une de large, qui sont brodées au métier par les deux bouts. Les Mogols & la plupart des Indiens de l'un & l'autre sexe, les portent en hiver sur leur tête, repassées comme un manteau par-dessus l'épaule gauche. On en distingue deux sortes: les uns de laine du pays, qui est plus fine que celle d'Espagne; les autres d'une laine, ou plutôt d'un poil qu'on nomme *touz*, & qui se prend sur la poitrine des chèvres sauvages du grand Tibet. Les chales de cette seconde espèce sont beaucoup plus chères que les autres. Il n'y a point de castor qui soit plus délicat. Mais sans un soin continuel de les déplier & de les éventer, les vers s'y mêlent facilement. Les omrahs en font faire exprès, qui coûtent jusqu'à cent cinquante roupies; au lieu que les plus belles de laine du pays ne passent jamais cinquante. Bernier remarquant sur les chales, que les ouvriers de Patra, d'Agra, & de Lahor, ne parviennent point à leur donner la mollesse & la beauté de celles de Cachemire, ajoute que cette différence est attribuée à l'eau

Bernier.

du pays, comme on fait à Masulipatan, ces belles *chites* ou toiles peintes au pinceau, qu'on rend plus belles en les lavant.

On vante aussi les Cachemiriens pour la beauté du sang. Ils sont communément aussi bien faits qu'on l'est en Europe, sans rien tenir du visage des Tartares, ni de ce nez écrasé, & de ces petits yeux de porc, qui sont le partage des habitans de Kachgar & du grand Tibet. Les femmes de Cachemire sont si distinguées par leur beauté, que la plupart des étrangers qui arrivent dans l'Indoustan, cherchent à s'en procurer dans l'espérance d'en avoir des enfans plus blancs que les Indiens, & qui puissent passer pour vrais Mogols.

« Certainement, dit Bernier, si l'on peut » juger de la beauté des femmes cachées & » retirées par celle du menu peuple qu'on » rencontre dans les rues & qu'on voit dans les » boutiques, on doit croire qu'il y en a de » très-belles. A Lahor, où elles sont en renom » d'être de belle taille, menues de corps, & » les plus belles brunes des Indes, comme elles » le sont effectivement, je me suis servi d'un » artifice ordinaire aux Mogols, qui est de sui- » vre quelque éléphant, principalement quel- » qu'un de ceux qui sont richement harnachés ; » car aussi-tôt qu'elles entendent ces deux son-

Bernier.

» nettes d'argent, qui leur pendent des deux
» côtés, elles mettent toutes la tête aux fenê-
» tres. Je me suis servi à Cachemire du même
» artifice, & d'un autre encore qui m'a bien
» mieux réussi. Il était de l'invention d'un vieux
» maître d'école que j'avais pris pour m'aider à
» entendre un poëte Persan. Il me fit acheter
» quantité de confitures ; & comme il était
» connu & qu'il avait l'entrée par tout, il me
» mena dans plus de quinze maisons, disant
» que j'étais son parent, nouveau venu de
» Perse, & que j'étais riche & à marier. Aussi-
» tôt que nous entrions dans une maison, il
» distribuait mes confitures aux enfans ; & in-
» continent tout accourait autour de nous, fem-
» mes & filles, grandes & petites, pour en
» attrapper leur part, ou pour se faire voir.
» Cette folle curiosité ne laissa pas de me coûter
» quelques bonnes roupies : mais aussi je ne
» doutai plus que dans Cachemire, il n'y eût
» d'aussi beaux visages qu'en aucun lieu de
» l'Europe ».

Dans plusieurs occasions que Bernier eut de visiter diverses parties du royaume, il fit quelques observations qu'il joint à son récit. Dannish-Mend-Kam, son nabab, l'envoya un jour avec deux cavaliers pour escorte à trois petites journées de la capitale, & par conséquent

Bernier.

à l'extrêmité du royaume, pour visiter une fontaine à laquelle on attribuait des propriétés merveilleuses. Pendant le mois de mai, qui est le tems où les neiges achèvent de se fondre, elle coule & s'arrête régulièrement trois fois le jour; au lever du soleil, sur le midi, & sur le soir, son flux est ordinairement d'environ trois quarts d'heure. Il est assez abondant pour remplir un réservoir quarré de dix ou douze pieds de largeur, & d'autant de profondeur. Ce phénomène dure l'espace de quinze jours; après lesquels son cours devient moins réglé, moins abondant, & s'arrête tout-à-fait vers la fin du mois, pour ne plus paraître de toute l'année, excepté pendant quelque grande & longue pluie, qu'il recommence sans cesse & sans régle, comme celui des autres fontaines. Bernier vérifia cette merveille par ses yeux. Les Gentils ont sur le bord du réservoir, un petit temple d'idoles, où ils se rendent de toutes parts, pour se baigner dans une eau qu'ils croient capable de les sanctifier. Ils donnent plusieurs explications fabuleuses à son origine. Pendant cinq ou six jours, Bernier s'efforça d'en trouver de plus vraisemblables. Il considéra fort attentivement la situation de la montagne. Il monta jusqu'au sommet avec beaucoup de peine, en prêtant de tous côtés son attention. Il remarqua

Bernier.

qu'elle s'étend en long, du nord au midi; qu'elle est séparée des autres montagnes, qui ne laissent pas d'en être fort proches; qu'elle est en forme de dos d'âne; que son sommet, qui est très-long, n'a guères plus de cent pas dans sa plus grande largeur; qu'un de ses côtés, qui n'est couvert que d'herbes vertes, est exposé au soleil levant, mais que d'autres montagnes opposées n'y laissent tomber ses rayons que vers huit heures du matin; enfin que l'autre côté qui regarde le couchant, est couvert d'arbres & de buissons. Après ces observations, il se mit en état de rendre compte à Dannish-Mend, d'une singularité dont il cessa d'admirer la cause.

« Tout cela considéré, dit-il, je jugeai que » la chaleur du soleil, avec la situation particulière & la disposition intérieure de la montagne, était la cause du miracle; que le soleil » du matin, venant à donner sur le côté qui lui » est opposé, l'échauffe & fait fondre une partie des eaux gelées qui se sont insinuées dans » la terre en hiver, pendant que tout est couvert de neiges; que ces eaux venant à pénétrer & coulant peu-à-peu vers le bas, jusqu'à certaines couches ou tables de roches » vives qui les retiennent & les conduisent vers » la fontaine, produisent le flux du midi; que » le même soleil s'élevant au midi, & quittant

Bernier.

» ce côté qui se réfroidit, pour frapper comme » à plomb le sommet qu'il échauffe, fait en» core fondre des eaux gelées, qui descendent » peu-à-peu comme les autres, mais par d'au» tres circuits jusqu'aux mêmes couches de ro» ches & font le flux du soir; & qu'enfin le so» leil échauffant aussi le côté occidental, pro» duit le même effet, & cause le troisième flux, » c'est-à-dire celui du matin. Il est plus lent que » les deux autres, soit parce que ce côté occi» dental est éloigné de l'oriental, où est la fon» taine, soit parce qu'étant couvert de bois, il » s'échauffe moins vîte, ou peut-être à cause » du froid de la nuit. Toutes les circonstances, » ajoute Bernier, favorisent cette supposition ».

En revenant de cette fontaine, qui se nomme Send-brary, il se détourna un peu du chemin, pour se procurer la vue d'*Achiavel*, maison de plaisance des anciens rois de Cachemire. Sa principal beauté consiste dans une source d'eau vive, qui se disperse par dehors, autour du bâtiment & dans les jardins, par un très-grand nombre de canaux. Elle sort de terre, en jaillissant du fond d'un puits, avec une violence, un bouillonnement & un abondance si extraordinaires, qu'elle mériterait le nom de rivière plus que celui de fontaine. L'eau est d'une beauté singulière, & si froide, qu'à peine y peut-on

Bernier.

tenir la main. Le jardin, qui eſt compoſé de belles allées de toutes ſortes d'arbres fruitiers, offre pour ornement quantité de jets d'eau de diverſes formes, des réſervoirs pleins de poiſſons, & particulièrement une caſcade fort haute qui forme une grande nappe de trente ou quarante pas de longueur, dont l'effet eſt encore plus admirable pendant la nuit, lorſqu'on a mis par-deſſous la nappe une infinité de lampions, qui s'ajuſtant dans les petites niches du mur, font une curieuſe illumination. D'Achiavel Bernier ne craignit pas de ſe détourner encore, pour viſiter un autre jardin royal, dans lequel on lui fit voir avec les mêmes agrémens, un canal rempli de poiſſons qui viennent lorſqu'on les appelle, & dont les plus grands ont au nez des anneaux d'or avec des inſcriptions. On attribue cette ſingularité à la fameuſe Nourmahal, favorite de Jehan-Guir, aïeul d'Aureng-Zeb.

Dannish-Mend, fort ſatisfait du récit de Bernier, lui fit entreprendre un autre voyage, pour aller voir un miracle ſi certain, qu'il ſe promettait de voir Bernier bientôt converti au mahométiſme. « Va-t-en, lui dit-il, à Baramoulay. Tu » trouveras dans ce lieu le tombeau d'un de nos » ſaints, qui fait des miracles continuels pour » la guériſon des malades qui s'y raſſemblent de » toutes parts. Peut-être ne te rendras-tu pas à

Bernier.

» toutes ces opérations miraculeuses, quoique » tu les puisses voir : mais tu ne résisteras pas à » celle qui se renouvelle tous les jours, & qui » se fera devant tes yeux. Tu verras une grosse » pierre ronde que l'homme le plus fort peut » à peine soulever, & que onze dervis néanmoins, après avoir fait leur prière au saint, » enlèvent comme une paille, du seul bout de » leurs onze doigts ». Bernier se mit en chemin avec son escorte ordinaire. Il se rendit à Baramoulay, où le canton lui parut fort agréable. La mosquée est bien bâtie, & les ornemens ne manquent point au tombeau du saint. Quantité de pélerins, dont il était environné, se disaient malades. Mais on voyait près de la mosquée une cuisine, avec de grandes chaudières pleines de chair & de riz, fondées par le zèle des dévots, que Bernier prit pour l'aiman qui attirait les malades, & pour le miracle qui les guérissait. D'un autre côté il découvrit le jardin & les chambres des mollahs, qui vivent dans une heureuse abondance à l'ombre du saint, dont ils vantent le pouvoir & les vertus. Toujours malheureux, dit-il, dans les occasions de cette nature, il ne vit faire aucun miracle pendant le séjour qu'il fit à Baramoulay. Mais onze mollahs formant un cercle bien serré, & vêtus de longues robes, qui ne permettaient pas de voir

Bernier.

comment ils prenaient la pierre, la levèrent en effet, en assurant tous qu'ils ne la tenaient que du bout de l'un de leurs doigts, & qu'elle était aussi légère qu'une plume. Bernier, qui ouvrait les yeux, & qui regardait de fort près, s'appercevait assez qu'ils faisaient beaucoup d'efforts, & croyait remarquer qu'ils joignaient le pouce aux doigts. Cependant il n'osa se dispenser de crier karamet, karamet, c'est-à-dire miracle, miracle, avec les mollahs & tous les assistans. Mais il donna une roupie aux mollahs, en leur demandant la grace d'être un des onze qui leveraient la pierre. Une seconde roupie qu'il leur jeta, jointe à la persuasion qu'il affectait de la vérité du miracle, les disposa quoiqu'avec peine à lui céder une place. Ils s'imaginèrent apparemment que dix d'entr'eux, unis ensemble, suffiraient pour lever le fardeau, quand il y contribuerait peu; & qu'en se rangeant avec adresse, ils pourraient empêcher qu'il ne s'en apperçût. Cependant ils se virent trompés, lorsque la pierre que Bernier ne voulut soutenir que du bout du doigt, pencha visiblemement de son côté. Tout le monde le regardant de fort mauvais œil, il ne laissa pas de crier karamet, & de jeter encore une roupie dans la crainte de se faire lapider. Mais après s'être retiré doucement, il se hâta de monter à cheval & de s'éloigner.

Bernier.

En paſſant, il obſerva cette fameuſe ouverture qui donne paſſage à toutes les eaux du royaume. Enſuite il quitta le chemin pour s'approcher d'un grand lac, dont la vue l'avait frappé de loin, & par lequel paſſe la rivière qui deſcend à Baramoulay. Il eſt rempli de poiſſons, ſur-tout d'anguilles, & couvert de canards, d'oies ſauvages, & de pluſieurs ſortes d'oiſeaux de rivière. Le gouverneur du pays y vient prendre en hiver le divertiſſement de la chaſſe. On voit au milieu de ce grand eſpace d'eau, un hermitage, avec ſon petit jardin, qui paraît flotter ſur l'eau. Un ancien roi de Cachemire fit conſtruire l'un & l'autre ſur de groſſes poutres, qui ſoutiennent depuis long-tems ce double fardeau.

Delà Bernier viſita une fontaine qui ne lui parut pas moins ſingulière. Elle bouillonne doucement; elle monte avec une ſorte d'impétuoſité; elle forme de petites boules remplies d'eau; elle amène à la ſuperficie un ſable très-fin, qui retourne comme il eſt venu, parce qu'un moment après l'eau s'arrête & ceſſe de bouillonner: mais enſuite elle recommence le même mouvement avec des intervalles qui ne ſont pas moins réglés. On prétend que la principale merveille eſt que le moindre bruit qu'on faſſe en parlant, ou en frappant la terre, agite l'eau

Bernier.

& produit le bouillonnement. Cependant Bernier vérifia que le bruit de la voix & le mouvement des pieds n'y changeaient rien, & que dans le plus grand silence, le phénomène se renouvellait avec les mêmes circonstances.

Après avoir admiré cette fontaine, il entra dans les montagnes pour y voir un grand lac, où la glace se conserve en été. Les vents en abattent les monceaux, les dispersent, les rejoignent & les rétablissent, comme dans une petite mer glaciale. Il passa delà dans un lieu qui se nomme *seng-safed*, c'est-à-dire pierre blanche, où l'on voit pendant l'été une abondance naturelle de fleurs, qui forment un charmant parterre. On a remarqué, dans tous les tems, que lorsqu'il s'y rend beaucoup de monde & qu'on y fait assez de bruit pour agiter l'air, il y tombe aussi-tôt une grosse pluie. Bernier assure que Scha-Jehan fut menacé d'y périr à son arrivée; ce qui s'accorde, dit-il, avec le récit de l'hermite de *Pirc-penjal*.

Il pensait à visiter une grote de congellations merveilleuses, qui est à deux journées du même lieu, lorsqu'il reçut avis que Dannish-Mend commençait à s'inquièter de son absence. Il regretta beaucoup de n'avoir pu tirer tous les éclaircissemens qu'il aurait desirés sur les montagnes voisines. Cependant il apprit que les

Bernier.

marchands du pays vont tous les ans, de montagne en montagne, pour amasser ces laines fines qui leur servent à faire des chales: & ceux qu'il consulta l'assurèrent qu'entre les montagnes qui dépendent de Cachemire, on rencontre de fort beaux pays. Ils en vantaient un qui paie son tribut en cuirs & en laines, que le gouverneur envoie lever chaque année, où les femmes sont belles, chastes & laborieuses. On lui parla d'un autre plus éloigné de Cachemire, qui paie aussi son tribut en cuirs & en laines, & qui offre de petites plaines fertiles, & d'agréables vallons de bled, de riz, de pommes, de poires, d'abricots, de melons, & même de raisin, dont les vins sont excellens. Ses habitans ont quelquefois pris droit de leur situation, pour refuser le tribut; mais on a toujours trouvé le moyen de les réduire. Bernier apprit des mêmes marchands, qu'entre des montagnes encore plus éloignées, qui ne dépendent plus du royaume de Cachemire, il se trouve d'autres contrées fort agréables, peuplées d'hommes blancs & bien faits, mais qui ne sortent jamais de leur patrie. Un vieillard, qui avait épousé une fille de l'ancienne maison des rois de Cachemire, lui raconta que dans le tems que Jehan-Guir avait fait rechercher tous les restes de cette malheureuse race, la crainte de tomber entre ses

ses mains, l'avait fait fuir avec trois domestiques, au travers des montagnes, sans connaître son chemin; qu'après avoir erré dans cette solitude, il s'était trouvé dans un fort bon canton, où les habitans ayant appris sa naissance, l'avaient reçu avec beaucoup de civilités, & lui avaient fait des présens; que pour surcroît de caresses, ils lui avaient amené quelques-unes de leurs plus belles filles, dont ils lui avaient offert le choix, parce qu'ils souhaitaient d'avoir de son sang; qu'étant passé dans un autre canton peu éloigné, on ne l'avait pas traité avec moins de considération, mais que les habitans lui avaient amené leurs propres femmes, en lui disant que leurs voisins avaient manqué d'esprit, lorsqu'ils n'avaient pas considéré que son sang ne demeurerait pas dans leur maison, puisque leurs filles emporteraient l'enfant avec elles dans celle de l'homme qu'elles épouseraient.

D'autres informations ne laissèrent aucun doute à Bernier, que le pays de Cachémire ne touchât au petit Tibet. Quelques années auparavant, les divisions de la famille royale du petit Tibet avaient porté un des prétendans à la couronne à demander secrètement le secours du gouverneur de Cachemire, qui par l'ordre de Scha-Jehan, l'avait établi dans cet État, à

[redacted]
Bernier.

condition de payer au Mogol un tribut annuel en cristal, en musc & en laines. Ce petit roi ne put se dispenser de venir rendre son hommage à Aureng-Zeb, pendant que la cour était à Cachemire; & Dannish-Mend, curieux de l'entretenir, lui donna un jour à dîner. Bernier lui entendit raconter que du côté de l'orient, son pays était voisin du grand Tibet; que sa largeur était de trente à quarante lieues; qu'à l'exception d'un peu de cristal, de musc & de laine, il était fort pauvre; qu'il n'avait point de mines d'or, comme on le publiait; mais que dans quelques parties il produisait de fort bons fruits, sur-tout d'excellens melons; que les neiges y rendaient l'hiver fort long & fort rude; enfin que le peuple, autrefois idolâtre, avait embrassé la secte persane du mahométisme. Le roi du petit Tibet avait un si misérable cortège, que Bernier ne l'aurait jamais pris pour un souverain.

Il y avait alors dix-sept ou dix-huit ans que Scha-Jehan avait entrepris d'étendre ses conquêtes dans le grand Tibet, à l'exemple des anciens rois de Cachemire. Après quinze jours d'une marche très-difficile & toujours par des montagnes, son armée s'était saisie d'un château. Il ne lui restait plus qu'à passer cette rivière pour aller droit à la capitale, & tout le royaume était

Bernier.

dans l'épouvante. Mais comme la saison était fort avancée, le général Mogol appréhendant d'être surpris par les neiges, avait pris le parti de revenir sur ses traces, après avoir laissé quelques troupes dans le château, dont il s'était mis en possession. Cette garnison effrayée par l'ennemi, ou pressée par la disette des vivres, avait repris bientôt aussi le chemin de Cachemire; ce qui avait fait perdre au général le dessein de retourner sur ses traces à l'entrée du printems.

Le roi du grand Tibet, apprenant qu'Aureng-Zeb était à Cachemire, se crut menacé d'une nouvelle guerre. Il lui envoya un ambassadeur avec des présens du pays, tels que du cristal, des queues de certaines vaches blanches & fort précieuses, quantité de musc & du jachin, pierre d'un fort grand prix. Le jachin est une pierre verdâtre, dont les veines sont blanches, & qui est si dure qu'on ne la travaille qu'avec la poudre de diamant. On en fait des tasses & d'autres vases, enrichis de filets d'or & de pierreries. Le cortège de l'ambassadeur était composé de quatre cavaliers, & de dix ou douze grands hommes secs & maigres, avec trois ou quatre poils de barbe, comme des Chinois, & de simples bonnets rouges. Le reste de leur habillement était proportionné. Quelques-uns portaient des sabres, mais le reste marchait sans armes à la

Bernier.

suite de leur chef. Ce ministre ayant traité avec Aureng-Zeb, lui promit que son maître ferait bâtir une mosquée dans sa capitale, qu'il lui payerait un tribut annuel, & que désormais il ferait marquer sa monnoie au coin mogol. Mais on était persuadé, ajoute Bernier, qu'après le départ d'Aureng-Zeb, ce prince ne ferait que rire du traité, comme il avait déja fait de celui qu'il avait autrefois conclu avec Scha-Jehan. . . . .

L'ambassadeur avait amené un médecin qui se disait du royaume de Lassa, & de la tribu de Lama, qui est celle des prêtres ou des gens de loi du pays, comme celle des bramines dans les Indes, avec cette différence que les bramines n'ont point de pontife, & que ceux de Lassa en reconnaissent un, qui est honoré dans toute la Tartarie comme une espèce de divinité. Ce médecin avait un livre de recettes, qu'il refusa de vendre à Bernier, & dont les caractères avaient de loin quelqu'air des nôtres. Bernier le pria d'en écrire l'alphabet; mais il écrivait si lentement, & son écriture était si mauvaise en comparaison de celle du livre, qu'il ne donna pas une haute idée de son savoir. Il était fort attaché à la métempsycose, dont il expliquait la doctrine avec beaucoup de fables. Bernier lui rendit une visite

particulière, avec un marchand de Cachemire qui savait la langue du Tibet, & qui lui servit d'interprète. Il feignit de vouloir acheter quelques étoffes que le médecin avait apportées pour les vendre, & sous ce prétexte il lui fit diverses questions, dont il tira peu d'éclaircissement. Il en recueillit néanmoins que le royaume du grand Tibet était un misérable pays, couvert de neige pendant cinq mois de l'année, & que le roi de Lassa était souvent en guerre avec les Tartares: mais il ne put savoir de quels Tartares il était question.

Il n'y avait pas vingt ans, suivant le témoignage de tous les Cachemiriens, qu'on voyait partir chaque année de leur pays plusieurs caravanes, qui, traversant toutes ces montagnes du grand Tibet, pénétraient dans la Tartarie, & se rendaient, dans l'espace d'environ trois mois, au Catay, malgré la difficulté des passages, sur-tout de plusieurs torrens très-rapides, qu'il fallait traverser sur des cordes tendues d'un rocher à l'autre. Elles rapportaient du musc, du bois de chêne, de la rhubarbe & du mamiron, petite racine excellente pour les yeux. En passant par le grand Tibet, elles se chargeaient aussi des marchandises du pays, c'est-à-dire de musc, de cristal & de jachin, mais sur-tout de quantité de laines très-fines;

[redacted] Bernier.

les unes de brebis, les autres qui se nomment *touz*, & qui approchent plutôt, comme on l'a déja remarqué, du poil de castor que de la laine. Depuis l'entreprise de Scha-Jehan, le roi du Tibet avait fermé ce chemin, & ne permettait plus l'entrée de son pays du côté de Cachemire. Les caravanes partaient de Patna sur le Gange, pour éviter ses terres, & les laissant à gauche, elles se rendaient droit au royaume de Lassa. Quelques marchands du pays de Kashgar, qui vinrent à Cachemire pendant le séjour d'Aureng-Zeb, pour y vendre un grand nombre d'esclaves, confirmèrent à Bernier que le passage étant fermé par le grand Tibet, ils étaient obligés de prendre par le petit, & qu'ils entraient dans le royaume de Cachemire par une petite ville nommée *Gurtche*, première place de sa dépendance, à quatre journées de la capitale.

Bernier fit de grandes recherches, à la prière du célèbre Thévenot, pour découvrir s'il ne se trouvait pas des Juifs dans le fond de ces montagnes, comme les missionnaires nous ont appris qu'il s'en trouve à la Chine. Quoiqu'il assure que tous les habitans de Cachemire sont Gentils ou Mahométans, il ne laissa pas d'y remarquer plusieurs traces de Judaïsme. Elles sont fort curieuses, sur le témoignage d'un voyageur

Bernier.

tel que Bernier. La première, c'est qu'en entrant dans ce royaume, après avoir passé la montagne de *Pire-Penjal*, tous les habitans qu'il vit dans les premiers villages, lui semblèrent Juifs à leur port, à leur air; enfin, dit-il, à ce je ne sais quoi de particulier qui nous fait souvent distinguer les nations. Il ne fut pas le seul qui en prit cette idée. Un Jésuite qu'il ne nomme point, & plusieurs Européens, l'avaient eue avant lui. 2°. Il remarqua que parmi le peuple de Cachemire, quoique Mahométan, le nom de *Moussa*, qui signifie Moïse, est fort en usage. 3°. Les Cachemiriens prétendent que Salomon est venu dans leur pays, & que c'est lui qui a coupé la montagne de Baramoulay, pour faire écouler les eaux. 4°. Ils veulent que Moïse soit mort à Cachemire. Ils montrent son tombeau à une lieue de cette ville. 5°. Ils soutiennent que le très-ancien édifice, qu'on voit de la ville sur une haute montagne, a été bâti par le roi Salomon, dont il est vrai qu'il porte le nom. On peut supposer, dit Bernier, que, dans le cours des siècles, les Juifs de ce pays sont devenus idolâtres, & qu'ensuite ils ont embrassé le mahométisme, sans compter qu'il en est passé un grand nombre en Perse & dans l'Indoustan. Il ajoute qu'il s'en trouve en Éthio-

[redacted] Bernier.

pie, & quelques-uns si puissans, que quinze ou seize ans avant son voyage, un d'entr'eux avait entrepris de se former un petit royaume dans des montagnes de très-difficile accès. Il tenait cet événement de deux ambassadeurs du roi d'Éthiopie, qu'il avait vus depuis peu à la cour du Mogol.

Cette ambassade, dont il tira d'autres lumières, paraît mériter d'être reprise d'après lui dans son origine. Le roi d'Éthiopie, étant informé de la révolution qui avait mis Aureng-Zeb sur le trône, conçut le dessein de faire connaître sa grandeur & sa magnificence dans l'Indoustan, par une célèbre ambassade. Il fit tomber son choix sur deux personnages, qu'il crut capables de répondre à ses vues. Le premier était un Mahométan, que Bernier avait vu à Mocka, lorsqu'il était venu d'Égypte par la mer rouge, & qui s'y trouvait de la part de ce prince, pour y vendre quantité d'esclaves, du produit desquels il était chargé d'acheter des marchandises des Indes. Le second était un marchand Chrétien de la croyance arménienne, marié dans Alep où il était né, & connu sous le nom de Murat. Bernier l'avait aussi connu à Mocka, & s'étant logé dans la même maison, c'était par son conseil qu'il avait renoncé au

Bernier.

Voyage d'Éthiopie. Murat se rendait tous les ans dans cette ville, pour y porter le présent que le roi faisait aux directeurs des compagnies d'Angleterre & de Hollande, & pour recevoir d'eux celui qu'ils envoyaient à ce monarque.

La cour d'Éthiopie crut ne rien épargner pour les frais de l'ambassade, en accordant à ses deux ministres trente-deux petits esclaves des deux sèxes, qu'ils devaient vendre à Mocka, pour faire le fond de leur dépense. On leur donna aussi vingt-cinq esclaves choisis, qui étaient la principale partie du présent destiné au Grand-Mogol; & dans ce nombre on n'oublia point d'en mettre neuf ou dix fort jeunes, pour en faire des eunuques: présent, remarque ironiquement Bernier, fort digne d'un roi, sur-tout d'un roi Chrétien, à un prince Mahométan. Ses ambassadeurs reçurent encore pour le Grand-Mogol, quinze chevaux, dont les Indiens ne font pas moins de cas que de ceux d'Arabie, avec une sorte de petite mule, dont Bernier admira la peau. Un tigre, dit-il, n'est pas si bien marqueté, & les *alachas*, qui sont des étoffes de soie rayées, ne le sont pas avec tant de variété, d'ordre & de proportion. On y ajouta deux dents d'éléphant d'une si prodieuse grof-

[redacted] seur, que l'homme le plus fort n'en levait pas une sans beaucoup de peine, & une prodigieuse corne de bœuf qui était remplie de civette. Bernier, qui en mesura l'ouverture à Dehly, lui trouva plus d'un demi-pied de diamètre. Bernier.

Avec ces richesses, les ambassadeurs partirent de Gonder, capitale d'Éthiopie, située dans la province de Dumbia, & se rendirent, après deux mois de marche, par de très-mauvais pays, à *Belloul*, port désert vis-à-vis de Mocka. Diverses craintes les avaient empêchés de prendre le chemin ordinaire des caravanes, qui se fait aisément en quarante jours, jusqu'à l'Arkista, d'où l'on passe à l'île de Mazua. Pendant le séjour qu'ils firent à Belloul, pour y attendre l'occasion de traverser la mer rouge, il leur mourut quelques esclaves. En arrivant à Mocka, ils ne manquèrent pas de vendre ceux dont le prix devait fournir à leurs frais; mais leur malheur voulut que cette année les esclaves fussent à bon marché. Cependant, après en avoir tiré une partie de leur valeur, ils s'embarquèrent sur un vaisseau indien, pour passer à Surate. Leur navigation fut assez heureuse. Ils ne furent pas vingt-cinq jours en mer. Mais ils perdirent plusieurs chevaux & quelques esclaves du présent,

Bernier.

avec la précieuse mule dont ils sauvèrent la peau. En arrivant au port, ils trouvèrent Surate menacée par le fameux brigand Sevagi; & leur maison ayant été pillée avec le reste de la ville, ils ne purent sauver que leurs lettres de créance, quelques esclaves malades, leurs habits à l'Éthiopienne, qui ne furent enviés de personne, la peau de mule dont le vainqueur fit peu de cas, & la corne de bœuf qui était déja vuide de civette. Ils exagérèrent beaucoup leurs pertes: mais les Indiens naturellement malins, qui les avaient vu arriver sans provisions, sans argent & sans lettres de change, prétendirent qu'ils étaient fort heureux de leur aventure, & qu'ils devaient s'applaudir du pillage de Surate, qui leur avait épargné la peine de conduire à Dehly leur misérable présent, & qui leur fournissait un prétexte pour implorer la générosité d'autrui. En effet, le gouverneur de Surate les nourrit quelque tems, & leur fournit de l'argent & des voitures pour continuer leur voyage. Adrican, chef du comptoir hollandais, leur donna pour Bernier une lettre de recommandation que Murat lui remit, sans savoir qu'il fût son ancienne connaissance de Mocka. Ils se reconnurent, ils s'embrassèrent; & Bernier lui promit de le servir à la cour. Mais cette entreprise était difficile. Comme il ne leur res-

Bernier.

tait, du présent qu'ils avaient apporté, que leur peau de mule & la corne de bœuf, & qu'on les voyait dans les rues sans paleky & sans chevaux, avec une suite de sept ou huit esclaves nus, ou qui n'avaient pour tout habillement qu'une mauvaise écharpe bridée entre les cuisses, & un demi-linceul sur l'épaule gauche, passé sous l'aisselle droite, en forme de manteau d'été, on ne les prenait que pour de misérables vagabonds qu'on n'honorait pas d'un regard. Cependant Bernier représenta si souvent la grandeur de leur maître à Dannish-Mend, ministre des affaires étrangères, que ce seigneur leur fit obtenir une audience d'Aureng-Zeb. On leur donna, suivant l'usage, une veste de brocard, avec une écharpe de soie brodée & le turban. On pourvut à leur subsistance; & l'empereur, les dépêchant bientôt, avec plus d'honneurs qu'ils ne s'y étaient attendus, leur fit pour eux-mêmes un présent de six mille roupies. Celui qu'ils reçurent pour leur maître, consistait dans un *serapak* (1) fort riche, deux grands cornets d'argent doré, deux timbales d'argent, un poignard couvert de rubis, & la valeur d'environ vingt mille francs en roupies d'or ou d'argent, pour faire voir de la monnoie au roi d'Éthiopie, qui

(1) Veste de brocard.

n'en a point dans ses états. Mais on n'ignorait pas que cette somme ne sortirait pas de l'Indoustan, & qu'ils en acheteraient des marchandises des Indes.

Pendant le séjour qu'ils firent à Dehly, Dannish-Mend, toujours ardent à s'instruire, les faisait venir souvent, dans la présence de Bernier, & s'informait de l'état du gouvernement de leur pays. Ils parlaient de la source du Nil, qu'ils nommaient *Abbabile*, comme d'une chose dont les Éthiopiens n'ont aucun doute. Murat même, & un Mogol qui était revenu avec lui de Gonder, étaient allé dans le canton qui donne naissance à ce fleuve. Ils s'accordaient à rendre témoignage qu'il sort de terre dans le pays des Agaüs, par deux sources bouillantes & proches l'une de l'autre, qui forment un petit lac de trente ou quarante pas; qu'en prenant son cours hors de ce lac, il est déja une rivière médiocre, & que d'espace en espace il est grossi par d'autres eaux; qu'en continuant de couler, il tourne assez pour former une grande île; qu'il tombe ensuite de plusieurs rochers escarpés; après quoi il entre dans un grand lac, où l'on voit des îles fertiles, un grand nombre de crocodiles, & quantité de veaux marins, qui n'ont pas d'autre issue que la gueule pour rendre leurs

Bernier.

excrémens ; que ce lac est dans le pays de Dumbia, à trois petites journées de Gonder, & à quatre ou cinq de la source du Nil ; que le Nil sort de ce lac chargé de beaucoup d'eaux des rivières & des torrens, qui y tombent principalement dans la saison des pluies ; qu'elles commencent régulièrement, comme dans les Indes vers la fin de juillet, ce qui mérite une extrême attention, parce qu'on y trouve l'explication convaincante de l'inondation de ce fleuve ; qu'il va passer de là par Sannar, ville capitale du royaume des Funges ou Bakberis, tributaires du roi d'Éthiopie, & se jeter ensuite dans les plaines de *Mesr*, qui est l'Égypte.

Bernier, pour juger à-peu-près de la véritable source du Nil, leur demanda vers quelle partie du monde était le pays de Dumbia, par rapport à Bab-el-Mandel. Ils lui répondirent qu'assurément ils allaient toujours vers le couchant. L'ambassadeur Mahométan, qui devait savoir s'orienter mieux que Murat, parce que sa religion l'obligeait en faisant sa prière de se retourner toujours vers la Mecque, l'assura particulièrement qu'il ne devait point en douter ; ce qui l'étonna beaucoup, parce que, suivant leur récit, la source du Nil devait être fort en deçà de la ligne, au lieu que toutes nos

Bernier.

taftes, avec Ptolomée, la mettaient beaucoup au-delà. Il leur demanda s'il pleuvait beaucoup en Éthiopie, & si les pluies y étaient réglées effectivement comme dans les Indes. Ils lui dirent qu'il ne pleuvait presque jamais sur la côte de la mer rouge, depuis Suaken, Arkiko & l'île de Mazua jusqu'à Bab-el-Mandel, non plus qu'à Mocka qui est de l'autre côté dans l'Arabie heureuse; mais que dans le fond du pays, dans la province des Agans, dans celle de Dumbia, & dans les provinces circonvoisines, il tombait beaucoup de pluies pendant deux mois, les plus chauds de l'été, & dans le même-tems qu'il pleut aux Indes. C'était, suivant son calcul, le véritable tems de l'accroissement du Nil en Égypte. Ils ajoutaient même qu'ils savaient très-bien, que c'étaient les pluies d'Éthiopie qui font grossir le Nil, qui inondent l'Égypte, & qui engraissent la terre du limon qu'elles y portent; que les rois d'Éthiopie fondaient là-dessus des prétentions de tribut sur l'Égypte; & que lorsque les Mahométans s'en étaient rendus les maîtres, ces princes avaient voulu détourner le cours du Nil dans le golfe arabique, pour la ruiner & la rendre infertile; mais que la difficulté de ce dessein les avait forcés de l'abandonner.

La fin de cette relation ne nous apprenant

Bernier.

point le tems ni les circonstances du retour d'Aureng-Zeb, on doit s'imaginer qu'après le voyage de Cachemire, Bernier retourna heureusement à Dehly, pour y faire d'autres observations qu'il nous a laissées dans les différentes parties de ses mémoires, mais dont la plupart appartiennent à l'histoire de l'Indoustan, plus qu'à celle des voyages.

Fin du Tome cinquième.

TABLE
DES CHAPITRES
contenus dans ce Volume.

SECONDE PARTIE.

Fin de la Table du Tome cinquième.

ERRATA.

Page 5, ligne 6, de Broquen: *lisez* du Broquen.
Ibid. —— 12, prétendoit: *lisez* prétendit.
—— 21, —— 13, s'étaient jettés: *lisez* jettées.
—— 28, —— 15, de Bramas: *lisez* des Bramas.
—— 57, —— 5, deux coups de flèches: *lisez* flèche.
—— 90, —— 2, nous viendrons: *lisez* viendrions.
—— 102, —— 6, je me défiois: *lis.* défiais.
—— 105, —— 17, par reflux: *lis.* par le reflux.
—— 108, —— 8, apparamment: *lis.* apparemment.
—— 126, —— 25, disparus: *lis.* disparu.
—— 148, —— 1, connoissent: *lis.* connaissent.
—— 162, —— *dernière*, Malabar: *lis.* Malabare.
—— 167, —— 1, nommé: *lis.* nommée.
—— 176, —— 19, hôptal: *lis.* hôpital.
—— 231, —— 3, de gage: *lis.* de gages.
—— 268, —— 26, détrempré: *lis.* détrempé.
—— 281, —— 25, employés: *lis.* employé.
—— 284, —— 6, conduit: *lis.* conduite.
—— 290, —— 27, accompagné: *lis.* accompagnés.
—— 310, —— 3, de ce lieu: *lis.* dans ce lieu.
—— 324, —— 16, odoriférante: *lis.* odoriférente.
—— 333, —— 15, apperçu: *lis.* apperçus.
—— 370, —— 23, qu'il eût jamais vû: *lis.* vus.
—— 376, —— 17, de pieres, *lis.* de pierres.
Ibid. —— 19, régnent: *lis.* régnant.
—— 412, —— 6, en cabinet: *lis.* cabinets.
—— 416, —— 1, plus d'admiration: *lis.* plus d'admirateurs.
Ibid. —— 13, un belle: *lis.* une belle.
—— 420, —— 20, on y voit: *effacez* y.
—— 426, —— 14, cinq cens milles: *lis.* cinq cent mille.
—— 442, —— *dernière*, vert: *lis.* verd.
—— 452, —— 13, envoyé: *lis.* envoyés.
—— 464, —— 10, a pris plaisir de: *lis.* a pris plaisir à.
Ibid. —— 20, Agra est deux fois plus grand: *lis.* plus grande.
—— 469, —— 9, il ne faut: *lis.* il ne faut pas.
—— 485, —— 12, Bander-abassi: *lis.* Bender-abassi.
Ibid. —— 27, apportés: *lis.* apportée.
—— 588, —— 15, taxée de grosses sommes: *lis.* taxé à de grosses sommes.
—— 620, —— 5, Magol: *lis.* Mogol.

